REVUE

DES

LANGUES ROMANES

MONTPELLIER. — IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI (HANELIN FRÈRES).

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Quatrième Série

TOME PREMIER

TOME XXXI DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
Maisonneuve et Ch. Leclerc
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXVII

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(Suite et fin)

APPENDICE. — III

Voici, maintenant, pour terminer cet appendice et la présente publication, les notes bibliographiques que j'ai annoncées en commençant. Je ne me dissimule pas qu'il y a tout lieu de craindre qu'elles ne soient, malgré mes recherches et le secours que d'obligeants amis m'ont prêté, fort incomplètes. Je serai reconnaissant à ceux de mes lecteurs qui voudront bien me signaler les lacunes qu'ils y auront remarquées.

I. — PIÈCES SUR SAINTE MADELEINE, COMPOSÉES EN PROVENÇAL DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

1. *Odo a l'hounou de santo Madaleno contro aqueou que nego sa penitenci a la Santo Baumo*, per lou pero J. D. T. Aix, David, 1644, in-12.

J'ai trouvé la mention de cet ouvrage, que je n'ai pu voir, dans le recueil ms. de l'abbé Dubreuil (Bibl. Méjanes, n° 371), t. II, p. 443[1].

2. Louis Puech, auteur du fameux noël des *Bohémiens*. — La *Magdeleine dans le désert*, poëme qui n'a, paraît-il, jamais été imprimé.

[1] C'est le même que M. Gaut signale dans son *Étude sur la littérature provençale* (*Mémoires de l'Académie d'Aix*, IX, 278).

167909

Je ne le connais que par la mention qu'en fait le P. Bougerel dans son *Parnasse provençal,* et de laquelle il semble résulter que ce poëme était bien, comme je le suppose, en provençal [1].

3. Le P. Amilha. *Les Plous e Souspirs de santo Maddaleno.* Neuf couplets de six vers de huit syllabes (*a a* b *c c* b).

Dans le *Tableu de la bido del parfet crestia,* p. 133 de l'édit. de 1703. La première est de 1673.

4. Jean-Baptiste d'Isnard, chanoine de Salon. *Pour la feste de sainte Marie Magdelaine.* Cinq stances de 4 vers octosyllabiques, imitées de l'hymne *Pater superni luminis.*

Cette pièce fait partie des *Cantiques provençaux, où les psaumes, les hymnes et les cantiques de l'Église, sont exposés d'une manière proportionnée à l'intelligence des plus simples,* p. 109 de l'édit. de 1709. La première, paraît-il, est de 1695.

5. Traduction provençale de l'hymne *Victimæ paschali laudes,* en 8 stances de 4 vers octosyllabiques. Voir les st. 3-6.

P. 171 des *Cantiques spirituels,* par H. H., curé d'Orgon, 1749.

6. *Cantiquou per la festou de Pasque* 7 stances de 7 vers. Voir les st. 3-6.

P. 98 du *Recueil nouveau de prières et cantiques provençaux,* par un curé de Provence, 1785.

7. L'abbé Nérie, curé d'Alzonne. — *Cantique pour le jour de Sainte Magdelaine.* Dix-huit stances de quatre vers.

Dans le *Recueil* de divers chants d'église en vers patois, par M. Nérie, curé d'Alzonne, dédié à Monseigneur l'évêque de Carcassonne, pp. 76-79 de la 3e édition (1822).

8. Deux hymnes pour la fête de sainte Marie Madeleine : 1. *Hymne de las I^{os} bespros* (Procul maligni, etc.); — 2. *Hymne de las II^{os} bespros* (Maria, sacro, etc.).

P. 123-125 du *Recueil contenant les proses et hymnes des heures de Carcassonne, en vers patois, avec les mêmes airs du latin,.....* par un ecclésiastique du diocèse de Carcassonne. Carcassonne, sans date (vers 1820?).

9. J. Roumanille. — *Roumavage a la Santo-Baumo.* Juillet 1860.

P. 111 de *lis Oubreto en proso* de Roumanille. Cf. *Armana prouvençau,* 1861, p. 67.

[1] Est-ce du même ouvrage ou d'un autre qu'entend parler M. Gaut dans ce passage de son étude déjà citée (p. 279): « Parmi les productions pieuses ou religieuses en langue provençale, nous mentionnerons... en 1669, *Poëme de sainte Marie Madeleine en vers provençaux* »?

10. J. Roumanille.—*Santo Madaleno, cantico de la Santo-Baumo*, 1861.

P. 321 de *lis Oubreto en vers* de Roumanille. Cf. *Armana prouvençau*, 1862, p. 55.

11. *Ramelet de la Santo-Baumo, cantico prouvençau a l'ounour de santo Madeleno.* Avignon, Aubanel frères.

Plaquette qui contient, avec le *Cantico de la Santo-Baumo* de Roumanille et deux cantiques français, huit pièces provençales anonymes [par l'abbé Bresson, d'après M. Robert Reboul], dont voici les titres : I. *Santo Madaleno ;* II. *la Pecairis ;* III. *lou Vas d'alabastre ;* IV. *lou Noli me tangere ;* V. *la Santo-Baumo ;* VI. *lou Sant Pieloun ;* VII. *lou Sant Trespas ;* VIII. *lou Pelerinage.*

12. *L'Embarcamen di Santo ; lou Desbarcamen di Santo.* (Extrait du *Ramelet*[1].)

P. 13-14 de *le Ramelet du Pèlerin des Saintes Maries,* grand recueil de cantiques... en l'honneur des saintes Maries Jacobé et Salomé et de sainte Sara. Avignon, Aubanel frères.

Les mêmes pièces, avec la même mention « Extrait du *Ramelet* », se lisent pp. 79-80 des *Vies des saintes Marie Jacobé et Marie Salomé*..... Impr. centrale du Midi, 1879.

13. *La Madeleine ou le Pèlerinage à la Sainte-Baume,* poëme légendaire [en français], par Louis Pelabon, de Toulon, suivi des cantiques populaires de la Provence, en l'honneur de cette sainte. Toulon, 1869.

Les cantiques populaires annoncés sous ce titre sont : 1° la *Cantinella marseillaise,* qu'on a lue ci-dessus (texte de Bory) ; 2°-3° les deux chants publiés par Damase Arbaud et que j'ai plus haut mentionnés ; 4° un autre cantique « sur le même sujet », c'est-à-dire sur la conversion de Madeleine, en 12 couplets de 6 vers de 7 syllabes, qui paraît une composition toute moderne, et que je n'ai pas vu imprimé ailleurs ; 5° dix vers alexandrins, d'un tour et d'une langue aussi peu populaires que possible, et qui sont pourtant précédés de cette rubrique : « La foule provençale, après avoir chanté devant la statue de la Madeleine [à la Sainte-Baume] maints couplets de ces cantiques populaires, adresse à la sainte et dans le même langage les paroles suivantes. »

14. Félix Gras. —*La Roumanço de Madaleno* [Avignon, 1883]. Charmante plaquette et ravissante poésie, où le ton, sinon tout à fait l'esprit, de la poésie populaire, est imité avec un art exquis.

[1] Quel *Ramelet ?* Ces pièces ne sont pas dans le *Ramelet de la Santo-Baumo*, qui précède.

15. L'abbé Auguste Bongarçon. — *A santo Madaleno de la capello dei minime a Mano*, sur l'air *Beu Souleu*. Cantique publié dans la *Semaine religieuse du diocèse de Digne*, juillet 1886; puis à Forcalquier, Bruneau, 1886, in-8°.

16. G. du Caire (Gonzague de Rey). — *Santo crous, roumavage i sant liò de Prouvenço*. Marseille. (Sous presse.)

Ce poëme contient sur sainte Madeleine seize strophes de six vers.

17. On me reprocherait, à juste titre, de ne pas comprendre dans cette nomenclature le chant XI de *Mireio*, où la légende de l'introduction du christianisme en Provence a été mise pour la première fois en vers dignes du sujet, et dont 4 stances (p. 454-6) sont spécialement consacrées à sainte Madeleine.

II. — PIÈCES CATALANES SUR SAINTE MADELEINE

1. Un sermon anonyme sur sainte Madeleine. XVe siècle. Ms. *b* 34 de la bibliothèque de Marseille, f° 165. Publié, sauf le début, par M. Victor Lieutaud, dans le *Gai Saber* (11 juin 1879).

2. Autre sermon sur sainte Madeleine. XVe siècle. Même ms., f° 245. M. Lieutaud en a publié un fragment, *ibid.*, 1er juillet 1880.

3. *Danza* ou *Goig de Santa Magdalena*. Ouvrage anonyme du XVe siècle, cité par Milá y Fontanals, *Resenya dels antichs poetas catalans*, p. 177[1].

4. Pere Miquel Carbonell.— Deux pièces lyriques, datées, l'une[2] de 1454, l'autre[3] de 1474, dont voici les rubriques:

a. Aquesta es la primera obra que yo Pere Miquel Carbonell, notari publich de Barcelona he feta ans que fos notari, ço es en lo quart digmenga de Coresma que comptavem XXX de març del any mil CCCC LIIII, per honor de una joya de santa Maria Magdalena, que lo discret mossen Montserrat Torres prevere posa dins la Esglesia de San Just de la dita ciutat. E jatsia aquesta obra no sia axi be composta e polida com yo volria ara que so en edat de LXXX anys, empero per

[1] C'est probablement la même pièce que mentionne, sous le titre de *Coblas a Sta Maria Magdalena*, Amador de los Rios, dans sa description du chansonnier catalan de Sarragosse. (*Historia critica de la literatura española*, VI, 572.)

[2] Huit couplets de treize vers, plus une *tornada* et une *endressa* de sept vers chacune.

[3] Sept couplets de huit vers et deux *tornades* de quatre.

esser la primera e feta en la florida edat no la vull abilitar sino ques stiga ut jacet.

Obra brocada de la gloriosa Magdalena parlant de penitencia, en honor de laqual fon posada la dita joya en la Esglesia de Sanct Just de Barcelona per mossen Montserrat Torres prevere e per mi en la trona de la dita esglesia expandida.

b. Divæ Mariæ Magdalenæ orationem tum latino[1] tum vulgari sermone rythmisque confectam Petrus Michael Carbonellus Barcinonensis edidit, canicula regnante anno Christi MCCCCLXXIIII[2].

5. Monserrat Torres.—*Dança feta per lo discret mossen Montserrat Torres prevere en laor e honor de la gloriosa sancta Maria Magdalena.*

Poésie conservée avec quelques autres du même auteur dans les *Adversaria* de Miquel Carbonell et publiée par l'éditeur des *Opusculos ineditos* de ce dernier, don Manuel de Bofarull.

6. Jaume Gazull.—*La Vida de santa Magdalena, en cobles.* Explicit : « A lahor y gloria de nostre Senyor Deu y de la gloriosa intemerada mare sua fon feta la present obra per lo magnifich mossen Gazull, cavaller, l'any mil quatre cents noranta e sis, la qual a fet estampar frare Gabriel Pellicer, ermitá de la ermita de la beneventurada santa Maria Magdalena de Mocoro, la qual está en la baronia d'Entença. en lo terme de la vila de Mora de Ebro, del molt ilustre duch de Cardona. Estampada en la insigne ciutat de Valencia per Joan Jofré, acabada a XV de mars any M. D. e cinch. (Rafael Ferrer y Bigné, *Estudio histórico critico sobre los poetas valencianos de los siglos* XIII, XIV *y* XV, p. 44). Cf. Græsse, t. V, p. 189. Sur l'auteur, voy. Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia,* I, 59, et Fuster, *Biblioteca Valenciana,* I, 37, qui ne mentionnent cet ouvrage ni l'un, ni l'autre.

7. Joan Roiz de Corella, mort en (ou vers ?) 1500. — *La Istoria de la gloriosa senta Magdalena.*

Cette « histoire » est conservée dans un ms. contenant vingt-six ouvrages du même auteur, dont celui-ci est le vingt-troisième. Voy. Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia,* I, 63; Amador de los Rios, *Historia critica de la literatura española,* VII, 19, note.

[1] Chaque couplet est en effet composé de quatre vers latins et de quatre vers romans dans cet ordre (je désigne les vers latins par des italiques): *a* b b *a a* c c *a*.

[2] *Opusculos ineditos* del cronista catalan Pedro Miguel Carbonell (Barcelona, 1865), t. II, pp. 333-342.

8. Pere Serafi. Vers 1565. — *En lahors de sancta Madalena*. Glose de 10 couplets de 8 vers avec *texte* et *tornade* de 4. Dans les *Obras poeticas de Pere Serafi*, Barcelona, 1840, p. 140.

Le même. — *Sonet en lahors de sancta Magdalena. Ibid.*, p. 153.

9. Fontanella (Francesch). Vers 1640. — *A la Madalena*. Pièce probablement lyrique, dont j'ignore l'étendue, et qui commence: *Elevats al cell los ulls*. (Torres-Amat, 262.)

10. *Goigs de la gloriosa y benaventurada santa Maria Magdalena, qui se venera en la capella del Pont de Vilamara del terme de Rocafort*[1]. — Manresa, 1827? (date des dernières indulgences accordées à qui les récite), 1843, 1869.

Poix que foreu perdonada...

11. *Goigs de santa Maria Magdalena, dexebla enamorada de Jesu Christ*. — Vich, 1829.

Ab veu clara y molt serena,
Magdalena,
Vostra vida y penetencia
Cantarem ab reverencia.

Les mêmes, sans date de lieu ni d'année, avec quelques légères variantes et ces mots de plus au titre: *que se venera en la ciutat de Mataró*.

12. *Goigs de santa Maria Magdalena que se venera en sa propia capella de Vilarrastau, sufraganea de la parroquial iglesia de santa Coloma de Centella*. — Vich, 1852.

Cantarem ab alegria,
Tots los de Vilarrastau,
Suplicant vos, o Maria
Magdalena, quens oygau..

13. *Goigs de santa Maria Magdalena que se venera en lo poble de Corbera*.— Barcelona, 1858.

[1] Cette pièce et les suivantes, jusqu'à la fin, appartiennent à un genre de littérature pieuse (les *goigs*, en castillan *gozos*), abondamment représenté en Espagne et, chez nous, dans le Roussillon. Ce sont des cantiques, populaires par leur destination, mais composés, la plupart du moins, par des ecclésiastiques, qui s'impriment sur feuille volante, portant en tête l'image du saint invoqué, ou quelque emblème pieux. La bibliothèque de Montpellier possède, dans le fonds de Vallat, plusieurs milliers de ces compositions. C'est là que j'ai vu celles dont je fais ici l'énumération.

Magdalena molt ditxosa,
Digna sou de ser lloada...

14. *Goigs en alabansa de la gloriosa Sta Maria Magdalena ques cantan en sa capella, en lo terme de Sant Privat.*— Olot, 1858.

Puix sou tant prodigiosa
Y de Cristo tant amada...

15. *Goigs ab que se exalta a santa Maria Magdalena y se esplican alguns passos de sa vida que se troban esculpits en son antich retaule de la hermita de Ulldemolins.*— Au bas : « composts per lo R. doctor Albert Pujol, canonge de S. Ana de Barcelona. » — Reus, 1851, 1859. Un autre exemplaire ne porte aucune date de lieu ni d'année, non plus que l'indication de l'auteur.

Puitg la santa devoció
Vos porta en aquesta hermita...

16. *Goigs de la gloriosa penitenta Sta Maria Magdalena, venerada en sa capella extra muros de la ciutat de Cervera.*—Cervera, 1853.

Puig ab vida llicenciosa
Com vos ofenguí al señor,
Ay! Magdalena ditxosa,
Tinguia jo vostre dolor!

Les mêmes, sauf un vers et une strophe changés, pour les appliquer à leur nouvelle destination, le titre portant : *Goigs en alabanza de santa Maria Magdalena, ques cantan en la perroquial iglesia del poble de Esplugas, bisbat de Barcelona.*— Barcelona, sans année ; Tarragona, 1849. Dans ce dernier exemplaire, le titre s'arrête à *Magdalena.*

ADDITIONS ET CORRECTIONS

T. XXV, p. 157. Le ms. de M. Paul Arbaud n'est pas le seul, contrairement à ce que j'avais cru, qui nous ait conservé la *Vie de sainte Madeleine* publiée ici pour la première fois. Il existe de ce poëme une autre copie, dans un ms. exécuté, comme celui de M. Arbaud, par un Provençal, mais plus ancien d'une vingtaine d'années, et dont M. Paul Meyer a donné récemment une description détaillée dans un article de la *Romania* (XIV, 485 et suiv.). Le commencement et la fin de no-

tre poëme, une cinquantaine de vers en tout, y sont rapportés. Je relèverai ici les variantes que ces deux fragments nous fournissent, négligeant celles qui sont purement graphiques.

V. 14: *Et aysi con perdon voc aysi* (corr. *a si*) *conquerre*[*r*]. — 25. *Syrus ac nom som payre e dux fon de Syria.*— 29. *qui fon.*— Le vers qui manque après celui-ci est: *Eucaria l'apela lo libre qu'es aysi.*—33. *Fon sieua eretat.*— 1184. *Aras fassan conort cels que peccat auran.*— 1188-9. *Que gran merse lur aia e lur fassa perdon Dels mals que fahg auran e del ben guizardon.* — 1190. *o fara.*— 1197. *els dezobediens.* — 1202. *E cant venra la ora.* — 1204. *Am los pressios angels.* — 1205. *denant Dieus prezentar.*

V. 98. « savay. » Écrire *sa vay* en deux mots. Cf. dans le *Mystère de la Passion*, v. 1614:

Sa vay, Longin, e fay te en sa.

T. XXVI, p. 123, sur le v. 495. La particule affirmative *si* répond, régulièrement, à une question de forme négative: *No has ausida messa?* —*Si hay, senhor (Leys,* III, 32). Et tel n'est pas le cas dans le vers cité. De là ma remarque qui a le tort de n'être pas conçue en termes assez clairs. L'emploi « substantivé » de *si*, au sens pur et simple de *oc*, se rencontre du reste ailleurs que dans la pièce d'Alberic de Romano à laquelle j'ai renvoyé. En voici deux autres exemples: *No cal temer que diga si per no* (Bernart d'Auriac); *li beill si eill plazen no* (H. de S. Circ). Il n'y a pas lieu, par conséquent, de songer à une influence italienne.

P. 124, sur le v. 592. Lis. *pueruli*.

P. 125, sur le v. 739. *percha*, indiqué ici comme correction, doit être en effet la bonne leçon. Cf., outre le passage de Vincent de Beauvais que j'ai rapporté, les exemples ci-après fournis par des textes en vieux français:

Mantiax vairs et pelices grises
Qui a ses *perces* furent mises.
(*Guill. d'Angteterre,* 166.)

A sa main une nape enpoigne
Qui a la *perce* estoit pendue.
(*Recueil général des fabliaux,* I, 127.)

Prenez a cele *perce* la
Cele robe de menu ver
(*Ibid.,* III, 98.)

P. 126, sur le v. 818. *Anafil* se lit (sous la forme *nafil*) dans un

autre texte provençal, la *Guerre de Navarre* de G. Anelier, v. 4715. Voy., dans l'édition de M. Francisque Michel, pp. 622-631, une longue note sur ce passage.

T. XXVII, p. 109, n. 1. La rime *òr: ór*, dont il est ici question, pourrait bien n'être pas d'un grand poids en faveur de l'origine catalane de la cantilène marseillaise. On trouve en effet *creatour* rimant avec *ton cor*, dans une pièce composée à Vence en 1552. Voy. la *Revue des sociétés savantes*, 6e série, t. III, p. 432.

P. 261, sur le v. 11. Il n'est pas sûr que *a ca* soit la meilleure leçon, et les formes *co, a co, en co*, renverraient plus tôt à *aco, a, en aco*, que à *casa, a, en casa*. C'est ce que semblent prouver les exemples suivants, qui nous offrent la forme pleine *aco*, ou dans lesquels *co* est remplacé par *so*, dont l'origine ne prête à aucun doute : « que foron mesas *an aquo* de Rodigo foras la vila »; « an aquo de Galtia » (Mende, 1472); — « d'aco dels Batirands jusqu'al pe de Mauriac» (Gaillac, XVIe siècle); — « so de Baqué d'Anla »; « en so d'un abitan »; « s'escapec de so de sa pay » (St-Béat, Bagnères-de-Luchon); — « ço d'en Vigo » (Estagell, Pyrénées-Orientales). Maintenant, la forme *ca* de la Catalogne et des Baléares est-elle un renforcement de *co* = *aco*, ou dérive-t-elle de *casa*, comme cela paraît certain de la forme italienne? J'en laisse la décision à de mieux informés.

T. XXVIII, p. 6. Le fragment de Palma vient d'être réimprimé récemment dans le *Museo Balear* (31 août 1886), avec l'article de D. José Maria Quadrado, qui l'accompagnait dans l'*Unidad católica* du 5 février 1871.

T. XXIX, p. 280. A propos de la *Tarasque*, rappelons que Jean de Nostredame attribue à la comtesse de Die un « *Tractat de la Tharasca* en rithme provençale. » Que la comtesse de Die ait composé un pareil « traité », personne assurément ne voudra le croire; mais il ne serait pas impossible que Nostredame ait eu connaissance d'un ancien poëme provençal, aujourd'hui perdu, dont sainte Marthe, et spécialement sa victoire sur la Tarasque, était le sujet.

TABLE

Avant-propos, t. 23, p. 105.

I. Vie de sainte Marie Madeleine, extraite d'une traduction provençale de la *Legenda aurea*, *ibid.*, et t. 25, p. 105.

II. Traduction provençale d'une homélie sur sainte Madeleine, attribuée à Origène, t. 24, p. 53, et t. 25, p. 122.

III. Vie de sainte Madeleine en vers provençaux, t. 25, p. 157, et t. 26, p. 105.

IV. Cantique provençal en l'honneur de sainte Marie Madeleine, t. 27, pp. 105 et 261.

V. Le rôle de sainte Marie Madeleine dans le mystère provençal de la Passion, t. 28, p. 5 et 53.

VI. Description de la Sainte-Baume, par Balthazar de la Burle, t. 28, p. 65.

VII. Cantiques populaires sur sainte Madeleine, t. 29, p. 261.

Appendice. —1. Extraits du Nouveau Testament (version provençale), t. 29, p. 275.

2. Vie de sainte Marthe, extraite de la version provençale la *Légende dorée*, t. 29, p. 279.

3. Bibliographie.—*a*. Pièces sur sainte Madeleine composées en provençal depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, t. 31, p. 5.

b. Pièces catalanes sur sainte Madeleine, t. 31, p. 8.

Additions et corrections, t. 31, p. 11.

C. C.

GRAMMAIRE GASCONNE

ET FRANÇOISE

(Suite et fin[1]*)*

C

ce ou ceci aço
ce que, ce qui so que so qui
ce que vous dites est vrai, ço que disets qu'es braï
c'est pourquoi pramou de quo
c'est assez qu'és proû
ce n'est pas assez n'es pas proû
combien coüan
combien d'hommes coüan d'homis?
combien de femmes coüan de hemnes?
combien vous coûte coüan bous couste?
ce chapeau aquet chapeü
civillement cibillement
charitablement charitablement
comme comment com quein
comment cela quein aco
ce livre aquet libi
cette femme aquere hemne
ces hommes aquets homis
ces femmes aqueres hemnes
celui-ci aquez aquet
celle-ci aqueste
ceux-ci aquets assi
celles-ci aquestes
celui-là aquez
celle-là aquere
celui que aques qué
celle que aquere qué
ceux-là aquets
celles-là aqueres
cruellement cruellement
communement communemen
car car
cela aco
cela est bon aco qu'es bon
ceci asso
c'est-à-dire qu'es à dire
ce matin aques matin
cette après-midi aqueste après dinnade
ce soir aques sée
c'est pour rire qu'es praride
chaqu'un cadun
chaqu'une cadû
chacun avec son semblable cadun dap son parion
cependant cependen entertan
c'est dommage qu'es doumatge
c'est mon tour qu'es lou mei tour
c'est tout un qu'es atau medich
chaque fois cade cop
chacun à son tour cadun à son tour
ci-dessus assi dessus
ci dessus assi debat
celui de aquet dé

[1] Voir le no de juillet 1886.

celle de aquere dé
c'est la même chose qu'es le même cause
courage monsieur couratge moussu
cher cau, câ
la viande est chère la car qu'es care
le vin est cher loû bin qu'es caû
tout est cher tout qu'es caû
courageusement dap couratje.

D

demain douman
demain matin douman matin
demain au soir douman sée
de temps en temps de temps en temps
dans peu de jours en chic de temps
dès à présent adare
dès lors labets
dans la poche dens la poche
d'abord que de tire que
d'abord qu'il viendra de tire que bira
dans la rue dens l'arrue
doucement doucement
de bonne heure de bonne hore
de meilleure heure de meilhoré
de plus en plus de mé en mé
davantage mée
derrière moi darré jou
derrière vous darré bous
derrière lui, darré et
derrière nous darré nous
de mal en pis de mau en pis
dessus dessus
dessous debat
de sorte que dessorte que
devant duban
dedan dedans
dehors dahore
de près deprez
de loin de loin
depuis depuich
dès hier depuich jé
donc dounc
d'où doun
duquel de quau
de laquelle de lacaû
desquels dous caüx
déjà déjà
d'ici en avant d'are en aban
de part et d'autre de part e daute
d'où venez-vous? doun bienets bous?
Dieu me soit en aide Diu m'ajut
de tout mon cœur dé tout mon cô
difficilement difficilemen
de suite de suite
de trop bonne heure trop leu.

E

en un clin d'œil d'un cop de gouëil
ensemble amasse
en passant en passan
encore que encouëre que
entièrement entièremen
en cachette a sousmac
en particulier en particulier
en un moment dé tire
en gros en gros
en détail au menut
qui achète en gros et vend au

détail qui crompe en gros et ben au menut
a besoin de secours Diu que l'ajut
en haut en haut
en bas en bas
également égualamen
expressément tout exprez
encore une fois encouëre ung cop
et moi aussi et jou tabei
en vérité en bertat
en deçà en déça
en un mot en ung mot
en dépit de moi en despiet de joû
enfin enfin
excepté sonque si non
en vain enbaganau, enbaudes
en mon pouvoir en mon poudé
entre chien et loup au sòu couq[1]

F

facilement facilemen
fidèlement fidellement
faussement faussemen
fort bien fort plan
fort souvent fort souben
franchement franquemen
finalement à la fin.

G

gratis a noû arré
généralement generalemen
gracieusement graciousemen.

H

hier jé
hier matin jé matin
hormis sounque
hormis moi sounque jou
heureusement hurousemen
hardiment hardimen
habilement abillemen
honnêtement hounestemen
honteusement hountousemen
humblement humblemen.

J

joliment broyemen
incontinent dé tire
jamais jamés
justement justemen
il est vrai qu'es bray
il vaut mieux qué bau mé
ici aci
jusqu'ici entia çi
jusque-là entia là
jusqu'à tantôt entia tantot
inutilement inutilemen
il y a longtemps tan tems y a
il n'y a pas longtemps n'a gouaire
je ne sais que devenir jou ne sai que débienne
je ne m'en soucie pas jou non m'en dau
il ne se soucie de rien nés soussie pas d'arré

[1] [C'est-à-dire au soleil couché (*sol colc*).]

il ne tient qu'à moi ne tien pas qu'as joû
il est difficile à contenter qu'es aule
jusqu'au retour entiau retour
infailliblement chens faute
insensiblement insensiblemen.

L

là aqui
le lendemain loû lendouman
le même loû medich
le tout loû tout
légèrement laüjerement
loin loin
loin d'ici loin d'aci
le moindre de tous lou mendre de touts
le plus petit lou mendre
le plus grand lou maje
les plus grands loûs majes
lequel lou cauoû
loin loin
loin de moi loin de joû
le reste loû reste
les autres lous auts
lorsque quen
le voici assi qu'és
l'un et l'autre l'un et l'aut
les uns et les autres lous ungs et lous auts
le voilà aqui qu'es
la veille de St-Jean la beille de St-Jean.

M

mal mal
mon lou mei
mon frère lou mei ray
mes parents mous parents
mais mes
moins meins
moins que moi meins que jou
malgré moi malgré jou
moi-même jou médich
malicieusement à mâles
ni moi non plus ni joû tapauc
malheureux malurous
mal à propos mau à perpaux.

N

non noû
ni l'un ni l'autre ny l'un ni l'aut
ni moi ni toi ni tu ni joû
ni plus ni moins ny plus ny meins
nonobstant encouëre
nullement brigue
nouvellement nabèremen
n'importe n'importe

O

où (adverbe de lieu) oûn
où serez-vous? oûn serats bous?
dix ou douze dets oû doutze
l'un ou l'autre l'ung ou l'aut
oui ô, es plâ
oui certes obé de bray
on dit que que disen que
on sait que que saben que
on l'a su qu'at [an] sabut
on le saura qu'at sçauran
or or.

P

Peut-être beilleu
pourquoi perqué
pour per
par per
par exemple per exemple
pour l'amour de Dieu parmo de Diu
pour l'amour de moi pramo de joû
par raillerie prarride
par bonheur per bonheur
premièrement permeremen
par force per force
précisément precisemen
presque juste
plusieurs fois bet arremat de cops
pas un nat
pas une nadé
puisque puich qué
plutôt mei leû
plutôt que moi meileu que joû
proprement propremen
personne arres, nat
il n'y a personne n'y a pas arres
parce que parce qué
partout pertout
il va partout qué ba per tout
pendant penden
par dépit per despieit
parmi enterdemiei
précipitamment à la haste, de chet
par cœur par côo
par delà per dela
par ma foi per ma fée
peu chic
peu de chose chic de cause
un peu de vin un chic de bin
par heure per ore
par jour per jour
il gagne un écu par jour que gaigne un escut per jour.

Q

quand quen
quoique encouëre que
quelquefois caüque cop
quelque chose cauque cause
quelqu'un cauqun
que qui que qui
qui vous l'a dit? qui pas t'a dit?
qui est celui-là? qui est aquet?
qu'est cela? quies âco?
qu'est ceci? quiés asso?
qui que ce soit qui ques si?
qu'est-il? qu'es et?

R

rien arré
rarement raremen
rudement rudemen
rusé rusat, fin
rusée rusade
ras ras
rat arrat
raisonnablement resonnablement.

S

saintement saintemen
sans chens
sans moi chens joû
son, sa son, sa

son père son pay
suivant segoün suiban
suivant cela suiban aco
sans rien dire chens dire arré
sourdement à panat
seulement soulemen
souvent souben
sûrement asseguradem en
secrètement secrétemen
si tôt? taleu
si tard? ta tard?
si fait si bé
sans lumière a l'escurade
selon son dire segon son dire.

T

tantôt tantos
tard tard
tôt ou tard tot ou tard
il est tard qu'és tard
tout tout
tant soit peu ta chic qu'es pot
trop trop
trop de pain trop de pan
trop certain trop ségu
tous deux touts dûs
toujours toustem
tellement tellemen
tout à la fois tout au cop
tant mieux tan meilloû
tant pis tampis
trop tôt trop leû
tout de bon tout de bon
tous les jours tous loûs jours
toujours toustem.

V

vilainement bilénemen
vis-à-vis bis à bis
volontiers de bon grat
vers daû coustat
vers Paris dou coustat de Paris
vite détire, biste, de het
visiblement bisiblemen
véritablement beritablemen

DE L'INTERJECTION

L'interjection est une partie de l'oraison rarement en usage dans la langue gasconne. Il n'y a que dans un cas de désolation, où le rustique se sert, pour exprimer sa douleur, du mot de *biahore,* qui veut dire à l'aide, au secours; en sorte que, lorsqu'un paysan est excédé, il crie *biahore,* justice, au secours.

Les ouvriers se servent encore d'une autre interjection pour s'exciter au travail, qui est *anem,* qui signifie allons; ou *améha, anem, goujats,* allons enfants; *a me ha* signifie à qui plus de travail fera : *améha goujats,* à plus faire, enfants!

Dans un chemin fort écarté, pour dire: autant vaut-il se taire que de crier au secours, *Autan baû s'esta choüaü com de crida biahore.*

Le vulgaire ajoute à *ouy* et à *non* une espèce d'interjection, et, craignant de parler trop crûment en disant *o* et *non*, ils ajoutent l'interjection *pla*, et disent *ospla* pour dire *oui* et *nous pla* pour dire *non*.

C'est par une politesse rustique que le commun croit rendre aux personnes au-dessus de lui, qu'il leur répond *ouy* en leur disant *o si bous plats*, qui signifie s'il vous plaît, et pour une abréviation de *si bous plats*, ils disent *ospla, nous pla*.

Abets disnats? Ospla; avez-vous dîné? ouy.

Boulets bienne? Nous pla; voulez-vous venir? nani.

DICTIONNAIRE FRANÇOIS ET GASCON

AB

abattre abate
abattu abatut
abbé abé
abeille abeille
abîme abisme
aboli aboulit
abolir abouli
abus abus
accablé abladat
accabler ablada

accélérer ha diligence
accepté acceptat
accepter accepta
accident acciden, trabuc
par accident per acciden
accroupi accroupit
s'accroupir accroupis
acharné acharnat
s'acharner s'acharna.

AD

adieu adichats
adjugé adjujats
adjuger adjutjats
admettre amete

administrateur administratou
administration tutele
admirer admira

AF

affabilité bonne sorte
affable affable
affamé ahamiat
affermi renfourçat
affermir renfourça
affirmation affirmation

affirmé affirmat
affirmer affirma
affranchi desguatjats
affranchir desguatja
affreux heroutge.

AG

agrafé gahat
agrandi agrandit
agrandir agrandi
s'agrandir s'agrandi
agréable agradable
agréablement dap agrat.

AI

Aide à maçon monobre
aide ajude
aider ajuda, ayda
aigle aigle.

AL

allégresse voye
alerte alerte.

AM

amaigri amagrit
amaigrir amagri
amende amende
amande pleine amende
payer l'amende pagua l'amande
amandier amandé
amant amouroux
ambitieux ambitioux
ambition ambitioun.

AN

an année an annade
ancêtres ancestres
ancien ancien
appétit apetit, aguigne.

AP

apaisé apaisat
apaiser apaisa
apparence aparence
appauvri apraubit
appauvrir apraubi.

AQ

aquatique aygat
acqueduc com (?)
acquérir aquéri
acquêt aquet
acquiescement consentement
acquis aquesit.

AR

arbalète baleste
arbitrage arbiratje
arbitral arbitral.

AS

as as
asme asme, desalen
asmatique asmatic
aspect biste
asperge asperjes
assaisonné assaisonat
assaisonner assaisona
assassin assassin

assassiner assassina
assiégé assiègeat
assiéger assiègea.

AT

attache estaqua, terligue
un chien à l'attache un can à l'estaque
attaché estacat
attaché au jeu estacat au jocq.

AV

aubade aubade
auberge houstalerie
aucun nat
aucune nade
aucunement nade brigue
avènement (*sic*) abenture
arriver arriba
avéré aberat
avérer abera
avide ahamias
autoriser autorisa
ayeul paybon.

BA

bannir horbandi
bâillement badioloû
bâiller badailla
bâilleur badaillayre
badaut pec
bague bague
bahu bahus
bec d'oiseau bec d'auzet
bègue bret
bregayer breteja
beguin d'enfant bejin
bêler baila.

BI

bile bile
billard billard
billet billet
bis (pain) pan routé, seglas
biscuit biscouëit
bissac habersac, gulard
bitume bitum.

BL

blâmé blasmat
blâmer blasma
blanc, blanche blanc, blanque
blé blat
blessé blassat, hérit
blessure blassédure.

BO

boîte bouite
boiteux tort eschamat
boiteuse torte
bœuf beu
boyeau budet
bois à haute futaie bois
bois taillis pachera
bois à brûler bois legne
boisson beuratje
boiter tourteja
bondir perneja
bonifier bonifia.

BR

braire brama
braise braze
brèche brèche
bruine esquil
bruit, tumulte batsarre
bruit brut
faire du bruit ha brut
brûlant arden, brullan
brûlé bruslat
brûler brusla
se brûler brula crama.

BV

bu but, bebut
il a bu qu'a but, qu'es beijac
buvez bebets
buvons bébem
il boit beaucoup que beu fort
bourgeon orbecan
bulle bulle
burat burat
bure, étoffe bure
burette burette.

CA

cabane cabane, huste, mayne
cavale cabale
cabaret cabaret
cabaretier oste, taberné
cabas cabas
cabinet armari, cabinet
câble cable.

CE

ceci aço
cédé cedat
céder ceda
ceindre sinta
ceint sintat
ceinture sinte
censure correctioun
censurer corrigea
cep de vigne lou pee de la vigne
cercueil taüc
cérémonie cérémouni
cerf cerbi
cession cession
cabat poisson cabos
chagrin chagrin
se chagriner chagrinas
chaîne cadeigne
chaîne d'or cadeigne d'or
chaloupe galupe
chemin camin
chêne (arbre) cassou
chiffonner garfouilla
choisi causit
choisir causi
cierge candelle, siri
cigogne cigogne
ciré cerat
cirer cera
cire cere
citron citron.

CL

clair clâ
parler clair parla clâ
clairvoyant abisat
clairement clairement
clarté claretat
clef clau
fermer à clef barra à claû

CO

coq hazan
coq d'inde poûïch
cocaigne coûcagne
cochon porc
coffre croffoû
coiffe de femme coiffe
coin coût (*sic*)
coine coud[ene ?][1]
collé coulat
coller coula.
combat combat
combattre combate
comédie cômedi
comédien coumedien
commander commanda

CR

crachat escoupit
cracher escoupi
craie grede
craindre creigne
craintif pauruc, creintiü
cravate crabate
crédit credit
crédule
crête de coq cleque de hazan
creû credut
cri crit
criard cridard
crible criet
crin crin
cristal cristau
critique critique
croyable bertadé
croyance credence
croisé crousat
cru crud
la viande est crue la car qu'es crude
cruche pegaa
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise tan ba lou pega à la houn qui tache (?) loû tutou.

CV

cuiller cuillé
cuire coze
cuisinier couziné
cuisse couëche
cuit coueit
cuivre couyre
culbute birelongue
faire la culbute ha le birelongue
cultiver cultiba
curateur curatou
cure d'une plage pensemen
curé curé
cure cure.

DA

damas damas
dame dame
danger danjé
dangereux dounjeroux
dangereusement dounjerousemen
danse dance
danser dansa

[1] Lis. *couenne*.

danseur dansedou
danseuse dansedoune
date date.

DE

de nuit de jour de nouët de jour
de plus de mé
débarqué desbarcat
débarquer desbarca
débatre estergousseja
débité débitat
débiter débita
débiteur débitou
débouché desboussat
déboucher desboussa
débourser desboursa
déboursé desboursat
décapiter escapita
décapité escapitat
décharger descarca
déchargé descarcat
décharné descarna
décharner descarnat
décidé décidat
décider décida
déclarer déclara
déclaré déclarat
déclaration déclaration
découcher descoucha
dégât mau damnatge
degout deigous
dégoût, aversion hasti
dégoûter degousta
désordre désordre.

DI

diable ; diable
diacre diacre
dicté dictat
dicter dicta
diète diète
Dieu Dïü
diffamer desoundra
diffamé desourdrat
différer deslonca
différé desloncat
différence diférence
difficile dificile, aule
difficulté difficultat
difforme desfigurat bé
discerner discerna
discrétion discretion
discret discret
dispensé dispensat
dispenser dispensa

DO

docile proûs
docte saben
doctrine doctrine
doyen doyen
domestique messatjé
domicile case
dominant mestrisan
dominer mestrisa
domté masedat
dompter maseda
donation donation
donc donc
doré daurat
surdoré suberdaûrat
dot dot
doter dota

douane bureû
double double
doubler doubla

doubler un habit doublâ ue peille.

DR

dragon dragon
drap drap
drapeau enseigne drapeû
drapeaux panéts
drapier marchand drapé

droit drét
le côté droit loû coustat dret
la main droite la man drète
le droit civil loû drét civil
le droit canon loû drét canon.

DV

du commencement doû commencemen
du moins doû meins
du tout brigue
dû qui est dû debute deute
j'ai dû cent pistoles qu'ei debut cen pistole
duc duc
duchesse duchesse

deuil doû
duel duel
dupé atrapat, affrontat
duper quelqu'un affrounta caûquun
dur dû
durée durade
durer dura
dureté duretat

EA

eau aygue
eau de puits aygue de puts

eau bénite aygue benedite
eau-de-vie aygue de bi.

EB

ébauché esbauchat
ébaucher esbaucha

ébène ebene
écho l'arreboum de la boux.

EC

écaché esclapouchit
écacher esclacha
écarlate escarlate

écarté esbarrit
s'écarter s'esbarri.

ED

édifié ediffiat
édifier ediffia

édit edit
éducation education

EF

effacé effaçat
effacer effaça
effectif effectif
effectivement effectivemen

effet effet
effroi espasme
s'effrayer s'eschenta, s'espasma
effroyable esfroüyable.

EG

égal, égale egal, egale
égalé egalat
égaler eguala
s'égaler egualisa.

EL

élargi eslargit
élargir eslargi
élévation pouyade, hausemen
élevé hausat
élever haussa, pouya
élever un enfant adressa un maynatye.

EM

embarras embarras, pouchiu
embarrassant embarrassant
embarrassé embarrassat
embarrasser embarrassa

EN

en ça de ques coustat
enceinte prein
elle est enceinte qu'es prein
enchanté enchantat, ensoûcierrit
enchanter enchanta, ensourciéri
enchanteur sourcié, hitillé
encre ancre, tinte
envie embege.

EP

épais, épaisse espes, espesse
équari esquarrit.

EQ

équarrir esquarri
équilibre guimoet (?)
équipage esquipatye
équitable juste
équité equitad.

ER

ergot esperon
ériger erigea
errant baguenaud, bagan
érudition eseignement.

ES

escabau trubez
escalade escalade
escalader escalada
espier guigna
escarmouche escarmouche.

ET

table estable, escuderie
établi establit
établir establi
s'établir s'establi, s'acoumouda
étalon haras
étamé estaignat
étain etain
étançonné empoustat
étançonner empousta
étançon empous

état estat
éteindre estupa
éteint, éteinte estupat, estupade
le feu est éteint lou hoüec qu'es estupat
la chandelle est éteinte la candelle qu'es estupade
entendre enténe
entendu, entendue entenut, entenude
éternel eternel
étudier estudeja
étudiant escoulié
étui estuy
étuve estube
étuvée estubée, beu estubat
carpe étuvée carpe à l'estubée.

EV

évacuation destoute
évacuer bouita
s'évader s'escapa
évêché abescat
évêque abesque
évaluer estima, aprecia
évaluation estimation
éveillé du sommeil deschudat
éveillez-le? deschudats loû
éveillé guay, escarrabillat
éveiller quelqu'un deschuda caüqun
éventail esbentail
évident claà
évité ebitat
éviter ebita.

EX

exact exact
exagérer exagera, habla
excédé exedat
excéder exeda
excepté, hormis soûque
excepté exeptat
excepter exepta
expédier expédia
exposé exposat
exposer exposa
s'exposer s'exposa
exterminé exterminat
exterminer extermina
externe extrantje
extirpation treitin
extirpé extirpat, treitinat
extraordinaire extraordinari
extravagance extrabagance
extravagant extrabagan
extrême extrême
extrémité extremitat.

FA

fabrique fabrique
fabriqué fabricat
fabriquer fabrica
face, visage care, bisatje
face à face care à care
fâché fachat
fâcher facha
fécond, fecon aboundous
feindre ha com qui
félicité félicitat
femelle hemie
laide femelle leïde hemie
fendre hène
fendu henut
fer hé
ferme hort

fermé barrat, fermat
fermer barra
fermer à clef barra en claû
feu houec.

FI

fiché hicat
ficher hica
fidélité fidélitat
fier hida
se fier se hida
ne vous fiez pas à lui nep hidits pas ad ét
fierté fiertat
fièvre fièvre, ruïle (?)
figue higue
figuier higué
filé hilat
filer hila
finesse finesse
finesse, ruse suptilitat
finaud un fouïn

FL

flagrant tout caut
en flagrant délit caudemen
flambeau flambeû
flairer soulla.

FO

foie hitge
foyer laa doû hoûec
folie houlie
folle hole
fol hoû
fomenté aguilloüat
fondé fondat
forcer fourça
forcé fourçat
foulé houra
fouler hourat
fourche hourque
four, fournaise, hour
fourrage estrami
fracas fracas.

FR

fragile prim, freûle
fraîche fresque
fraîcheur frescoû
frais frès
pain frais pan fres
fromage roumatje
fréquentation hantise
fréquenter hanta
friand fréjan gourjut
friandise gourjes
frileux fredoulie
friperie, friperi arrecarde
fripier arrecarder
fripon fripon
friponnerie friponerie
friponner pana, fripona
frire fricassa, freji
frisé frisat
friser frisa.

FU

fumé ahumat
la fumée lou hum
fumer àhuma
il fume que hume
fumer la terre hema la terre
fressure bendresque enterbiu
funérailles doû
furet fisseu

furie furie
furieux furious
fuseau huzèt
fusée de fil puntrade
fusil fuzil
fusée à poudre fuzeye
fût, bois de barrique huste

GA

gabele gabele
gage, salaire gatjes
gager arrema, gatjà
gageure gatjure
gagner gaigna
gai escarrabillat, gai
galant amouroux
gale gale
galeux galous
galon galon
galonné galounat
galonner galouna
galop galop
galoper galoupa
gant goûan
gantier goûantaire
geai, oiseau gay
géant gean
gelinotte poure
gémir gerni
gensive gençibe

GI

giron pieits pancette
girouette girouette
gît, ici gît aici que jats.

GL

glace glace
glan glan
glissade eslurade
glisser eslura
glorieux glourioux
glorieusement glouriousemen

GO

gobelet gobelet, preûte
goguenard bailleur
gomme goume
gond gon
gorge gorje.

GR

grâce graci
gracieusement graciousemen
gracieux gracioux
gradué graduat
graduer gradua
grêle grele
greler grela
grenade, fruit miourane
grenadier miurané
grenadier soldat grenadié
graine soumence
grenier greé
grenouille graôuille
griffe grippe, arpe
gué gouat
passer à gué passa à goûeit
guenille perrec
guêpe bresque
guéri goüarit
guérir goüari
guerre guerre
faire la guerre ha la guerre
guet goûat
guêtres gamaches

guetter ha loû goûeit
guide guide
guider guida
guigner guigna

HA

habile abille
habilement abillemen
habileté abilletat
habillé bestit
habiller besti
habit peille, bestit
habitant habitan
habiter habita
habitude coustume
habituer habitua
hâbleur, babard hableur
haché hachat
hacher hacha
hair hai
haï hait.

HE

hébété estourdit
hébéter estourdi
hémorroïdes mourrengles
hennir henilla
hennissement henillét
herbage herbatje
herbe herbe
hérésie heresie
hérétique heretique
héritier herté
héritière hertere
héritage heritatge.

HI

hideux heroutje
hipocras hipoucras
hirondelle arrongle
histoire istori
hiver yber
hiverner passa l'hiver.

HO

homélie predic, prédicaille
homicide homicide, murtré
hommage oumatje
homasse houmiau
hongre crés
honnête houneste
un honnête homme ung hounet homi
honnêteté honnestetat
honneur aunou
honorable aunourable
honoré aunourat
honorer aunoura
honte bergouigne
honteux bergouignous
honteuse bergougnouse
hôtel auta
devant l'hôtel daban l'autâ

HU

hué huat
huguenot huguenaût
huile oli
huissier ussié
huître ustri
des huîtres ustris
humain de bonne sorte
s'humaniser s'apribauza
humble humble
humblement humblemen

humecté humectat
humecter humecta
humé galat
humer gala
heurter truqua
humeur umoû
de bonne humeur de bonne humoû
de mauvaise humeur de mechante umoû
humidité humiditat
humide humide
hupe, oiseau pupe.

IA

jabot gabé
jacinte jacinte
jayét jayét
jalet jalet
are à jalet are à galét
jalousie jalousie
jaloux jaloux
jamais jamés
jambon jambon
japer laira
jar, mâle de l'oie guiraut.

ID

idée idée
idiot pec
idolâtre idolastre
idole idole
jet d'eau jet d'aygue
jet, rejeton brouich, taig
jeté jetat
jeter jeta
jeu joc
jouer joûga
jeune jouen
jeûne, abstinence jeune
jeûner juna
jeûneur junadou.

IG

ignominie ignominie
ignorance ignourence
ignorant ignouren
ignorer ignoura.

IL

illégitime bastard, campiet
illumination enlumination
illuminé enluminat
illuminer enlumina.

MI

image imatge
imagination imagination
imaginer imagina
imité imitat
imiter imita
immobile immobile.

IN

incapable incapable
incendiaire brusladou
incendie bulle
inceste inceste
incident, inciden, grigne
incité incitat
inciter incita
inconstance inconstence
inconstant inconstan, biroulié
inconvénient incombenien
incrédule meichidec
incurable incurable.

IO

joli broy
jolie broye
joliment brojemen
jonc jung
jonchée juncade
joué jouguat

jouer jougua
joueur jouguedoû
jouir joui
jouissance jouissance
joyeusement jouyousemen
joyeux jouyoux.

IS

issue saillie

hisser issa.

IU

jubilé jubilé
juge jutje
jugement jutjemen
juger juitja
juif judiu
jument egoû
ivre berjac
femme ivre hemme berjague

ivresse berjaguerie
juridiction juridiction
jus suc jus chuc
juste juste
justement justemen
justesse justesse
justice justici
justicier justicier.

LA

labeur laboû
laborieux balen, laboûroux
labouré labourat
labourer laboura
laboureur labouredoû
laine lane
laissé lachat
laisser lacha
laid, difforme lée
laiet leit
laitue leitugue
lame d'épée lame d'espade
lamentation daydoureri
lance lance
lancette lancette

lande lande
langage lengouatje
léché lecat
léchée lecade
lécher leca
lécher la poêle leca la padère
lecteur lectou
léger laujé
légère laujére
légèrement laujéremen
légèreté laujeretat
légitime legitimat
légitimer legitima
légumes légumes.

LI

libéral libéral
libéralité libéralitad
liberté libertat

libraire librayre
licence licence, permission
ligue ligue, complot

lie ligue, liguette
lier ligua
lime lime
limer lima
limité limitat
limiter limita.

LO

locataire estatjan
logé loutjat
loger loutja
long lonc
longue lonque
longueur loncoû
louable laudable
louange louange
loué laudat
loué soit Dieu laudat si Diu.
louer lauda
loup loup
louve loube
louveteau loubat.

LU

lucarne lucarne
lucratif lucratiu
lucre lucre, gain
lueur luoû, luts
luire luzi
luisant luzen
luisante luzente
lumière luts
lunettes brigles
la lune le lû.

MA

macaron macaron
mâché niasplat
mâcher niaspla
mâchoire gaute, gatila
magasin maguazin
majesté magestat
majestueux magestous
maigre escarnarit, maigre
maillet mailoc, mail
manger minja
mangé minjat
manche manjou
tiens-toi au manche tien te au manjou
manchon manchon
manchot manchec.

ME

mécanique coumune
méchanceté mechansetat
mèche de lampe meque, cauzoû
médaille medaille
médecin medecin
médicament mediquemen
médiateur acoumoudaire
médiocre miejané
médisance medisence
médisant medisen
méditation meditation
méditer medita
melon meroun.

MI

miaulement niauleri
miauler niaula
mie de pain medout de pan
miel meû
mignard argaignat
mignardise mignardise

mine du visage mine, care
bonne mine boune care
mine de fer mine de hé
miner mina
mineur en bas âge mineur
miroir mirail
misère misère
miséricorde miséricorde.

MO

mobile mobile
mode mode
modèle moudèle
modération modération
modéré moderat
modérer modera
modeste modeste
modestie modestie
moine monje
monde mounde
monnaie mounede
monnayeur mounedé
montagnard montagnol
montagne montaigne
mortaise mourtouse
mortalité mourtaille.

MU

mulâtre mulastre
mule mule
mulet mulet
muletier mulaté
multiplier proubaigna
multitude carrebaissalle
meunier moulié
muraille muraille
muré muraillat
murmure plaignét
murmurer plaigne.

NA

nager nada
nageur nadedoû
nage toujours nade tousten
naissance nachence
naître nache
nappe tabaille
mettre la nappe metre tabaille
nate nate
nation nation
naturalisé naturalisat
naturaliser naturalisa
naveau nap, raboû
naufrage naufratje

NE

nez nas
nez écaché nas de claque
né nascut
néant nean, arré
nécessaire nécessari
nécessité nécessitat
négligence négligence
négligent negliger
négoce negoci, trafic
négocier negouciâ, trafica
négociant negouciant trafican
neige neu
neiger neba
nerf nerbi
nerveux nerbut
netteté netetat
nettoyer neteja.

NI

ni ni
ni plus ni moins ni me ni meins
niais niais, nigaut
niaiserie nigaudi, niezeri
niche arregaigne, trufe
nid nit
dénicher les merles desnida loûs merlous
nier negua
nippes nipes
niveau nibeu
niveler nibela.

NO

noble noble
noblesse noublesse
noces noces
noyau de pêches croch de perchec
noyé aneguat
noyer anegua
noyer, arbre nougué
noix nots
noirci noircit, tintat de negue
noircir noirci
noisetier aulané
noisette aulan
noix de gale nots de gale
nombré condat, nombrat
nombrer conda, nombra
nombril pendril
nommé nomat
nommer quelqu'un nouma caûqun
notable maje
note merque
noté d'infamie tacat d'infamie
notifié notifficat
notifier notiffica
nourrir nauri
nourrice naurice
nourricier nauricé.

NU

nu nut
être nu esta nut
nudité nuditat, bergouigne
nuire nuise, ha tort
nuit noûeit
pendant la nuit penden la noûeit
nul nad
nulle nade
nul homme nat homi
nullement brigue
nullité nulitat
numérer nombra
nuptial nupciaû.

OB

obéi aubedit
obéir aubedi
se faire obéir has aubedi
obéissant aubeissen
obéissance aubéissence
objecté objectat
objecter objecta
obligation obligation.

OC

occasion ocasion
l'occasion fait le larron l'ocasion que hei lou lairon
occulte cachat
occupation ocupation
occupé ocupat
occuper ocupa.

OD

odeur aulou
bonne odeur bonne auloû
odieux hastiaü
odieusement hastialemen.

OE

œil goueil
œillet, fleur villet, guiroufleye
œillet d'un corps goûeillet d'un corcet
œuf goûeû
œuvre obre, oubratje
œuvres pies obres pies.

OF

offense offence
offensé offençat
offenser offença
offre offre
offert offert
offrir auffrï

OI

oie auque
oison aucât
oignon oignon
oiseau auzét
oisif estedou
oisiveté feneantise.

OL

olive olibe
olivier olibié.

OM

ombrage ombratje
ombrageux oumbratjous
ombre ompre
omettre omete
omis omes
omission omission.

ON

once once
oncle oncle, onçoün
onde ound
ondée de pluie labaci
ongle uncle
onguent engoüen

OP

opération operation
opérer opera
opiner opina
opiniâtre opigniastre
opinion opinion
oppression opression
opprimer oprimat
opprimé oprima.

OR

oracle oracle
orage oratje
oraison oraison
orange iranjé
orangé ordonnat
ordonné ordonna
ordonner ordre
original originaû
originel originel.

OS

ostentation — farfanterie

OT

ôté estremat — ôtez-vous d'ici sourtes bous d'aci.
ôter estrema

OU

oubli desmoûnbre — ourler oûrela
oublié desmounbrat — ourlet orle
oublier desmoûnbra — ours ours
ourdi ourdi — outre en aban.
ourdissoir oûrdiné

PA

pacifié pacifficat — se pâmer s'engouëcha
pacifier pacifia — pamoison engouëche
pacifique pacific — pendu penut
pacte pactou — parafe paraffle
payable payable — parafer paraffla
payé pagat — paresse paresse
payer pagua — paresseux paressous
paisible passien — paresseuse paressouse
pâle palle, blesme — parfum perfum
pâlir palli — parfumer perfuma.
pâmé espamat

PE

péage piatje — peinture pinture
peau pét — pèlerin pélegrin
pêche, fruit prechegue, prechec — pénétré penetrat
peigné pientat — pensé pensat
peine peine — la pensée le pensade
à grand'peine à grand peine — penser pensa
peint pintrat — penser à mal mau pensat.
peintre pintre

PI

piailler clapita, claca — pierre de taille peire de taill
picorée pille — piété piétat
aller à la picorée ana à la pille — pigeon pijon
pièce pèce — pigeonnier pijonier
pièce de monnaie pèce de mounede — pilier pila
pied pée — pilé pilat
piége las — pillage pillatje
pierre peire — pillard layron.

PL

placard placard
place place
placet placét, requeste
plaidé pleitejat
plaider pleiteja
plaie plague
plaie, fléau fleu
plainier plané
planté plantat
planter planta
plombé plombat
plomber plomba
plongé plonjat
plonger plonja
plume plume
plumer pluma.

PO

poche poche
poêle padère
poignard puignaû
poignarder puignarda
poignet puignet
poil peu
poil folet peluzon
poinçon ponchon
poindre pouigna
poing puing
point, coûture pun
point d'honneur pun d'aunou
sur le point de mourir au pun de mouri.

PR

prairie arribère, prat
préambule rebaloy
prébende prebande
précaution precaution
procéder desbança
précepte precepte
prêcher précha
prieur priou
principe principe
prison prezon
procuré proucurat
procurer proucura
procureur percuraire
prodigue prodigue.

PU

puant puden
puanteur pudentisse
public public
publication publication
publié publicat
publier publica
puce pus
pucelle puncelle
puer pudi
puissant pouchan
puits puts
punaise pusnache
pupille pupile
pur, pure pû, pure
vin pur bin pur
eau toute pure aygue toute pure
purement puremen
pureté puretat
purgé purgat
purger purga.

QUA

quadrille quadrillou
quai halle
qualité qualitat
quantité quantitat
quartier quartié.

QUE

que que
qu'est-ce que c'est? qu'es aco?
que dit-il? que dits et?
quel, quelle quein, queigne
quel des deux cuaû doû dus
quelqu'un caûqun
quelqu'une caûqû
quelqus-uns cauques uns
quelque jour cauque jour
querelle crelle
querelles crella
querelleur crelous
question, demande question
question, gêne lestire
quête queste
quêter questa
queue coude

QUI

qui qui, queing
qui que ce soit qui qué sé
quittance quittance
quitte, libre quites
quitter, laisser quitta, lecha

RA

rabais rebaich
rabais de monnaie rebaich de mounéde
rabaissé rebachat
rachat rachat
racheté rachetat
racheter racheta
racine arredits
jeter racine ha arredits
raccourci racourcit
raccourcir racourci, abreca
raffiné rassinat
raffiner rassina
rayé rajat
rat arrat
revendeur arroumeraire
railler quelqu'un railla caüqun
raillerie railleri
railleur railleur
raisin arrezim
raisins secs arrezims secs
raison raison
raisonnable raisounable
raisonnablement raisounablemen
rame de papier rame de papé
rame, aviron abiron, palot
ramer rama, tira l'abiron.

RE

rebelle rebelle
se révolter gendarma
rebellion rebellion
rebondi rebondit, pregun
rebondir arreguinna
rebuté rebutat, degoustat
rebuter rebuta
recelé recelat
receler recela
recette recepte
reçu recebut
receveur recebur
recevoir recebe
repoussé repoussat
repousser repoussa.

RI

riant arriden
un visage riant care arridente
riche riche
richement richemen
rideau rideû
tirer le rideau tira lou rideû
rigole gole
rigoureusement rigourousemen
rigoureux rigouroux
rime rime
rimer rima
rincer arresca
rincé arrescat
rincer les verres arresca lous beires.

RO

robe raube
robe de chambre raube de crampe
robe de palais raube de palais
gens de robe gens de raube
robinet roubinét, brouquét
robuste robuste, gouaillard
roche arroque
rocher roc
rogne roigne
rogner roigna
rogneur d'écueles roignaire d'escudeles
rogneure rougnedure
roi rey
royauté royautat
rois reis
roitelet, oiseau rey couchic
roman roman
romarin roumanin
rompre, briser rompe, brisa, pouda
rompu romput
rond, ronde redoun, redoune
à la ronde à la ronde
rondeur roundoû
ronfler arrounca, ronffla
rongé arrougagnat
rosaire rouzari
rose arrose
roseau canabère
rosée arrous, arrourade
rosier arroûzé
rosse rosse
rossé arrassat, roussât
rosser rossa
rossignol rechinoû
rôt, rôti roustit
rot arrout
roter arouta
rôtie roustide
roue arrode
rouer, rompre roua
rougeolle sarranpin
rougeur roujou
rousseur au visage landis
roussâtre roussard
route route.

RU

ruade arresguinet, cuilebét
ruban riban
rubarbe rubarbe
ruche caben
rue arrû
ruine ruine
ruiner ruina
ruisseau arriu
rhumatisme rumatisme
rumeur rumou
rusé rusat.

salle sable
sabot esclop
sabre sabre
sac sac
sacrifié saccrifficat
sagesse sagesse
saigné sagnat
une saignée u sagnï
saigner sagna
salière salié
salir cascanteya
se salir has orre
salut salut, coulade
salué saludat
saluer saluda
sanctifier santiffica
sanctifié santifficat

SA

sandale sandale
sang sang
sanglant sanglan
sangle sangle
sanglé sanglat
sangler sangla
sangler, battre truca, da patac
sanglot, hoquet sanglout
sangloter sanglouti
sangsue sangrauze
sape sape
sapé sapat
saper sapa
sapin sapin
sarclé sarclat
sarcler sarcla
sarcloir sarclat.

SE

se se
s'aimer s'aima
se repentir repentis
s'abstenir se priba
se souvenir soubiénés
sec, sèche sec, seque
être à sec esta à sec
sécher seca
secondé secondat
seconder segonda
secoué segoutis
secourir ajuda
secouru ajudat
secours ajude
secte secte
séculier seculié
séditieux séditioux
sédition sedition

scellé scéllat, cachetat
sceller sella
sel sau
selle de cheval sere de chibaû
sellé serat
semé soumiat
semer soumia
semelle de soulier semelle de soulié
sentier, chemin sende
sentence sentence
senteur sentou
sentinelle sentinelle
séparation espartide, séparation
séparé separat
séparer separa
séparément separemen

SI

siècle siècle
siége sieti

siége de ville siege
sifflé siulat

sifflement siulet
siffler siula
signal signau
signalé signalat
signaler signala
signé signat
signer signa
signification signiffication
signifié signifficat
signifier signiffica
silence silence
faire silence esta chouau
simoniaque simoniaque
simonie simonie
simple simple
simple soldat simple sourdat
simplicité simplicitat
sincère sincère
sincèrement sincèremen
sincérité sinceritat
sindic sindic
singe, mounard moune, chimi
singulier singulier
sirène serène
sirop sirop
siroter, boire souffra lamarante (*sic*)
situation situation
situé situat
situer situa

SO

soie séde
soie de sanglier peu de sanglier
soif sét
soigner soigna, arregla
soin soin
sole, poisson sole
soleil soureil soû
à soleil levant au soû lhebat
solennel solemnel
solenniser solemnisa
solennisé solemnisa
solide solide, ferme
solidité soliditat
solive solibe
soliveau, soulibeu
sollicité sollicitat
solliciter sollicita.

SU

subit subit
subitement subitement
submergé anegat
suborné subournat
subside subside, impos, taxe
subsistance subsistance
subsister subsister
substance substance
substanciel substanciel
substituer substituat
substitut substitua
subtil subtil
subtilement subtilemen
subtilité subtilitat
suffoqué suffocat
suffoquer suffoca.

TA

tabac tabac
tabac en poudre tabac en poudre
tabatière tabaquière
tabernacle tabernacle
table taule
couvrir la table mete la tabaille
se mettre à table boûtas en taule
tenir table tene taule, tauleja

tableau tableu
tablier de femme debantaû
tabouret tambouret, trubez
tambourin tambourin
tache taque
tache d'huile taque d'oli
taché tacat
tacher taca
tâcher, s'efforcer tacha, s'esfourça
tacheté taquetat, mirgaillat
tacheter taqueta
tafetas tafetas
taie té
taie à l'œil maille au goueil
taillé taillat, coupat
tailler tailla, coupa
tailler une plume tailla û plume
taire cara
se taire caras
taisez-vous carats bous
taire un secret gouarda un secret
tambour tambour
tambour tambourinaire
tamis sedas, dasséde
tamisé passat au sedas
tamiser passa au sedas
tanche, poisson tengue
taon housseroun.

TE

teigne tigne
teigne, ver arle
teigneux tignoux
teindre tinta
teint tintat
teint du visage tin
téméraire témerère
témérité temeritat
témoigner témoigna
témoin temoin
tempéré temperat
tempérer tempera
temple temple
les temples lous temples
temporel temporel
temporiser delounça
temps tems
dans ce temps dens aquet tems
tendre tendre, teigne
tendre un filet tène u hillat
tendresse tendresse
tendu tenut
ténèbres ténèbres, escurade
teneur lou contienut
tenir tiene
tenir jeu tiene joc.

TI

tiens-toi là tien-te aqui
tiède tiède, tabout
tiédeur tiédou
tige le came
tigre tigre
timide timide, pauruc
timidité timiditat
timon timon ah (*sic*)
tyran tiran
tyrannie tirannie
tyranniser tirannisa
tirer tira
tirer la corde tira la corde, chirgua
tirer l'épée darrigua l'espade
tirer du vin tira bin
tirer le vers du nez tira lou bermi dou nas
tirer un canon tira un canon
tireur de laine courdaire de lane
tireur tiradou, tiraire.

TO

tocsin toquesein
toile tele
toléré tolera, souffri, payra
tombé cadut
tomber cade
tombeau hosse
tondeur tounedoû
tondre buscarra, toune
tondu tounut
tonsure tonsure
tonsurer tonsura
tonsuré tonsurat
toper toupâ
tordre torse
tordu toursut
tordre le cou cot torse
taureau taû
torture estire
touché toucat
toucher touca.

TR

tracas tracas
trace piste
suivre la trace segui la piste
tracé traçat
traduit traduit
traduire traduire
tracer traça
trafic trafic
trafiquer trafica, trafailla
tragédie tragedi
trahi trahit
trahir trahi
trahison trahison
traîné carrussat, arrouseguat
traîner carrussa, arrousegua
traire les vaches mouilla les baques
trait tret, tirade
boire d'un trait bebe d'u len, d'u tirade
un trait d'esprit u punte d'esprit
traitable de bonne sorte, prous
tremblant tremblen
trembler trembla
tribut tribut
tricher tricha
tricheur, pipeur tricheur, trichot
tricheuse trichote
trompé trompat
tromper trompa
trompette trompete
trompeter trompeta
tronc d'arbre cau d'arploû
tronc tronc
troqué baratat, troucat
troquer barata, trouca
trot trot
trotter trouta
trou hourat, trauc
trouer hourada, trauca.

TU

tuer tua, auside
tuerie tuerî
tuyeau canet
tuile teule
tumeur boigne, tumou
tumulte brut, batsarre
turc turc.

VA

va-t-en beiten, adichats
vacances bacances
vache baque
vacher baqué
vaillant balen
vagabond baguenaud, bandoulié
vague de mer bague de maà
vaguer, errer bagua, courre
vaincre bence
vaisseau nabiu, bachet
vaisselle bachère
valet bailét
valet de chambre bailét de crampe
valétudinaire caitiû
valoir balé
vanté bantat
se vanter bantas
variable bariable.

VE

veau bétet
vautré brouglat
se vautrer brouglas
veiller beilla
velours belous
vendange brouigne
vendanger brouigna
vendangeur brougnedou
vendangeuse brougnedoure
vendre bene
vendu bendut
vénérable benerable
vénération bénération
vénérer benera
vengé benjat
venger benja.

VI

vicaire bicari
vicarie bicaria
vice bici
vicieux bicioux, biciat
vicomte bisconte
vicomté biscontat
victime bictime
victoire bictoire
victorieux bictorioux
vie bite
vieille rance bielle rançouse
vieux bieil
vif biu
vigilance balentisse
vigilant balen
vigile bigili
vin bin
vin d'Espagne bin d'Espaigne
vinaigre biague
vindicatif bindicatiu
voleur bouleur
voleur de chevaux polligaire, bouleur de chibaous.

UL, UN, UO

ulcère plague, ulcère
uni unit
union union
unique unique
fils unique hil unique
uniquement uniquemen
unité unitat

VR

vraiment del rai
vraisemblable braisemblable

urgent pressan
urine pich, aurine

usage usatje
usé uzat
user uza
usité uzitat
usufruit jouissence.

utile utile
utilement utillemen

vue biste
la vue le biste
vuide bouite, bouite
bourse vuide bouce bouite

yeux goueils
yeux enfoncés goueils enfonçats
regarder quelqu'un entre deux

yvoire ibouere
yvraye yrague
yvre berjac, ivrogne

zain zain

uriner picha, aurina.

US

usufruitier jouissen
usurier uzuré
usurière uzurère
usurper uzurpa
usurpateur uzurpatour.

UT

utilité utilitat.

VU

vuidé bouitat
vuider bouita
vulgaire paisan, commun
vulgairement communement.

YA

yeux espia cauqun entre deux goueils.

YV

il est yvre qu'es ivrouigne
yvrognesse berjague
yvrognerie berjaguère.

ZA

zizanie irague.

FIN

NOTE SUR DEUX MANUSCRITS

DES FILS AYMON

I

Le manuscrit de Peterhouse

Le scribe qui a copié les romans contenus dans le manuscrit H. 247 de Montpellier paraît s'être fatigué vers la fin du volume [1]. J'ai déjà fait remarquer que, pour le *Maugis*, ce ms. ne contient guère que la moitié des vers que donne le ms. 766 de la Bibliothèque nationale [2]. Le *Vivien* semble abrégé en certains endroits. Mais le *Renaud de Montauban* y est plus maltraité encore, parce qu'aux torts du copiste se sont ajoutés les outrages du temps. La fin du manuscrit a été détruite, et le texte s'arrête au milieu du récit du combat de Renaud et de l'émir Safadin [3].

L'originalité de la version des Fils Aymon contenue dans le manuscrit de Montpellier [4] m'avait fait regretter de n'avoir pu l'étudier sur un texte plus complet, et ceux qui estiment que le cycle de Renaud est une des parties les plus importantes de notre littérature épique ont probablement éprouvé le même sentiment. Je crois avoir des raisons sérieuses de penser que la version que je continuerai à désigner par la dénomination de version de Montpellier, a été conservée à peu près intégralement dans un autre manuscrit.

La planche 130 des fac-similés à l'usage de l'École des

[1] C'est une collection cyclique comprenant: *Doon de Maience, Gaufrei, Ogier de Dannemarche, Gui de Nanteuil, Maugis d'Aigremont, Vivien l'Amachour de Monbranc, les Quatre Fils Aymon.*

[2] V. dans mes *Additions* aux *Recherches sur les Chansons de geste* la note relative au ms. 766.

[3] V. au commencement des *Recherches* le texte, tel que j'ai pu le déchiffrer, de la fin de ce manuscrit.

[4] V. dans les *Recherches,* le chapitre intitulé *le Maugis d'Aigremont et le Renaud de Montauban* et le chapitre sur *Rinaldo da Montalbano, passim.*

Chartes reproduit une page d'un manuscrit français de la Bibliothèque de Peterhouse à Cambridge. A la page 34 des corrigés qui accompagnent ces fac-similés, l'on trouve la transcription des premiers vers de ce morceau avec l'indication suivante : « Début de la Chanson de Maugis d'Aigremont. Manuscrit 2.2.5 de Peterhouse Cambridge. » Mon attention ayant été appelée sur ce texte, j'ai reconnu que ce n'est pas le début du *Maugis*, mais bien le commencement d'une version des Fils Aymon, commencement tout semblable, sauf quelques points peu importants, au début de la version de Montpellier.

Cette remarque une fois faite, j'ai immédiatement recouru à l'obligeance de M. Barnes, bibliothécaire de Peterhouse, et c'est ainsi que je puis donner quelques renseignements sur un manuscrit qui méritait d'être plus connu. Il est coté 2.0.5 et non 2.2.5, comme il avait été indiqué inexactement dans le fac-similé. Il contient deux romans, l'un d'environ 8,000 vers, commençant par les mêmes vers que le *Maugis* et terminé par la formule : « Explicit des Enfances Maugis » ; le second, d'environ 18,000 vers, qui commence par le passage reproduit en fac-similé, et qui doit être complet, si ce n'est qu'au folio final il manque la moitié des dix dernières lignes. Il se termine par les mots : « Explicit de.....Montauban. » D'ailleurs les deux poëmes ne sont précédés d'aucun titre ancien.

Nous avons donc un nouveau texte du *Maugis d'Aigremont* et du *Renaud de Montauban*. Il permettra très-probablement de compléter et de corriger la version déjà connue par le ms. de Montpellier.

Pour mettre le lecteur à même d'apprécier la ressemblance des deux versions, je reproduis ici celle de Peterhouse d'après le fac-similé. On pourra la comparer au texte du même passage que j'ai donné d'après le ms. de Montpellier, dans le chapitre sur le *Rinaldo da Montalbano*[1].

Le ms. de Peterhouse est écrit en un français très-pur, mais il me semble dériver d'un texte moins ancien que celui

[1] V. *Revue des l. r.*, 3e série, t. XVI, p. 167; tirage à part des *Recherches*, p. 187.

dont s'est servi l'auteur du ms. de Montpellier. J'espère d'ailleurs revenir plus tard sur cette question, quand j'aurai achevé l'étude, que j'ai commencée, des principales versions du *Maugis* et des *Fils Aymon*.

Seignour, oiez chançon de grant nobilité;
L'estoire est tote voire, sanz point de fauseté;
Onques meillor n'oïstes des ce que Dex fu nez.
A Saint-Deniz en France que Dex a tant amé
La trueve l'en ou rolle o l'autre autoricté,
Si com Karles de France, li forz rois corronez,
Guerroia le duc Buef[1] d'Aigremont l'alosé
Et Girart le sien frere qui tant est redoutez,
Et Doo de Nantueil o le grenon mellé,
Et Aime de Dordon le vassal aduré.
Cil. IIII. furent frere et d'un pere engenré,
Il n'ot si vaillanz homes en la crestienté
Ne qui tant s'entramaissent sanz point de fauseté,
Que[2] Karles fist ocirre a .I. jor de Noel
Le duc Buef[1] d'Aigremont que il avoit mandé;
Ou conduit l'empereur fu li duz deviez,
Puis en fu granz la guerre et la mortalitez
Et tant preudome morz, ociz et afolez.
Renaus li filz Aimon qui tant ot de bontez
Occit puis Bertolai d'un eschac pointuré,
Le neveu Karlemaine, dunt li rois fu irez.
La terre en fu destruite et tant païs gasté,
Et tante veve dame perdi son avoé,
Tant enfant orphenin en sont desherité,
Et cheu a poverte et a honte livré,
Et puis en fu Renaus li vassaux malmenez
Entre lui et ses freres chaciez forz dou regné;
Puis guerroierent Karle lor anemi mortel,
Et li firent maint mal et mainte tempestez.

[1] Le corrigé imprime Bues, probablement parce que la barre de l'*f* est peu distincte et paraît avoir été grattée.

[2] *Que* ne donne pas de sens. Il faut ou corriger *Mais*, ou admettre une lacune.

Ce fu a Pentecoste apres l'Asencion ;
Karles fu a Paris en sa mestre meson,
La tint li rois sa cort ainsi com nos diron.
Onques ne tint si grant, de verté le savon.
Tuit i furent venu li chevalier baron,
Salemons de Bretaigne, del Manz conte Huon,
Et Yves et Yvoires, Berengiers et Haton,
Et Hernaux de Valence, Galeran de Buillon,
Et tant autre baron dont je ne sai les nons.
La cors fu si pleniere que de fi le set on.
Assez i ot venuz chevaliers et barons,
Et Normans et Pouhiers, Poitevins et Gascons.
Lombarz et Berriuiers i furent a fuison.
Et si estoit venuz duz Aimes de Dordon,
Et avec lui si fil qui sont de grant renon.
Tuit .IIII. sont vallet, n'ont barbe ne grenon.
Li ber les ama moult, si ot bone reson.
L'empereor salue et parla com preudom.
« Baront, dit l'empereres, entendez ma reson.
Tante terre ai conquise et tante region
Dont li segnor me servent ou il voeillent ou non ;
S'ai tante vile mise a feu et a charbon,
Et tant païs ai mis a grant destrucion,
Et la sainte loi Deu mise par tot avon.
S'ai conquis Guiteclin ice Sesne felon,
Je l'occiz a mon brant si que le vit Naimon.
Baudoins i fu morz que nous tant amions.
N'i daignierent venir mi chevalier baron,
Forz li duz des Normans et li rois Salemon.
Par icels de Hurupe ou j'ai sauvacion
N'i eüsse conquis vaillant .I. esperon,
Se ne fust Salemon que nos amer devon.
A tot .XX.M. d'omes me secorut par non.
Li duz Bueves sanz barbe i fu sanz achoison,
Baudoins li Baiviers, Estoz li fils Ouedon,
Et Gaifiers de Bordelle que tant amer devon,
Et si porta l'ensegne Gondrebuez li Frison.
N'i perdismes par lui vaillant .I. esperon.

Assez i mandai autres qui sont de mon roion,
N'i daignierent venir, par le cors .S. Simon.
Je mandai en aïde Girart de Rosillon
Et Doon de Nantuel o le flori grenon. »

La parenté des deux débuts est évidente, et l'on a pu remarquer que le texte de Montpellier est heureusement complété en plusieurs endroits. Ce qui caractérise cette variante de la légende des Fils Aymon, c'est l'idée d'expliquer l'inimitié de Charles et de Beuves, non plus par la querelle ancienne de l'empereur et de Doon de Nanteuil, frère du duc d'Aigremont, mais par un refus que Beuves et ses frères auraient fait de secourir leur suzerain dans sa guerre contre les Saxons. Le ms. 766 de Paris n'a pas accepté cette modification de la légende.

Une comparaison rapide permettra d'apprécier l'importance du texte de Peterhouse.

Dans le manuscrit de Montpellier, le morceau correspondant ne contient que 41 vers. Les vers 13-19 sont omis et remplacés par une sorte de résumé vague :

Kalles les haï moult et vers eus fu iré,
Ainsi com vous orrez se je sui escouté.

Le passage ainsi supprimé est important. Le trouvère, qui sait qu'il va raconter non-seulement la mort de Beuves, mais l'histoire des Quatre Fils Aymon, et qui considère les deux narrations comme ne formant plus qu'un seul roman, croit devoir présenter une sorte de prologue contenant l'énoncé de tout son sujet. Le texte donné par M. Michelant date de l'époque où l'on commençait à réciter de suite les deux romans, mais où cet usage n'avait pas encore entraîné une modification profonde du Beuves d'Aigremont. Dès le quatrième vers, l'on entrait en matière :

Ce fu à Pentecoste, etc....

Mais une fois les deux poëmes confondus en un seul, par suite du remaniement définitif du premier, le prologue annonçant la querelle de Renaud et de Charlemagne est une intro-

duction nécessaire que l'on trouve dans tous les manuscrits, d'une façon plus ou moins complète, suivant le degré de fidélité de mémoire du jongleur ou d'attention du copiste.

Les vers 33, 37, 39-41, 46, sont omis dans le ms. de Montpellier; mais il donne une bonne leçon au v. 47, qui, dans le ms. de Peterhouse, n'a pas de sens. Le discours qui suit ne peut être attribué à Aimes, et il faut lire : « Kallemaines » ou « l'empereres se lieve », etc. Les vers 51-53, qui développent l'idée indiquée dans les deux vers précédents; les vers 60, 62, 66, 67, sont omis sans raison. Dans sa hâte d'abréger, le copiste supprime et modifie de telle sorte que l'histoire du secours des Hérupois n'est plus intelligible. Trompé par la ressemblance des noms, il remplace « Beuves sans barbe » par le duc d'Aigremont, croyant sans doute être arrivé déjà à la querelle de Charles et de Beuves; puis il reproduit au hasard et inexactement les noms de quelques barons, sans que l'on sache de quel côté il faut les ranger.

II

Le manuscrit de Venise

Je dois à la complaisance toujours prête de notre éminent confrère, M. Pio Rajna, de pouvoir donner quelques indications sur le ms. CIV. 3. 16 de la bibliothèque de Venise. C'est un in-folio sur parchemin de cent feuillets écrit vers la fin du XIV siècle. Il y a deux colonnes à la page, chacune de 44 vers; la fin est incomplète. Le ms. est d'ailleurs bien conservé. Au dos est écrit *Bueves d'Agremont. Rom.*

Je reproduis le commencement du poëme d'après des notes que M. Rajna avait prises rapidement, lorsqu'il préparait son étude sur le *Rinaldo da Montalbano,* et qu'il a bien voulu me communiquer :

Seignors, oes chançon de grant nobilité;
Elle est de voir estoir sans point de fausseté;
Ains n'oistes meilor en trestot vostre aé,
Si com Karles de France li fort roy coroné
Gueroia li dus Bues d'Aigremont la cité.

Karles le fist ocire, le fort roy coroné,
[Puis que] li dus Bues ocist Lohier l'aduré.
Renaut ocist apres Bertelais le membré
Dont la guerre fu grant et la mortalité.
Hé Diex ! quant gentil homme en fu puis afollé,
Et tante riche dame chaï en poverté,
Tante riche pucelle, tant orfelin clamé !
Ce fu a Pentecoste un.....jor en esté
Que Karles tint sa cort a Paris sa cité.
Tuit i furent venu etc.....

Charles parle à ses barons :

« Nus n'est mes contre moi, ce sachies de verté,
» Fors Bueves d'Aigremont qui tant a poesté ;
» Ne me deigne servir, ains m'a le dous torné
» Pour l'amour de Doon que il a tant amé.
» A [moi] ne veill venir et si li ai mandé
» Qu'il venist en Espaigne, cel estraigne reigné.
» Le duc Bues d'Aigremont, ce sachies par verté,
» Ne voult onques venir, s'en ai le cuer enflé,
» Qu'en Espaigne perdi li miex de mon reigné.
» Girart de Rusion m'a mout sovent grevé,
» Il m'a mout gueroié et mout sovent lassé,
» Et li dus Bueves d'Aigremont la cité.
» Il m'a arses mes villes et mon reigne gasté.
» Mes par icel apostre etc..... »

Cette variante, en donnant pour raison de la colère de Charlemagne le refus que Beuves aurait fait de le suivre en Espagne, s'écarte certainement de la légende primitive plus que toutes les autres. La version de Montpellier marque un premier pas dans ce sens, mais fait avec intelligence ; car c'était une tradition acceptée que, dans la guerre de Saxe, Charles avait été abandonné par ses barons. Rien de tel n'est rapporté au sujet des guerres d'Espagne.

Naimes, consulté par Charlemagne, émet l'avis que l'on invite le duc Beuves à venir rendre hommage à l'empereur ; il conseille de choisir Lohier pour messager. Celui-ci part, et,

arrivé devant Beuves, il parle avec l'insolence traditionnelle. Le duc, se conformant aux conseils que lui a donnés la duchesse, laisse le messager dire ce qui lui plaît; mais il ne peut s'empêcher d'ordonner à ses barons de s'emparer de la personne du fils de l'empereur. Un combat s'engage et Beuves tue Lohier. Tout ce récit me paraît moins développé que dans la version publiée par M. Michelant, et le caractère de Beuves est adouci avec l'intention évidente d'atténuer ce que le meurtre de Lohier présentait d'odieux.

Quand on apprend l'événement, les barons de Charles sont fort irrités. Cependant, sur le conseil de Richard de Normandie, qui est ici substitué à Naymes par suite de l'importance que son personnage avait acquise dans l'histoire des Fils Aymon, on décide d'envoyer à Beuves un second messager, Enguerrand. Celui-ci se comporte avec plus de prudence que Lohier et obtient que le duc vienne servir le roi à Paris. Beuves regrette ce qu'il a fait :

« Par Dieu, il m'en repent que Lohier fu tuez,
» James joie n'aurai en trestot mon aez. »

Mais Ganelon rappelle à l'empereur que la mort de Lohier réclame vengeance, et Charles se laisse aller à lui promettre Aigremont s'il tue Beuves. La trahison réussit, et Beuves est mis à mort par Fouques de Morillon.

La guerre éclate entre Charles et les frères de Beuves. Quand la paix a été conclue, Aymes retourne à Dordonne, où Dame Aye et ses quatre fils viennent à sa rencontre. Il raconte ce qui s'est passé; mais Renaud ne peut cacher son mécontentement :

« Sire Diex, dit Renaut, qui en crois fus[tes] mis,
» Et qui la vostre mort pardonastes Longis,
» Quar me leissiez tant vivre par vos saintes mercis
» Que puisse corecier le rois de Saint Denis,
» Qui eissi a mon oncle et tué et ocis.
» Mes par icel apostre que l'on quiert a Saint-Lis,
» Se tant pooie vivre que montasse en pris,
» Que je fusse adoubé, armé et fervestis,

» Et je fusse el cheval corant et arabis,
» Je le coroceroie ains sept mois acomplis. »

Ainsi la querelle des Fils Aymon et de Charlemagne se rattache étroitement à la mort de Beuves; elle en devient la conséquence prévue et annoncée ; d'ailleurs, toute séparation matérielle des deux romans a disparu, et, après avoir conté les fêtes données à Dordonne à l'occasion du retour d'Aymes et averti qu'elles seront suivies d'une guerre cruelle, le trouvère continue sans s'arrêter :

Seignors, or escoutez por le cors Saint Amant,
S'orrez des filz Aimon le rize duc puissant
Qui esmurent tiel guerre dont puis furent dolant.
Ains n'oistes si grand puis le tens Moisant.

Charles tient sa cour. Doon, Aymes et Girart y sont venus. La duchesse veut y envoyer ses fils pour qu'ils rendent hommage à l'empereur; mais ils résistent.

« Dame, ce dist Richart, ne seroit pas reison.
» Kalles ocist mon oncle par mortiel traïson,
» En sauf conduit l'ocist, si com bien le savon.
» James ne l'ameroi, foi que nos vous devon.
» Se Diex nos donne vie encor nos vengeron.
» Je nel leiroie mie por l'enor d'Avignon
» Que n'en frenge la teste o tot le zafiron. »

Ils finissent par céder aux instances de leur mère et partent. Arrivés à Paris, leur père les conduit à la cour, où ils trouvent, entre autres, Amaugis, le *lerres,* fils de Beuves. Renaud demande à l'empereur qu'il les arme chevaliers.

Après la cérémonie, a lieu une quintaine dans les prés de Saint-Germain, et la suite des faits se déroule d'une façon qui diffère peu de ce que l'on a dans le ms. 766 de Paris. Malheureusement le manuscrit est incomplet et s'arrête au moment où Renaud, ayant été choisi pour chef par les chrétiens de la Palestine, livre bataille aux Sarrasins.

Ce remaniement de l'histoire des Fils Aymon a été fait par

un trouvère qui connaissait les trois versions plus anciennes que nous avons dans 1° l'édition de M. Michelant, 2° les mss. de Montpellier et de Cambridge, 3° le ms. 766 de la Bibliothèque nationale. Le trouvère a modifié la *Mort de Beuves* en essayant de concilier les narrations déjà connues, en ajoutant çà et là quelques inventions qui lui sont propres, mais de peu d'importance, en insistant davantage, sur certaines données. Par contre, à partir de la mort de Bertolais, il a suivi la version du ms. 766, qui peut-être eut un moment de vogue, grâce au caractère familier de certains épisodes, au rôle plus important qu'y joue Maugis et au fait que la narration est continuée jusqu'à la mort de tous les membres de la famille de Renaud.

La copie a été faite par un scribe italien, ainsi que le prouvent non-seulement les ornements de la première page, mais surtout de nombreux détails orthographiques. *Aigremont* est presque partout *Agremont*. La conjonction *et* est écrite *e;* l'*u* est généralement supprimé après le *q; ch* est souvent remplacé par *z*. L'on trouve non-seulement les quelques formes que j'ai respectées comme caractéristiques, mais *zampaigne* pour *champagne* ou *campagne, zambre* pour *chambre, zazier* pour *chassier, auferrand, quand, grand,* au lieu des formes en *ant*, etc. Çà et là j'ai fait quelques corrections peu importantes sur lesquelles il n'était pas nécessaire d'appeler l'attention, par exemple *estoir* pour *estour, de Rusion* (Roussillon) pour *des Rusion,* etc.

Ferdinand Castets.

DOCUMENTS

SUR LA LANGUE CATALANE

DES ANCIENS COMTÉS DE ROUSSILLON ET DE CERDAGNE

(de 1311 à 1380)

(Suite)

XXXIX

NOMINATION D'UN GARDE DU RUISSEAU ROYAL DE THUIR

Dissapte III. *dies dabril, layn de* MCCCXVI.— Fo tornat En P. Triles de Montelan per garda a tener condret lo rech de Toyr de la on fo feyt lo forn de la caus jos lo Pug de Rodes tro al torrent de Castelnou [1], e deu haver per die VI^en^ dr.

Primo pagaren al dit P. Triles comptantz a XXII. de juyn II lbr. — a VIIII. de nohembre III lbr III^s^ VI.^d^, e es pagat tro al primer die de nohembre del dit ayn. — *Item* a XXIII. de martz MCCCXVI, II. lbr, e a XX de abril M.CCC.XVII, I lbr. XVI^s^ VI. dr, e es pagat de tot I. ayn, qui fo complit a III. et abril primer passat. S^a^ VIII lbr.

Dissapte III. dies dabril M.CCC.XVI. P. Mauran torna per gardar e per tener condret lo rech de Toyr sotz la condicio escrita en laltra part daquesta carta es escrit a VI. dr per die.

Primo prestam al dit P. Mauran, que li donem comdantz digous II. de setembre II. lb.— e a XIIII. de gener I. lb X S. e I. lb.X. S. a XVI. dabril MCCCXVII, e es pagat per tot I. ayn.

Daysi havant quitam los ditz reguers, e la davant derrera carta del libre de les obres de MCCCXIIII. e de MCCCXV. e de MCCCXVI. e de MCCCXVII. en CXXXII. cartes.

[1] Le four à chaux construit sous le Puig de Rodès, près de Vinça et sur la rive droite de la Tet, à une faible distance de l'endroit où le ruisseau de Thuir avait sa prise d'eau.—Le torrent de Castelnou (aujourd'hui Castelnau), près de la ville de Thuir.

Totes aquestes pagues desus son mudades al dit libre de les obres en la dita carta,

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Procuracio real*, reg. XVII, f° 32 v°.)

XL

RÈGLEMENT POUR LES ÉCRIVAINS DE PERPIGNAN

Diluns XXX. *dies de mag layn de* MCCCXVI[1]. — Lo molt alt senyor En Sanxo, per la gracia de deu rey de Mayorcha, volc e atorga de gracia special als escrivans qui han e daqui avant hauran poder de notar cartes dins la vila de Perpenya, que sien franchs per totz temps que no paguen re de cartes de testamentz ni daltres escriptures publiques ques faran en lur nom en les dites escrivanies o en la Ia daquelles que ad els pertanyeran jat sia que no sonen en lur nom[2]. Aquesta gracia fo atorgada en presencia dels honratz En P. de Bel Casteyl, cavaler, e dEn Ar. de Codalet, concelers del senyor Rey, e dEn P. de Bardoyl e dEn Huc de Cantagr[il].

(*Ibidem*, f° 8 v°.)

XLI

NOMINATION D'ÉCRIVAINS PUBLICS A PERPIGNAN

Divenres III *dies del mes de setembre en layn de* M.CCC.XVI. — En G. de Boscarros en R. Tolsa, amdos escrivans de Perpenya, compradors de los escrivanies de la vila de Perpenya, juraren en poder dels procuradors del senyor Rey que els be e lialment regiran les dites escrivanies, e penran los preus de les cartes axi quant acostumat es de penre en temps quel senyor Rey tenia les dites escrivanies en sa ma. — *Item* per vertut del dit sagrament los ditz procuradors manaren als ditz escrivans (le reste en blanc).

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Procuracio real*, reg. XVII, f° 34 r°.)

[1] Erreur; il faut lire 31 *mai* 1316.

[2] « Quoique elles ne sonnent pas en leur nom. » En 1367, je trouve des *cartes debitories que sonen a Juseus*, et en 1385 Ia *carta de deute sonant a'N Perfayt Duran* (juif).

XLII

REMISE DES MENOTTES, COLLIERS ET CHAINES DE FER POUR LA PRISON DU CHATEAU DE PERPIGNAN

Divenres a XXVII. *del mes dahost* MCCCXVI. — Los senyors En P. de Bardoyl en Huch de Cantagril liuraren an R. Sacayl de Bar, *ad obs*[1] de la presonera del casteyl de Bar[2], II. ferres ab cadenes e ab mayoteres nous et ab colars, — ques te tot.

Diluns XXX. *dies dahost* M. CCC. XVI. — Liurem an Banyuls escarsseler de la cort de Perpenya, dels XXIII. ferrs dels presoners que presem del castell de Perpenya. — XVI. — *Item* li liurem, dels ferrs que haguem de Mirapeys ab colars e ab cadena e ab mayoteres ques tenen, II.

Item liurem an G. Clergue, render de Toluges, per la cort de Toluges, dels ditz ferrs del castell, II.

Item liurem al dit Banyuls, dissapte XI. dies de setembre seguent, uns ferres grosses que pesaven mig quintal, I.

(*Ibidem*, fo 90 ro.)

XLIII

CONTREBANDE A LA « LEUDA » DU BOULOU

Dimartz XXI. *die de martz.* — En Brg Fuser de Figueres so obliga als senyors procuradors del S. Rey que si apparia quel dit Brg no haga pagada leuda de I. sach davelanes que ha passades per Maurelans[3] e que en la leuda del dit sach haga feyta frau per lo leudari del Volo[4], que el estara a dret de so que sia tengut al S. Rey per la dita raho, e per ayso establi fermansa en Boffat Cap de bou de Perpenya parayre lo qual Boffat present se obliga per fermansa per lo dit Brg per com-

[1] Comme *ad ops*, « pour le service »« pour le besoin de. »

[2] Le château de Bar (en Barida) était situé sur la rive gauche du Sègre, entre Puigcerda et la Seu de Urgell. Le village de *Pont de Bar* existe encore.

[3] Maureillas, commune du canton de Céret, à l'entrée de la gorge du Pertus.

[4] Aujourd'hui « le Boulou. » Les chartes indiquent des *volos* en plusieurs endroits; mais la racine de ce mot nous est inconnue.

plir les causes damunt dites a bo e sa entenement [1] dels ditz procuradors.

Test. Jacme Sobira, Bñ Cochliure e P. Arbossols.

(*Ibidem*, fo 90 vo.)

XLIV

DÉFENSE D'EMPLOYER AUX SCRIVANIES DE PERPIGNAN AUCUN ÉCRIVAIN TONSURÉ [2]

Dilus a XIIII. *del mes de martz* MCCCXVI. — Per so car En R. Ymbert, qui fo de sent Ypolit, estant que escrivia en la escrivania dEn G. de Boscarros, se fe corona, per so car avia alcuna questio ab en P. Gualo parayre, fo feyt manament an R. Descaus, sayg, per los senyors En P. de Bardoyl en Huc de Cantagril, procuradors del molt alt S. Rey de Malorches, quel dit sayg fes e degues fer manament an G. de Boscarrons et an R. Tolza, escrivans qui regien les escrivanies de la vila de Perpenya del S. Rey, que no deguessen reculir ni lixar escriure negun hom qui port corona, sotz pena de x. lbr.

Dimecres XXVII. *dies de abril* M CCC. VII. — Fo atorgat al dit R. Ymbert, que puscha intrar e estar en la dita escrivania, axi com escriva, per so car lo dit R. se avia gequida [3] la corona e no las rayra [4] daqui enant, e axi ho promes.

(*Ibidem*, fo 34 vo.)

XLV

CHARGE DONNÉE A BÉRENGER QUILA, PRÊTRE, DE DIRE LA MESSE DANS LA CHAPELLE DES REPENTIES DE PERPIGNAN, AU LIEU

[1] *A bo e sa entenement* (et souvent *enteniment*), « à bonne et parfaite *intention* desdits procureurs. »

[2] L'un de ces écrivains portant couronne (tonsurés) s'était fait couronner à l'occasion d'un procès qu'il avait avec un parent de Perpignan ; mais il quitta la tonsure et promit qu'il ne la raserait plus. En conséquence, ledit écrivain a été de nouveau admis aux scrivanies.

[3] *Gequida*, de *gequir* ou *jequir*. « Il avait laissé » la couronne. Ailleurs : *e va'l jequir anar*, « et il le laissa aller. »

[4] *No las rayra* pour *no se la rayra*, « ne se la rasera pas. » En 1370 : 1ª *rasora de rayre pastreyn*.

DE FAIRE LE SERVICE DANS LA CHAPELLE DU ROI, POUR LA PART QU'IL A EUE SUR LES BIENS DES JUIFS.

Dissapte a XXVI. *de martz* MCCCXVI. — Fo adordonat per lo senyor Rey, ayxi cons[1] ho dixs de part deyl lo discret Arn. de Codalet, que En Brg Guila prevere, qui deu cantar en la capeyla quel dit senyor Rey deu fe a Perpenya, per raho de so que ha ahut dels bens dels juseus, que ara de present lo dit Brg Guila dega cantar en la capeyla de les Repenedides de Perpenya, e que li sien donades cascun ay per sa sostentacio XV. lbr.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, fo 39 ro.)

XLVI

DÉFENSE DE PAYER AUX CHATELAINS D'OPOUL, DE TAUTAVEL ET AUTRES, LEUR SALAIRE PENDANT LES JOURS OÙ ILS SERONT ABSENTS DE LEURS POSTES.

Divenres X *dies de juyn de l'ayn de* M. CCC. XVII. — Fo ordonat per lo senyor Rey En Sanxo, per la gracia de deu rey de Mayorches, quels procuradors seus degen abatre e retener de la quitacio del castelan dOpou et de Taltauyl e de totz los altres castelans e gardes de les sues forsses, totes les fayles[2] dels dies que seran estatz fora les dites forsses, exceptatz XV. dies que pusquen penre a lurs affers entre tot I. ayn, e exceptat daquels dies que seran estatz de fora per manament e per affers del senyor o per manament de son loc tenent.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, fo 39 ro.)

XLVII

SUR LES DROITS DE MESURAGE PAYÉS PAR LES PISANS A COLLIOURE ET A MAJORQUE

Dimartz XXI. *die de juyn* M. CCC. XVII. — Cellin de Campo e P. de Graixan, pisans, ciutadans de Pisa, mercaders, jura-

[1] *Co'ns* pour *co nos*, « ainsi que nous l'a dit. »

[2] « Manques, absences », comme *falta* et *fauta*, du verbe *fallir* En 1373 : *restituir tot larnes gui fayll al dit castell.*

ren en poder dels procuradors del senyor que, si apparia daqui avant que Pisans paguen o degen pagar mesuratge en la ciutat de Mayorcha, que els que pagaran lo mesuratge del gran que han portat à Cochluire ab I[a] nau e ab I[a] tarida [1], e apparia que Pisans no sien franchs del dit mesuratge en la ciutat de Mayorcha, lo quel mesuratge lor ha hom ara ralaixat per so quor [2] enten hom quels Pisans sien franchs a Mayorches.

Quant a leuda no lor demana hom re, per so quor es ferm e cert per privilegis del senyor Rey que totz los Pisans son franchs de leuda e de pesatge per tota la terra del regne de Mayorcha e de Rosselon.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 88 r°.)

XLVIII

SUR LES DROITS D'ARROSAGE DU RUISSEAU DE RIVESALTES

Digous XXI. *die del mes de abril en layn de* M. CCC. XVII.— Fo adhordonat per lo senyor Camarer de la Grassa e per En Bñ de Ribesaltes, cavaler, e per En G. de Codalet, e per En Boy en Johan Fabre, consols de Ribesaltes, ab volentat dels prohomes de Ribesaltes, que la gabela que es mesa e ara es en la vila de Ribesaltes, el reredelme de les possessions ques poden regar de laygua del rech dels molis prop dEspira, valran al senyor Rey per quascun ayn v[m] sol. los quals lo senyor Rey aga a penre en pagua a so que li es degut per la obra del dit rech e dels molis, e ayso dur tant longament entro que sia satisfeyt al senyor Rey en so que li es degut per les dites rahos. E oltre ayso lo senyor camarer en Bñ de Ribesaltes en G. de Codalet se obligaren que pagaran .II. reredelmes de les rendes forescapis [3] els provenimentz que auran de les terres que son tengudes per els dins lo regatiu.

Empero sil S. Rey volia a si retener so que es degut per la lexa [4] quel senyor Rey de bona memoria fe al pont de Ribe-

[1] Dans Desclot (Ed. Buchon, XXXIV) : *e les naus e los xelandrins els lenys e les tarides foren stablides e carregades de bescuyt e de farina,* etc. Ce sont des navires de diverses formes et dimensions.

[2] Ou *cor. Per so cor,* « parce que. »

[3] *Sic.* — [4] *Lexa* et *leixa,* « legs. »

saltes e penre en pagua en so que li es degut, ques fassa, mes satisfeyt en tot al S. Rey, de contenent agen los prohomes de Ribesaltes a pagar a la obra del pont aytant quant sera, so que se aura aturat per la dita leixa.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, fo 36 ro)

XLIX

SUR LE MÊME SUJET

Apres aysso *divenres primer die de juliol layn de* M.CCCXVII. — Lo senyor En Sanxo, per la gracia de deu rey de Mayorches, ordona quels ditz v^m^ sol. se degen pagar de so que haura hom de la gabela del dit loch, e so quen falra[1] ques dega pagar quasqun ayn per son e per liura per les possessions del regatiu del dit rech, e dels foriscapis e rendes que exen[2] de les dites possessions, en tal manera quel S. Rey sia pagat quascun ayn de so que li es degut per la obra del dit rech, de v^m^ sol. En aixi, so es saber que si la dita gabela no bastava o no podia bastar a compliment dels ditz v^m^ sol. quels homes qui han possessions al dit regatiu quasqun ayn degen pagar a les meixons[3] de lurs blatz, de so que falira dels ditz v^m^ sol. I. diner per lbr. de la estimacio feyta de les possessions que han en lo dit regatiu els senyors de les rendes que prenen en aqueles. Empero sil diner per lbr, part la dita gabela, no bastava a compliment dels ditz v^m^ sol. los prohomes del dit loc els senyors que prenen rendes en lo dit loc degen assegurar que aquell romanent degen pagar quasqun ayn en festa de Martror[4]. E tot aysso dur tant e tant longament en la dita forma tro quel S. Rey sia de tot satisfeyt de so que ha treyt en la dita obra.

[1] Mot à mot: « et ce qui en manquera. » *Falra* pour *fallira*. On dirait aujourd'hui *faltara*.

[2] Comme *ixen*, « sortent »; de *ixir* ou *exir*. En 1358: *que no isquats ne exir siats tenguts*, « que vous ne sortiez et ne soyez tenus de sortir. »

[3] *Meixon* et *mexon*, « moisson », d'où est venu *mexonner*, « moissonneur. » On trouve plus souvent *messes*. *Les messes eren fetes et les gents havien recollits lurs blats* (Desclot, 147).

[4] *La festa de Martror*, « La Toussaint. » En 1385: *En la festa de Merteror*.

Empero es assaber que la dita ordonacio es feyta en aquesta condicio quel S. Rey sia pagat quasqun ayn dels ditz v^m^ sol. per termes, so es saber la III^a^, en festa de sant Michel de setembre la III^a^ part, e laltra III^a^ part en festa de Nadal, e laltre romanent III^a^ part en festa de Pascha. E la primera pagua deu comensar en la primera venent festa de sant Michel en setembre.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 36 r°.)

L

AUTORISATION DE CONSTRUIRE UN MOULIN A FARINE SUR LE RUISSEAU DE CORBÈRE, AU TERRITOIRE DE SAINT-MICHEL-DE-LLOTES.

Divenres primer die de juliol layn de MCCCXVII. — Fo donada licencia an P. Guinardo de Corbera que el que pusca fer I. casal de molins de IIII. rodes tant solament so es saber en los termes o adjencia de sant Michel de Lotes[1], en aquesta condicio quel dit senyor Rey no do licencia ad algun de fer molis en los termes de Corbera ni de Lotes. La qual licencia e atorgament fo feyt al dit P. Guinardo sal dret daltruy e prejudici, e que aga a ssatisfer a cascun de qui penra terra o espasi de terra per lo dit rech. E deu fer al S. Rey de sent Michel de setembre primer vinent a I. ayn, e daqui enant[2] per cascun ayn en per tostemps en la dita festa, XII. eymines de ordi de la moltura dels ditz molis, a VIIII^a^ mesura a mesura de Perpenya, e que tota hora quels molis o alquna partida daquels se vena o sen penyor[3], quel S. Rey aga daqui forescapi, so es III. s IIII d. per lbr. E quel dit P. Guinardo no sia tengut de metre res en les messions fasedores per les rescloses ni per lo rech, nil S. Rey sia tengut ad el per vagacio

[1] Saint-Michel-de-Llotes, commune du canton de Vinça, arrondissement de Prades, composé d'un grand nombre de petits hameaux ou *vehinats*. — Corbère, situé non loin de Saint-Michel, appartient au canton de Millas et à l'arrondissement de Perpignan.

[2] *Anans, ennans, enans, enant,* et mieux *en ans. D'aqui en ans,* « à partir d'aujourd'hui », « d'ici en avant. »

[3] *Se vena o s'en penyor*, « soit vendue ou hypothéquée. »

del dit rech ; e per cens no paguat quels bens del dit P. Guinardo sien obligatz al S. Rey.

El dit P. Guinardo rehebent la dita licencia e atorgament, aquestes causes lausa e promes de fer lo dit cens axi quant de sus se conte, e servar lo dit forescapi, e per aysso atendre obligua los ditz molis ab totes les obres e melorers fasedors en aquels, e per cens no pagat obliga sos bens presentz e endevenidors.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 37 v°.)

LI

NOMINATION D'UN ÉCRIVAIN DE LA COUR DE LA SOUS-VIGUERIE

Diluns a IIII. *de juliol* M.CCCXVII. — Benardat[1] Marches, escriva, genre den Tomas Terrer, escriva, promes e jura en poder dels discretz en P. de Bardoyl en Huc de Cantagril, procuradors del molt alt senyor rey de Malorches, que eyl sera bo e lial al S. Rey[2], e se aura ben en lo uffici de la escrivania[3] e sufficient ment[4] de la sotz-vegueria, en penre e en escriure cartes e altres publiches escriptures, e encara totes escriptures fasedores per raho de la cort e negocis de la dita sotz vegueria, aytant can playra al S. Rey, so es que procurara e fara les dites coses al Volo e Tresserra e Lauro e Montesquiu e Maurelans, e ayso promes de fer ab conseyl del dit Tomas, sogre seu.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 38 r°.)

[1] *Sic.*

[2] *Sera bo e lial al senyor rey*, « servira le roi avec honnêteté et loyauté. »

[3] *Se aura ben en lo uffici de la scrivania.* « Se comportera bien dans le poste d'écrivain public. »

[4] Ici, comme dans bien des cas, la désinence adverbiale est séparée de l'adjectif. On sait que, si plusieurs adverbes sont à la suite l'un de l'autre, la terminaison *ment* ne s'attache ordinairement qu'à un seul, le plus souvent au premier. Dans un document de 1395, le scribe avait écrit : *Axi vivil ment com criminal ment ;* mais il a barré le dernier *ment* après coup.

LII

SUITE DU RÈGLEMENT DE LA SUCCESSION DU JUIF SALOMON SOLLAM DE PORTA

Digous XVIII. *dies del mes de ahost en layn de* MCCCXVII. — Fo feyt manament per En Laurens Plazensa, escriva del S. Rey, que les L. lb que romanien a pagar dels ditz v^m^. sol. sien donadès, las II partz an juceff dElna, juseu de Perpenya, per dret que el avia en les dites L. lbr e en totz los altres dnrs, e la tertsa part an Sollam Astruch juseu de Vilafrancha de Penedes, manemessor den Salomon Sollam Sa Porta, car axi fo conegut per En Mosse Bossenyor de Montpesler e per En Benvenist, fil dEn Vidal Ben Venist, juseu de Vilafrancha de Penedes, en poder de qui avien compromes, e quel dit juceff dElna se oblig de retre les dites II. partz, si aparia que altre hi agues magor dret que el. Et per aqueles II. partz rededores e paguadores al senyor Rey, sis convenien de redre, el dit juceff d'Elna obliga si e sos bens presens e ndevenidors al die e layn de sus ditz.

Divenres a XXVI. *d'ahost,* paguem al dit Sollams Astruch juseu per la III^a^ part que li cayien en les dites L. lbr, CC.L. To. qui valen Bar.— a XVI.dr lo To— XVI. 16 XIII. s IIII.d. — item lo dit die paguem an jusseffos d'Elna juseu, per les II. partz que li pertanyia en les dites, D. lb e havemne carta de regonexensa, — XXXIII. 16. VI. s VI d.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 28 r°.)

LIII

NOMINATION D'UN GARDE DES FORÊTS POSSÉDÉES EN CONFLENT PAR L'ABBÉ DE CUXA

Dissapte a III. *del mes de dehembre* MCCCXVII. — Bertomeu Pastor de Vilafrancha fo mes per forester en los boschs de Conflent per los procuradors del S. Rey e per frare Jacme dAtssat, prior de sent Jacme de Casalons[1], procurador e loc

[1] Saint-Jacques de Casalons ou Calahons, aujourd'hui petit ermitage situé

tenent del honrat senyor En Grimau, per la gracia de deu abbat del monestir de sent Michel de Cuxan[1]. Lo qual Bertomeu promes e jura em poder dels ditz senyors que eyl be e fiselment fara et usara del dit uffici, guardan lo profit dels senyors Rey e abat e de les gens; e redra per la dita foresteria be e lial comde em poder dels procuradors del S. Rey. Els ditz senyors promeseren de donar al dit Bertomeu per son solari cascun ayn que sera foraster per los boschs qui son enfre els ditz senyor rey el monestir x lbr. Test Jac. Bocanova. Jac. Sobira e Bertomeu de ses Preses[2].

Ayso es dampnat per so quar[3] lo dit Bertomeu Pastor es fora de la forasteria molt de temps ha.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. XVII, f° 40 r°.)

LIV

ORDONNANCE DU ROI SANCHE RELATIVE A LA VENTE DU POISSON DANS LA VILLE DE PERPIGNAN

Idus decembris en layn de MCCCXVII.— Fo adhordonat per lo molt alt senyor En Sanxo, per la gracia de deu rey de Mayorches, que tota persona de Perpenya qui vuyla vendre peyx fresch aga aquel a vendre en la pexoneria derrerament feyta en lo mahel[4] veyl de Perpenya, e no en altre loch; e quels pexoners qui an preses a cens les taules de la dita pexoneria no pusquen ni ausen penre per taulage de les dites taules, daquels qui aqui taules no auran a vendre lo dit pex, sino tan solament .IIII. drs per sengles saumades, e per cascun costal[5] II. d, e per pex que post I. home o I[a] femna I. dr. E que aquel

dans le territoire de la commune de Catllar, était une dépendance de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa.

[1] Saint-Michel de Cuxa, abbaye bénédictine, située dans la petite vallée de Taurinya ou de Codalet, à 2 kilomètres de Prades. — Grimau ou Grimald de Banyuls administra le monastère de 1315 à 1341.

[2] L'article a été barré, ainsi qu'il est dit une ligne plus bas.

[3] Comme plus haut *per so cor* ou *quor*.

[4] *Mahel* ou *macell* et *mazell*, « boucherie. »

[5] *Costal*, « sac. » En 1368: *qui traura saumada o costal o desch o feys de rasins o de figues o de cauls o de guarbes de blat*.....Et en 1297 : *tot costal en que aya* II. *quintals de Montpeller deu passar per miga cargua.*

qui no portara del dit pex sino 1ª saumada o carrec de 1. home o de 1ª femna, no tenga ni embarc de les dites taules sino tan solament la tersa part de 1ª taula.

Item quels pexoners qui an preses les dites taules ad acapte agen ad acuyler e a rehebre en les dites lurs taules tots aquels qui portaran pex fresch a vendre a la vila de Perpenya. E si no ho fasien, quel S. Rey els seus pusquen fer e fer fer ad aqueles taules en aquela part de la dita plassa que es de la part ves aguilo, e que aga empero carrera al mig. Mes, quel dit S. Rey nils seus no degen donar licencia ad alcu o ad alcuns de la vila de Perpenya de vendre pex fresch sino en la dita plassa o en les taules damont dites, ni fer fer alqunes altres taules a vendre pex frech, sino ayxi co damont es espressat.

Item que en les vies pobliques ab les quals afronten les dites taules e les botigues daqueles sien laxats per tostemps franchs espasis e covinents, per los quals espasis e les dites vies puscha esser ahut franchament intrades e exides als dits pexoners e a les dites taules e botigues daquels per comprar e per vendre pex ayxi co damont es espressat, en ayxi que per enbargament[1] dalqu o dalquns no puscha esser torbat lentrar ni lexir[2] de les dites taules o botigues.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real,* reg. XVII, fo 25 vo.)

LV

AUTORISATION DE CONSTRUIRE UN FOUR A CHAUX AU LIEU DIT SELUA, ACCORDÉE A DEUX HABITANTS D'OPOUL

Digous a XVI. *de febrer* M.CCCXVII.—Bñ Marti et Esteve den Poncs amdos de Opou en Johan Toscho del dit loch, que com eyls fassen e vuylen fer 1. forn de caus al loc apelat Selua, que es en los termes de Opou, e fos questio enfre homes de Opou el senyor Prior d'Espira quel prior disia quels ditz homes se aguessen a rehembre ho ad avenir ab eyl per raho del dit forn, els ditz homes prepausessen lo contrari que no neren tengutz

[1] Comme *embarech* ou *enbarech,* « empêchement. »
[2] *Lo* (le poisson) *entrar ni lo exir.*

al dit Prior ni ad altre, ffo feyt ayxi et adordonat enfre els desus nomnatz els senyors procuradors rials en[1] P. de Pin, canonge d'Espira, que tota hora que sia conegut per dret per micer. Ar. Trauer, els, si deuen pagar ho donar ren[2] al dit Prior d'Espira per la raho desus dita, quels sobre nomnatz daran e paguaran al dit senyor de Prior x l. s, e daltra part ques avenran ab los procuradors del S. Rey de tot so que degen paguar al dit S. Rey. Et ayso promeseren de atendre e complir em poder[3] dels discretz en P. de Bardoyl en Huc de Cantagril, sotz obligacio de lurs bens, per les quals cauzes cascun per lo tot obliga sos bens presens e 'ndevenidors, en presencia del dit P. de Pi e den Jac. Bocanova, escriva, e dEn Bertomeu de ses Preses.

(Arch. des Pyr.-Or., B. 94, *Proc. real.*, reg. xvii, fo 91 r°.)

LVI

« MEMORIAL E CAPITOLS DELS GREUGES QUE PER PART DE LA CIUTAT DE BARCHINONA FOREN POSATS DENANT LO REY DE MALORQUES PER LO FET DE LES LEUDES DE COBLIURE[4]. » 1317

Memoria sia al molt alt senyor Rey de Mallorcha e a son honrat conseyl dels greuges e de les oppressions que a les gens del molt alt senyor Rey dArago son fetes es fan de x. o de xx. anys en sa, en la leuda de Çogliure de mar e de terra, e al loch del Volo, contra e oltra la forma e us antich.

So es asaber, que fazien pagar los leuders del Volo e de Cogliure una mesala per lbr de diners[5] a tot hom quin passas, e aso no solia esser aqui. A la qual cosa es estat provesit per lo senyor Rey de Mallorcha ab carta sua, que sia

[1] *E en.*

[2] *Ren, res* et *re*, « rien. » En 1363, ce mot est pris substantivement : *no sian tenguts de li dar neguna res.*

[3] *Em* comme *en*. En 1315 : *En tot o em partida*. On trouve quelquefois *an*, comme dans cet exemple des *Maximes morales* (183) : *La mort ve an dexopte.*

[4] Voy., *Revue des langues romanes*, IV, 244 et suiv., ce que dit Alart de la *leuda* de Collioure.

[5] « Une maille par livre de numéraire. »

sobresegut[1] entro quel senyor Rey hi fassa autre manament: lo qual manament del senyor Rey entenen los messagers que sia que la dita leuda sia revocada per totz temps.

Item quel loc del Volo de xx. anys en sa es vengut a la senyoria del senyor rey de Mallorcha, e dabans no si pagava leuda; mes, de pus que es vengut a la senyoria del dit senyor rey de Mallorcha[2], si es adordonada leuda de besties e de mercaderies e daltres coses. E axi sopleguen los messagers al senyor rey de Mallorcha que fassa revocar e revoch la dita leuda del Volo, con sia noueyla leuda.

Item sia memoria al dit senyor rey de Mallorches de les leudes noueles ordonades per lo senyor En Jacme de bona memoria, pare seu, en la leuda de Cogliure per mar e per terra, de xx. ayns. ensa: les quals lo dit senyor rey de Mallorches, encany[3], a Terragona e encara en la ciutat de Barssalona, atorga e dix que les revocaria absoltament quant los messagers de la ciutat de Barssalona fossen a Perpenya. La qual ordinacio nouella fo daquestes coses ques seguexen, que dabans antigament passaven franques.

So es asaber:

c. de curs de sers, xviii. dr.[4]

Flaixs de curs de cavayls, axi meteixs, en axi con de bous. E de rossins e dazes e de muls[5], axi metexs.

Item la carga[6] de pesteyl, xii. dr.[7]

Item carga de reyna[8], vi. dr.

Item moles de moli, cascuna ii. dr.

Item moles damolar, cascuna i. dr.

Item sabates, lo quintal ii. dr.

[1] Du verbe *sobre seure*, « qu'il soit sursis jusqu'à ce que le seigneur roi.»

[2] Le Boulou, ancienne dépendance des barons de Montesquieu (aujourd'hui commune du canton d'Argelès, arrondissement de Céret), avait été acquis par le domaine royal au commencement du siècle.

[3] *Encany*, comme *un guany*, « cette année-ci. »

[4] *Sers, cers*, comme *cervos*, « cerfs. »

[5] *Muls* fém. *mula*, « mulet. » Le masculin a complétement disparu du catalan, qui l'a remplacé par le mot *matxo*.

[6] Ms. *carca*.

[7] En marge: *non erat consuetum defferri*.

[8] « Résine. »

Item carga de scudelles e de talladors VI. dr.

Item obra de terra de Bartssalona o de semblant terra, la dotzena pocha, m^{a}.

Item obra de terra de Maliq^{a}, la dotzena pocha[1], I. dr.

Item palmeyes, la dotzena pocha, m^{a} [2].

Item cordes myianes desparth, lo c. II. dr.

Item cordes grosses desparth, lo c. III. dr.

Item troyeles[3], lo c. I. diner.

Item esclops que vagen per vendre, la dotzena, I. dr.

Item restz o palomeres e altra exarcia[4] que no sia anomenada, sol que vaya per vendre, per lbr. de diners I. dr.

Item liasses de buacels, m^{a}.

Item liassa de cabasses migans, I. d.

Item liasses grosses de sitges, uns ab altres I. dr.

Item liasses de cabasses de Valencia, I. dr.

Item palma, lo quintal m^{a}.

Carbo, lo sach de Cogliure I. dr.

Conffitz, la carga, ab la tara, XII. dr.

Vori, la carga II. s.

Item ermodatils[5], la carga XII. dr.

Item gingols[6], la carga VI. dr.

Item pinyons, la cargua[7] VI. dr.

Item gotzema, la carga III. dr.

Item ortxela, la carga XII. dr.

Item payla de méca[8], la carga III. dr.

Item sene, la carga II. s.

Item sal, lo vinte[9].

Item asser, lo quintal II. dr.[10]

Item blat tibi sansi[11], la carga II. dr.

Item vidriol, la carga III. dr.

Item nous e castanyes, lo cester I. dr.

[1] Mot-à-mot, « douzaine petite. » — [2] M^{a} est mis pour *mesalla*. — [3] C'est très-probablement le mot *troyla*, que je trouve dans un document de 1350 : I. *pali tafatani cum signis Castelli jacentibus in troyla rubea*. — [4] Ce mot s'applique à tous les filets, mais pas aux cordages. — [5] Plante. — [6] « Jujube. » — [7] *Sic*. — [8] *Sic*. — [9] En marge : *consuetum solvere*. — [10] En marge : Même observation qu'à l'article précédent. — [11] Ailleurs : *sene, e blanch tibi sanci*.

Item arbres e entenes e necles qui vagen per vendre, per lbr I. dr.

Item sarries, la dotzena I. dr.

Item graneres, la dotzena grossa I. dr.

Item piyes, la carga III. dr.

Item aur e argent e moneda e tota bossonala[1], per lbr. m^{a}.

Item cemals, la somada, I, dr.

Item cercles de semals e de botes, la somada, I. dr.

Item la somada de dogam e de fonols[2], m^{a}.

Item sarria desperdenyes I. dr.

Item limons, e ponssirs, e toronges, la carga m^{a}.

Item carga de melgranes I. dr.

Item totes los altres coses que no sien nomenades, segons lo preu que valran, a coneguda dels leuders, segons les coses damun [t] dittes.

Item sia memoria al dit senyor rey de Mallorches que, de XV.o de XX. ayns anssa, se fa e ses feta novelletat en la leuda de Cogliure, de pesar los fays de totes mercaderies o de pagar segons mes et menys, contra la forma antiga que era e ha estat : que tot faix, de qual que mercaderia que fos que pagues leuda, lo qual una bestia pogues portar de la casa entro a la mar, per gran que fos, ses tot pes, pagas quantitat sabuda segons que era acostumat. Per que, sopleguen los messagers que sia merce del senyor Rey que, sens altre pes, paguen los fays segons que antigament era acostumat, no contrastant noveyl adordonament fet per En G. de Pug dOrfila[3] o per qualque autre de pesar los fays, e de forma novelha posada en la leuda. E disen los messagers que vulha Deus que sia ben de la anima daquels qui fet ho an tro acsi[4], e sia merce del senyor Rey que ho revoch[5].

[1] On trouve ailleurs : *bassonalla*. Déjà, en 1225 : *vel aliquam bazonayam de Cathalonia extraverit*.— [2] *Fonol* et ailleurs *foneyl*, « fond de tonneau. » — [3] Voyez, dans les *Notices historiques sur les communes du Roussillon* de M. Alart, un intéressant travail sur la famille de Puig d'Orfila, de Collioure. Une des branches de cette famille se fixa dans l'île de Majorque (premières années du XIVe siècle), où elle a subsisté jusqu'à nos jours, et à laquelle se rattache une des célébrités scientifiques de la France moderne, le savant chimiste Orfila. — [4] Comme *aci* et *assi*, « jusqu'ici. » — [5] En marge : *daquest capitol ha mencio en la carta de gracia.*

Item sia memoria al senyor Rey de Mallorcha que, antigament, ffaixs darros no pagava a Cogliure sino XII. dr, ni faix de comi mas II. s; e novellament, de XV. o de XX. anys a enssa, fan hi pagar faixs d'arros XVI. dr e faixs de comi II. s VIII. dr. E com acsso sia cosa novelha, sia merce del senyor Rey que ho revoch[1].

Item sia memoria al senyor Rey de Mallorcha que, antigament, lo leuder de Cogliure retia al mercader e al ostaler, de la leuda que avia dels mercaders, a cascun mesala, que eren XX. dr per lbr; e ara no sen ret ges. Per que, plasia al senyor Rey que les costumes antigues sien servades, e tota novelhetat sia revocada[2].

Item sia memoria al dit senyor Rey de Mallorques, que novellament, de XV. o de XX. anys enssa, es adordonat que tot hom qui ischa de les partz del senyor Rey dArago e vaia a les partz de Prohenssa ho en altres partz, de la hon venga daqueles partides per mar, qui nos gir a Cogliure que pach e pagar LX. s. I. dnr per pena, oltra leuda acostumada : la qual pena es penyorada o fortssada en totz los locs del dit senyor rey de Mallorcha, o en les partz d'Aygues Mortes e de Montpesler. E, com asso sia cosa novelha e oppressio de les gens del dit senyor Rey d'Arago e contra libertatz, sopleguen losditz messatgers del dit senyor Rey dArago e de la ciutat de Barssalona, per si e per les gens del dit senyor rey d'Arago, que sia revocat[3].

E si, per aventura, de les coses damunt dites, allegades e dites per novelletat, en o podia esser dupte al senyor Rey de Mallorcha o a son conseyl, sia sa merce que sen[4] certiffie per los testimonis qui fa son rehebutz e per altres maneres de veritat e de consciencia: lesquals son manifestes e poden esser manifestes al senyor Rey o a son conseyl, e no requeren altra prova, que la veritat es present.

Item sia memoria al dit senyor Rey de Mallorcha, quel se-

[1] En marge: *verum cargua* III. *quintalium, et si est ultra* III. *quintalium solvit pro illo pluri. Idem de cargua de comi.*

[2] En marge : *Non tenetur restituere aliquid.*

[3] En marge : *Ita est consuetum ordinacione facta per G. de Podi Orfila citra.* — [4] *Se 'n.*

nyor Rey En Jacme de bona memoria, avi seu, senyor lavores de Rosselho e de Cogliure, feu privilegi a la ciutat de Barssalona de no pagar leuda en les terres els locs seus, del qual privilegi la dita ciutat de Barssalona ha usat e usa en moltz locs. E si per aventura no na[1] usat plenerament en lo loc de Cogliure en mar e en terra, per sa simpleza, per ayso no deu perdre son dret del privilegi, que escrit es *que, per part usant, retes hom tot:* ho, al menys, no par que per lo dit privilegi la dita ciutat no aia qualque avantatge, que al menys no sio tenguda de pus que no sia usat antigament. E semblant privilegi a tota la terra del senyor Rey dArago.

Per estirs[2], drets civils e canonics dizen, que, en leudes, les quals son hodioses, neguna cosa noveyla no si deu ennovar ni posar : E aq[e] metexs veda la s[ca] Gleysa de Roma, cascun diyus de Pascha.

Per estirs, es adordonament de cort general del senyor Rey En P.[3] de bona memoria, fet en Catalunya, *que leuda no sia creguda ni posada ni novellada de xx. anys en sa entro al dit ordonament,* lo qual fo feyt en Barssalona XXXIIII. anys ha ; en loqual adordonament general se conten *que tota novelletat en leuda sia remoguda e tornada en estament antich.*

E axi, com les novelletatz damunt dites sien fetes contra dret comu, segons que dit es, e encara contra lo dit adordonament de la dita Cort General, lo qual se deu seguir en Rossello, segons les avinenses fetes entre lo senyor Rey dArago el senyor rey de Malorcha els lurs predecessors, clamen merce[4] los ditz messagers al dit senyor Rey de Mallorcha que revoch les dites novelletatz.

Item sia memoria al dit senyor Rey de Malorcha, que de v. anys a enssa, ses feta es[5] fa novelletat en la leuda de Co-

[1] *No n'ha usat.*

[2] « Au surplus. » Dans un document de 1312, *estirs* paraît avoir le sens de « autrement »: *que les aga a vendre per la plassa e no per estirs.* On trouve souvent *esters* au lieu de *estirs*. M. Morel-Fatio (*Romania,* no 58-59, p. 222, donne à *per esters* le sens de « pour l'extérieur, pour l'apparence. »

[3] Pierre III, roi d'Aragon.

[4] Expression très-fréquente en catalan, surtout dans Desclot: *clamant merce; clamáli merce; pregam-vos e clamam-vos merce.*

[5] *Es* pour *e se.*

gliure per los leuders del dit loch qui fan pagar la leuda per fortssa, torneses dargent a XIIIe diner, e valen los torneses XVI. diners Barch[1]. E aso es gran dan e gran greuge de les gens del dit senyor Rey dArago entre les altres, e contra forma antiga, com les torneses dargent premien en la dita leuda, abans de V. anys, per XVI diners Barch.

No contrasta a les coses desus dites so que alcuns volen allegar e dir, *que la leuda de Cogliure se deu pagar a Malgureses he a lur cambi*. Que aso, salva reverencia daquels qui el contrari dizen, no es ver ; que la leuda de Cogliure no fo stablida nis mostra nis[2] pot mostrar establida a Malgureses ; que la dita leuda, en son us antich, C. L anys ha e mes ques leva, e la moneda Malguresa no a encara C. V. anys ques comensa de fer e de batre a Malgur oltra Monpesler, segons que aso apar per scriptures antigues de les quals los ditz messagers son apparelatz de fer fe ades[3] al dit senyor Rey e a son honrat conseyl[4]. La qual encara moneda Malguresa no es ni es stada propria moneda de Rossello, ans en Rossello es e a estat moneda propria Rosselleses, e son vuy Barssaloneses, e no Malgureses ni altra moneda ; e los quals Malgureses, e tota autra moneda, sino Barssaloneses, son e an estat moneda reprohada en tot Rossello. E aso par manifestament per una carta jurada quel senyor Rey en Jacme de bona memoria, avi del dit senyor Rey de Mallorcha, senyor lavores de Rossello e dels altres regnes e locs seus, feu e atorga en layn de M.CC.L.VIII. *que moneda Malguresa ne altra no corregues ni fos en les partz de Rossello ni de Vallespir, ni en les altres partz de Catalunya, si no tant solament moneda*

[1] En marge : *Probatum est*. — [2] *Nis* pour *ni se*. — [3] *Ades* « incontinent. »

[4] Ici, les députés de Barcelone se trompent singulièrement. Il paraît d'abord certain que les tarifs du leudaire primitif de Collioure étaient marqués en *melgureses*. Les députés affirment (en 1317) que la monnaie de Malgone n'a pas même cent cinq ans d'existence, tandis qu'elle apparaît déjà en Roussillon en 1084, ainsi que cela résulte d'un acte du Cartulaire du Temple. La monnaie *rosselle* ou de Roussillon se montre en 1088 : c'était la monnaie des comtes héréditaires ; mais, dès cette époque, la monnaie de Malgone paraît avoir été la principale monnaie courante en Roussillon. Elle circulait encore à Perpignan en 1421, et avait alors une valeur au cours égale à celle de la monnaie barcelonaise de tern (Arch. des Pyr.-Or., *notule* d'Antoine Guitard).

de Barsaloneses. Aparsse [1] encara per les convinensses fetes apres e confermades ab sagrament e homenatge entre lo senyor rey En P. de bona memoria, duna part, el senyor rey En Jacme de bona memoria, pare del dit senyor rey de Mallorcha, daltra, e puxs novellament confermades en aquela metexa forma ab sagrament e homenatge entre lo senyor Rey dArago ara vivent, duna part, el dit senyor Rey de Mallorcha, daltra : en les quals convenensses se conten espressament que en Rossello ni en Vallespir no correga altra moneda, sino Bartssaloneses tant solament.

Per estirs, no par que hom pusca dir ab raho que la leuda, que es hodiosa, sia ni pusca esser de melhor condicio en Rossello quels censsals, quis paguen en Rossello a Barssaloneses e no a Malgureses, encara si son establitz a Malgureses ; niy requer hom cambi ne sen pagua, de Malgureses a Barch. E asos [2] fa es deu fer, quar la moneda Malguresa es reprohada en Rossello e no es moneda de Rossello, segons les rahons damunt dites.

Per que sopleguen los ditz messagers al dit senyor Rey de Mallorques, per nom e per autoritat del senyor Rey dArago e per nom de la ciutat de Barssalona e de les altres gens del dit senyor Rey dArago, que sia sa merce que provezescha e fassa que les gens del senyor rey dArago no sien oppremudes ni agreujades en la sua terra per las coses damunt dites, e que les dites novelletatz sien remogudes.

(*Lleuda de Copliure*, f° 26 à 30.)

Pierre VIDAL.

[1] *Aparsse*. « Il résulte encore. »
[2] *Asos*, pour *aso se*.

DINS LI BOSC

Au felibre A. Arnavielle

I

Que fai bon ana l'estiéu,
Pensatiéu,
Se pèrdre sout la ramado,
Pèr vèire dins chasco flour
La coulour
Dis iue de la bèn-amado.

Dis erbiho lou perfum,
Coume un fum,
S'espandis lóugié dins l'aire :
— « Bello a desfa lis anéu
« De soun pèu ! »
Se dis lou pouèto amaire.

L'auro, dintre li brancas
Dóu bouscas,
Fai entendre un son d'ourgueno :
— « M'encànton bèn mai qu'acò
» Lis ecò
«De sa vouès siavo e sereno ! »

DANS LES BOIS

Au félibre A. Arnavieille

I

Qu'il fait bon aller — pensif, l'été, — se perdre sous la ramée, — pour trouver dans chaque fleur — la couleur — des yeux de l'adorée.

Des herbes le parfum, — comme une fumée, — monte léger dans l'air : — « Belle a défait les anneaux — de ses tresses ! »—s'écrie le poëte amoureux.

Le vent, dans les branches — du bocage, —fait entendre un chant d'orgue : — « Plus que cela m'enchantent — les échos — de sa voix suave et sereine ! »

Gai, moudulon sis èr fin,
Cardelin,
Roussignòu e cóuquihado:
— « Gramaci, crido, auceloun
» Di valoun,
» Qu'à Bello dounas l'aubado ! »

D'un roucas tout sournaru
Sort sèns brut
Uno eigueto clarinello :
— « Sourtis ansin de moun cor,
» Sènso esfort,
» Amour, e volo à ma bello ! »

Se i'abéuro pèr plesi,
A lesi,
Tant l'aigo es fresco e risènto,
Murmurant:— « A si petoun,
» De poutoun
» Soun causo bèn mies plasènto ! »

Lou rajeiròu cascalin
Trais sèns fin
De pichot degout sus l'erbo.
— « S'ère Diéu, dis l'amourous,
» Gran courous,
» Sarias lèu perlo superbo !

Gais, ils modulent leurs fins airs, — chardonnerets, — rossignols et alouettes. — « Grand merci, dit-il, oiselets — du vallon, — qui à Belle donnez l'aubade ! »

D'un rocher sombre — sort sans bruit — une onde claire. — « Jaillis ainsi de mon cœur, — sans effort, — amour, et vole à ma belle ! »

Il s'y abreuve par plaisir, — tout à l'aise, — tant l'eau est fraîche et rieuse, — murmurant: « A ses pieds mignons, — des baisers — sont chose bien plus agréable ! »

Le filet murmurant — jette sans fin — des gouttelettes sur l'herbe. — « Si j'étais Dieu, dit l'amoureux, — grains limpides, — vous seriez bientôt de superbes perles !

» E ma richo fantasié
» Mountarié
» De brihanti pendeloto,
» E de coulié 'mé tres tour
» E d'atour,
» A n'aclapa la mignoto ! »

Dóu grand fiermamen l'azur
Es mai pur
Que di serafin lis aubo :
— « Perqué pas prène un moucèu
» D'aquéu cèu
» E pièi n'i' en tèisse uno raubo ? »

Sus lou founs, li nivo blanc
Barrullant
S'espandisson en resiho :
— « Quauque jour vous raubarai »,
Éu se fai,
« Ie servirés de mantiho ! »

Lou soulèu leisso passa,
Agusa,
Si raioun dins lou fueiage :
— « Lis espinglo d'or sarés,
» Fissarés
» Sa mantiho à soun coursage ! »

» Et ma riche fantaisie — monterait — de brillants pendants d'oreilles, — et des colliers à triple tour — et des atours — à en surcharger la mignonne ! »

L'azur du grand firmament — est plus pur — que les aubes des séraphins : — « Pourquoi ne pas prendre un fragment — de ce ciel — et lui en tisser une robe ? »

Dans le fond, les blancs nuages — vagabonds — s'étendent en un réseau : — « Quelque jour je vous déroberai, — fait-il, — vous lui servirez de mantille ! »

Le soleil laisse passer, — aiguisés, — ses rayons dans le feuillage : — « Vous serez les épingles d'or — et vous fixerez — sa mantille à son corsage ! »

II

E, tout en cantant ansin,
Cremesin,
Sentis que la caud lou gagno ;
A soun aise s'espandis
Su 'n tapis
Qu'au matin a vist l'eigagno.

Dis aubrage lou capèu,
Li rampèu,
Fan un pàli sus sa tèsto ;
E countunion li quinsoun,
Si cansoun,
Que meton lou bosc en fèsto.

Tout es prèste pèr la som :
Vès soun front
Que sus lou bras, grèu, se clino ;
Si paupèrlo sus lis iue
Fan la niue...
S'es endourmi dins l'oumbrino !

Quito pas si pensamen
D'un moument,
E toujour sounjo à l'amado ;

II

Et, tout en chantant ainsi, — la figure empourprée, — il sent la chaleur le gagner ; — à son aise il s'étend — sur un tapis — qui au matin a vu la rosée.

De la forêt voûtée — les rameaux — font un dais sur sa tête, — et les pinsons continuent — leurs chansons, — qui mettent en liesse tout le bois.

Tout est prêt pour le sommeil : — voyez son front — qui lourdement sur le bras s'incline ; — ses paupières ferment — ses yeux... — il s'est endormi à l'ombre !

Il n'abandonne pas un seul instant — ses pensées, — et toujours il

Quand la clarta d'un uiau
Fai un trau
Dins lou sourn de la ramado:

D'un nivouloun argènta,
Sa bèuta,
— O causo meravihouso! —
Davans èu qu'es tremoulant,
Barbèlant,
Sourtis touto radiouso.

Oh! porto pas dins si péu
Negrinèu
Un diadeime d'estello,
Ni pendènt, ni bracelet;
A si det,
Ges de bago ni d'anello;

Sa raubo n'es pas d'azur,
E segur
Prènd pas sa mantiho i nivo....
A soun vièsti blanquinèu
Mai que nèu,
La viergeto raubativo;

A'n èr tèndre, calme, dous,
Melicous,

songe à l'aimée; — lorsque la clarté d'un éclair — ouvre une brèche — dans l'ombre de la ramée:

D'un nuage argenté, — sa beauté, — ô merveilleuse chose! — devant lui qui tressaille, — tremblant, — apparaît toute radieuse.

Oh! elle ne porte pas dans ses cheveux — noirs — un diadème d'étoiles, — ni pendants, ni bracelets; — à ses doigts, — nulle bague, nul anneau;

Sa robe n'est pas d'azur, — et sûrement — elle ne prend pas sa mantille aux nuages... — elle a un vêtement blanc — plus que neige, — la vierge qu'on volerait volontiers;

Elle a un air tendre, doux — comme miel, — fait de pitié, d'inno-

Fa de pieta, d'inoucènci,
De gràci, de pureta,
De bounta,
De candour e d'indulgènci ;

Parlo, e sa vouès es un cant
Pretoucant
Qu'arribo au fin founs de l'amo;
Parlo, e veici ço qu'a di
A l'ami
Qu'escouto l'esprit en flamo :

« Toun amour m'es agradiéu,
» Car de Diéu
» N'a giscla quauco belugo;
» Countèn pas rèn de carnau,
» Clar fanau,
» Sus nòsto vido esbarlugo.

» T'ame, amor que dins un tèms
» Que pretènd
» Tout nega pèr tout counèisse,
» As garda, tu, ferme e fort,
» Dins toun cor,
» Uno fe qu'a fa que crèisse !

» Amor que vuei coume aièr,
» Rèstes fièr

cence, — de grâce, de pureté, — de bonté, — d'indulgence et de candeur.

Elle parle, et sa voix est un chant — pénétrant — jusqu'au plus profond de l'âme ; — elle parle, et voici ce qu'elle a dit — à l'ami — qui écoute l'esprit en feu :

— « Ton amour me plaît, — car de Dieu — quelque étincelle en a jailli ; — il ne contient rien de charnel : — phare éclatant, — il illumine notre vie.

» Je t'aime, car, à une époque qui prétend — tout nier — pour tout connaître, — « tu as gardé, toi, ferme et fort, — dans ton cœur, — une foi qui s'est toujours accrue !

» Je t'aime, parce que, — aujourd'hui comme hier, — fier tu restes,

» E que marches tèsto drecho,
» Que seguisses toun camin,
» Sèns fremin,
» 'Mai la draio fugue estrecho !

» T'ame, amor que ta passioun,
» O leioun,
» Se trufo de touto entravo;
» S'enchau pau de la doulour
» O di plour,
» E se la Mort vèn, la bravo !

» Tambèn m'agrado toun vèrs ;
» L'univèrs
» N'a rèn pèr autant me plaire !
» E se vos, cor d'enfantoun,
» Qu'un poutoun,
» Lèvo-te, te lou vau faire !

» Qu'aquéu bais, encaro mai,
» Dóu verai
»Te doune l'ardour sublimo;
» De tu fague lou parié
» Dis óubrié
» Que trèvon pas que li cimo ! »

Et lou felibre, ravi
De l'ausi,

cheminant—la tête droite,—parce que tu suis ta voie — sans crainte, — quelque étroite qu'elle soit.

» Je t'aime, car ta passion, — ô lion, — se moque de toute entrave ; — elle dédaigne la douleur — et les larmes, — et, si la Mort vient, elle la brave !

» Aussi ton vers m'est agréable ; — l'univers — n'a rien qui m'agrée autant ; — et si tu ne veux, cœur d'enfant, — qu'un baiser, — lève-toi, je vais te le faire.

» Que ce baiser, plus encore, — du vrai — te donne l'ardeur sublime; — qu'il fasse de toi le pareil — de ces ouvriers— qui ne hantent que les cimes ! »

Et le félibre, ravi — de l'entendre,—tout en dormant se dresse ;—

Tout en dourmiguènt s'aubouro,
E la sarro dins si bras,
A soulas,
E la bello ris e plouro...

Mai sus terro tout prènd fin :
Li sausin
An reviha lou dourmèire...
S'en torno tout pensatiéu :
— « Pas *Adiéu* »,
Crido au bosc, « mai *Au revèire !* »

P. CHASSARY.

DOS POUESÌO

revirado dou francés dou felibre majourau En ***

I

UNGUIBUS ET ROSTRO

Ris: se vèi luse en sa bouqueto,
Coume de perlo d'eiganiau
I ple d'uno roso, l'esmau
De si rato fino e blanqueto.

il l'étreint dans ses bras, — à plaisir, — et la belle rit et pleure...

Mais ici-bas tout prend fin : — les moineaux — ont réveillé le dormeur....— Il s'en revient tout pensif: — « Non pas *adieu* », — crie-t-il au bois, — « mais *au revoir !* »

P. CHASSARY.

I

UNGUIBUS ET ROSTRO

Elle rit : ses lèvres décloses — montrent ses dents, dont l'émail luit — comme les perles de la nuit — au fond du calice des roses.

Son bras, sur son genou posé, — s'échappe de sa large manche — et laisse pendre sa main blanche — à l'ongle brillant et rosé.

De soun èso, superbe e nus,
Soun bras, gisclant subre sa faudo,
Fai vèire à sa man qu'esbrihaudo
Uno ounglo coume avié Venus.

Es uno chatouno coumplido;
Tout agrado en elo, e pamen
Moun regard vai tout unimen
De l'ounglo i dènt de la poulido.

De-que m'atrivo? e de-que pòu
Faire que moun cor, que resisto
Pecairete! à-n-aquelo visto,
Mau-grat iéu tresane de pòu?...

Es que li dènt qu'ansindo amire
E que m'enclausisson tant bèn,
Sai-que devon, de-fes, tambèn
Saupre mordre autant que sourrire.

L'aprendrai que trop lèu, d'abord,
E qu'aquel oungloun, que caresso,
Miés que l'àrpio d'uno tigresso
Es fa pèr estripa li cor!...

Tout est grâce et beauté chez elle ; — et pourtant toujours mon regard, — sans s'arrêter nulle autre part, — va de l'ongle aux dents de la belle.

Quel charme l'y fixe? et pourquoi, — sans que je puisse m'en défendre, — mon cœur en lui sent-il descendre, — à cette vue, un vague effroi?

Ah! c'est que ces dents que j'admire — et dont l'éclat m'attire ainsi, — elles doivent sans doute aussi — mordre au moins autant que sourire.

Je l'apprendrai trop tôt, j'ai peur, — et que ces charmants petits ongles, — mieux que ceux du tigre des jongles, — sont faits pour déchirer un cœur.

II

LOU NIS VUIDE

Dins moun sounge vesiéu un aucèu que piéutavo
Sus li brout despampa d'un aubre, contro un nis
Vuide e mounte un estras soulet de plumo istavo.

Sa voues, coume un resson qu'alin s'estavanis,
Desengaubiado e sourno avié l'èr de se plagne,
E iéu, dins l'amo pres dóu mau que la pounis,

Plourave. — « Aucelounet, de-qu'as dounc que te lagne
Pèr traire un cant doulènt proche aquéu nis desert?
As pas pòu que di niue l'auro frejo te gagne? »

— « Dóu tèms qu'èro vesti de soun fuiage verd,
D'aquest óume aviéu fa ma demourango caro;
I'ai couva mi nistoun, qu'èron moun soul espèr ;

II

LE NID VIDE

Je voyais dans mon rêve un oiseau, sur les branches — d'un arbre dépouillé, chanter tout seul auprès — d'un nid vide semé de quelques plumes blanches.

Son chant semblait l'écho de douloureux regrets; — sa voix était sans grâce et grêle et comme éteinte ; — mais cette voix allait à l'âme, et je pleurais.

— « Pourquoi, petit oiseau, dont si triste est la plainte, — près de ce nid désert ce chant plein de sanglots?—Du vent froid de la nuit, dis-moi, n'as-tu pas crainte? »

— « Du temps qu'un vert feuillage ombrageait ses ramcaux, — j'avais, dit-il, choisi cet arbre pour demeure, — et sous son calme abri mes petits sont éclos.

» Mai, tout just espeli, frrtt! an fusa!... Toutaro
S'es envoula peréu, — sara ma mort, ai! las! —
Moun mignot, lou darrié que me restèsse encaro. »

Entremens que parlavo ansin pèr soun soulas,
Iéu leissave moun iue clavela de pu bello
Sus lou nis; talamen qu'à la perfin, foulas :

— « Vese, aro, d'ounte vèn l'ànsi que te bourrello,
Ié faguère; — mai, digo, aquéu nis, paure aucèu,
Retrais pas un cor d'ome?... Ai pas li farfantello!... »

— « Es toun cor! — me rebèco, — e l'aubras negrinèu
D'ounte s'es envoula l'eissam que ma voues chamo,
Acò 's tu, qu'as perdu toun pantai lou pu bèu!...»

—« Mai alor, tu, quau siés? » demandère.—« Toun amo!...»

L. Roumieux.

» Mais à peine couvés, tous ont fui. Tout à l'heure, — le seul qui me restait vient de partir aussi, — et c'était le plus cher. Voilà pourquoi je pleure! »

Mes yeux restaient, tandis qu'il me parlait ainsi, — toujours fixés au nid, comme sur un prodige; — tant qu'enfin, de surprise et de terreur saisi :

— « Je comprends maintenant ta tristesse, lui dis-je; — mais écoute: ce nid, je crois m'apercevoir — que c'est le cœur d'un homme; ai-je donc le vertige? »

Il me dit: « C'est ton cœur! et l'arbre au rameau noir — d'où s'envola l'essaim que ma plainte réclame, — c'est toi, veuf aujourd'hui de ton dernier espoir! »

— « Mais toi, dis-je, qui donc es-tu? » — « Je suis ton âme! »

BIBLIOGRAPHIE

Die Aussprache des latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen, von E. Seelmann. Heilbronn, verlag von Gebr. Henninger, 1885.

Cet ouvrage est divisé en deux grandes parties. La première, qui a pour titre général : *les Sons comme parties du mot, leur rapport respectif à l'énergie, à la hauteur de la voix, à la durée, au groupement par syllabes*, renferme trois subdivisions : « 1° accent et recomposition ; 2° quantité des voyelles ; 3° redoublement des consonnes et distribution des syllabes »; la seconde partie traite des « sons considérés en eux-mêmes par rapport à la forme de leur articulation et à leur acoustique; système des voyelles, système des consonnes. » En dernier lieu vient la conclusion, avec un rapide coup d'œil rétrospectif sur les principaux résultats de ces recherches appliqués, en vue de la pratique, au perfectionnement de la prononciation du latin.

La doctrine est exposée dans le texte imprimé en gros caractère ; le petit texte est consacré aux citations, aux exemples épigraphiques et autres compléments de la théorie générale.

Nous ne pouvons songer à faire la critique de ce grand travail. On lira, dans les revues spéciales, les objections que des juges compétents ont mêlées à leurs éloges. Quant à nous, nous avouons que cette phonétique transcendante nous a donné le vertige. La faute en revient peut-être un peu à M. Seelmann. Il tient à nous faire savoir que sa terminologie est son propre ouvrage, et qu'elle n'a rien de commun avec celle des manuels courants. Il est sûr qu'elle doit être très-claire et très-commode pour lui, qui en est l'auteur et a l'avantage d'être Allemand. Nous ne savons si elle est meilleure que celle de Sievers, de Brücke, de Techmer ou de Trautmann ; mais certainement des accumulations de déterminants comme celle-ci : « p. 302, Dist eine explosiv-plosiv bezw. implosiv-plosiv stimmhafte dorsal gebildete rein dentale lenis », ne peuvent que lasser la patience d'un lecteur français, quand elles se répètent toutes les deux ou trois pages. Il est vrai que M. Seelmann, comme doit faire un innovateur, a eu soin d'expliquer, dans ce qu'il appelle *Remarques physiologiques préliminaires*, les termes dont il s'est servi. On a donc toujours la ressource d'y recourir, le cas échéant.

Elles sont d'ailleurs la base de l'ouvrage entier. C'est sur elles que s'appuient les recherches historiques, entreprises pour « reconnaître » les sons dont la « connaissance » a été acquise préalablement par

l'étude physiologique, pour les différentes voyelles et consonnes. Celle-ci nous apprend comment les lettres sont formées avec le concours de la langue, des lèvres, des dents, du voile du palais ; quel angle les mâchoires doivent former pour telle voyelle ou consonne, et d'après quelle loi un son passe à un autre, les organes de la bouche prenant déjà, pendant l'articulation du premier, la position nécessaire pour articuler le second. Ces résultats une fois obtenus ont besoin d'une garantie, qui, *à priori*, semble manquer pour une langue morte. Mais les moyens de contrôle ne font pas défaut à M. Seelmann. Ce sont « les innombrables inscriptions populaires, où le même son est rendu par une orthographe différente ; l'emploi, dans les inscriptions en latin classique, de certains signes, comme l'*Apex*, le *Sicilicus, la voyelle redoublée,* l'*I longa* et les trois lettres, inventées par l'empereur Claude ; les données de la phonétique latine ; les conclusions rétrospectives qui se dégagent de la grammaire comparée indo-européenne et surtout des langues romanes ; enfin le traitement que reçoivent les mots et les groupes de lettres dans la métrique. »

Il faut savoir gré à M. Seelmann de la peine qu'il a prise pour mettre sous nos yeux les sources mêmes, dans leur plus grande pureté. La simple révision des exemples épigraphiques qu'il a recueillis ou de ceux qu'il a empruntés aux collections de Corssen, de Ed. Schmitz, de Schuchardt, ne lui a pas coûté moins d'une année de travail. Il a rendu aussi un grand service à la science, en essayant d'interpréter les doctrines des grammairiens latins. Ce n'était pas chose facile que d'entreprendre la critique de ces témoignages, de démêler l'influence grecque et de faire la part des époques et des contrées diverses. On comprend quelle est l'importance des indications du « seul Romain qui se soit spécialement occupé de phonétique, Terentianus Maurus. » Il n'est pas moins curieux de connaître les doctrines de Marius Victorinus, de Priscien, de Diomède, de Servius Honoratus, etc.

Encore une fois, nous réservons notre jugement sur l'interprétation que M. Seelmann a donnée de ces documents historiques dans telle question, comme de savoir quel est l'élément fondamental de l'accent latin ou bien quelle est l'origine populaire ou savante de la tendance à refaire de nouveaux composés, par exemple « commando » au lieu de « commendo », « infrangere » au lieu de « infringere. » Pour des lecteurs qui, comme nous, auront eu beaucoup à apprendre dans ces 400 pages d'un texte touffu, il ne paraîtra sans doute pas inutile d'avoir cherché seulement à faire naître le désir de lire un ouvrage si profitable. On y voit comment la science se fait : on se croirait dans le laboratoire du linguiste ; on le suit travaillant à retrouver le moule où cette matière des sons a été façonnée il y a 2,000 ans par les organes

romains, et essayant de faire passer un souffle vivifiant dans ces formes inertes de lettres. Il s'appuie sur les données physiologiques d'une part, et remonte d'autre part à toutes les sources historiques, pour reconstituer les sons latins avec leur accent propre, leur cadence, et pour rendre à la langue de Cicéron et de Catulle la vie et la chaleur qu'elle avait dans leur bouche, quand l'un prononçait ses Catilinaires, et que l'autre déclarait sa passion à Lesbie. Il est piquant, tandis qu'on attaque chez nous l'enseignement du latin comme suranné, de voir un Allemand espérer que cet idiome pourra revivre et devenir une langue internationale, à la manière du français. Sans doute, M. Seelmann, avec toute son érudition, malgré les symboles qu'il imagine pour transcrire en langage phonétique une ode d'Horace, reste encore loin du but, et il n'en peut être autrement. Mais il a raison de vouloir que nous nous débarrassions de tout préjugé contre une entreprise qui, comme les nouvelles modes, pourrait sembler ridicule, alors que la génération suivante la trouverait d'autant plus à son goût. Il y a des résultats acquis ; et, sans se flatter de « ramener la véritable prononciation de l'idiome classique de l'antique Latium », on est en droit de combattre la routine et l'ignorance, dans l'intérêt de la vérité et par amour de la précision scientifique.

Cet amour de la science est ce qui rend M. Seelmann si sévère pour ses devanciers, MM. Schweisthal et G. Edon, auxquels il n'accorde pour tout mérite, au premier qu'une certaine valeur pratique et au second « qu'une table des travaux cités dressée avec un soin exemplaire, l'index alphabétique et — le titre pompeux, qui est simplement un trompe-l'œil. » « Dans l'ouvrage de Corssen, » dit-il, « à peine un seul son a été représenté d'une manière qui nous satisfasse aujourd'hui, même approximativement. » C'est que M. Seelmann appartient à cette école des néo-grammairiens qui se sont signalés par un grand dédain du passé et par l'esprit d'aventure. Ils se font pardonner leurs injustices et leurs excès par les services réels qu'ils ne cessent de rendre à la connaissance des langues. Si exigeante que la science devienne, à mesure qu'elle avancera, le travail de M. Seelmann, pas plus que celui de Corssen, ne perdra de sa haute valeur ; car il fait faire un progrès notable à la connaissance générale du latin.

Il faudrait ajouter *et des langues romanes*, puisque en phonétique, comme partout ailleurs, les études latines sont la base des études romanes. C'est pourquoi, sur les instances pressantes de son maître, Fœrster, M. Seelmann a gardé en réserve une série de recherches dans le domaine roman, pour publier d'abord le présent ouvrage. Il n'a fait que se conformer au plan d'ensemble que les deux grands philologues allemands, W. Fœrster et F. Buecheler, ont arrêté depuis longtemps, comme des chefs d'armée, et il exprime le vœu que son exemple

« hâte la jonction des forces latines et romanes pour le plus grand bien de l'œuvre commune, et que la tactique : marcher séparés, — frapper unis,— trouve aussi son application dans la science.»

J. BRENOUS.

Précis de grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue, par Ferdinand BRUNOT, ancien élève de l'Ecole normale, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, G. Masson, MDCCCLXXXVII. — VIII-692 pages.

La *Revue des langues romanes* a déjà souhaité le succès qu'il mérite au *Précis de grammaire historique* de M. B.[1]; mais une courte note répondait mal à l'importance de ce livre, et nous demandons à nos lecteurs la permission de les en entretenir encore.

Le titre adopté par M. B. rappelle celui de la *Grammaire,* si estimable, de M. Brachet; c'est un livre analogue, en effet, que M. B. a voulu écrire ; mais, outre que le nouveau venu a sur son aîné l'avantage d'avoir pu profiter de bien des progrès et de bien des découvertes récemment faites par les romanistes, son plan est beaucoup plus vaste et il offre à ses lecteurs des secours beaucoup plus abondants. Ajoutons, pour en bien marquer le caractère, que ce *Précis* diffère notablement de l'excellente *Grammaire de l'ancienne langue française* de M. Clédat, en ce qu'il prolonge l'étude de la langue jusqu'à nos jours ; et des grammaires de MM. Ayer et Chassang, en ce que l'histoire de la langue, au lieu de servir seulement à des explications et à des remarques plus ou moins nombreuses à propos de l'usage moderne, fournit ici tous les matériaux de chaque article et en commande entièrement la distribution. Concevoir un tel livre était une hardiesse ; mais la hardiesse a été heureuse, car, si l'on peut reprocher à M. B. quelques inconséquences et quelques erreurs, son exposition n'en est pas moins fort instructive et n'en plaît pas moins, par sa clarté, par sa verve et, à l'occasion même, par son esprit.

Le livre Ier, *Histoire générale de la langue française,* est plus au courant et n'offre pas moins d'intérêt que la belle *Introduction* de M. Brachet ; nous ne ferons à M. B. qu'une remarque : peut-être eût-il bien fait de ne pas mêler le gascon parmi les dialectes de la langue d'oc, dont il diffère à beaucoup d'égards (p. 13).

Le livre II, sur la *phonétique et les sons,* était le plus difficile à rédiger d'une façon brève et sûre à la fois ; aussi est-il sans doute

[1] 3e série, t. XVI, p. 59.

celui qui vaudra à M. B. le plus d'éloges et de critiques. Par exemple, il était excellent d'indiquer les formes *romanes* qui ont servi d'intermédiaires entre tels ou tels mots latins et leurs correspondants français ; mais on eût pu le faire d'une façon plus systématique, citer *Cam'racum* après *Cameracum* (p. 80), et au contraire *viam* avant *'veam* (p. 71); ne pas écrire d'abord que l'*a* est entravé dans *volaticum*, sans expliquer comment (p. 74), puisque la dentale disparaît dans *volat(i)cum* (p. 82)[1].— La quantité des voyelles latines n'est pas marquée aussi souvent qu'on le pourrait désirer ; l'indication en eût pourtant rendu plus claire l'histoire des voyelles, notamment de l'*e* et de l'*o*, fermés et ouverts.—P. 65, l'observation qui termine le paragraphe 46 devrait être présentée avec plus de réserves. — P. 71, les transformations des sons *ou* et *ei* sont expliquées d'une façon contestable. — P. 74, *tristem* et *nullum* sont cités mal à propos. — P. 75, l. 2, le terme technique *infecter*, non expliqué, rend obscur un paragraphe, qu'aucun exemple ne vient éclaircir. — Enfin, je doute qu'il faille voir une influence de l'*u* dans *locum* = *leu, lieu* (p. 67), tandis que je verrais une influence du *p* dans *captivum* = *chaitif* (p. 69).

Après quelques sages observations sur l'*étymologie* et l'*orthographe*, sont placés de nombreux et importants tableaux, où est reprise et complétée l'histoire des sons latins et des sons français. « Ces tableaux, dit l'auteur, ne sont faits ni pour être étudiés, ni même pour être lus, mais seulement pour être consultés. » Ils ne le seront pas sans profit.

Le livre qui suit, non-seulement se peut lire, mais se lit en effet avec plaisir. Après avoir constaté la *mobilité du lexique*, M. B. en étudie le *fonds populaire* avec les procédés populaires de dérivation et de composition ; puis les *emprunts aux langues étrangères*, enfin le *fonds savant* avec sa dérivation et sa composition spéciales. Quelques considérations sur les *doublets*, les *rapports de la langue savante et de la langue populaire*, le *sens des mots* et la *pathologie verbale*, complètent cet intéressant ensemble[2].

Le livre IV se recommande tout d'abord par une très-heureuse innovation : l'étude de la syntaxe y est intimement mêlée à celle des formes, ce qui permet de rendre celle-ci moins aride, celle-là plus historique, toutes deux plus exactes et plus saisissantes. Par cette réforme, M. B. s'est rencontré avec M. L. Havet, dont la très-simple

[1] M. B. se trompe d'ailleurs en cet endroit en tirant *ge* de *cum*. C'est *volati(c)um* qu'il fallait écrire.

[2] Comment *ittum* peut-il donner *ot, otte* (p. 159) ? Comment *bis* peut-il donner *gui* (p. 175) ? L'étude, — si complexe, il est vrai, — des suffixes et des préfixes, manque ainsi de quelques explications.

et très-savante *Grammaire latine* est précisément fondée sur le même plan. En un endroit seulement, M. B. s'est départi de sa méthode ordinaire; mais la morphologie du verbe était trop compliquée pour n'être pas étudiée à part.

Nous ne pouvons signaler tout ce qui nous a frappé dans cette partie, la plus longue et la plus importante, de l'ouvrage; mais nous tenons surtout à louer l'esprit libéral dans lequel sont formulées les règles et les remarques de syntaxe. A plusieurs reprises, M. B. proteste contre des complications et des subtilités qui, jointes aux bizarreries de notre orthographe, ne constituent pas moins qu'un obstacle à la diffusion, si désirable, de la langue française, ou même à son maintien dans ses anciennes possessions[1]. — Ailleurs, des rapprochements nombreux avec les formes ou les emplois du langage populaire et non écrit éclairent l'origine de formes ou de règles plus académiques[2]. — Ailleurs encore, de fines analyses rendent compte des faits que l'histoire ne suffit pas à expliquer[3]. — Enfin le choix d'exemples intéressants, et très-souvent empruntés aux écrivains contemporains, rend la lecture plus attrayante et pique la curiosité.

Ces observations générales faites, en voici de toutes menues. — P. 238, il est peut-être fâcheux de laisser croire que *pictor* donne normalement *peintre*. — P. 258, une négligence de rédaction semble donner à *prudens* un nominatif en *er*. — P. 294, il n'y a pas de pléonasme dans ce vers de Rotrou :

Qui se choisit un prince, il se fait son sujet,

il étant l'antécédent de *qui* (cf. p. 299).—P. 312, pourquoi ne pas traduire *n'iert pas,* par *ne sera pas?* — P. 408, les termes de *participe fort* et de *participe faible* demanderaient à être expliqués. — P. 422, il n'eût pas été inutile d'expliquer comment *perdedi* a donné *perdi;* ici d'ailleurs, comme en plusieurs autres passages (et, par exemple, pag. suivante, *viderunt* = *virent*), il eût été bon de marquer l'accent tonique et la quantité. — P. 426, expliquer d'où vient l'*o* de *oi* = *hábui*. — P. 508, le parag. sur *si* et le conditionnel demanderait plus d'explications.—P. 517, ne faudrait-il pas éviter, dans une grammaire française, des expressions comme « un nom au datif » ?—P. 527, dans le vers du *Roland:*

Paien d'Arabe des nefs se sont issuz,

[1] V., p. ex., p. 94; p. 282, rem. III; p. 238, fin; p. 526.

[2] V. p. 296, *je l'aime-ti!* p. 368, *c'te femme;* p. 569, *c'est pas rigolo,* etc.

[3] V., p. ex., p. 380-383, *ellipse de l'article;* et cf. p. 488-503, la simplicité avec laquelle est exposée la syntaxe du subjonctif.

il faut *issut,* ou le participe ne se rapporterait pas au sujet. — P. 542, ne faudrait-il pas dire un mot de l'étymologie de *ades, aparmain, endementrues,* etc.? — P. 545, *encore* s'explique plutôt par *hanc horam,* non par *hac hora*[1]. — P. 558, 2° *comme,* dans les exemples de Commynes et de Molière, s'explique par *de même que, ainsi que,* plus facilement que par *c'est-à-dire*. — P. 605, *pour,* dans *quatre pour cent*, ne signifie-t-il pas *en échange de* plutôt que *en proportion de?*

Arrêtons-nous. S'il faut dire toute notre pensée, le principal défaut du *Précis* de M. B., c'est de n'être pas partout également élémentaire ou également savant, l'auteur n'ayant pas très-bien vu jusqu'à quel degré il devait pousser ses explications et jusqu'à quel point il devait compter sur l'instruction de son lecteur. Mais le défaut était sans doute inévitable, et il n'est pas bien grave, après tout. Généralement accessible aux débutants, la nouvelle grammaire sera précieuse pour ceux qui ont déjà quelques notions de grammaire historique ; et ceux mêmes qui n'auraient rien à y apprendre se laisseront gagner à ce quelque chose de vif et de jeune, qui n'est pas commun en ces sortes d'ouvrages et qui éclate partout dans celui de M. Brunot[2].

E. RIGAL.

Synonymie provençale des Champignons de Vaucluse, par J.-M.-F. RÉGUIS, Marseille, librairie Bérard, 1886, in-4o, 144 pages.

Voici un excellent ouvrage de vulgarisation scientifique. La synonymie provençale, qui justifie son analyse dans notre Revue, est accompagnée de notions botaniques et médicales qui dénotent la variété des connaissances de l'auteur. Mycologue consommé, notre honorable confrère entre dans les détails les plus circonstanciés sur l'organographie et la taxonomie des champignons. Leur texture élémentaire, dont des planches assez nettes en facilitent l'intelligence, n'a pas de secrets pour lui. Il insiste avec raison sur la richesse de leurs pro-

[1] Mieux encore par *hinc ad horam.*

[2] Parmi les fautes d'impression, qui sont relativement peu nombreuses, nous croyons devoir relever les suivantes : p. 211, l. 21, première colonne, cumuler au lieu de *cumulare;* p. 263, l. 8, paragraphe 218 au lieu de paragraphe 215; p. 286, l. 13, TÉ *video* au lieu de TE *video;* p. 391, l. 16, radical tonique au lieu de radical atone; p. 436, l. 18, le *n* final au lieu de l'*r* final; p. 441, l. 4, *libailleroit* au lieu de *li bailleroit;* p. 540, troisième ligne avant la fin, *reivurent* au lieu de *revinrent;* p. 543, l. 7, *dire ne fent* au lieu de *d'ire ne fent;* p. 652, l. 21, *Bien* ME LE *garde* au lieu de *Bien* LE ME *garde.*

priétés alimentaires, qui en font une véritable viande végétale, grâce à l'eau, à l'azote organique, au phosphore et même aux principes immédiats (albumine, gélatine) et aux phosphates alcalins directement assimilables, qui entrent dans leur composition. Les accidents toxiques, dont leur ingestion est trop souvent suivie, ne l'effrayent pas autre mesure, non qu'il ne croie pas à leur réalité, mais parce qu'il pense qu'avec un peu d'attention, en ne mangeant que les espèces populairement connues par leur innocuité, en usant de toutes avec mesure, en les soumettant toutes, tant les suspectes que celles qui ont bon renom, à la cuisson préalable dans l'eau bouillante et salée, on est à peu près certain de les éviter. En véritable gourmet, M. Réguis estime cette dernière précaution suffisante, la macération préalable à froid pendant deux heures dans l'eau vinaigrée et salée, que d'autres ont recommandée, pouvant altérer le bon goût et l'arome de ses chères cryptogames.

Au lieu de l'ordre alphabétique général adopté par l'auteur, il nous paraît préférable de le modifier un peu, en classant les champignons d'après leurs propriétés naturelles. Nous allons énumérer ainsi les champignons comestibles, industriels, employés en médecine, vénéneux et nuisibles. L'ordre alphabétique sera suivi dans chaque division. Nous ne garantissons pas que cette classification soit absolument irréprochable, telle espèce pouvant avoir le droit de figurer dans deux catégories. Mais n'en est-il pas ainsi pour un grand nombre de classifications naturelles? Les espèces à propriétés diverses seront rangées dans la division correspondante à leurs propriétés les plus manifestes ou à leurs usages principaux. Ainsi le seigle ergoté, à la fois dangereux et médical, a été classé parmi les champignons employés en médecine, à cause de ses précieuses vertus thérapeutiques.

CHAMPIGNONS COMESTIBLES DE BONNE QUALITÉ

Parmi eux, l'oronge, le lactaire délicieux, le pleurote du chardon Rolland, les helvelles et le bolet édule, jouissent, dit M. Réguis, d'une innocuité assez généralement reconnue pour pouvoir être préparés sans la cuisson préalable à l'eau salée et bouillante.

Arpio de gat, *Clavaria amethystina*, clavaire améthyste.
Auriheto, *Pleurotus eryngii*, pleurote du chardon Rolland.
Auriheto bluio, *Tricholoma nudum*, tricholome nu.
Auriheto de kermès, *Cantharellus cibarius*, chanterelle comestible.
Auriheto spinouso, *Hydnum repandum*, hydne sinué.
Barigoulo, les Agarics.

Barigoulo de bouis, *Tricholoma amethystinum?* tricholome améthyste?

Bavaréu, *Hygrophorus limaceus,* hygrophore gluant.

Berigoulo, pleurote du chardon Roland, ou bien ***Morehella esculenta,*** morille commune.

Berigoulo à flot, *Tricholoma amethystinum,* tricholome améthyste.

Berigoulo panicau, *Clitocybe rivulosa,* clitocybe des bords des routes.

Boulet, un peu de tout.

Boulet blanc, *Pratella campestris,* pratelle champêtre.

Boulet rouge, *Amanita cæsarea,* amanite oronge.

Boulet sounous, *Lactarius deliciosus,* lactaire délicieux.

Brus, *Clitocybe maxima,* clitocybe très-grand.

Cepo, *Boletus edulis,* bolet édule, cèpe de Bordeaux.

Champignoun de monfo, désignation collective des ***Mycena rugosa,*** mycène rugueuse; *Clitocybe dealbata,* clitocybe blanc d'ivoire; *Inocybe rimosa,* inocybe fendu; *Hypholoma appendiculatum,* hypholome appendiculé.

Champignoun de panicaut, un des noms du pleurote du chardon Roland.

Champignoun de pin, un des noms du lactaire délicieux.

Champignoun de Sause, armillaire couleur de miel; ***Lentinus tigrinus,*** lentine tigré; *Pholiota ægerita,* pholiote ægérite, appelée aussi **Champiguoun sausen** et **piboulen.**

Coucoumelio, *Amanita ovoïdea,* amanite ovoïde, oronge blanchâtre.

Cucumello, *Lepiota procera,* lépiote élevée.

Darmas, *Armillaria scruposa,* armillaire rude, probablement aussi la **Berigoulo.**

Espoungo, *Boletus granulatus,* bolet granulé. Très-abondante; pourrie, constitue un excellent engrais.

Ferigouleto, *Clavaria aurea,* clavaire dorée.

Galineto, *Clavaria botrytis,* clavaire en grappe; *Clavaria flava,* clavaire jaunâtre, appelée aussi **Cresto de gau.**

Geriho, *Cantharellus cibarius,* chanterelle comestible.

Griset, *Amanita vaginata,* amanite vaginée ou engaînée, variété grise.

Gros blanc, autre nom de l'amanite ovoïde.

Iòu, nom de l'amanite de César.

Jaune d'iòu, *idem.*

Limounous, voyez **Bavarèu.**

Mato, *Clicocybe offocatella, Clitocybe coffeata.*

Mouragat, voyez **Limounous**.

Mouriho, *Morchella esculenta*, morille commune.

Negroun, *Pratella campestris*, pratelle champêtre, champignon de couche.

Pangoro, voyez **Mouriho**.

Pecou blu ou **Ped blu**, voyez **Berigoulo à flot**.

Ped de poulo, *Helvella crispa*, helvelle crépue.

Pichot gris, voyez *Griset*.

Pico-pèd, voyez **Berigoulo à flot**.

Pignen, *Lactarius deliciosus*, lactaire délicieux.

Rabasso. Que les gourmets saluent ce mot au passage. C'est le nom provençal de la truffe comestible. M. Réguis étudie avec détails ses diverses variétés, leur culture naturelle et artificielle, la manière de les récolter, etc.

Rosé, *Tricholoma russula*, tricholome russule.

Rouge, *Lactarius sanguifluus*, lactaire à suc rouge.

Rousset d'iòu, voyez **Boulet rouge**.

CHAMPIGNONS COMESTIBLES DE QUALITÉ INFÉRIEURE

Auriheto jauno, *Crepidotus croceo-lamellatus*, crépidote à feuillets jaunes.

Auriho et **Pichot mourre de chin**, *Genea verrucosa*, génée verruqueuse.

Berigoulo d'avelanié, *Tricholama argyracea*, tricholome argyracé.

Bessino de loup, *Rhizopogon rubescens*, rhizopogon rougeâtre.

Blancan, *Balsamia vulgaris*, balsamie vulgaire.

Champignoun d'amourié, d'aubrespin, *Armillaria mellea*, armillaire couleur de miel.

Champignoun gris de pin, *Tricholoma salero*, tricholome salero.

Gisclaire, *Utraria saccata*.

Lengo de biòu, *Fistulina hepatica*, fistuline hépatique, langue de bœuf.

CHAMPIGNONS INDUSTRIELS

Amadou ou **Esco**, *Fomes fomentarius*, *Fomes ignarius*, amadou; assez connu comme combustible, et qui est aussi employé en médecine comme antihémorrhagique local.

L'**Espoungo**, *Boletus granulatus*, bolet granuleux. Champignon alimentaire très-abondant. Très-putrescible et riche en azote. Il mérite d'être conseillé comme un excellent engrais.

Pan de loup, Pan dou diable, *Polyporus versicolor*, pain

de loup, pain du diable, espèce trop coriace pour être mangée, véritable défi jeté à la palette des peintres, tant sa coloration est variée.

Ce champignon est sans usage, dit notre auteur ; sec, il brûle très-bien et pourrait servir à conserver le feu.

Les **Pisso-chin**, coprins doués d'une vie éphémère, constituant, malgré le milieu où ils apparaissent, un manger délicat, pourvu qu'ils soient ramassés à peine éclos et cuits à bref délai ; se résolvent quelques heures seulement après leur naissance en un liquide noir comme de l'encre et pouvant être employé comme telle.

CHAMPIGNONS EMPLOYÉS EN MÉDECINE

Segue cournu, seigle ergoté, altération des grains des céréales et des cypéracées, surtout du seigle, par le développement d'un champignon du genre *claviceps* dans les tissus de l'ovaire.

L'ergot de seigle, seigle ergoté, est le spécifique des hémorrhagies, surtout des hémorrhagies utérines. On l'a aussi prescrit comme agent contractile dans certaines paralysies. Il ne faudrait pas trop prolonger son administration, sous peine de voir apparaître des accidents d'ergotisme plus ou moins analogues à ceux que l'usage de céréales avariées par sa présence produisait à d'autres âges, et qui sévissaient quelquefois sur des populations entières.

Le seigle ergoté est donc, comme tant d'autres substances employées en thérapeutique, un poison médicamenteux.

CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX ET NUISIBLES

Boulet rouge di mari, *Amanita muscaria*, champignon rouge des mauvais, fausse oronge.

Champignoun de ciprès, *Flammula picrea*, flammule picrée.

Champignoun de l'oulibié, *Pleurotus olearius*, champignon de l'olivier.

Gris picouta (gris tacheté), *Amanita pantherina*, amanite panthère. Espèce des plus toxiques, à propos de laquelle notre auteur se livre à des considérations historiques pleines d'attraits, que nous croyons devoir reproduire. « Au moyen âge, où l'on n'en connaissait déjà que trop les propriétés toxiques, les maléficiers et les empoisonneurs s'en servaient pour désoler les étables, décimer les troupeaux et commettre impunément des assassinats. Les premiers hachaient ces agarics et les mélangeaient à la nourriture des bestiaux ; les seconds extrayaient le suc de ces redoutables champignons, le condensaient à l'air libre sur un feu doux et en oignaient, tantôt entièrement, tantôt d'un seul côté, les lames ciselées et chargées d'ornements en

creux des couteaux de l'époque. On pouvait, par ces abominables procédés, se servir d'un de ces couteaux pour partager un fruit, en manger impunément une moitié, et, en offrant l'autre à son ennemi, lui donner la mort. S'il faut en croire des traditions, grâce à Dieu contestables, le jeune époux de Marie Stuart, le roi François II, et la mère de Henri IV, Jeanne d'Albret, auraient été les victimes de ce lâche moyen d'assassinat.»

Les espèces suivantes, moins directement toxiques pour l'homme, n'en sont pas moins dangereuses, parce qu'elles s'attaquent aux plantes qui sont pour nous et pour les animaux dressés à notre service d'une incontestable utilité, à nos aliments, à nos boissons et au ver à soie.

Amarun dou vin, amertume du vin, ou *goût du vieux*, maladie causée par des filaments simples ou associés, d'abord incolores, puis présentant de distance en distance des nœuds rouges ou jaunes, formés par le dépôt de la matière colorante. Le chauffage à 60° (Pasteur) guérit cette maladie.

Blanc, *Sphæroteca castagnei ?* le blanc, champignon qui attaque les feuilles de melon et des courges et compromet la récolte. Un autre *Sphærotheca, oïdium leucoconium*, qui prend le nom de *Sphærotheca pannosa*, quand il a atteint son état parfait, attaque les rosiers.

Carboun, carbouna, carbounous, *Ustilago carbo*, charbon, parasite qui se développe dans l'ovaire des graminées comestibles (blé, avoine, seigle), leur donne une couleur noirâtre et fait des grains un mauvais aliment.

Cario, *Tilletia caries*, carie, autre maladie du blé produisant d'abord l'hypertrophie, puis l'atrophie, la teinte grisâtre et la diminution de densité des grains.

Flour dou vin, *Mycoderma vini*, mycoderme du vin (Pasteur), souvent mêlé au *Mycoderma aceti*, dans le vin rouge, surtout additionné d'eau. Le premier, par sa croissance rapide, étouffe généralement le dernier.

Graisso dou vin, champignon encore peu connu, formé de chapelets plus ou moins nombreux de globules sphériques, et qui se trouve dans les vins gras, huileux ou filants.

Maire dou vinagre, *Mycoderma aceti*, mère du vinaigre, champignon assez voisin, par sa forme microscopique, du *Mycoderma vini*, mais produisant rapidement l'acétification du vin ; tandis que la **Flour dou vin** peut laisser plus ou moins longtemps ce liquide inaltéré, à la condition que le voile mycodermique ne présente pas la moindre trace de mère de vinaigre.

Mildieu, *Peronospora viticola*, mildew, nouveau parasite de la

vigne ; — n'a-t-elle pas assez d'ennemis ? — qui amène le brunissement, la dessiccation et la chute des feuilles, et produit ainsi la dénutrition de la plante et la non-maturation des fruits. Des arrosages avec une solution de sulfate de cuivre paraissent le remède efficace.

Mouffo di barrico, *Diderma papaverinum racodium cellare, stilbum typhinum,* moisissures des vieux tonneaux.

Mouffo dou pan, *Aspergillus glaucus, mucor mucedo, oïdium aurantiacum,* moisissure du pain.

Moussiduro, les mêmes que les moisissures du pain, plus des espèces empruntées au genre *Ascophora, Penicillium*.....Ce sont les champignons qui font le désespoir des ménagères et poussent avec une rapidité étonnante sur les conserves de fruits, les fruits naturels, les confitures, le fromage, la viande et toutes sortes de provisions.

Muscardino, *Botrytis bassiana,* muscardine, grave maladie bien connue des vers à soie.

Pourridié, autre maladie de la vigne encore à l'étude.

Pousso dou vin, champignon auquel on attribue l'altération du vin connue sous le nom de *pousse*, encore à l'étude.

Roui, Rouvi, rouille urédinée, parasite qui se développe sur toutes les parties vertes des graminées, principalement à la face inférieure des feuilles, moins redoutée que le charbon parce qu'elle respecte les organes de la reproduction.

Si le lecteur juge de l'importance de l'œuvre de M. Réguis par la longueur de cette analyse, il se convaincra du grand cas que nous en faisons et de l'estime en laquelle nous désirons qu'elle soit tenue par nos confrères.

Une certaine restriction à ce jugement si favorable n'est-elle pas légitimée par son titre même? Elle ne produira pas tous les fruits qui auraient pu en résulter, précisément parce qu'elle est trop *provençale*. Nous aurions préféré *nomenclature* à synonymie. Synonymie provençale doit s'entendre, non de la version en langage de Vaucluse et d'une partie des Bouches-du-Rhône des noms latins et français des champignons, mais de la traduction comparée de ces mêmes noms dans tous les dialectes de langue d'oc, et on sait s'ils sont nombreux. Ainsi serait pleinement justifié le titre de synonymie provençale. Ce travail est à faire. Nous le passons à une plume plus compétente. Dans la synonymie de M. Réguis, la truffe a nom *rabasso*, c'est-à-dire par une appellation populaire, bien peu justifiée, grosse rave; peut-être même à cause de la teinte noirâtre veinée de blanc de son tissu, mauvaise rave, le suffixe *asso* (*assa*, à Montpellier) ayant les deux sens augmentatif et péjoratif. A Montpellier et dans une grande partie du Midi, *truffa*, tout court, veut aussi dire pomme de terre. Dans la vallée de l'Hérault et ailleurs, on ajoute souvent

blanca pour désigner ce précieux tubercule alimentaire, que le riche et le pauvre peuvent également se procurer, *truffa negra* étant réservé à la truffe proprement dite, au diamant de la cuisine, style Brillat Savarin. A Marseille, on dit aussi *truffo*.

On le voit, une substance alimentaire bien connue porte des noms tout différents dans des localités si voisines que le département de Vaucluse et le département de l'Hérault. Combien plus doivent être accusées les variétés dialectales des autres espèces dans les divers pays de langue d'oc!

A l'honneur de M. Réguis, nous dirons que, suivant l'exemple des vrais savants, il cite avec autant d'empressement que de bonne foi les naturalistes qui l'ont précédé. Il invoque même de nouvelles lumières de la part de tous ceux qui pourront lui en fournir, en annonçant sa formelle intention de respecter le *suum cuique tribuito*. Parmi les auteurs dont il invoque le témoignage, nous mentionnerons spécialement les suivants, dont plusieurs sont avantageusement connus dans la science française : MM. Louis Planchon, à qui le dictionnaire est dédié, de Seynes, Granel, Figuier, Quelet, Ferry de la Bellone, Bonnet, Reverchon, etc., et tant d'honorables et modestes instituteurs primaires, que nous ne pouvons dénommer faute d'espace, qui lui ont fourni des renseignements et n'ont pas rougi — qu'ils en reçoivent nos félicitations les plus sincères — de s'occuper de patois.

Réellement enflammé de l'amour de son sujet, M. Réguis ne reste pas un simple naturaliste praticien, il en arrive à écrire de véritables pages littéraires comme celle-ci : « Ce sont en effet de rudes parasites que les champignons ; rien ne leur est sacré, rien qu'ils n'attaquent : matières organiques en décomposition, matière vivante, tout leur est bon, tout leur sert de milieu. Ils pullulent à l'extérieur de notre corps comme dans son intérieur. On les trouve partout, cherchant comme le loup de la fable quelque chose à dévorer. Ils envahissent nos maisons, nos livres, les tentures de nos appartements, nos fruits en réserve, l'anchois dans la saumure, nos habillements, les écailles des poissons de nos viviers, le corps des insectes, les sabots de nos chevaux, les soies des sangliers, nos produits médicamenteux, la charpie à pansements, la chair de l'homme même. Ce n'est pas tout, poursuivent leur victime jusque dans le cercueil ; ils la poursuivent sur la statue destinée à perpétuer son visage, et là, ils narguent celui qui s'intitule pompeusement le roi de la création. Certains d'entre eux poussent encore plus loin leur crime de lèse-société, ils s'établissent en parasites sur d'autres champignons.

» Et ce ne sont pas les plus robustes qui sont les plus redoutables, bien que quelques-uns contiennent un poison subtil. Ce sont les pygmées, les formes minuscules qui sont surtout à craindre ; beaucoup

de nos maladies et une foule de faits empruntés à la vie pratique sont là pour attester la puissance de ces êtres infimes.

» C'est un de ces petits champignons qui a détruit, au commencement de ce siècle, le *Foudroyant,* vaisseau de 80 canons de la marine française, et la frégate *Reine-Charlotte* de la marine anglaise. Ces masses de bois et de fer avaient bravé maintes fois boulets et mitrailles; un infiniment petit, une quantité négligeable, a suffi pour les anéantir. Éternelle lutte du lion et du moucheron !... »

Cette page ne serait certainement pas déplacée dans le meilleur des recueils de littérature scientifique contemporaine.

A. ESPAGNE.

CHRONIQUE

Le bureau de la Société est ainsi composé pour l'année 1887 [1]:

Président : M. Itier;
Vice-président : M. Revillout;
Trésorier : M. Lambert;
Secrétaire : M. Chabaneau;
Secrétaire-adjoint : M. Dubouchet.

*
* *

M. Alexandre-Charles Germain, doyen et professeur honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, est mort le 26 janvier 1887 à l'âge de soixante-dix-sept ans. M. Germain ne faisait pas partie de la *Société des langues romanes.* Mais il a rendu trop de services à nos études, en général, par ses savantes publications, à plusieurs d'entre nous en particulier par ses conseils et ses obligeantes communications, pour que la *Revue des langues romanes* n'ait pas le devoir de s'associer aux regrets que sa mort a inspirés et aux hommages qui ont été rendus à sa mémoire. Ce sont, au reste, deux membres de notre Société, M. Castets et M. Revillout, qui ont été, à ses obsèques, les interprètes éloquents du deuil de la Faculté des lettres. Un autre de nos confrères, M. Alphonse Roque-Ferrier, a rappelé, dans un excellent article du *Messager du Midi,* les titres de M. Germain à la reconnaissance des érudits, en signalant, en particulier, parmi les documents si nombreux qu'il a mis au jour, ceux qui intéressent spécialement

[1] On a omis d'indiquer, en temps utile, la composition du bureau pour l'année 1886. Nous la donnons ici pour mémoire :
Président : M. le docteur Espagne;
Vice-président : M. Itier;
Secrétaire-adjoint : M. Chassary;
Secrétaire et trésorier, comme ci-dessus.

[2] Le concours artistique a pour triple programme : 1° un dessin: *Apothéose de Théodore Aubanel;* 2° une statuette d'arlésienne: *Mireille;* 3° mise en musique de la pièce XIV de la *Miougrano entre-duberto.*

nos études. Et c'est encore un autre membre de notre Société, M. Michel Bréal, qui, en sa qualité de président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a prononcé, dans la séance du 4 février de cette Académie, un éloge de M. Germain où les ouvrages et le caractère de l'auteur de l'*Histoire de la commune de Montpellier* sont magistralement appréciés.

***

SOCIÉTÉ DES FÉLIBRES DE PARIS. — **Jeux floraux de 1887.** — *Septième Concours.*

Les Jeux floraux de Paris, organisés par la Société des Félibres, comprendront cette année, comme en 1886, un concours littéraire et un concours artistique.

Le Félibrige parisien maintient l'adjonction aux sections précédemment établies du concours de sculpture et du concours dit classique, destiné à répandre le goût des études félibréennes parmi les élèves des classes d'humanités. De nouveaux prix sont attachés à ces utiles créations.

La distribution solennelle des récompenses aura lieu, suivant l'usage, en mai prochain, à l'occasion des fêtes annuelles des félibres parisiens, auxquelles sont conviés tous les amis de la littérature méridionale.

Voici les parties du programme qui concernent la littérature :

Concours littéraire. — *A.* Prix du Ministre de l'Instruction publique, à la meilleure étude en prose française sur ce sujet : *les Femmes troubadours* (jusqu'à Clémence Isaure inclusivement).

B. Prix : une médaille de vermeil, au meilleur envoi (prose en langue d'oc) sur ce sujet : *les Feux de la Saint-Jean.*

C. Prix : une médaille de vermeil, à la meilleure poésie en langue d'oc sur ce sujet : *Théodore Aubanel.*

D. Prix : une médaille d'argent, au meilleur sonnet en langue d'oc sur ce sujet : *la Truffe noire.*

E. Prix : une médaille d'argent, à la meilleure traduction en langue d'oc (prose) du passage ci-après du livre II du roman les *Misérables*, de Victor Hugo (la Chute) : *le soir d'un jour de marche,* jusqu'à cette phrase : *les soirées d'octobre y sont froides.*

F. Prix : une médaille de vermeil, à la meilleure poésie en langue d'oc sur ce sujet : *les Fêtes du Soleil à Paris.*

Concours classique. — Pourront seuls concourir les élèves inscrits aux classes d'humanités ou ceux qui suivent des cours d'enseignement secondaire, quel qu'en soit le caractère (la classe et le cours doivent être indiqués sous pli cacheté, après le nom de l'auteur).

A. Prix : médaille d'argent et un exemplaire de la nouvelle édition de *Mireille* (Lemerre, éditeur), à la meilleure traduction en langue d'oc (prose) de la première églogue de Virgile (*Tityre, tu patulæ,* etc.)

B. Prix : Médaille d'argent et un exemplaire des *Contes de Roumanille,* à la meilleure traduction en langue d'oc (prose) du passage des *Caractères* de La Bruyère, ci-après désigné : *le Distrait* (Ménalque descend son escalier, etc.), jusqu'à la phrase : *la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé.*

N.-B. — Les divers dialectes romans du midi de la France pourront être employés par les concurrents.

Prix Florian. — Une médaille de vermeil grand module, à la meilleure poésie en langue française sur ce sujet : *Florian.* — La poésie classée la première sera lue aux prochaines fêtes de Sceaux par l'un des acteurs des théâtres nationaux.

AVIS. — La Société des Félibres croit utile de faire connaître, dès à présent, que le prix du Ministre de l'Instruction publique sera accordé, en 1888, à la meilleure étude en prose française sur le sujet ci-après : *Théodore Aubanel* (Poésies, théâtre, discours).

***

Un habile artiste, dont la réputation n'est plus à faire dans le Midi, M. Edouard Marsal, a dessiné d'après nature, le lendemain même du décès, *Théodore Aubanel sur son lit mortuaire.*

Cette œuvre, jusqu'ici inédite, est d'une vérité frappante, d'une finesse d'exécution hors ligne. Le grand félibre a eu, comme on le sait, une agonie très-calme. Le fidèle dessin de Marsal le représente venant de franchir le moment suprême, sans la moindre altération des traits, dans toute la sérénité d'un tranquille sommeil. C'est Aubanel vivant encore, saisi en quelque sorte à la dernière minute de son existence, et, n'était le pieux appareil dont la famille avait entouré la couche funèbre de son illustre chef, on se prendrait à attendre son réveil.

MM. Hamelin frères, directeurs de l'Imprimerie centrale du Midi, ont pensé que les personnes qui s'intéressent à la renaissance des lettres méridionales attacheraient quelque prix à l'œuvre de Marsal, et seraient désireuses de posséder un souvenir si palpitant d'un des hommes qui ont le plus puissamment contribué à élever le Félibrige au-dessus des attaques dont il a été l'objet et à forcer l'admiration de ses plus acharnés détracteurs. Ils l'ont fait graver par M. Gillot, qui l'a reproduite dans ses dimensions originales, avec l'exactitude la plus scrupuleuse et une habileté vraiment remarquable, et ils viennent de l'éditer avec un soin d'exécution qui leur fait le plus grand honneur.

Théodore Aubanel sur son lit mortuaire est une œuvre d'art qui ne sera déplacée dans aucun cabinet d'amateur. Elle est destinée à l'encadrement, imprimée sur demi-raisin, avec larges marges teintées azur et rehaussées d'un filet outre-mer. Elle est vendue à un prix très-modéré [1], accessible à tous, et qui lui assure un plein succès auprès des nombreux admirateurs d'Aubanel.

***

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer un autre hommage à la mémoire de Théodore Aubanel, que lui prépare la piété de ses fils: il s'agit d'un recueil des principaux discours et articles prononcés et écrits à l'occasion de sa mort, auxquels seront joints des extraits de ses œuvres. M. Louis Roumieux donnera aussi ses soins à cette publication, qui sera comme le *tombeau* du noble poëte, dont il fut l'ami le plus intime.

***

Et, puisque nous venons de nommer Louis Roumieux, n'oublions

[1] Ce prix est de 2 fr. pour les exemplaires pris à Montpellier, et de 2 fr. 50 par la poste, emballage sur rouleau.

pas de mentionner, avec les justes éloges qu'elle mérite, la très-élégante plaquette qu'il vient de publier[1] sous le titre de « *Costo-bello,* oumagi à gento dono Antounin Glaize. »

A ce poétique hommage, Théodore Aubanel devait s'associer. La dernière lettre qu'il a écrite nous l'apprend d'une façon touchante. Cette lettre est imprimée en tête du volume, et elle est suivie d'un beau sonnet d'Antonin Glaize à la mémoire du poëte. La publication de Louis Roumieux se trouve être ainsi, en même temps qu'un hommage à Mme Antonin Glaize, un nouvel et précieux hommage à la mémoire d'Aubanel.

***

La bibliothèque des « Littératures populaires de toutes les nations », publiée par MM. Maisonneuve et Charles Leclerc, s'est enrichie récemment d'un nouveau volume qui ne sera pas le moins recherché de cette élégante et instructive collection. Il a pour titre : *Traditions indiennes du Canada nord-ouest,* et comprend cent trente-deux légendes recueillies, durant un séjour de vingt ans chez les tribus indiennes de cette région, par M. Emile Petitot, ancien missionnaire. A la fin de chaque partie du recueil (il y en a sept, nombre égal à celui des tribus dont les traditions sont rapportées), M. Petitot donne un spécimen de la langue de chacune d'elles, accompagné d'une traduction littérale, qui ajoute, pour les linguistes, un attrait de plus à sa belle publication.

***

Une nouvelle revue, à laquelle nous souhaitons le meilleur succès, et qu'il serait superflu de recommander à nos lecteurs, vient d'être fondée à Paris, sous le titre de *Revue des patois gallo-romans*. Elle est publiée par M. J. Gilliéron, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études, et M. l'abbé Rousselot, chargé du cours d'histoire de la langue française à l'Ecole des Carmes. Nous reproduisons avec plaisir le programme qui nous a été communiqué.

Objet de la Revue. — *La Revue des patois gallo-romans* a pour objet :

1° De recueillir tout ce qui reste encore des patois parlés dans les limites de l'ancienne Gaule et des colonies françaises ;

2° De fournir à ceux qui s'intéressent aux patois le moyen de faire profiter la science de leurs recherches et de leurs travaux ;

3° De faire connaître les méthodes d'information réclamées par les exigences de la science ;

4° De propager un système graphique uniforme qui permette de représenter exactement les sons et de comparer sûrement entre elles les données fournies par les différents patois ;

5° Enfin de publier des articles de fond qui intéressent les études de patois et de philologie gallo-romane.

Opportunité de la Revue. — Il n'y a pas un village de France, de Belgique et de Suisse, qui ne contienne dans son patois quelque particularité intéressante à signaler, et qui ne puisse apporter des lumières soit sur l'histoire de la langue française ou de la langue provençale, soit sur l'étude si importante de la transformation des sons.

[1] Avignoun, empremarié Aubanel fraire, 32 pp. in-4o.

Or les patois disparaissent rapidement. Il faut se hâter de les recueillir, si l'on ne veut pas laisser périr toutes les richesses qu'ils renferment.

D'autre part, la science des langues a, depuis quelques années, porté son attention sur les parlers populaires. Mais les matériaux lui manquent. *La Revue des patois gallo-romans* vient donc à son heure.

A qui s'adresse la Revue? — La Revue des patois gallo-romans s'adresse donc tout à la fois aux savants, qui y trouveront des matériaux dignes de foi et faciles à interpréter ; aux amis de notre littérature populaire, à qui elle offrira des contes, des chansons, des proverbes, etc. ; aux plus humbles travailleurs, à qui elle servira d'organe pour faire connaître soit le glossaire d'un patois, soit des particularités de formes ou de sens d'un mot, d'une locution, etc. Des questions précises posées à nos correspondants faciliteront les enquêtes.

Dans le vaste champ qui s'ouvre devant nous, il y a place pour toutes les collaborations, et nous osons espérer qu'il y aura plaisir et profit pour tous les lecteurs.

Conditions d'abonnement. — La Revue des patois gallo-romans paraîtra tous les trois mois, par fascicules de cinq feuilles au moins. On a pu, en supprimant tous les frais accessoires, en établir le prix à 12 fr. par an pour la France, 14 fr. pour l'étranger. Si le nombre des souscripteurs le permettait, le nombre de feuilles serait augmenté.

***

La Maintenance de Provence du Félibrige publiera désormais, par fascicules mensuels de 16 pages, un « librihoun », qui contiendra non-seulement les comptes rendus des séances, les rapports, comptes de gestion et autres documents d'ordre administratif, mais encore des pièces en prose et en vers des membres de la maintenance et des nouvelles littéraires. Le prix d'abonnement est de 4 francs. S'adresser à M. Jean Moné, secrétaire de la maintenance, *rue des Belles-Feuilles*, 17, à Paris.

***

La Ben Vengudo. Voilà justement ce que nous souhaitons au petit volume que M. J.-B. Gaut, bibliothécaire de la Méjanes, à Aix, et félibre majoral, vient de publier sous ce titre. C'est, comme le titre le dit encore, un mystère en trois actes, en vers provençaux, mêlés de chant (musique de Borel). Le sujet est l'adoration des Mages et la fuite en Egypte de la Sainte Famille. L'auteur, s'inspirant des mystères du moyen âge, a introduit dans son ouvrage, à une dose assez forte pour déplaire peut-être à quelques lecteurs, l'élément grotesque. Mais cet ouvrage est intéressant, écrit dans une bonne langue, et il est à désirer qu'il subisse le plus tôt possible l'épreuve de la scène.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi (Hamelin Frères).

VERS ATTRIBUÉS A L'ESPRIT MALIN

AVEC COMMENTAIRE

Dans le catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements, le ms. H. 4 de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier est décrit de la façon suivante : « Grand » in-folio sur vélin.—Cassiodori variarum formularum libri IV. » — Cassiodori variæ epistolæ. — Symachi epistole. — Boetius » de Trinitate. — Sidonii Apollinaris libri IX. — Ejusdem pa- » negiricus. — XIIe-XIIIe siècle.

» Fonds de l'Oratoire de Troyes, provenant de Pithou. A » deux colonnes. Voyez les *Archives de M. Pertz,* t. VII, » p. 194. »

Cette description est incomplète. Le traité de Boèce : ***Liber de incarnatione Christi ad Iohann.*** commence au feuillet 125, *recto*, col. *a*, et finit au *recto* du feuillet 127, col. *a*, par le mot ***Explicit***. Puis viennent, sans titre ni séparation aucune, les vers latins reproduits ci-dessous et leur commentaire.

Ces vers ont été déjà publiés dans Du Cange au mot AMARATUNTA. Voici l'article : « Vox factitia quæ cum aliis pluribus » occurrit in versibus sequentibus quos eruditissimus vir D. » *le Beuf* Canonicus Autissiodor. ad calcem veteris M S. 12 » sec. scriptos reperit cum hoc titulo, *Versus maligni Angeli,* » atque morali eorumdem explicatione. »

Suit le texte, où au v. 6 Du Cange donne *praelatura* au lieu de *prolatura ;* puis viennent quelques remarques. « Ubi *Agarne* » dictum puto pro *Agarene, Codoxiae* pro *Cacodoxiae, Dippus* » pro *Œdippus,* unde arbitror aenigmaticos esse versus, qui- » bus ad aliquam historiae illius aevi partem alluditur. Certe » hic versus

» Praelatura tibi jam constat munera plura

» praelatum aliquem simoniaca labe infectum arguere vide-
» tur. »

On verra que le commentaire latin dont l'abbé Le Beuf avait indiqué l'existence n'est d'accord avec Du Cange que sur un seul point, le sens qu'il convient d'attribuer au mot *Dippus*. Je propose de corriger [*i*]*dippus*, ce qui est conforme à la prononciation grecque du moyen âge, et les copistes ont pu n'écrire que l'un des deux *i* donnés par la suite *tibi idippus*. Quant à l'origine de ces vers, le commentaire mentionne deux légendes. D'après l'une, qui semble avoir été la plus répandue, ils auraient été composés par le démon pour nuire à la foi chrétienne ; une autre légende les attribuait aux bons anges, et le commentateur s'ingénie à démontrer qu'ils peuvent être entendus dans un sens favorable à la religion catholique. On pourra apprécier si son argumentation est partout bien solide; mais je ne puis m'empêcher d'avouer qu'elle ne m'a pas complétement convaincu.

L'auteur de cette étrange composition en treize vers, nombre qui en pareille matière est peut-être par lui-même digne d'attention, paraît s'être attaché à envelopper sa pensée sous les formes les moins intelligibles. Cela doit inspirer au moins quelque défiance. Le commentateur, malgré son désir de donner une explication orthodoxe, reconnaît qu'il y a là un mélange d'emprunts faits à l'Écriture sainte et de souvenirs païens. L'impression générale que l'on éprouve en lisant cette suite de phrases, dont le lien échappe, est plutôt celle d'une représentation dérisoire de divers moments de la vie du Christ, et plus particulièrement de la Passion. Il est probable que le théologien qui s'est donné la peine de les interpréter en connaissait le véritable sens, et qu'il s'est appliqué à en présenter une sorte de contre-partie ; mais çà et là, malgré ses efforts, on entrevoit une façon d'entendre très-différente de celle qu'il recommande.

Je ne suivrai point le bon commentateur latin dans sa tâche ardue, et je laisse au lecteur le soin de décider si le *Trax Orontes* est bien le diable, et de rechercher quelle est la victime immolée au sommet de la montagne, au milieu des clameurs de la foule ameutée. Voici d'abord le texte de ces vers si mal famés :

Oppositum montem conscendere cernis Oronten.
Arma tua dextra capies et fer capud extra.
Hinc gladio multos umbris mactabis inultos.
Sed prius hoc unus puerorum fert tibi munus.
Lanx, que cum carne tibi dudum servit agarne,
Iam prolatura tibi constat munera plura.
Hinc et gallina dat vocem: pandite lina
Panibus indutos piscesque videte minutos.
Trax caput Orontis iacet hoc in corpore montis,
Quem circumstabant acies et vociferabant:
Amaratunta tili c[en]odoxia, noxia Nili
Pensa tibi. [I]dippus eris hoc in lumine lippus,
Victus amore pio. Sic cantat maxima Clio.

Il faut avouer qu'au point de vue de la prosodie et du style, ces vers ne mériteraient à leur auteur qu'une note assez faible : si l'on me passe le mot, qu'ils viennent de l'enfer ou d'ailleurs, ils ne valent pas le diable. Ils sont de l'espèce appelée *vers léonins*, où le premier hémistiche rime avec le second. Mais, pour obtenir cette consonnance, l'on a, aux vers 5, 6, 7, allongé une syllabe brève en vertu de la force de la césure, licence peu classique et assurément condamnable. Le vers 8 finit deux fois, ce qui est également une faute. Enfin la première syllabe d'*Orontes*, brève au premier vers, est employée comme longue au vers 9.

Il vaut mieux ne rien dire du style. Cependant la fin est d'un homme tout à fait content et fier de son œuvre. Après avoir dit au lecteur, autant du moins qu'on peut le supposer, qu'en présence de ses énigmes il sera comme un Œdipe aveuglé par une trop brillante lumière, il s'écrie d'une voix triomphante : *Sic cantat maxima Clio!* se plaçant ainsi sous le patronage de la Muse antique.

Quoi qu'il en soit du mérite littéraire de ces vers, l'on y rencontre quelques mots étranges, qui dénotent une composition originale et non un simple centon. Du Cange, à propos d'*agarne*, suppose qu'il est dit pour *agarene*. Mais ce qu'il nous apprend à ce sujet est peu suffisant : « *Agarnus* pro *Agarenus*. Vide in *Amaratunta*. » C'est revenir au point de départ. Si l'on veut chercher encore, l'on a : « *Agareni*, Sarraceni, etc.» Il ne connaissait pas le mot et a été trompé par une simple

ressemblance. Notre commentateur en sait plus long : « *Agarne* » vel *Agarna* dicitur esse avis, cuius caro suavis est ad co- » medendum, sed comedentes se interficit. » On a vu que Du Cange se borne à dire d'*Amaratunta* que c'est un mot forgé. Le commentateur latin y voit un mot syriaque signifiant *à la venue du Seigneur* : « *Amarathunta* vel *maranata* magis Syrum » quam Hebreum, quamvis ex confinio utrarumque linguarum » aliquid et Hebreum sonet. Interpretatur autem *maranata* » Dominus noster venit, *amarathunta* in Domini nostri adventu » vel reditu. » L'on a dans Du Cange, à la locution *Maran-Atha* : « Voces Syriacae, quae *Dominus venit* significant. Im- » precationis genus quod in chartarum infractores intentari » solitum erat. » Suivent des exemples, et il est renvoyé à l'article *Marani*. Le nom de *Marans*, en Espagne, finit par désigner les Maures.

Dans *Codoxia*, Du Cange voit *cacodoxia*, mauvaise doctrine. Le commentateur l'explique par *cenodoxia* (κενοδοξία), vaine gloire ou vaine doctrine, et j'ai proposé d'accepter cette leçon, qui donne au vers le nombre de syllabes requis.

A propos du mot *Dippi* (v. 12), le commentateur et Du Cange sont d'accord ; mais j'ai cru pouvoir suppléer la première syllabe du mot, parce que *Œdipus* venant de Οἰδίπους aboutit à la prononciation *Idipus* (οι = ι dans la prononciation grecque moderne). Le redoublement de la consonne de la dernière syllabe n'est qu'une faute d'orthographe, qui a permis de faire entrer le mot dans un vers hexamètre.

J'arrête ici mes remarques. J'ai hâte de laisser la parole au patient commentateur, que l'on trouvera peut-être long, mais qui ne croyait pas avoir épuisé la matière. Ne termine-t-il pas en disant : « On pourrait dire encore d'autres choses au sujet de ces vers ; mais, pour le moment, ces explications doivent suffire ?[1] »

Hos versus composuisse fertur malignus angelus ; et tamen recta sunt, nisi fallor, que in eis dicuntur, quia nullus malignorum spirituum quicquam agere vel loqui potest, nisi quod

[1] J'ai conservé exactement le texte du manuscrit, bien que quelques incorrections paraissent dues plutôt au copiste qu'à l'auteur.

disponente Deo permittitur. Non enim est potestas nisi a Deo. Et videlicet voluntas quidem demonum semper sit iniusta, potestas tamen eorum semper est iusta, quia voluntatem a se ipsis habent, sed a Deo potestatem. Unde et scriptum est quia « spiritus domini malus irruebat in Saul. » Domini enim erat ipse nequam spiritus per licentiam voluntatis iniuste. Sic et iste, qui versus istos composuit, fortasse spiritus domini malus fuit. Non ergo videatur incredibile quia malignus spiritus, aliquid loqui volens ad deceptionem fidelium, compulsus sit ea loqui per que fideles contra deceptionem cauti redderentur, vel a deceptione liberarentur, quum, scriptura sancta docente, cognovimus quod et Balaam populo Israhel maledicere voluit, sed disponente Dei sapientia benedixit ei. Aliis tamen visum est quod angelus sanctus hos versus composuerit, quod et nos ipsi approbamus, licet quedam ex libris gentilium in eis cernamus. Sed quicumque eorum auctor sit, ecclesia, vel quilibet fidelium, per eos docetur sive monetur habere cautelam adversus hereticos super catholicum populum insurgentes, et gladio verbi domini percutere eos, atque diabolum, cuius ipsi membra sunt, ab eis amputare, ut ad Christum possint pervenire. Fallacem quoque persuasionem hostis, que per eos fit, et mortiferam eorum doctrinam cavere monetur vocemque salvatoris subtili receptaculo mentis percipere et miraculum quinque panum ac duorum piscium, ubi reseratio testamenti veteris figurata est, intelligere. Dehinc per huius vocis intelligentiam panumque fractionem ostenditur eiusdem crudelis adversarii deiectio, dum ad Christum convertitur magna pars hereticorum, qui eiusdem hostis erant membra et undique defendebantur contra catholicos ab heresiarchis oblatrantibus; sed et ipsorum heresiarcharum perditio demonstratur, que fiet in adventu iudicis, quin in abyssum eos arrogantia eorum demerget. Rursumque monetur quilibet nostrum ut lancem iuste ponderationis teneat, et videbit in sententiis hereticorum tenebras, in quibus imperiti lumen esse putant, si pie religionis amor in eius corde regnaverit.

Quia ergo sensum versuum istorum breviter prelibavimus, iam de his, prout dominus dederit, tractare incipiamus. Ait namque eorum compositor, quisquis ille fuerit, *Oppositum montem conscendere cernis Orontem,* et cetera. Orontes dicitur

esse Babylonis fluvius, Babylon vero, que interpretatur confusio, civitas est seculi, cuius cives sunt omnes reprobi, et est contraria civitati Dei Ierusalem, cuius cives sunt omnes electi. Quid ergo per Orontem Babylonis fluvium designatur, nisi lapsus hereticorum ad ima confusionis et nequitie magis ac magis semper defluens? Mons autem huic oppositus catholicorum est populus, fidei in immobili semper celsitudine permanentium, de quibus canitur: « Qui confidunt in domino sicut mons Syon. » Aliquotiens vero contingit ut subdolus ille hereticorum lapsus magnam sibi partem huius populi subiugans inquinaret. Unde nunc ecclesia, que hoc videt fieri, increpatur quodammodo velud negligens, et ad resistendum excitatur cum dicitur: *Cernis Orontem conscendere oppositum montem,* id est, vides quod hereticorum decursus insurgat super statum ecclesie, quem novit contrarium perversitati sue. Quid ad hec facies? Numquid hec ita fieri permittes? Nequaquam. Sed in forti *dextera tua,* id est in fortibus et electis doctoribus tuis, *capies arma.* Hii per apostolum dicunt: « Non secundum carnem militamus », nam arma milicie nostre non sunt carnalia, sed potencia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. In hac ergo *dextera,* id est spiritalibus et electis militibus tuis, *capies* hec *arma,* per que populum tuum ab hereticis defendas. Vel cuilibet ecclesiastico rectori dicitur, *dextera tua,* id est bona actione tua, *capies arma* spiritalia, ut non verbis solummodo, sed et operibus resistas adversariis fidei. Multo enim potentius resistit eis et debellat eos, qui verba Dei que voce predicat, operibus confirmat. Et cum acceperis hec arma, amputa his *capud Orontis, et fer extra,* id est abscide Sathanam ab hereticis qui est caput eorum, et eice eum ab ipsis, ut ad Christum convertantur. Dictum est quia Babylonius Orontes ascendit super montem ecclesie, et tu *capies arma,* ut ei resistas, et *hinc* quia populus hereticorum, id est contra catholicos insurgit, et tu armatus occurres ei. *Mactabis multos gladio,* id est spiritaliter interficies multos hereticorum sententia anathematis; et *mactabis* eos *umbris*, id est tenebris infernalibus, ut vadant, et non revertantur, ad terram tenebrosam et opertam mortis caligine,

terram miserie et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo. Eos dico *inultos*, quia Deus eos non ulciscetur, quum iuste erunt anathematizati. Illos namque Deus ulciscitur qui iniuste condempnantur. Sed isti manebunt inulti, quia merito sue perversitatis erunt a te iusto anathemate dampnati. Sed priusquam tu sic *arma capias* et *mactes* eos, dum adhuc in negligentia dormitas, unus puerorum, id est singularis princeps demonum, fert tibi hoc munus, ut Orontes ascendat super montem sibi contrarium. Demones enim vocantur pueri, quia non creverunt ex quo creati sunt, et quia pulchros et delectabiles et teneros se fingunt internis aspectibus eorum quibus amena vitiorum suggerunt. Unde et per Ysayam de populo Iudeorum vel carnalium Christianorum his spiritibus per nequissimas delectaciones adherentium dicitur :« et pueris alienis adheserunt. » Alieni quippe sunt maligni spiritus ab omni sorte electorum, et vocantur pueri, sicut dictum est. Horum unus est ille, qui inter eos singulari malicia notabilior est, scilicet diabolus, et ipse *fert tibi,* id est ministrat ad pernitiem tuam, hoc *munus,* id est hoc ferculum mortis, ut hereticorum fluvius ascendat super montem catholicorum. Et *lans,* id est scutella gerens huiusmodi ferculum, *que dudum servit tibi cum carne agarne, constat iam prolatura,* id est, certum est quum profert tibi plura munera talium ciborum. *Agarne* vel *agarna,* dicitur esse avis, cuius caro suavis est ad comedendum, sed comedentes se interficit; et per hanc designantur sentencie hereticorum que delectabiliter sumuntur ab incautis, sed, cum ad cor eorum pervenerint, occidunt animas eorum. *Lanx* ergo *cum carne agarne,* doctrina est hereticorum cum ferculo sentenciarum carnalium et dulcium sed in occulto mortem generantium. Et hec *servit tibi,* id est sub obtentu humilitatis fallaciter ministrat tibi mortiferas dapes, que per carnem *agarne* designantur. Neque modo cepit hoc agere, sed dudum, id est ex longo iam tempore, sic te querit interficere et nisi cito restiteris. *Constat* quia *iam profert tibi plura munera* talium ferculorum, ut multiplici fraude ciborum huius modi puniat animam tuam. Sed *hinc,* id est quia illi per suggestionem talium cyborum, hoc est sentenciarum, ita dolose moliuntur te perdere: *dat* etiam *gallina,* id est Christus, contra eos per evangelium salutiferum *vocem* suam que te vivifi-

cet et custodiat. Huic enim avi se similavit ipse dicens ad Ierusalem: « Quociens volui congregare filios tuos, quem ad modum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti. » Nam infirmatus est ut nos nutriret, et fortes efficeret. Videmus enim quomodo gallina infirmetur in pullis suis. Nulla enim alia avis sic mater efficitur. Videmus nidificare passeres, columbas et alias aves quas, nisi in nidos viderimus, parentes esse non agnoscimus. Gallina vero sic infirmatur in pullis suis, ut, etiam si ipsi pulli non sequantur, filios non videamus, et tamen matrem agnoscamus. Ita fit alis demissis, plumis hispida, voce rauca, omnibus membris demissa et abiecta, ut sicut dictum est, filios non videamus, matrem tamen agnoscamus. Sic ergo infirmari misericorditer dignatus est Christus pro nobis, ut nos sub alis sue protectionis foveret, et a miluo, id est diabolo, custodiret. Hec itaque *gallinæ vocem* sue predicationis per evangelium *dat*, id est gratuito largitur, nullis precedentibus nostris meritis. Sicut enim vox excitat aliquem pigrum dum vocat eum, sic doctrina Christi, vocans nos ad vitam, torporem a nobis excutit, et sicut una vox cum maiori discretione profertur, ita singularis predicatio que per ipsum Christum sonuit, discretior et intelligibilior omnibus aliis fuit ad hanc vocem excipiendam *pandite lina*, id est subtilia cordium retia. Sicut enim in retibus ex lino factis capiuntur ac retinentur pisces, sic in cordibus sanctorum vox domini hac voce prudenti in lino cordis accepta, *videte indutos panibus*, id est oculis intellectualibus considerate quinque milia hominum quos Christus non solum saciavit sed etiam induit quinque panibus ut his cooperti viderentur, dum duodecim cophini fragmentorum superessent. Et *videte* duos *pisces minutos*, id est minutatim divisos a domino, hoc est dicere: « Preter vocem salvatoris que per novum testamentum sonat, attendite quid significet miraculum quinque panum et duorum piscium », id est spiritaliter intelligite vetus testamentum, quia sic poteritis evadere laqueos hereticorum. Quinque enim panes V libros Moysi significant, duo pisces prophetas et psalmos. Sic enim distinxit ipse dominus dicens: « Oportet impleri omnia que scripta sunt in lege Moysi, prophetis et psalmis de me. » Fractio panum et piscium est apertio veterum scripturarum. Hec considerare debemus et non mortiferis agarne

carnibus per hereticos frandulenter pasci. Vel audita voce Christi *pandite lina,* id est expandite retia predicationis ad capiendum alios, facti iam piscatores hominum et adimplentes illud Iohannis « qui audit, dicat veni », et ad id docte faciendum videte *panibus indutos piscesque minutos,* ut expositum est. Tunc enim *Trax caput Orontis,* id est inimicus pacis diabolus qui est caput hereticorum, *iacet,* id est amputatum est a pluribus suis membris et proiectum *in hoc corpore montis,* id est in hoc sublimi populo catholicorum qui sunt unum corpus Christi. Traces quippe homines consueverunt semper delectari discordiis et bellis et interfectionibus hominum, ideoque Sathanas dicitur Trax, id est similis crudelitati Tracis quia est inimicus pacis et incentor discordiarum et inimicitiarum atque homicidiorum et omnium malorum. Qui *iacet* abscisus a suis membris et conculcatus per intelligentiam vocis galline et fractionis panum *in hoc corpore montis* quod est Ecclesia. Unde et Dominus per Ysayam dixerat: « Quo modo tractavi, sic eveniet ut conteram Assyrium in terra mea et in montibus meis conculcem eum. » Assyrius enim rex est diabolus. Quem Dominus, ut mente tractaverat, id est in consilio sapientie sue disposuerat, contritum in terra sua, id est in Ecclesia sua vel in mente suorum et in montibus, id est sublimioribus sanctis, conculcavit. Hoc est ergo quod nunc iacere dicitur in corpore montis ecclesiastici. Ita iacet *capud Orontis,* id est confusi hereticorum populi semper ad inferiora labentis. Quem scilicet Orontem circumstabant acies, id est undique tuebantur contra catholicos parate ad pugnam multitudines heresiarcharum et vociferabant, id est tumultum vocis adversus fidei magistros emittebant, ut quia racione non poterant saltim clamore vociferationis vincerent. Sic namque heretici solent agere dum contra catholicos disputant: multitudine armantur, non racione, et indisciplinato clamore veritatem querunt opprimere ne populum sibi irracionabiliter subiectum, cui dominari semper cupiunt, possint amittere. Sed *amarathuntha,* id est in adventu Domini, *codoxia tili,* vana gloria ipsorum hereticorum qui sunt similes arbori tilo, erit eis *noxia* plaga, id est Rubri Maris, nam sicut Egyptii, persequentes filios Israel et sibi arroganter subicere volentes, non illis nocuerunt, sed sibi ipsis, quia omnes pariter submersi sunt, ita heretici, su-

perbo fastu persequentes catholicos et sibi subdere querentes, non illis sed sibimet ipsis nocent, quia omnes in baratrum perditionis demergentur in adventu Domini. *Amarathunta* vel *maranata* magis Syrum quam Hebreum, quamvis ex confinio utrarumque linguarum aliquid et Hebreum sonet. Interpretatur autem *maranata* « Dominus noster venit », *amarathunta* « in Domini nostri adventu vel reditu. » *Codoxia* vero, id est cenodoxia, grecum est et interpretatur vana gloria. *Tilus* autem mollior et fragilior est omnibus ferme reliquis arboribus, et florescit in tempore suo, videturque minutissimum fructum gignere, sed fructus ille nichil est, quia folliculos sine granis habet. Apte ergo comparantur heretici tilo, quia spiritale robur non habent, ut pote quos spiritus consilii et fortitudinis non confortat, sed molles et inbecilles intrinsecus sunt, et extrinsecus velut florem proferunt, dum se bona opera facturos promittunt, sed nullum operis vere boni fructum faciunt, quum simulatorium et inane est quicquid boni operis agere videntur. Sed huius *tili cenodoxia,* id est hereticorum mollium et inutilium vana gloria, erit eis *noxia* plaga *Nili,* quin sicut Egyptios in abyssum demerget eos *amarathunta,* id est in adventu Domini nostri. Sit ergo tibi *pensa,* id est habe libram iusti examinis ut equa lance penses omnia et videas que sint graviora et que leviora, ut agnoscas hereticorum verba nullum pondus habere et gloriam eorum fumo similem esse, doctrinam autem orthodoxorum pondere veritatis atque sensus gravidam et gloriam eorum, que in Deo est, solidam. Nam, si ita fuerit tibi *pensa,* tu *dippus,* id est prudens ad solvenda enigmata sicut Edippus eris, *lippus in hoc lumine* sciens hereticorum, id est videbis hanc scientiam, quam imperiti putant, esse lumen inquinare et obscurificare mentis oculos, non purgare et illuminare. Vel si fuerit tibi *pensa* iuste ponderationis, tu qui prius eras *lippus,* id est sordidos et caligantes habebas mentis oculos, in hoc lumine pravi dogmatis hereticorum eris nunc *dippus,* id est divinator, hoc est enigmatum interpretator et ligatorum prudens solutor; et hoc eris, si victus fueris *amore pio,* id est sanctam [ecclesiam] repugnaveris ut heretici, sed libenter sensum et voluntatem vinci permiseris ab *amore pio* divine religionis, ut in omnibus adquiescas precepto caritatis diligens Deum et proximum. Nam *sic cantat,* id est sic

sepe resonat *maxima Clio,* id est divina scriptura, quum in his duobus preceptis universa lex pendet et prophete. Clio namque una de Musis esse dicitur, sed hoc loco, ut dictum est, scripturam sacram designat que nobis gaudia celestis patrie decantat et multiplici consolatione nos per dulcedinem sue vocis in hoc exilio letificat. Congruit et interpretacio nobis quum Clio dans cogitaciones interpretatur, et scriptura sacra, dum nos docet et instruit, bonas cogitaciones nobis tribuit. Possent et alia de his versibus adhuc dici, sed nunc ista nobis sufficiant.

EXPLICIT.

Ferdinand CASTETS.

GRAMECIS

Al felibre Castelnau, que ven de faire estampà « Ma Dinieirola », dount m'a fach oumage.

Vostro *Dinieirolo* ero pleno
De sòuses nòus, d'escuts nouvels,
De louidors de touto meno,
Lous us bels, lous autres pu bels.

L'avès esclafado en familho,
E pèr lous amics soulomen,

GRAND MERCI

Au félibre Castelnau, qui vient de faire imprimer « Ma Tirelire », dont il m'a fait hommage.

Votre tirelire était pleine — de sous neufs, d'écus nouveaux, — de louis d'or de toute espèce, — les uns beaux, les autres plus beaux.

Vous l'avez brisée en famille, — et pour les amis seulement, —

Entre que Roumieu, malin drilho,
Fasió 'n superbe bounimen[1].

Ai lou regiscle de la festo ;
Gramecis ! ne soi regaudit :
De bouns libres, n'i a pas de resto ;
Lou vostre pares, es gandit.

Es gandit ! car la pouesio,
La fe, la sano libertat,
Aco 's lou mel de la patrio,
E n'avem pas lou goust gastat.

Canto, felibre, prèguo, plouro,
Fai tindá lou rire a bel talh ;
Que toun *Armado* enaure l'ouro
Del patrioutique tustal.

De tas galoios *Cabussellos*
Retenguen lou counsel moural ;
Sou tant lindos, netos e bellos,
Qu'oundrou l'oustalieiro e l'oustal.

[1] Letro-prefaci de « *Ma Dinièirola.* »

tandis que Roumieux, malin drille, — faisait un superbe boniment [1].

J'ai reçu ma part de la fête ; — grand merci ! j'en suis réjoui : — de bons livres, il n'y en a pas de reste ; — le vôtre paraît, à lui le succès !

Le succès ! car la poésie, — la foi, la saine liberté, — voilà le miel de la patrie, — et nous n'en avons pas le goût gâté.

Chante, félibre, prie et pleure, — fais sonner le rire à foison ; — que ton *Armée* exalte l'heure — de la lutte patriotique.

De ta pièce rieuse des *Couvercles* — retenons le conseil moral ; — ils sont si propres, luisants et jolis, — qu'ils honorent ménagère et ménage.

[1] Lettre-préface de *Ma Tirelire*.

De toun *Ase*, pauro vittimo,
Se pourrio faire lou simbel
De l'umanitat, unanimo
A crida sebo al mal nouvel.

Ai ! malurs, doulous e misèro,
Es lou lot de l'umanitat;
E s'avió pas, sublimo espèro,
Crezenso à l'immourtalitat,

Pla mai que de l'ase bramaire,
Reguinnaire, lourd e testut,
De l'ome estrifat de desaire
Calrió plane lou sort caput.

Pamens dessus sa neit escuro
Tombo d'estellos d'amoundaut:
La familho, tendo seguro,
E la pouesio, grand gaud.

D'aquel soulas de nostre mounde,
N'as a regounfle dins lou *nis*
Que lou traval, d'amics l'abounde,
E l'*amour* pur *raiouvenis*[1].

De ton *Ane*, pauvre victime, — on pourrait faire le symbole — de l'humanité, unanime — à demander grâce aux maux renaissants.

Hélas ! malheurs, douleurs, misère, — c'est le lot de l'humanité; — et s'il n'avait, sublime espoir, — croyance en l'immortalité,

Bien plus que de l'âne brayant, — ruant, malpropre et têtu, — de l'homme brisé de peines, — il faudrait plaindre le sort obstiné.

Pourtant sur sa nuit obscure — tombent des étoiles d'en haut: — la famille, abri sûr; — la poésie, joie immense.

De ces consolations de notre monde, — tu en regorges dans le nid — que le travail, une foule d'amis, — et l'amour pur rajeunissent.

[1] « *Amour dau nis rajouvenis.* » Devise de l'auteur.

D'uno dinieirolo aclapaire,
Te carra lèu la ramplassa:
Quand on es nascut espargnaire,
On pot pas jamai s'en passa.

E dessus sa panso redouno,
Marsal, tourna-mai inspirat,
Metra la listo poulidouno
Des cants nouvels qu'auras rimat.

Adounc, quand d'aquelo coumoulo
Faras sali lous picalhous,
Bravo ! diren toutes en foulo,
La prumieiro a fach de pichous.

E benastrugarem lou paire,
Moudeste e fort, valhent e dous,
Que, dins la lenguo de sa maire,
Al lioc d'un tresor n'aura dous.

F. Donnadieu.

Beziès, 4 février 1887.

Une tirelire brisée, — il t'en faudra bientôt une autre : — quand on est né économe, — on ne peut plus s'en passer.

Et sur sa panse rebondie, — Marsal, de nouveau inspiré, — mettra la liste gracieuse — des chants nouveaux que tu auras rimés.

Or, quand de celle-ci comblée — tu feras sortir les monnaies, — bravo ! dirons-nous en foule, — la première a fait des petits.

Et nous féliciterons le père, — modeste et fort, vaillant et doux, — qui, dans la langue de sa mère, — au lieu d'un trésor en aura deux.

F. Donnadieu.

Béziers, 4 février 1887.

RIRE E PLOUR

A bèu cop mai de sabour
Lou rire que lou plour bagno ;
Coumo uno perlo d'eigagno
Sul sen rose d'uno flour,
A bèu cop mai de sabour
Lou rire bagna de plour.

La vido a pèr noste cor
Tant de chale, car la mort
Nous espincho de tout caire
Coume un traite e marrit laire.

Qu'enchau? A mai de sabour
Lou rire que lou plour bagno ;
Coumo uno perlo d'eigagno
Sus la raubo d'uno flour,
A bèu cop mai de sabour
Lou rire bagna de plour.

De que sem? De que sem pas?
De la guerro ou de la pas.

RIRE ET PLEURS

Il a bien plus de saveur — le rire que les pleurs mouillent ; — comme une perle de rosée — au sein rose d'une fleur,— il a bien plus de saveur — le rire mouillé de pleurs.

La vie a pour notre cœur — tant d'attraits, car la mort — nous épie de tous côtés — comme un traître et maudit larron.

Qu'importe? Il a plus de saveur — le rire qu'un pleur mouille ; — comme une perle de rosée — sur la robe d'une fleur, — il a bien plus de saveur — le rire mouillé de pleurs.

Que sommes-nous? Que ne sommes-nous pas? — De la guerre ou

E dòu bonur barrulaire
Quau ten lou secret, pecaire?

Ah! manco pas de sabour
Lou rire que lou plour bagno;
Coumo uno perlo d'eigagno
Penjado au còu d'uno flour,
A bèu cop mai de sabour
Lou rire trempe de plour.

I a mai de milo e milo an
Que l'ome lou vai cercan
Lou secret dòu grand mistèri
Que pourrié nous rendre lèri;

Desempiei, a de sabour
Lou rire que lou plour bagno;
Coumo perleto d'eigagno
Au front lusent d'uno flour,
A bèu cop mai de sabour
Lou rire trempe de plour.

Aqueu que lou troubara
Au destin coumandara;
Clavara noste martire,
E sans ploura pourren rire.

de la paix. — Et du bonheur vagabond — qui tient le secret, hélas?

Ah! point ne manque saveur — au rire que les pleurs mouillent;— comme une perle de rosée — qui tremble au cou d'une fleur, — il a bien plus de saveur — le rire trempé de pleurs.

Voilà des milliers d'années — que l'homme le va cherchant — le secret du grand mystère — qui pourrait nous rendre joyeux;

Depuis, combien de saveur — a le rire qu'un pleur mouille; — comme une perle de rosée — au front brillant d'une fleur, — il a bien plus de saveur — le rire trempé de pleurs.

Celui qui le trouvera — commandera au destin; — il finira notre martyre, — et sans pleurer nous pourrons rire.

Pamens i a mai de sabour
Au rire que lou plour bagno ;
Coumo uno perlo d'eigagno
Fa mai poulido uno flour,
Sempre aura douço sabour
Lou rire bagna de plour.

MANDADIS

Au malin Proutèu-Roumieu,
Que plouro, ris, canto, danso,
Mandi un gramecis agradieu[1];
A taulo en l'ounour de la panso,
Au soulèu de dous iue vieu,
A *Costo-Bello* l'estieu
Em' uno gento assistanço,
Ou per lausa lou bon Dieu,
A toujour lou fieu,
Roumieu.

F. DONNADIEU.

[1] Pèr soun pouemo de Costo-Bello e tout ço bèu que l'acoumpagno.

Pourtant il est plus de saveur — au rire que les pleurs mouillent ; — comme une perle de rosée — rend plus jolie une fleur, — toujours aura plus de saveur — le rire mouillé de pleurs.

ENVOI

Au malin Protée-Roumieux, — qui pleure, rit, chante, danse, — j'envoie un merci gracieux ; — à table en l'honneur de la panse, — au soleil de deux yeux vifs, — à Coste-Belle l'été — avec une aimable assemblée, — ou pour louer le bon Dieu, — il est toujours le premier, — Roumieux.

Frédéric DONNADIEU.

Béziers, 26 février 1887.

LA FOURNARINO

I

A Rafael Sanzio

Pelsses d'un blound daurat, uelh d'azur, grand e vieu ;
Nas à prou-peno arquat, bouqueto fermo e fresco,
E dambe soun frount large e soun aire agradieu,
Nous la mostros, ta migo inmourtalo qu'envesco.

O Mèstre delicat e cremant de passieu,
Metes la que pourtèt michos à pleno desco
Al *Parnasse* Clio, l'adreitos dins la fresco
D'Eliodor e per la *Transfiguracieu*.

Vivento, le colh nud e sens cap de beliso,
La fas sus un papiè qu'an troubat à Veniso,
Retrat que, dejoubs, porto un sounet delicious.

La belo Fournarino ! Après l'abe pintrado,
Raiant de glorio cando, ô Mèstre, l'as cantado,
Toutjoun dambe l'engenh superbe e gracious

28 de mars 1878.

LA FORNARINE

I

A Raphaël Sanzio

Cheveux d'un blond doré, œil d'azur, grand et vif; — nez à peine arqué, bouchette ferme et fraîche, — et avec son front large et son air agréable, — tu nous la montres, ta maîtresse immortelle qui charme.

O maître délicat et brûlant de passion, — tu places celle qui porta miches à pleine corbeille — au *Parnasse* Clio, tu la dresses dans la fresque — d'Héliodore et dans la *Transfiguration*.

Vivante, le cou nu et sans aucune parure, — tu la *fais* sur un papier que l'on a trouvé à Venise, — portrait qui, au-dessous, porte un sonnet délicieux.

La belle Fornarine ! Après l'avoir peinte, — rayonnante de gloire pure, ô Maître, tu l'as chantée — toujours avec le génie superbe et gracieux.

28 mars 1878.

II

Sounet de Rafael Sanzio

Coumo la vesi e coumo esclairo dins moun cor,
La tieu' grando bèutat, ma pincelado franco
N'es pas à la pintra parivo, e me fa manco,
Per ço qu'è flaco ma per un amour tant fort.

Atal soun tourmentat de l'enfinido ardou !
Visatge al tint rousat sé coumoul à pèl blanco,
An, dambe la redoundo e mai delicado anco,
Poulidesso qu'embabarilho d'esplendou.

L'ensemble a moun pensa talomeut emaugut
Que l'art nou sap pas mai, 'co's pr'aco qu'enemigo
Fec la ma que pel pla retraire n'è maugut.

A forço d'estudia fisse à la douço amigo,
Bèutat que soulomeut al cel aurio cregut,
Fau que moun desira coumplis la mieu' fatigo.

Auguste Fourès.

28 de mars 1878.

II

Sonnet de Raphaël Sanzio

Come la veggo e chiara sta nel core,
Tua gran bellezza il mio pennello franco
Non è in pingere egual e viene manco,
Perchè debol riman per fort amore.

Si mi tormenta lo infinito amore !
Il volto roseo, il seno colmo e bianco,
Con lo rotondo dilicato fianco
Ha di vagghezza che abbaglia di splendore.

L'ensieme allo pensier tutto commosse
Che atto non fé il saper percio nemica
Fece la man chel al ben ritrar non mosse.

Ognor fisso studiar in dolce amica
Quella beltà che in ciel credea sol fosse,
Fia che il desiar complirà la mia fatica.

(1505-1520.)

A SESTIUS

(Horaci, *Od.*, I, iv)

Lou ruste ivèr enfi davan l'aures s'abauco :
Aici la primo dousso ; atabe vès la mar
Dessus la ribo à sec ou fatz glissà la nauco
E gaujous lou lauraire o quittat soun foucar.

Lous troupèls delargats al sourel s'espandissou,
De barbasto es pas pus emblanquezit lou prat,
Fo cla de luno e, gais, lous jouvencels courissou
Per parels al chauri qu'o Venus entrincat

Vezèn qu'escletamen las Ninfos e las Grassos
En batten la mesuro i trepeiou lou sou,
Doumentre que pus ièn reboumbissou las massos
Des Cyclopos qu'arden Vulcan sans trego esmou.

A SEXTIUS

Enfin le rude hiver fait place aux vents propices,
Au printemps ; vers la mer on traîne les vaisseaux ;
Le laboureur des champs recherche les délices,
L'étable a relâché les paisibles troupeaux.

Des prés naguère blancs le givre se retire,
La lune éclaire, et gais, empressés, nous voyons,
A la danse où Vénus souriant les attire,
Par couples, accourir et filles et garçons.

Là viennent simplement les Nymphes et les Grâces
Pour fouler le gazon en cadence à leur tour ;
Cependant le marteau des Cyclopes tenaces
Aux forges de Vulcain retentit nuit et jour.

Puisque le renouveau fleurs et myrte nous donne,
Que l'arbre se revêt de rameaux verdoyants,
Tressons dans les jardins une belle couronne

A l'entour del cap lis cau mettre uno courolo
De murtro bonoulento e de nouvèlos flous
Vengudos, despiei pauc, sus la terro prou molo ;
Aro cau massoulà dedin lou bosc oumbrous ;

Nous cau plaire à Faunus e sannà per sa festo
Uno agnèlo ou, se vou (el o pas qu'à parlà),
Un cabrit.— Adejà la Camardo s'apresto
Desdegnouso à veni per nous fà tremoulà.

Descarado elo vo, piquan, à la boubouso,
Couro à l'uis d'un mesqui, couro al palai d'un rey :
E per que sap aco noun es la vido urouso.
Las! per un long espèr trop courto mi parei!

Del giméric reiaume aven à fà lou viatge :
Nous en trufan; pamen, cau l'ai vo noun n'i sort
Per nous dire s'i vei d'un couvit lou reinatge,
Embe de rires fols, jamai tirat al sort.

Pour en ceindre à l'envi nos cheveux odorants ;

Qu'au fond des bois touffus se prépare la fête
Du Faune bienveillant favorable à nos vœux ;
Pour rougir son autel nôtre victime est prête ;
A cette heure il aura ce qu'il aime le mieux.

Ah! pendant que la Mort vient au hasard, que pâle
Et d'un pied dédaigneux elle heurte le seuil
Du faible ou du puissant, marquant l'heure fatale
Qui dans toute demeure amènera le deuil,

Souviens-toi, fortuné, qu'il ne vaut pas la peine,
Avec des jours bornés, de nourrir long espoir.
« Demain, demain, dis-tu, ma coupe sera pleine ! »
Mais demain, sais-tu bien si tu pourras le voir?

Bientôt dans le royaume, objet de tant de fables,
Du sévère Pluton tu subiras la loi,
Sans rencontrer chez lui des convives aimables
Qui d'un joyeux festin tirent au sort le roi.

GLOSSAIRE

Abaucà, calmer, apaiser.
Aures, zéphyr, petit vent frais = ital. *orezzo* (auritium).
Barbasto, gelée blanche.
Camardo, la mort.
Chauri, danse, ballet ; sabbat des sorciers ; salle de bal (chorium).
Couvit, banquet, festin, grand repas, = ital. *convito*.
Descarado, difforme, défigurée, hideuse (cara).
Doumentre, pendant que, cependant (dum interea).
Entrincà, mettre en train (par tragimen = lang. *trin*).
Escletamen, ingénuement = ital. *schiettamente* (par allem. *schlecht*, simple).
Esmoure, émouvoir, exciter (exmovere).
Foucar, foyer, maison, domicile, = sp. *hogar* (focarium).
Gaujous, joyeux (gaudiosus).
Giméric, chimérique, fantastique, = ital. *chimerico*.
Masso, masse, maillet, marteau ; ital. *mazza*, latin *mattea*.
Massoulà, assommer (mateolare).
Mesqui, pauvre, misérable, malheureux (ital. meschino).
Murtro, myrte = sp. murta ; ital. *mirto, mortella ;* latin *myrtus*.
Nauco, barque ; vaisseau, navire (navĭca, nau'ca).
Pauc, peu (latin *paucus*).
Primo, printemps, renouveau.
Reboumbi, retentir, résonner ; v. ital. *rimbombio ;* lang. *reboun*, bruit.
Reinatge, la royauté du festin.
Sannà, saigner, égorger (sanguĭnare, san'nare).
Sou, la terre, le sol (solum).
Tremoulà, trembler (tremulare).
Trepeia, fouler, piétiner (tripudiare).
Trufà (si), se moquer, se jouer, = ital. *truffare*.
Uis, porte (ostium).

P. Fesquet.

SOUNETS AMISTADOUSES

A la Felibressa d'Arena, un an après soun maridage

Dona, s'aviei d'Amy lou gaubi 'scrincelaire;
S'ere Coustou, Puget, Pigala ou Bouchardoun,
Dins un marbre pus blanc qu'aleta d'alcioun,
Voudriei, emb moun cisèl, una Safò retraire.

L'estatua courousa auriè voste bèl aire,
Soun front sariè cenchat das ramels d'Apouloun;
Entre sas mans tendriè *li Risènt de l'Alzoun;*
Mourenta, à sous penous, la mar vendriè se jaire.

E sus lou pedestal veiriàs aquestes mots,
Poulidament gravats en letras majouralas:
« La planigués pas pus, o vierjas de Lesbos,

» Per toujour prenoun fì, laguis, doulous mourtalas,
» Sempre aimaire e fidèl, Faoun es revengut:
» Venus rènd a Safo que ce que l'es dègut. »

SONNETS AMICAUX

A la Félibresse d'Arène, un an après son mariage

Madame, si j'avais d'Amy le faire magistral; — si j'étais Coustou, Puget, Bouchardon ou Pigale, — dans un marbre plus blanc que l'aile d'un alcyon, — je voudrais, avec mon ciseau, représenter une Sapho.

La statue aurait votre bel air; — des lauriers d'Apollon son front serait couronné; — elle tiendrait entre ses mains les *Sourires de l'Alzon;* — mourante, à ses pieds, la mer viendrait s'étendre.

Et sur le piédestal vous liriez ces mots, — artistement gravés en beaux caractères: « Ne la plaignez plus, ô vierges de Lesbos,

» Pour toujours prennent fin, chagrins, douleurs mortelles;
» — a jamais aimant et fidèle, Phaon est revenu: — Vénus ne
» rend a Sapho que ce qui lui est du. »

A-n-uno Castelano

Madamo, lou Rauret èi segur enfada;
Sèmpre dedins soun ort ie plòu vo ie degouto;
La soumo di bonur d'eiça-bas l'avès touto,
Car poussedas amour, pas, drudige e santa.

D'aquéu bèn tant requist sias, vous, la clau de vouto;
Trasès à pleni man e tendresso e bounta;
Voste ome a dins lou cor uno font d'amista:
Ie pousan mai que d'un, la font jamai s'agouto.

Tambèn dins lou castèu, galant niset raiòu,
Que pousse longo-mai quauque gaiard maiòu;
Qu'après Sezeto e Jan n'en vèngue d'autre encaro.

Es tant bon pèr li vièi que lou lassige tèn
D'ausi, quand vèn abriéu perfuma de printèms,
Lou rire dis enfant en gaujouso fanfaro.

A une Châtelaine

Madame, le Rauret est sûrement enchanté; — toujours, dans son jardin, il pleut ou il bruine: — tous les bonheurs d'ici-bas, vous les avez, — car vous possédez amour, paix, abondance et santé.

De ce bien si précieux vous êtes la clé de voûte; — vous répandez à pleines mains et bonté et tendresse; — votre mari a dans le cœur une vraie source d'amitié: — nous y puisons plusieurs, la source jamais ne tarit.

Aussi dans le château, charmant nid raiol, —que longtemps encore pousse quelque beau rejeton; — qu'après Suzanne et Jean il en vienne d'autres.

C'est si doux pour les vieillards que la fatigue afflige — d'ouïr, quand arrive avril parfumé de printemps, — le rire des enfants en joyeuse fanfare.

ANNIVERSÁRI

A-n-aquelo que se souvèn

Dins la tiero di jour que coumpauson ma vido,
N'i'a forço qu'ai marca d'uno funebro crous;
Tres, sèns mai, an pèr sinne uno estello poulido;
Tres sèns mai, damisello, aquì mi jour urous.

Pièi, quand moun armana, coume vuei me counvido
A festeja quaucun di remèmbre courous,
M'embarre dins l'oustau, tre moun obro coumplido,
E sounje à moun passa, li iue tòuti plourous.

Dins sa sourno liuenchour, à travès mi lagremo,
Dòuci, pleni d'amour, iéu destrihe tres femo,
Qu'à travès de mi pas meteguè lou Destin...

Mai de tòuti li tres, es vous, encantarello,
Qu'encà dins moun pantai vous moustras la plus bello,
Coume l'erias un vèspre, amount, à Sant-Martin.

ANNIVERSAIRE

A celle qui se souvient

Dans la série des jours qui composent ma vie, — beaucoup sont marqués d'une funèbre croix ; — trois seulement ont pour signe une brillante étoile ; — trois seulement, jeune fille, voilà mes jours heureux.

Puis, lorsque mon almanach, comme aujourd'hui m'invite — à fêter l'un de ces charmants souvenirs, — je m'isole aussitôt le travail achevé, — et les yeux en pleurs je songe au passé.

Dans son obscur éloignement, à travers mes larmes, — douces, pleines d'amour, je distingue trois femmes, — que sur mes pas le destin mit.

Mais de toutes les trois, c'est vous, enchanteresse, — qui dans mon rêve m'apparaissez la plus belle, — comme vous l'étiez un soir, là-haut, à Saint-Martin.

IL BACCIO

Or che 'l ciel e la terra e'l vento tace.
PETRARCA.

Ebri, bessai d'amour, bessai de pouësìo,
Bèn après miejo-niue, emé vous à moun bras,
Triounflant, ufanous, quitave la sesiho,
Pamens vous couneissiéu que d'un jour tout-escas.

Deforo s'ausissié ges de cant d'auceliho,
Pas mai que s'ausissié lou brut de nòsti pas :
Li mot que nous disian èron de letanìo ;
Mai souvènt iéu parlave, e vous respoundias pas.

Quand fougué se quita, de iéu proun vous sarrères ;
E, bello que noun-sai, sus ma bouco pausères
Un d'aquéli poutoun qu'i diéu aurien fa gau :

Istave aqui, 'smougu, sèns saupre de qué dire,
Quand vous, prenguènt ma man, faguès em' un sourire :
« Lou rendrés is anjoun que dormon à l'oustau ! »

LE BAISER

A cette heure où le ciel et la terre et le vent se taisent.
(PÉTRARQUE.)

Enivré, peut-être d'amour, peut-être de poésie,— bien après minuit, avec vous à mon bras, — triomphant, radieux, je quittais l'assemblée, — et cependant je ne vous connaissais que d'un jour à peine.

On n'entendait au dehors aucun chant d'oiseau, — pas plus que l'on n'entendait le bruit de nos pas : — les mots que nous nous disions étaient des litanies ; — mais souvent je parlais, et vous ne répondiez rien.

Lorsqu'il fallut se quitter, vous vous êtes approchée de moi, — et, belle à ravir, vous avez déposé sur ma bouche — un de ces baisers qu'eussent enviés les dieux :

Je restais là, ému, ne sachant que dire, — quand prenant ma main, avec un sourire, — vous avez ajouté: « Vous le rendrez aux petits anges qui dorment chez vous ! »

VIAGE EN MAR

I'gènti fado que fuguèron li coumpagno de moun escourrido à Loundro

Lou viage es agradiéu quand on a la mar semo,
Lou jour la souleiado, e la niue lou cèu clar;
Quand, i forti sentour qu'adus lou vènt dóu larg,
Se mesclo, enebriant, un dous perfum de femo.

Es un chale divin : on leisso à tout asard
Vaga soun cor, que lèu dins un autre s'estremo ;
On fugís lou reèl, toujour plen de lagremo,
Pèr viéure dins lou raive, ounte i'a rèn d'amar.

Vous dereviho pas lou sourd murmur de l'oundo,
Nimai lou bressamen foulas dis erso bloundo ;
Mai un cascai de chato, un rire, acò sufis.

A vautri revenès, e, mirant la poulido,
— Uno nimfo, Venus just de l'aigo sourtido, —
Vous disès, amourous : « Cambie de paradis. »

VOYAGE EN MER

Aux charmantes fées qui furent les compagnes de mon excursion à Londres

Le voyage est agréable quand on a la mer calme, — le jour un gai soleil, et la nuit le ciel limpide; — quand, aux fortes senteurs que le vent du large apporte, — se mêle, enivrant, un doux parfum de femme.

C'est un ravissement divin: on laisse à tout hasard — errer son cœur, qui bientôt dans un autre s'enferme; — on fuit le réel, toujours riche en larmes, — pour vivre dans le rêve où rien n'est amer.

On n'est réveillé ni par le sourd murmure des ondes, — ni par le cahottement de la blonde vague ; — mais un cri de jeune fille, un éclat de rire suffisent.

On revient à soi, et, admirant la belle, — une nymphe, Vénus sortant des flots, — amoureux, on se dit: « Je change de paradis. »

LIS ISPIRARELLO

A Madamo E. Marsal

I'a de femo que Diéu, au premié jour, marquè
D'un sinne de sa man ; pièi, ie dounant belesso,
Amour, bounta, grand cor, douçour, vivo arderesso,
— Tòuti li reiauta, — sus terro li traguè.

Un artisto autant lèu faguèt uno escoumesso :
« Mountarai jusqu'à tus, ô bello! » se diguè;
E, trespourta, subran au prefa s'atrinquè,
D'un inmourtau cap-d'obro ilustrè sa divesso.

O vautri qu'avès fa pensa li majourau,
O Lauro, Beatris, Mirèio de Mistrau,
Elviro, Leonor, Zani, La Fornarino,

Dóu pedestau mounté vous a plaça l'Amour,
Sourrisès, quand d'en bas vous mounto uno rumour,
I sorre qu'an au front uno marco divino.

LES INSPIRATRICES

A Madame E. Marsal

Il est des femmes que Dieu, au premier jour, marqua — d'un signe de sa main ; puis, leur donnant beauté, — amour, bonté, grand cœur, douceur, ardeur vive, — toutes les royautés, sur terre il les jeta.

Un artiste aussitôt fit une gageure: — « Je m'élèverai jusqu'à toi, belle », se dit-il, — et, transporté, subitement il se mit à l'ouvrage, — et illustra sa déesse d'un chef-d'œuvre immortel.

O vous qui avez fait penser les maîtres, — ô Laure, Béatrix, Mireille de Mistral, — Elvire, Éléonore, Zani, la Fornarine,

Du piédestal où l'amour vous a placées, — souriez, lorsque d'en bas il vous arrive une rumeur,— aux sœurs qui ont au front un divin signe.

LI FIO DE SANT JAN

A-n-uno pageso

Celle qui dans la nuit neuf feux visitera,
Avant la fin de l'an saint Jean la marîra
....
Et ses compagnes
Chantaient: « Renée a vu neuf feux de la Saint-Jean,
Elle aura son époux avant la fin de l'an. »
(Brizeux, *les Hêtres de Lo-Théa.*)

Em' èu, chatouneto, — oh ! lis ai coumta, —
Es bèn mai de nòu que n'avès sauta
Di fiò de sant Jan, sant Jan lou segaire,
E lou maridaire, e lou batejaire.

Un mot prouverbiau noun pòu desfauta ;
Après sego adounc, l'eiròu desmounta,
Emé lou voulé de paire e de maire
Mero e capelan 'lestiran l'afaire.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

A une paysanne

Celle qui dans la nuit neuf feux visitera,
Avant la fin de l'an saint Jean la marîra.
.....
Et ses compagnes
Chantaient : « Renée a vu neuf feux de la Saint-Jean,
Elle aura son époux avant la fin de l'an.....
(Brizeux, *les Hêtres de Lo-Théa.*)

Avec lui, fillette, — oh ! je les ai comptés, — c'est bien plus de neuf que vous en avez franchi, — des feux de saint Jean, saint Jean le moissonneur, — saint Jean qui marie et saint Jean qui baptise.

Un mot proverbial ne se trompe jamais ; — aussi après la moisson, l'aire défaite, — le consentement des parents obtenu, — maire et curé arrangeront l'affaire.

Viéurés quauqui mes vous poutenejant;
E pièi l'an que vèn, lou jour de Sant-Jan,
La bailo adurra vès la glèiso, urouso,

Un nistoun gaiard, tout rose e tout blanc,
E nòste ritou n'en fara 'n crestian !.....
Sautas dounc li fiò, jouvençò amourouso !

P. CHASSARY.

Vous vivrez quelques mois vous comblant de caresses ; — et l'année prochaine, le jour de la Saint-Jean,— la garde portera, heureuse, à l'église,

Un gentil poupon, tout rose et tout blanc, — que notre recteur fera tôt chrétien !...— Franchissez donc les feux, jeunesse amoureuse !

P. CHASSARY.

VIE DE SAINT GEORGE

On m'a, de deux côtés à la fois, exprimé le désir de voir paraître dans la *Revue* la suite de la *Vie de saint George,* dont j'ai naguère publié le commencement, en appendice aux *Litanies* du ms. d'Avignon[1]. C'est pour répondre à ce désir que je donne ici la suite et la fin de ce petit poëme. Comme pour la partie déjà imprimée, je reproduis à peu près tel quel le ms., bornant mes corrections à ce qui paraît indispensable pour le rendre intelligible, mais sans me préoccuper de rétablir, là où elle est violée par le copiste, la régularité grammaticale ou prosodique.

Le ms. qui nous a conservé cette *Vie de saint George* (n° 14973 de la B. N.) renferme encore, outre une version déjà plusieurs fois publiée du chant de la Sibylle, un autre poëme d'environ 1,200 vers, le *Débat du corps et de l'âme.* Je publierai avant longtemps ce dernier ouvrage, et je présenterai à cette occasion les observations auxquelles peuvent donner lieu la graphie et la langue des deux poëmes, les caractères du manuscrit, à ce double point de vue, étant les mêmes d'un bout à l'autre.

Notre poëme concorde en général avec la légende de saint George, telle qu'on peut la lire dans Jacques de Varaggio. Mais on trouvera dans la partie que je publie aujourd'hui quelques détails que ce dernier a passés sous silence; tel est l'épisode de la veuve, qui se trouvait pourtant, avec d'autres particularités dont la *Légende dorée* ne parle pas davantage, et dont plusieurs manquent aussi dans notre poëme, dans une *Passion de saint George,* qui ne m'est connue que par un passage de Baronius, cité par les Bollandistes, et que je reproduis ici.

« Ibi, dit l'annaliste de l'Église, portentosa quædam et ab omni miraculorum ratione aliena referuntur, quæ quidem (ut sextæ Synodi verbis utar) non ad pietatem legentes, ...sed ad infidelitatem adducant...Leguntur in iisdem alia nonnulla indigna Martyre, ut suspectum contubernium viduæ, ars dolosa ejusdem ad perdendos gentilium magos atque enecandos gentiles quosque, innumera præterea tormentorum genera quibus agitatus Georgius nec mori potuit, ut, præter

[1] *Revue,* t. XXIX, p. 246.— [2] *April.*, t. III, p. 101.

equuleos, ungulas ferreas, cratês ignitas, rotamque mucronibus undique præfixam calceosque armatos clavis (quæ et in aliis leguntur actis) etiam arca ferrea, clavorum cuspidibus intus ad feriendum aptata, præcipitium, contusiones malleis ferreis iteratæ, columna ingentis ponderis super eum posita, ingentisque molis saxum super caput revolutum, ferreum ignitum stratum, liquens plumbum supereffusum, mersio in puteum, quadraginta igniti clavi quibus est confossus, æneus bos candens, mersio in puteum, ponderis ingentis saxo ad collum alligato. Ad hæc fingitur ibi Dacianus quidam imperator qui Persis dominetur et septuaginta quinque regibus imperet, sub quo Georgius passus sit, et alia multa quæ potius delirantium somnia quam sinceram historiam martyris præ se ferant. »

A pres a dir
A si meyseys ā gran sospir:
« En aquest mont que vall onor
Ni benanansa[1] ni rricor?
[33 r°] C'atrr[e]ci morun li manens
Aviadamens de mantenent. »
Tot cant ell ac endenayret
E tot a paures o donet.
Sapias que ell avia plus rricor
Que neguns, sal l'emperador.
Puey venc alegre e yoy(s)os
Ses temensa, ben conortos,
A l'emperayre Dacian;
Diy li: « Veti mi crestian;
Crey fiell mens ses bausia
Jesus, lo fill santa Maria,
Cell que fom en la cros llevat,
Mort es aunit e clavelat,
Colpeyat e batut villmens,
Per tolre nostres falymens;
Apres de mort resucitet,
E puey el cel sus c'en puyet.
Aquell fara veraysamens

[1] Ms. *benanāysa.*

Rendre, al yorn del yuyament,
A cascun segon que aura fach.
[34 r°] Cer suy que tu auras mall fach,
Car tu serves non sabes a cuy.
Ydolas coles en luoc de luy,
Las calls yeu renec e desfi(s)
Et ayssi las parti de mi,
Et a Jesu Crist mi comant,
De cuy ay fach sermon davant. »
Ado[n]x Dacian, an cor fell,
Cant o aus, ci gita ves ell.
« Digas mi, per call ardiment
As tu dich tan gran ausament
A nostres dieus tot poderos?
Tos parajes e ta(s) ricos [1]
Non pot valer, si m'ayut fes,
A tu lo valent d'un poges
Que yeu non ti fasa mantenent
Turmentar, vesent tota gent,
Si non voles mos dieus aorar.
Ado[n]x t'ajut, si o pot far,
Cel dieu(y) que apelas Jesu Crist,
Cuy ades as mentaugut [2].
Le sans cavalier, ses temor,
Respondet a l'enperador:
[34 v°] « Tas menassas ni tos turmens
Non presi, so dic, veramens,
Car Jesu Crist, en cui mi fi(s),
A poder de desliurar mi
De tals turmens que cuyas far. »
So dis ell [3] : « Aysso ull yeu assayar »,
Dacian al sant cavalier.
Apres, dos homes de mestier
Calls hom apela serados,
Espalus, grans e poderos,

[1] Ms. *parares erasricos* ou *erasticos*.
[2] Corr. *E que tu ades mentauguist ?*
[3] Corr. *et*, en plaçant devant les guillemets ?

De mantenent fes apelar,
Als calls lo cavalier serar
Mandet e metre en tal manyera
Que VIII amur [1] cerra travesiera
Puescan lo cavalier cerrar.
Aquist comensan l'obra a far
Que Dacian a comandat.
Aysy con es breu traspassat,
Fom cerrat le sant cavallier.
Ado[n]x venc Dacian permier
E diy al sant cavalier mort:
« Si ton Jesus t'agues stort,
Yeu creyrie que ell a poder;
May aras m'en desesper
[35 r°] Car als mages obs [2] t'es falyit [3]. »
Enans [4] que ayso fos fenit,
Jesu Crist en aquell luoc fom,
An d'angells mot gran legion.
Can [5] tost Jesu lo mort cenyet,
De mantenent reysucitet;
Le cavalier stet sus,
Esguardet lay hom Jesu
Fom, que l'a fag viu e san,
E Jesu lo pres per sa man
E dis que la destra que formet
Adam, que en paradis pecquet,
Aquell[a] l'a resuscitat,
« E ayso cresas per veritat. »
E ayso dic[h], de mantenent
Si part de luy corporall mens.
Ado[n]cx le sans cavalier tenc
Ves l'enperayre lay el renc,
E scridet ardidamens:
« E[m]perayre, li tieu turmens

[1] Corr. *Qu'am una?* ou suppr. seulement *ur?* Il y a dans le ms., au-dessus de l'*m* du mot que j'ai lu *amur*, un signe de signification douteuse.— [2] Ms. *obp*.— [3] Ms. *falit*, avec un *y* sur l'*i*, dans l'interligne.— [4] Ms. *enays*.— [5] Corr. *Tan*, et de même aux vv. 463, 566, 604, 778? Cf. vv. 369, 790.

On son anas, que m'avias fach ?
Ar deves creyre per atrasach
Que le myeu senyer a gran poder.
Veya le pobol si yeu dic ver.»
Aqui gran conpanya de gent
Si convertiy de mantenent
[35 v°] Ves la fe de Jesu Crist,
Tan tost que an lo miracle vist.
L'enperayre ac gran pavor
Cant viy del pobol la rimor ;
Diy que om lo cavalier preses
E comandet c'ō lū[1] meses,
Ses tota bruda e sesson[2],
A la vesola[3] en sa mason,
C'avia un fill que non vesia
Ni non parlava ni ausia,
Ni aytan pauc non podie anar,
Per [r]en que la mayre pogues far.
Li cers an fach de mantenent
De Dacian lo mandament:
A l'arberc que a comandat
Secreta mens l'en an menat
Lo sant cavalier e aduch
Ses tota bregua e ses bruch.
Cant el fom en l'arberc vengut
On era l'enfant cec e mut,
Ques a la femra un pauc de pan.
Ylly respondet que non (en) a
Pan ni vin ni autre manyar,
An que lo pusca confortar.
« Femra, diy ell, sabes per que
[36 r°] Tu non as pan ni autre ben ?
Car fas d'idolas ton senyor,
Ton dieu e ton governador,
Las cals per cert non an poder

[1] *Sic*, pour *lo*. — [2] Corr. *resson?*

[3] La veuve dont il est question dans le passage de Baronius rapporté ci-dessus, p. 139.

De dar vianda ni autre ben[1],
N[i] deguna autra ren.
Fol es qui en ellas pausa sa fe.
May, femra, si tu mi cresies,
Dyeus Jesu Crist adorarias,
Le cal pe[r] cert a plen poder
De dar so que om li vol querer. »
— « Yeu crey an tu veraya mens,
Diy li femra de mantenent,
E en autre[2] dieu non ay ma fe,
Que pusca valer ni far ben,
E prech que sto myeu fill,
C'aura sufer[t] aquest perill,
Pos que nasquet, mi deya sanar,
Que yeu su cer[ta] que ell o pot far. »
Le cavalier diy a l'enfant :
« Da part Jesu Crist ti comant,
Efant, parla e aus e ve(s). »
Demantenent, car y ac fe
Li femra que dieus o pot far,
[36 v°] Ausir e veser e parlar
Donet Jesu Crist al contrach.
Li femra diy : « Pos tan gran fach
Per ta oration as volgut far,
Diy, pregue li que lū[3] fassa anar. »
— « Frema, en brieu cera
Que so que queres ton fill aura.
Esfosa[4] ti de Dieu servir,
Qu'el aunplera ton desir. »
Ayso dich, le ssans c'en yntret
E[n] una mayson e trobet
Taulas plenas de tot bens,
Las cals angels li agron mes,
E poc le sans atrobar
Tot conduch que a volgut ma[n]yar.
Cant de la taula fom levat,

[1] Corr. *aver?* — [2] Ms. *ātre*. — [3] *Sic*, pour *lon* (*lo en*); ou seulement *lo?*
[4] Pour *esforsa*.

Le sans cavalier fom demandat
Davant l'enperador venir.
Cant fom vengut, commenset a dir
L'enperayre al cavalier :
« (T) eu[1] vey que an ton[2] mallvay mestyer
Metes lo pobūll (*sic*) en aror,
Car predicas que as ssenyor
[**37 r°**] E dieu que a plenier poder.
Y[eu] creyray que tu dises ver
E que trastot podero[s] es,
Si 'stas cadieras cals veses
Tornan albres que porton fruc. »
Diy le ssans : « Lo cor as stuch[3]
E suy cer que non dises ver ;
May, per mostrar lo gran poder
Que es[4] en lo cel, en tera, en mar,
Li preguaray que o deya far.
Le myeu senyor es font de ben[5]. »
Am tant de ginolyons ssi mes
E fes a dieu ssa oration[6],
E reques cel que fes lo tron....[7].
Que avem mentaugut davant,
Tornesan albres fruc portant.
Aysi con o rreques fom fach :
De mantenent per atra[sa]ch
Las[8] dichas cadiaras davant
Torneron albres fruc portant.
Gran part del pobūl (*sic*) que era aqui
Diy may tan gran m[i]racle no viy,
E son fach sers de Jesu Crist,
Can tost an lo miracle vist.
Dacian diy aviadamens:
« Ayso fas amb encantamens
E non gens per autra vertut
[**37 v°**] Que aya le dieu que as mentaugut. »

Ms. *en*. — [2] Ms. *tos*. — [3] Pour *astut?* — [4] Corr. *a?* — [5] Corr. *bes*. [6] *orōn*. — [7] Lacune de deux vers: *Que las cadieiras.....?* — [8] Ms. *l*.

Diy le sans a l'enperador :
« An lo poder, an la rricor
C'a le mieu ceneyr omnipotent,
O fay, e[1] non amb encantamens. »
Dacian li diy sonrient :
« Aora mos dieus de mantenent,
E puey ti promet que poyras
Far de mi tot cant ti volras. »
Le sans diys[2] : « Si voles que yeu ador
Tos[3] dieus ni lur fassa onor,
Per la ciutat faras cridar
Que tut si deyan acampar. »
Dacian fom ado[n]cx yosos[4],
Car cuyet que le sans vencut fos,
E fes cridar per la ciutat
Que tut sian de mantenent ajostat.
Can fom cridat per la ciutat
E guandren[5] foron ajostat,
Gentamens le sans pres as anar
Ves los dieus quay per adsorar.
Li vesola lo pres a sseguir
An gran plor e an gran sospir(s),
[38 r°] E ayso dient e cridant :
« Amix, Dieu[6], que sto myeu enfant,
Cec e mut e sort, m'as sanat,
E tu meseys resucitat
Jesu Crist a per sa vertut,
E aras vas a dieu cec e mut
Adorar ! senyer, non o far ! »
Ado[n]x pres li gent a esguardar
La vessola el cavalier ;
E cay que per son desliurier
Le sans o dygua, non per allre[7] :
« Femra, diy el, cala, si voles. »
E, ayso dig, li fom davant :

[1] Ms. *e fay o.* Corr. *fac?* — [2] Ms. *dins.* — [3] Ms. *ton.* — [4] ***Sic,*** **pour** *yoyos.* — [5] Pour *gran ren.* — [6] Corr. *tu?* — [7] Corr. *als,* et à la fin du vers suivant, *sivals?*

« Femra, diy el, gic ton enfant. »
Illy lo pauset de mantenent
Aqui, davant tota la gent,
Si que le pobol esguardet[1],
Diy le cavalier a l'enfa[n]t :
« Yeu ti comant, per lo poder
De cel que t'a donat veser
E t'a fach ausyr e parlar,
Que mantenent deyas anar. »
E l'enfant, davant contrach,
Mantenent s'es en pes levat
[38 v°] E vay per tot leugieramens;
Don[2] c'en meravillyan las gens
E adsoran Dieu Yesu Crist,
Car cel que avian mantas ves vist
Cec, mut, sort e non anant,
Veson aras de tot ben stant.
Apres intret ardidament
Le cavalier de mantenent
Lay on las ydolas stan,
E venc ad Apolo davant,
E diy li que li digua ver :
« Per dieu Jesu Crist lo poder.
Perque, diy ell, stas ayssi? »
Ado[n]cx Apolo respon li:
« Tan fort, diy ell, m'as conjurat
Que non ti puesc celar vertat.
Lo pobol, diy ell, fac arar[3]
Qu'estas ydolas adorar
Lur fac, en luac de dieu veray,
Que tan gran[s] vertus per tu fay. »
Diy le sans : « Quonyas[4] tant usat[5]
Qu'en luoc o Dieu ver es nōnat,
Tu, foll, ti auses stancar?
Tost, diy ell, pren t'en as anar. »
[39 r°] Vay dell pe en terra ferir,

[1] Corr. *esguardant*. Ou y a-t-il une lacune? — [2] Ms. *dey*. — [3] Pour *fauc rar*. — [4] Pour *yes;* ou corr. *as?* — [5] Corr. *ausat?*

E li terra si vay aubrir
E asorbiy, vesent la gent,
Las idolas de mantenent.
Mot de cels que an aysso vist
Adoran Dieu Jesu Crist.
Cant l'enperayre ac ausit
Que le sans oms ac sons dieus aunit,
El fom irat e mot fell,
E mandet servens e donsells[1]
C'una gran sartan[2] fasan far
On lo cavalier puasca star,
E la cal sobre un gran brasier
Mandet bollir lo cavalyer.
Si cō Dacian lo turment
Dechet, lo fom fach mantenent.
En la sartan sobre lo brayer[3]
An pausat lo sans cavallier.
Can tost ell fom aquy pausat,
Uns angel fom aparelyat
Que lo guardet d'aquel turment,
Ses pena e ses nosement,
Quell fuoc ēlla (*sic*, flama stey[3],
Si que belugua non en parey[4].
[39 v°] Ayso viy[5] gran nobre de gent
Se convertiy de mantenent,
E si parton de Dacian
E puey son fas bons crestians.
Can tost ac vist l'emperayris
La gran vertut de Jesu Crist,
La corona del cap ostet
Els nobles vestis despulyet,
Apres venc a l'enperador,
E diy li ses tota temor :
« Crestiana suy verasamens
E, per pena ni per turme[n]s
Que yamay om mi[6] pusca far,

[1] Ou *dousells ?* — [2] Ms. *sartaza.*— [3] Pour *stec.*— [4] Pour *parec.*— [5] Corr *vist ?* — [6] Ms. *ome.*

Non mi vull de Jesu Crist guarar. »
Dacian diy: « Ses tot bestent
Venguan cil que fan lo turment. »
Vengut que son, el lur donet
Pe[r] mandament e comandet
L'enperayris, irat et fell,
Que yll la pendan per los cabels.
Alessa[n]dria de mantenent
La(s) gisclon fort espertamens.
Can la batian antrenant,
[40 r°] Illy ci gira daves lo sant
E diy : « Sant ome, pregua per mi
Que Dieu m'adugua a bona fin ;
Plus ti requier que, si ti plas,
Mi dones batisme veray. »
Amb aytant sas mans stent le sans,
E del cel venc aygua rosant
An que l'enperay[r]is bateyet.
Apres Dacian comandet
Que om l'enperayrys preses
E foras la ciutat la meses,
E perda son cap de mantenent.
Ardidamens, ses tot bestent,
Li carnacias de enigitat[1]
An la dona decapitat[2].
Can fom morta l'enperayris,
Al cenescal Dacian diys
Que comande alls messagies
Que tost vegnā lo mesagier[3].
Can tost agron lo mandament,
Aduyseron, ses tot bestent,
Li corrieu lo cavalier sant
Al fel enperador davant.
[40 v°] Dacian diy al cavalier :
« An ton encantador mestier

[1] *Sic*, pour *eniquitat*, ou *eniguitat* ? — [2] Ms. *decapitar*. — [3] *Sic*. Corr. *vegna lo cavaliers*. On avait d'abord écrit *ly;* le copiste n'a pas achevé de se corriger.

M'as fach l'enperayris aussir,
Don n'ay gran dolor e concir ;
May ci so que yeu vull demandar
An ton dieu podes acabar,
Tu non auras demant ni plach
De mal ni de dan que ayas fach ;
An ti dic que ton dieu asoraray
Yeu, el myeu.....[1]»
Diy le sans: « Diguas ton voler ;
Dyeu Jesus Crist a plen poder. »
Dacian diy: « For la ciutat
Son de mors guanren soterras,
Segon que avem ausit dir ;
Ma (om) non los viy anc cebelir
Ome que viva en aques tems ;
Pero en un luoc cay ese[m]ps
Son li cepulcre ajostat.
Pregua Dieu que auras tant guabat,
Cu Jesu Crist soles apelar,
Que los mors deya resucitar;
[41 r°] Puey ti dic, ci m'ajut fes,
Que yeu atendray so que ay promes. »
Le sans respondet mantenent :
« Tramet al luoc alcunas gens
C'aporton dels oses dels mors. »
Ado[n]cx trames messages fors
L'enperayre al luo[c] nōnat
Que venguan dels oces carguas.
Cant son tornas li mesagiers,
Recontan al sant cavalier
Que el luoc von a trames le sans
Non troban ose petit ni gran ;
May cepulcres an ben trobat,
On son agut mors soterras,
« E los cals de pols avem culyt,
Car semblen oses demonis[2].»

[1] La fin de ce vers manque dans le ms. Suppl. *dic que laissaray ?* — [2] Corr. *demenis* (pour *demenit*)?

Aquill una gran quantitat
D'aquela pols an a| ortat.
Aquella pols que an culit
E lo cepulcre que aves ausit
Aporteron davant lo ssans.
E mes [s']es d'a ginyolons davant
[41 v°] Le sans e preguet Jesu Crist
Que so que Dacian a requist
Per sa merce dea aymplir [1],
Per tal que le pobūl (*sic*) pusca dir
Que Jesu Crist a plen poder
De dar tot cant hom li quer.
Cant ac sa oration cōplit,
Una vos an trastut ausit
De suy [2] lo cel que diy a luy :
« Jorgi, non timias, que an tu suy ;
Querre podes [3] tot cant ti plaera,
Que tos demans co[m]plis cera(n). »
De la pols que avē mentaugut
A on [4] resucitat e mogut
Dos cens e xxx e v alloc
Que le sans de la oration moc.
Cant le sans viy lo[s] sucitas,
Sus lo cel a los vuels levat
E sa lausor a Dieu rendut,
Car a sa pregiera entendut.
De cels que son resucitas
A le sans I a ci tirat
[42 r°] E a li dich cal nō avia
El cegle, ni cal dieus colia.
El respont que a nom Joel
E non cresia dieu del cel ;
May un autre dieus mut e fol,
Lo cal apelavan Apol,
Colia el e li cieu companyons ;
« E per ayso en la mayson

[1] Ms. *aymplit*. — [2] *Sic*, pour *sus*. — [3] Ms. *podet*.— [4] Corr. *An?*

D'enfern penas ses tot conort
Avem sufertat, pos fom mors,
On esperam ades a tornar,
Si le sans non nos vol bateiar.»
Cant ac le sans ayso ausit,
Ques aygua tost ā gran scrit[1];
Pero degun non li auset
Aportar so que ell demandet,
Car cascun avia temor
De Dacian l'enperador,
Si l'en donesan, non[2] desplagues.
Layceron c'en, que plus non ques.
Lo sans fes lo cenya(n)l de Crist
En terra (fes), et anc tu [non] vist
Plus bela font que li terra det,
Mantenent que le sans la cenyet;
En la cal lo[s] ressucitatz
[42 v°] A le sans tos(y) bateyatz;
Puey lur a dich e mentaugut
Que en paradis anon trastutz[3],
Que el los cegra de mantenent,
Cōplit son martir, ces bestent.
Ayso dich, li resucitatz
S'en son e paradis anas,
Que om los poc veser
Corporralmens, so dic pe[r] ver.
Le pobol que era aqui
Trastot aloc si convertiy,
E diy cascu que creire non vol
Autre dieus may cel que Yorgi col.
Cant l'enperayre ac ausit
Que le san miracle es complit,
Si cō aves ausit desus,
Spautat es e scomogut,
Sus en sa cadiera estet,
Tal pavo[r] ac tot tremolet,

[1] Ms. plutôt *strit; scrit* = *escrit*, subst. verbal de *escridar*. — [2] Corr. *nol ?* ou *A* le *De* du vers précédent ? — [3] Le *z* a été ajouté après coup.

E sa centura vay pausar.
Ado[n]cx pres fort mens a cridar
E dyre: « Caytiu(y), las! que faray?
[43 r°] Ma onor c'en fug e c'en vay,
Que Yorgi trastot lo poboll m[ieu][1]
M'a tornat tot a son Dieu,
E a cet ans no may enpyers[2]
Que ell es estat mon preonyer.
Si ell guayre vyu, yeu suy destr[ut][1],
Car li crey toyorn sa vertut. »
Tantost sos mesagies sonet,
Als cals destrechamens mandet
Que yll ses bentansa[3] fassan far
Un fren que Yorgi deya portar,
Per tall que non presic la gent;
E aysa (*sic*) fach, ses tot bestent,
Lo menon lay fora la ciutat
On an l'autryer decapitat
L'enperayris li carnacies.
All luoc nomnat lo cavalier
Fasan venir apertamens,
E perda lo cap de mantenent.
Le comant de l'emperador
Fom leu fach, ses tota legor.
Li carnaciar mall aurat
[43 v°] An llas mans a sant Yorgy [liat],
E tiran l'en ves lo turment
Per lo fren mot aunidament.
Del pobūl lū pres a sseguir
Ganren, an plos et an sospirs,
Car viron lo sans tirasar
A tan vill gent ni mall menar.
Can fom al luoc von le torment
Si dec far, vesent tota gent,
Le sans, car non lur poc parlar,
Aysi cō poc pres a preguar

[1] La fin de ce mot est rognée dans le ms. — [2] Corr. *entyers?* — [3] *Sic*, pour *bestensa*.

Lo[s] carnacier[s] fort umilment
Que, enans que llo liurū al turment,
Pusca far a dieu oration.
Autregeron o li felon
So que le cavalier demandet.
Le sans ado[n]cx las mans llevet
E dix ayso en auta vos:
« A tu, cenyer drechuryer dous,
Dyeus Jesu Crist, requier e crit
[44 r°] Que ressipias mon sperit;
May ti requier, plen de merce,
Que tos cells que auran e my fe
E ma renēbransa faran,
E cels que ma festa colran
L'utana calenda de may[1],
Senyer, guarda los, si ti play,
De mal e de greu enfermetat,
E lur aver de mortaudat,
Ni le diable aya[2] poder
A lur perssonas de noser.
Tu, cenyer, en perill de fuoc
Lur vall, es en tot autre luoc,
Si son en terra o e mar,
Ver Dieu, tu los deyas guardar,
Can tost mo nō renēbrarran
A tu, cenyer poderos, gran. »
Cant ac sa oration cōplit,
Una vos del cel an ausit,
Que diy, ausent tot en apert:
« Benastruc, le cel t'es uber[t];
[44 v°] Ven, intra t'en, que autreyat
A Dieus tot cant as demandat. »
Ausit ayso, ardit stet,
Pueys umyl mens son cap clinet
Ves los malvayses carnacias
Le benastruc sant cavalier.

[1] Le 23 avril. C'est ce jour-là que l'Église célèbre en effet la fête de S. George de Pisidie, qui est le nôtre. — [2] Ms *aza*.

Tan tost el ac son cap clinat,
L'an mantenent decapitat,
Et aloc son angells vengutz,
C'an l'arma pres e receuput
E l'en portan alegra mens
Ell cel, vesent tota la gent,
E l'amenan a la rricor
De paradis [1] an gran onor,
On las nostras deya(n) alugar
Dieu Jesu Crist e camdelar [2],
Cant del vil cos deuran partir.
Tut preguem Dieus nos deya ausir.

A M E N N N .

E[x]plicit vita beati Zeorgii.

J'aurais voulu pouvoir comparer cette vie provençale de saint George avec le poëme de Wace publié par Luzarche, sous le même titre, en 1858. Mais il ne m'a pas été possible de me procurer ce dernier ouvrage.

Dans l'introduction de la *Paraphrase des Litanies* (*Revue*, XXIX, 220), j'ai oublié de mentionner une composition analogue qui fait partie des poésies religieuses du ms. de Wolfenbüttel. C'est celle qui porte le n° 18 dans l'édition de Bekker, où elle comprend 160 vers octosyllabiques, divisés en couplets de 8 vers chacun, qui riment en *a b b a c d c d*. On la lira bientôt, ici même, dans l'édition que M. Émile Lévy a préparée du ms. de Wolfenbüttel pour la Société des langues romanes.

C. C.

[1] Ms. *paridōs*. — [2] Pour *capdelar*.

VARIÉTÉS

I

BOLHI, BOYE, EN FRANCO-PROVENÇAL

Le lyonnais *bolhi, bôye*, le bressan *bolia*, le savoyard *bouille*, signifient jeune fille ; le bress. *boyaude*, fille de ferme.

Ce mot n'existe pas dans les dialectes d'oc, ni dans les dialectes du nord : normand, picard, wallon, rouchi, Ile-de-France. Il n'existe pas non plus dans le centre de la France ; mais dans l'ouest, il est remonté jusque dans l'Orléanais, où il existe sous la forme *boêle*.

Dans le *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*, j'ai examiné les diverses étymologies qui se présentaient d'abord à l'esprit : 1° vieux fr. *baille*, « nutrix, famula, ancilla »; 2° *bocula ;* 3° *pullea*. J'ai conclu que la première, satisfaisant au sens, était inadmissible comme forme ; que la seconde, satisfaisante comme forme, n'était pas admissible comme sens, l'image de « génisse » pour « jeune fille » n'existant que dans les poëtes latins et nulle part dans les langues romanes ; que la troisième étymologie, satisfaisante comme sens (puisque l'image de *pulla, pulicella*, pour jeune fille, était répandue en roman), offrait une difficulté de forme qui devait la faire repousser.

Je crois aujourd'hui que *bolhi* est le même que l'ital. *bagascia*, le prov. *baguassa*, prostituée ; le vieux fr. *baiesse*, servante, avec changement du suffixe *acea* en suffixe *ucula ;* d'où un bas-latin **bagucula* qui donne *baoulhi*, devenu *bouille* en savoyard, *bolhi* en lyonnais, *bolia* en bress., *boêle* en orléan. Ces formes sont très-régulières.

La signification de jeune fille, jeune servante, exclut pour le radic. l'étymolog. *bag*, paquet, sac, présentée par Diez, en relation avec *bastard*, pour *fils de bast*, et dont Scheler rapproche le terme injurieux allem. *lumpenpack*. Il faut écarter du thème primitif tout sens de cette nature. L'étymolog. la plus plausible (sans être le moins du monde certaine) reste le celt. kymri *bach*, petit ; d'où *bachgen*, un jeune garçon ; *bachgenes*, une jeune fille. Faut-il en rapprocher l'angl. *boy* ?

La dérivation de sens dans l'ital. et le prov. n'a rien d'extraordinaire. Elle est identique à celle qui, de *putta*, jeune fille, a fait ital. *puttana*, fr. *putain*, et du vieux fr. *gars*, « puer », a fait *garce*, fille de

mauvaise vie. En Jura, *garce* signifie encore fille, sans mauvaise acception. Au rebours, le mot de *fille*, en français, est en train de prendre l'acception de prostituée.

II

CHARAT, CHAROT, EN FRANCO-PROVENÇAL

Dans le *Dictionnaire* où figure le mot *bôlhi*, j'ai aussi inséré le mot *charat*, coup de poing, giffle, en Lyonnais ; *charot*, *charat*, blessure, en Dauphiné. Je n'ai pas su en donner l'étymologie, et n'ai présenté quelques hypothèses que pour en montrer le peu de fondement.

Je crois aujourd'hui que le mot vient du vieux haut allem. *scëran*, *scëren*, moy. haut allem. *schern*, « tondere », nordique *skëra*, all. *scheren*, fendre, couper; suédois *skär*, dan. *skaar*, vieux fr. *escharre*, entaille, balafre.

Au rad. *scar* a été, selon la règle, préposé *e*. Puis le groupe *es*, qui persiste en fr., est tombé en lyonn. (cf. *chalié*, de *scalarium* ; *chinard*, de *skina* ; *cabelot* de *scabellum*).

Enfin, on a ajouté le suff. *at*, d'*atum*, dont le lyonn. fait souvent usage : *borsat*, garçon nouveau-né ; *carat*, petit berger ; *boliat*, mare. Le dauphinois a parfois substitué le suffixe *ot*.

III

MAIGNA, MEYNA, EN FRANCO-PROVENÇAL

Le mot de *maigna*, *meyna*, en franco-provençal, a deux significations bien distinctes : 1° c'est un fémin. coll. signifiant d'abord famille, ensemble des gens de la maison, puis jeunesse en général. On le trouve employé dans ce sens au XVIIe siècle par Chapelon : « Petita meynat, veiquia un present que je vous fouay.....La meynat de mon tion...[1] » ; 2° c'est un masc. individuel signifiant enfant, jeune garçon. « Ye-ton (c'est un) *magnat*[2], que me convint (chans. bress.) » ;

> Rien n'est plus biau que la guarra civila,
> Surtout, *ménos*, dins ina motrua villa. (Roquille.)

Dans un vieux noël lyonnais, on lit :

> *Maigna, maigna,* bien devons Noé chanta;

[1] Ce *maigna*, fém. collect., est aujourd'hui hors d'usage.

[2] Le *t* final ne se prononce pas.

Et dans un autre, de 1723 :

Meigna veni atropa
A cella bella fêta.

Dans ces deux derniers exemples, *maigna* peut être un fém. coll. sing., comme il peut être un masc. plur.

Puisque j'en suis aux *mea culpa*, disons que, dans la seconde édition du *Noël satirique* (Lyon, 1887), j'ai donné une explication inexacte de ce mot de *meigna*, considéré comme masc. dans l'exemple, en y voyant le vieux picard *mesgnie*, avec suffixe *at*, qui est inutile.

Mansionata donne directement le franco-prov. *maigna*, *meyna*, comme le prov. *mainada*. Dans la forme *maigna*, *n* s'est mouillée sous l'influence de *s* (cf. champ. *ègnes*, vieux fr. *aisnes*, et *mègnie* à côté de *mesgnie*. *Romania*, XV, p. 619).

Meigna masc. répond à *mansionatum*. De même, en prov., à côté de *meinada (mansionata)*, on a le limousin *meinage*, le langued. *mainajo*, le béarn. *maynadge (mansionaticum)*, enfant. Mais la forme individuelle est postérieure à la collective. C'est celle-ci qui s'est individualisée par un curieux procédé de dérivation encore vivant, car M. Chabaneau veut bien me faire observer qu'il a entendu plusieurs fois le limousin *familha* dans le sens individuel : *I an dous familhas*, ils ont deux enfants.

Autre singularité, le prov. n'a pas comme nous *meina*, garçon ; mais il a *meinado*, petite fille, puis une foule de dérivés : *meinada*, faire des enfants ; *meinadello*, fillette ; *meinadet*, *meinadot*, *meinassou*, petit garçon ; béarn. *meynadin*, poupon. Il semblerait que la dérivation du sens s'est faite ainsi : *meinada* collect., famille, s'est individualisé en *meinada*, fille ; puis sur ce fémin. se sont formés sur les mots masc. — Au rebours, le franco-prov., qui a *ména*, *ménô*, garçon, n'a pas de dérivé pour fille. La dérivation se serait faite ainsi : 1° *mansionata*, 2° *pueri quibus constat mansionata* ; 3° *pueri* ; 4° *puer*.

PUITSPELU.

« ET IN AIUDHA ER »
DANS LES SERMENTS DE STRASBOURG

J'ai proposé ici même (*Revue des langues romanes*, 3e série, XIV, 309) une correction au texte des *Serments de Strasbourg*, qui a été trouvée simultanément par M. Settegast et publiée par lui dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (X, 169). M. Stürzinger l'a

combattue une première fois dans les *Modern language Notes* (mai 1886, colonne 140), et il revient à la charge dans le dernier numéro de la *Romania* (XV, 633). Il maintient qu'il faut continuer à lire: *Si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha* ET *in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradra salvar dift.* La correction consiste à lire: *Si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha* ER *in cadhuna cosa si cum om per dreit son fradra salvar dift.* M. Stürzinger apporte deux arguments à l'appui de son opinion. Celui qu'il considère lui-même comme le plus faible repose sur l'omission de *et in aiudha et in cadhuna cosa* dans la version allemande. Cette omission me paraît au contraire appuyer la correction. Il serait singulier, en effet, que le traducteur allemand eût omis un « attribut adverbial », destiné à préciser l'idée exprimée par le verbe *salvar;* tandis que, dans mon hypothèse, le second membre de phrase n'est que la répétition pure et simple, en d'autres termes, de l'idée exprimée par le premier, et pouvait par conséquent être négligé sans inconvénient. L'argument principal de mon contradicteur consiste à dire que, s'il y avait deux propositions principales (*salvarai — et in aiudha er*), il y aurait deux verbes dans la proposition subordonnée, au lieu du seul *salvar*. Est-il admissible que les rédacteurs de la formule de serment aient eu un pareil souci de l'harmonie parfaite de la phrase, harmonie de pure forme d'ailleurs, puisque, malgré le dédoublement du verbe, l'idée reste unique? Ne trouve-t-on pas mille exemples, je ne dis pas identiques, mais analogues, dans notre ancienne littérature? Une considération qui doit primer toutes les autres, c'est que le texte donné par le manuscrit sonne absolument faux au point de vue de la langue. Traduisons: « Je défendrai mon frère Charles et en aide et en chaque chose, comme on doit défendre son frère. » Cela a-t-il jamais pu être du français, même au IXe siècle ? Comparez avec la traduction de la même phrase, telle que nous proposons de la corriger: « Je défendrai mon frère Charles et lui viendrai en aide, comme on doit défendre son frère. » Le choix entre les deux formules ne me paraît pas douteux.

L. CLÉDAT.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie des Mots étudiée dans leurs significations, par Arsène Darmesteter (Paris, Delagrave, in-18, I-XII, 1-212.)

La *Vie des Mots*, ce titre à lui seul nous avertit du point de vue auquel s'est placé M. Arsène Darmesteter. Pour lui, les langues sont des organismes véritables, soumis à toutes les lois de la physiologie : elles naissent, se développent, s'assimilent des éléments nouveaux, rejettent les anciens, subissent parfois des crises, des arrêts de développement, et sont destinées à se transformer incessamment, sans échapper à la loi commune de tous les êtres vivants, au dépérissement et à la mort. M. Darmesteter est à la fois un philologue et un philosophe: il joint à une connaissance très-précise des faits l'habitude des analyses de la biologie moderne. Il est de l'école de l'évolution, et Lamarck, Darwin, Geoffroy St-Hilaire, Spencer, Bain, Haeckel, sont certainement les maîtres dont il s'inspire le plus volontiers. Évolution, adaptation au milieu, lutte pour la vie, sélection, différenciation, tous ces termes lui sont familiers comme à un naturaliste de profession, et l'on n'est pas surpris de lire dans une de ses notes [1] que cet agréable et instructif traité a déjà paru dans une édition anglaise à Londres.

J'aurais bien quelques réserves à faire au sujet de cette application hardie à la linguistique de méthodes empruntées à d'autres sciences, mais j'ai hâte de rendre compte d'abord d'un ouvrage très-intéressant, plein d'observations fines et neuves, et qui donne la meilleure idée de ce que sera le *Dictionnaire général de la langue française*, auquel M. D. collabore depuis quatorze ans avec M. Hatzfeld.

Après une introduction de nature plutôt philosophique, et sur laquelle je reviendrai parce qu'elle ne m'a pas complétement convaincu, M. D. entre en matière. Il divise son sujet en trois parties : 1° comment naissent les mots ; 2° comment les mots vivent entre eux ; 3° comment les mots meurent.

La première partie (p. 29-120) est la plus développée. Elle est présentée en une forme rigoureusement méthodique. M. D., ne s'occupant que du français, s'abstient avec raison d'insister sur les origines latines de notre langue. C'est surtout du *néologisme de signification*, c'est-à-dire de l'emploi d'un mot dans une acception nouvelle, qu'il entend s'occuper. Le fonds général des langues aryennes reste le même

[1] Préface, p. VII.

depuis des milliers d'années ; mais une force révolutionnaire tend incessamment à modifier la signification des mots. Comment de telles modifications s'accomplissent-elles? Le chapitre II (conditions logiques des changements de sens) me paraît le plus intéressant de l'ouvrage. La *vie des mots* est la valeur constante que l'esprit leur donne régulièrement. « Les mots *naissent*, quand l'esprit fait d'un nouveau mot l'expression habituelle d'une idée ; les mots *se développent* ou *dépérissent*, quand l'esprit attache régulièrement à un même mot un groupe plus étendu ou plus restreint d'images ou d'idées. Les mots *meurent*, quand l'esprit cesse de voir derrière eux les images ou les idées dont ils étaient les signes habituels, et, par suite, n'usant plus de ces mots, il les oublie. La vie des mots vient donc de l'activité de la pensée....» La pauvreté du vocabulaire fait qu'un même mot finit par avoir plusieurs significations distinctes, de telle sorte qu'il n'apparaît à notre esprit, dans le travail de la pensée, qu'avec le sens requis par l'idée qui nous est présente.

M. D. prend le substantif comme exemple des changements de sens. Le nom donné à un objet exprime à l'origine une de ses qualités, et cette qualité n'a pas besoin d'être essentielle. M. D. explique ce peu d'importance de la caractéristique dans le déterminant par deux raisons : l'une est que le mot n'a pas pour fonction de définir la chose, mais seulement d'en réveiller l'image ; l'autre est que le langage n'a pas besoin de tout dire. « En un mot, tout substantif commence par désigner l'objet par une de ses qualités : il est alors *qualificatif;* puis il éveille dans l'esprit l'image totale de l'objet : il est alors substantif. L'oubli de la signification étymologique, telle est donc la condition nécessaire de la formation du substantif. C'est aussi la condition fondamentale de toute transformation de sens. »

Peut-être cette théorie très-claire, très-utile, comporte-t-elle quelques restrictions. Les exemples donnés par M. D. sont actuellement bien loin de leur sens étymologique, mais il faut tenir compte du temps. En second lieu, la plupart des mots français ont leur racine dans d'autres langues : ce sont pour ceux qui les emploient des chiffres n'ayant qu'une valeur de convention. De ceux qui disent les mots *évêque* ou *diacre*, combien savent le sens des mots grecs correspondants ? Mais, par exemple, quand on a commencé à dire *porte-bonheur*, on sous-entendait *bracelet;* à propos de *remontoir*, on sous-entendait *montre*. Le mot, dans de tels cas, est longtemps employé comme substantif sans que l'on ait perdu le souvenir de son étymologie. Entre l'état de *qualificatif* et celui de *substantif*, il y a une période intermédiaire où le mot nouveau continue à rappeler son origine. C'est d'ailleurs ce que M. D. dit lui-même un peu plus loin, à propos de la *métaphore*.

L'étude des *tropes* est faite d'après les principes qui viennent d'être indiqués : c'est dire qu'elle est très-différente de ce que nous lisons dans les traités de rhétorique. M. D. rend justement hommage au livre de Dumarsais, mais il sait renouveler un sujet qui paraissait banal. Après avoir défini la *synecdoque*, la *métonymie* et la *métaphore*, il soumet ces *tropes* à l'analyse, afin de retrouver la marche que suit la langue quand elle les met en usage. Pour la *synecdoque*, il considère trois cas : le déterminant absorbe le déterminé (écriture *anglaise* ou *bâtarde*), le déterminé absorbe le déterminant (un *succès* est aujourd'hui toujours favorable), le sens s'étend (*arracher* a signifié enlever de ses racines, puis enlever de tout ce qui retient).

C'est par *métonymie* que les substantifs *participiaux* ou *verbaux* passent du sens concret au sens abstrait (*allée, sortie, — dépêche, avance*).

La *métaphore* comprend deux moments : celui où elle est encore sensible, celui où l'on a définitivement oublié la première image. La *catachrèse* est définie et expliquée de façon ingénieuse et nouvelle. M. D. y voit simplement un oubli de la signification première du mot. « Qui songe, en prononçant le mot *drapeau*, au sens primitif de pièce de drap ? Le mot, ici, est devenu *adéquat* à la chose. »

A propos des transformations de sens qu'il appelle *modifications complexes*, M. D. en distingue deux sortes : le *rayonnement* (racine d'une plante, d'un mot, d'un mal, d'une quantité algébrique), l'*enchaînement* (mouchoir devient mouchoir *de cou*, puis a besoin d'un complément pour recouvrer son premier sens, mouchoir *de poche*); ces deux procédés se mêlent et se confondent souvent (par exemple dans les divers sens du mot *timbre*).

M. D. ne reconnaît en réalité que deux figures de pensée : la *métonymie*, qui s'appuie sur des rapports constants; la *métaphore*, qui procède d'après les analogies que nous percevons entre les objets dénommés et les autres.

Le chapitre III (*Actions psychologiques*) a pour objet les changements de sens dérivant de causes historiques (par exemple, le latin appliqué à l'expression d'idées chrétiennes ou féodales), ou de causes psychologiques plus intimes (par exemple, sens ironique donné à certains termes nobles). A ce propos, M. D. pose, plutôt qu'il ne cherche à le résoudre, ce qu'il appelle le problème des *déterminants*. Pourquoi nombre d'instruments sont-ils dénommés d'après des métaphores tirées du règne animal ? Pourquoi telles séries de noms propres sont-elles affectées à désigner des animaux, des personnes ridicules ou peu estimées (Sansonnet, Jeannot, Perronnelle, etc.)? M. D. n'oublie pas l'importance des idiotismes et des locutions proverbiales.

Dans le chapitre IV (*Conditions philologiques*), il est traité surtout des néologismes, et il est fait une distinction légitime entre le néologisme littéraire, qui relève de la critique, et le néologisme populaire, dont la science doit rendre compte. M. D. me permettra de lui soumettre à ce sujet quelques objections. Je reconnais volontiers qu'il est bon de résister au néologisme irréfléchi ; mais il me semble que de ce côté le danger, en ce qui concerne notre langue, va toujours diminuant. L'influence romantique d'une part, et l'abus du style académique de l'autre, ont pu faire illusion pour un temps ; aujourd'hui l'on tend plutôt à revenir aux richesses propres de notre langue, à les étudier, à en tirer parti. Les travaux philologiques dont le français a été l'objet, la pratique universellement répandue du Dictionnaire de Littré, des essais de vulgarisation parmi lesquels le livre de M. D. prend dès à présent la place la plus honorable, font beaucoup pour rendre à notre langue sa vigueur native, qui avait été compromise par un purisme mal entendu et par une réaction mal informée. L'influence des changements inconscients, de la mode, va toujours s'affaiblissant. Tel mot risqué pour quelques semaines, avec une acception plaisante, ne tarde pas à reprendre son sens propre. Quant aux mots techniques, ils s'accroîtront insensiblement par la force même des choses, et l'on ne peut songer à chercher dans la langue de Philippe-Auguste des termes pour désigner les organes des mécanismes que l'industrie aidée de la science ne cesse d'inventer. La seule précaution à prendre est d'ordre esthétique : il ne faut pas accueillir aisément ces mots dans l'usage littéraire. Nos aïeux ont eu tort de faire trop d'emprunts à l'astrologie ; abstenons-nous de demander nos métaphores aux théories sur la lumière et l'électricité, aux pratiques d'industries spéciales.

La deuxième partie (*Comment les mots vivent entre eux*, p. 123-148) forme trois chapitres. — La *contagion* est cette modification de sens qui résulte, ou bien de l'association habituelle de deux mots en une locution (*pas* devenu négatif), ou bien de l'application définitive par l'esprit à tel mot d'une signification nouvelle qu'il a prise dans une locution courante (avec = malgré). *Il a beau dire* signifie *quoiqu'il dise*, parce que l'ensemble de la phrase implique une idée restrictive sous-entendue. M. D. estime que « c'est grâce à cette con-» spiration de la phrase prise dans son ensemble, qui dégage de la » disposition et de la combinaison des termes un sens non exprimé, » c'est grâce à cette conspiration que l'écrivain peut agir sur les » mots, en modifier le sens, et leur faire rendre tout un ensemble » d'effets nouveaux. » Il cite plusieurs passages de Victor Hugo où le mot *fauve* prend des acceptions très-remarquables, suivant la façon dont il est enchâssé dans le tissu de la phrase.

Il y a *réaction* d'un mot sur un autre : les *Indes occidentales* imposent aux *Indes* proprement dites le nom d'*Indes orientales*. Mais M. D. n'attribue pas aux faits de réaction un rôle considérable dans la vie du langage. D'après lui, les mots suivent chacun leur destinée, parce que les hommes en parlant *ne font point d'étymologie :* l'usage détache graduellement les dérivés de leurs primitifs et les en rend indépendantes.

L'on aboutit ainsi à la *concurrence vitale*, expression à laquelle j'avoue préférer l'expression plus nette et plus compréhensible de *lutte pour l'existence*. Les exemples que donne M. D. portent sur l'histoire des mots *estovoir, convenir, falloir, — en, dedans, dans, — od, avec, — ouir, entendre, comprendre, — nouer, nager, naviguer*. M. D. explique très-bien ces variations, mais j'avoue ne pas y reconnaître bien clairement les effets du principe de la *concurrence vitale*. La théorie cadre-t-elle ici bien exactement avec les faits ?

La *synonymie* présente trois cas principaux :

1° Un même mot, par suite des hasards de sa formation, prend deux formes différentes : *plier, ployer. — frêle, fragile*. Ces doublets en général ne sont pas exactement synonymes ;

2° Un même mot est modifié différemment par des préfixes ou des suffixes spéciaux, ou par des emplois syntactiques différents : *porter, apporter, — apercevoir, s'apercevoir de*.

3° Des mots d'origine ou de signification différente arrivent, dans le cours de la langue, à s'entre-croiser et, à ce point de leur développement, à s'appliquer à un même objet. Ce sont les synonymes proprement dits, par exemple : *rester, demeurer, loger, — mener, conduire, guider*. Ils présentent l'idée avec une nuance propre qui vient de la signification première. C'est donc à l'étymologie et au sens premier qu'il faut avant tout demander la clef de cette synonymie.

J'ajouterais volontiers que, s'il y a peu de vrais synonymes, cela tient à un besoin de précision dont l'on trouve à chaque instant la marque dans notre langue. Nous ne pouvons supporter que deux mots servent à exprimer une même idée, et nous leur imposons des acceptions différentes. Ainsi *hypothèse* et *supposition* ont au point de vue étymologique une valeur égale ; l'un néanmoins est dit de telle méthode scientifique, l'autre appartient à la langue usuelle. *Discuter* et *disputer* sont différenciés, non d'après une raison étymologique, mais pour marquer deux façons d'être en désaccord.

Il y aurait aussi lieu de remarquer que tels mots ayant d'abord une valeur égale ont fini par exprimer des degrés différents. Des trois mots : *torture, tourment, gêne*, le premier continue à exprimer l'intensité extrême de la souffrance, le second marque une douleur moin-

dre, au point que le dérivé *tourmenter* diffère peu dans l'usage de *taquiner* et de *lasser*, et le troisième n'éveille plus que l'idée d'une simple incommodité. La différenciation des synonymes se produit dans de tels cas par l'affaiblissement divers du sens primitif et répond à l'expression de nuances.

Peut-être ce chapitre serait-il mieux à sa place dans la première partie (*Comment naissent les mots*).

La troisième partie (*Comment les mots meurent*, p. 149-176) est le développement de deux principes : certains mots s'oublient parce qu'ils désignent des choses qui disparaissent ; certains mots font place à d'autres pour exprimer des idées durables.

Les mots *historiques* ont disparu avec l'idée ou l'objet qu'ils désignent. Les dictionnaires spéciaux les recueillent.

Les termes *généraux* disparaissent quand on cesse de leur attribuer telle signification et que la perte du sens entraîne la perte du mot. A ce point de vue, on distingue les mots qui prennent des significations nouvelles sans perdre leur sens primitif, par exemple *corps, embrasser, éclat ;* — les mots qui n'ont plus que leur seconde signification, par exemple, *accoucher, charmer, flatter,* etc.; — les mots qui ont disparu définitivement. Ces derniers forment la matière du Dictionnaire du français du moyen âge, que M. Godefroy publie actuellement.

Les *actions destructives* agissent de deux manières : tantôt le mot n'est pas viable ; tantôt il est écrasé par un autre mot plus heureux, qui s'empare de ses significations.

La première série présente des mots trop courts, qui à l'époque romane ont disparu. Ainsi *suem, avem, apem,* ont fait place à des synonymes plus sonores. De deux *homonymes*, le moins usité a disparu devant le plus connu : *veru, verum*. Le mot propre est souvent remplacé par une métaphore, par un mot éveillant une image. *Caput, chef,* a fini par disparaître devant *testa, tête*. A ce propos, je remarquerai que *testa* a signifié *tête* dès l'époque latine, par suite de l'analogie de la boîte crânienne et d'une amphore. Le sens de *fragment de pot cassé* n'a pu être mentionné ici que par distraction. En latin, *testa* a signifié par une analogie pareille toute enveloppe dure, d'où le sens de *têt*. De même à propos de *gamba*, la traduction par *genouillère* n'éclaire pas. Ce mot vient de κάμπη, *courbure* en général, puis jointure de la jambe chez les bêtes de somme. Littré remarque: « du latin *gamba,* qui est dans Végèce avec le sens de *jarret.* » L'emploi de ces deux mots pour *caput* et *crus* remonte donc au delà des origines du français.

L'*euphémisme* a également son rôle. L'exemple de *garce,* remplacé

successivement par *fille, jeune fille, jeune personne*, est curieux. Dans le même sens, le peuple emploie volontiers le mot de *demoiselle*.

Tel mot disparaît sans grande raison : ainsi, *dextre* et *senestre*. Pour ceux-ci, j'imaginerais volontiers qu'ils n'avaient pu prendre une forme assez franchement française; ils ont trop la dureté latine. Quant à *gauche* et *droit*, qui les ont remplacés, pourquoi M. D. blâme-t-il ces métaphores? La main dont on se sert le moins souvent est d'un emploi moins sûr et moins rapide que l'autre. Il n'y a pas là de préjugé, mais une observation aussi ancienne que notre espèce. L'on naît *droitier*, quelques-uns naissent *gauchers ; l'ambidextre* est une exception très-rare. Ceci est, si je ne me trompe, une question d'embryologie plutôt que de linguistique.

Les *archaïsmes* sont les mots tombés en désuétude, parce qu'à un moment donné les idées qu'ils exprimaient ont été représentées par d'autres mots. Ils ne revivent que par exception, le plus souvent grâce aux lettrés, car « le langage, pas plus que les générations qui en continuent la tradition, ne remonte le passé, pour ressaisir ce qu'il a laissé derrière lui, dans l'écoulement sans fin qui fait sa vie. »

Mais il est des termes archaïques que l'usage maintient dans certaines locutions : ainsi un *portrait en pied, en dépit de, règne animal*, etc....

M. D. compare ces acceptions anciennes conservées çà et là à ces fossiles que rencontre le naturaliste, et qui sont les débris d'organismes antérieurs. Il serait peut-être plus conforme à la théorie évolutionniste d'y voir quelque chose d'analogue à ces rudiments d'organes qui rappellent, dans telle espèce contemporaine, une période antérieure de son existence.

L'auteur termine en assimilant les lois de l'histoire des langues à celles de la biologie : « .....on peut affirmer que la linguistique » n'est que l'histoire des évolutions, diverses suivant les races et les » lieux par lesquels a passé le type primitif. Cette coïncidence est » fréquente entre les lois de la matière organisée et les lois incon- » scientes qui suit l'esprit dans le développement naturel qu'il donne » au langage. Ne semble-t-elle pas nous dire que la vie, sous quelque » forme qu'elle se présente, est soumise aux mêmes lois, et, si ce n'est » dépasser les justes limites de l'induction, que l'esprit et la matière » ne sont que les deux faces d'une même force à jamais insaisissable, » l'Etre? »

M. D. a eu l'heureuse idée de compléter son livre par un Appendice formé d'une liste de mots latins qui, dans leur passage au français, n'ont pas changé de signification, et de la reproduction des pages si intéressantes de La Bruyère sur les variations de notre langue. Le

commentaire qui accompagne les remarques de La Bruyère les rajeunit et les complète.

J'ai dit en commençant que je n'étais pas sans éprouver quelques doutes sur la nécessité de l'application rigoureuse à la science des langues, des principes et de la technologie de l'école évolutionniste. Le livre de M. Darmesteter a-t-il gagné autant qu'il paraît le croire à ce que l'exposé, excellent comme doctrine et comme choix d'exemples que nous y trouvons, soit mêlé de propositions et d'arguments empruntés à une théorie qui fait de l'évolution inconsciente l'explication universelle ? C'est par une analyse fine et précise, par l'étude des faits, qu'il est arrivé à les classer d'une façon ingénieuse et instructive. Quoi qu'il en dise, on le lit sans songer du tout à Darwin et à Spencer, si ce n'est aux endroits où il emploie leur technologie ; on lui est très-reconnaissant de ce que l'on apprend chez lui, et, s'il ne se réclamait de la biologie moderne, on ne supposerait pas qu'il lui soit tellement redevable. La *Vie des Mots* est très-bien dit, mais il n'en résulte pas que du coup l'on se trouve dans le domaine de l'*inconscient*. Il en est du langage comme de l'art et de la science : ce sont des œuvres de la pensée humaine. Il faut y distinguer la part de la nécessité et celle de la libre réflexion. La théorie de l'évolution permet-elle, à elle seule, de résoudre ce problème? Je n'en suis pas encore convaincu[1].

Ces réserves faites, et elles ne portent guère que sur une question de forme, il faut reconnaître que le livre de M. D. est un de ceux qui contribuent le plus à répandre le goût de l'étude historique de notre langue. Il est bon que ceux qui savent fassent ainsi œuvre de vulgarisation. Beaucoup des lecteurs de M. D. seraient fort en peine de

[1] Le livre de M. Darmesteter a donné l'occasion à M. Gaston Paris d'écrire sur le sujet traité dans la *Vie des Mots* des pages que je regrette de n'avoir pu lire avant que le compte rendu ci-dessus eût été composé. M. G. P., tout en rendant pleine justice aux mérites de l'agréable et instructif traité que j'ai analysé, fait, lui aussi, ses réserves sur l'application de la doctrine du transformisme à l'histoire des langues (V. *Journal des Savants*, cahiers de février et de mars 1887 : un troisième article est annoncé). — Pour donner à ma pensée, sur cette question difficile, une précision plus grande que je ne l'ai fait plus haut, je dirai que, dès qu'il s'agit d'êtres conscients, l'évolution doit compter avec la notion de la fin. Il en résulte des conséquences que le transformisme ne peut négliger sans être contredit à chaque instant par la réalité. M. G. P. examine, chemin faisant, diverses questions de linguistique générale, rectifie ou complète certaines parties de la théorie de M. D. ; de telle sorte que nous saurons doublement gré à l'auteur de la *Vie des Mots* pour ce qu'il nous a donné et ce qu'il nous a valu.

vérifier l'exactitude de sa doctrine et le croiront sur parole. On ne pouvait leur souhaiter un meilleur guide.

Ferdinand CASTETS.

PÉRIODIQUES

Romania, octobre 1886. — Les remarques que fait M. P. Meyer (p. 625-626) au sujet du second et du troisième des articles que j'ai publiés dans la *Revue des langues romanes* sur les rapports des chansons de geste et de l'épopée italienne (janvier et mars 1885) ne me sont connues qu'en mai 1887, et, en ce qui concerne le *Renaud de Montauban*, je crois qu'il me suffira de renvoyer aux articles suivants de mes *Recherches*. J'ai essayé d'ajouter aux connaissances que l'on possédait sur les textes du *Renaud de Montauban*, et il a été parlé déjà dans cette *Revue* du ms. 766 de Paris, du ms. de Venise d'après les notes que M. Rajna a bien voulu me communiquer, et du ms. de Cambridge (Peterhouse) d'après un des fac-similé publiés pour l'usage de l'École des Chartes et les indications qui m'ont été fournies par M. Barnes, bibliothécaire du collége de Peterhouse.

Pour le *Maugis d'Aigremont*, M. P. M. suppose que j'ignore dans quelles conditions nous est parvenu le texte de Montpellier, et il m'apprend l'existence à Cambridge d'un fort bon ms. de ce poëme, découvert et signalé, il y a douze ou treize ans, dans la *Romania* (III, 507). Puis il donne quelques renseignements sur les mss. de Paris et de Cambridge; et, « pour que le lecteur, et aussi M. Castets, puissent se « faire une idée de la question », il transcrit une courte laisse de Montpellier qu'il fait suivre de la leçon correspondante de Cambridge. Les lecteurs de la *Revue* savent que, sans attendre le compte rendu de la *Romania* et le conseil de M. Meyer, j'ai commencé à utiliser les textes de Paris et de Peterhouse. C'est sans doute à ce dernier ms. que M. P. M. fait allusion quand il parle d'un ms. de Cambridge, et c'est précisément l'insuffisance de cette désignation qui m'a empêché de profiter de l'indication donnée en 1874 par la *Romania*. J'en reproduis textuellement les termes: « P. Meyer a continué en août et septembre » dernier l'exploration des bibliothèques de Cambridge, qu'il avait » commencée en 1871. Ses recherches ont été, cette fois, particulière- » ment fructueuses. Il a trouvé de nouveaux manuscrits de *Maugis* » *d'Aigremont*, de *Renaut de Montauban*, de *Guillaume d'Angleterre*,

» etc. (*Romania,* III, 507). » Comment cela aurait-il pu me mettre sur la piste d'un ms. que possède la bibliothèque de Peterhouse à Cambridge, et qui contient le texte complet de *Maugis* et des *Fils Aymon?* C'est grâce au fac-similé et en le comparant au passage correspondant du *Renaud* de Montpellier, que j'ai découvert (à nouveau, je l'avoue) ce manuscrit et que j'ai pu en obtenir la communication. Nul plus que moi n'apprécie l'utilité des recherches que M. Meyer a faites dans de nombreuses collections de manuscrits ; mais, dans le cas particulier, je ne vois pas trop comment j'en aurais pu profiter. D'ailleurs, on a vu comment je procède. Ne me reconnaissant que peu d'autorité en la matière, comme sur trop d'autres points, je ne vise qu'à communiquer aussi complétement que possible les renseignements que je possède ; je vais continuer à le faire, non pour reprendre ici *in extenso* une discussion sur le *Maugis,* mais pour que les lecteurs communs de la *Romania* et de la *Revue* soient tenus au courant.

Dans les Additions à mes *Recherches* (*Revue des l. rom.* d'août-novembre 1886, p. 234), j'ai dit que le texte du *Maugis* de Montpellier, comparé à celui de Paris, est écourté en nombre d'endroits, mais me paraît en général donner une leçon plus ancienne, et j'ai cité quelques passages qui prouvent qu'il est réellement écourté. En revanche, il donne seul (avec le *Gaufrey*) cette longue généalogie qui rattache la geste des fils Aymon à la geste de Doon. Le *Maugis,* le *Vivien* et le *Renaud de Montauban* de Montpellier, sont des compositions cycliques. Le ms. de Cambridge est d'accord, pour l'ensemble, avec celui de Montpellier et contient environ 3,000 vers de plus. Il est fâcheux que le *recto* du premier feuillet ait beaucoup souffert et soit d'une lecture très-difficile. Le ms. 766 de Paris semble au premier abord la reproduction du texte du Cambridge, faite à une date plus récente. Il présente une lacune considérable (du v. 278 au v. 444 du texte de Montpellier) : des parties de feuillets ont été déchirées ; mais, par contre, du fol. 10 verso *a* au fol. 14 recto *a,* il contient un épisode que ne donnent pas les deux autres manuscrits. En quittant Oriande, Maugis, Baudri et Espiet, passent par Palerme, où Maugis est fait prisonnier. Pendant qu'il gît dans une *chartre* obscure, Espiet amuse l'amiral de Palerme par ses enchantements. Enfin Maugis brise ses fers, sort de prison, remonte sur Bayard, et, après bien des combats, les trois amis peuvent continuer leur voyage. Cette aventure est développée en 586 vers. Elle ressemble fort à une interpolation.

En somme, le texte de *Maugis* peut être établi à l'aide de ces trois manuscrits, qui se complètent l'un par l'autre. Je les ai entre les mains tous trois, mais je suis fort empêché pour en tirer parti. M. P. M. rappelle qu'autrefois il devait publier ce poëme pour la Collection des

anciens poëtes de la France ; il nous apprend que M. Gilliéron a préparé, il y a plusieurs années, pour la Société des anciens textes français, une édition de *Maugis*. Il y a quelques années aussi, je reçus la visite d'un jeune philologue allemand qui, ayant commencé la préparation d'une édition de *Maugis*, me pria de lui laisser la priorité. Je me bornai donc à faire, au sujet de cette chanson de geste, une communication à la réunion des Sociétés savantes de mars 1883, et je me contentai de me réserver le droit de donner des extraits de *Maugis* et le *Vivien de Montrant* en entier. Dans mes *Recherches*, j'ai évité le plus possible de recourir à d'autres textes que celui de Montpellier, pour ne point chasser sur le terrain d'autrui. Voilà donc deux éditions de *Maugis* en préparation. Ne serait-il pas juste qu'en ces matières il y eût aussi une sorte de prescription, et que, sans s'inquiéter de priorité et de droit d'invention, on encourageât ceux qui sont réellement en mesure de publier?

Ferdinand CASTETS.

CHRONIQUE

M. Léon Clédat vient de fonder à Lyon une *Revue des patois*, à laquelle nous souhaitons cordialement la bienvenue. Dès le mois de novembre dernier, M. Clédat nous avait averti de cette fondation; mais nous attendions, pour en aviser nos lecteurs, d'avoir reçu le prospectus, que nous nous faisons un plaisir de reproduire. On trouvera à la suite un extrait de la chronique du premier numéro, actuellement sous presse, que M. Clédat nous a pareillement communiqué, et qui concerne la *Revue des patois gallo-romans* de MM. Gilliéron et Rousselot, annoncée dans notre dernier numéro.

« *Revue des patois*, recueil trimestriel, consacré à l'étude des patois et anciens dialectes romans de la France et des régions limitrophes, publié par L. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

» Principaux collaborateurs :

» MM. Brunot, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.
Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, correspondant de l'Institut.
M.-C. Guigue, archiviste du département du Rhône.
G. Guigue, archiviste de la ville de Lyon.
Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix.
Monaci, professeur à l'Université de Rome.
Philipon, archiviste-paléographe, député de l'Ain.
Puitspelu (Nizier du), auteur du *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais, etc.*

G. Raynaud, archiviste-paléographe.
Ritter, doyen de la Faculté des lettres de Genève.
Thomas, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

» Il existe déjà en France deux recueils périodiques consacrés aux études romanes, la *Revue des langues romanes* et la *Romania;* mais ces recueils s'étendent à toutes les langues néo-latines.

» La Revue que nous fondons aura un domaine plus restreint, puisqu'elle ne s'applique qu'aux patois et anciens dialectes romans de la France et des régions limitrophes. Par « régions limitrophes », nous entendons la Suisse occidentale, les pays wallons et les régions de l'Italie et de l'Espagne dont les idiomes peuvent être rangés dans la même famille que les patois voisins parlés en France. Il va sans dire que nous comptons étudier ces divers idiomes au point de vue littéraire aussi bien qu'au point de vue philologique.

» Il est inutile d'insister sur l'intérêt qu'offrent les patois et dialectes, et en eux-mêmes, et par les éclaircissements qu'on en peut tirer pour l'étude scientifique des langues officielles. Nous ajouterons qu'il est d'urgent d'entreprendre une enquête sur les patois ; car le développement si heureux de l'instruction primaire tend à leur enlever une grande partie de leur originalité, en y introduisant chaque jour un plus grand nombre de formes et de tournures françaises.

» Notre désir est donc de centraliser, dans cette Revue, les travaux sur les patois de France qui sont en cours d'exécution, et d'en provoquer de nouveaux. Nous accueillerons avec reconnaissance les études qui pourront nous être envoyées sur tel ou tel patois déterminé, les proverbes et dictons patois, les contes et chansons populaires, les recueils de locutions, les notices biographiques sur les publications locales, enfin les textes anciens en langue vulgaire que MM. les Archivistes voudront bien extraire de leurs archives.

» Il sera rendu compte de tous les ouvrages sur les patois ou anciens dialectes de la France qui seront envoyés en double exemplaire à la rédaction de la Revue.

» La *Revue des patois* paraîtra tous les trois mois, et formera tous les ans un beau volume de même format et impression que le présent prospectus.

» Les personnes désirant souscrire sont priées d'adresser leur demande à M. F. Vieweg, éditeur de la *Revue des patois,* rue de Richelieu, n° 67, à Paris.

» Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Clédat, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. »

Revue des patois dirigée par M. Clédat. — *Extrait de la Chronique du premier numéro actuellement sous presse.*

« Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons *indirectement* le prospectus d'une *Revue des patois gallo-romans,* dirigée par M. Gilliéron. On pensera sans doute qu'il n'était pas très-utile de fonder en même temps deux revues de patois en France. C'est aussi notre avis. Mais M. Gilliéron était averti de notre projet dès le mois de novembre dernier, par une demande de collaboration qui est restée sans réponse. Nous déclinons donc toute responsabilité dans la concurrence, évidemment regrettable, qui se produit. »

* * *

M. Clédat nous prie d'insérer la note suivante:

« La première des ballades du XVe siècle que j'ai publiées dans *Lyon-Revue* (novembre-décembre 1886) se trouve, avec un acrostiche de Villon, dans un manuscrit de Stockholm. La ballade « Dit-il voir ? Par ma foi il ment » se trouve dans le manuscrit de Paris contenant les œuvres d'Eustache Deschamps, et à la fin d'un manuscrit du *Roman des Deduiz* de Gace de la Buigne (Bibliothèque nation. de Paris, ms. fr. n° 1619, fol. 99). Voy. sur ce point un article de la *Romania*, XIV, 284. M Emile Picot me signale, en outre, la dernière des pièces du manuscrit de Lyon comme faisant partie des œuvres de Jehan Regnier, p. 144 de la réimpression. Cf. Gasté, *Chansons normandes*, p. 108, n° 72. Je profite de l'occasion pour relever deux fautes d'impression. Dans la chansonnette II, à l'avant-dernier vers, il faut lire *encor* au lieu de « encore. » Dans le dernier rondeau, il faut supprimer la ligne de blanc qui sépare le deuxième vers du troisième. »

* * *

M. Paul Sebillot a publié récemment (G. Charpentier et Cie, éditeurs) la 2e série des *Légendes, Croyances et Superstitions de la mer*, dont nous annoncions dernièrement le premier volume (Voy. *Revue*, XXVIII, 156). Cette seconde série n'est pas moins intéressante que la première. Elle est spécialement consacrée aux météores et aux tempêtes. Le savant auteur y a réuni toutes les légendes qu'il a pu recueillir au sujet de ces phénomènes qui jouent un rôle si important dans la vie des peuples maritimes. On y trouvera un grand nombre de croyances et de superstitions singulières, dont quelques-unes sont communes aux non-civilisés et aux populations de nos côtes.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi (Hamelin Frères).

POÉSIES RELIGIEUSES

DU MANUSCRIT DE WOLFENBUETTEL

Les poésies religieuses qui forment le contenu de cette publication sont loin d'être tout à fait inédites. Il y a déjà plus de quarante ans qu'Immanuel Bekker en a publié la plus grande partie dans les « Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin », 1842, p. 387, sous le titre de « Provenzalische geistliche Lieder des dreizehnten Jahrhunderts. » Il a été fait de cette publication un tirage à part qui a pour titre « Geistliche Lieder des dreizehnten Jahrhunderts, Provenzalisch » ; Berlin, 1844. Les parties publiées par Bekker sont les suivantes : A, v. 1-26, 97-130.—B, v. 1-240, 365-400, 473-626, 665-734, 1075-1200, 1215-1246, 1491-1949, 1966-2055, 2110-2159, 2166-2403, 2460-2495, 2765-2828, 2869-2936.—C, en entier.—Depuis, M. Bartsch a publié les vers 1551-1678 de B dans sa « Chrestomathie provençale », 4e édition, p. 277 ss. J'aurais donc pu peut-être me borner à publier les vers qui manquent dans l'édition de Bekker, d'autant plus que cette édition est très-bonne et mérite tout éloge ; car Bekker a non-seulement très-bien lu le manuscrit, mais encore introduit dans le texte un assez grand nombre de bonnes corrections, comme on le verra facilement en parcourant les variantes mises au bas du texte qui suit, et dans lesquelles j'ai soigneusement relevé toutes les corrections de Bekker, que j'ai dû accepter. Toutefois, comme l'édition de Bekker offre seulement le texte et ne dit rien ni sur l'auteur, ni sur la langue ; comme elle est dépourvue de toute note et qu'elle laisse sans explication bon nombre de passages obscurs (ce qu'on pourra malheureusement dire aussi de la présente édition) ; comme, enfin, les *Abhandlungen* ne sont pas à la portée de tous ceux qui s'intéressent à la poésie provençale et que le tirage à part est devenu très-rare, j'ai cru ne pas faire une œuvre complétement inutile en publiant le texte dans son entier, et en y ajoutant une introduction et des notes.

J'ai copié le texte moi-même, pendant un séjour à Wolfenbüttel.

M. Bartsch parle de ces poésies dans son *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Litteratur*, § 27 ; M. Paul Meyer, dans la *Romania*, VIII, 161 ; M. Chabaneau, dans ses *Biographies des Troubadours*, Appendice, p. 184, s'en sont pareillement occupés.

INTRODUCTION

Le ms. *Extravag.* 268 de la bibliothèque de Wolfenbüttel a été l'objet d'une notice dans le « Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Augustae sub titulo Extravagantium Sepositorum Volumen III[um]. », Guelpherbyti, 4°, Sept. 1786, écrit par Lange, dans Ebert, « Ueberlieferungen zur Geschichte, Litteratur und Kunst der Vor-und Mitwelt », 1, 183, Dresde, 1826, et dans Schönemann, « Merkwürdigkeiten der Herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel », p. 43, n° 50, Hannovre, 1849.

C'est un manuscrit sur parchemin, de 17 centimètres de hauteur sur 12 centimètres de largeur. Il est divisé en deux parties, fol. 1-70 et 71-100.

Avant le fol. 1, il y a un feuillet de papier, et un autre avant le feuillet 71; sur le premier se lit de la main d'Ebert: « I. Livre de Dévotion écrit en 1254, f. 1-70.— II. Aemilii Macri Carmen de Virtutibus herbarum f. 1-30 (70-100) » (les derniers chiffres sont de la main de M. von Heinemann, directeur actuel de la bibliothèque de Wolfenbüttel); sur le second feuillet de papier se lit, de la main d'Ebert: « Aemylii Macri carmen de virtutibus herbarum seu potius Incerti cujusdam poetae (Defect.). »

Fol. 1 r° — 3 v°. — Poésies françaises publiées ci-après sous A.

Fol. 4 en blanc.

Fol. 5 r° — 68 v°. — Poésies provençales publiées ci-après sous B.

Fol. 68 v° — 70 r°. — Poésie française publiée ci-après sous C.

B et C sont écrits de la même main et sans interruption; A est écrit d'une autre main. Mes connaissances paléographiques ne me permettent pas de me prononcer avec certitude; mais je crois l'écriture de A et celle de BC du XIVe siècle.

Au fol. 1 r°, en haut du côté droit, se trouvent les mots: « Livre de dévotion écrit en 1254. » Ce qui est inexact: 1254 est la date de la composition de l'original et non du manuscrit. Celui-ci est une copie postérieure, comme le prouve, entre autres indices, la répétition erronée des vers 1990-2005 au fol. 51 r° (cf. la note sur le vers 1999).

Au fol. 1 r°, au bas, on lit: « J.-B. Hautin. » sur une rature. Il y avait là probablement auparavant un autre nom, celui du possesseur antérieur.

Au fol. 70 v°, on remarque les mots suivants écrits en travers, d'une écriture du XVe siècle (selon l'obligeante indication de M. von

Heinemann), et par places effacés et illisibles : « Magnū mihi munus ab Immortali deo beatissime pater oblatum esse video et hac potissimum tempestate una cū clarissimis collegis meis hāc augustam urbem hoc sacrum concilium legatus avū(?) cum (?) sanctitatem tuā atque hos venerandissimos et sapientissimos fres tuos cum .....idendi summo desiderio.....coram. »

Au-dessus, à droite, on lit : « Beatissime pr .....» En haut de la page est écrit, non en travers, d'une main postérieure : « Valentissimus », et au-dessous « Arist. »

Fol. 71 r°, 100 v°. — Macer *de viribus herbarum*, défectueux à la fin, écrit, selon Ebert, au XIIIe siècle.

Ce n'est que de la première partie, celle qui contient les poésies françaises et provençales, que nous avons à nous occuper ici. Le ms. a été écrit en Italie, comme M. Paul Meyer en a déjà fait la remarque Voy. *Romania*, VIII, 161.

L'antiquaire J.-B. Hautin, mort en 1640 (cf. *Romania*, XV, 239), en a été le possesseur. Comment ce ms. est venu d'Italie en France et de là à Wolfenbüttel, je ne saurais le dire.

A. — Les poésies françaises, qui occupent les premières feuilles, sont indépendantes du reste. M. Paul Meyer a eu l'obligeance de m'apprendre que ces poésies se rencontrent assez fréquemment dans d'autres mss. ; qu'elles se trouvent, par exemple, à la Bibl. nat. dans le ms. fr. 12786, fol. 87-88. Étant, pour le moment, hors d'état de faire les recherches nécessaires et de me procurer tout le matériel nécessaire pour une édition critique, je me borne à reproduire le texte tel qu'il est dans le ms., sauf à y revenir une autre fois.

B. — Les poésies provençales publiées sous B se divisent en trois parties. Jusqu'au vers 844, ce sont des exhortations religieuses ; puis suivent des prières jusqu'au vers 2918, et enfin les vers 2919-2936 forment la conclusion. Dans ces derniers, l'auteur exhorte ceux qui liront et entendront lire le livre à prier Dieu qu'il leur pardonne et qu'il leur donne la joie éternelle. La fin nous fait connaître l'époque où l'auteur vivait : c'est en 1254 qu'il a composé, achevé et écrit ces poésies.

Qui était l'auteur ? Nous n'en savons rien. Il ne s'est pas nommé, et tout ce que nous apprenons par ses poésies à ce sujet (v. 1243 ss.), c'est qu'il les a écrites étant prisonnier, et qu'il est resté en prison plus de vingt ans. Nous y voyons de plus qu'il a aimé les plaisirs du monde, qu'il a péché contre les commandements de Dieu et qu'il en ressent une vive repentance. Il ne dit pas en quoi ses péchés consistent, et c'est d'une manière très-générale qu'il s'en accuse. Il était « plen d'orgoil et plen d'eror, plen d'ira et plen de furor, de totas vanas glorias plens » (1407) ; il n'a pas fait tant de bien qu'il pou-

vait (1411), il a péché « en diç, en faç et en senblan, Regens, pensan, veçen, auçens (1683) »; il prie Dieu de lui pardonner ses « greu peccaç et malvaç mot » (1813); il a fait trop de ce qui ne convient pas (2478); il s'est mis en péril « pel cors chaitiu et pel seu fals seiors » (2513); mais il a reconnu ses erreurs et sa folie, il sait maintenant que tout ne vaut rien sans Dieu, et il regrette ce dont il a été joyeux (2514 ss.); il se rend à Dieu sans réserve (956, 1487), et il le prie de lui pardonner ses fautes (1185), de lui donner le pouvoir de suivre les commandements divins (937), de le défendre des peines de l'enfer (988) et de le recevoir dans son saint règne (1965).

Il résulte de tout cela et de la longue durée de son emprisonnement que l'auteur, à l'époque de la composition de son œuvre, en 1254, était déjà d'un certain âge; mais il n'est pas possible d'en tirer des conclusions précises et sûres.

Selon M. Bartsch, *Gründriss*, p. 37, ces poésies dénotent un auteur qui n'était pas sans érudition et qui était probablement ecclésiastique. Je n'ose décider cette question; en tout cas, il connaissait bien la Bible et la vie des saints, et il cite une fois les « saint paire » (v. 2633).

L'auteur, comme il le dit lui-même, fut emprisonné plus de vingt ans. Pour quel motif? Nous ne le savons pas. Dans quel lieu? Nous l'ignorons également. De quel pays était-il? Il ne l'a pas dit, mais nous sommes en mesure de décider cette dernière question par les particularités de la langue dans laquelle ses poésies sont composées. L'auteur a voulu écrire en provençal, mais il est évident qu'il savait mal cette langue. Il n'a pas observé les règles de la grammaire prov.; il a employé des formes italiennes et françaises; il a même créé des néologismes inouïs. Aussi peut-on assurer qu'il n'était pas Provençal. M. Paul Meyer a déjà émis l'opinion (*Romania*, VIII, 161) qu'il était Italien, parce qu'il faisait rimer *és* (fermé) et *ès* (ouvert). Je ne puis que me ranger tout à fait à l'avis du savant professeur de Paris. Il me semble hors de doute que l'auteur était de l'Italie, et plus spécialement de l'Italie septentrionale, car nous rencontrons chez lui des particularités qui se retrouvent dans les poésies italiennes du Nord.

Voici les particularités qui, quoique de valeur inégale, me semblent prouver, dans leur ensemble, que l'auteur de nos poésies était un Italien du Nord.

1. *é* rime avec *è*, *ó* avec *ò* :

a : prècs : sécs, 2808; *fèls : éls*, 1768; *bèllas : verméllas*, 133; *pulçèlla : estélla : vélla (= vela)*, 1600: *vèrms : mérms*, 747 *(?)*; *près : és*, 43; *bés : après*, 49; *és : près*, 87; *adès : defés*, 177; *més : cofès*, 199; *ès (= etz) : serés*, 1341; *bés : confès*, 1423; *confès : mes-*

prés, 1679; *vengués : perdès*, 1968; *ès (= etz): mercés*, 2739; *servèç: auréç*, 343; *auréç: venèç*, 789.

b : afòla: góla, 313-4; *còr: dolçór*, 841 et 1101; *peccadór: còr*, 2042; *peccadórs : còrs*, 2425.

2. — Le latin *au* devient *ò* dans *or*, v. 95 (*aor*, v. 281; *aur*, 732, 1655, 2817). On sait que *au* reste, en général, en prov., il y a pourtant dans cette langue un certain nombre d'exemples de *ò* pour *au*. Cf. *Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, 4, 318.

3.— Les mots commençant par *s* impur ne reçoivent pas l'*e* prosthétique : *schernida*, 278, *schernìç*, 600 (le ms. a *eschernìç*, mais la mesure exige un mot de deux syllabes), *schernimens*, 1158, à côté de *eschern*, 683, 994; *schut*, 1548; mais *escut*, 2017, 2194, 2421; — *sperança*, 1423, 1822, 1988, 2016, 2407, 2504; mais *esperança* 1412, *esper* 804, 2701; — *speriç*, 2213, 2472, exigé par la mesure 1917, 2167, *spiritals* 655; mais *esperiç* 1115-6, 1216, 1352, 1384; *esperitals* 67; — *spinas* 685, mais *espinas* 1159, exemple qui n'est pas sûr, puisqu'on pourrait écrire *de spinas;* — *sposa* 1262, — *stat*, 630, 1406, 1680, 1918; mais *estaç* 719,— *strada* 251, 941, 2249; —*stella* 1602, 1845.

4. — L'aphérèse est fréquente : *quest*, 49, 361, 438, 773, etc.; mais *aiquest*, 152, 2212, 2401, 2760, etc.; — *caxon*, 221, 665 (chaque fois après une voyelle), *chauxona*, 2591; — *ternal*, 341, 793, 1205, 1479, etc.; mais *eterna*, 240, 2548 (peu sûr, car il y a chaque fois *vida eterna*, ne comptant que pour trois syllabes à la fin du vers); — *nemic*, 1072, 1521, exigé par la mesure 360, 492, 1496, 1621, 2332; mais *enemic* 169, 1367, 1448; — *bandona* 572, mais *abandona* 1235, — *scoltar* 835, mais *esscoltar* 8, *escoltet* 2217, *escholtar* 2928, *ascollat* 2929; — *vangeliste* 1456, *vangelist*, 1950, 2876, 2910; *vangelista* 2034; mais *evangelist* 2920, et exigé par la mesure 1703; — *quel*, 1698, 1793, exigé par la mesure 1136; mais *aiquel*, 557, 728, 877; *aiquil*, 645; *auquella*, 665, etc.; — *smendon*, 2077, *smendar*, 2582, mais *esmenda*, 2693; — *legrança*, 2389 (le ms. porte *alegrança*, mais la mesure exige l'aphérèse), 2726 (où le ms. a *servir alegrança*, ce qui ne donne pas de sens), mais *alegrança*, 1422, 1575, 1859, 2541, etc.; — *podera* 2499, mais *apoderaç* 2502.

Aphérèse d'une syllabe : *gan*, 1386, à côté de *engans*, 169, 324; — *stauradas*, 2634.—Cf. Mussafia, *Beiträge*, p. 15; *Monum. ant.*, p. 10. Tobler, *Cato*, § 13 c; *Uguçon*, § 13 c; *Girard Pateg*, § 13 c.

5.—Substantifs en *-or* masculins. Les substantifs en *-or* sont, on le sait, féminins en provençal, tandis que les mots correspondants italiens en *-ore* sont masculins (cf. Gaspary, *Sicil. Dichterschule*, p. 207). Bertolome Zorzi est, que je sache, le seul troubadour dont les chan-

sons offrent des exemples de *valors, amors,* employés comme masculins, et il était Vénitien. Cf. mon édition, 6, 24, et 17,6 note. Dans notre texte, l'emploi du genre masculin à côté du genre féminin est fréquent.— Masculin : *lo seu amor* 412, 742 ; *lo saint de deu amor* 1220, *lo dolç santisme amor* 1442, *lo santisme amor* 1618, *son onor* 632, *al seus honor* 2895, *tot splandors* 1024, *aucuns resplandors* 2527, *dolor malvaç* 1778, *aiquel dolors* 1906, *tot dolors* 1904, *sor tot dolors eral vostre plus greu* 2308, *tot bon sabors* 1940. — Féminin : *las dolors* 687, *la soa dolçor,* 842, 1102, 1219, *la vostra sainta valor* 1441, *sas grant valors* 2628, *s'amor* 1710, 1742, 2433, 2585 ; *la granç amors* 2187, *las folors* 1930, *la vigors* 1938, *la flors* 2448, *sa colors* 2449.

6. — Les adjectifs *dols* et *cortes* sont employés au féminin, tandis que le provençal ne connaît que *dousa* et *cortesa*. Cf. Diez, *Grammatik,* II, 73, et II, 380. Seulement, chez Zorzi se trouve aussi l'emploi de *cortes* au féminin, 17, 15, emploi qu'il faut attribuer, comme le pense M. Chabaneau, à une influence italienne. Cf. *Revue des langues romanes,* XXV, 196. Les exemples offerts par notre texte sont les suivants :

De la dolç vergen maire 2168, exemple cité déjà par Diez, *Gr.*, II, 73, *dolç et fedels amansa,* 2206, exemple qui n'est pas sûr, puisqu'on peut écrire *dolç'et ; ço es la dolç vergen Sainta Maria,* 2621 ; mais *dolçamens,* 935, 1934 ;— *domna cortes, coind' et valens,* 2260 à côté de *cortesa (: mesa, apresa),* 1593.

7. — Est-ce aussi à une influence italienne qu'on doit attribuer les pluriels fém. en *-a* au lieu de *-as,* qui se trouvent dans notre texte? Les substantifs italiens en *-a* n'ayant pas d'*s* au pluriel, mais finissant par une voyelle comme au singulier, l'auteur se sera-t-il par là laissé induire à employer aussi en prov. un pluriel finissant par une voyelle, mais en gardant celle du singulier, tandis que l'italien a *-e?* Quoi qu'il en soit, ces formes existent, et quelques-unes sont assurées par la rime : « qu'a segun guierdona que sun staç l'*obra bona* », 630 ; « de las vostras greus *plaia (: desplaia),* 2141 » (si la leçon du ms. est bonne ; mais j'avoue que le sens de ce vers m'échappe) ; « et las vergens totas que son *gracida* (: Margarida) », 2877 ; « sun faiças et *rimada* sc. aiquestas oracions » (: donada), 2908. Ces exemples étant sûrs, j'ai dû laisser intacts d'autres passages où il était facile d'introduire la forme régulière, par exemple, « en las enfernals *pena* », 74 (on pourrait corriger : la enfernal) ; « Eç en rosas molt belas, *Blanca,* groias, vermellas, De tot' autra *divisa* », 134-5, car on aurait pu corriger *blancas, divisas* et *per nulas guisas* au vers 136 ; « de totas sas *ofensa* », 1050 (on pourrait écrire : de tota sa ofensa), et de même 1370 ; « de mos peccaç, de mas *offensa* », 1182 (on pourrait

corriger : ma offensa); tals obras *complida* (: vida), 2367 (on pourrait corriger : tal obra); de greus *offensa* (: valença), 2489 (on pourrait corriger : *greu ;* ou même, en regardant le tout comme singulier, laisser *greus,* car l'emploi de la forme du cas sujet, au lieu de celle du cas oblique, est une autre particularité de la langue de notre auteur, dont je parlerai tout à l'heure); « et dels peccaç c'ai faiç et dels *offensa* », 2759 (on pourrait corriger : « de l'offensa); « aiquestas obras *santa* (: cinquanta) foron faças, escrichas et *fenida* » (: vida), 2934-5 (pour ce vers, voy. plus bas n° 15). J'ai, en conséquence aussi, gardé au vers 2815 « mas plagas..... de *la* quals », où l'on serait tenté de corriger *las*.

L'auteur ayant employé des formes en *-a,* au lieu de celles en *-as,* a-t-il aussi commis la faute inverse et employé la désinence *as* où la grammaire demande *a ;* en d'autres termes, a-t-il employé la forme du pluriel au singulier ? Cela paraît à peine croyable, et j'avoue que j'ai longtemps hésité avant d'introduire de telles formes dans mon texte. Mais, comme les exemples en sont fréquents, comme il n'est pas impossible qu'un auteur qui savait très-mal le provençal et qui écrivait « *las rosas blanca* » ait aussi écrit *l'arma dolentas,* et que l'emploi fréquent du pluriel des substantifs abstraits, par exemple *iras,* pouvait le confirmer dans cette erreur, je me suis à la fin décidé à laisser ces formes telles qu'elles sont dans le ms. Il n'y aurait pas eu lieu de douter, si au vers 1160 : « per trobar nos veira *mecinas* (: espinas) D'aiquel greus doloros tormens », *mecinas* devait absolument être au singulier ; mais je crois qu'on peut au besoin admettre le pluriel (*veiras* = *veira*). De l'autre côté, deux vers semblent prouver que les formes en question sont des fautes du copiste et devraient être corrigées ; ce sont les vers 249 et 317. Au vers 249, la leçon du ms. *obras* doit être changée en *obra* (: obra, 3e pers. sing.); mais je ne crois pas que nous ayons ici affaire à un singulier, le sens me semble demander un pluriel, et j'ai pour cela écrit *tals obra* = *tals obras ;* le copiste aurait donc seulement mis la forme régulière au lieu de la forme incorrecte employée par l'auteur. Au vers 317, j'ai changé le *guiças* du ms. en *guiça* à cause de *camiça* du vers suivant, puisque c'était le plus naturel ; mais je ne suis pas persuadé que *guiças : camiças* aurait été hors de toute possibilité. De même, il serait facile de corriger *faicha* au v. 685 et *retraicha* — *la dolors* aux vers suivants. Ne jugeant donc pas ces vers comme une preuve sûre et décisive, et eu égard aux raisons que j'ai citées plus haut, je n'ai pas osé prendre sur moi la responsabilité de changer la leçon du ms., et j'ai mieux aimé courir le risque d'être blâmé comme trop conservateur que de mériter le reproche d'avoir changé le texte du ms. sans y être autorisé. J'ai donc gardé dans

mon texte un assez grand nombre de fém. sing. en *-as:* par exemple, *totas* nauça 2, *totas* gen 12, l'an *faichas* la persona 37, qual *cauças* 89, es la mort *faichas* 100, arma *dolentas* 118, vita *eternas* 240, *l'armas* 354, 358 (? voyez la note sur ce vers), 536, 746, 2102 ; corona *faichas* 685, *auras* 778, *autras* criatura 848, sens *totas* failla 872, veira *meçinas* 1160 (vers dont j'ai déjà parlé), en *l'oras* 1204, 1255, 1373, de *l'oras* 1426, *l'oras* 1478, 1643 (où l'*s* serait peut-être l'*s* adverbial); *colpas* 1266, *fillas* 1343, 2289, 2351; *totas* ma fiança 1421, la *saintas* amistaç 1454 ; *reginas* 1492, *l'unas* sc. ves 1625, *l'autras talladas* 1626, *totas* sa voluntat 1820, la *segundas* sc. ves 1972, *vidas* 2391, *totas* persona 2556, *totas* la bontaç 2793, *Sanctas Marthas* 2883.

J'ai de même laissé intact le pron. *màs* pour *ma* 1419, 1422, 1470, et *celas* pour *cela* 1649 [1]. — *Guidas* 2002 peut n'être pas tout à fait dans le même cas ; il désigne une personne masculine et l'*s* peut y avoir été ajouté par fausse analogie, d'après des substantifs masculins comme *reis, mons,* etc.

8. — Article masc. plur. obl. *li* pour *los,* mais seulement devant une voyelle et comme enclitique (*l*) après une voyelle. Exemple : *a:* « (prec)..... toç *l'autres* apostol » 1042, « que faiç *l'arbres* florir » 1898, « ab *l'autres* sans valens » 2763.

b : « las stradas *el* camis » 251, « es donaç *al* verms » 748, segner *sobrel* segnors » 849, « amiga *del* sans » 1522, maxon *del* sains » 1993, « *el* vostr' amics façia perseguir » 2463, « preçichan lo vostre diç *el* vostre mandamens » 2468, « (prec)...els apostol trestuit *el* vangelist » 2876, 2910 ; « (prec) las saintas vergen *el* seniors » 2913.

De même l'article féminin devant une voyelle est *l'* pour *las :* « qu'a segun guierdona que sun staç *l'obra* bona » 630, et peut-être v. 358; voyez la note sur ce vers.

9. — On trouve une fois au v. 2296 le pron. pers. 2 pers. pl. sous la forme *ve:* « quant l'agnel saint lo saluç *v'*aporteit. » — L'auteur a-t-il aussi employé *ne* à côté de *nos?* Il y en a quelques exemples qui seraient pourtant faciles à corriger et qui pourraient bien être une faute du copiste. Cependant, le *v'aporteil* du vers 2296 étant sûrement dû à l'auteur, j'ai aussi laissé les formes ital. du pron. pers. de la première personne : « que de peina nos gar | *en* deia perdonar | las nostras faliçons » 1046, « sia*n* defendedor » 1111, « *en* defenda » 2108 — *Se* pour *nos* se trouve au vers 2454 : « No*s* recreçem de ben dir e de far. » Comme c'est aussi une particularité bien connue des auteurs de l'Ita-

[1] Qu'il ne faille pas imputer à l'auteur toutes ces fautes, cela est prouvé par le vers 754, où le ms. porte *nonas,* tandis que l'original avait *nona* (: *dona*).

lie septentrionale (cf. Mussafia, *Altmailändische Mundart*, p. 20; Tobler, *Uguçon*, § 41 a), je n'ai pas changé *nos* en *nons*. M. Chabaneau a noté (*Romania*, IV, 344) un certain nombre d'exemples du même phénomène dans des textes modernes prov. et béarnais; mais il dit n'en pas connaître un seul exemple dans les textes du moyen âge. Je n'en ai, moi non plus, jamais rencontré.

10. — Pron. pers. conj. 3e pers. sgl. *li* pour *lor*. Cf. Mussafia, *Fra Paolino*, p. 146; Tobler, *Uguçon*, § 41 c, *Girard Pateg*, § 41 c, *Cato*, § 41 c.). Par exemple: « Ja mais n'auran dolors Ne ren que ben no*l* sia » 79, « Deu reclaman suven, Mas tard es no*l* valt ren » 330, « Saian ben ses mentir Grant pros no*l* pot fallir » 442, « Mais il pessan allors; Tan *li* plai la folors », 514, « Tuç tenon cel camins Ne de deu no*l* soven » 525, « Deus lor recort e*l* remir lor talen » 2100, « Sia*l* per vos questas graiças donada » (à ceux qui liront ces oraisons) 2907, « per lor deian preiar Et per merces *li* deiaç perdonar » 2916, « Et que*l* façaç del ric ioi ternal don » 2918. A côté de *li* la bonne forme prov. *lor* est fréquente, par exemple, 87, 88, 416, 528, 879, etc.

Li au lieu de *lor* s'emploie encore dans le dialecte moderne de la Provence et du bas Languedoc; il y en a quelques rares exemples dans les textes du moyen âge. Cf. Chabaneau, *Romania*, IV, 346, et V, 372. Sur *li* = *lor* en vieux fr. cf. Mussafia, *Gröbers Zeitschrift*, III, 253, n. 2.

11. — Pron. pers. masc. pl. *li* pour *los*, mais seulement, de même que l'article, devant une voyelle ou comme enclitique après une voyelle: « et cill que non an cor En vos, meteç *l'*en la vera credença E*l* faiç venir a veira penedença » 2044-5, — « e trais fors sos amis E*l* mes en paradis » 704, « Eç anbesdos li*l* sugastes » 2734.

12. — Pron. poss. 2e pers. pl. obl. *vostre* pour *vostres*: « los *vostre* mandamens » 883, 903; « el *vostr'* amics facia perseguir » 2463, « el *vostre* mandamens » 2468, « e li lavest de l'aiga de *vostr' oils* » 2731.

13. — Pron. poss. Emploi de la forme tonique sans article: « *soa* voluntat » 422, « *mia* sperança » 2258, *soa* cortesia » 2627; mais « *la soa* vertut » 566, « *la soa* dolçor » 842, 1102 », *la soa* grant bontaç » 1105, « *el seu* servis permaner » 1662, « *la mia* foldat » 2755.

Un autre exemple de la même particularité se trouve chez Zorzi, 15, 44: de *mia* entencio, cf. *Revue des l. rom.*, XXV, 196.

14. — Verbe. *Gauder* au lieu de *jauzir*: « Pauc vos val vostr' aver Que un iorn poeç *gauder* » 772. En conséquence, *dels gaudens* 1990 à l'intérieur du vers, et *esser gauden* 2059 (: *marrimen*), doivent être conservés, quoiqu'il soit facile de corriger *jauzens* et *jauzen*.

15. — La troisième pers. du sing. sert aussi pour la troisième pers. du pl. (cf. Tobler, *Uguçon*, § 47, *Cato*, § 47, *Girard Pateg*, § 47, Mussafia, *Mon. ant.*, p 13). Par exemple : « Plus noir sunt de carbons Cels que lai les *amena* » 73, « Qu'ausi longamens *viu* Los chaitiu cum los pros » (: çatiu) 102, « las stradas el camis Queus *port* en paradis » 252, « quan volon, no *po* ies » 257, « que d'aiço non *consire* Ni deus volon amar » 274, « quar entro qu'il *avia* Poder... Non volgron consel prendre » 331, « Que s'il *sera* la bocha, No podon colpas dir » 380, « quel faiç de deu *oblida* » 516 (*oblidon* au vers suivant), « tot desiran quan *ve* 556, (Adam et Eva)...que *fon* formaç premier » 870, « pauc en son...los *voilla* mantenir » 909, « toç l'angels *qu'es* laisus » 1031, « los bos ausi cols mals *anava* » 1140 (mais *venian* au vers suivant), « Que cels que an colpa aguda Et *vol* se pois a vos tornar » 1267, « et que n'an fait tant cum *a* mais pogut » 2438, « ben son plens de folors Cil qui vers lei ab umil cor nos *pleia* » 2632,... « qu'aiquist toç un pensaç *aia* » 2712, etc.

Ayant employé *a* pour *an*, *vol* pour *volon*, ce qui s'explique par l'usage italien, l'auteur a-t-il aussi employé *an* pour *a*, *volon* pour *vol*, la forme du pluriel au lieu de celle du singulier, ce qui ne s'expliquerait que par son ignorance de la langue dans laquelle il voulait écrire ? Je n'en suis pas sûr, car il n'y en a pas d'exemple décisif, et le vers 396, où le ms. porte *faran el* au lieu de *faral*, rendu nécessaire par la mesure du vers, justifie la supposition que les autres cas de substitution du pluriel au singulier sont également dus au copiste. Mais ce n'est là qu'une supposition, et en conséquence je n'ai pas corrigé. Il y a donc : « deus que *l'an* faichas la persona » 37, « la mort lor *sunt* pres » 88, « l'arma...non *ensiran*...non *auran*... 121-3, « qui se espleita....se *defendran* » 237, « deus los *ameran* » 238, « l'armas *sunt* morta « 358 (cf. la note sur ce vers), « la grant folors Que *sun* en nos » 2127, « Et a toç ço que contraire me *son* » (: mon) 2373, « et queil *seran* rendut Lo gierdons » 2430.

J'ai dit qu'aucun exemple n'était décisif ; peut-être n'aurais-je pas dû parler d'une manière si absolue, car le v. 2373 semble bien exclure tout doute. Pourtant, comme le prov. employait souvent le verbe au pluriel après *cascus*, *totz hom* (cf. la note sur le v. 409), ne pourrait-on pas l'admettre aussi après *tot ço* ? (Cf. aussi v. 2917 et note.) Peut-être faudrait-il citer ici aussi les vers 2934-5 : « aiquestas obras santa *Foron* faças, escrichas et fenida » ? Il me semble même vraisemblable qu'on doit voir dans *aiquestas*, *obras*, *faças*, etc., des noms sing. en *-as*, et que cette « œuvre » désigne l'ensemble des poésies, le « livre » du vers 2929. Le dernier vers « cel que *la* fes » me semble confirmer cette opinion. Il est néanmoins possible que *aiquestas obras* désigne « les prières qu'on vient de lire », qu'il

y ait donc vraiment un pluriel, et que *santa* 2934 et *fenida* 2935 appartiennent aux formes dont j'ai parlé plus haut sous le n° 7, où j'ai aussi cité les vers en question. Il faudrait alors ou corriger *las* au v. 2936, ou admettre qne l'auteur ait aussi employé le pronom *la* au lieu de *las*.

16. — Prés. 3e pers. sg. *conos* au lieu de *conois :* « per que da vos lo tenon el *conos* »(3e pers. du sing. au lieu de celle du pl.), v. 2769 assuré par la rime (: *vos*), et à l'intérieur du vers 2685. Cf. *Girard Pateg,* v. 269 *cognos.* Je ne connais pas en prov. un seul exemple de *conos* comme 3e pers. sg.; mais j'ai noté deux exemples de la même forme à la première pers., qui en général est, on le sait, *conosc :* « Dalfin ben sai e *conos* » *(: coitos)*. Mahn, *Werke,* II, 31, et « Mai per pro, domna, lo sofris el *cognos* ». Mahn, *Ged.,* 278, 7. Mais je trouve aussi une fois *conois* comme 1er pers. Mahn, *Ged.,* 1010, 3 (*conoissi,* M. G., 1162, 1, et Suchier, *Denkmäler,* I, 102 l. 146), donc la même forme qui est régulière à la 3e pers.; il se pourrait donc qu'il y ait aussi en prov. une 3e pers. *conos* à côté de la première. — *Conois* se trouve aux vers 464, 545.

17. — Parfait 2e pers. plur. A la première conjugaison, nous ne trouvons pas la forme régulière en *-etz,* ou avec affaiblissement de *tz,* en *-es,* mais des formes en *-as* et *-ast*. Elles se trouvent souvent à la rime, mais malheureusement rimant toujours avec elles-mêmes.

a : vedas : comandas 875-6, *degnas* 893, 1121; *montas : laisas* 901, *laissas* 1164, 1168, 1824; *latas* 1347, *suscitas* 1753, *sudas : preias* 1972-3, *mostras* 2024, *formas* 2339, *dreiças* 2465.

b : deignast : sositast 979-80, *traversast : gitast* 1175, *engendrast : portast* 1345, *sositast : montast* 2120, *donast : enluminast* 2470, *gitast* 2735, *portast : pauçast* 2775.

2e conjug.: *perdis* 1904 à côté de *perdes (: vengues* 1969), *nasques (: vengues)* 1034.

Parf. fort: *traisis* 961, *façis* 975, 1391, 1752 *(: convertis), tanguis* 2773, *receubist* 2775, *faisist (: evangelist)* 2909, à côté de *vengues (: mes)* 1142, *traises (: es)* 967, *feçes (: es)* 845, *(: es)* 1125, *aigues : feiçes* 1189-90, etc.

Dans les textes de l'Italie septentrionale, nous trouvons à la première conjugaison *-assi, -asse,* plus rarement *-asti, -aste,* dans les autres conjugaisons *-essi, -esse, -issi, -isse,* et plus rarement *st* au lieu de *ss*. Cf. Mussafia, *Altmail. Mundart,* p. 28, *Monum. antichi,* p. 14; *Katharinenlegende,* p. 14; *Fra Paolino,* p. 148; Tobler, *Uguçon,* § 52.

Les parf. en *-as* et *-ast* ne sont pas, il est vrai, assurés par la rime; mais comme ils sont si fréquents, sans qu'un seul exemple de la forme prov. en *-eç* ou *-es* y soit mêlé, et que le parf. *façis* 1752

est assuré par la rime, je ne doute pas que l'ensemble des formes citées ne soit dû à l'auteur. L'influence italienne est évidente; mais on ne sait si l'auteur a voulu provençaliser les formes italiennes, en omettant la voyelle à la fin, ou si en effet les formes sans voyelle existaient en italien. Nous trouvons *vedhes* dans ***Uguçon,*** **v. 254**; serait-il trop hardi de supposer que les formes sans voyelle étaient en réalité plus usitées que cet exemple isolé ne le ferait croire ?

18.— Futur *a fallir = fallira (: avenir)* **399**, *a partir = partira (: acoillir)* 2616, et si la correction que je propose est acceptée, aussi au vers 560 *an s'enganar = s'enganaran (: guidar)*. Les deux parties dont se compose le futur peuvent bien être séparées aussi en prov. (cf. Bertrand, *Quaestiones Provinciales,* diss. de Bonn, 1864, p. 26 ss., et Carl Fr. Wolff, *Futur und Conditional* in *Altprovenzalischen*, diss. de Marbourg, 1884, p. 24 ss.); mais jamais le présent d'*aver* n'est mis devant l'infinitif, ce qui est fréquent en italien. Cf. Mussafia, *Monumenti antichi,* p. 15; ***Altmail. Mundart,*** p. 32; Tobler, *Uguçon,* § 56 b; *Girard Pateg,* **§ 56 b**.

19. — Participe passé *falli (: mi:)* 1782; mais ***auçit: dit*** **145-6**. Cf. Tobler, *Uguçon,* v. 425 *feri*. Mais il y a là peut-être une influence française.

20. — Élision de l'*o* de *no*, cf. Tobler, ***Uguçon,*** p. **33**; ***Girard Pateg,*** § 24 d. Je n'en ai rencontré d'exemples sûrs en provençal que chez Rambertin de Buvalel, qui était de Bologne, cf. ***Literaturblatt für germanische und rom. Phil.***, VI, 506, et VII, 505. Dans notre texte, les exemples en sont très-fréquents, par exemple, vv. 70, 78, 98, 143, 157, 295, 432, 761, 762, 789, etc.

Les particularités que je viens de citer appartiennent décidément à l'auteur; elles sont assurées ou par la rime ou par la mesure. Mais il y a dans notre texte encore un assez grand nombre de formes italiennes, qui se trouvent ou à l'intérieur du vers, ou qui, quand elles sont à la rime, pourraient être facilement remplacées par les bonnes formes provençales. Je suis persuadé que toutes n'appartiennent pas à l'auteur; s'il y a par exemple une fois *vita* 1512 et partout ailleurs, et assuré par la rime, *vida ;* s'il y a toujours ***sabors,*** mais une fois *saporos* 2221, il est extrêmement probable que *vita* et ***saporos*** sont des fautes du copiste, mais cela ne saurait être considéré comme absolument sûr avec un auteur comme le nôtre. J'ai donc gardé partout le texte du ms. qui nous offre encore les italianismes suivants.

1. — Insertion de *n* devant *s* dans *ensiran* 121 (pr. *eissiran*) (mais *isi* 1335) et *enscorsat* 1720; cf. Tobler, *Uguçon,* § 24 d, et ***Cato,*** **§ 24** d; Mussafia, *Fra l'aolino* 145, *Beiträge* 16, ***Katharinenlegende*** **10**.

2.—*Avertas* (pr. *ubertas*) 312 (cf. *Uguçon* v. 1641), ***vita*** **1512**, *biaç (?)* 2025, ***saporos*** 2221.

3. — Article masc. sg. *el* au lieu de *lo*. Seulement une fois « eç ostaç me denant los oils *el* fum » 2481. Cf. Mussafia, *Mon. ant.*, p. 11; *Fra Paolino*, p. 145. Dans d'autres passages « *faça el* seu sant ofice » 28, « c'om non *poiria el* cens dir » 128, « bon *sera el* guierdon » 222, « qui *fara el* contraire » 396, « vos *fo el* cap del cors partit » 1713, « far *contra el* seu voler » 1749, l'article *el* n'est qu'apparent, car nous trouvons aussi : « qu'a *mi el* fassa »(= mil = mi lo) 1646, « *m'arma em* degneç gardar » (= m'armam = m'arma me) 1949 ; tot conort del *siegle em* desconorta » (= sieglem = siegle me) 2851. J'ai donc corrigé partout et écrit *façal, seral*, etc. Pour l'insertion de cet *e*, voyez Chabaneau, *Grammaire limousine*, p. 354, note sur la page 58[1].

Je crois que l'explication de *overer* à côté de *ovrer*, *soverain* à côté de *sovrain* proposée par M. Neumann dans *Gröbers Zeitschrift*, VIII, 258-9, doit aussi être acceptée pour l'*e* en question ; il n'est qu'un signe pour représenter le *Stimmton* qui formait syllabe, l'articulation étant plus lente à cause de l'union moins étroite de la forme enclitique avec le mot précédent. L'article *el* n'est pas du reste tout à fait inconnu en provençal. Cf. *Romania*, IX, 156-8.

4. — Pron. poss. *sos* au lieu de *sieus* : « E pois tan es lo *so* rics faiç valen. » Je ne connais en prov. qu'un seul autre exemple : « Ins en la preissa feric cascus lo *so*. » *Chanson d'Antioche*, 634.

5. — Prés. 1re pers. sg. *creç* (cf. *Uguç.*, v. 635) 974 à côté de *crei* 981 (: *mercei*), 1982 et de *cre* 1300 (: *merce*).

6. — Prés. 3e pers. sg. *po* 257 à côté de *pot* 147, 276, 1311, 2507, *pod* 576, 600, *poit* 394, 2509 ; *sa* 546, 2103, 2577, mais *sab* 2486.

7. — Prés. 1re pers. plur. 1re conjug. en *-em* : *clamem* 2160 ss. : *aprosmem* 2607. De même au subjonctif prés. des autres conjugaisons : *temem* 2572, *faiçem* 2453, *recrezem* 2454, *servem* 2452, 2647. Cf. Tobler, *Uguç.*, § 55.

8. — Prés. 3e pers. pl. *en* pour *son* 494, *pon* pour *podon* 2071. Il pourrait sembler que ces deux formes doivent appartenir à l'auteur, puisque en écrivant *son* au vers 494 (*que son* au lieu de *qu'en*) et *podon* 2071, les vers auraient une syllabe de trop. Pourtant cela n'est pas sûr, car l'original aurait bien pu avoir *qu'es* 494 et *pot* 2071.

[1] M. Chabaneau ne cite que des exemples où l'*e* se développe devant *l*. On voit par les passages cités plus haut, que c'était la même chose devant *m*. On doit y ajouter l'*s*, comme le prouve le passage suivant de Folquet de Lunel, éd. Eichelkraut, IV, 15-16 : « merces, en cuy mos cors s'atura, es metra en lieys per aventura. » S'atura es = s'aturas (= s'atura se). « Merci en qui mon cœur séjourne se mettra en elle. »

9. — Parf. 3e pers. sg. *sosten* pour *sostenc* 2597, *ven* pour *venc* 648, 652, 1223, 1346.

10. — Parf. 3e pers pl. 1re conj.: *ligan* 1975, *soteran* 2307. Cf. Tobler, *Uguç.*, § 47. Comme tous les deux se trouvent à la césure, on pourrait corriger *ligeron, sotereron,* la césure épique étant fréquente dans notre texte. *Ameron* se trouve au vers 2884.

11. — Imparf. du subj. 1re conj. 3e pers. sg. en *-as* au lieu de *-es,* 3e pers. pl. *-ason* au lieu de *-eson: donason* 502, *manias* 877, *finason* 2443, *degnas* 2830. Je n'ai pas trouvé d'exemple en *-es.* En prov., on rencontre quelquefois à la 1re et 2e pers. du pl. *-assem* et *-assetz;* Diez, *Grammatik,* II, 200, n. 2, et p. 204, en cite plusieurs exemples ; d'autres se trouvent : Mahn, *Ged.,* 954, 3 ; *amassetz, Mönch von Montaudon,* éd. Klein, 12, 55: *regnassetz,* ibid. 10, 9; *cossellasses, tardasses, Flamenca,* 2046-7 ; *donases, Flam.,* 6862. Mais je n'ai jamais rencontré un exemple du singulier en *-as* et de la 3e pers. pl. en *-ason,* et pour cette raison et parce que notre texte présente tant d'italianismes, je regarde aussi ces formes comme telles, tout en avouant que les pl. en *-assem* et *-assetz* rendent possible et même probable l'existence du sing. en *-as* et de la 3e pers. du pl. en *-ason* aussi en provençal.

12. — Futur: *amera* 2550, *ameran* 238, *legeran* 2904, 2928, *veran* 717, 2052 (mais *venrai* 1204).

13. — Gérondif: *venans* 1410, cf. Tobler, *Uguç.*, § 49 ; Mussafia, *Altmail. Mundart,* p. 31-2 ; *Mon. ant.,* p. 14. Mais *dormens (: plens),* au même vers.

14. — Passif formé avec *venir:* en greu loc on *venian mes* 1141. Il y en a pourtant quelques rares exemples dans d'autres textes provençaux : Zorzi, *Biographie,* II, ligne 15 : « un castel qui *ven apellatz* Coron » ; *Revue des l. rom.,* XXIX, 223, v. 72; « qu'ieu las non *venga perdutz* » ; ib. p. 233, v. 456 : « que yeu.....puesca *venir afiatz.* »

15. — *fin a* pour *tro a* 1962.

Outre ces italianismes, notre texte offre un grand nombre de formes françaises. Elles sont dues assurément en grande partie à un copiste, comme le prouvent les vers 549, où le ms. porte *riens* au lieu de *res,* exigé par la rime (: *bes*); 956, où il donne *fornais* pour *fornas (: Jonas);* 967, où il y a *traisistes,* tandis que l'original portait *traisses (: es);* 1168 et 2597 *crois* pour *cros (: nos);* 1321 *mains* pour *mans (: flans).* Pourtant quelques-unes d'entre elles appartiennent certainement à l'auteur.

1. — *malfeç* (: aureç) 120.

2. — *grant piças* 687 (?).

3. — *sage* 444 (: *corage*) à côté de *savis* 449.

Je ne connais qu'un seul exemple de *sage* dans un autre texte prov.; c'est dans une chanson anonyme, Mahn, *Ged.*, 558, 3. Mais la langue de cette pièce est loin d'être du provençal pur, et là aussi *sage* est une forme française.

4. — Pron. poss. *nos, vos,* pour *nostre, vostre :* de far *vos* mandamen 986, 2159; Saint Jaquem *vos* fraire 2026, auiaç *nos* prec 2163, preson *vos* fils 2300, veçen *vos* oils 2302, *nos* greus peccaç 2459, *vos* faiç cuntar 2535, el *vos* braç 2776.

5. — Je ne sais s'il faut aussi attribuer à l'influence française la 3e pers. pl. du futur de *esser :* « *eron* », qui se trouve au vers 2104 (le ms. porte *erron,* mais c'est évidemment une faute pour *eron*). Je ne connais du moins aucun autre exemple pareil en prov., tandis qu'en français *erent* n'est pas rare. Mais il n'y a pas, je crois, lieu de douter qu'il ne faille attribuer à l'influence française une autre particularité de la langue de notre auteur : l'emploi de *er* ou *ert* non pas seulement comme 3e pers. sg. du futur, mais aussi comme 3e pers. sg. de l'imparf. Voici les passages qui offrent cette particularité : « Ja *n'er* tant orgoillos, Quant plac al segnor deu, Nol convertis en breu » 1009; « mout vos honret quar il *ert* vostre paire » 2288. Peut-être aussi au v. 588 : « Qu'anc non fals *er* ni trais Nuls hom... », où pourtant l'ordre des mots étant irrégulier (on attendrait *non er fals*), j'ai changé le *falser* du ms. en *falset.* Le prov. distinguait bien l'imparf. *era* du futur *er;* mais en français on avait *ert* aussi à l'imparf., à côté de *ere;* cf. par exemple, Förster, *Aiol,* 710 note.

6. — Prés. du subj. *seit (sit),* assuré par la rime au v. 1014 (: *perdoneit*) et 1805 (: *dreit*), à l'intérieur des vers 1445, 2332, 2565, 2663. Il y a souvent, mais toujours à l'intérieur du vers, *soit,* par exemple, 1136, 1278, 1500, 2213, 2272, etc. L'auteur employait aussi *sia, seia* et *sei,* dont je parlerai plus tard.

7. — Parf. *pendi, stendi, vendi,* au lieu de *pendet, stendet, vendet. Vendi: pendi* 1285-6, *stendi* 1321, *pendi (: enausi)* 1833. Le dernier passage prouve que ces formes sont dues à l'auteur.

8. — Parf. 2e pers. pl. *-stes.* « Et pel saluç quel *mandastes* tan gen » 2352, « Vos *desliastes* los vostres blons cabels Eç anbesdos lil *sugastes* ab els » 2734-35; — « Et el vos braç *noristes* et pauçast » 2776; — « Del ventre del poisons *Traisistes* Sain Jonas » 965. — *Fustes* 1149, 1150, 1159, 1341, 1632 à côté de la forme correcte *fos* = *fotz,* qui se trouve le plus souvent : 1158, 1615, 1618, 1624, 1640, 1695 (: *angoisos*) 1761, 1770, etc. *Fostes,* qui se trouve aux vers 896, 1155, 1173, 1440, est un mélange franço-italien ou franco-provençal. Enfin, on trouve aussi *fus* 1647, 1904; peut-être y avait-il *fos* dans l'original, que le copiste aura changé par erreur.

Des formes françaises se trouvent en outre en grand nombre dans

des passages où elles pourraient, sans la moindre difficulté, être remplacées par les formes provençales.

Voici le résumé de ce qui me semble le plus essentiel à noter:

1. — *E* pour *a* atone : *malvaixe* 174, *ire* 273, *consire* 274, *bone* 1200, *estres* 1243, *ombre* 2676, etc.

2. — *E* pour *a* tonique libre: *deleç* 695, *demander* 141.

3. — Article : *do* 1096, *au* 960, *les* 84, 293, 673; *des* 478, 1634; *as* 2024.

4. — Pronom : *ge* 994, *il* 17, 39, 50, 576, 584, etc.; *les* 73, *soi* 1062, *mes* 1425, 1582; *ses* 2451, *icel* 1545.

5. — Verbe. Prés. ind. 1re pers.: *conois* 1681, 2505, voyez pourtant p. 183; *pois* 1411, 2374 (*posc* 2318, 2510; *poisc* 1428, 2506). — 3e pers. *est* 2622 (*es* 70, 87 [: *pres*], 98, 99, 258 [: *ies*], etc.); *valt* 330, *vaut* 2516 (*val* [: *mal*], 191, 367, 2063); — *convient* 153 (*soven* [: *malamen*] 525, *ven* [: *nien*] 2093, *cove* [: *merce*] 1364); — *plait* 528, 741 (*plai* 3, 554, 743 [: *dirai, lai, vai*], etc.; *plaç* [: *laç*] 361, [: *seiaç*] 603, [*peccaç*] 2392); — *saveç* 262.

Prés. du subj. *doint* 1049, mais *don* 1103.

Imparf. *conoxoit* 549 (?), *voleit* 873, *tenoit* 1328, mais *avia (: compagnia)* 873, *(: saintifia)* 756, *valia (: via)* 1327.

Parfait *fit* 472, 977, mais *fes (= fetz)* 881-2 (: *mespres*) 1017, 1021, *vint* 2215, *volt* 1060, 2218, mais *volc* 2226, 2227.

Futur *ert* 40, 81, 107, 165, 456, etc.; *saureç* 106, mais *sabreç* 137. Condit. *saurieç* 141.

6. — *Por* à côté de *per* 25, 201, 1043, 1118, etc.; — *o* pour *ab* 977.

Outre les formes italiennes et françaises, notre texte offre un certain nombre de particularités qui méritent d'être notées. Je veux dire les formes prov. qui sont ou directement contraires aux règles de la grammaire, ou ne se trouvent que plus ou moins rarement dans d'autres textes prov., et s'écartent de l'usage général de la langue littéraire.

1. — Les règles de la déclinaison semblent avoir été totalement inconnues à l'auteur; il savait que le prov. possédait deux formes au sing. et deux formes au pl., mais il ne savait apparemment pas quand l'une ou l'autre devait être employée. Nous trouvons en conséquence, à côté de formes régulièrement employées, non seulement *a*) le cas oblique pour le cas sujet, ce qui ne serait pas étonnant dans un texte de la seconde moitié du XIIIe siècle, mais aussi *b*) le cas sujet pour le cas oblique.

a). — Nom sing. masc. *guierdon* (: obl. *caxon*) 222, *deu (: deu = debet)* 458, *bon (: del tron)* 628, *natural* (: obl. *mortal*) 698, *bon* (: obl. *perdon*) 825, *çaitiu (: m'omeliu)* 1313, *tort* (: obl. *mort*)

1452, *sanc* (: obl. *flanc*) 1979, *sen (: sen = sentit)* 2057, *ver (: aver)* 2083, *greu (: en breu)* 2308, *aiut* 2405, *vengut* 2428, *rendut* 2430 (: *refut* 3e pers. prés. subj. 2414), *esmai (: deschai)* 2845, etc.— Nom. pl. masc. *rais (: mais)* 84, *iuiaç (: bienfaç)* 156, *fis (: paradis)* 634, *iudeus* (: obl. pl. *greus*) 2116, *aiudaç* (: nom. sing. *alumaç*) 2622, *peccaç (: sabiaç)* 2802, etc.

Nom. sing. fém.: *mort* 99, où la grammaire demanderait aussi *fortz* pour *fort* à la rime du vers suivant; *merce* 1000 (à l'intérieur du vers).

Obl. pl. fém.: *grant* galtadas 676 (à l'intérieur du vers).

b).—Obl. sing. masc. *deus* (obl. pl. *iudeus*) 23, *guierdos (: nos)* 26, *d'argens (: las çens)* 42, et à l'intérieur des vers 95, 281, *precenç* (: obl. pl. *obramens*) 294, *bes (: apres)* 295, *camis (abis)* 385, *salvaç* (: obl. pl. *desesperaç*) 805, *iugemens* (: nom. sing. *secorens*) 1027, *restauraç (: de toç regnaç)* 1493, *verais (: lais)* 1667, *comans (: los sans)* 1837, *salvamens* 1905, *baudimens* 1913, *perdonamens* 1921 (: nom. sing. *omnipotens* 1902, *sens* 1926, *garenç* 1945), *guierdos* (: nom. sing. *bos*) 2551, *resplandimens (: totas gens)* 2825, etc.

Obl. pl. masc., assuré par la rime : *mort* (: obl. sing. *port*) 1512, *chaitiu (: viu = vivit)* 1870, *falimen (: sen = sentit)* 2077 (où l'on pourrait, au besoin peut-être, corriger *son falimen)*.

Ces exemples, absolument sûrs, étant donnés, il n'est pas permis de modifier d'autres passages où la correction serait facile, par exemple vers 100-1 *fort* et *çatiu* (on pourrait corriger *lo* pour *los*), (j'ai, en conséquence, noté plus haut *viu* 102 comme exemple de l'emploi de la 3e pers. sing. au lieu de celle du pl.); *los port* 941; et à l'intérieur du vers, par exemple, *orfan* 498, *saint* 621, 1091, 1353; dels *paubre* 2005, etc.

Obl. sing. fém. *fins* (: nom. sg. *aclins*), 734, (: *fins* nom. sg.) 933, *voluntaç (: paç)* 1068, *saintitaç* (: *clamaç* 2 pl.) 1093, *malvestaç* (: nom. sg. *bontaç*) 1106, *mors (: cors = corpus)* 1825, *amors* 1922, *vigors* 1938 (: *secors* 1916), *temors* 2408, *amors* 2433, *calors* 2441, *colors* 2449 (: *cors* 2425), etc.

Obl. pl. fém. *de las ofension* (: obl. sing. *confesion*) 196, 972; *las penas enfernal* (: voc. *ternal*) 1206, où l'on pourrait facilement corriger *la pena; questas vertut* (: *refut* 3e pl. prés. subj.) 2406, etc.

Il est inutile de noter les exemples de l'emploi correct des formes diverses qui se rencontrent très-souvent, par exemple, vv. 1, 5, 6, 15, 24, 35, 49, 51, 52, etc.

Les substantifs imparisyllabiques avec accent mobile offrent, comme on sait, une grande variété de formes ; cf. *Revue des langues rom.*, XXV, 201 ss. L'auteur de nos poésies en a encore augmenté le nombre par l'emploi des formes du cas sujet au cas oblique.

Cas sujet sing. — *a) mendre* 49, *anperaire (: faire)* 415, *peccaire (: paire)* 807, *peccaire (: contraire)* 1515, *peccaire* 1680, *perdonaire* 1998.

b) peccaires 1309, 1985, 2273, 2800.

c) salvadors (vocat) (: obl. pl. *segnors*) 850, *peccadors* 1301, *pecadors* (: nom. *dolçors*) 2193, *enperadors (: cors* 2425, *sors* 2440) 2457.

d) baron (: don) 414, *defendedor* (: obl. *dolor*) 1111, *peccador* 1766.

Cas obl. sing.: *a) felon* (: *don*, 1re pers. sing. prés.) 168 (: *dragon*) 1754, *segnor* (: obl. *dolçor*) 645, *segnor* (: obl. *dolor*) 722, *salvador* (: obl. *folor*) 2496, *segnor* 2559.

b) segner 23, 393, 451, 478, etc.; *fel* (assuré par la mesure) 1935, 2664; *emperaire* (: *traire*) 2682.

c) segnors 2432 et *salvadors* 2452, tous les deux assurés par la rime: *cors* 2425 et *sors* 2440.

Cas sujet pl.: *a) maior* (: obl. *onor*) 631, *felon* (: obl. *chaixon*) 666.

b) peccadors 2424, *servidors* 2453, tous les deux assurés par *cors* 2425.

Cas obl. plur. *a) segnors* 849. *peccadors* (*: secors*) 833, (: nom. *dolçors*) 1002, 2782; *peccadors* 1118.

b) fels (: *els*) 1768, *maiers* 2696. Fém. *gensers* (: *poders*) 1854.

c) peccador (: obl. *criator*) 1842, à l'intérieur du vers 1867, et 2042 (: *cor*), voyez la note sur ce vers.

Los meills pour *los meillors* se trouve au vers 1880 assuré par la rime (: *ciels*).

2. — *Article.* — L'article féminin apparaît dans la forme enclitique *—l, ls*. On connaît un certain nombre d'autres exemples pour le singulier. Cf. Hengesbach, *Beitrag zur Lehre von der Inclination im Provenzalischen* (diss. de Marbourg, 1885) p. 22-4, et *Literaturblatt für germ. und rom. Philologie*, VIII p. 229-230; mais pour le pluriel, je ne connais d'autre exemple que *als* = *a las*, Crois. Albig., 2587. Cf. *Lit. Blatt*, 4. 318, ligne 2.

Singulier: « pel iorn *del* circuncisions » 2115, « *del* vostra sc. bontat » 2795, « *al* veira trinitat » 2930.

Pluriel: « los confesors *els* vergens » 1089, « *dels* armas gubern » 1890, « *quels* vergens » 1993, « *dels* vergen » 2036, « *dels* offensa » 2759, « los sains *els* sanctas » 2766, 2914.

3. — *Pron. pers.: lors* pour *lor:* « car aus preiar por *lors* » (: obl. pl. *peccadors*) 1118.

El, il est souvent employé comme pron. pers. neutre: « s'*il* vos plai » 3, 838, 2129, 2142, 2812, 2835; « qu'*il* li plaisa » 1015, « seç *el* non fos la vostra grans merces » 2274.

4. — *Pron. poss.: vostros* pour *vostres;* seulement une fois, au v. 2733. C'est, selon mon opinion, une simple faute. Cf. pourtant *esto, tantos, Revue des lang. rom.*, XXIX, 216. — *Sos, sieus* pour *lor ;* cf. Chabaneau, *Gram. lim.*, p. 130 n. 1, et p. 195; *Romania,* IV, 345 et V, 234; *Revue des lang. rom.*, VII, 77 ; XXVI, 116; Zorzi, *Biogr.*, II, 5, note. Peut-être y a-t-il là une influence italienne. Cf. Chabaneau, *Revue des lang. rom.*, XXV, 197; Tobler, *Uguçon,* § 44 c. Notre texte offre les exemples suivants : « Non volgron consel prendre De *sas* armas defendre » 334, « tot *sun* penser son fals » (sujet *molt*) 374, « meton tot *sun* poder » 418, « pogron en son *aver* estar » 509, « lo *seu* desesperar » 1282, « smendon *ses* falimen » 2077, « de cil qu'en vos meton *sa* dexiransa » 2200. — Mais : « *lor* bella compagnia » 80, « fan *lor* volontat » 749.

5. — *Verbe.* — Infinitif: *crer* 10 (?), *trar* 730, 2348 ; *condur* 1325, *fair* 1327. Cf. mon édition de Zorzi, 4, 20, note; Chabaneau, *Revue,* XX, 197. Mais : *traire* 371, *faire* (: *paire*) 205, 249, 261, 372, etc.; *far* 282, 285, 290 (: *aidar*), etc.

Prés. ind. 3e pers. sg.: *plais* (*placet*) (: *rais*) 1699, une fois seulement à côté de *plai, plaç, plait,* me semble une forme créée par l'auteur pour avoir une rime en *-ais*.

Parf. 3e pers. sg. 1re conj.: *-eit* à côté de *-et,* assuré par la rime au v. 1013, *perdoneit* (: *seit* = *sit*); puis *aneit* 702, *degneit* 1097, *pecheit, cudeit* 1287, *tallieit: salveit* 1651-2 ; *laveit: porteit* 2228-9; *entreit* 2292, *aporteit* 2296, *torneit* 2309, *conorteit: alegreit* 2312-3; *ameit* 2630. De même *nasqueit* 2297 et 2639, et *creit* 2636 (= *crezeit* — *creeit* — *creit,* cf. *crer* v. 10). Mais *soscitet: montet* 705, *clamet: perdonet* 815-6, *aportet* 1224, *entret* 1227, *clamet* 1289, *navret: clamet* 1295-6, *gardet* 1643, *alumet: det* 1776-7, etc. — Comment expliquer cette désinence *-eit?* L'auteur aurait-il confondu le *-eit* de l'imparf. français avec le *-et* du parf. prov.?

Parf. 3e pers. sg.: *coneit* 1296 pour *conoc,* qui se trouve v. 1284 (le *conot* du ms. est une évidente faute du copiste).

Parf. 2e pers. pl. A côté de *-as, -ast, -astes,* il y a une fois *-est,* dans *lavest* 2731; cf. *Revue des lang. rom.*, XXIX, 217, et enfin *-aç: desusitaç* 1178, *degnaç* 1481, *mandaç* 2349.

Ces dernières formes me sont inexplicables et je les crois être des fautes du copiste ; l'original avait probablement *-as* ou *-ast;* cf. v. 2470, où le ms. porte *donaç,* mais où j'ai écrit *donast* à cause de *enluminast* au vers suivant.

Portais 229, qui m'est tout à fait inexplicable, me semble être une création de l'auteur, formée pour avoir une rime en *-ais*.

Parf. 3e pers. pl.: *preçon* 667, *preson* 2300, *feçon* 2116, 2117, 2298 ; *meson* 2302. Cf. Diez, *Gramm.*, 4e édit., II, 213.

Imparf. du subj.: *degnesaç* 2829 pour *degneseç;* cf. Chabaneau, *Revue des lang. rom.*, XIX, 214; XXVI, 145; XXIX, 217; Paul Meyer, *Crois. alb.*, II, p. CXII; Bartsch, *Sta. Agnes,* p. XVI s.; Neumann, *Lit. Blatt.*, III, 469 n.

Imparf. du subj. 3e pers. pl.: *feison* 271, 505; *malmeson* 504. — *Tanguis,* 3e pers. sg. 2773 pour *tangues,* exemple isolé, me semble une simple faute. Voyez pourtant Böhmer, *Romanische Studien,* III, 137.

Dans *faiçal* 1940, 2052, 2377, la chute du *-tz* devant le pronom enclitique est remarquable. On en connaît quelques exemples devant le pronom enclitique *-us*. Cf. Hengesbach, *Inclination,* p. 57, et Chabaneau, *Revue des lang. rom.*, XXV, 103, n. 2; cf. aussi la note sur le v. 1921.

Je regarde comme étrangers à l'auteur et conséquemment comme des fautes du copiste les trois exemples où cette chute du *-tz* a lieu, sans qu'il y ait un pronom enclitique: *deia* 1437, *avia* 2729, *auria* 2831.

Aver. Parf. 2e pers. pl.: *augues* 1167, 1337, 2291, 2294, 2311. M. Chabaneau a eu la bonté de me signaler un autre exemple dans le Donat. prov., édit. Stengel 18 A. l. 13; *auge* = *aja* est noté par M. Luchaire dans le glossaire de son *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon.* — A côté de *augues,* il y a *aigues* 1189, et de même *aigues* = 3e pers. sg. de l'imparf. du subj au v. 1293. Je ne connais pas d'autre exemple de cette forme, influencée par la 1re pers. sg. du parf. *aic*. — Nous trouvons enfin une fois *aigeistes* 1193, forme inouïe où l'on retrouve quelque chose des trois langues, que l'auteur savait ou croyait savoir: le prov. a fourni *aic-,* le français la désinence *-stes,* et l'*i* de *-istes* trouve, je crois, son explication dans l'italien. Cf. *avisi* dans *Uguçon* 1749, et *avisti, ib.* 1788.

Part. passé: *augut* 2187 et 2504, mais *agut* 786.

Prés. du subj. 2e pers. pl.: *abgaç* 365 à côté de *aiaç* 784, 796, 1188, 1194; formée sous l'influence de *saber?* On pourrait voir l'influence inverse, c'est-à-dire celle de *aver* sur *saber,* dans *saia* 441, 1956, 2429, 2709 (: *aia*) à côté de *sapça* 2539, 2558.

Sui agut = *ai estat* 1271, 1932; cf. Diez, *Gramm.*, 4 édit., II, 149 note; Suchier, *Denkm.*, I, 518; Chabaneau, *Revue des l. r.*, XVIII, 21, n. 1; XXVI, 16; XXIX. 218.

Esser. Prés. 1re pers. pl. *sem* 914, 1104, 2128, 2207, 2605, 2639. Cf. Chabaneau, *Gramm. lim.*, 229, n. 3.

Prés. du subj. 1re pers. sg. *seia* (: *deia*) 1588, *sei* 1798, *soi* 1629; aux vers 1469, 2020, le mot suivant commence par une voyelle, on pourrait donc écrire *sei', soi'*.

3e pers. sing.: A côté de *seit, soit,* dont j'ai parlé plus haut, notre

auteur emploie les formes *sia* (: *via*) 21, (: *baillia*) 1073, (: *poria*) 2653 et *seia* (: *enveia*) 2145, 2651, etc., qui se rencontrent souvent dans les poésies prov., et enfin *sei* 810, 2522, qui dans d'autres textes ne se rencontre que très-rarement. Je l'ai trouvé dans Mahn, *Ged.* 795, 5 (: *vei, rei*[1]) et 1306, 4 (: *lei, manei, dei*).

6. — *Conjonction.* — *Ni.* L'i de *ni* s'élide plusieurs fois devant une voyelle, 1466, 2337, 2439, 2554, 2674, cf. *Lit. Blatt.*, VII, 504. *Ne a* sans élision, v. 738.

7. — La forme enclitique de l'article et du pron. pers. se trouve deux fois après un mot finissant par une consonne :« lai sus *enl* reng » 1786, où je n'ai pas corrigé *el* à cause du second exemple: « *Qanl* conogues, vos convertis en breus » 2730, cf. Mussafia, *Mon. ant.*, p. 12; Tobler, *Girard Pateg.*, § 24 d et Canello, *Arnaldo Daniello*, 4, 33, note.

Si j'ajoute enfin que notre auteur affaiblissait *tz* en *s* (mil *ves : ges* 163, *fes* (= *fecit*) : *mespres* 1017, *amadris : paradis* 1264, *defenderis : paradis* 1620, etc.) et qu'il employait les mots finissant en *-n* mobile tantôt *a*) avec *-n* et tantôt *b*) sans *n* (*a*) *ren* : *gen* 11, *plens : serpens* 316, *gariçon : mon* 340, *soven* (3e pers. sg.) : *malamen* 525, *palafrens : garnimens* 529, etc.; — *b*) *guierdos : nos* 26, *bes : apres* 49, *bos : pros* 104, *cove : merce* 1364, *be : merce* 1411, etc.), je n'aura rien oublié, je pense, de ce que sa langue nous offre d'important à noter.

Il résulte de ce résumé que l'auteur était de l'Italie septentrionale; qu'il savait mal le provençal ; qu'il y mêlait des formes italiennes et françaises, et qu'au besoin il créait des formes nouvelles qui n'appartiennent qu'à lui.

Cette langue, déjà si mauvaise, a été encore détériorée par un copiste qui y introduisit d'autres formes françaises, et probablement encore par un autre copiste qui multipliait les italianismes. Comme, d'un côté, l'auteur se permettait toute sorte de formes non provençales, et que, de l'autre côté, il est en général impossible de décider avec sûreté ce qui lui appartient en propre et ce qui est dû au copiste, j'ai laissé le texte tel qu'il est dans le ms., séparant seulement *u* et *v*, et je n'ai introduit que les corrections dont le sens, la mesure ou la rime, indiquent la nécessité.

Il est évident que l'auteur a voulu rimer exactement; pour atteindre ce but, il n'a même pas craint de créer des formes nouvelles; cf.

[1] Le ms. porte *sen*. Mahn ajoute *sei?* entre parenthèses, et c'est ainsi en effet qu'il faut corriger. Hofmeister, *Sprachl. Untersuchung der Reime Bernarts von Ventadorn*; p. 11, n. 1, cite ce passage, qui est de Bernart, et propose de lire *vei* au lieu de *sen;* mais il y a déjà *vei* au troisième couplet.

plais v. 1699, *portais*, v. 2290. Les assonances sont rares: *Cristofol: apostol* 1041, 2024; *vergen: legen* 2036. Je ne suis pas sûr si l'on doit y ajouter *pauc: gauç* 769 et *gauç: claus* 1990; car je trouve *guaucx: paucx, raucx, traucx*, dans une pièce de Peire d'Alvernhe, Mahn, *Ged.*, 223, 4, et *gautz*, qui, par l'affaiblissement de *tz* en *s*, deviendrait *gaus*, est noté par Raynouard, *Lexique roman*, III, 442. Une autre inexactitude est *l* rimant avec *lh: oils: dolç* 673, 759; *orgoils: dols* 1765, *meills: ciels*, 1880; et peut-être aussi *n* avec *nh:* au v. 2246, *captens: ensegnamens*, car, autant que je sache, on a toujours *captenh* en prov. Ou faut-il admettre ici une autre création de l'auteur?

Il me reste à dire un mot sur la forme métrique de nos poésies. La première partie, qui comprend des exhortations religieuses (1-844), est toute en vers de six syllabes rimant par paires; les 37 prières qui suivent ont des formes différentes. En voici la liste exacte:

V. 845-942. Vers de six syllabes rimant par paires.
943-988 — —
989-1028 — —
1029-1052 — —
1053-1074 — —
1075-1112 — —
1113-1122 — —
1123-1214. Vers de huit syllabes —
1215-1246 — —
1247-1378 — —
1379-1490 — —

V. 1491-1550. Six couplets de dix vers de sept syllabes, dont les rimes, qui changent à chaque couplet (*rims singulars* des *Leys d'amors*, I, 166), présentent la série *abba acca* ‖ *ca*. Ce sont des *coblas capdenals* (*Leys*, I, 282), chaque couplet commençant par le même mot *Vergen;* seulement au premier couplet il y a *Ai vergen*.

V. 1551-1606. Huit couplets de sept vers: 4*a* 5*b* 4*a* 5*b* 4*a* 5*b* 4*c*. *Rims singulars*. M. Bekker (n° 16) et M. Bartsch, *Chrest.*, 4e éd., 277, ont donné à cette pièce la forme suivante 10*a* 10*a* 10*a* 4*b* avec rime intérieure à la césure dans les trois premiers vers. M. Bartsch y voit une imitation de la strophe saphique. Il peut avoir raison; néanmoins, persistant dans l'opinion sur les rimes intérieures que j'ai émises dans mon édition de *Zorzi*, p. 31, *note*, je n'ai pas suivi l'exemple de ces deux savants. Le même vers se retrouvant à la fin de chaque couplet, cette poésie serait une *retroensa*, s'il est permis de donner ce nom à des poésies religieuses (cf. *Leys*, I, 286; *Lit. Blatt.*, VI, 198).

V. 1607-78. Neuf couplets de huit vers de sept syllabes: *ab ab* ‖ *cc*

dd. Rims singulars. Pour *a*, il y a des « *Vocalreime* » 1) *ida*, 2) *ada*, 3) *uda*, 4) *ida*, 5) *ada*, 6) *uda*, 7) *onda*, 8) *enda*, 9) *anda*.

V. 1679-1838. Vingt couplets de huit vers de huit syllabes : *ab ba* ‖ *cd cd. Rims singulars.*

V. 1839-1901. Sept couplets de neuf vers de six syllabes : *ab ab* ‖ *bccdd. Rims singulars.*

Les deux derniers vers se retrouvent à la fin de chaque couplet ; ce serait donc aussi une *retroensa*.

V. 1902-1949. Six couplets de huit vers de dix syllabes : *ab ba* ‖ *cd cd. Coblas unissonans.* (*Leys*, I, 278).

V. 1950-1965. Vers de dix syllabes rimant par paires.

1966-2055 — —

2056-2109. Six couplets de neuf vers de dix syllabes : *ababb* ‖ *cc dd. Coblas unissonans.*

V. 2110-2129. Vers de dix syllabes rimant par paires.

2130-2159 — —

2160-2165 — — *Cobla capdenal.*

V. 2166-2213. Six couplets de huit vers de dix syllabes : *ab ab* ‖ *cc dd. Coblas doblas* (*Leys*, I, 264) et *coblas capdenals*, chaque couplet commençant par les mots *Salve Yesus.*

V. 2214-2283. Vers de dix syllabes rimant par paires.

2284-2333 — —

2334-2381 — —

2382-2403 — —

2404-2459. Six couplets de huit vers et deux *tornadas* de quatre vers de dix syllabes : *abba* ‖ *cc dd. Coblas unissonans.*

V. 2460-2549. Vers de dix syllabes rimant par paires.

V. 2550-2616. Sept couplets de neuf vers et une *tornada* de quatre vers de dix syllabes : *abbaa* | *ccdd. Coblas unissonans.*

V. 2617-2664. Six couplets de huit vers de dix syllabes : *ab ab* ‖ *cddc*, avec *Reimablösung*, c'est-à-dire que, dans les couplets 2, 4, 6, *c* et *d* occupent la place que *a* et *b* occupent dans les couplets 1, 3, 5, et *a* et *b* celle de *c* et *d*.

V. 2665-2727. Six couplets de dix vers et une *tornada* de deux vers de sept syllabes : *ab ba* ‖ *cdd cee*, ou peut-être à cause de la *tornada* de deux vers : *ab ba* ‖ *cd dc ee. Coblas doblas.*

V. 2728-2764. Vers de dix syllabes rimant par paires.

2765-2868 — —

2869-2898 — —

2899-2918 — —

La conclusion v. 2919-2936 est aussi écrite en vers de dix syllabes rimant par paires.

La césure des vers décasyllabiques (les vers de moins de dix syllabes n'ont pas une césure réglée) se trouve le plus souvent régulièrement après la quatrième syllabe accentuée. Pourtant la césure lyrique (après la quatrième atone) est fréquente, par exemple, 1962, 1972, 1998, 2001, 2012, 2018, 2023, etc.

La césure épique se trouve aux vers 2040, 2222, 2224, 2284, 2538, 2539, 2558, 2733, 2745, 2760, 2765, 2792, 2853, 2869, 2893, 2909, 2914. La césure est après la sixième syllabe accentuée dans les vers 1968, 2246, 2282, 2423, 2882, et après la cinquième atone aux vers 2240 et 2425.

Si dans le milieu du vers deux voyelles se rencontrent, l'une à la fin d'un mot et l'autre au commencement du mot suivant, il y a ou élision ou synaloephe, ou l'hiatus reste.

Élision: 51, 114, 400, 405, 471, 490, etc.

Synaloephe: 57, 164, 246, 271, 287, 332, 408, 881, etc.

Hiatus: *a*) la voyelle ne peut pas être élidée: *autresi es* 99, *fara oblidar* 109, *deu amar* 389, *seu amor* 412, *çai et* 553, etc.; — *b*) la voyelle peut être élidée: *se il* 17, *que aureç* 110, *li aveç* 197, *li eis* 760, *que aia* 784, *de amta* 1183, *que a* 1355, *ira et* 1408, *santisme amor* 1442, *santisma arma* 1446, *ma arma* 1457, etc.

La voyelle à la fin du mot est appuyée par la césure: *sperança* | *et* 2012, *cela* | *en* 2388, *abstinença* | *et* 2409, *domna* | *en* 2746.

Quoique nos poésies n'aient qu'une valeur médiocre, elles occupent une place à part dans la littérature provençale, car elles sont les seules poésies religieuses provençales écrites par un Italien. Et il est vraiment remarquable qu'un Italien ait employé une langue étrangère dans un genre de poésie où justement la littérature italienne naissante se montra originale et indépendante de toute influence étrangère, et qui produisit dans la seconde moitié du XIIIe siècle bon nombre d'œuvres importantes. En effet, tandis que je ne saurais nommer aucune œuvre provençale comparable à nos poésies, il y a une certaine ressemblance entre elles et l'œuvre d'*Uguçon da Laodho,* qui, elle aussi, a une partie contenant des prières et une autre contenant des exhortations morales et religieuses. L'auteur de nos poésies l'a-t-il connu? Cela n'est pas impossible; car, comme M. Tobler l'a prouvé, Pietro da Barsegapé a utilisé dans son poëme l'œuvre d'Uguçon, et le poëme de Pietro se trouve dans un manuscrit de 1274. Cf. Gaspary, *Geschichte der ital. Lit.*, p. 131 et 494. Uguçon pourrait donc être un contemporain de l'auteur de nos poésies. Mais on ne peut émettre là-dessus que des hypothèses très-vagues; aussi je n'insiste pas.

C. — La pièce française qui fait suite aux poésies provençales se compose de huit couplets de huit vers de dix syllabes, dont les rimes

qui restent les mêmes dans toute la pièce, présentent la série *ab ab baab*.

Un neuvième couplet est resté incomplet, il n'y en a que les quatre premiers vers. Ce sont des exhortations que l'auteur, en prenant congé (« a ceste departie » v. 5), adresse à ses amis : exhortations de fuir les vains plaisirs et honneurs de ce monde, et d'exercer les vertus par lesquelles l'homme gagne la joie éternelle.

Que cette pièce ne soit pas l'œuvre de l'auteur des poésies provençales, cela me semble hors de doute pour trois raisons : 1° à cause de la différence de la langue ; 2° parce que l'auteur de B appelle ses auditeurs et lecteurs (*que legeran e volgran escholtar*, v. 2928) « senhor » (vv. 2, 234, 336, 389) et jamais « amis », comme le fait l'auteur de la pièce française (v. 1) ; 3° parce que les derniers vers de B forment une conclusion certaine, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'après avoir à la fin prié Dieu pour ceux qui liront son livre, après les avoir invités à prier pour lui, et enfin après avoir terminé et daté son œuvre, l'auteur ait recommencé ses exhortations morales. Peut-être cette dernière pièce est-elle l'ouvrage du copiste qui, comme nous l'avons vu plus haut, a introduit des formes françaises qui n'étaient pas dans l'original de B? Ayant achevé sa copie, il pouvait dire aussi : « à ceste departie. » En tout cas, l'auteur était de l'Est, comme le prouvent les rimes : *aparellie* 29, *maisnie* 40, *iugie* 48 : *vie, departie, mie,* etc. Il faut alors admettre qu'un second copiste français, d'une autre contrée, a changé les formes qui lui étaient étrangères en *aparellee, maisnee, iugee*.

A

[F° 1 r°] Ayde diex sainte trinite,
Vne gloire, une maieste,
Vns diex, uns roys, une puissance,
Une deite, une essance,
Qui creas terre e firmamēt
Diex sans fin, sans comēcemēt,
Biaux sire diex, gardes moi huy
De mal, de perte e dannui,
De courrus, dorgueil e de folie,
E de honte e de vilonie,
De haine e de mescheance,
De orgueil, de perde, de pesance,

De tous pechies, de tous outrages,
De tous maux e te tous doumages.
De mal dire, penser e fayre
Me deffendes, diex de bonaire,
Diex tous puisans, roys savoreus,
Roys sous tous roys, roys glorieus,
Diex ou ne fait nes une riens,
Qui es fontaine de tous biens,
Qui cognois les choses couuertes
Ausin cum les bien auuertes.
Roys precious, plains damistie,
Conseile moi par ta pitie,
Diex iex de ton cuer me regarde,
Cors et arme met en ta garde.
[F° 1 v°] Done moy chose dir e faire,
E ponsce che te puisse plaire,
Manten moy en bone creãce
En carite, en penitance,
Et me mantien en ton bien fait,
Car nul mal fayre ne te plait.
Et quãt che iai mesfait, biau sire,
Qui es la doys ou len se mire,
Per ta grant douceur me pardone,
E per confession me done
Si aquiter tous mes pechies
Dont mis cuers est si intachies
E par veraie repẽtance,
Que ie puisse avoir recordãce,
Car de pechies li ses mésmaie.
Diex comant que me fait aie,
De coutes ou de felonie,
Ou de cortoisie ou denuie,
Ou de ueoir, ou de sentir,
Ou de iurer, ou de mentir,
Ou de dir vilainie reproche,
Soit de iex dorcile ou de boche,
De langue, de cuer ou de ...ains,

49. La première lettre du dernier mot est rongée par les vers.

De cors, de bras, de pies, de mains,
[F° 2 r°] En forfaisant o en obliant,
Ou en allant, ou en venant,
Ou de pariurer ou dorguel,
Perdon querre e merci te vuil
E tāt cū ie pues merei.
Bieu sire, diex entēt mon cri;
Perdone moy par ton plaisir,
Che por nous uout uestre morir.
Glorieux diex, drois drois rois, drois sire,
Qui de tous maus garir es mires,
Conseil me done e cōfort tel
Que nō chee en pechie mortel
Ne en desconfort ne en despoir
Dont couuigne me arme doloir.
Sire diex, garde moy de tous maus,
De anemis e da dyable faux
Tous mes amis e mes amies,
De tous pechies e de folies
Tout ceus qui onques bien me firent,
Einseignerent e norirent,
Dont tuit li bien me sont uenu,
Dont ie uif e dont iay uescu;
E tous ceus qui en ton non uiuent
Et qui por toi les maux schiuent,
Qui ta creance ont e ta foy,
E por qui ie prier te doy,
E tous ceux qui en pechie sont
Giete les an, sires dou mont,
F° 2 v°] Per ta doucour, par ta franchise,
E les atorne a toun servise.
A toy nos fay souvent penser
E nous done si trespaser
Tous cristiens e cristienes
Par nulles couses tereines
Qui nos puisiens la droite voie
Paruenir a la parfaite ioie,
La sus en gloire ou tu as mis

59. Le premier *drois* est exponctué.

Tes sains, tes ellis, tes amis;
Ceus e celles qui passe sont
En lautre siecle de cest mont
En ta creance, en ton saint nom,
Por qui nos prier te devon,
De qui les armes poine sentēt,
Qui ta misericorde atendent,
Biaux sire diex, tu lor pardones
E la ioie sans fins leur dones. —
Douce Virge sainte Marie,
Qui mere Dieu es et amie
Dame dou ciel, dame des anges,
Dame rayne e des archanges,
Verais solas veraie lume
Ciel ne terre naque tel une
Dame deu ciel, dame dou mūde,
Dame de qui tous biens habunde
Ne onques ne fui ne iert iamais,
Dame de qui issi li rays,
Qui tout le monde enlumina,
Chi iusque a la mort senclina,
[F° 3 r°] Ce fu tes fils, ce fu tes peres,
De qui tu fus fille e meres,
Dame douce, dame amorouse,
Dame royne gloriouse,
Veray consaus, verai confort,
Veraye amie, veray deport,
Leaus refugies, seure tours,
Noble recoi gentils seucors,
Veray lis, veraye rose,
Ou toute douceur est enclose,
Dame en qui sunt tres tous delices,
Tu qui passez toutes espices,
Prie ton fil qui me regart
E qui de mal fayre me gart. —
Tu sant Michel, princes des anges,

102. Après *naque,* le copiste a commencé, par erreur, une autre lettre dont il avait déjà fait le premier trait qu'il a effacé, s'étant aperçu de son erreur. C'est cette ligne effacée que M. Bekker, qui écrit *naquer,* a pris pour un *r*.

Ne me soies, biaux sires, estranges,
Forte de bien, saint Gabriel
Dieu merci, saint Raphael,
Vertus, poestes, seignouries,
Sains trones, saintes cōpagnies,
La cōpagnie cherubin,
La sainte ordre de seraphin,
Saint Abraam, tuit patriarchies,
Chi dou ciel estes unes estrachies,
Tu sires saint Johan Baptiste,
Prophete, apostre, euāgeliste,
Deciple innocet diu martyr,
Confessour virge qui por tyr,
Por les poines que vous souffristes
De lamor deu ne vo vousistes,
[F° 3 v°] Anys conqueristes paradis,
La ioie que durera tous dis,
En ioie prenes vos meritaes,
Tuit eslit e toutes eslites
Qui corounes aves ataintes
En gloire, tuit saint e toutes saintes,
Tout ami diu, pries por moy
Le seignour dou ciel, le haut roy,
Le glorieux, le tout puissant,
Lamoreux, le bien conoisant,
Celui qui tout cognoit e ueoit,
Quil me consaut e quil mēuoit
Moi etrestous ceus qui le creoient
E qualche leu quil soient,
E qui le doutent e qui layment,
E qui por droit seignor le clamēt,
Que a son servise ma tourt
E de malfayre me destourt
E doint voire confession
Repētance e contricion,
E uous mefais tous nous pardone
E la joie sans fin nous done.
Amen.

Le reste du fol. 3 v° et le fol. 4 sont en blanc.

B

I

[F° 5 r°] Auiaç, si deus vos alça,
Segner, sens totas nauça
Entendeç, s' il vos plai,
Quar aiso qu'eu dirai
Es raixons vertadeira.
Per o cascuns a teira
La deu de cor entendre,
Esscoltar eç aprendre.
Cascuns pot ben saber
En ver e senes crer,
Cum melor es la ren,
Mais la deu totas gen
Voler e desirar;
E qui per un ben far
E senes tot peril
En pot recobrar mil,
Fols es, se il en tarda,
E qui pren mala garda
E mal conroi de se,
Pieç lo prendra de me.
La mellor ren que sia
Es de far tota via
L'obra del segner deus,
Cel que dals mal iudeus
Sofri torment por nos,
E qui bon guierdos
[F° 5 v°] Vol cobrar del service,
Façal seu sant ofice
Et per almosnas far,
Per precs e per orar
Et per autres benfaich,
E gar se de mesfaich.

1 cie.— 7 dei.— 18 prende, B (= Bekker) prend. — 24 das.— 28 Faça el.

Cil prent malvas correi
E mal esguard de sei
Que de deu non a cura,
Qu'a sa bella figura
L'an faichas la persona.
Et qui tal membres dona,
Cum il nos a donat,
Quant n'ert guierdonat?
Qu'eu auç dir a las çens,
Que per mil marcs d'argens
Nos lairia un pes
Tallar. Et dont cum es,
Que la gens non o pensa,
Quar par nula despensa
Ne per nul gent servir
Nos poiria merir
Sol quest qu'es mendre bes,
Qu'il nos don? Quar apres
Qui l'es hobediens
Et fai sos mandamens
[F° 6 r°] De bon cor, sens biais,
Sens ioi non sera mais.
Sos comant son aitals,
C'om se gart de toç malç
Ni non faiça a altrui
Ço c'om non vol, qu'a lui
Sia faich; mais ben faire
Deu vers mals per contraire,
Et s'en us lo meislaigna,
Sol a deu s'en conplagna
E d'el aia membrança,
Que de tot fai veniança
Et toç biens guierdona.
Als bienfaiç met corona
De iois esperitals,
Las coronas dels mals

49 bens. — 59. L'i de faire est effacé, B faire. — 60 Deus, B Deu. 67 ioils (l'*l* exponctuée), B iois.

Son de foc veramens,
Plus noir n' es airemens
Aitals sunt lor maisons,
Plus noir sunt de carbons
Cels que lai les amena
En las enfernals pena.
Mais cil qu'amic seran
De deu, maixon auran
De rosas e de flors,
Ja mais n' auran dolors
[F° 6 v°] Ne ren, que bon nol sia;
Lor bella conpagnia
Ert d'angels plus luisens
Quel soloil resplandens,
Et el luiran toç mais
Que del soleil les rais.
Molt me fan mervellar
Cil qui nolon pensar
Cum lor vai, cum lor es,
Cum la mort lor sunt pres
Ni qual cauças es mort ;
Quar nul ioi ni deport,
Orgoil, valor, proesa,
Sens, saber ni largesa,
Parages ni beutat,
Fort, castel ne citat,
Poder d'argens ni d'or
Ni franchesa de cor
Ni grant esforç de gens
Vers la mort n'es garens.
Qu'autresi es la mort
Faichas per los plus fort
Com per los plus çatiu,
Qu'ausi longamens viu
Los chaitiu cum los pros,

70 noire, aigremens. — 73 amene. — 74 pene. — 81 dangenls. — 83 liuran, B luiran. — 85 fas. — 89 canças, B cauças. — 92 lagesa, B largesa. — 93 betat.

Los malvaç cum los bos.
[F° 7 r°] Ne nol teneç a gap,
Que ia non saureç cap
Qu'elaus ert aprosmada.
En mens d'una treçada (?)
Vos fara oblidar
Cel que aureç plus car,
Ni non aureç parens,
Amic ni benvolens,
Pois que sereç pasaç,
Voillan vostr' amistaç,
Mais enans qu'il poran
Soç tera vos metran
Cum paubras vestimentas.
L'arma n'ira dolentas,
Se vos mal faiç aureç,
En las mans dels malfeç ;
Non ensiran ia mais
D'afan ni de pantais,
Non auran fin ni pausa
Ja mais per nula causa
De mals ni de dolors,
De freç ni de calors
Ni dels altres tormenç,
C'om no'n poirial cens
Dir ia mais per nul plaich.
[F° 7 v°] Se vos aureç ben faich,
El reng de paradis
Sereç en flor asis
Eç en rosas molt belas,
Blanca, groias, vermellas,
De tot' autra divisa,
Ne ia per nula guisa
Non sabreç tant voler
De iois ni de plaçer,

104 bons. — 105 gas. — 106 caps. — 107 que la vos, — 108 *sic* B.; ms. tçada, avec un tilde sur le ç. — 128 poiria el. — 131 reg, B regn. — E nce (ces trois dernières lettres exponctuées) ç en; B enç en.

Que vos tot no l'aiaç
A vostra voluntaç,
Ne non saurieç tan
Demander en un an,
Qu'en un iorn n'aiaç plus
En la maixons Jesus.
Se denant vos ai dit,
Si cum aveç auçit,
Que rens no pot defendre
Vers mort, mais ara aprendre
Vos voil, en qual mainera
Contra la mort plus fera
Vos poreç atensar.
D'aiquest siegle pasar
Vos convient sens falida,
Anar en l'autra vida,
E segon los bienfaiç
Els mals sereç iuiaç.
[F° 8 r°] Ben sabiaç, cell n'ert mort,
Que los angels an port,
Anç ert viu plus que vius;
Mais los dolenç chatius,
Quel deables en mena
En dolors et en pena,
Que volgra en iorn mil ves
Morir, mas no pot ges,
Anç ert senpre dolens,
Cel es mort veramens.
Per qu'eu conseil vos don
Queus gardaç dal felon,
Da l'enemic malvais
Qu'es de malvestaç rais,
D'engans et de falensa;
De rens als ies non pensa
Mais de cundur a port

162 *en* manque dans le ms., se trouve chez B. — 165 *ert* manque ; il y a une lacune dans le ms. — 169, enemit, Benemic. — 170 Que, B qu'es.

Vos de malvaixe mort,
Cum poges far de vos
Flamas, foc e carbos
E tener vos ades
De toç bens en defes.
Mas a deu vos tornaç
Ab ferma voluntaç;
Cors et cor et saber,
Sen, forças et poder
8 v° Li deveç autreiar
E sas obras obrar.
Non deveç trop atendre
De penedensa prendre,
Mais soven la preneç,
Se ben faire voleç,
Et pois que l'aureç presa,
Seia per vos atesa,
Car empentir pauc val
Et tornar pois en mal.
Dal mal gardar se deu
Qui vol servir a deu.
Aiaç confesion
De las ofesion
Que vos li aveç faiças,
Qu'elas seian retraiçhas
Aicels qu'a çaiços mes;
Siaç a cels cofes.
Non laisaç por afans
De far sos bels comans,
Ni per seç ni per fams;
C'unas radiç e rams
Es las almosnas faire,
Quar a deu nostre paire
Nos pot ies miel servir
Cols paubres sovenir,
9 r° Qu'an de servir besong.

bons. — 179 dornaç. B tornaç. — 182 Seu, B sen. — 190 ateisa. —
— 199 quan ça cor. — 200 tofes. B cofes. — 204 erans.

Ben deveç aver song
Dels mailaç visitar
Et del vostre donar,
Se de ren obs lor es,
Et non oblidaç ges,
Qu'en albergaç ab vos
Cil qui non an maxos,
Qu'an d'alberg sofraitura.
Molt deveç aver cura,
Toç los bens que vos faiçh
Sol per deu los faiçaç,
Sens tot' altra caxon.
Bon seral guierdon ;
Mil tant de ben aureç
Que vos deng no sereç.
Vos deveç deu pregar
Que de pechaç vos gar,
E seiaç preiadors
Per toç los peccadors,
Qu'aian en deu credença,
Speranças et timença,
Et quels desesperaç
Fasson sas voluntaç.
Eç en la via dreita
Qui se, segnors, espleita,
[F° 9 v°] Cum eu vos ai contaç,
En ver voill qe sapçaç,
De mort se defendran,
Et deus los ameran
Eil donran sens eschernas
Lo reng de vita eternas.
Ara vos ai mostrat,
Apres e devisat,
Per quals ensegnamens
Aureç defendimens

213 nen, B rien. — 216 maxons. — 220 lo. — 222 sera el. — 229 Quar an. — 231 de se peraç, B desesperaç. — 232 Fasson] Lorrion. — valuntaç, B voluntaç. — 239 enchernas.

Vers la mort dolorosa,
De la peina angoxosa,
Et vos n'aiaç membrança.
Mentre qu'aveç posansa,
Deveç faire tals obra
Qu'al maiors ops vos obra
Las stradas el camis,
Queus port en paradis.
Ne non atendeç trops,
Quar la mort nos es props,
Et qui van trop tarçan
Lo faich et poder n'an,
Quan volon, non po ies.
Eç insi de nos es,
S'atend us tant sens failla,
Que la mort nos asailla,
[F° 10 r°] Lo faire sera tard.
Ben saveç sens regard,
Que la gen van çaçer
La noiç a granç leixer
San, sals, sen malaçia,
Que mais non veçon dia,
Moron sens pentixon,
Van en abis perfon.
Don degran grant paors
Aver e grant timors,
Se il feison quest pensaç;
Mais il son tan malvaç,
Planç d'orgoil et plains d'ire,
Que d'aiço non consire
Ni deus volon amar,
Ce que lor pot donar
Al granç ops mort et vida.
Molt sunt la gent schernida,
Que non an pensamens
Mais de cobrar granmens
Aor et argens et terra,

249 obras. — 250 oura. — 265 Sam. — 267 seus. — 271 aiquest.

L'uns a l'autre far gera,
Enganar et traïr,
Periurar et mentir,
Far desplaixer et antas.
Las malvestaç es tantas
[F° 10 v°] Qu'es creguda entre nos,
Penser n'ai mervellos,
Cum deus nos vol aidar.
Mais il nos laisa far
A nostra voluntaç,
E pois al deriers faiç
Segons les obramens
Aurem nostre precenç.
N'aurem faiç si pauc bes
Ne si pauc mal apres,
Si grans sen ni folia,
Que meritat non sia
En paradis d'onors,
En infer de dolors.
En infer es un draich
De stranças guisas faich,
Granç est et otraillos,
Cent caps a mervellos,
Per caschun cap mil dens
Veninos e taillens,
Plens d'iras et d'orgoils,
Glaive senblan sos oils
Aguç cum es raçors,
Als chaitius peccadors
Paia li lor de sertas.
Toç tens golas avertas
[F° 11 r°] Estai, si los afola;
Focs geta de la gola,
Rama focs et serpens,
Don l'iferns es toç plens,
Et verm de tota giça.

285 amtas. — 295 bes. — 297 *sen* manque dans le ms. — 306 tailles. — 308 ses eauç. — 314 gula. — 317 totas giças.

Sens drap e sens camiça
Son lai los peccadors,
Que non an fin lor plors,
Et malediçon tuit
Lo placer, qu'an aguit
En quest seigle truan,
Plen de fail et d'engan,
Qu'ensi lor a traich
Per qu'il
Et tan mal albergaç,
Non volgran esser naç.
Deu reclaman suven,
Mais tard es, nol valt ren ;
Quar entro qu'il avia
Poder, força et ballia,
Non volgron consel prendre
De sas armas defendre
De la pena malvaia.
Per deu, segnor, vos plaia
De vos merces aver !
Meteç a non-caler
[F° 11 v°] Lo plaiçer d'aquest mon
Per trobar gariçon
En la vida ternal !
Molt fareç bon iornal,
Se vos a deu serveç ;
Toç lo pros en aureç,
Quar qui servon a deu,
Servon a si meçeu.
Tradimens, periurar,
Falsamen tesmognar,
Orgoils, omicidos,
Viçi luçirios,
Iras et crudeltaç,
Desespers, vanitaç,
Mentirs, engan, enveia
Contra l'armas gereia

326. Lacune dans le ms.— 352 Desespres.

Et es comensamens
D'infern ses finimens,
Murs et seraills et porta,
Per que l'armas sunt morta.
Per aiço lo vos dich
Queos guardaç dal nimic,
A cui quest viçi plaç,
Qu'il no vos prend' a laç,
On vos aiaç dolors;
Pros n'aureç et honors.
[F° 12 r°] Fidança non abgaç,
Per que ioven seiaç ;
Vers mort no val iovença.
Molt diçon per credença :
« Ben poisch estar viven
xx. anç en granç ioven,
Los xv. bon temps traire,
v. penedença faire,
Ensi serai ben sals. »
Tot sun penser son fals
Ill partison et ten
Enausi van diçen
De iorn en iorn menan
Lo mond el temps enan
Tant que la.....,
Que s'il sera la bocha,
No podon colpas dir.
L'armas coven partir
Dal cors, tenir sa via
Ab angels, que la guia
Pel doloros camis
Enç el perfon d'abis,
En focs et en pudors.
Per o pensaç toç iors,

360 enimic. — 369 Ce vers se trouve deux fois dans le ms.; la seconde fois il y a *posc* au lieu de *poisch ;* B posc.— 371 teps, B temps.— 376 En ansi. — 377 menen.— 379 Lacune dans le ms.— 385 dolers, B doloros.— chemins. — 387 pudros, B pudors.

Segnors, de deu amar.
[F° 12 v°] Hui deveç començar
Anç que deman atendre.
Ge non voill respir prendre
Del segner deus verais
Servir, anç qu'il poit mais
En deu son poder faire,
(Et qui faral contraire,
Aura dols et traballa),
Et del ben senes failla
Cha mais noill a fallir,
Que qu'i dei 'avenir.
Cum pot esser, segnors,
En vos tanta folors
Ne tant deschausimen?
Quar eu sai veramen
Cum causa qu'es probada,
Per pauca ren donada
Et per pauc de servir
L'uns per l'autre a morir
Se meton quecs molt leu,
Mais per lo segnor deu
Non vol sofrir un ior
Fam per lo seu amor,
Que lor fai si ric don.
Se un calque baron,
Cums, reis ou anperaire,
[F° 13 r°] Sens dar, lor dis de faire
Qualque leugier plaiçer,
Meton tot sun poder,
Et tot en abandona,
Aver, forças, persona,
Per servir li en grat;
Per far soa voluntat
Meton s'en cent perils.
No se troban en mils

389 deui, Bdeu, — 391 aterdre, B atendre. — 394 mai. — 396 faran el. — 403 de chausimen. — 404 en.

Ni plus, qui bien asaia,
Qu'autre guierdon n'aia,
Mais per pauc de forfaith
Tot quant bien auran faith
Sera fraiç et perdut
Et il meteis pendut,
Sens autre guierdon ;
Ja n'auran reançon,
Per nul bien que faiç sia,
Que iustiçat non sia.
Don fan grant foletura
Cil qu'en tal aventura
Se meton, qu'en apert
Quest munt pert.
Mais si servon en graç
La vera trinitaç,
Saian ben ses mentir,
[F° 13 v°] Grant pros nol pot faillir,
Se il en an bon corage.
Fols es cel que plus sage
Es tengut entre nos,
S'a deu lo glorios
Non serv et non esmenda,
Qu'envers lui non mesprenda ;
Que cum plus savis es,
Doctrinat et apres
Et de maior vertut,
D'aitan es plus tengut
Del segner deus servir,
Amar et obbedir,
Et se il iai en pechaç,
Plus en ert encolpaç.
Per o gardar s'en deu,
Quar toç li a dat deu,
Força, sen e saber,
Da lui lo deu tener,

438 Lacune dans le ms. — 439 *si* manque. — 442 fallit. — 444 ques. — 446 gloriosos.

Conoixer et lauxar
Lo deu et tenir car
Sens nauças et sens brui.
Quar quil conois da lui,
Mil tant l'en dona plus
Et çai ços et lai sus
El seu reng precios,
[F° 14 r°] Que tant es cars et bos.
Adonc tal consel prenda,
Quel iois de deus atenda,
Et dèus l'en don corage,
Quil fit a sun ymage.
En tot lo mund vivens
Non es nuls hom valens,
Tant aia de largeça,
D'onors et de proeça,
De bontaç, de valors,
S'al segner des segnors
Non serv enteramen,
Tot sos faiç es nient
Eill tornan tot a dol,
Qui ben pensar o vol ;
Que cum plus es poiaç
En la lor richitaç
Et en maior poder,
Pieç se laiça caiçer
A penedensa faire.
Per que tot a contraire
Li torna sa richesa,
S'onor et sa grandeça,
Deu li fai oblidar
Et per nemic obrar.
Mais en vertaç vos dic,
Se cil qu'en haut e ric
[F° 14 v°] Volgueson son poder
Far et dreiç mantener

465 plui.— 468 bons. — 472 sum.— 473 uiuen.— 481 Et ill, B e ill.— 492 enemic. — 494 erit.

Las domnas ses mariç
Et los orfan petiç
Et los desconsellaç,
De sas grans richitaç
Als paubres famellos
Donason per saiçons,
Mantengeçon drichura,
Et malmeçon falsura,
Et feiçon sens aren
Quant pogexon de ben,
Sens del tot delenquir
Quest mon et sens partir
Pogran en son aver
Estar et remaner,
Et quest seigle menar
Et l'autre gaçagnar.
Mais il pessan allors ;
Tan li plai las folors
Et menar gaia vida,
Quel faiç de deus oblida,
Et se il oblidon deus,
Oblidan si meçeus.
[F° 15 r°] La gens es tant venguda
D'avol gaçar et cruda,
Qu'a mal far leu s'acorda
Ni del ben nos recorda.
Se mal far vels veçins,
Tuç tenon cel camins
Ne de deu nol soven ;
Trop lor vai malamen.
Se il sun cavaliers,
Tant lor plait bel destriers,
Rocins et palafrens,
Armas et garnimens,
Falcons, sparver, astors,
Levriers et caçadors,

497 sos, B ses. — 499 denscollaç, B desconsellaç. — 518 B se. — 520 dauouol, B danovol. — 523 ue lor ueçins. — 530 ganimens. — 531 astor.

Cantars, domnei, solaç,
Deport et autres faç,
Que toç los biens oblida,
Que l'armas en ciel gida.
Et tot ço que l'ausi,
Plus qu'eu n'ai dit ausi,
Fan cascun voluntiers,
Tant sun mal e sobriers
Et de malvais esscoills ;
Quar il seron los hoils
Del cor que los deuria
Gidar en bona via,
[F° 15 v°] Quel cor conois e ve
Et sa qu'es mals o be.
Del cor n'es conoixen
Seil e uan pensamen
E pois conoxoit res
Lais los mal, faiçal bes ;
Mais als oils triçadors
Se tenon li pluçors
Del cap, que çai et lai
Esguaron, tant lor plai
Los pecaç d'avol fe.
Tot desiran quan ve,
Et per aiquel desir
Deu met a delenquir.
Falsamen guidar
E teran s'enganar
Es clamaran dolens
Al ior del finimens,
S'autras guiças no fan
Que començat no han ;
El cor deus lor remut
Per la soa vertut.
Segnor, de vos aiaç
Merces et pietaç,

549 riens. — 551 tricadors. — 555 B peccaç. — 558 meton. — 565 Et cor or remut.

Et de deu vos sovegna,
Que sor tot quant es regna
[F° 16 r°] Et toç fes et toç dona,
Ni neguns non bandona
Ne met en oblidança
Qu'en lui aia sperança,
Vera fei et conort.
Il pod dar vida et mort,
Et nos a dat poder
D'el seu reng permaner
Et de laisus montar,
Se nos lo volem far.
Molt es lo faire leu,
Quar quis tornan a deu
Et laixan los peccaç,
Il en a pietaç
Et lor fai perdonança.
Tan es d'umel semblança
Et tan dolç et verais,
Qu'anc non falset ni trais
Nuls hom qu'en lui agues
Cor et serviçe mes,
Anç rent per un ben faiç
Cent mil millers sens plait
Et sens menbrar ofença,
Se il an faç penedença
En lor vida çai ços.
Per o chascun de vos
[F° 16 v°] La preneç sens tardar
Per vos asegurar,
Quar cels qu'es bien garniç,
No pod esser scherniç.
Donc vos deveç garnir
De ben far et de dir,
De tot ço qu'a deu plaç,

570 *es* manque dans le ms., se trouve chez B.—573 oblidanda, B oblidança. — 577 uos, B nos. — 580 volen. — 588 falser. — 593 onfença. B ofensa. — 594 far, B faç. — 600 podon, eschernic; B pod, scherniç.

Si que vos non seiaç
Enganaç a la fin.
Cel que fes d'aiga vin
Deveç sor toç amar,
Obedir et honrar
Et lauçar e temer.
Et ben sabiaç en ver,
Quar qui s'en pren
De deu et al seu rams,
Tant saborosa res
En toç lo mon non es
Ne de tan grant vertut
Ne que mas lo aiut;
Per o preneç vos en,
Pros en aureç et ben.
Proiaç sainta Maria
Iorn et noit tota via
Els saint, que sunt laisus,
Qu'il pregon tuit Yesus,
[F° 17 r°] Que nos lais permaner
En far lo seu placer
Et gar nos de ço faire
Que li torn a contraire.
Lo segnor deu del tron
Es tant verais e bon,
Qu'a segun gierdona
Que sun staç l'obra bona,
Quel pauc faiç el maior,
Cascuns an son onor
Laisus en paradis.
Et d'aiço seiaç fis,
Quar qui laisus seran
En paradis, auran
Tant de iois et de bens,
Chascuns en ert tan plens
De sa grant benenança,

630 sum. — 631 panc; els maiors. — 637 ben. — 638 Chasuns.

Que noil sera semblança,
Que nuls plus d'els en aia.
Donc chascus s'estraia
De tot son poder metre
En toç afars demetre
Per aiquil del segnor,
Que per sa gran dolçor
Pel nostre salvamençs
[F° 17 v°] Ven çaiços umilmens,
Quar chascuns bens et mals
En la peina enfernals
Avoit, et il en terra
Ven fenir nostra gera,
Maire pres et esposa
La vergen gloriosa
Et nasquet spiritals
Cum altres hom carnals.
Per sa grant umeltaç
Hac de nos pietaç,
Son cors mes en bailansa
E sofri grant pesança
Per mostrar nos la via,
Si com hom se podia
Salvar et se defendre
De contra lui mesprendre.
Per auquella chaiçon
Los mals iudeus felon
Lo preçon, fon vendut,
Per pauc deniers agut.
Molt fes grant tradimen
Judas et falimen,
Quar trop fo malmenaç
Et toç nuç despoliaç,
Liaç andos les oilç,
[F° 18 r°] Ço fo grans mals et dols,
Anmas las mains liadas

641 mils. — 659 *mes* manque. — 665 auquell achaiçon. — 667 fol. — 675 liada, B liadas.

Et donaç grant galtadas,
Esspudat per lo fron,
De peras, de baston
Fo feruç et machaç,
Per teras derochaç,
Fiblaç fo veramens
D'un paile richamens,
Per eschern et per gap
Coronal mes en cap
De blancas spinas faiças.
Nous seria retraiças
Grant piças las dolors,
Qu'il hac por nostr' amors.
Mis fo sus en la cros
Al torment doloros,
Pes et mainç clavelaç,
Et beurel fo donaç,
Car il avia seç,
Fel mesclat ab açeç,
Et en deleç la pansa
Fo feruç de la lança
Angosos colp mortal.
Lo segner natural
Ansi fo traiç a mort,
[F° 18 v°] Soteraç en un ort.
Ausi con se decern,
Il aneit en anfern
E trais fors sos amis
El mes en paradis,
Au tiers iors soscitet,
En breu termin montet
El seu reng precios.
Et nos laiset ça ios
Lo seu cars mandamen
En lo nou testamen

677 li. — 683 gas. — 684 caps. — 686 Nons. — 692 breuel. — 694 mesclatt, B mesclat. — 695 *Et* manque. — 702 anfert, B anfern. — 703 son amics.

Et en autra scritura,
Que cil qu'a sa figura
Son faiç deiesun faire.
Mas no s'en troba gaire
Qu'en aia sovenença,
Per qu'eu ai grant timença,
Qu'il veran a tal port,
Mais non auran conort.
Volgran eser estaç
Sa vida sosteraç
Toç vius en gran dolor
Per amor del segnor,
Qu'aiudar lor pogues
Dal foc, o seran mes,
Que non a nul pareil.
[F° 19 r°] Per o molt mi merveil,
Cum nus hom pot sofrir
D'aiquel segnor servir,
Que sofri tant gran pena
Per trar nos de catena
Et nos promet et dona
D'aur et d'argent corona
Et vida senes fins
Qui vers lui er aclins.
Casscun eser deuria
Fins, leial, sens bauçia
E guardar se d'ofendre
Ne a tort l'autrui prendre,
Mantener deu bontat
Et sainta castitat,
Quar mout plait al segnor.
Donc per lo seu amor
Mantegna la, sil plai,
Et pens coment li vai,
Comens es del seu cors,
Pois que l'armas es fors:

721 et gran dolors. — 723 lo. — 725 pariel, B pareil. — 728 seuir, B seruir. — 730 carena, B catena. — 744 linai.

Sa força del tot merms
Et es donaç al verms,
Qu'en fan lor voluntat.
L'aver, qu'a amasat,
Sol un deners no'n porta,
[F° 19 v°] Son paren s'en deporta,
Rens por s'arma non dona
Ne 'n dis mesa ni nona
Ne deu non saintifia.
El chaitius, que l'avia,
Trob' ar agut atort,
N'es lo iorn mil ves mort
A tormenç et a dols ;
Mais li eis fors dels oils
Aiga que n'es en mar,
N'a mais fins sens plorar,
Tot es ars et raustit.
Ensi son departit
Los afars dels malvaiç.
Per deu, segner, pensaç,
Non vos laisaç venir
A tant dolor sofrir
Ne non voillaç per pauc
Perdre solaç et gauç.
Pauc vos val vostr' aver,
Que un iorn poeç gauder
En quest seigle traitors ;
Cent anç non preç un iors
Apres de l'autra vida,
Que mas non er fenida.
Quest seigles es el tens
[F° 20 r°] Vens et auras ensems,
Que tan tost via cor;
Cent anç no preç un ior.
Se vos cent anç viveç
Et pois a fins veneç,
Ja nous sera veiaire,

747 mers. — 754 mesas innonas. — 755 saïtificaa.— 760 lies.—783 veaiaire.

Que aiaç vesqut gaire ;
Cum plus aureç vescut
Et mais de iois agut,
Tant sereç plus dolens
Al vostre fenimens,
Ja mais ioia n'aureç,
S'a mala fin veneç.
Molt pauc val començar
Et nient achabar,
Se voleç ternal vida,
Faiçaç bona fenida
Aprob la començança.
Aiaç fe et sperança
En deu et en sa maire,
Nulla ren non es gaire
Plus d'aiquella vos valla.
Ges non deu per trabailla
Nuls hom desesperar,
S'ab deus vol acordar,
Car non trobon acort
[Fo 20 vo] Qui sens esper sun mort,
Per deu sun tuiç salvaç,
For los desesperaç.
Nuls non es tant peccaire,
S'a deu lo nostre paire
Vol tornar, noill aiut
Et no'n sei recebut.
Nuls nol pot mesfar plus,
Cum fis Longins, que sus
En la cros lo feri,
Et pois se repanti
Et merce li clamet,
Yesu li perdonet.
Judas per son forfaiç,
Se pendi ab un laç
Ni nol clamet merce,
Ja mai n'aura nul be.

784 aian. — 801 deseperar. — 820 ben.

Adonc podeç saber,
Qui quiet en desesper,
Que malamen li es.
Per o clamaç merces
Al segner, qu'es tant bon,
Que vos faiça perdon.
Et comensaç per tems,
Mentre que n'aveç temps,
Quar sel tems vos en fuit,
[F° 21 r°] Pois nous valra, ço cuit.
Eç eu merce l'en clam,
Que molt desir et am,
Qu'a toç los peccadors
Seia vida et secors.
Et mon prec deng scoltar,
Car eu voill començar,
Et vos deiaç entendre,
S' el vos plai, eç aprendre.
Molt vos pora valer,
Sel voleç retener,
Et deo vos en don cor
Per la soa dolçor.
Meteç vostr' entendença,
Quar enaisi comença.

II

Jesu, que toç feçes
Et tot formas quant es,
Munt et vals et plainura,
Tot' autras criatura,
Segner sobrel segnors,
Deu verai salvadors,
Reis de trestot regnaç,
Qu'aveç en poestaç
[F° 21 v°] Lo monç e quan i pauça,

829 nos. — 830 nosus (la première *s* est biffée) vara. — 843 uostren. — 849 soblel.

Si cum de vostra causa
En podeç dir et far
Et bens et mals donar,
Del tot si com vos plai,
Segner dreiç et verai,
Que per vostra bontaç
He per umilitaç
Aviaiç insi faiç,
Que nuls hom atressaihç
N'auria mais pecaç.
Et s' eran toç anaç
En paradis ofert,
N'aurian mais sofert
Trabails ni seç ni fams;
Mais lo pecaç de Adams
Et d'Eva, sa muller,
Que fon formaç premier,
Nos a mes en trabailla.
Qu'Adam sens tota failla
Quan que voleit avia,
Il et sa compagnia;
Sol d'un froiç li vedas,
Et si lor comandas,
Que non manias d'aiquel.
Mas per lo mal consel,
[F° 22 r°] Que lor det la serpen,
Eva primeiramen
Maniet e en fes maniar
Adam el fes pasar
Los vostre mandamens,
Per que pois totas gens
Qu'el mund sunt ni seran
En greu perils estan,
Et cels qui son pasaç
Son eisamen estaç,
Eç ancar mais n'estava,
Qu'en infern toç anava,

868 adaims. — 870 premiers. — 874 *sa* manque. — 882 et el.

Mals et bons aisemens.
Mais vos tot umilmens
Degnas çaiços venir
Per nos d'infern garir ;
Per que mes en la cros,
Segner, fostes per nos,
Pes et mains clavelaç
Et feruç el costaç
Et mort et sobeliç,
E quan fos surexix,
Laisus el ciel montas
Et çai ços nos laisas
Loś vostre mandamens,
Per que tota la gens
[F° 22 v°] Degeison ainsi far,
Sis volgeson salvar.
Mais d'aiquil pauc en son
Tant honest ni tant bon,
Los voilla mantenir,
Servar et obedir.
Donc se per vos non es,
Per la vostra merces,
Per la vostra dolçor,
Nos sem tant peccaor,
Se vos a nos gardaç,
Mal serem aribaç.
Noi gardaç, deu valens,
Al nostre falimens,
Mais per bontaç dè vos
Aiaç merces de nos,
Defendeç nos del foc
D'infern e daç nos loc
Laisus el vostre reng.
Ben sai que nuls n'es deng,
Tant bon et tant fins es,
Que tant ben far poges,
Tal reng deges aver.

905 amsi. — 906 Sil. — 907 sun. — 910 Seuar. — 914 No sen. — 927 reg.

Mais per vostre plaiçer
Et per vostra bontaç
L'aveç apareillaç,
[F° 23 r°] Que cels que ben faran
Tals gierdons n'auran,
Que mais non auran fins
El reng, que tant es fins.
Per qu'eu prec dolçamens,
Mains iomtas, dreiçamens,
Que nos donaç poders
De far vostre volers
E far tant bonas obra,
Que Saint Peire nos obra
Las stradas et los port,
Qu'en paradis nos port.

Vers deus, de totas iens
Aiaç dreiç chausimens,
Pietaç et merce,
Et mais vos prec de me,
Quar mout vos ai forfaiç
Eç en diç et en faiç
Eç en autra mesura,
Don hai faiç mespriçura.
Molt en sui doloros,
Per qu'eu me ren a vos,
Segner dolç e verais,
Veira clartaç e rais,
Faiç vostre mandamen
De mi, qu'a vos mi ren
[F° 23 v°] Sens tota retenensa.
Aisi cum sens faillensa
Et si cum plac a vos
De la gola au leos
Traisis san Daniel

933 duran. — 940 sanint. — 942 uos. — 947 farfaiç. — 959 plaiç. — 960 leons. — 962 poblo.

El poble d'Israel
Des mains dels Faraons,
Del ventre del poisons
Traisistes sain Jonas
Et del ardent fornas
Los tres enfant traises,
Ausi cum ço vers es
Et cum eu n'ai credença,
Conduiç m'a penedença
Eç a confesion
De mas ofesion,
Segner deu, s'il vos plai.
Si cum eu creç et sai,
Que façis d'aiga vin,
Quant saint Archeteclin
Fit vos o lui seder,
Et pel vostre poder
Ausi cum vos deignast,
Saint Laçar sositast,
Si cum tot auço crei,
Per la vostra mercei,
[F° 24 r°] Segner, mi perdonaç,
Mon tort et mon peccaç,
Daç mi cor et talen
De far vos mandamen
Em defendeç del mal
De la peina enfernal.

Prec vos molt umilmens,
Vergen, et dolçamens,
Domna sainta Maria,
Que de la mala via
Nos defendaç d'infern.
Nol di ge por eschern,
Mais ab ferm cor et clar.
Deiaç per nos pregar
Deus sobeirans et fort,

966 fornais.— 967 traisistes.— 976 Archetedin.— 987 de.— 995 dar.

Que de malvaxe mort
Et de mal nos defenda.
Sa gran merce dexenda
Et la soa dolçors
Sobra nos peccadors,
Et de son beils oils clar
Sor nos deia gardar,
Deia nos convertir,
Si con fes sens mentir
Saint Paul, quel perseguia
Ab orgoil noit et dia ;
[F° 24 v°] Ja n'er tant orgoillos
Ni tant contrarios,
Quant plac al segner deu,
Nol convertis en breu,
Del tot li perdoneit.
Domna, donc ensi seit!
Preiaç lo, qu'il li plaisa,
Qu'aital perdon nos faixa,
Et tal perdon, cum fes
Aicel que tant mespres,
Qu'enç el cors lo feri,
Pois merce li queri,
Et il li fes perdos,
Faiçal aital a nos.
Dompna de grant valors,
Splandent sor tot splandors,
Aiaç veira merçe
De cascuns et de me,
Seiaç nos secorens
Al ior del iugemens.

Prec vos saint Gabriel,
L'archangel saint Michel,
Toç l'angels, qu'es laisus,
[F° 25 r°] Els archangels laisus

1013 perdonet.— 19 cors oferi.— 21 perdons.— 23 Dopna.— 24 spandors.

Els quatres evangelista
Et sain Johan Batista,
Saint Petre, saint Mateu
Et saint Bertolameu,
Saint Jachem, saint Tomas,
Saint Simon, saint Judas,
Saint Johan, saint Andrea,
Saint Felix, saint Matea,
Saint Jaquen, saint Cristofol
Et toç l'autres apostol,
Que vos proiaç por nos
Lo segner glorios,
Que de peina nos gar
En deia perdonar
Las nostras faliçons
Per sa redempcions
Et nos doint abstinença
De totas sas ofensa
Et ferm cor et voler
De far lo seu plaser.

Salve saintisme cros,
Sor qei Yesus per nos
Fo mes braiç estendut,
Clavelaç et pendut
Et navraç mortalmen.
[F° 25 v°] Eu prec lui dolçamen
Per aiquil saint martir,
Qu'el volt per nos sofrir,
Et per vos, sainta, degna,
Que la gens sor soi segna,
Quar il aia merce
Et pietaç de me
Et mand de cels en terra,
On es aitanta gera,
Amor, acort et paç

33 quatres. — 50 En toptas sasas. — 58 Et.

Et bona voluntaç.
Et de la gens umana
Seia vida certana
Et aiuda veraia,
Si quel nemic non aia
En cels part ni baillia.
Amen. Enaisi sia.

Vergen sainta Lucia,
Vergen sainta Sufia,
Et sainta Catalina,
Vergen sainta Cristina,
Vergen sainta Pelaia,
Et sainta Ermoniaia,
Saint' Agnes, sainta Brida,
Et sainta Malgarida,
[F° 26 r°] Sainta Fei et Susana,
Maria Egypciana,
Tedas et saint' Agada,
Creisensas et Flidada
Sainta Ana, sainta Alena,
Maria Magdalena,
Los confesors els vergens,
.....
Toç los saint et las santas,
Prec.vos ses totas antas
Per vostra saintitaç,
Per nos merce clamaç,
Que nos faiça perdon
Lo segnor deu do tron,
Qu'anc non degneit mentir,
Et gard nos de faillir
Et de tot mals obrar.
De ben dir et de far
Nos don talen et cor
Per la soa dolçor,

70 certaina. — 82 malgarita. — 91 saintas. — 92 antas. — 96 Qo.

Et nos don lo seu reng,
Se tot nos no'n sem deng.
La soa grant bontaç
Vensa la malvestaç
De nos et la falensa
Per la soa valensa,
Per sa grant cortoisia
[F° 26 v°] Nos gard de mala via,
Sian defendedor
De l'enfernal dolor. Amen.

En deu, qu'es nostre paire,
En la vergen, sa maire,
Et el saint esperiç
Coman los esperiç
De toç cels peccadors;
Car aus proiar por lors,
Que per sa grant bontaç,
Per sa grant umeltaç
Metals a salvamens.
Amen. Amens. Amens.

Verais segner deu poderos,
Reis del tot, paire glorios,
Segner, que toç lo mon feçes
Et cels et tera et toç quant es,
[F° 27 r°] Segner, qu'anc non degnas mentir,
Que per nos de tormens garir,
Qu'eram tuiç en perdicion,
Bel, doiç segner, savis e bon,
Humels e cars, plen de dolçors,
Segner, et per nostre secors
Del vostro reng çai ços vengues,
Ausi cum hom carnal] nasques

122 B *amen* au lieu du premier *amens*. — 127 quant, B qu'anc. — 133 ren, B reng.

De la vergen sainta Maria.
Benedecta soit quela dia!
Car nus hom non podia far
Tant ben, qu'il se poges salvar;
Cascuns trop greu turment durava,
Los bons ausi cols mals anava
En greu loc, o venian mes.
Et vos, segner, sai ços vengues
Sofrir dolor, trabails et pena
Per geitar nos d'aital catena.
Por ce quar vos predicavaç,
La sainta lei nos mostravaç,
La veira fei, la dreita via,
Si com hom salvar se podia,
Fustes vos despoliaç toç nuç,
Vergundaç fustes et feruç,
Los hoils liaç aisi cum laire,
Glorios deus, segner et paire,
[F° 27 v°] Las mains liadas anbasdos,
De peis, de mains et de bastos
Fostes batuç et laideniaç,
De groisas peiras lapidaç,
D'um pailes obraç richamens
Fos afublaç per schernimens,
Et coronaç fustes d'espinas,
Per trobar nos veira meçinas
D'aiquel greus doloros tormens,
Que sostenion totas gens.
Et mais vos plac ancar sofrir,
Que per nos vos laissas aucir;
Non ges per vostra otilitat,
Mais per la granda pietat,
Segner, que vos augues de nos,
Vos laisas metre en la cros
Et clavelar et peis et mains,
Precios deus, vers et certains,

136 aiquela.—141 ueruan, B uenian.— 151. Lois (l'*i* est biffé). — 159 conraç, B coronaç. — 162 gen.—168 crois.— 169 clavelar peis.

Et ferir en lo destro laç
De la lança enç el costat,
Et fostes abeuraç de fiel,
Segner umains, dolç plus de mel.
En aital guisa traversast,
D'infern vostres amics getast,
Segner, et pois en lo terç di
Resusitaç toç autrisi,
[F° 28 r°] Segun que fo vostre placers.
Segner, ausi cum ço es vers
Et cum eu n'ai ferma credença,
De mos peccaç, de mas ofensa,
Dels mal, de amta, dels forfaiç,
Segner, queç eu hai en vos faiç,
Mi faiç, sios plai, verais perdon
Et venir a confesion,
Quar eu vos prec et qier merce.
Et vos l'aiaç aital de me
Cum de la Madelaine aigues,
Et tal perdon, cum vos feiçes
A Longin, qu'el cors vos feri, —
Per ço que pois se repanti,
Tant tost n'aigeistes pietaç —
Segner, aital de mi l'aiaç;
Et donaç mi cor et talen
De far tot vostre mandamen
Et far tals obras, que vos plaia.
Per aiquela saintisma plaia,
Que vos feç enç el cors Longin,
Conduces me a bone fin.
[F° 28 v°] .....
De benfar força mi donaç
En tals gisas, que vos degnaç
Per ben faiç oblidar lo tort

171 laic (l'i est biffé), B laç. — 173 abreureç. — 179 placer, B placers. — 180 Segne, B Segner. — 198 saitisma, B saintisma. — 1200 Les quatre dernières lignes du fol. 28 r° et les vingt premières du fol. 28 v° sont vides. Le copiste a-t-il omis une partie du texte qu'il copiait? Le sens ne rendrait pas nécessaire une telle supposition.

En l'oras, quant venrai a mort,
Quem defendeç, segner ternal,
De las greu penas enfernal,
[F° 29 r°] D'aiquel foc neir, que toç temps art.
Teneç me da la destre part
Et daç mi part el vostre reng,
Que tant es precios et deng
E bons et fins et cars et gen.
Segner, a vos mi don em ren,
En vos, qu'es de toç bien compliç,
Vers deu, coman mos esperiç.

Sainta Maria vergen, maire
De deu nostre segner et paire,
Regina plena de umiltat,
Per la vostra sainta bontat,
Per la vostra sainta dolçor
Et per lo saint de deu amor,
Vostre dolç fil, segner de nos,
Per la sainta vertu de vos,
Pel saint saluç, queus ven de ciel,
Queos aportet saint Cabriel,
Et per la sainta emprenitaç,
[F° 29 v°] De vos, (quel segner sens peccaç
Entret en vos pel salvamens
De toç peccadors veiramens),
Per la sainta veraia fe
De vos et per sainta merce,
Et per misericordia granda
Vostra, quels peccadors demanda,
Et per la sainta croç veraia,
O nostre dolç segner pres plaia
Lo divener tot a bandon,
Et per la sainta surecion,
Quant suresis de mort a vida,
Regina, vergen en ciel gracida,

207 teps. — 217 umilitat, B umiltat. — 237 aiuda, B a uida.

Vos prec, domna, qu'aiaç merce
De toç pecadors et de me,
Eus quier, domna, dels falimenç,
Qu'ai fach et faiç, perdonamenç;
Et de preiçon, on ai estaç
.xx. anç et plus estres mon graç,
Et d'aiquest tormens, on eu son,
Vos quier, domna, deliuraxon.

Merce vos quier, vergèn regina,
En cui totas honors declina,
[F° 30 r°] Que per amor del vostre fil
Me defendeç del greu peril,
De mals et de perdicios.
Preiaç lo per amor de vos,
Qu'el me faisa verais perdon
Et quem don sa benecion
En l'oras del grant iugemens.
Onrada, pleina d'olimens,
De graças, de grant umeltaç,
Aiaç merces et pietaç
De mi, que tant sui plens d'erors.
Flor sor totas las autras flors,
Gemma sor totas preciosa,
Car es maire de deus e sposa,
Et es porta de paradis,
Et es de toç biens amadris,
Et es dels peccadors aiuda
(Que cels queç an colpas aguda
Et vol se pois a vos tornar,
Que vos los faiç tot perdonar ;
Tan es umels et sens menaisa),
Seç eu vos prec, non vos desplaiça,

243 aistaç. — 245 *eu* manque. — 247 Le ms. porte, au lieu de *Merce, erse*, et dans la lacune laissée pour la lettre enluminée qui devrait être ajoutée, il y a un petit *p*, donc *Perse*.— 251 perdicions.— 260 *las* manque.— 261 tot. — 262 deus essposa.— 264 *es* manque. — 265 *es* manque. — 270 en.

Se toç sui peccaires agut.
A vos mi ren em son rendut
Ab ferm cor et ab ferm voler;
Aisi cum vos ven a plaiçer,
[F° 30 v°] Faiç de mi, domna valen,
De totas la genser plus gen,
La mellor et la plus onrada,
Que mais fo ne que mais soit nada,
Per cui sun totas gens salvaç
For cel qui sun desesperaç,
Que cels non vol deus aiudar
Sol per lo seu desesperar.
Quar Judas, quant lo ac vendut,
Et pois quant conoc sa vertut,
Dolens fo, quant si lo vendi,
Et ab sas mains aut s'en pendi.
Pecheit, quan cudeit mendar
Et per lo seu desesperar,
Quar il ne se clamet en colpa;
Non a nus os, vena ni polpa
Non sia plena de tormens
Enç en enfern el foc ardens,
Et ç'el aigues merce clamada,
Auria la en deu trobada.
Longins, qu'inç el cor lo navret,
Quant lo coneit, merce clamet,
Queri perdon del greu peccaç,
Et deu per sa grant umeltaç
En ac pietaç et merce.
Per qu'eu conosc et sai et cre,
[F° 31 r°] Que nus tant peccadors non es
Ne que mais aia tant mespres,
Seç el se vol tornar a vos,
Al vostre saint fil precios,
Non trop merces et causimens.
Per qu'eu de toç mos falimens

279 sum. — 283 los. — 284 conot. — 286 penti. — 292 *en* manque. — 293 clamaida. — 299 merces. — 303 Se cel. — 305 causimen.

Et de ma greus ofesion
Confes m'a vos eus quier perdon,
Car molt sui peccaires estaç.
Hen tantas giças hai peccaç,
Cum un cors dolen pot peccar,
Nol sauria dir ni contar,
Tan sui peccaires e çaitiu.
Al vostre plaiser m'omeliu,
Bella domna, sainta Maria,
Em ren en la vostra bailia.
Et vos per la vostra merce
Preiaç lo segner deus por me,
Qu'el mi perdon mos greu pecaç
Ausi cum per sa gran bontaç
Stendi por nos sas bellas mans
Et receup en lo destre flans
Lo doloros colp de la lança
Per nos getar d'aital pesança
Et condur nos a salvamens.
Qu'enanç lo seu avenimens
[F° 31 v°] Neguns ben fair no li valia,
Chascun tenoit la mala via,
Los bos tot autresi cols mals,
Entro quel segner naturals
Entret en vos per nos salvar.
Et anc nol sentiç a l'entrar
Plus que s'el anc entraç non fos,
Et pois quant se parti de vos,
Tot soavet en isi fors,
Qu'anc nol senti lo vostre cors
Ni no'n augues trebails ni pena.
Domna, vergen de graças plena,
Vergen ausi cum vos trobet,
Autresi vergen vos laiset,
Vergen fustes et vergen es
Et toç tens mais vergen seres,

311 peccair. — 314 mameliu. — 321 mains. — 322 recep. — 323 dolors. — 329 Lois bos. — 340 laiseit.

Et es de deus fillas et maire,
Et el es vostre filç et paire,
El vos formet, vos l'engendrast,
El ven en vos, vos lo portast
Et latas lo del vostre lait
Et noris ab grant umeltat.
Per o laisu el reng santisme
Lo vostre dolç saint fil altisme
Vos ha sor tota riens ornada,
De sant esperiç coronada.
[F° 32 r°] Per qu'es da toç los saint gracida,
Et es salvacions et vida
De toç cels que a vos s'autreia,
Per que mon cors vers vos sopleia.
A vos mi don, a vos m'autrei,
Et vos graçis et vos mercei,
Et a vos ren laus et merces
De toç mos mals, de toç mos bes,
Et voill sofrir los malç en paç
Per gierdons de mos peccaç,
Et del ben vos en rent merce,
Quar mais m'en faiç que nom cove.
Per la sainta bontaç de vos,
Pel vostre saint fil precios
Mi defendeç da l'enemic
Em faiç esser de deu amic.
Donaç mi cor eç abstinença,
Quem gart de totas sas ofensa,
Et daç mi ferm cor et talen
De far tot lo seu mandamen.
Et en l'oras, quant eu morai,
Per vos, regina, s' il vos plai,
Seia de tot mal defendut,
El vostre saint reng receubut.
En deus et en la vostra man,
Domna, mos esperiç coman.

---

343 maires. — 353 daitoç lo. — 355 qua uos sautreiia. — 360 bens. — 364 couen. — 373 *Et* manque. — 377 *la* manque.

[F° 32 v°] Santisme paire, Jesu Cris,
A qui stan totas gens aclis,
Segner de totaç bontaç plens,
Sens fins et sens comensamens,
Segner de toç los biens compliç,
Fils et paire, sans esperiç,
Segner leals et dreit iuiaire,
Sens gan, sens tort et sens mal faire,
Segner de pais et d'umeltaç,
Santisma degna trenitaç,
Segner soau et douç menistre,
Segner, que sens autre magistre
Façis lo ciel, façis la terra
Els mars, que tot lo munt enserra,
Segner sens totaç malvestaç,
Sens orgoil e sens crudeltaç,
Veira clartaç e veira luç,
Vers deu, vers hom, veira saluç,
[F° 33 r°] Veira maiestaç, veira vida,
Veira graiças de ben complida,
Veira maiestaç e merçeis,
Beneit seiaç per nos meçeis,
Per nos meçeis glorificaç,
Segner, en bon' ora seiaç,
Aiaç, sios plai, veira merce.
Et mais vos preç, segner, de me,
Quar eu ai mult forfaiç a vos.
Et s'eu sui staç contralios,
Et plen d'orgoil et plen d'eror,
Plen d' ira et plen de furor,
De totas vanas glorias plens
Anans, venans, veillans, dormens,
E n'ai faiç tant cum pois de be.

380 aclins. — 384 ensperiç. — 391 Façils lo. — 392 enseca. — 394 *e* manque; crudeltat. — 395 *e* manque. — 399 maiestaç veira merces. — 400 merçeis. — 401 merçeis. — 402 Seiaç segner en bonas oras. — 403 sil vos plai. — 407 *Et* manque. — 408 *et* manque. — 411 ben.

Vaillam la vostra grant merce,
Vaillam la vostra pietaç,
Vaillam la vostra grant bontaç,
Vaillam lo vostre ric secors,
Vaillam la vostra grant dolçors,
La vostra umilitaç mi valla,
La sperança de vos nom falla,
Car en vos es mas atendença,
Et en vos es ma benvollença,
[F° 33 v°] En vos es totas ma fiança,
Mon bon confor, mas alegrança
Ma sperança de toç mos bes.
A vos, segner, mi rent confes.
De mas colpas, de mes peccaç
Qu'ai faiç de l'oras qu'eu fui naç,
Diçen, pensan, en mals obrar,
D'aitan cum mi poisc remenbrar,
Mi sui confes a vos rendut.
Aiaç secors, et mantengut
Sia per vos, maiestaç degna.
Qu'aisi cum s'espren foc en legna,
Aisi s'espres peccaç en me ;
Mais per la vostra grant merce
Deliurar, segner, m'en deiaç,
Ergoils, ira ni mal pensaç
Me deia toç d'enanç ostar.
Et se de plus vos aus preiar,
Per aiquela santisma cros,
O fostes clavelaç per nos,
Per la vostra sainta valor
Et per lo dolç santisme amor
De la vergen sainta Maria
Teneç me en la dreita via,
Que seit salvacion de m'arma ;
Ab la vostra santisma arma

415 rit. — 416 dolçor. — 419 Il y a dans le ms., entre ce vers et 1420, un autre vers : Et en vos es mas atendença. Voyez la note sur le vers 1419 — 436 ui. — 438 ans.

[F° 34 r°] La deiaç de tormen defendre
Que l'enimic non posc' atendre.
Per l'amor sainta Malgarida,
Que trais per vos molt aspra vida
Et sofri greu tormens et mort,
Mos falimens et mos greu tort
Me sia, segner, perdonaç,
Et per la saintas amistaç
Del santisme Johan Batiste
Et de saint Johan Vangeliste.
Ma arma, qu'es aitant dolenta
Dels greu peccaç et s'en gaimenta
E 'n trenbla soven de paor,
De las greus penas enfernor
La defendeç, bel segner deu,
Per l'amor saint Bertolameu
Et per l'agnel saint Cabriel
Et per tota la cort de ciel.
S'eu hai dolors, trabails ni pena,
[F° 34 v°] Affans ni mals n'autra catena,
Tanta de graças mi donaç,
Qu'eu la posca sofrir en paç
Et sei en loc de penedença
Per mos peccaç, per mas ofença,
Per los greus falimens de me.
Donaç mi cor, talens et fe,
Bon confort et ferma sperança
De mantenir pax et liança
Et far tan gens obra complida,
Enan quem parta d'esta vida,
Qu'al departir, segner valens,
Et l'oras del gran iugemens
Aia per vos vida ternal
El vostre reng celestial.
Segner, que vos degnaç sofrir,
Que denan vos poisca venir
Per vos graçir, per vos lauçar

448 post. — 456 uageliste. — 469 de ma p. — 478 *gran* manque.

El vostre ric faiç tener car ;
Quar vos m'aveç de nien faiç,
Quan vos plaira, m'aureç desfaiç.
Del tot sui en vostre voler,
A vos m'autrei matin e ser,
En vostra mains, santisme deu,
Coman, segner, l'esperiç meu.

[F° 35 r°] Ai vergen, sancta Maria,
Reginas de toç regnaç,
Qu'aveç lo mon restauraç
Et dreiçat en dreita via,
Defendeç mi tota via,
Domna, quel nemic malvais
Sobra mi non aia mais
Força, poder ni baillia.
Lo vostre secors verais
Me soit prestaç noiç et dia.

Vergen, en vos hai fiança,
Per aiço me torn a vos,
Preiaç deu lo glorios,
Quem faiça gen perdonança.
Domna sens par et igança,
Sperital engenedris,
A vos ren mon esperis,
Et vos per la saludança,
[F° 35 v°] Que dal saint angel auçis,
Aiaç de mi pietança.

Vergen gloriosa, maire
De graiça, vita dels mort,
Domna, conduç m'a bon port
Em defendeç del contraire.
Vers es que molt sui peccaire,
Mais a vos, vergen, mi don
Iomt mas mains et quier perdon

484 cair.— 491 sca, avec un tilde au-dessus.— 492 regnas, B regnaç.— 496 enemic. — 500 Ne, B me. — 505 et sens igança, B et igança.— 507 esperiç.

Umelmen et sens cor vaire.
Santa salvadris del mon,
Del tot vos sui merceaire.

Vergen del nemic gerera,
Amiga del sans de deu,
S'eu dic ren queus sia greu,
La vostra merce so fera.
Domna de bens enseignera,
De sen far, de gen parlar,
De toç bon pres et d'ŏnrar,
Auiaç, sios plai, ma pregera,
Deiaç deu per mi preiar,
Splandor del mund et lumera.

Vergen sainta preciosa,
Rosa, lils et de lis flors,
Aulens sobra tot odors
Et sobra tot poderosa,
36 r°] Domna, seiiaç pietosa
De me, que desir et bram
Et sobra tot voill et am
La vostra graiça ioiosa.
Regina, per vos me clam,
Quar es de deu amorosa.

Vergen, aiaç suvenença
Et remembrança de me
Ne nom laisaç por merçe
Sofrir mort sens penedença.
D'icel qu'ai maior temença
Me seiaç conortamens,
Del greus enfernal tormens
Seiaç mi schut et garença
Et verais defendimens
Per la vostra grant valença.

---

o ferra. — 525 enseigeira, B enseigneira. — 526 far] faliç.— 528 mai lumeira.— 534 Et es sor tot.— 536 Dem, B de me —543 non, B nom,

Sancta Maria,
Vergen gloriosa,
De deus amia,
Sor tot degnitosa,
De l'arma mia
Seiaç piatosa.
Merce, raina!

[F° 36 v°] Genedris santa,
Per honor vos plaia
Del mal, de l'anta,
Qu'ai faiç, perdos aia.
Ai! fruic et planta
De tot ben c'om aia,
Merce, raina!

Vergen honrada
De iois en.....,
Encoronada
De corona degna,
Domna preçada
De mi vos sovegna.
Merce, raina!

Sor mi dexenda
La vostra pietança,
Mon mals estenda
Em don alegrança
Et mi defenda
D'infer de pesança.
Merce, raina!

Vergen gracida
En cel, de deu maire,
Seiaç mi gida
En toç mes affaire.
Hai! benedida
Da deu nostre paire,
Merce, raina!

558 Senedris, B Genedris. — 560 lamta. — 563 con. — 578 **rahina, B raina.**

[F° 37 r°]. Vers vos sopleia
Mon cor sens bistença,
O qu'eu me seia,
En vos hai timença,
Valer me deia
La vostra valença.
Merce, raina!

Vergen cortesa,
Vida vertadera,
En vos hai mesa
Voluntaç entera.
Hai! ben apresa,
Qualamen non pera?
Merce, raina!

Valen pulcella
De gracia plena,
Marina stella,
Gardaç nos de pena.
Hai! rems e vella,
Quel mund guida e mena,
Merce, raina!

Vergen Sainta Margarida
Plena de sxusan,
Pulcela da deu graçida,
A vos mi ren e coman.
Per mi peccador preiar
Deiaç deu, que perdonar
[F° 37 v°] Me deia mos falimens,
Qu'ai faiç vers lui longamens.

Vos que fos enprixonada
Et sofris tan greu dolor,
Tan greumen pasionada
Fos per lo santisme amor
De deu, rei de paradis,

595 messa. — 596 enteira. — 604 rens, Bartsch rems.

Seiaç me defenderis,
Quel nemic non aia part
En me per neguns esguart.

Ausi cum doas ves penduda,
Vergen, fos dals malvas sers,
L'unas ab vergas batuda,
L'autras talladas ab fers,
Ausi, vergen, m'aiudaç,
Deu, lo dreit segner, preiaç,
Quem don tan far, qu'eu soi deng
De venir el seu saint reng.

Si cum veraiamen glorida
Vergen, fustes dal dragons,
Et en greu turmens aisida
El foc des arden brandons,
Aisi, domna, por merce
Preiaç Yesu Crist por me,
Que nom lais a fenison
Venir sens cofesion.

[F° 38 r°] En fredas aiguas gittada
Fos, vergen, col cap en ios,
Los pes et las mains liada;
Mais lo segner glorios
Vos gardet l'oras de mort.
Domna, seiaç li recort,
Si cum il vos fes secors,
Qu'a mil faisa per dolçors.

Per tormens non fus vencuda,
Vergen, de Yesus amar.
Cellas genç, malvaisa, cruda,
Vos fes lo blon cap tallar;
Marchus, cel quel vos tallieit,
Pel vostre prec se salveit.
Vaillam tant vostre prec ien,
Vergen, qu'eu trop salvamen.

621 enimic. — 623 doos. — 633 asida. — 635 Ais. — 637 non las, B nom las. — 646 mi el. — 647 Peri, B Per. — 651 tauieit, B tallieit.

Corona d'aur iaucionda
Lai sus el reng precios
Aveç en la testa blonda
Pel greu tormen doloros.
Hai ! Vergen de gran vertut,
La vostra merce m'aiut.
Preiaç deu, quem lais en ver
El seu servis permaner.

La soa merce dexenda
Sor mei per sas umiltaç,
[F° 38 v°] Dels mals obrar me defenda,
D'orgoills et de greu peccaç.
En deu lo segner verais,
Vergen, et en vos mi lais,
Quem defendeç de faillir
Et d'e mala fin venir.

A cels secors qui demanda
Preiaç deu que lo li man,
La soa pietaç granda
Vaillam, quar eu la deman.
Ai! Vergen, clamaç merce
Per totas gens et per me
A deu, que de mal nos gar
Et deia nos perdonar.

Segner deu, a vos mi confes,
Quar peccaire sui staç quecs iors,
Ara conois eu ma folors,
Quar trop ai contra vos mespres
En diç, en faç et en senblan,
[F° 39 r°] Regens, pensan, veçen, auçens,
En trop orgoils, en mal obran ;
En colpam clam e'n sui dolens.

Eu prec, Sancta Maria, vos,

655 iaucionada. — 661 quen, B que m. — 662 Ell, B El. — 664 umilitaç. — 670 de, Bartsch d'a — 681 *eu* manque. — 685 obram, B obran. — 687 En ; scā, B santa.

Quar es ha deu plus que nuls probs,
Que me prestaç al maior ops
Lo vostre secors precios.
Ai! Vergen, donaç me conort
El vostre dolç saint fil preiaç,
Qu'il me perdon mon malvais tort
Em don en mon cor humeltaç.

E prec vos, Sain Peire, que fos
Tormentat et en cros pendut
Col cap en ios, tot estendut,
Que vos per quel dol angoisos
Preiaç deu, quem perdon, sil plais,
Em deia de s'amor emplir
Mon cor, qu'es de malvestaç rais,
E 'n get fors tot lo mals consir.

Prec vos, Johan Evangelist,
Quar es de deus parens prochains
[F° 39 v°] Et moris sens trop grant afans,
Que vos per mi peccador trist
Preiaç deu, cui vos es cosin,
Quem perdon mun peccaç, quem poing,
On sui vergognos eç enclin.
Seiam s'amor pres et non loing !

Prec vos, Sain Jaquem, barun iust,
Quar es de deu lials amic
Et vos fol cap del cors partit
Ab fers trenchans, non ges a fust,
Que vos preiaç deus vers, lo cert,
Quem perdon em don per un laus
Graiças de tan far en apert,
Qu'ancair aia laisus repaus.

Et prec vos, Saint Bertolameu,
Que per Yesus fos enscorçat

692 Et lo; Bekker a gardé *et lo*, mais il a omis *saint*. — **696 cors, B cros.** — 699 quea, B que m. — 700 En, B e m. — 703 uangelist, **B euangelist.** — 705 mors, B garde *mors*, mais écrit *senes* au lieu de *sens*. — **afans, B afans.** — 707 *vos* manque. — 713 fo el.

Et vos fo lo saint cap taillat,
Que vos preiaç lo segner deu
Per aiquel vostre greu tormen,
Qu'el mi perdon mon greu faillir
Em don graiças de far tan ben,
Quem deia d'infern garantir.

[F° 40 r°] Et prec vos, Sain Matheus, et quier
Merce, quel segner deu preian
Fos morç ab aguç glais trenchan,
Que vos per aiquel tormen fier
Preiaç Yesus, que perdonar
Me deia per sa grant bontaç
Et faisam tot mals oblidar
Em don de ben far voluntaç.

Prec vos, Saint Andreu, dolçamen,
Que fos per amor de Yesus
En la cros mes et liaç sus,
Que vos per mi chaitiu dolen
Preiaç lo segner natural,
Qu'adolç mun cor, qu'es cum fer dur,
Em gar de la peina enfernal
Et faiçam de s'amor segur.

Prec vos umelmen, Sain Tomas,
Que fos marturiaç tan fort
[F° 40 v°] Eç a glai fos navrat et mort,
Que vos preiaç Yesus verais,
Quem perdon pel seu saint plaçer
Em defenda de mal em gart
De ren far contral seu voler
Em don sus el seu sant reng part.

San Felip, qui malvais dragon,
Si cum plac deu, fuçir façis,
Suscitas mort, gent convertis
Et moris sens tormen felon,

721 tailltat, B taillat. — 722 *vos* manque. — 729 Fors, B fos; trechan, B trenchan. — 733 faisan, B faisam. — 738 dolens. — 744 fort] fors. — 748 en gart, B em gart. — 749 contra el. — 750 *sant* manque.

Prec vos, umilmen m'oumeliu,
Que vos preiaç deu coronat,
Que de mi peccadors chaitiu
Aia merce et pietat.

Prec vos, Sain Jaquem, frair de deu,
Que gitat d'aut et lapidaç
Fos et ab fust escherviellaç,
Que vos per aiquel turmen greu
Preiaç deu, quem perdon l'orgoils
Els peccaç, qu'ai faiç contre lui,
Et aia pietaç et dols
De mi que tan peccador sui.

[F° 41 r°] Prec vos, Sain Jud et San Symon,
Q'ab iras, ab orgoils dals fels
Ab pes et mains, ab fust entr' els
Fos mort a mout greu pasion,
Que vos per aiquel tormen strang
Preiaç Yesus, qu'en cros fo mes
Per nos e spandi sun car sang,
Qu'aia de mi veira merces.

San Mathia, quels oils crebaç
Vos fo, mais deus vos alumet
Et vida tant col plac vos det,
Pois moris sens dolor malvaç,
Prec vos ab cor clars et umil,
Que vos preiaç deu, que de mi
Aia merces, qu'en guiças mil
Ai trop encontra lui falli.

Prec vos, Saint Paul, apostol deng,
Que fos marturiaç sens gap
[F° 41 v°] Eç ab dolors tallaç lo cap
Vos fo, per o lai sus enl reng
Vos ama deu, et eu vos clam
Merce, que vos clamaç merce
A deu, quels pecaç, oñ aflam,

770 mort, B mout.

Mi perdon por l'onor de se.

Prec vos, Santisme Barnabei,
Que fos environaç de foc
Et mort en quel doloros loc,
Que vos Yesu, vers cui soplei,
Preiaç, quem perdon et m'aiut
Et de mal gar mon esperis,
Et plaial per sa grant vertut
Qu'el seu reng sei lai sus aisis.

Et prec vos, saint Johan Batist,
Que per grant don fo demandat
Arodes et vos fo tallat
Lo cap, que vos l'aut, honrat Crist
Preiaç, quar es umils et dreit,
Qu'il me perdon mos falimen,
Et per lui garentida seit
[F° 42 r°] M'arma de l'enfernal tormen.

San Cristofol, que tormens mout
Et dolors eç afan sofris,
El cap per amor Yesu Cris
Vos fo sor las esspalas tout,
Prec vos et quier merce de tot,
Que vos preiaç deu, quem perdon
Mos greu peccaç et malvaç mot,
Qu'ai dit, et sa graiça mi don.

Prec vos, sain Laurenç, que raustit
A tormen fos et a dolor
Que vos preiaç deu criator,
Quem perdon los mal, qu'ai bastit,
Et don mi talens et voler
De far totas sa voluntat,
E ferm cor de gen mantener
Sperança, fet et caritat.

San Stevan, vos qu'a tormen gran
[F° 42 v°] Laisas lapidar vostre cors,

796 esperiç. — 811 tout. — 821 *E* manque; matener.

Eu prec vos per aiquella mors,
Preiaç per mi peccador tan
Jesus, vers cui ai tant forfaiç,
Qu'a peina l'aus merce clamar,
Quem don graiças d'aiquel mesfaiç.
Posc' anchair penedença far!

Mais m'enardis, queç eu non voil,
San Stevan, far ges enausi
Cum fes Judas, que se pendi,
Anç clam merces, sens tot orgoil
A deu, quem perdon, et los sans
Prec et tota la cort de ciel,
Que deu prec, qu'eu per sun comans
Seia mes en man san Michel.

Salve regina donna,
Maire del criator,
Sostenals et colona
Del mon dels peccador,
Fons de preç et d'onor,
De paradis portals,
Luçens stella iornals,
Aiaç, vergen, de me
[F° 43 r°] Gloriosa merce.

Ave, sancta corona,
De que son coronat
Tuiç cil qu'a vos se dona,
Dona de grant bontat,
Plena de pietat,
Sobreira de poders,
Genser de las gensers,
Aiaç, vergen, de me
Gloriosa merce.

Salve, nostra sperança
Et nostre salvamens,

825 *Eu* manque.— 831 queu. — 848 sca, avec un tilde au-dessus.

Valors et alegrança,
De placer conplimens,
Domna d'enseinamens,
Clartaç, raiç del soleil,
De tot perils conseil,
Aiaç, vergen, de me
Gloriosa merce.

Ave, ioiosa vida,
De quels peccador viu,
Domna sor tot complida
D'onraç graiç agradiu,
Aiiuda dels chaitiu
Et dels desconsellaç.
Ai! leals amistaç,
Aiaç, vergen, de me
Gloriosa merce.

[F° 43 v°] Salve, valens regina,
Sabor de tot sabors,
De tot mals medecina
Et de toç bens colors,
Quels bons faiç faiç meillors
Et meieraç los meills,
Santa ioia del ciels,
Aiaç, vergen, de me
Gloriosa merce.

Ave, de cil compagna
Que son en paradis,
Ave, trabails et lagna
Del deable d'abis,
Per cui il es conquis
Et liaç en anfern.
Hai! dels armas gubern,
Aiaç, vergen, de me
Gloriosa merce.

Ave, nostra garença,

884 ciel, B cil. — 889 anfer. — 892 merce] de me, B merce.

Vers cui en colpam clam
Del peccaç, de l'ofensa,
Qu'ai faich, on mout aflam.
Mais vos, domna, cui am,
Que faiç l'arbres florir
Els plaiç secs reverdir,
Aiaç, vergen, de me
[F° 44 r°] Gloriosa merce.

Altisme deu, segner omnipotens,
Que per nos fos al pilastre liatz
Et molt perdis, tant fort fus flagellaç,
Del vostre sanc pel nostre salvamens,
Per aiquel sanc et per aiquel dolors
Vos prec, sios plaç, quem deiaç perdonar
Mos greu peccaç, car tant sui plen d'erors,
Que mi meçeis nol sabria contar.

Denan vos, deu, m'agenoil en preçens
Tot vergognos per la grant malvestaç,
Qu'eu sen en me; mais la grant pietaç,
C'om trop en vos, mi dona baudimens.
Et per aiço, segner plen de dolçors,
Mi ren a vos, nom deiaç refudar,
Perdonaç me, faiç mi tan gen secors,
Que mon speriç poisscha se conortar.

Ailas chaitiu! Trop sui stat longamens,
[F° 44 v°] Que nos ai, deu, conegut ni amaç,
Trop m'a sorpres et tengut los peccaç.
En colpam clam, faiçon perdonamens,
Eç eu perdon a toç per vostr' amors
Ne mais non vol ofensas remenbrar,
Et dels peccaç daç mi talens toç iors,
Que per benfaiç m'en poischa delfurar.

Mon cors els oils el cor et mun pauc sens
Entro aiqui m'an falsamen gidaç,

899 sers.—903 nos toç fos.— 907 plac.—915 Oi, B mi.—nom (avec un tilde au-dessus).— 917 esperiç.

Quel cor els oils an vegut et pesaç
El cors a faiç lo mals el falimens,
El sen a tot autreiaç las folors;
Ne nul d'aiquist non posc de ben lauçar,
Tan sun agut crudels et plens d'erors,
Ne nuls fors vos no m'en pot aiudar.

Per qu'eu vos prec, segner deu, dolçamens
Que mun fel cor umiliar deiaç
Et mun fals hoil de fals veder ostaç,
El cors, qu'a faiç los mals, aia tormens
En aiquest mon, el sens e la vigors
Mi meilloraç en vostre plaicer far,
Et faisal, deu, plen de tot bon sabors,
[F° 45 r°] Qu'el vostre reng posca m'arma regnar.

Segner, molt ai regnat malvaisamens,
Mun cor els oils el cors an enganaç
Mon esperiç et tant fort l'an cargaç,
Non sai conseil, se vos no l'eç garenç.
Ai! cor et oils, que non gitaç tant plors
Cum aveç faiç faus veder et pensar!
Plaia vos, deu, que la peina el sudors
Tornon sor lor, m'armam degneç gardar.

Prec vos, saint Marc, saint Johan Vangelist,
Lucas, Mateus, garens del faiç de Crist,
Que sudet sanc, tan preget firmamens,
Et merceus quier de bon cor humelmens,
Que vos preiar deiaç deu, quem perdon
Mos greu peccaç et tant consel mi don
Et d'umeltaç, qu'eu saia demandar
Et querir ço qu'il me deng autreiar
Ne demandan nol fasa nul' ofensa,
Et dels pecaç per fruiç de penedença
Mi don talen et cors et ferm voler,
Qu'eu m'en descharg et deia permaner

928 uengut. — 929 Els.— lo mals el mals el f.; B lo mals el f. — 940 sabor. — 949 marma em. — 953 humelmen. — 960 fern.

[F° 45 v°] En bon' obra toç temps fin a la mort,
Si quel benfaiç mon esperiç conort,
Et per marce, per graiça et per son laus
Aia laisus el seu saint reng repaus.

Precios deu, dreit segner piatos,
Que per merces et per bontat de vos
Per nostre salvamens ça ços vengues
E per .v. ves del vostre sang perdes
Per nos construir' et donar mastramens,
La prima ves en circoncisimens,
La segundas en sudor, car sudas
Gotas de sanc, tan fermamen preias,
La terça ves en flagelacions,
Quan vos ligan al pilastrels felons,
La carta ves fos en cros clavelaç,
Las mains els pes ab aguç claus pasaç,
La quinta ves fos navrat enç el flanc,
Fors en issi de la plaig' aig' et sanc,
Et cel meçeis queus feri s'alumet,
Queri merces et en vos la trobet;
[F° 46 r°] Si cum ço crei et sai certanamens,
Que toç sofris pel nostre salvamens,
Vos prec, sios plai, que vos mi perdonaç,
Car eu sui tant peccaires et malvaç,
Que mon petit peccat mi sembla gran;
Paors eu n'ai, quan m'en vau remenbran.
Mais vos qu'es dels desesperaç sperança
Et dels dolens plaicer et alegrança
Et dels gaudens conpliment de lor gauç,
De paradis serails, portas e claus,
Dels angels laus et dels martirs corona,
Maxon del sains, en quels vergens maxona,
De tot dolors leuiamens et garença,

968 *nostre* manque dans le ms., se trouve chez Bekker. — 971 perima, B prima. — 973 Goras, B gotas. — 974 flagelagrions, B flagelacions. — 976 Lai, B la. — 987 remẽbraz, B remenbran. — 991 esclaus — 993 vergen smaxona, B vergen s maxona.

Deport et iois de las greus penedença,
De totas riens que son vivens vivanda,
Secors de cels qui secors vos demanda,
Perdonaire de cel quios quier perdon,
De tot servis camies et gierdon,
De toç afars cap, colors et ministre,
De tot' obra, que de ben sun, magistre,
Guidas, camins de cels que sun eraç,
Pors dels perils, vida dels trespasaç,
Onda del mars, de la terra abondesa,
Dels horfanes et dels paubre richesa,
Fons de tot bens, que per lo mon s'espan,
[F° 46 v°] Me conortaç, qu'eu conort vos deman
Et tal conort, que per afortimens
De dur sofrir et per abstenimens,
Per obedir et per penedençar,
Per almosnas, per precs et per orar,
Per sperança et per devocions,
Per fes, per pax et per dilecions,
Per umeltaç posca curar ma plaia,
On sui plaiaç, et per merce vos plaia,
Que mi donaç totas questas vertuç,
Qu' en loc de vos seiaro armas escuç
Em defenda de malvas pensamenç,
D'iras, d'orgoil, de tot mals obramens,
Et de ben far soi ades voluntos,
Si quel ben far del peccaç faisam blos.
Et vos, sios plaç, mi faças ver perdon
Per la vostra sancta suiecion
Et pel saint ior, queus mostras as apostol,
Et per amor del biaç sant Cristofol,
De saint Felip, de saint Jaquem vos fraire,
De la vergen reina vostra maire,

996 u uianda. — 2000 dolors. — 1 toç obras, fol. 51 tot obras. — 2 chamis, fol. 51 camins. — cil, fol. 51 cels. — que sun, fol. 51 qui son. — 3 vida del, fol. 51 vida dels. — 4 Ondas dels, fol. 51 onda del. — tera, fol. 51 terra. — abondença. — 8 aforcimens. — 18 En, B em. — 19 obralhens, B obramens. — 21 quels. — 23 sca, avec un tilde au-dessus. — 24 quis.

Et per amor saint Per et saint Tomas,
Et per amor san Simon, san Judas,
Et per amor saint Johan, sant Andrea,
Et per amor saint Jaquem, san Matea,
Et per amor san Paul et san Matheu,
[F° 47 r°] Et per amor de sant Bertolameu,
Et per amor de san Marc Vangelista,
De san Lucas, de san Johan Batista
Et per amor dels confesors, dels vergen
Et dels martirs et de las saintas legen,
Et per amor toç los saint et las santas,
Et per amor de las conpagnas tantas
D'angels, d'archangels, de qega ligions,
Que son lai sus en la vostra maxons,
Aiaç merce de toç los peccador
Qu'en vos creçon, et cill que non an cor
En vos, meteç l'en la vera credença
El faiç venir a veira penedença.
Et mos peccaç et mos greu falimens
Els mals, q'ai faiç entro quest ior preçens,
Mi perdonaç et toç iors mi gardaç
De plus falir per la vostra bontaç ;
De dir, de far de tot vostre placer
Donaç me, deu, talens, cor et voler
Et faisal si que, quan verai a mort,
Quel saint angels mon esperiç en port
En la compagne el vostre regn ab se.
Ensi vos plaia per la vostra merce !

[F° 47 v°] A tuich cil vol qu'amon preç far saber,
Q̃ue sens deu n'es preç ni valor ni sen,
Eç a tuich cil que dixiran plaçer,
Que nus non pot sens deu esser gauden ;
Quel ior sens deu sun dol et marrimen,
Blasme lo preç el plaçer angosos,

31 mateia. — 42 peccadors. — 45 Et il. — 50 vostri, B vostre. — 51 *deu* manque. — 54 rergn. — 56 vol mõ pç (avec un tilde au-dessus). — 61 Blasbe.

Iral solaç el deport doloros.
Et pois nuls bens non val sens deu un gan,
Quascuns am deu, serval ses tot engan.

Tot' autra ren metan a non-caler
Sol deu servir eç onrar francamen,
Que sel sen tor et l'engens el saber
Et tot los froç fos en un solamen,
Non pogra ges un ior estar viven
Oltral plaçer de deu, tan fos gignos.
Questas vertus nos pon faire ioios:
Sperança, fes, almosnas, que merman
Van los peccaç et los ben tra enan.

[F° 48 r°] Et per aiço cil que laus volon aver
Et ioi ternal da deus omnipoten,
Da mals obrar se devon remaner
Et pel ben far smendon ses falimen.
Cel qu'ama deu, deus l'ama per un cen,
Et per un ben cent mil rent gierdos,
Et quant caçon en sas ofesios
Et nos mendon, dels tormens, qu'il auran,
Nous pogran dir la mietaç en un an.

Lo reprocier, qu'ai auçit, es ben ver,
Que per niens es fol qui dan non sen,
Fols es e faiç cil qu'an de far poder
Lor pros et fan lor dans a esien.
Cil qu'atendon al mon fan aisemen,
Que lor mals fan et lor ben baison ios
Et de ben far son ades oblidos
Et cels peccaç van toç tems remenbran;
Ja mais ioios un sol ior non seran.

Ailas! per que desiron tant l'aver
[F° 48 v°] El ioi del mon, que tant tost vai cum ven?
Ben que mils an degeson permaner
En quest siegle, sabrial nien,

62 dolors. — 63 ungal (l'*l* est biffée). — 65 autres. — 75 El ior. — 77 falimẽs. — 78 cens. — 79 gierdos (*o* tildé) . — 80 ofesions. — 88 *fan* manque.

Quant de la mort aprosma lo prexen,
Lo plus ardiç fa senbrar temoros.
Las cil que van pel chamin doloros!
Nol credon ges la gens n'en fan semblan.
Deus lor recort el remir lor talan!

Tan se volon de lor cors cars tener,
Que nul non fan de l'armas pensamen.
Mout sun gariç qui deu sa retener,
Qu'e senpitern eron de plaçer plen.
Et per aiço iong mas mains umelmen
Et prec Jesus, lo segner glorios,
Qu'aia merces et pietaç de nos
En defenda de sas ofensas gran,
Si cum il fes dal venen san Johan.

Glorios deu, de nos, segner, aiaç
Remesions, merces et pietaç,
Perdonaç nos los nostre falimens
[F° 49 r°] Per lo vostre santisme avegnimens,
Per la vostra santisma nasions,
Et pel saint iorn del circuncisions,
Per las plagas, que vos feçon Judeus,
Et pels tormens, qu'il vos feçon tan greus,
Et per lo saint sepolcre, o fo pausaç
Lo vostre cors benedeit et onraç,
Et pel saint iorn, que da mort sositast,
Et pel saint iorn, que vos en ciel montast,
Et per totas las autras grant vertuç,
Que son en vos, al bon port de saluç
Nos condugaç per la vostra bontat.
La grant merces et la grant pietat,
Que son en vos, veinsa la grant folors,
Que sun en nos, quar mout sem peccadors
Et del tot sem en vostre sant placer,
Et, s'el vos plai, merce 'n deiaç aver.

---

97 fas. — 101 volon] podon. — 103 retinir. — 104 erron — 113 santi B santisme.—118 pauças, B pausaç.

Gardaç nos, deu, d'engans et de falensa,
Donaç nos, deu, la vostra benvollença
Gardaç nos, deu, de malvais pensamen,
Donaç nos, deus, de ben far ferm talen,
Gardaç nos, deus, d'iras, de crudeltaç,
Donaç nos, deu, amor, acort et paç
Gardaç nos, deus, d'orgoil omicidos,
[F° 49 v°] Donaç nos cor d'amar et temer vos,
Gardaç nos, deus, del lusirios vice,
Donaç nos cor de far vostre service,
Gardaç nos, deu, de ren far quios desplaia,
Daç nos consel de las vostras greus plaia,
Gardaç nos, deu, s'el vos plai, de greu mort
Et donaç nos del ioi ternal conort,
Gardaç nos, deu, d'avaricias, d'enveia,
Daç nos a far ço que mellor nos seia,
Gardaç nos, deus, de mala voluntaç,
Donaç nos, deu, las vostras amistaç,
Gardaç nos, deus, d'orgoil et de felnia
Eç umeltat nos daç et conpagnia,
Gardaç nos, deus, de las mains del nemic,
Donaç nos cor, que seiam vostr' amic,
Gardaç nos, deu, de malvaia credensa,
Meteç en nos ferma fei et sperança
Gardaç nos, deu, dals fals plaçers del mon,
Daç nos la vostra sainta benecion,
Gardaç nos, deus, dels turmens infernals,
Donaç nos, deus, lo reng celestials,
[F° 50 r°] Gardaç nos, deus, de toç mals obramens,
Donaç nos cor de far vos mandamens.

Mercios clamem, auiaç nostre sermon,
Mercios clamem, auiaç nostre oraxon,
Mercios clamem, auiaç nostra preiera,

131 vostra grãt benvollença, B vostra b. — 133 fern, B ferm. — 150 enemic. — 151 amics, B amic. — 156 turmes, B turmens. — 160-3-4 clamẽ, 161-2 clam̃.

Mercios clamem, auiaç nos prec a teira,
Mercios clamem, segner plen d'umeltaç,
Et per merce de nos merce aiaç.

Salve Yesus, segner, qu'es fils et paire
Et sant speriç, qe descendes çai ços,
Si cum vos plag, de la dolç vergen maire
Receubes carn el seu cors precios.
Si cum so crei et es vers veiramen,
Prec, quem faiças verais perdonamen,
Et non gardaç a ma grant malvestaç;
Vaillam ab vos merces et pietaç.

[F° 50 v°] Salve Yesus, honraç dreiç enperaire,
Leials et fins, valens et amoros,
Sens tot engan, nostre vers consellaire,
Veira vida, veira salvacios,
Plen d'umeltaç et sens orgoillamen,
De mi, que sui els peccaç tant coçen,
Aiaç merce per la vostra bontaç,
Mun grant orgoil en dolçor retornaç.

Salve Yesus, nostra ioia conplida,
Que sofris fams et seç e desonors,
Afans, trabaill et dolorosa vida
En quest siegle, segner, per nostre amors.
Hailas çaitiu! malamen ai credut
La granç amors, qu'en nos aveç augut,
Tan sui estaç faillen chascun iornal.
Aiudaç me, saint paire sperital.

Salve Yesus, en qui valor aisida
Es et merces, pietaç et dolçors,
[F° 51 r°] Amors et paç, cel que nuls non oblida
Per nul forfaiç, tant sia pecadors,
Sol qu'il se torn a vos sens tot escut.

164 dumeltat. — 167 esperiç. — 177 salvacions. — 183 desenors. — 190 asida. — 193 Après ce vers, suivent dans le ms. les vers 1999-2005; voyez la note sur le vers 1999. — 194 escuç.

Per qu'eu mi ren en la vostra vertut
Colpablemen et prec vos, que de mal
Mi defendaç et dal foc enfernal.

Salve Yesus, bel plaiçer et onrança,
Deleit et gauç, solaiç, iois et conort
De cil qu'en vos meton sa dexiransa
Et que per vos sofron dolors et mort.
Ailas ! per que ai mis tant mon desir
En mi meteis enganar et traïr
Et que tant pauc onrat, servit vos ai?
Segner, aiaç merce de mi, sios plai.

Salve Yesus, dolç et fedels amansa,
[F° 51 v°] Per cui sem mes de peril a bon port,
De mi que sui en aitan greu balança
Aiaç merce, non gardaç al meu tort.
Graiçam donaç de ben far et de dir
Et per vos tant dolor et mal sofrir
En aiquest mun que, quant m'en partirai,
Mon speriç soit per vos gardaç d'esmai.

Deus sal, dona, que fos degna d'auçir
Tan ric saluç, cum l'agnel vos vint dir,
Et sal la grant valors et l'ardimens,
Que l'agnel sant escoltet el preçens,
Et sal lo cor, qu'aiso nol volt contendre,
El sen, quel saub atreiar et atendre,
Et sal los diç et sal lo bel respos
Et toç l'afars, que tant fo saporos,
Et sal la vostra sanctisma nasions
Et quios portet et vos fes norixons,
Et sal la vostra veraia castitaç,
Per que il pres a vos tal amistaç,
E sal lo cors vergen, qu'el volc honrar,
[F° 52 r°] Et las teitas, qu'el volc et plaic laitar,
Et las mains, que lo bagneit el laveit,

219 sab. — 222 sc̄itisma, B santisma. — 226 voc, B volc. — 228 quel; leveit B laveit.

Els braç, que tan lo sosteng el porteit,
Et sal de vos la resplandent beutat,
La grant douçor et la grant umeltat,
Et sal lo preç, lo iois, l'onors els bes
El diç el faiç et toç quant de vos es,
Et sal tuiç cill quel vostre preç enança,
Et vostre onors et qu'en vos an fiança,
Et sal tuiç cill que creçon vostre laus
E qu'an conort d'aver ab vos repaus.
E sal, sil plai, mon esperiç chaitiu.
Als vostres pes, raina, m'omeliu,
Et prec la vostra gran splendens beutat
El vostre cors plaisens, gen faiçonat,
El cor valens, plens de tota sciensa
E d'umeltaç et de grant conoscença,
Et prec lo sen el gran saber de vos,
Lo iois el preç el senblan amoros,
Et prec la grant beutat el grant captens,
La gran dolçors el fins ensegnamens,
La grant merces, que tot lo munt conorta,
Car es de cel strada, camins et porta,
[F° 52 v°] La castitaç vostra prec, qu'es tant bona,
El bel plaicer el honrada corona,
La grant valor, que tot orgoil deschai,
Et prec toç laus, qu'el vostre cors estai,
Que de mi lais et peccador s'en dolla
Et que m'aiut els greus peccaç mi tolla,
On sui tant plens, no m'en sai conseillar,
Se sol Yesus no m'en vol aiudar.
Mais vos, rosa, en cui ai mia sperança,
Mi podeç leu ab lui far acordança.
Domna cortes, coind' et valens et dreita,
Preiaç Yesus, que laiteit vostra teita,
Qu'aia de mi merces et pietaç,
Uen sal seu lau sun don en sui blasmaç,
Quar il es bons, humils et amoros

229 sostneg, B sosteng.— 232 bens. — 233 nos, B uos.— 234 prec, B preç- — 236 tuiç cill] çela. — 237 a uos. — 238 fil, B sil. — 253 estili, B estaï-

Eç eu malvaç, crudels et orgoillos,
Il es cortes, fins et dreiç et leials
Eç eu vilans, felons et desleials,
Il es conpliç de toç bons preç verai
Eç eu de toç aiço que no s'eschai.
E pois tan es lo so rics faiç valen,
Lo meu grant tort el meu grant falimen
[F° 53 r°] Pels vostre precs, domna, en soit et per lui
Toç perdonaç, que tant peccaires sui,
Seç el non fos la vostra grans merces
Et l'umeltaç del vostre fil cortes,
Paors ai grant, qu'eu fora decedut.
Merce vos clam, qu'eu non sia perdut,
Domna valen, q'a vos mi don em ren,
Et faiç de mi que laus vos soit et gen ;
A vos m'autrei, en cui ai m'entendença
.....
Et faiç tan, qu'a la fins eu trob merce
Et pietaç, et deu l'aia de me.

Regina vergen, domna valenç et pros,
Maire de deu, qu' el vostre cors ioios
Pres son ostal, tan li plac vostre sen,
El vostre preç el diç el faiç valen,
Mout vos honret, quar il ert vostre paire
Et vos sa fillas et fes de vos sa maire,
Vergen eraç et tal enfant portais,
Verginitaç no n'augues men ni mais,
Quar tant entreit et s'en parti soau,
Qu'anc nol sentis nius fes dolor ni mau.
Benedoit soit lo iorn, que vos augues
....
Quant l'agnel saint lo saluç v'aporteit,
[F° 53 v°] Et quant Yesus del vostre cors nasqueit.
Peccat fes grand qi vos feçon dolors,

267 mesleials. — 272 p̃s. — 282 *eu* manque. — 285 cor. — 293 nils. — 298 qios feçon.

Cum fun Judeus, que per lor grant folors
Preson vos fils ab tradimens bastit,
Que ien portat aviaç et norit.
Veçen vos oils lo meson en la cros.
Ai! cum cel iorn domnaos fo doloros,
Quar enaisi vos lo vedes dolar!
Meteisa fos al de la cros ostar
Ab Nicodem, ab Josep soldaders,
Quel soteran senes toç alegriers.
Sor tot dolors eral vostre plus greu;
Mais il torneit en grant dolçor en breu,
Quar au tierç ior susciteit viu de mort,
On vos augeç grant plaçer et conort.
Aisi, domna, cum il vos conorteit
El vostre cor dolent vos alegreit,
Vos prec, sios plai, que vos mi conortaç
Et mon speriç per merces alegraç,
Qu'es pels peccaç tant chaitius et dolens.
Quant ben consir ena ferm pensamens,
Tals paor ai, non mi posc alegrar;
[F° 54 r°] Mais vos, sios plai, mi podeç aiudar,
Quar es valens et honrada regina,
Em podeç dar veraia medecina
De ma dolor. Ben ai questa sperança.
Preiaç Yesus, que sofri tal pesança
Sus en la cros, qu'aia veira merce
Et pietaç per sa dolçor de me
Et quels peccaç, qu'ai tan faig, mi perdon
Els falimens, et tal graiça mi don,
Qu'anç ques parta mon espiriç dal cors
Qu'eu tan de ben faiça per bon esfors
Qu'al departir, domna de graiça pleina,
Pel seu placer seia gardaç de peina,
Et seit per vos dal nemic aiudaç
Et el saint reng receubuç et pausaç.

---

304 *vos* manque. — 313 alegrat, B alegreit. — 317 pensames, B pensame — 322 ben hai ben ai, B ben ai. — 332 enemic.

Glorios deu, qu'es uns en trinitaç
Veraiçamen et tres en unitaç,
Pares et fil, sant sperit poderos,
[F° 54 v°] Si cum vos plai, n'anc començat no fos
Et es sens fins la vostra grant corona,
Lo cel formas et quant lo mar virona
Els mars faises et tot quant en lor son,
A vos m'autrei, a vos mi ren em don
Cum cel qu'atend da vos veira merces,
Quar es valen, humil, dreiç et cortes,
El vostre cor del chaitiu se recorda.
Per qu'eu atend la grand misericorda
Segner, de vos, quar per vostra bontat
Et per merces et per grant pietat,
Per redemir et trar nos de peril
Mandaç ça ios lo vostre dolç car fil
De la vergen raina gloriosa,
Quera feçes vostra fillas e sposa,
El pel saluç, quil mandastes tan gen
Per l'angel saint, s'engroixeit veiramen.
De lei nasquet lo Yesus glorios,
Que per nos mes fo pois sus en la cros,
Et fo plaiaç e sofri greu tormen
Et mort crudel pel nostre salvamen
Per sa merces e per sas umeltaç.
E ill nos dis, anç que fos trespasaç:
« Ço qu'al meu nom querireç al meu paire,
[F° 55 r°] Lo vos donra », per qu'eu senes cor vaire
Vos quier, segnor, al seu nom benetisme
Et per s'amor et per lo saint batisme,
Que il receup sol per nos magistrar,
Quels greus peccaç me deiaç perdonar
Els falimens, qu'ai tant fait en ma vida.
Graiçam donaç, que tals obras conplida,
Anç qu'eu mora, faisa per penedensa,
Per gen sofrir et per dura sufrensa,

345 queus. — 349 noste, B uostre. — 364 Quar il recep.

Que dels peccaç mi deia deschargar,
Graiçam donaç, qu'al deleich contrastar
Poscha toç tems de ma carn et del mon
Et a toç ço que contraire me son,
Que veder pois et qu'eu non pois veder;
Et donaç mi talen, cor et voler
De dir, de far tot ço que plus vos plai,
Et faiçal si qu'en l'ora qu'eu morai
Vos mi donaç lo reng de vita eterna
Pel vostre fil Yesus, que tot guberna
Et qu'ab vos viu et regn' en unitaç,
Sant spiriç et de deu toç temps honraç.

[F° 55 v°] Salve regina, vergen engeneris
Domna placens, valens engeneriç,
A vos mi ren, per cui sun totas gens
Traich de perils et mes a salvamens.
Vos es cella quem podeç aiudar,
Vos es cele quem podeç alegrar,
Vos es cela en cui ai ma sperança,
Vos es cela da cui aten legrança,
Vos es cela quem podeç dar conort,
Honrada res, sios plai, vidas et mort,
Vos es cella quem podeç leu, sios plaç,
Splendens dompna, leuiar dels greus peccaç,
Vos es cella quem podeç sens falensa
Eser tot iors dal diable garensa,
Del toç aveç poders e segnoria,
Per qu'eu vos prec, domna sainta Maria,
Que m'aiudaç em degnaç secors faire,
Si quem perdon cil qu'es ver perdonaire
Em don graiça de gen penedençar
En aiquest siegle et tals obras obrar,
[F° 56 r°] Qu'ancar aia, se tot ges no'n sui deng,
Laisus repaus en l'onrat vostre reng.

---

376 plaia.— 381 espiriç. — 384 gen.— 389 da cui da cui, B da cui. — alegrança. — 393 dopna. — 398 fare. — 403 enlorat, B en l onrat.

Cill a cui plaçon ayes benvollensa
E l'amistaç el seu valent aiut
Aian en se questas veiras vertut :
Sperança, fes, caritat, paciença,
Conort et paç, humeltaç et temors,
Abstinença, et laison las folors ;
En tal guisa poiran s'amor cobrar
El seu saint reng ab lui participar.

La fei, ço es aver en deu credença,
Esperança, sperar en sa vertut,
Temors, temer de far q' il nol refut,
Et caritat, amar deu sens bistensa,
Umilitat, eser umil tot iors,
Paciença, paciens als dolors,
Abstinensa, tener se de peccar,
Concord et pax en tota genç amar.

Qestas vertuç son aitals sens fallença,
[F° 56 v°] Que cil qu'en son garnit e n'an escut
Ja non er mais pel nemic ofendut
Ne de la trespaor auran timença,
La quals devon doptar los peccadors,
Primer quan l'arma sebrara dal cors
Et pois quant deu denant deu presentar
El iuiamen, quant deu toç hom iuiar.

Non es nuls hom, s'il a qualque entendença,
Non saia ben per morir es vengut
En quest siegle et queil seran rendut
Lo gierdons dels ben et de l'ofensa,
Qu'il aura faich a deu nostre segnors.
Toç so ques fai als paubres per s'amors,
Meteis a lui se fai senes doptar,
Per que nuls hom no s'en degra tardar.

407 speraça ; paciençia. — 410 poiram. — 412. Le commencement de ce couplet n'est pas marqué dans le ms. — 418 peccat. — 422 nol et. — 426 dii denat. — 427 Els iuiamens ; dei. — 428 *a* manque. — 432 segnor. — 433 *so* manque.

Hailas! coment trobara l'um guarença,
Cil que non sun de mal far remançut
Et que n'an faich tant cum a mais pogut
N'en an volgut far el mund penedença!
Miel lor venges, non foxon naiç ni sors.
Tan greu tormen sofriran et calors,
Que nuls parlans nol poria contar,
[F° 57 r°] Se dos anç no finason de parlar.

Meraveill me, que cascuns no s'aiença
De servir deu et preiar, que l'aiut
Estar ades del tot an percebut
Si qu'envers tot li feçes mantenença.
Quar autresi vanon cum fai la flors,
Qu'en breu de temps prent et pert sa colors,
Si cum soloil fai sa color mudar,
Lor fai la mort tot ses afar caniar.

Servem cascuns al nostre salvadors
Et faiçem si cum lial servidors,
Nos recreçem de ben dir et de far;
S' il nos absolv, nuls nons poira danar.

Precios deu, pare plen de dolçors,
Segner dels reis, sor toç enperadors,
Per merceus prec, deiaç nos perdonar
Nos greus peccaç et de breu mort gardar.

[F° 57 v°] Reis glorios, ver paire Yesu Cris,
Qu'en breu saint Paul, quant vos plac, convertis
Que san Stevan fes lapidant ausir,
El vostr' amics facia perseguir,
Eç el meteis greument los perseguia,
Mais, quant vos plac, dreiças l'en dreita via,
Batisme pres et ver spiritum san
Eç anet pois per lo mon preçichan
Lo vostre diç el vostre mandamens,

449 color. — 452 serven. — 455 nō poiram. — 463 vostra, B vostre. — 466 spm, B spiritu.

Al vostre non converti mantas gens,
Pel las graiças et pel sen queil donast, —
Segner, ainsi qum vos l'enluminast
De saint sperit et de veira clardaç,
Vos prec, sios plai, que vos m'enlumenaç,
Quels oilç del cor mi sun si esscuriç
Pels greus peccaç et pel malvais deliç,
Queç eu non vei ço q'obs e loc m'auria,
Tan m'a plagut mais del sen la folia,
[F° 58 r°] Car trop ai fait de ço que nos cove.
Mais vos, segner, per la vostra merce
M'enlumenaç d'un rai del vostre lum
Eç ostaç me denant los oils el fum,
Quem veda, qu'eu sciarçi demant non veia
Ço ques cove, que mais plaçer vos deia;
Qu'eisamen sui els peccaç retengut
Cum l'auçel qu'es en la teiç 'enbatut
Ni non s'en sab partir ni desebrar.
Neç eu non sai, qui m'en poisca aiudar,
Se nom traieç per la vostra valença;
Qu'aisimen sui cargaç de greus ofensa
Cum l'aubre, que per pauc no fraing es pleia.
Non sai for vos qui perdonar me deia;
Quar enver vos ai forfaiç solamen,
Et da vos tang vegnal perdonamen,
Que de forfaiç tang, c'um deman perdon
Vers cel q'om a faita la mesprixon.
Perdon vos quier cum a ver salvador,
Et non gardaç, sios plai, a ma folor,
C'autresi m'es veiramen avengut
[F° 58 v°] Cum cel que tant podera sa vertut
En far son dan, per o qu'es orgoillos,
Tro qu'il es d'aut baiset caçut deios,
Que tan greumen mi sui apoderaç
En far plaiçer al meo cor e forçaç,

469 conuertis. — 470 donaç. — 474 oiç. — 476 Qua eu. — 480 luz. — 481 deuant; fun. — 483 queos. — 485 enbat, B enbatut. — 492 sorfaiç, B forfaiç. — 503 forçat.

Que de riens als n'ai augut pensamens.
Mais ar conois quem vai trop malamens,
Ne senes vos nom poisc plus adreçar
Cum l'ausel pot senes ala volar;
Si cum lo riu qu'es de la fon sebraç
Poit mais durar, s'eu non sui aiostaç,
Segner, ab vos, plus durar non posc ges.
Que quant mi pens aiço qu'avengut m'es
El greu peril, en quem sui mes tot iors,
Pel cors chatiu et pel seu fals seiors,
Per fol mi teng et per desconoisen
Et per malvaç, quar eu sai veiramen,
Que tot quant es mi vaut nien sens vos,
Per qu'era plang so don sui staç ioios.
L'orgoil sobrier el fals diç el pensaç,
L'ira, l'enganç, l'enuei, la cobitaç
[F° 59 r°] El mals obrar m'an confundut et mort;
Et s'eu per vos non sui, segnor, estort,
Per ren que sei non poisch mais escanpar
Ausi cum cel qu'es perillaç en mar,
Que n'a conort mas aiquel de morir.
Per merceus prec non mi laisaç perir,
Car eu non posc senç vos aver valors
Nel meus obrar plus aucuns resplandors
Cum la luna sens lo rai del soleil.
Per qu'eu desir lo vostre ver conseil
E quem seiaç garenç vers mas offensa,
Graiçam donaç, qu'en veira penedença
Posca toç temps estar et remaner,
Em donaç cor d'amar vos et temer
E que seia deng de vos esgardar,
Et ausimenç q'auça vos faiç cuntar,
Entendimens a ço que s'en eschai,
Et voluntaç d'atendre sens esmai,
Et fei que creia tot quant n'auçirai dir,
Et sen qu'eus sapça çens onrar et servir

506 poist. — 510 post. — 511 qua uengt. — 514 Pel. — 515 sa. — 518 sobriere (l'*e* exponctué). — 530 mais. — 534 seion. — 539 queu spaça.

Et gen lausar, qu'en vos ai ma sperança.
Naitent d'aillors fors d'aver alegrança,
Quar non es ren qu'alegrar mi pogues,
Mais me conort en la vostra merces
Plus qu'en ren als qu'eu poisca dir ni far.
Graiçam donaç de tan genmens obrar
[F° 59 v°] En quest siegle, qu'apelar mi degnaç
Al iuiemens dal vostre destre laç
Eç ab los bos menar en vida eterna,
Si c'ab els reng toç temps in sempiterna.

Ja mais nuls hom n'amera lialmen,
Que n'a conort d'aver bon guierdos,
Nel servirs n'es ia mais valens ni bos,
Pois c'om nol fai de bon graç finamen,
Ni cel quel pren graiç n'amor no li 'n sen,
Et fai peccaç quel pren, et cel quel dona
Pert ço qu'el fai, per que totas persona
Devon trobar tal segner et chaucir
Quel servis sapça conoiser et graçir.

E qui segnor vol trobar avinen,
Verais et fins et dreiç et amoros,
Serva Yesus, l'onrat reis glorios,
Qu'en toç afars es sor toç conoisen,
En cui nos pert ren c'om faiça de ben,
Anç creis ades ne nuls bien faiç tençona,
Tan pauquet seit, mais gens lo gierdona,
[F° 60 r°] Miels que contar nos poria ni dir,
Per que nuls hom non pot en lui falir.

Qar il pot far tot gierdonamen
Et pot veniar totas offensios
Et pot leu far lo plus dolent ioios
El plus ioios en breu, sil plai, dolen.
Donc temem lui eç honrem francamen,

543 me] en. — 544 q̃ poisca. — 545 gens mens. — 547 de laç. — 549 cab el ; inseprit̃a. — 551 guierdons. — 552 servires; bo̅s. — 563 nous. — 569 offesio̅s. — 570 len. — 571 Et; si plars. — 572 temen.

Que pel bens faiç nos pairilla corona.
Cil honren deu, qu'en ben far s'abandona
Et ques gardon d'engans et de mentir,
Quar cil que ment so speriç fai perir.

Ben sa chascuns en tot nos veiramen,
Quar qui mespren vers un segnor çaiiços
Leu troba mais ni merces ni perdos
Per ren que soit, tro n'a fait veniamen.
Mas qui mesfai vers deus et se repen
Et vol smendar, genç l'acoill el perdona,
Plaiçers et iois et sa graiça lor dona.
Per o chascuns se degra convertir,
Et per s'amor toç bons faiç enrichir.

Fort chausam par em meraveill soven,
[F° 60 v°] Que nus non pot sens deu eser ioios
Ne iois aver neil non a ops de nos
E n'ama plus de nos lui per un cen,
Que plus l'es greus, quant hom fa falimen
Que cel meçeis quel fai, quant s'en chauxona,
Et plus li plai qui ben far se saçona
Qu'aiquel no fai cui deu lo pros venir,
Cum nuls se pot de lui honrar sofrir.

Non es ben dreiç, q'om deia finamen
Amar celui qui sofri mort per nos
Et que sosten pasion en la cros
Per nostr' amor? Hoc, sens galiamen.
Dreiç es, que cil serva quel servis pren
Et que cel am qu'es amaç; q'om raixona:
Mal sun serviç cil qui mal guierdona
Et pauc amaç qui amor vol delir.
Qui vol, q'om l'am, deu amar et servir.

Et per aiço lo vers omnipoten
Devem servir mentr'en sem poderos,
Quel tems s'en vai esebrial saços,

576 m̃ens sossperiç. — 579 per dons. — 581 rep̃n. — 586 et. — 587 ioios] gauden. — 588 *non* manque. — 597 crois. — 598 galiamens. — 605 metrem.

[F° 61 r°] Eç aprosmem vers la mort que tot pren.
Pregem Yesus, da cui toç bien descen
Et que tot iois et totas graiças dona
Et que sun mun de ben far ensermona,
Qu' el nos don cor, pensamenç et consir
De sos comanç atendre eç obedir.

Bel segñer deu, la cui força virona
Trastot lo mon et per cui plou et tona,
Per mereeos prec que deiaç acoillir
Mon esperiç, quant s'a dal cors partir.—

La flor del mun, a cui per dreit sopleia
Cristinitat, qu'es tant plena d'odors,
E la stella, que per tot resplandeia,
Devem honrar sobra trestot honors,
Ço es la dolç vergen sainta Maria,
Por cui lo mund oscur est alumaç
Et per cui sem dal nemic aiudaç
[F° 61 v°] Et del fang mes en la plus dreita via.

Bem meraveill, cum nuls hom, qu'el mund sia,
Se pot sofrir del seu ric preç honraç
Poiar et mout lançar soa cortesia,
Sas grant valors et sas richas beutaç.
Et pois Yesus, que tot lo mon maneia,
La volc honrar, tant l'ameit per amors,
Sor totas res, ben son plens de folors
Cil qui vers lei ab umil cor nos pleia.

Qar ben sabem, els sainç paire l'autreia,
Que per lei sun stauradas las dolors,
Que fes Eva, car cel que nos guerreia
Creit et nos mes col segner en erors.
Mais il en hac pietat tota via
Et pres en lei amor eç amistaç,
De lei nasceit, et per lei sem salvaç;
Per o servir la devem noit et dia.

607 aprosmen.— 608 descend.— 611 Quei. — 615 merces os. —616 cor. — 622 scur. — 626 prec honrar. — 633 saben.

Auçit ai dir, qu'en franca segnoria
Nos pert qui serv, ainç n'es guierdonaç,
Donc ben es fol quil seu servis oblia.
[F° 62 r°] Tan es valen, plena de pietaç,
Quel seu saint fil iorn et noit per nos preia,
Qu'aia merces de tot nos peccadors.
A lei servem eç a toç per s'amors;
Non es nuls hom, que per dreit far nol deia.

De leis honrar aia chascuns enveia
Et d'enançar sun preç et sa valors,
Leials amans et bon servidor seia,
Cum plus li serv, pauc li sembl cascuns iors,
Per miels penar de far ço que ben sia.
Enaisi er a chascuns, ço sabiaç,
Lo gierdons per cent mil veç doblaç;
De tan ric ioi contar no se poria.

Qar il es claus de paradis et via,
El ioi ternal ten en sa poestaç,
Et de toç bens a poder et ballia
De tot plaçer et de tot gen solaç;
Per o prec lei, a qui mun cor merceia,
Qu'aia de nos merces per sa dolçors,
Sossteng nos seit, aiudas et secors,
[F° 62 v°] Dal fel nos gart, que tant fort nos goleia.

Qant vei et consir et pens
Del segle, cum ven et vai,
Paors mi pren et esmai;
Qu'eu vei, qed als plus valens,
Rics et de maiers afaire
Non pren mort pleviç ni guage
Per respeitar lo viage,
Quels bons els mals devon faire,
Per quem par fol qui s'en fia
En ricors n'en manentia.

642 n'es] nos. — 645 *per nos preia* manque. — 647 serven. — 650 sana lors. — 653 seia.

Quel seigle fals recreçens
Ausi cum l'ombres desfai,
Et qui plus en pren desçai,
Quar cascuns es deçadens.
Quem pot donc aiuda traire,
Pois tan es greu lo pasage?
Als non mais de bon corage
Servir l'onraç emperaire,
Que senes lui ren que sia
Non pot esser garentia.

Qu'il conos los bens els mals,
Queç hom fai, el dreiç el tort,
E sor nos a mes la mort,
[F° 63 r°] Que toç hom pren per engals
Et lai los met sens falensa,
On ses tort es faiç dreitura.
Del ben, del mal sens falsura
Trobon veraia sentensa,
Et pois nos pot far esmenda.
Cel que non es mort, l'atenda,

Quar non es tant comunals
Ren el mun, cum es la mort.
Per o chascuns se poin fort
De sun cor metre sevals
En deu, quel fruiç, ques comensa
Madurar dedinç, meillura
Et cel que defors, peiura.
Per quel vera penedença
Coven dinç lo cor descenda,
Qui vol, qu'il ben raçiç prenda.

Quel cor afermal voler,
El sen pois lo trai enan,
Per que toç tres acordan
Volon eser el saber,
Que ço quel dos diçon saia

684 *pot* manque; garemia. — 690 Ou; *es* manque. — 692 setensa. — 693 nos nos. — 697 sepom. — 700 meillora. — 702 que lauer.

Far e quel voler autreia.
Per o cascuns faire deia,
Qu'aiquist toç un pensaç aia,
Un desir et un' esmansa
[F° 63 v°] Eç en deu ferma sperança.
Se toç l'ans faillis en ver
E torna toç a engan
Niens amens van
Lo ioi del mun el plaiçer,
Per q'om non deu, ben quil plaia,
Sperar en ço que sordeia,
Mais sun esper aver deia
En tal ren, que non deçaia,
El servis deu et l'onrança
Non deçai, anç creis et nança.
Deu prec, quem don desirança
De lui servir a legrança.

Valen sancta Maria Magdalena,
Domna, quar fos de l'amor deu tant plena,
Qe dels peccaç, qu'avia faiç tan greus,
Qanl conogues, vos convertis en breus
E li lavest de l'aiga de vostr' oils
[F° 64 r°] Los pes amdos et senes tot orgoils
Vos desliastes los vostros blons cabels
Eç anbesdos lil sugastes ab els,
Pois gitast sus precios onguemens ;
Tan l'ac en grat lo vers omnipotens,
Quar el vos fes de toç peccaç perdos.
Et quar aveç el seu reng precios
Graiças ab lui, per ço que degna n'es,
Vos prec, domna, humelmen per merces,
Que m'aiudaç et quel preiaç per me,
Qu'il mi perdon, quar eu non sai de que
Poisscam lauxar q'aia contra lui faiç,

725 quen. — 726 servir alegrança. — 727 s̄ca mars. — 729 qua uia. — 736 gran. — 737 perdons. — 739 Graiças ab lui graiças ab lui.

Mais chascun iorn offenduç e mesfaiç
L'ai tant, qu'a pena del preiar m'enardis.
Mais vos, domna, en cui prec m'afortis,
A cui secors et aiuda deman,
Mi podeç leu, quar il vos ama tan,
Trobar perdon d'aiso q'ai faiç vas lui.
Ben sai et vei, quar aitan eraç sui,
Que sens lo seu no sai qual consel prenda,
Dompna, preiaç, que pietaç l'en prenda
E que m'aiut et per merce li plaixa,
Qu'aital perdon, cum il vos fes, mi faisa
Ne non gart ges a la mia foldat
Et quem don cor et sen et voluntat
F° 64 v°] De sos comans obedir eç atendre,
Et quem posca de plus peccar defendre,
Et dels peccaç, c'ai faiç, et dels ofensa
En aiquest siegle faisa tal penedença,
Qu'anç qu'eu mora m'en deia descargar
Si, quant morai, qu'ab lui poisca regnar
Per sa dolçor ab l'autres sans valens
En secula seculorum. Amens.

Santa Maria vergen, maire de deu,
Da cui los sains els sanctas tenon feu
Lor iois, lor bens et lor ternal placer,
Que ren sens vos non podian aver,
Per que da vos lo tenon el conos.
Et totas gent degran ben dir de vos,
Qu'il sun per vos de greu peril estort.
Mais eu non sai, comen lançor vos port,
Que nous tanguis mil tant per nul saber,
Que cel qu'el mund non podia caber
El vostre sen receubist et portast
Et el vos braç noristes et pauçast
F° 65 r°] Que ter' et mar et cel et tot enplia.

745 Latant. — 748 amaran. — 752 Dopna. — 764 amen. — 766 scās. — 770 degam. — 772 lauço. — 773 mil. — 775 *sen* manque dans le ms., se trouve chez B.

Per que val mais cel que mais s'umelia,
Qu'il vos honret per la vostra bontat,
Et la vostra valens humilitat
Lo trais del ciel et la vostra dolçors.
Et car vos es vida dels peccadors
Eç aveç mais pietaç et merces
Et humeltat en vos q'el mund non es,
Vos prec, dompna, quem façaç qualque be
Et pietaç aiaç, sios plai, de me.
Qels meus peccaç me son greus em consuma.
Tot aultresi cum la candela aluma
En oscur loc, aveç vos alumaç
Trestot lo mun per la vostra clartaç.
Per merceus prec, quem deiaç adreiçar
Et de la graiças de deu illuminar,
Qu'eu sai, se totas la bontaç fos ensems
Que ia mais fos ne sera per nuls temps,
Non fora ges del vostra la meitat.
Per qu'eu vos prec, maire de pietat,
Qu'un pauc de ioi laissaç sor me cader,
Ab quem conort et quem deia valer
Contrals peccaç, qu'ai faiç per ma folors,
[F° 65 v°] Quar mout sui stat peccaires chascuns iors
Tant que non crei, sian tant, ço sabiaç,
Las estellas, quant sunt los meus peccaç.
Mais, domna, qu'es la genser que anc fos,
Cols vostre precs merceians m'en faiç blos,
Que sperans' an en vos tot li meillors,
Quar autresi cum la neus la calors
Delis lor greus pecaç lo vostres precs,
Qu'ausi cum fai los arbres qui son secs
Lo temps d'istiu florir et verdoiar,
Faiç los dolens en ioia retornar
E conortaç cil que n'an conort gaire.
Per quem podeç, s'il vos plai, ioios faire
Els meus maiors peccaç en breu delir
Et conortar et mas plagas garir,

781 el la, B et la. — 785 dopna. — 803 quant fos. — 809 distui, B d istiu.

De la quals es plaiaç mun esperiç
Ne senes vos non pot eser gariç
Plus c' om non pot sens foc l'aur afinar.
Nous sia greus, s'eus aus merce clamar,
Qu'eu faç cum cel qu'en grant ofension
Sper' en merces et demanda perdon.
Quar en vos hai et en merces sperança
Que del forfaiç mi fareç acordança,
[F° 66 r°] Qu'en vos trobon tot bos et fins conseil;
Qu'altresi cum recevon dal soleil
Tot resplandors lo seu resplandimens,
Tot eisamen recevon totas gens
Da vos lor iois, qu'il amon, et lor bes;
Per qu'eu atent da vos iois et merces.
Sol degnesaç, domna, per mi preiar
Lo vostre fils, quem degnas perdonar
Mon greus peccaç, m'auria vos resors.
Ausi cum cels, quar es en gran dolors,
Eç on li rent meçina, don garis,
Tot autresi, rosa de paradis,
Mi podeç vos meçinar, s'el vos plaç.
Qu'autresi sui me meçeis enganaç
Cum cel qui fai sun dan a esien
Ne s'en estrai, tro li va malamen;
Quel mal, qu'ai faiç, ai ades conegut
Ne per aiço no m'en sui remançut,
Tro qu'eu m'en sui de tal gisa cargaç,
Seç eu no sui per vos, flors, aiudaç,
Paors hai grant de remanir el fang.
Ausi cum cel a cui grant fais non tang
Et por orgoil lo prend, per qu'il deschai,
Tot aisemens mi prend dol et esmai
[F° 66 v°] Del fais, qu'ai pres per ma nescietat
Et per orgoils. Ar sui afflebeiat
Tant, s'eu non ai lo vostre sostenals,
Quem sosstenga, non ai conort en als,

819 quem, B qu en.— 827 anō; bens. — 833 gariç. — 837 a esieu. — 842 Ses no. — 847 fas. — 848 *Ar sui* manque.

Que tot conort del sieglem desconorta
Mais vos, quar es de toç bens claus et porta;
Car si cum creixon et mermon aisimens
Ab la luna totas causas vivens,
Creixon ab vos tot iois et tot plaixer
Es mermon tot l'enois el desplaiçer.
Preiaç l'onrat vostre car fils presaç,
Qu'il mi perdon per sa gran pietaç,
Non per qu'eu ges en sia deng de re,
Mais per merces et per honor de se,
Et don mi cor, qu'en lui aia timensa
Et conduiam a veira penedensa
De mos peccaç, de mas offensions,
A pentimens et a confesions
Si, quant dal cors partra mon esperiç,
Sia per lui et per vos guarantiç
Dal fals nemic, quels esperiç inferna,
El faiç regnar ab los sainç in eterna. Amen. —

[F° 67 r°] Sancta Maria, domna de grant vertut,
Per cui nos es iois et plaixer tendut,
Prec vos, car es sobra totas gentils,
Que vos preiaç per mi lo vostre fils.
Et prec ab vos sant Jaquem Çebedeu
Et saint Peires et saint Bartholameu,
Sant Marc, sant Luc et saint Johan Batist
Els apostol trestuit el vangelist.
Sant' Agnes prec et sancta Margarida
Et las vergens totas, que son gracida
A deus, per cui mantengron verguntaç
Et per s'amor sofriron mort en paç,
Et prec sainta Maria Magdalena
Et santa Ana valens et sainta Alena,
Sanctas Marthas et las saintas trestotas,

851 siegle em. — 857 lonrar. — 861 quem lui. — 863 De] et. — 864 confesion. — 867 nemic nemic; inferma. — 869 Sacta, B Sancta. — 873 *Et* manque. — 877 s̄ca. — 879 pe; mantegron. — 883 Marchas, B Marthas,

Qu'ameron deus, qu'en ben far foron dotas,
Los angels prec, vertuç et poestaç
Els archangels, seraphin, principaç,
[F° 67 v°] Cherubin, tron et dominacions
Els seniors, que canton ymnes et sons
Tot denan deu, car il comunalmen
Pregon ab vos l'onrat omnipoten,
Que sofri mort per aucire la nos,
Que dels peccaç faiçam qu'ai faiç perdos
Et quem don graiça, que toç mos pensamens
Et mos volers et tot mos obramens
Al seu plaixer et al seus honor sia
El salvamens el pros de l'arma mia,
Si qu'el sant reng anchar poisca regnar
Et els gaudens sempitern allegrar. Amen.

Omnipotens, paire, deu glorios,
Verais et fins, misericordios,
Per merceos prec, segner plens d'umeltaç,
Que vos aiaç merces et pietaç
De tot aiquil et faiçaç ver perdons
[F° 68 r°] Que legeran aiquestas oracions
Per bon entend, de bon cor, dreitamens,
Qu'en quest livres son scritas veiramens ;
Sial per vos questas graiças donada,
Qu'al vostre honor sun faiças et rimada.
Et prec la vergen, de cui maire faisist,
Els apostols trestuit el vangelist
Els martirs sans et toç los confesors
Et las saintas vergen el seniors
E l'angels tuich de totas legios,
Los sains els santas, tuich cil qui son ab vos
El reng vostre, per lor deian preiar,
Et per merces li deiaç perdonar

884 amoron. — 888 semors. — 890 oī potent, B omnipotent. — 892 perdons. — 893 quen, B quem; nos, B mos. — 900 mesericordios, B misericordios. — 906 scrietas, B scritas. — 912 semors. — 913 legions. — 914 el.

Eç aiudar en tot ço qos lor son
Et quel f aç del ric ioi ternal don.

III

Pois ai trobaç a l'onor Yesu Crist,
De sa maire et dels evangelist,
[F° 68 v°] Dels apostol et del sanç confesors
Et dels martirs, que son ben des auçors,
Eç a l'onors tuiç li sainç et las santas
Et de tuiç cil que se tenon aç antas
Tot mals hobrar et c'amon coralmen
Lo segner deu, prec tuiç cil dolçamen
Que son valens et volon deus honrar,
Que legeran et volgran escholtar
Aiquest livre ou auran ascoltat,
Qu' il faisan prec al veira trinitat,
Que per merces faisam verais perdon
El ioi ternal e sa graiça mi don.
En l'an de Crist mil ducens e cinquanta
Et quatre apres aiquestas obras santa
Foron faças, escrichas et fenida;
Cel que la fes deus li don ternal vida. Amen.

C

A vos, amis, cui ge am de bon' amor
E voill amer toç les iors de ma vie—
Ne ia ne quier, que s'en parte a nul ior
Mes quers de vos amer sens trecherie,—
Vol ge mander, a ceste departie,
[F° 69 r°] Que despriseç la terene honor,
Qe ainsi le font li verai ameor,
Qui conquerent la pardurable vie.

923 scas, B saintas.— 929 ascoltar, B ascoltat. — 930 a la; ternitat. — 931 faisan, B faisam. — 933 cinquante. — 934 santas. — 935 Foran. — 2 leç ior. — 3 partent, B parte.— 7 amsi, B ainsi.

Sachieç de voir, q'ore aprochons le ior,
Don nos trovons lisant en Ysaye
Qe li prixon devandrunt preneor
Ne le trëu ne demanderunt mie
Cil qui ore hont la vaine segnorie,
Li travalle seront lors a seior,
Li seiorne seront en grand labor,
Cil eshaucieç qui ore s'umelie.

Que vaut ioie, qui tost torne a dolor?
Que vaut gloire, qe si tost est perie?
Iteuç gloire est ausi cum la flor,
Qui bel' apert et au soir est flastrie.
Mes qui an deu servir se glorefie,
En charite, en foi et en temor,
En esperant loier del bon segnor
A esleu la tresbone partie.

Por teus vertuç conquiert hom tel richor,
Don tesmogne la sainte profecie,
Que unc n'entra en cuer d'ome nul ior
N'unques ne fu veue ne hoie,
Qu'a ses amanç a deus aparellie
Qui l'onorent come bon servitor,
[F° 69 v°] Obbeisant iusqu'a mort per s'amor,
Gardant la loi, qu'il lor a establie.

De ce siecle sont tenui li peior
La sainte gent, qui sunt sens felonie,
Qui pardonent a chascun malfator,
Qu'ainsi le fist Yesus, le filç Marie,
En cui boche ne fu onques boisie,
Lequel a tort oucistrent pecheor,
Proiant por ceaus que firent tel folor,
Por esemple laisier a sa maisnie.

9 q ore (*q* surmonté d'un tilde). — 10 li sant. — 12 demandarunt. — 14 Le. — 15 engd, avec un *e* dans l'interligne, au-dessus de *gd*. — 16 simulie, B s umilie. — 17 Qui. — 28 no fu. — 29 Quan suns; aparellee. — 30 como (l'o est biffé); servidor. — 32 *a* manque dans le ms., se trouve chez B. — 38 Le que. — 40 maisnee. — 41 les.

Sivons donques le boen chemineor,
Qui est aleç prendre l'erbergerie
Per dreiç esclous, sens dote et sens paor.
Por nos ne soit la voie deguerpie,
Quar li lairon i unt mis mainte espie
Por desvoier et por metre en eror.
Fol est berbiç, qui fait de loups pastor,
Qui les sivra, dolors li est iugie.

Defors parent en habit de douçor,
Mes dedenç sunt plein de grant felenie,
Ypocrete faus et enganeor,
Plein de verun et d'orgoil et d'anvie,
A lor oevres se mostre lor boisie,
Qu'il anõitent la pais du sauveor
[F° 70 r°] Et porchaçent mort, li lop robeor,
Des bons, des maus, car Satanas les guie.

Crist ne veaut pas la mort del pecheor,
Mes le reprent bonemant et chastie,
Et vint del cel per oster de folor
Les suens esteç et de la segnorie,
Qui est a lui et as suens enemie,
Qui se peine de secher la verdor
Del saint arbre, qui porte folle et flor
Et fruit, que nos a deu reconcilie.

Cil qui sentent del bon arbre l'odor
Et entendent quele est, que seneffie
L'aigue vive, qui done douce omor,
Don la raïç s'aboivre et se concrie
.....

(*A suivre.*)

48 iugee. — 52 plen.— 53 mostrent. — 58 lo repent. — 61 asuens. — 64 *q*, avec un tilde au-dessus; reconcilee. — 66 senesfie, B seneffie.

BALLATA ALLA VERGINE

DI GIACOMO II D'ARAGONA

Del codice Vaticano 3824, contenente molti trattati del celebre medico catalano del sec. XIII, Arnaldo di Villanova, ha data la descrizione ed ha parlato a lungo il sig^r^ Menéndez Pelayo nel suo saggio storico *Arnaldo de Vilanova*[1]. Nè all' erudito spagnolo, che nel codice Vaticano studiava quanto riguardasse Arnaldo scienziato e filosofo, sfuggì il breve componimento poetico in lingua provenzale, che io pubblico qui appresso e che si ritrova intercalato, stanza per stanza, nei ff. 235r°-237r° del manoscritto. Chè anzi egli ne pubblicò una parte, disgraziatamente però con molti e grossolani errori di lezione[2].

È una preghiera alla Vergine, in cui questa viene invocata perchè voglia soccorrere alla Chiesa di Cristo pericolante a causa della corruzione e della noncuranza dei suoi reggitori, intesi piú che al governo delle anime alla dominazione temporale. Un lungo comento in latino accompagna ciascuna stanza della poesia. Chi siano gli autori della poesia e del comento ci dice abbastanza chiaramente la scritta posta in sul principio: « Incipit dancia illustris regis Aragonum cum comento domestici servi ejus. » Questo re d'Aragona non

[1] Madrid, libreria de M. Murillo, 1879. La descrizione del codice, non troppo minuta e precisa, leggesi a pag. 33 e segg. — Il codice assai bello e benissimo conservato fu, secondo ogni probabilità, scritto sotto gli occhj dello stesso Arnaldo e per ordine di Giacomo II d'Aragona suo protettore. Meno la ultime due (262-3), le altre carte sono scritte tutte della stessa mano. Però quanto alla scrittura si può distinguere il codice in due parti, di cui l'una fu posteriormente aggiunta. Difatto, appunto a f. 237r°, dove finisce il componimento che noi ci accingiamo a pubblicare, si legge: « Scriptum correctum ac completum fuit hoc volumen in Montepessulano, in vigilia pentecostes. Anno domini M° CCC° quinto. » E il resto del volume, che anche dalla scrittura si direbbe aggiunto posteriormente, è scritto in altro inchiostro, più sbiadito.

[2] P. 69. Il sig^r^. M. P. lo dichiarò scritto in lingua catalana: e veramente vi appaiono molto forme caratteristiche del catalano. Ma c' è da ritenerle per simplici deviazioni grafiche del copista: tali sarebbero l'assenza quasi costante dell' *-s* desinenziale nelle forme nominativali singolari (il catalano non differenzia il caso retto dall' obliquo), la forma *nulls* al v. 9, *vexel* al v. 15, ecc.

può essere che Giacomo II[1], il quale, come ognun sa, si dilettò di poesia e fu amico e protettore di Arnaldo: il *domesticus servus* che riempì l'ufficio di commentatore è, fuori di dubbio, Arnaldo, fido consigliere di re Giacomo ed autore di tutto quanto il volume manoscritto contiene.

Dalla poesia non si rileva alcuna allusione determinata che ci possa far argomentare con precisione il momento in cui fu scritta; tuttavia la profonda amarezza con cui vi si compiange il misero stato della chiesa cristiana ci prova che il poeta si ispirò alla dura realtà di quegli anni, nei quali la simonia d'Onorio IV e Nicolò IV, la debolezza imperdonabile di Celestino V e la sfrenata ambizione di Bonifazio VIII preparano l'esilio dei Papi in Avignone. Grandi pregi artistici il componimento non ha: nondimeno, l'allegoria della nave sbattuta dai marosi, allusiva alla chiesa pericolante, è condotta con una certa *naïveté,* e allo stesso tempo con una intonazione, direi quasi biblica, che, data la solennità dell' argomento, piace e fa impressione.

Questo riguardo alla sostanza. Riguardo alla forma metrica, la classificazione spettante al componimento ce la suggeriscon la rubrica che lo precede e quella che lo segue e che, alla maniera provenzale, lo denominano *dancia* (non già *stancia*, come lesse il sig[r] Menéndez Pelayo). È dunque, per dirla all' italiana, una ballata in settenarii: tutte le regole del genere della dansa provenzale vi sono in ciascuna stanza rigorosamente osservate; diffato: essa ha semplicemente le tre stanze prescritte dalle *Leys* oltre il refrain (I, 340: cfr. Bartsch, *Grundr,* § 26), ed è composta in versi che non oltrepassano le otto sillabe (v. le *Leys*, pagg. 342 e 356): di più, le *Leys* prescrivono che nella *dansa* la prima parte di ciascuna stanza abbia tutte le rime differenti da quelle del *respos;* ed anche questo precetto è osservato nel nostro componimento. Se non che si scorge una deviazione in questo, che mentre le *Leys* prescrivono (pagg. 340 e 354) che ciascun couplet riproduca alla sua fine tutta le rime del *respos*, la nostra *dansa* ne riproduce una sola, all' ultimo verso di ciascuna stanza. Inoltre, secondo le *Leys* (I, 340 e 354) nella *dansa* la *tornada* deve, in quanto alle rime, rispondere perfettamenta al *respos:* mentre noi qui troviamo che la *tornada* serba una sola rima del *respos*.

Colla poesia di Giacomo II pubblico il relativo commento di Arnaldo: non già perchè esso possa gran fatto illustrare i punti oscuri

[1] Allo stesso l'attribuì il sig[r] Menéndez Pelayo (ib.). (Cfr. Chabaneau, *Biographies des troubadours (Hist. générale de Languedoc,* t. IX, p. 361.).

nel testo di quella, essendo semplicemente una lunga e noiosa disquisizione scolastica: ma sì solo in grazia della fama dell' eretico autore, che coglie anche quest' occasione per dimostrarsi fiero oppositore dei Papi, e in grazia delle relazioni intime che egli ebbe col re poeta.

Pongo fine a queste poche parole d'introduzione col dichiarare che lascio intatte le deviazioni grafiche del copista, poichè esse non arrecano alcuna deviazione di senso e lasciano d'altra parte scorgere evidente la lezione giusta.

Cesare DE LOLLIS.

Incipit dancia illustris regis Aragonum cum comento domestici servi ejus.

Mayre de Deu e fylha,
Verge humil e bela,
Vostra nau vos apela
Que l'aydetz, quar perylha.

COMENTUM

Omnes catholici presides, sive presint in temporalibus, aut in spiritualibus, vel virisque, majorem sue sollicitudinis partem ad hoc applicare debent, ut periclitationes christiane religionis attente considerent et ferventer avertant. Quod si nequiverint eas propellere viribus sue auctoritatis, tenentur saltem postulationibus piis et orationibus assiduis exclamare, ut virtute celestis Jherusalem pericula compescantur. Proinde Psalmista, loquens in persona catholicorum omnium presidum, videns in spiritu pericula supradicta, sic ait: *Super flumina Babilonis,* id est super mortales populos hujus confuse vite, *sedimus,* scilicet presidentie dignitate vel auctoritate, *et flevimus dum recordaremur tui, Syon,* id est dum reduceremus ad memoriam statum altitudinis spiritualis, a qua vidimus te nunc miserabiliter recidisse. Preses ergo catholicus qui edidit carmen istud, informatus predictis, deplorat in spiritu ruinam perfectionis, ad quam populus christianus ex titulo proprio deputatur, et exprimit hanc ruinam sub metaphora navis periclitantis; et, ut inspiratus, consonat cum scriptura divina, que naufragium religionis catholice quod nunc agitur predixit sub figura cujusdam ystorie penultimo actuum, ubi ad literam dicitur quod prora quidem navis fixa manebat immobilis, pupis vero solvebatur a vi maris. Nam primitiva ecclesia tam fixa fuit in litore, scilicet Christo Jhesu, quod immobilis permanebat in altitudine vite spiritualis: nunc vero postrema pars navis, scilicet ecclesie militantis, soluitur a vi

maris, hoc est fluctuum mundanorum. Actor igitur in premisso exordio carminis, pie comemorans et catholice quod in toto collegio superne Jherusalem sola virgo virginum attulit electorum collegio vel ecclesie militanti salutem eternam, votum catholice supplicationis in persona omnium electorum super necessitate predicta dirigit ad eandem sub talibus verbis dicens : *Mayre de deu,* etc. : in quibus innuit aperte quod multitudo cunctorum qui diligunt puritatem religionis Christi, per quos principaliter ipsius id est Christi ecclesia designatur, invocat eam, ut ecclesie periclitanti succurrat, ut navi sue : quam dicit ipsius esse convenienter, tum quia super filium ejus, tanquam super carinam totam construitur ; unde, sicut carina est sua, sic etiam tota navis ; tum quoniam ipsa est stella maris que suo splendore ac firmitate dirigit navigantes in ipsa navi.

Perylhan vay en l'onda
D'aquest mon per tempesta.
El ñauchier nos n'a cura,
E tant fortuna l'onda[1]
Que nulls noy leva testa,
E l'aura qu'ès escura[2].
E s'ayso gayre dura,
Vostra nau es perduda,
Si per la vostr' ajuda
No troba port o ylha.

COMENTUM

In hoc secundo versu carminis incipit actor aperire intentum suum circa parabolam jam propositam, dicens quod navis predicta, scilicet ecclesie militantis, periclitatur in unda presentis mundi. Et intendit per undam altitudinem fluentis prosperitatis, in qua, ut exprimit subsequenter, quatuor sunt periclitationis cause primarie : prima scilicet tempestas, per quam designatur inordinatus motus sublimium, scilicet prelatorum et principum, qui tam effectibus quam affectibus nimis deordinantur a puritate religionis Christi ; secunda vero est negligentia gubernatoris, scilicet presidis generalis ; tertia est procella

[1] Cod. *la onda.*

[2] [Sur cet emploi explétif de *que,* qu'on remarque ici, et dont les exemples ne sont pas rares dans les textes provençaux et catalans, voy. **Mussafia,** ***die Catalanische metrische Version der sieben weisen Meister,*** p. 96, note sur le v. 1267; et cf. ***Revue,*** IX, 196, note sur le v. 2624 de la ***Croisade albigeoise.***]

tam fervens quod vertigine prosternit eos qui feruntur in navi, per quam designatur sollicitudo terrene cupiditatis que mentes omnium catholicorum perturbat et prohibet sursum ferri; quarta vero est obscuritas aeris, per quam ignorantia designatur, ex predictis proveniens in tota ecclesia: juxta illud Psalmiste: *Nescierunt neque intellexerunt, in tenebris ambulant,* etc. Loquens igitur virgini preses jam dictus concludit in isto versu quod si predicte cause periclitationis diu duraverint, navis periculum non evadet, nisi taliter virgo subveniat, vel quod ducatur ad portum scilicet quietis eterne, vel quod dirigatur ad insulam, scilicet remedii temporalis.

Nau, leyn, vexel o barcha,
Parlan en ver lenguatge,
Devem tuyt ben entendre
Que signifiquet l'archa,
On l'umanal lynatge
Plac a Deus tot compendre,
Per complir et atendre
So que ja promes era,
Que d'aquell restaurera
El cel manta seylha[1].

COMENTUM

In hoc tercio versu metaphoram sive parabolam navis exponit, quam in premissis versibus introduxit, intendens quod per vasa quibus maria vel flumina permeantur, apertissime designatur ecclesia militans: ideo quidem figurata fuit per archam, in qua placuit altissimo, tempore diluvii, conservare genus humanum, ad promissionem implendam, quam in sua providentia fecerat de reparatione casus angelici.

La nau es carregada
E de son port se lunha,
Quar trop greu vent la forsa;
E es mal amarinada[2],
Tant que negu noy punha
Cossi la nau estorsa.

[1] [Pour *sezilha* (siège) = Rayn. *cezelha.*]

[2] [*Amarinar.* Guarnir, armar una nau de tot lo necessari. *Navim instruere.* (Labernia.)]

Ha com fort tresorsa[1],
Que pels timons nos guia,
Ni fay la dreta via
Sol una pauca mylha.

COMENTUM

Postquam expressit actor causas primarias et quasi remotas periculi supradicti, jam hic ad pleniorem expressionem subjungit causas proximas sive immediatas, intendens quod navis ecclesie periclitatur immediate, propter quatuor adversitates quas patitur: quarum prima est mimia repletio qua gravatur et nimis submergitur. Sicut enim navis nimis honusta profundatur in fluctibus, sic ecclesia Christi nimis temporalibus honerata demergitur, et ab altitudine vite spiritualis ad yma tendit fluctuum mundanorum, et a puritate spiritualis justicie ad feces iniquitatis; dicente Psalmista: *Prodiit ex adipe iniquitas, transierunt in affectum cordis*. Secunda est notabilis elongatio a portu salutis. Portus enim, in quo navis ecclesie salva manet, est observantia mandatorum Christi: propter quod Ysaias hec omnia in spiritu previdens aiebat: *utinam attendisses mandata mea! facta fuisset pax tua sicut gurgitis maris*. Ab hac autem observantia nimis discessit ecclesia militans et in tantum, ut ydiotis jam pateat quod in omni statu fere jam est sicut populus sic sacerdos in omni amplexu temporalis jocunditatis. Tercia est nimius flatus venti: nam moderatus est bonus et dirigit ad portum salutis, dicente Psalmista: *Spiritus tuus bonus deducet me in*

[1] Questo verso è evidentemente guasto, perchè monco in una sillaba e non ben chiaro nel senso. Una ingegnosa congettura, comunicatami dall' illustre Prof^r Chabaneau, corregerebbe l'uno e l'altro difetto: confortato egli dalla forma *vexel* = *vaissel* nel v. 15, vedrebbe nel *tre-* di *tresorsa* un *trai*, e restituirebbe: *trai ves orsa*, o qualcosa di simile *. Io, rassegnandomi alla lacuna di una sillaba, che non saprei davvero come colmare, vedrei più volentieri nel *tresorsa* la terza persona sing. ind. del verbo marinaresco *orsar* (it. *orzare*) in composizione con un *tres* (trans) de significato superlativo: ma mi rende ostica una tal congettura la presenza di quel *fort*, che già contiene in sè solo un grande valore intensivo. Ad ogni modo, lascio il verso qual' è nel codice: tanto più che un senso all' ingrosso ne risulta: la nave anzichè andare per la diritta via, orza, piega cioè violentemente a sinistra.

* [*trai as orsa? trai es orsa*? Dans ce dernier cas, on aurait affaire au verbe et non plus au substantif. L'un et l'autre ont existé en provençal comme en catalan. **Voy.** chez Diez, sous *orza*, le vers de Raimon Feraud, cité d'après Raynouard, et que ce dernier n'avait pas compris. — C. C.]

terram rectam; immoderatus autem divertit a via recta: appetitus autem prelationis propter fructum animarum et gloriam Christi est ventus moderatus, set appetitus ejus propter gloriam mundi et pompam seculi est ventus immoderatus. Quarta est gubernationis ineptitudo proveniens a negligentia vel torpore nautarum, propter que temones congrue non disponunt, nec utiliter movent, nec rectificant sapienter, set fluitare seu vacillare permittunt. Sic in ecclesia militanti, quia gubernatores videlicet sacerdotes summi vacillare permittunt precones evangelice veritatis cunctosque ministros graduum diversorum ecclesie, cogitur ipsa nimis exorbitare tantum, ut exprimit actor iste, quod per spacium unius miliaris, hoc est per semitam unius virtutis, non prosequitur viam rectam: quoniam omnes illi qui gerere debuissent in manibus suis lucernas ardentes operibus virtuosis gerunt in eis patenter fuliginosos cachabos viciorum.

Mayre, tum dona forsa
Contra ma leugeria,
Em garda de la via
De peccat quens exylha.

COMENTUM

Quum in premissis oravit matrem vere salutis pro remedio salutari totius ecclesie, tanquam pro bono comuni, jam in hoc postremo versiculo, sicut intendens privato bono, post piam sollicitudinem de comuni, votum supplicationis contrahit ad se ipsum; et postulat ut ab omni levitate, per quam tota predicta navis exulat in erroris devium seu peccatum, dignetur eundem, ut mater misericordie, preservare, conferendo virtutem.

EXPLICIT DANCIA CUM COMENTO. DEO GRACIAS.

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(Suite[1]*)*

XVII

En offrant ces études sur le rouergat à la *Revue des langues romanes,* nous n'avons pas entendu nous poser en philologue érudit, mais nous présenter simplement comme un observateur consciencieux et exact de *faits* philologiques plus ou moins intéressants et inédits offerts par notre patois maternel, que nous pratiquons journellement depuis bientôt soixante ans, et qui doit par conséquent nous être familier.

Et cependant cette prétention, quoique modeste, serait encore au-dessus de notre mérite et ne serait aucunement justifiée par notre œuvre, s'il fallait accepter sans appel les condamnations que la *Romania,* avec l'autorité incontestable qui lui appartient, prononce contre chacune de nos humbles *Notes*, dès qu'elle voit le jour. Il fallait dès lors renoncer à la continuation d'un travail reconnu mauvais, ou essayer de convaincre nos lecteurs que ceux qui l'ont jugé si défavorablement pourraient bien s'être trompés une fois dans leur vie. A tort ou à raison, c'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés ; mais ce plaidoyer *pro domo suâ* ne sera pas long, qu'on se rassure.

Quand je publiai, il y a huit ans, mes *Études de philologie et de linguistique aveyronnaises* dans un modeste recueil de Rodez, ce petit ouvrage me valut les encouragements et les éloges de M. Paul Meyer, qui poussa la gracieuseté jusqu'à m'écrire à ce propos une lettre vraiment aimable. Dans un article bibliographique de sa revue (*Romania,* t. IX), il déclarait que, « à part quelques lacunes dans l'information », mon opuscule contenait d'« excellents aperçus, dont quelques-uns pourraient devenir le point de départ de très-intéressants mémoires. »

[1] Voir la *Revue* de juillet 1885.

Depuis, j'ai profité de l'hospitalité de la *Revue des langues romanes* pour donner une suite à ce premier essai, et tâcher de tirer de mes *excellents aperçus* les *très-intéressants mémoires* dont l'éminent romaniste y avait découvert le germe. Et voilà que ma tentative, loin de m'attirer son approbation, comme il était naturel de l'espérer, a appelé sur moi toutes ses rigueurs. Cependant, alors qu'il ne trouvait guère qu'à louer dans mon premier travail, c'est sans doute qu'il me reconnaissait une certaine compétence philologique; l'aurais-je donc perdue tout à coup? Auteur des *Études de phil. et de ling. aveyronnaises,* parues à Rodez en 1879, j'étais jugé digne par M. Paul Meyer d'être loué et encouragé par lui avec une chaleureuse bienveillance; auteur des *Notes de philologie rouergate* en cours de publication dans cette *Revue,* je ne suis plus à ses yeux qu'un *ignorant,* il ne me mâche pas le mot, ignorant, dit-il, des premiers rudiments de la philologie romane.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Les observations nouvelles que je présente, les faits inconnus que je signale, les solutions originales que je propose, tout cela, affirme M. Meyer, n'est que parfaitement ridicule; rien de tout cela, à son dire, ne mérite d'être sérieusement discuté, et c'est en haussant les épaules et en me décochant des sarcasmes qu'il croit acquitter suffisamment les obligations de la critique à mon égard. Et je n'ai pas seulement perdu l'estime scientifique de l'illustre provençaliste, il est clair que j'ai perdu sa bienveillance encore davantage. Un tel revirement est une énigme dont je renonce à trouver le mot, et je repousse comme une mauvaise et sotte pensée l'idée qui me viendrait d'avoir pu désobliger un savant d'un ordre aussi élevé en me permettant de signaler dans son œuvre quelques erreurs de peu d'importance, ou ce qui me paraissait tel (ce que je fis d'ailleurs en usant à son égard des formes de discussion les plus courtoises et de toute la déférence qu'un maître de la science est en droit d'attendre d'un simple ouvrier scientifique).

Dans ses objurgations, où il me prodigue, sous toutes les

formes et les moins bénignes, le reproche d'ignorer le premier mot de mon sujet, sans qu'il daigne, le plus souvent, dire en quoi ni pourquoi, M. Paul Meyer semble se complaire particulièrement à me traiter de « philologue amateur. » Philologue amateur, soit, je ne m'en défends pas; mais y a-t-il là une preuve suffisante du manque de valeur de mes connaissances et de mes travaux ?

M. Paul Meyer voudra bien me permettre de lui dire qu'il aurait dû réfléchir d'abord à une chose, c'est que la science qu'il enseigne et avec une si grande supériorité, et à laquelle il doit sa renommée et sa fortune scientifiques, c'est que la philologie romane a eu pour inventeur et créateur un certain M. Raynouard, qui n'était lui-même qu'un philologue amateur, qui ne possédait pas l'ombre d'un brevet octroyé par l'École des chartes, qui par état était magistrat (comme je suis agriculteur), et qui ne romanisait qu'à temps perdu. M. Meyer choisit d'ailleurs mal son heure pour faire une épithète de mépris de ce nom d'*amateur*. En effet, quel est le médecin qui possède en ce moment la renommée la plus étendue et la plus retentissante ? — M. Pasteur, sans nul doute. Et M. Pasteur n'est pas docteur en médecine, pas même officier de santé : ce n'est qu'un médecin amateur. Et le plus grand ingénieur de l'époque et de tous les temps, « le grand Français », le grand perceur d'isthmes, il n'est sorti ni de l'école polytechnique, ni de l'école de St-Étienne, ni d'aucune école spéciale; cet ingénieur immense n'a pas le moindre brevet d'ingénieur en poche : ce n'est qu'un ingénieur amateur !

Une très-vieille expérience a établi que, soit dans les sciences, soit dans les arts et les lettres, le moulage uniforme et rigide auquel on soumet les intelligences, dans les écoles, peut bien former d'excellents professeurs, d'habiles praticiens, des hommes de talent, mais qu'il tue essentiellement l'esprit d'invention. Qu'on ne méprise donc pas les *autodidactes*. D'ailleurs aucune branche des connaissances humaines n'a en ce moment un plus grand besoin de cette classe de travailleurs que la philologie. En effet, où sont les philologues de profession qui pourront s'arracher à leurs chaires et à leurs bibliothèques pour s'en aller au milieu des peuplades sauvages,

barbares ou soi-disant civilisées, étudier sur le vif la physiologie des idiomes locaux, de ces patois qui, à la différence des grandes langues écrites, sont nés et continuent à vivre et à évoluer d'une manière purement *naturelle,* spontanée, sans mélange d'éléments artificiels introduits par la culture, et dont la source est quelquefois et plus haute et plus pure que celle de ces grandes langues congénères dont on a si souvent le tort de les juger issus?

En vérité, ce ne sont guère que des philologues amateurs, — par profession missionnaires, pionniers, voyageurs, ministres du culte, maîtres d'école de village, notaires, médecins, cultivateurs, etc., — qui se trouveront en position de recueillir ces documents de linguistique vivante qu'on ne peut obtenir que de la bouche même des indigènes. Peut-on, pour ce faire, compter sur des érudits qui n'opèrent qu'en chambre et sur des parchemins?

Ainsi le zèle désintéressé des philologues amateurs est digne de tous les encouragements, et, si M. Paul Meyer leur refuse les siens.... ma foi, il a tort. Sans doute il faut exiger qu'avant de se mettre à la besogne, ils se soient suffisamment initiés à la connaissance et au maniement de leurs outils, c'est-à-dire qu'ils ne soient pas étrangers aux principes de la philologie scientifique, et qu'ils soient suffisamment imprégnés de ses méthodes. Mais aurions-nous, pour notre part, négligé de nous munir de cet indispensable bagage avant d'entrer en campagne? M. Paul Meyer ne le pensait pas, quand il appréciait nos *Études.* Un de ses collègues du Collége de France et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un grand linguiste et philologue, lui aussi, l'illustre directeur de nos *Archives nationales,* M. Alfred Maury, pour tout dire en un mot, exprimait une opinion semblable au sujet de ce même travail. Voici, d'après l'*Officiel* du 24 septembre 1879, en quels termes il le présentait de ma part à ses collègues de l'Académie:

«M. Alfred Maury, dit le journal précité, offre au nom de l'auteur, M. Durand, psychologue et physiologiste distingué, la première partie d'un travail intitulé: *Études de philologie et de linguistique aveyronnaises.* Originaire du Rouergue, M. Durand s'est attaché à l'examen des noms de famille et des

noms de lieu du département de l'Aveyron. Il a mis en lumière des rapprochements intéressants et quelques vues neuves. Sans doute plusieurs étymologies proposées sont contestables, mais la méthode générale est satisfaisante, les données sont pour la plupart judicieusement réunies; l'auteur montre qu'il est au courant des procédés et des résultats les plus récents de la critique philologique. Son travail mérite les encouragements de l'Académie. »

Les témoignages que m'ont donnés à ce même propos les philologues d'Allemagne n'étaient pas moins flatteurs. J'ai négligé d'en faire collection; mais un ouvrage récent que l'auteur, un savant bien connu, a eu l'attention de me communiquer, *Geschichte der Geogr. Namenkunde* (Leipz. Fr. Brandstetter, Ostern, 1886), par le Dr J.-J. Egli, professeur à l'Université de Zurich, m'apporte un long compte rendu de mes *Etudes,* qui débute ainsi : « Aus das Rouergat, das « Patois » im Gebiet des Aveyron, hat einen kundigen Vertreter gefunden. J.-P. Durand will, etc. »

Ce qu'en 1879 je possédais de compétence philologique de l'aveu de M. P. Meyer, je ne l'ai point perdu depuis; je l'ai plutôt accru en profitant notamment des critiques sérieuses et raisonnées que l'écrivain de la *Romania,* alors ami, fit de mon premier essai. La Société pour l'étude des langues romanes a dû en juger ainsi pour avoir, au dernier Concours de Montpellier, accordé son prix de philologie à mes *Notes* en cours de publication dans son recueil. Enfin je me dis que, si je ne servais aux lecteurs de la *Revue* que des inepties et des calembredaines, comme le prétend M. Meyer, les directeurs de ce périodique ne m'eussent pas engagé gracieusement et à plusieurs reprises à y reprendre ma collaboration.

Cela dit, — et pardon si l'odieux moi a tant de place dans ce qui précède, — je reprends le manche de ma charrue philologique, décidé à pousser consciencieusement mon sillon *sans regarder en arrière.*

Notre rouergat vivant possède quelques substantifs masculins de forme hétéroclite se terminant par un *o* atone et fermé (*estrech*), qui me paraissent dignes d'attention. Ces mots, les

voici, mais orthographiés comme j'orthographie invariablement ma langue natale, c'est-à-dire comme on l'orthographiait jusqu'au moment où elle a cessé d'avoir une existence littéraire officielle, et non en recourant au système phonographique français, comme on le fait aujourd'hui, bien qu'il ne s'adapte que très-mal à notre phonétique. Toutefois, pour aider ceux qui ne savent pas lire, c'est-à-dire prononcer correctement, la véritable écriture provençale, je donne entre parenthèse une transcription de ces mots d'après la mode du jour :

Aspargo (*aspárgou*), asperge.

Basco (*Báscou*), Basque.

Caraco (*Carácou*), sobriquet donné par les Ruthénois aux maquignons espagnols qui fréquentent en grand nombre les foires de Rodez. Ce mot n'est autre que le juron familier de ces étrangers, dans lequel le *c* dur a été substitué au *j* castillan, qui n'existe pas dans notre alphabet.

Casco (*cáscou*), casque.

Cocarro (*coucárrou*), expression injurieuse qu'on peut rendre en français par vieux gueux, vieux libertin.

Flasco (*fláscou*), flacon.

Jomarro (*joumárrou*), jumart.

Moro (*Mórou*), More.

Ces huit vocables, qui ne sont peut-être pas les seuls de leur catégorie, sont apparemment, et certainement pour quelques-uns, une importation de *tra los montes*. Eh bien ! ils ont ceci de très-intéressant pour la philologie : ils attestent que le prétendu *o* des désinences féminines de l'orthographe félibresque ne se confond pas du tout, pour l'oreille provençale vierge d'éducation française, avec l'*o* des autres langues romanes, leur *o* ouvert, ainsi qu'est toujours celui de l'espagnol. C'est qu'en effet, cet *o* de mauvais aloi n'est point un vrai *o*, mais un *a*, un *a* primitif modifié, un *a estrech*, un *a* fermé, comme je me tue en vain à le faire comprendre. Aussi, quand les Espagnols nous disent, parlant leur langue, *Basco, carajo, casco, flasco, Moro*, l'auditeur rouergat n'entend-il pas la voyelle désinentielle de ces mots espagnols masculins comme il entend la désinence caractéristique des féminins de son propre idiome ; non, puisqu'il la convertit sans hésiter en *o* fermé provençal, en *u* espagnol, en *ou* français, et nullement en *a*

fermé provençal, exprimé de nos jours par le signe *o*. Donc j'ai bien raison de soutenir que cette graphie est vicieuse.

Voyez ce qui arriverait si nous interprétions l'*o* atone espagnol comme l'*o* atone de la graphie de nos écrivains patois : L'*a* atone, mais toujours ouvert, du castillan, de l'italien et de Montpellier, étant un son étranger à notre alphabet parlé, nous le convertissons, nous le transposons d'instinct et d'emblée en notre *a* fermé. Si cependant cet *a* fermé se confondait pour nos gens du Rouergue (et je pourrais dire de la généralité des pays d'oc) avec l'*o* ouvert espagnol, ils ne devraient pas faire de différence entre les deux noms propres espagnols *Francisco* et *Francisca;* ils devraient, en se les assimilant, les résoudre en un seul et même mot. Mais il n'en est rien : nous ne faisons pas un féminin provençal du masculin espagnol *Francisco,* nous le différencions du nom de femme correspondant en donnant à son *o* terminal le son de notre *o* fermé, et en donnant le son de notre *a* fermé à l'*a* terminal de *Francisca.*

J'ai eu dans ma famille deux personnes d'origine étrangère et parlant couramment les principales langues de l'Europe, mais qui n'avaient aucune idée de philologie, et surtout de philologie provençale. S'étant fixées avec moi dans l'Aveyron, habitant la campagne et ayant affaire journellement avec des paysans qui ne parlaient et ne comprenaient absolument que l'idiome local, on avait dû se décider à apprendre encore une nouvelle langue, à apprendre le rouergat rustique, et on y avait réussi tant bien que mal. Ce fut pour moi l'occasion de faire une observation curieuse. Dans la bouche de mes polyglottes, tous nos *a* fermés se transformaient en autant d'*a* ouverts; et quand je demandais la raison de cette substitution, on me répondait qu'on ne tenait pas à imiter la « mauvaise » prononciation de notre patois, que la voyelle en question était un *a* (l'*a* français) « dégénéré », et qu'il semblait naturel de remplacer ce son corrompu par le son « véritable. »

Pour terminer sur ce sujet, réglons en passant une question de priorité soulevée, il y a quelques années, dans une revue spéciale, touchant l'identification de l'*o estrech* de l'alphabet provençal classique avec l'*ou* de la graphie provençale actuelle.

En rendant compte de mes *Etudes,* à propos d'un chapitre où cette identification se trouve attestée et démontrée, un célèbre critique, il est inutile de le nommer, revendiquait pour lui l'honneur de cette découverte.

Si découverte il y a en ceci, le mérite en est bien mince, car la vérité en question sautera aux yeux de quiconque, sachant nos patois, aura sous les yeux les listes d'exemples contrastés d'*o larc* et d'*o estrech* données dans le *Donat Provençal* et dans les *Lois d'Amour*. Si cette constatation méritait le nom de découverte, nous aurions été l'heureux inventeur de la chose dès une époque où celui qui se prétend tel n'était assurément pas né encore à la vie philologique, c'est-à-dire il y a près de quarante ans. En 1849, je publiais à la librairie du *Siècle,* rue du Croissant, 16, à Paris, un opuscule intitulé: *Petit Catéchisme politique et social, ou la République et le Socialisme mis à la portée de tout le monde* (honni soit qui mal y pense). Ayant eu l'occasion d'y citer un de nos proverbes patois indiquant l'aversion de nos paysans du Midi pour l'association, voici comment je l'orthographiai:

Un ase de mitat
Es totjorn mal bastat.

Je m'étais bien gardé d'écrire *toutjourn*, que je considérais déjà alors comme un barbarisme orthographique; et je m'étais préservé avec non moins de soin et de scrupule de rendre l'*a* fermé (le premier *a* de *bastat* est un *a* fermé dans le rouergat) par le signe *o*, ce qui m'était non moins odieux. A cette époque, en effet, j'avais lu les *Leys d'Amors,* et cela m'avait suffi.

Dans l'une de ces *Notes*, j'ai fait observer que le nom du peuple de ma province, qui se rencontre dans *Flamenca,* y avait été mal lu par le traducteur, M. P. Meyer, qui l'avait transcrit *Rosengas* pour *Rosergas,* et l'avait laissé en blanc dans la traduction, sans doute faute de l'avoir compris. J'ajoutais que cependant *rosengas* par *n* pourrait, à la rigueur, être une variante dialectale de *rosergas* par *r,* à l'instar de doublets analogues, que j'indiquais. M. P. M. parut prendre assez mal mon observation; il répondit très-sèchement qu'il n'y

avait pas à s'arrêter aux critiques que je faisais d'une leçon prétendue fautive quand, disait-il, je prenais soin en même temps de démontrer sa correction.

Non, je n'ai pas été aussi absurde que cela. Après comme avant, je crois que M. P. M. a mal lu le mot transcrit par *Rosengas,* et qu'il a pris dans ce mot un *r* pour un *n;* mais j'admets en même temps la possibilité théorique de la coexistence de cette forme à côté de celle de *Rosergas.* Mais cette variante, *théoriquement possible,* existe-t-elle *en fait* quelque part? Je l'ignore, et M. P. M., dont l'érudition est si vaste, aurait dû nous signaler ne serait-ce qu'un autre texte, un seul, mais authentique, venant confirmer sur le point en question celui de *Flamenca* tel qu'il a été lu et transcrit par lui. Il n'en a rien fait; il ne nous a point fourni cette preuve, et n'a pas voulu convenir non plus que *Rosergas* et *Rosengas* étaient pour lui également énigmatiques.

Cependant ce n'était pas pour le plaisir de prendre le grand savoir de M. P. M. en défaut que j'avais relevé chez lui une aussi petite faute; c'était pour expliquer cette défaillance par l'étrangeté d'une désinence ethnomonique, *as,* qui ne se rencontre, à ma connaissance, que dans deux cas, dans *Auvernhas* (Auvergnat) et *Rosergas* (Rouergat), et qui me semblait demander une glose. Et dans ma glose j'exposais que les deux noms de peuple ci-dessus étaient deux péjoratifs formés de deux primitifs, *auvernhe* et *rosergue,* usités d'abord comme adjectifs avant d'être pris substantivement et d'être exclusivement employés comme noms de province. A ces adjectifs substantifiés on avait imaginé d'ajouter le suffixe *as* pour en tirer deux nouveaux adjectifs destinés à remplacer comme tels les deux premiers.

Constatons en passant, et sans nous y arrêter, que cette vue neuve et d'un certain intérêt n'a pas même été mentionnée par M. P. M., tout entier au soin de défendre la pureté de son texte, et arrivons maintenant à ce qui fait l'objet de ce rappel de notre dissertation sur *Rosergue* et *Rosergas.* Il s'agit d'une doublure locale du premier de ces deux mots, que notre ami M. Roque-Ferrier nous a fait connaître. Le mot dont il s'agit est *rudergue;* on s'en sert à Lodève pour désigner le vent du nord, c'est-à-dire le vent qui souffle du Rouergue.

Ainsi dans cette localité, où le département de l'Hérault confine à celui de l'Aveyron, on dit en patois *lo ven rudergue,* pour vent du nord, comme on y dit *lo ven mari,* pour vent du sud. Ce mot *rudergue* est un adjectif, comme l'était primitivement *rosergue.*

Il est intéressant de se demander quelle est la relation morphologique de ces deux mots. Ils sont évidemment issus l'un et l'autre du prototype latin *rutenicus,* mais par deux lignes distinctes, qui se caractérisent, l'une par la conservation de l'*u* latin du radical *ruten* dans l'*u* provençal de *rudergue,* l'autre par le changement de cet *u* en *o.*

Rudergue est le frère jumeau d'un *rodergue* qu'on doit rencontrer dans les plus anciens textes provençaux, mais dont, quoi qu'il en soit, l'existence n'est pas douteuse comme le père obligé de *rosergue,* père lui-même de *roergue.*

Faisons remarquer enfin que cette forme lutévoise de *rudergue* atteste que les appellations affectées à désigner une population ou une localité sont sujettes, ainsi que tous les mots de la langue, à varier morphologiquement suivant le génie de ses différents dialectes, et que par conséquent, pour faire reste de raison à M. P. M., si le prototype *rutenicus* de notre adjectif ethnique a pu prendre chez les Lutévois une autre forme romane que chez les Ruthénois, il se pourrait qu'il en eût revêtu encore d'autres chez nos autres voisins, les Albigeois, les Caduriens, les Auvergnats, les Gévaudanois, les Cévenols, et notamment celle de *rodengue* ou *rosengue,* ou *rosenge,* l'analogue de *dimenge, monge, canonge,* ces variantes de *dimergue, morgue, canorgue.* Mais, encore une fois, il resterait à établir la réalité du fait.

Post-scriptum. — M. C. Chabaneau ayant bien voulu, à propos de la *Note* ci-dessus communiquée en épreuves, m'adresser quelques critiques, ce dont je lui suis très-reconnaissant, au lieu de modifier mon texte en conséquence, j'ai cru mieux faire de le laisser tel quel, et de le faire suivre des observations de ce savant. Je n'éprouve aucunement le besoin de cacher au lecteur les lacunes de mon éducation philologique ; mais ce besoin existerait-il en moi qu'il ne prévaudrait pas contre mon désir d'éclairer de tout le jour possible les

questions étudiées dans ces articles, et par conséquent de faire entendre mes contradicteurs, alors surtout que leur parole est des plus autorisées et des plus instructives.

« L'*u* latin, m'écrit M. Chabaneau, selon qu'il était bref ou long, a donné, dans le roman des Gaules (français et provençal), un produit différent : *ŭ* a conservé le son latin propre à cette lettre (*ou*), qui est l'*o* fermé provençal (*estreit*), *ū* est devenu le son nouveau que nous figurons *u* (= *ü* allemand). Cela constamment. Par conséquent, *rŭtenicum* n'a pas pu se bifurquer en rudergue d'une part, rodergue de l'autre. *Rŭtenicum* a donné nécessairement Rodergue. Mais le son de l'*o* estreit (quelle que soit son origine, *ō* ou *ŭ*) ayant une tendance à passer à l'*ü*, ainsi qu'on le voit dans *lu* = *lo*, *lur* = *lor*, *sufrir* = *sofrir*, etc., *Rodergue* a pu, sur un certain territoire, devenir Rudergue. Voilà ce que j'ai voulu vous faire remarquer, vous laissant libre, bien entendu, d'accepter ou de rejeter mon explication, et par conséquent vous laissant aussi le soin de modifier votre rédaction pour la mettre d'accord, le cas échéant, avec la vue nouvelle que je vous propose. — Nouvelle, il faut s'entendre ; elle ne l'est point. Rien, en effet, n'est plus universellement reconnu et admis, dans la phonétique romane, que ce double traitement de l'*u* latin, et que la rigueur avec laquelle il a été appliqué.

» La même chose, *mais en sens inverse*, a eu lieu pour l'*i*, qui, long, a conservé le son propre ; bref, est devenu *é* fermé.

» Vous êtes averti : dire que *Rutenicus* s'est bifurqué en *rudergue-rodergue*, c'est dire une hérésie. Cela, je le sais bien, n'est pas pour effrayer un libre-penseur comme vous. L'essentiel est que vous ne vous décidiez qu'en parfaite connaissance de cause. »

Si j'ai commis une hérésie scientifique, c'est-à-dire si j'ai méconnu une vérité rigoureusement établie et universellement admise, je me rétracte avec une bonne foi, une bonne volonté et un empressement dont M. C. n'aurait point dû douter. Pour libre-penseur que je sois, je ne marchande mon obéissance qu'à l'orthodoxie qui ne se recommande que du principe d'autorité, — et à cet égard je soupçonne M. C. de sentir le fagot tout autant que moi ; — mais je suis l'esclave

de la *droite doctrine* véritable, celle dont les dogmes sont exclusivement fondés sur l'observation et le raisonnement.

Ainsi, c'est bien entendu, *rudergue* n'est pas le collatéral de *rodergue,* comme je l'ai cru ; il en est le descendant, cela en vertu de la loi de transformation phonétique magistralement formulée ci-dessus. Cependant, en même temps que je fais cet acte de soumission, je demande à exposer à M. C., et aux autres romanistes compétents, quelques timides objections, quelques derniers doutes qui pèsent encore sur ma conscience. Comme la question est complexe et a des nuances assez délicates, j'aurai besoin de toute l'attention du lecteur.

On pose donc en principe que l'*u* bref et l'*u* long du latin se retrouvent dans le provençal : le premier, sous un nouveau signe, l'*o,* mais sans changement de son, c'est-à-dire avec le son de l'*ou* français, de l'*u* italien, espagnol, allemand, et de l'*oo* anglais ; le second, avec son signe propre conservé, mais ayant un son nouveau, celui que les Allemands expriment par *ü,* et les Français par un simple *u.* Exemple : de *pŭto* et *pūteo,* notre gallo-roman du Midi a fait respectivement *póde* et *pude.* Ce point de départ accepté, bien que sous réserves, je note d'abord qu'une telle loi, quoique donnée par M. C. comme constante, absolue, souffre néanmoins, de son propre aveu, des exceptions. C'est ainsi qu'il dit : « *Rŭtenicum* a donné nécessairement Rodergue ; mais, comme le son de l'*o* estreit (quelle que soit son origine, *ō* ou *ŭ*) a une tendance à passer à l'*ü*, *Rodergue* a pu, sur un certain territoire, devenir R*u*dergue. »

L'exception à la règle est reconnue ; mais quelle en est l'origine ? Ainsi, d'où procède la forme exceptionnelle r*u*dergue ? Est-ce directement du prototype commun *rutenicum,* ou de sa transformation première et régulière r*o*dergue ? Toute la question est là.

Eh bien, il me semble que, alors même que l'érudition romane aurait établi, pièces en main, que le prov. *u* (*ü*) = lat. *ŭ,* n'est apparu dans la littérature provençale que postérieurement à prov. *ó* = lat. *ŭ,* on ne serait pas autorisé pour cela à en conclure que le produit phonétique provençal *u* est un fruit consécutif de son congénère *ó*. En effet, la forme réputée anormale et consécutive pourrait avoir existé dans le

langage parlé depuis non moins de temps que la forme soi-disant normale et primitive, sans avoir pénétré dans la langue littéraire. M. C. sait beaucoup mieux que moi que nos patois méridionaux ont révélé dans le provençal de nombreuses particularités grammaticales, exiologiques et phonétiques, d'un archaïsme incontestable, qui cependant ne se montrent nulle part dans les écrits de la langue d'oc classique. Dès lors, pourquoi *rudergue* ne procéderait-il pas en ligne directe de *rutenicum* par un premier intermédiaire *rütenicum*, qui témoignerait de l'impression de la phonétique gauloise sur les sons du latin dès l'introduction de cette langue dans les Gaules?

Ce qui me paraît encore donner de la consistance à cette hypothèse, c'est que premièrement les doublets patois, offrant concurremment ces deux formes contraires en *ó* et en *u*, sont beaucoup plus nombreux que nos romanistes ne semblent le croire, et secondement, — et ceci est particulièrement remarquable, — qu'au lieu que les deux variantes aient des domaines géographiques distincts, elles se rencontrent au contraire sur les mêmes territoires et jusque dans le même hameau et dans la même maison, mais non toutefois dans les mêmes bouches, l'une servant de cachet au parler de la classe aisée, du riche, du maître, l'autre imprimant sa marque à la parole du pauvre, une marque de son infériorité sociale.

Et maintenant, une autre observation: ce n'est pas seulement la loi lat. *ŭ* = prov. *ó* qui se montre quelquefois en défaut (comme pour *rŭtenicum* donnant rudergue à côté de rodergue); la loi inverse, lat. *ū* = prov. *u* (ü), subit aussi des dérogations multiples; et tandis que, au doublet *rodergue — rudergue*, je n'ai pu en ajouter aucun autre comme exemple de la double transformation provençale de l'*ŭ* latin, je n'ai pas eu de peine à en réunir un certain nombre qui illustrent la diversité de traitement de l'*ū*, jusque dans les mêmes mots, où il se présente concurremment sous les espèces de l'*u* (*ü*) et de l'*ó* provençaux. Voici cette série, qui sans doute est loin d'être complète.

Nous ont donné,

Stūpire pour *spūtare (?)*: escupir *et* escopir;

Jūlianus: Juliá *et* Jolià;

Lūcta: lucha *et* locha;

Mŭstella: mustela *et* mostela;

Plŭma: pluma *et* ploma;

Spūmatoria: escumadoira *et* escomadoira.

Le changement de l'*o* primitif en *u*, constaté par M. Chabaneau, se montre dans beaucoup d'exemples et donne lieu à son tour à une série de doublets, dont je me contenterai de donner ici les quatre suivants comme spécimen :

cobrir — cubrir = *cooperire ;*

dorbir — durbir = *de-operire ;*

escobilier — escubilier = *scopiliarium* (tas de balayures) ;

office — uffice = *officium.*

Constatons que la forme en *u* est aristocratique et la forme en *ó* plébéienne. Il y a soixante ans, quand le patois était la langue usuelle de tout le monde, riches et pauvres, s'il arrivait à un enfant de bonne maison de dire plóma, lócha, etc., pour pluma, lucha, etc., il était repris sévèrement. « Es-tu donc un bouvier ou un berger pour parler ainsi? » lui disait-on.

Notre rouergat possède plusieurs catégories de ces curieux doublets à distinction sociale; j'en avais déjà signalé deux autres au commencement de ce travail. (*Notes* I et II.)

J.-P. Durand (de Gros).

(A suivre.)

VARIÉTÉS

EMBAISSO, EMBAISSOS

A l'occasion des termes *ambaissi, ambiorses* en lyonnais, sur lesquels M. Nizier du Puitspelu a appelé l'attention dans le dernier fascicule de la *Revue des langues romanes,* et qu'il considère avec quelque raison comme l'équivalent de nos *embaissos,* je me permets de hasarder une étymologie un peu différente de celles qui ont été proposées jusqu'ici par les divers auteurs qui se sont occupés de la matière. Sera-t-elle plus acceptable? C'est au lecteur à en juger.

Mais d'abord que faut-il entendre par *embaisso,* au pluriel *embaissos,* diminutif *embaisset?*

Ce mot, à s'en rapporter aux nombreux glossaires de la langue d'oc, renferme plusieurs sens et à première vue très-dissemblables

les uns des autres. Tous néanmoins, si l'on veut bien y regarder de près, se rapportent soit à l'objet dont on veut se défaire avec profit, soit aux moyens d'arriver à ce résultat, soit encore au prix stipulé pour l'obtenir plus facilement.

La première signification vise cette catégorie d'objets plus ou moins encombrants, c'est-à-dire tout l'attirail des denrées ou marchandises transportées primitivement à dos de mulet, comme le blé, la charge de bois, l'outre de vin, et aussi les mille engins d'emballage, cacolets, sacs, cordes, cabas, qu'on emploie à les contenir:

Yeu vole estre azégat d'un susari d'embaisso
Je veux être accommodé d'une outre en guise de suaire.

Une embaisso de legno, etc.
Laissas aqui touti vostre embaisso.

A la seconde, il faut rapporter ce qui a trait aux moyens employés, au parti à prendre, biais, tournure, embauchage, etc., pour amener le facile écoulement de ces denrées:

Eici lou pai pren l'embaisso men duro...
Vai, couneisse ben toun embaisso.

Le troisième sens s'applique à la tare ou déduction du prix de la marchandise :

I'aven tant d'embaisso...
Quatre lieuras d'embaisso.

Au pluriel, *embaissos* désigne plus particulièrement le châssis ou sorte de bât ouvert des deux côtés pour charrier les denrées, graines, vins, bois de chauffage, etc.

Mais tous, au propre et au figuré, rappellent involontairement à l'esprit ce qu'on nomme, dans le commerce et dans le monde de la finance, *l'écoulement* des valeurs et marchandises.

Or voilà que, d'autre part, M. L. Boucoiran, de Nimes, auteur d'un dictionnaire des idiomes méridionaux, très-estimé, nous apprend que les mots *embaisso, embausse, embat,* désignent un lieu bas, en pente, écarté, une sorte de voirie. Ce que dans le Rouergue on appelle *embalses,* n'est autre que le travers ou rocher du haut desquels on jette dans la rivière, en contre-bas, les immondices et matières inutiles de la localité attenante. On dit encore *s'es embalsat* pour «il s'est effondré.»

Enfin, nous savons que, dans presque toute la haute région des Cévennes, on désigne par le nom d'*abaisso,* le noisetier qui pousse au penchant des coteaux, et dont les baguettes entrelacées servent à construire le châssis destiné à porter la charge de bois sec, autrement dite *l'embaisso.*

Ne semble-t-il pas, dès lors, que ce dernier mot doit tout naturellement trouver son origine dans l'espagnol *en bayos*, ou dans le languedocien *abaisso*, *baisso*, qui a le même sens de bas, incliné, en pente glissante, lesquels viennent du latin du moyen âge *bassus*, avec un sens analogue? Or ce dernier n'a-t-il pas une parenté éloignée peut-être, mais réelle, avec *bessa*, *embessa* ou *envessa*, du latin *versare*, *inversare*? Étymologie pour étymologie, celle-ci ne peut-elle soutenir la comparaison avec celles déjà proposées et qui s'appuient ici sur le vieux mot latin *ambaxia*, commission, charge; là sur le vocable *impages*, cueilli par M. Mistral, dans Vitruve, avec le sens d'une traverse pour maintenir les montants d'une porte, autrement dire une imposte; ailleurs, enfin, sur le radical *bastum*, bât, comme le veut, non sans hésiter quelque peu, M. N. de Puitspelu, de Lyon, dont il essaye de tirer *imbastiare* pour en venir à *embaissa* et *embaissi*?

Encore un coup, je laisse aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* le soin de se prononcer.

Dr MAZEL.

Nimes, mars 1887.

GROLHI, GRAULA, EN LYONNAIS

A Lyon, un corbeau s'appelle une *graille*; à Craponne, *grôlhi*; à Mornant, à Yzeron, *graula, grola*. Cochard, dans son vocabulaire, donne la forme *grailli*. De même le prov. a *graula*, et le Gévaudan *graye* (pron. *gra-ye*).

Je crois que *graille*, *grailli*, *grôlhi*, viennent de *grac(u)la*, et *graula, grola*, de *gra(c)ula*.

Cette double formation, suivant que la post-tonique ou la consonne entre deux voyelles est tombée, a des exemples en lyonnais. Ma méchante mémoire ne m'en offre que trois, mais j'en ai rencontré d'autres. Nous avons les doubles formes *gnibla*, de *neb(u)la*; et *gniola*, de *ne(b)ula*; *sègre*, de *seq(w)re*; et *sioure*, de *se(q)were*; *dimingi*, de *dies domen(i)ca*; et *diumaini*, de *dies domeni(c)a*.

Le lyonnais éclaircit donc, je crois, la difficulté de *gracula* = *graula*, difficulté que Diez n'avait qu'effleurée (*E. W.*, II, c.), en se bornant à comparer le vieux fr. *seule*, de *saeculum*, et qui a paru assez grande à M. W. Meyer pour qu'il ait proposé (*Zeitschrift für R. Ph.*, X, p. 172) **ravula*, de *ravus*; d'où *graula* par la prosthèse de *g*, comme dans *grenouille*, de *ranucula*. Mais cette prosthèse est récente (on trouve encore *renouille* au XIVe siècle), et nous devrions posséder des exemples *raula*, qui n'existent pas. La même difficulté avait fait proposer au regretté Boucherie (*Étymologies françaises et patoises*)

**corvula* = *crovula* = *grovula* = *graula,* étymologie qui serait satisfaisante si, là aussi, l'on possédait des intermédiaires qui font absolument défaut.

Une raison qui semble d'ailleurs péremptoire en faveur de *gracula* = *graula,* c'est que l'on ne peut guère supposer que des villages éloignés de quelques kilomètres seulement, comme Craponne et Yzeron, aient tiré *grôlhi* et *graula* de sources différentes. Il est infiniment plus vraisemblable de penser qu'il n'y a dans les deux mots que des déformations phonétiques variées d'un même type.

M. G. Paris, sans connaître les exemples lyonnais rapprochés plus haut, avait conclu de la même manière (*Romania,* VIII, p. 296): « Je ne crois pas au changement en *u* d'une gutturale suivie d'une consonne; dans *gracula, graeco, foco,* etc., le *c* s'est absorbé dans la voyelle labiale suivante; on a prononcé *grahula* ou quelque chose d'analogue, et il en est résulté que, cette aspiration étant de bonne heure tombée, l'*u* (= *o*) a fait diphthongue avec la voyelle précédente et a échappé ainsi à la destruction (*grieus, grius, gris,* et *greus, gres; fueu, feu* et *fiu;* cf. *Rom.*, VII, 464). *Faus* ou *fagus, regula, tegula,* doivent être jugés de même. »

PUITSPELU.

NÉCROLOGIE

HENRI DELPECH

Parmi les membres de la Société pour l'étude des langues romanes qui nous ont été enlevés dans le courant de l'année, Henri Delpech mérite un souvenir particulier et un témoignage de sympathie tout spécial. Il fut en effet un des premiers à se joindre à nos fondateurs, et son entrée dans notre conseil d'administration est pour ainsi dire contemporaine de nos premiers efforts ; si, depuis que l'archéologie militaire l'eut conquis tout entier, il cessa de participer activement à l'administration de notre Société, il n'en demeura pas moins un des plus dévoués parmi les amis de la première heure.

Henri Delpech était le dernier-né des quatre fils du célèbre chirurgien qui disputa la palme de son art à l'illustre Dupuytren; il avait hérité des plus précieuses qualités intellectuelles de ce professeur éminent : le don d'une parole simple, claire, lumineuse et littérairement irréprochable, chose rare dans nos régions méridionales, et le goût de l'analyse poussée jusqu'aux dernières limites que la

nature de notre esprit et des choses oppose à nos investigations. C'est ce dernier caractère d'une intelligence d'élite qui domina dans les manifestations variées de sa pensée[1]. Peut-être même se laissa-t-il souvent entraîner si loin par ce goût instinctif, que c'est à cette tendance naturelle de son esprit qu'il serait permis de faire remonter cette susceptibilité extrême que tous ses amis mettaient le plus grand soin à ménager.

C'est cette analyse ingénieuse et pénétrante, dont les résultats étaient puissamment condensés dans une synthèse oratoire des plus brillantes, qui assura le succès de ses trois discours couronnés par l'Académie des Jeux floraux : *l'Éloge du Père Lacordaire, l'Éloquence parlementaire en France au XIXe siècle,* et *de l'Influence de la presse sur la littérature contemporaine.* A la suite de ce triple succès, Henri Delpech était devenu mainteneur de l'Académie toulousaine, et en cette qualité il avait pu assister, dans la salle des Illustres, au Capitole, à l'inauguration du buste de son père, une de nos gloires méridionales.

Henri Delpech s'était d'abord destiné au barreau, où la correction de sa parole élégante devait lui assurer un des premiers rangs. Mais sa santé ne lui permit pas de poursuivre cette carrière ; il fut obligé de renoncer à une profession qu'il aimait passionnément, au moment où il donnait les plus heureuses espérances. Nul doute que, lorsque l'expérience et la discipline des affaires lui auraient eu enseigné l'art de ne laisser apparaître de sa subtile analyse que les résultats acquis, et, — pour employer une métaphore empruntée à ses dernières études, — à ne faire marcher au moment décisif que le gros de ses troupes, Henri Delpech ne fût devenu un des orateurs les plus distingués des barreaux du Midi.

Cette retraite forcée fut pour lui une déception pénible ; il eut pourtant la force de triompher du mal qui avait mis sa vie en danger, et, à peine convalescent, il se trouva amené par les événements, qui ont si profondément et si douloureusement troublé les premiers jours du régime actuel, à entrer dans le journalisme parisien. Il y entra par la grande porte, en qualité de rédacteur d'une feuille pério-

[1] Henri Delpech nous a souvent répété le quatrain suivant, qui lui fut adressé par un poëte montpelliérain, M. B..., à l'occasion de son *Éloge du Père Lacordaire :*

Quand, le scalpel en main, je te vois à plaisir
Disséquer savamment l'œuvre de Lacordaire,
Henri, tu me fais souvenir
De Delpech, ton illustre père.

dique considérable. Mais là encore il eut à subir les conséquences de son tempérament délicat ; les fatigues d'un labeur incessant et à heure fixe domptèrent son énergie ; il dut déposer la plume du journaliste pour se consacrer à des études non moins pénibles, mais où du moins il pouvait trouver la liberté dans le travail.

Sa première conférence, faite au Cercle artistique de Montpellier, sur la bataille de Muret, fut une révélation ; mais il ne se tint pas pas pour satisfait par les applaudissements unanimes qui avaient accueilli le conférencier ; il voulut creuser davantage encore un sujet qu'il avait paru posséder complétement, et il publia (1878) un savant mémoire sur les conditions dans lesquelles cette bataille avait été livrée. Pour confirmer l'idée générale qu'il avait dégagée de ses recherches, Delpech résolut d'étudier, avec la même méthode qu'il venait de suivre, une autre bataille du XIIIe siècle, celle de Bouvines. Ces nouvelles études vinrent corroborer l'idée fondamentale de son premier mémoire. Il lui parut acquis désormais qu'il y avait au XIIIe siècle « une tactique réfléchie, tactique élémentaire comme les armes dont on disposait à cette époque, mais très-intelligente et en parfaite harmonie avec l'outillage du temps.» Pour prouver sa thèse, il compulsa les anciens textes qui nous ont été conservés, en ayant soin de n'admettre que ceux qui étaient à l'abri de toute critique ; il forma ainsi un dossier de faits militaires qui vint confirmer, par l'expérience d'une centaine de batailles, les conclusions qu'il avait tirées de ses savantes restaurations de la bataille de Muret et de celle de Bouvines.

Les deux volumes sur la tactique au XIIIe siècle ont paru en 1886 ; mais ils ne contiennent pas l'œuvre complète. Un troisième volume était en préparation ; mais, pour mener à bien un travail aussi considérable, Henri Delpech avait usé ses forces physiques. La mort le frappa au moment où il mettait la dernière main à ce troisième volume. Victime de son amour pour l'étude, il fut enlevé, à l'âge de cinquante-cinq ans (avril 1887), à l'affection des siens et de ses amis et à l'estime de ses concitoyens. La Société des langues romanes, en consacrant à sa mémoire ces quelques lignes, bien insuffisantes, a tenu à se joindre aux manifestations de deuil public qui ont accompagné les restes mortels de ce collègue d'élite à sa dernière demeure.

A. G.

CHRONIQUE

La *Revue des patois* de M. Léon Clédat, dont nous annoncions en mars dernier la prochaine apparition, a publié très-peu après son premier numéro. C'est un fascicule de 80 pages in-8°, dont nous nous bornons aujourd'hui à donner le sommaire, sauf à revenir plus tard sur quelques-uns des articles qu'il renferme :

I. *Avertissement.* — II. L. Clédat. *Les Patois de la région lyonnaise.* — III. E. Philipon. *Le Dialecte bressan aux XIIIe et XIVe siècles.* — IV. *Notices bibliographiques.* — V. *Chronique.*

***

Sous le titre de « Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au *Canzoniere autographe*, avec des notes sur la bibliothèque de Pétrarque », M. Pierre de Nolhac vient de publier dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'Ecole française de Rome, et de faire tirer à part le complément du mémoire dont nous avons rendu compte dans notre numéro de juillet 1886. Les *fac-similés*, destinés à achever la démonstration, — déjà faite, pour toute personne non prévenue, dans le mémoire précité, — de la découverte de M. de Nolhac, sont au nombre de sept. Les quatre derniers sont tirés de mss. latins de la Bibliothèque nationale qui ont appartenu à Pétrarque et qui sont l'objet des « Notes sur la bibliothèque de Pétrarque », mentionnées au titre du travail que nous annonçons. Ces notes forment une première série, qui devra être suivie de plusieurs autres, car les mss. qui ont appartenu à Pétrarque sont assez nombreux. La seconde série, déjà annoncée par M. de Nolhac, se trouvera au chapitre VIII du livre qu'il va publier sous le titre de *la Bibliothèque de Fulvio Orsini ;* elle est relative aux mss. de la Vaticane et de l'Ambrosienne.

***

« Le *Mystère des trois Doms,* joué à Romans en MDIX, publié d'après le ms. original, avec le compte de sa composition, mise en scène et représentation, et des documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphiné du XIVe au XVIe siècle, par feu Paul-Emile Giraud, ancien député, ancien correspondant du ministère de l'instruction publique, et Ulysse Chevalier, chanoine honoraire, membre non résidant du Comité des travaux historiques. Lyon, librairie ancienne d'Auguste Brun, 1887.» Tel est le titre complet d'un magnifique volume in-4° de CXLVIII-928 pag., d'une importance considérable pour l'histoire de la littérature dramatique, non-seulement par le mystère, jusqu'ici inédit, qui en forme la moitié, mais encore par l'ample introduction et le riche recueil de documents que M. Ulysse Chevalier y a joints. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer cette belle publication. Nous en rendrons compte en détail, quand nous aurons pu l'étudier avec le soin qu'elle mérite.

***

M. le docteur Lange, professeur au gymnase de Wurzen (Saxe), a publié dans le programme de cet établissement, pour 1887, une étude sur la *Franciade* de Ronsard et ses rapports avec l'*Enéide (Ronsards Franciade und ihr Verhältniss zu Vergils Aeneide)*. C'est un travail plein d'intérêt, serrant le sujet de très-près, et un chapitre tout prêt pour l'histoire, encore à écrire, de la littérature française au XVIe siècle.

***

On a récemment publié à Londres (Williams and Norgate, édit.) un très-élégant petit volume qui, sous le titre de *An introduction to the study of Provençal*, renferme en 143 pages : 1° un aperçu très-sommaire de la littérature provençale ; 2° un abrégé de la grammaire ; 3° un choix de morceaux en prose et en vers ; 4° un glossaire ; 5° une bibliographie [1]. L'auteur, M. Darcy Butterworth Kitchin, a mis à peu près exclusivement à contribution, pour la composition de son manuel, la *Chrestomathie* et le *Grundriss* de M. Bartsch. Nous souhaitons que ce petit livre contribue à propager en Angleterre l'étude du provençal, qui paraît y avoir trouvé jusqu'ici peu de faveur.

***

Vient de paraître, chez Maisonneuve et Lechevalier, l'*Annuaire de la Société des Traditions populaires ;* 1 vol. petit in-8° de XXX-180 p., avec musique gravée, lettres ornées, culs-de-lampe. Cette nouvelle publication de la Société contient, outre la liste des membres (au nombre de plus de 200) et les documents administratifs, des chansons, des contes populaires, des dissertations, des instructions et questionnaires, ainsi que la bibliographie des ouvrages et articles parus en 1886 sur les traditions populaires.

Les articles signés de MM. Girard de Rialle, F. Mistral, Mme Viardot, Xavier Marmier, F. Fertiault, Narioshy Souguy, L.-F. Sauvé, Julien Vinson, Paul Sébillot, L. Farges, Achille Millien, Léon Sichler, Julien Tiersot, Aug. Gittée, F.-M. Luzel, Loys Brueyre, N. Quellien, A. Landrin, Alphonse Certeux, se composent de contes populaires de pays variés, de dissertations sur des coutumes curieuses et de chansons populaires. C'est un livre à la fois instructif et amusant.

[1] Cette bibliographie laisse beaucoup à désirer. Des livres indispensables y sont omis ; par contre, l'auteur y mentionne des ouvrages ou sans valeur ou étrangers à son sujet. Il est évident qu'il en cite plusieurs, sans en avoir vu que le titre. Ainsi le *Parnasse occitanien* figure parmi les périodiques.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi.— HAMELIN FRÈRES.

ISTORIO

DE SANCT PONCZ

[F° A r°] PROLOGUE

[Jhesus, lo rey, filh de Mario,
Local eys Diou onipotent,
Gardé la noblo compagnio
Qu'eys asembla eyci, de present,
Et nos vuelho tos ensegnar
Per la sio sancto doussor,
Et de sa gracio illuminar,
Donar nos sa pax et s'amor.
L'on vous siuplio tos, per honor,
Que vuelha ensemble far pax,
A Jhesu Xpist rendre lausor,
Petiz et grans, d'aut et de bas.
Li personage eyci asemblas
De devocion encita
Mostrar vollon, soubre aquest pas,
De sanct Pons sa nativita,
Si play a l'haulto magesta,
Eysint quant l'escrich ho recito.
Perqué, si vous play scouta,
Ouviré partio de sa vito.
Et qui l'estori ben cogito
Trop lonc sario a la recontar.
Nostro poyssansso eys ben pechito,
Per lo plus cort m'en vuelh passar,
Et per breuoment expousar,
Antisipen qualque pasage.
Vulha la substanso notar,
Sens inferir nengun outreage.

[F° A v°] Si nos falhian nostre lengage,
Que non convegno ben en rimo,
La non eys notari tant sage
Que non falho en menar la plimo.
Chasque pays a sa coustumo
Et son parlar parelhoment;
D'aquo eyqui non fassa stimo,
Ma prené en gra l'esbatiment.
Or, prean Jhesus devotoment
Et sanct Pons ouci debonayre
Que nos don joar seguroment
Et nos garde tuch de mal fayre.
Affin que non vos tegno gayre,
Vulha vos trestous asetar;
Quesa-vos et non parlé gayre:
Acomense comm'a commenssar][1].

[F° 1 r°] JHESUS

Comenso l'istorio

DE SANCT PONCZ

LO MESSAGIER

Seignors et donos que sé eyci,
Per veyre lo juoc, assemblas
En l'honor de Diou et marci,
Plasso vous d'istar tos en pax,
Et si veyré, de pas en pas,
Personagear la bello ystorio
De sanct Pons; et n'y falhé pas
D'y mettre ben vostro memorio.
Vos veyré en grant triomphe et glorio

[1] Après ce préambule, qui a été ajouté après coup, vient un **feuillet blanc** B', sur lequel une main moderne a écrit ces mots : ***Mystère.— Istorio | de |*** *S. Poncz.* Suit le feuillet marqué **1**.

Juar tost sa nativita,
Como en la vito transitorio
Fosec de ben far incita;
Car en Romo, la grant cita,
Per lo sanct papo Poncian,
Fosec instruch la verita,
Et puis apres se fec xrestian.
Marcus, son payre, per certan,
Et Valeri l'adoloscent (*sic*)
Foron bateas aquel an;
Sa meyson aussi enseguent.
[F° 1 V°] Vivent sanct Pons si doulcement
Ambe los meindres et los mours,
Se fec amar, et talloment
Qu'el couvertec dos emperours.
Prince, punent prevaricours,
Et qui bons volles premiar,
Gardo-nos de dangiers et pours;
Eyssint poyren principiar.

PHILIPUS IMPERATOR PATER

Puisque Jupiter dominar
Nos fay sus terro et imperar
Per sa infinio clemenso,
Voloc lo monde ben governar
Et malsfatours examinar,
Per tenir neto ma conscienso.

PHILIPUS IMPERATOR FILIUS

A Jupiter la reverencio
Et l'honor a grant diligencio,
Hault emperour, certos doven.
Veouc et ay l'intelligencio
Que, dessus tos, la preheminencio
Per diou Jupiter nos tenen.

IMPERATOR PATER

D'el cognoyssos que tot haven,
Mon filh Phelip, en verita;

Pertant, lo mond regir conven
En justicio et verita.

[F° 3 r°] IMPERATOR FILIUS

Si per reson et equita
Nos governen, seignor mon payre,
Tot auren a nostre cousta
Subjuga, et senso mal trayre.

IMPERATOR PATER

Mestre d'ostal, sens tarsar gayre,
Vous, escuyer de grant affar,
Fasé per tot la cryo far
Qu'adorar veignon Jupiter;
Car la nos es deja ben fer
Qu'istaven tant d'eysso per far.

MESTRE D'OSTAL

Sacro corono, comandar
Me poyé vous, et hault et bas;
Vostre affar non falhirey pas,
Como de far soy entengu.

L'ESCUYER

Nos faren far lo contengu
De vostre redobta edit;
Tot se faré sens controdit,
Car Jupiter chal venerar.

IMPERATOR FILIUS

Fasé-lo donc per tot criar,
Com' aparten, apertament.

MESTRE D'OSTAL

Nos y anen incomtinent;
[F° 3 v°] Seignor, non vous duelho dal fach.

L'ESCUYER

Per toto Romo saré fach
Com' es licit, ny plus ny mens.

Briffault, corrent como los ventz,
Ven parlar al mestre d'ostal.

BRIFFAULT, *lo trompeto*

Prest syouc d'anar amont aval,
Mas qu'en besoigno l'on me metto.

MESTRE D'OSTAL

Vay say, Briffault, nostre trompeto;
Dal comandament imperial
Cryo q'ung chascun chap d'ostal
Veigno, deman, per venerar
L'ault Jupiter et adorar
En la maniero acoustuma.

BRIFFAULT

O sy aguessoc perfuma
La gorjo d'ung gros vin vermelh,
Auriouc lo fla lo non parelh,
Per ma trompeto far parlar!

FRIANT

Davant.

BRUYANT

Sus hault.

[F° 4 r°] RIFFLANT

Gorriers.

GRANDENT

Saular
Non me pouc de veyre aquest tren.

RIFFLANT

Tant gent!

BRUYANT

Diou gart qui lo manten!

FRIANT

Depuis que nostre fach conten.
Mas qui sen nos?

RIFFLANT

De noblo gent.

BRUYANT

Ben ayses.

GRANDENT

Como ung indigent.

RIFFLANT

Ung prefet, seignor ho regent
Ha trop d'honor de nos aver.

FRIANT

Et d'argent?

BRUYANT

Ung grant aver.
[F° 4 v°] Nostre tren n'es pas trop petit.

GRANDENT

Et puis?

FRIANT

Vioure a nostre apetit;
Das, cartos, vioure en taverno!

GRANDENT

Sus doncquos!

BRUYANT

Fortuno governo,
A perdre tot n'a c'un perilh.

RIFFLANT

Ben es de vielho puto filh
Qui se dono malenconio.

FRIANT

De s'en charjar es grant folio;
La non es brut que de gorriers.

BRAYANT

Vio n'es que de taverniers;
Fy de grandos hereditas!

GRANDENT

Fy de tantos curiositas!
Nos aven totjor prou pan cuech.

RIFFLANT

Et qui non n'a?

[F° 6 r°]

GRANDENT

Raube de nuech
Per entretenir la milho.

FRIANT

Qui sario es bras d'uno filho
Et tenir las mans es tetons,
Metre ben pres los dos mentons,
Aussi juar ben de la bilho :
Es vito de tres bons barons.

RIFFLANT

Apres tot devis, franc pions,
Butar nos chal la plumo al vent.

BRUYANT

Que se fasso, you soy content.
Anen gagnar de la denara.

GRANDENT

Anen nos donc metre a la gara
Per escotar qualque passant.

BRIFFAULT

De par l'emperour tres puissant,

L'on fay a tos comandament
Que l'on s'apreste honestament
Per Jupiter diou adorar,
Deman aussi sacrifiar,
Com' es de coustumo laudablo;
Sus tres grant peno formidablo
Chascun si fasso son aprest.

[F° 6 v°]

MARCUS

Mon cas si es deja tot prest,
Tamben de madamo ma feno.
Prendre l'on non po trop de peno
Per far es dioux sacrifici,
Et apparten a mon offici
D'esser de l'obro conductor.

JULIA

Marcus, mon mari et seignor,
D'y nous trobar es ben reson;
Vous sé lou cap de la meyson
Et de Romo ung senator.
Chal que sya ung conductor.
D'aquest affar, n'en dobtes pas;
Puis, como sabes nostre cas,
De tant de temps qu'ensemble sen
Et presque vielhz nos cognoiscen,
Senso aver ung sol successor;
Non sabouc qu'es ben ny dossor,
Tant ay marri, las! mon couraige!

MARCUS

Julia, si en mariaige
Non fos aultro sterilita
Qu'en nos aultres, grant vilita
Troba sario et grant dalmaige;
Mas Jupiter plus grant aultraige
Po effassar et davantaige,
Car ben el n'a l'auctorita.

JULIA

[F° 7 r°] Dobtou non l'ay' admerita,
Tant los temples aven circuy,
Encaros non sen ysta auvy;
Dal mond you syou ben irrita.

MARCUS

Trop avé de themerita
Des dioux tant vous lamentar;
Molher, la nos chal contentar
Autant ben de l'aversita.

JULIA

Ó doulx mari, quallo ancieta
Porto mon corps, quant tant de temps
Aven ista nos dos ensens,
Sens aver al monde profita!

MARCUS

Vray es, mas per so despita
Non deou esser diou Jupiter,
D'eysint esser la m'es ben fer;
Mas que volé? diou sio lauva!

JULIA

L'espasi es deja passa
De vingt ans et tre ou de plus
Que sen ensens, et au surplus
Mon corps sens fruc si es cassa.

MARCUS

Or sus, non plus sio esfassa
L'affection que vous havé.
Diou, si ly play, nos donaré
L'effect de nostro volunta.

[F° 7 v°] JULIA

O Jupiter, plen de bonta!
O Jupiter, diou sobeyran,

Pren, si te play, de my pieta,
Que syou sobmesso soubz ta man!

MARCUS

Si nos aven ren dich en van,
Plasso-te de nos perdonar;
O Jupiter, diou sobeyran,
Plasso-te heretier nous donar!

DEUS

De mon hault cel imperial,
Ont es ma real magesta,
Ay auvy lo dolor et mal
D'aquellos plens de malvesta;
Mes, affin que manifesta
Syo mon hault nom amploment,
Acomplirey lor volunta.
Plus n'ystaren sterilament,
Combenque vivon vanoment
En villoment ydolatrant!
Si lor darey you sanoment
Fruc que de ben saré intrant
Et qu'a ben far saré mostrant:
Ydollos mettre a destruction
Per vivos resons remonstrant,
Enfin vendré a salvation
Per sa tres grant instruction.
Romo saré fort amplia
[F° 8 r°] De ben et de devotion,
Qu'a tot mal es tan desvia,
Et des ydolos deslya
Per me servir totalomeut.
En m'amor saré rellia,
Pauros m'off(r)endre solament.
Prince eternal soy vraysoment
Que tot muouc, sens me muar;
Tot es a mon comandoment,
Quant me play uno chauso far.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE DE JUPITER

Bon saré dal temple parar
Et preparar
Tot per la grant solempnita,
Qu'on non poyré comparar
Et reparar,
S'el temple n'a neccessita.

LO SEGONT SACERDOT

Ben que sio tot visita,
Revesita,
L'autar et tos los ornamens
Ambe grant curiosita
Counvisita
Haven; metan los paramens.

LO PREMIER SACERDOT

Eysens haven nos tantos bens
Que s'es uno chauso infinito,
Grando veysello et petito;
S'es ung grant fach d'o veyre ensens.

[F° 8 v°] LO SECOND SACERDOT

Or, argent, mirro, encens,
Chandelabres et grans bassinos,
Peyros preciousos, perlos finos
Et de riches et grans presens.

LO PREMIER SACERDOT

Non saboc, per los temps presens,
Sy grant noblesso de joyelz,
Tant riches, nobles ny si belz.
S'es uno chauso incrediblo!

LO SEGONT SACERDOT

La reson si es infaliblo:
En la cita temple si grand
Non es, n'aussi ont uffrent tant
Devotions, contemplations,

Dons, uffrendos, oblations.
Qui d'eyso faré lo report?
Non pas my, sy non per desport,
Tant son chausos d'amirations.

LO PREMIER SACERDOT

Layssen aquestos locutions
Et anen nous, tos dos ensemble,
Far de floretos provisions
Per alegrar tot nostre temple.

SATHAN

O Lucifer, de venim enfle,
Maudich dalmajoux, que tempesto!
[F° 9 r°] Affin que nostro meyson s'uemple
L'on s'apresto de te far grant festo.

LUCIFER

Qu'as tu, auvy, enraja testo?

SATHAN

L'on s'apresto de te far grant festo,
Affin que nostro meyson s'uemple,
Maudich dalmajos, que tempesto,
O Lucifer de venim enfle!

LUCIFER

Como? que? dono l'eyxemple.

SATHAN

De Jupiter lo tres grant temple
L'on s'apresto de draps parar;
Per far ung sacrifixi ample,
Chascun comenso a preparar.

LUCIFER

Vueilhes tost tot propeilar.

SATHAN

Chascum comenso a preparar

Per far ung sacrifixi ample,
L'on sapresto de draps parar
De Jupiter lo tres grant temple.

LUCIFER

Avant, Sathan, qu'es lo de far,
Davant que plus lueing l'on contemple?
Tu sabes tot aquest affar.

f° 9 v°]

SATHAN

La non se chal pas exemptar
D'aquestos grans solempnitas.

LUCIFER

Esperitz plens d'ynormitas,
Esperitz plens d'iniquitas,
Esperitz malvas infernals,
Esperitz d'infert eternals;
Sailhé, fasé cy assistencio,
Venes cy tos a ma presencio,
Per alcuns cas determinas.
Belzebuc, Berith, Mamonas;
Leviathan et Astarot,
Salhé, salhé; vos ista trop;
Aquest affar vol diligencio.

BELZEBUC

Qu'i ha?

LUCIFER

Chal aver conferencio
Ensemble, et nos rasonar.

MAMONAS

Qui bruy?

LUCIFER

You, per vos sonar,
Babis maudich, sens ges de pauso.

BERITH

Dy doncquos.

[F° 10 r°]

LUCIFER

Uno grant chauso
Affar aven, per gens gaignar.

ASTAROT

Dy tot.

LUCIFER

La nos chal veilhar
Per conduyre gens en infer.

LEVIATAM

Tot prest.

LUCIFER

Festo a Jupiter,
Sens tardar gayre, l'on faré
Eysint, qu'on solemnisaré.
De vos altres qui y saré,
De vos altres qui pugnaré,
De vos altres qui temptaré,
Per umplir d'enfer las chaudieros?
De vos qui lo fach conduyré,
Armos a dampnation duyré,
Et a nos servir induyré?
Dysé qui myeys so trataré,
Tot prest, sens far tantos manieros?

BELZEBUC

Mostros[1] chaudieros mont fort nieros,
Voydas de plaser et de joyo,
Ont sont totos dolors autrieros
Et ont degun si se rejoyo,
[F° 10 v°] Sathan, de tot mal la monjoyo,
S'esforsaré de remplir d'armos,
De Romo de qui a la grant Troyo.
« Mal far » blason es de sas armos.

[1] *Corr.* Nostros?

MAMONAS

De crys, gemissemens et larmos
De dolor, maladiction
Umpliré las palus et lamos;
Trop saboc sa condicion.
Dona-ly juridicion
D'avocar per nous, hault et bas,
Et plenario commission,
Car el non nos defautaré pas.

ASTAROT

El faré far plusórs trapas
Per sa faulso subgestion,
Como ung reloge a contrapas,
El met las gens a subjection;
Tallò es ma oppinion.
Qu'el ane per nos procurar;
Manda-lo, sens dilation;
Del fach ben se sabré curar.

BERITH

Diables, senso tant oppinar,
Perqué Sathan eyssi tant sonjo?
Jamays el non deurio finar,
Aquel Sathan, plen de messonjo.
Tant plus aquest trata s'alonjo,
[F° 11 r°] Tant plus fasen nostre dalmaige.
La m'es advis que son fren rojo,
Lo faulx malim, rampli (de) d'aultraige.

LEVIATAM

Trop l'antretenen en lengaige;
Lo fach non es pas tant ardu;
Asses es el astuch et saige;
Infer per si n'a ren pardu;
Grant nombre eyssens a el rendu.
Layssa-lo anar far diligencio;
Me ressemblo tot marfondu,
Quant tant ysto a nostro presencio.

LUCIFER

Sathan, vay-t'en, tu as licencio
De tot lo covent infernal;
Estent ton saber a far mal,
Las gens a meurtres incitar,
Malenconyos excitar
En pro de luocs,
Malos doctrinos inmitar,
Las vertus en mals inmutar[1].
Fay metre fuocs,
Los cor(p)s indurar como rocs,
Que non poysso lo ver entendre.

SATHAN

Ambe los Romans me yauc rendre,
Puisque m'aves mes en l'ufici.
Mon mal, mon dol you vauc estendre,
Quant se faré aquel sacrifici;
Asses ay cautello et vicy
Per demenar aquesto tramo.
[F° 11 v°] Partir m'en vauc doncquos d'eysi;
Mon cor cremo, en cremant flamo;
Ma felonio fort s'enflamo,
Exagita de fachs iniqs.
M'en vauc es emperours Philips
Per lor enseignar ben la gamo.

JULIA

Honor, lausor, glorio et famo
A Jupiter sio dona,
Car com'antendoc, per mon amo,
Grant gracio m'auré condona:
Grosso me sentoc! Que lauva
Syo l'haultan seignor de glorio
Que mon cor eyssint a 'legra.
Jupiter es en ma memorio.

[1] Ce vers a été ajouté après coup.

MARCUS

Per uno fasson derrisorio
Vous alegra, lo veouc ben.
Mal fasé: diou ung tal ben
Nos po mandar; or entendé.

JULIA

Mon dos mary, vos prethendé,
Quant me veyé rejoyr tant,
Que you me truffe eyssint parlant;
Non fauc, non fauc, mon bel seignor.

MARCUS

A Jupiter syo l'honnor,
Qu'a nostres votz a consenti.

[F° 12 r°] JULIA

Vrayoment you l'ay senti,
Non pensé pas que you vos mento;
Pensoc a de jors plus de trento,
Mas lo dire pas non ausavo;
C'on s'en truffesso me pensavo.
Eyro lo fach ay decella,
Veyent que n'era eyssegura.

MARCUS

Mon cor(ps) s'es de prou aleuja
Per lo ben d'aquesto novello?
Sabé vos qué, madamo bello?
Mantené-vous en alegrier;
Se diou vos gardo d'encombrier,
En breau auren ung successor.

JULIA

Oc, si diou play, mon bel seignor;
Diou m'en done portar bon port.

LA SERVENTO

Damo, prené vostre desport
Et me vivé plasentament.

JULIA

Vioure voloc joyosament
Et desormays prendre confort.

LO VARLET

Damo, prené vostre desport.

JULIA

[F° 12 v°] Mon mari d'aquest bon report
N'a 'gu lo cort moult fort plasent.

LA SERVENTO

Damo, prené vostre desport,
Et si vivé plasentament.

LO VARLET

Ysta me pur alegrament
Et leyssa marrison, madamo,
Car you vos juroc, sus mon armo,
C'ung home en viou plus longament.

LO SERVENTO

Ellos eron en pensament,
Quant non poyon aver meyna ;
Mas nos veyen seguroment
Que lo mal es en ben torna.

LO PREMIER SACERDOT

Nostre temple ben es horna
Ben richament, a mon advis.

LO SEGOND SACERDOT

La ressemblo ung paradis.

LO PREMIER SACERDOT

De toto sorto de tapis
Es tapissa et larc et long.
Non es plus bel temple al mond.
S'es ung plaser, s'es ung devis.

F° 13 r°] LO SEGOND SACERDOT

La ressemblo ung paradis ;
Lo luoc si es fort devotioux.

SATHAN

O Lucifer, diable furioux,
Et vos aultres falso vermino,
You tornoc tot despitoux !
Veyre ho poyé ben a ma mino.

LUCIFER

Apres, Sathan, lo cas termino ;
Non nos far pas trop long sermon.

SATHAN

Mon cor non repauso ny fino,
Tant es el yros et fellon.
Veyci lo cas, maudich dragon :
Uno feno ha dedins Romo
Grosso d'enfant per te far somo ;
Dotoc aquel fruc nos faré
Prou mal, qui n'y obviaré.
You veouc per congecturo
Qu'aquello fausso creaturo
Nostres temples destruyré,
Las ydolos commynuyré
Et la fé se augmentaré.
Nostre contrari el saré ;
Sacrificis abolliré,
Simulacres demoliré,
La fé de Crist repararé,
]F° 13 v°] Los crestians exortaré
De myeys en myeys.
Los desolas confortaré,
A ben far los induyré,
Vicis, pechas el fuyré,
Los bons et sanctz inmitaré,
Dont nostre infert si patiré,
Et nostre fach si anaré
De pieys en pieys !

LUCIFER

De malvesta as tu plus que syeys
Des aultres de nostro meyson.
Vay et trobo calco fasson
Qu'ello parturisso abortiou.

SATHAN

Si pouc, non lo faré pas viou,
Per evitar plus grand dangier.

BELZEBUC

Sathan, torno-t'en ben legier;
La non es temps d'eyssi plus estre.

ASTAROT

D'afinar gens tu sios lo mestre;
A mal tratar non sios lent.

BERITH

Car sios torna soy fort dolent.
La chal veilhar sobre lo luoc.

[F° 14 r°]

LEVIATAN

Meno gens a l'eternal fuoc;
Procuro contro humanita.

MAMONAS

Gardo que la crestianita
Non multipliey nullomeut.

SATHAN

You m'en vauc ambe aquest vent,
Et farey tallo diligencio
Que nos auren la preminencio,
Si pouc, sus manto persono.

MARCUS

Diligencio nos chal et curo
Per Jupiter remarciar

Et de bon cor regraciar,
Per la generation futuro.

JULIA

De bon cor et d'yntencion puro
Nos chal los temples visitar,
Frequentar, aussi usitar
Per la novello genïturo.

LA SERVENTO

Madamo, tené-vos seguro
Que diou gardaré vostre port
Et conduyré tot a bon port,
Si de lo servir sé servento.

JULIA

De Jupiter servir soy contento
Puisqu'ung tal ben si m'a manda.
[F° 14 v°] Varlet, aultan ben vous servento,
Que meyson sio ben garda.

MARCUS

Anen circuyr per la cita
Los temples et devotions,
Fasent nostros orations,
En los dioux remarciant
Et de nous bens impartiant,
Vist que nos'an fach tallo gracio.
Sus nos avian tallo desgracio,
Opprobri d'esterilita ;
Mas tost novo nativita
Auren, si play a diou poyssant.

JULIA

Anen per tos los luocs passant
Ont nos saben que son los temples.

SATHAN

Maulditz dampnas, de venim enfles,
Cobles del diable Lucifer,

Al grant temple de Jupiter
Juar vauc d'uno habilita;
Car ma inormo vilita
Nulloment supportar poyrio
Aquo que en infert noyrio;
Al corps d'aquel grant sacerdot,
Que lo poble extimo tant dot,
M'en vauc intrar, et si farey
Tant que la mayre torbarey,
Et farey tant per mon criar
Que lo fruc li farey tuar:
Eyssint non nos faré dalmage.

[F° 15 r°]

MARCUS

Intren per adorar l'esmaige
De diou Jupiter sanctoment.

JULIA

Intra premier, como plus saige,
Et you vous segrey vrayoment.

MARCUS

A vostre plaser solament,
A vos d'eyso l'on s'en reporto.

LO PREMIER SACERDOT

Lo fruc qu'aquesto feno porto
En son ventre si destruyré
Aquest grant temple, desfaré
Tos los dioux de fons en fons!

MARCUS

Aquestos ufrendos et dons
Prené de nos en carita.

LO PREMIER SACERDOT

So que disoc es verita;
Aquesto si porto ung enfant,
Que gastaré aquest temple grant,
Et simulacres et los dioux.

JULIA

Lasso! quals plasers son los myoux!
Dal tot mon cor se desconforto.

LO PREMIER SACERDOT

L'enfant qu'aquesto feno porto
Aquest temple si destruyré.

[F° 15 v°] LO SEGOND SACERDOT

O Jupiter, qui so faré?
Layssa lor far lors devotions.

JULIA

Aquestos uffrendos et dons
Prené de nos en carita.

LO PREMIER SACERDOT

So que disoc es verita;
Aquesto si porto ung enfant
Que gastaré aquest temple grant,
Et simulacres et los dioux.

MARCUS

Hellas! quals plasers son los myoux!
De tot mon cor se desconforto.
Anen nous en, sailhen la porto;
Lo cor ay tot espavanta.

JULIA

Hee! pauro my desconforta!
D'entendament soy transporta;
Mays non s'auvec ung parlar tal.
Ben presque soy desespera!
Ung enfant ay tant espera;
Eyro en deou salhir tal mal!
Sobre tot, lo ponch principal
Es que me valré myeys murir,
Embe mon fruc, que advenir
En aquest monde ung tal meyssap.

MARCUS

Hee! bono damo, et que se sap
S'aquest parlar auré efficacio?

[F° 16 r°] JULIA

Eysso, mari, non es falacio,
Quant d'ung tal luoc l'aven saupu;
Non l'aguesso you consaupu,
Per en esdevenir tal dan!

LO CHAPELLAN

Sanct payre, ung cas moult sobdan
A vist et auvy ton servitor:
Intrant Marc, lo grant senator,
Et damo Julia, sa malher (*sic*),
Lo grant temple de Jupiter,
Per los faulx ydollos prear,
Ung sy a acomensa a criar
A vox exaspera et forto:
« L'enfant qu'aquesto feno porto
» Aquest grant temple destruyré
» Et los dioux comminuyré... »
Dos ou tres fes, ambe grant cry,
Aquest parlar a repeti;
Dont Julia et lo senator
S'en son salhis en grant tremor,
Tos esbays, sens contenenso.
La damo se fasio offenso,
Son corps batent et macerant,
Gemissent et fort plorant,
Disent: « Perqué l'ay consebu,
» Genera n' anssi recebu? »
Et en aquest point lamentavo;
Marc, son mari, la consolavo,
Fin qu'a l'ostal son pervengus.

[F° 16 v°] PAPA

Dyou eternal! o doulx Jhesus,
Qui per nos as volgu murir,

Plasso-te la fé mantenir
Et que ton nom veigno au dessus.
O ydolatres dessaupus,
Eyso vos ha Dieu remoustra,
Affin que n'y vivessa plus
En tallo et grando falseta.
Aquel parlar lor a moustra
Qu'en ydolos n'a ges de glorio,
Dobtant ung que n'es encar na ;
S'es ung fach digne de memorio.
Per la folyo tant notorio
Das ydolatres detegir,
Qu'es als humans tant deceptorio,
Diou a fach ung tal fach salhir.

LO CHAPELLAN

Diou si nos vueilho protegir
Et sostenir dessus la terro.

LO SEGOND CHAPELLAN

Et nostros voluntas regir
Que dal mond venssan la guerro ;
Lo poble aussi que si fort erro
Vueilho Diou a ben revocar.

PAPA

Tal pensament lo cor me serro ;
Per tal error chal advocar.

SATHAN

Pas non me chal equivoquar,
[F° 17 r°] Rusar me chal sus mon prepaux ;
De l'obro non se chal mocar ;
Temptar me chal, senso repaux,
Per aquistar glorio et laux
Devers mos compaignons dampnas,
Que son al puant goulfre et laux,
Astarot, Berit, Mamonas.

JULIA

Hic in domo Julia lamentetur, percutiens corpus suum graviter.

O corps dolent, de vioure las,
Armo tristo et desola,
Pauc t'a dura ton fol solas.
De plours mais non sares saula.
D'aquest fruc m'eroc consola
Et alegra, sens point de faulto;
Mas aquest novel m'a asoula;
Foses mon fruc torna en de pauto!

MARCUS

La volunta dez dioux haulto
Sio facho et acomplio.
Non vos torbé, l'on vous suplio;
Vos preouc que viva en plaser.

LA SERVENTO

De que prené vos desplaser,
Damo? De que haves vous faulto?
Vos sé sajo, astuto et cauto.
Laissa me passar cinq per quatre.

LO VARLET

Volé vous ambe diou combatre?
[F° 17 v°] L'es reson de conformar
Ambe el qui nos po tos abatre,
Formar, desformar, resformar.

JULIA

Qual fruc doloyros et amar
Portoc you, lasso, meyssino!
Los dioux que deyen amar
Lo me derreyson de l'eyssino!
Plus falso sariou que chino
Si gardavoc tal fruc malvas.
La me chal tant batre lo las
Qu'eylens muero, davant que you fino.

MARCUS

Trop me tené malvaso mino.
Que deou esser tout aquest fach?
You soy assez marri et desfach,
Senso aver aultro fantasio.

JULIA

You soy en tallo frenesio
Qu'amoc mais la mort que la vito;
M'armo es tant dolento et tristo
Que me quesar es impossible.

PAPA

Diou, a qui tot es possible,
Qu'as fach lo mond de ton sol dit,
My paure pechour ton subdit
Te servent en ces mond terrible,
Gardo de l'annemy nuysible,
Car tiou you soy sens contredit.
[F° 18 r°] Veulhos abollir lo faulx rit
Das ydolatres incensas.
Moult d'ellos nos sen offensas,
Dont ay lo cor amar et trist.
Jhesus, Jhesus, doulx Jesu Crist,
Si de tu non sen deffensas,
Encontro nos son amassas
Per rendre nostre corps atrit.
De cor te supplioue contrit
Qu'abollisses tallos folours.
Perqué suffres tantos dolors?
Tal secto veulhes desconfire.

LO PREMIER CAPELLAN

Uno reson vos volouc dire:
La gleyso poyré ben patir;
Perrilhar, non; car, sens mentir,
Diou es lo cap qu'es lo grant sire.

LO SECOND CHAPPELLAN

Payre sanct, n'aya paour qu'empire:

Sobre la peyro es funda,
En Jhesu Crist ben solida ;
Portar son nom nos deu suffire.

PAPA

Ung chascung de nous si se mire
Al grant torment et doloyros
Qu'el a suffert, dessus la crox,
Per a diou payre nos reduyre.

[F° 18 v°] LO PREMIER CHAPELLAN

Sathan non nos poyré seduyre
Si de bon cor nos contemplen
Sa passion, et nos emplen
De son amor nostre estomac.

LO SEGOND CHAPELLAN

Aquel es fol, ben sot et mat
Qui non se met de son costa.
Las! lo mond l'y a tant costa,
E d'eytal ben non fay estimo.

Nota quod inter istas locutiones, Julia erit in loco abscon ut pariat filium, et hec fiant cum silencio, brevitatis cau

PAPA

L'enemic qui jamays non fino
Bueto lo mond en tal meysap,
Car el vé, entend et sap,
Despuis des angelz la ruyno,
Que la volunta divino,
Per sa clemencio a prepara
Et vol que sio repara,
Lo luoc voyand lay sus al cel
Tant resplendissent et si bel;
Que nos ayan a posseyr
Tal ben, tal fruc, et fruyr
De la eternalo clarita.
Diou vol eyssint qu'es verita,
Perfecto vio, eterno vito.

LO PREMIER CHAPELLAN

La reson n'es pas trop petito ;
Gracio nos don Diou d'y venir.

[F. 19 r°] LO SEGOND CHAPELLAN

Diou nos y fasso pervenir
Per lo lauvar ambe los angiols,
Ambe los sanctz, glorioux archangiols,
Censo jamais cessar, amen.

LA BAYLO

Diou syo lauva. Lo fruc aven,
Seignor Marc, benestruc vos sio.
Alegravous, cossint que syo,
Per lo novel et bel enfant.
Mays non lo vic plus triomphant :
El ressemblo aver x mes.

MARCUS

So es miracle, grand fach es
Qu'el non es en ren macula,
Vist lo torment de Julia,
Sa amaror, tristor et dolour,
Lo gemissament et grant plour
Qu'el'a tengu en tant dementre
Qu'ero grosso, batent son ventre ;
Ello lo pensavo far mort.
Eyssint que sio a drech ho a tort,
Lo chal gardar et far nuyrir ;
Mays huy non me chal de murir,
Puisqu'ay agu ung successor.
Lauva Jupiter hault seignor
Que m'a tant de ben condona !
Julia, ma feno ben ama,
Alegra-vos, la es reson.
[F° 19 v°] Puisque heretier a la meyson
Aven agu, tant ben forma.

Julia, regardant son enfant, dy :

JULIA

De totos formos desforma
Foses son corps, et retorna
En ung ben petit gran de sal.
Perqué l'ay you jamais forma?
Car, como soy ben informa,
Per el deou salhir ung grant mal;
Ung tal temple anar a mal
Et destruyre tals edifficis,
Ont se fan tals sacrifficis:
La es ung ponch trop principal.

LA BAYLO

Disé, dono, lo ponch es tal
Per vos far eycy breau sermon.
Aver vos chal voler total
De lo nuyrir, et perqué non?

MARCUS

Lo ly chal empausar son nom,
Que volé qu'el syo noma?

JULIA

Fals, malvas, infortuna.

[F° 20 r°] MARCUS

Puisque los dioux l'an dona,
Per dom gratuyt lo chal aver.

JULIA

Mauldich syo ung tal haver,
Ne qui ly daré nuyrituro!

LA BAYLO

Tant bello, tant gento creaturo!
D'[a]ysintos dire avé grant tort.

JULIA

Ho! qu'en mon ventre foses mort!
Per el ay dolor si fort,

Per el syoy en tal desconffort,
Per el ay si greou remort
Que non pouc plus!
Perqué non l'ay you fach abort?
Perqué porta you l'ay a port?
O Jupiter, tu as grant tort
Que non venges mon dur effort,
Ystant layssus!

MARCUS

Vraysoment you ay conclus
Que l'enfant syo nomina.

JULIA

Au diable sio confina!
Marc, mon mari, non m'en parlé.

F° 20 v°]. MARCUS

Lo chal que vos vos consolé;
Trop y mettré l'affection.

JULIA

O mauldich part d'infection,
Per qui los dioux saren destruch!

LA BAYLO

Qui vos ha aquest parlar instruch?
Perdona me, vos disé mal;
So es ung dom especial,
Manda dal tres hault luoc celest.

LA SERVENTO

Hellas! perqué vos es molest?
Tant de temps l'avé desira!
Ben saria vos fort desheura
S'aquest fruc vos foses infest.

LO VARLET

Lo non y a gloso ni text
Que vos poguesso excusar

De lo gardar et governar,
Et foses ben concept d'incext.

MARCUS

Apres paraulos, mon arrest
Es de nommar aquest enfant.
Per causo que vos amouc tant,
Vostre voler ay attendu.
Si ambe vous ay contendu
Dal nom qui deou esser impausa,
[F° 21 r°] Si ay you em my prepausa
Que nom preigno de mon linaige.
Poncz nos nomen, a breau lenguaige,
Et nomma Poncz el saré;
De vertus el nos passaré,
Et faré a tos dos honnor.

JULIA

A vos en syo donc l'honor;
Puisque vos play, eyssint la syo;
Poncz auré nom. Cossint que syo,
Jamays non me faré plaser.

MARCUS

Prené plaser ou desplaser,
Poncz mon enfant si auré nom;
Et nom prendré de mon surnom,
Sens y butar degun obstacle.

LA SERVENTO

Lo es ung tresque grant miracle,
Quant jamays tant bel si l'a fach.

LO VARLET

Lo teniouc mort et desfach
Del torment qu'ello s'es dona.

MARCUS

Per ren non syo abandona;
Mas nuyré lo a tres grant curo.

LA BAYLO

Seignor, ne preigna d'eysso curo,
Car el saré tres ben nuyri.

[F° 21 v°] JULIA

Sy pouc, en breou saré puyri
Per faulto d'y tenir a ment.

Nota quod, si possit reperiri infans bene compositus et formatus, hic ponatur pro nativitate beatissimi Poncii.

LA BAYLO

El ressemblo fort tempuri;
Diou ly done acompliment!

MARCUS

Avisa d'ung deffalhiment,
Car ung enfant si n'a de pauc.

JULIA

De mal n'auré el pas deffault;
You ly farey tant de mal trayre,
Veilhant, durment, d'ung tal assault
L'assalhirey, non viouré guayre.

MARCUS

A! Julia, vous sé sa mayre,
Vostre parlar es trop cruel!
El es tant triumphant et bel;
El es toto nostro esperanso;
Encar me creouc, sens dobtanso,
Que saige saré habundament:
Syo donc vostre cor content
De lo nuyrir, como es reson.

JULIA

Jamais n'auré pax a meyson,
Qu'aquest faulx enfant mort non syo.

MARCUS

Non lo touché, cossint qua syo,

[F° 22 r°] Ny per lo batre, ny ferir;
Per ren non lo fassa murir.
Vos direy: Jupiter, tres hault diou,
Se venge de l'ennemic siou,
S'el vol; mas la chal avertir
Qu'al temple non syo porta.

JULIA

A mon ventre fos avorta,
Davant qu'en tal mal advenir!

MARCUS

Et non poyren nos convenir
Ensemble et arrestar en pax?
Veyci ung fort terrible cas.
Apaysa-vos a la bono houro.

JULIA

Si mort foses, alegro foro;
Non pas per mal de mon enfant,
Mes per lo cas qu'es tant nephant.
Eysso ben entendre devé.
Totosfes, como dich avé,
Si Jupiter y cognoys dol,
Se venge de l'enfant, si vol,
Car d'aquo el ha la puissanso.
Vray, como vos disé a l'avanso,
Gardar nos chal de lo portar
Al temple quant ont vay adorar;
Dal demorant veigno que veigno.

MARCUS

Qu'a la meyson l'on l'antreteigno,
Affin que mal non y deveigno.

[F° 22 v°] JULIA

Per gardar ung fach tant terrible,
On y faré tot lo possible.

LA BAYLO

Non vos chalho de mon cartier;

Si pouc, n'auré de ren mestier.

LO VARLET

Per lo servir en qualque aprest,
Aparelha you syouc et prest.

LA SERVENTO

Comanda-me, si volé ren;
Ma volunta vos sabé ben.

LO PREMIER ROMAN

Salut.

LO SEGOND ROMAN

A vos joyo tamben.
Que reconta vos de novel?

LO PREMIER ROMAN

Marc a agu ung enfant tant bel,
Ay entendu, non a gayre.

LO TERS ROMAN

Salut a vos, mon bel compayre,
Tamben a vostro compaignio ;
Que disé, si Diou vos begnio ?
Reconta-nos qualque secret.

LO SEGOND ROMAN

Mon bel amyc, saige et discret,
[F° 23 r°] Si diou nos gardo de perilh,
Contavan que Marc a'gu ung filh
Tant gent, tant bel, si ben forma,
Si mays s'est vist de mayre na:
Vela qu'ero nostre devis.

LO PREMIER ROMAN

S'ero de vostre bon advis
Que nos l'anessan visitar,
Como devon far bons amys,
Sariouc content d'y anar.

LO TERS ROMAN

Myeys non nos poyan recontrar :
You soy tot prest et apareilha.
Qualque dom a la palholla
Portar sario tres ben fach.

LO PREMIER ROMAN

Ell a ja pron qu'ella l'a fach,
Si leva a pron de temps.

LO SECOND ROMAN

Anen y deman tos ensens
Et tos dos benestrugeren.

LO TERS ROMAN

Ambe el ung pauc devisaren,
Car home el es de grand sagesso.
Deman donquos prendren l'adresso,
Et tot tres nos acoblaren.

LO PREMIER ROMAN

Sen faulto, plaser ly faren,
[F° 23 v°] Car el nos ve ben volentier.

LO SEGOND ROMAN

S'es ung home franc et entier,
Et plen de toto prodhomio.

LO TERS ROMAN

El amo autan ben baronio
Et pren plaser de devisar.

Nota quod hic opportet mutare infantulum in puerum adolescentem, ut doctoribus tradatur imbuendus.

FRIANT

De qualque part chal advisar,
Bruyant, Rifflant et tu, Grantdent,
Que nos poyssan aver d'argent.
Que deven nos eyssi musar ?

BRUYANT

Que deven nos eyssi rusar?

RIFFLANT

Lo fuoc si poysso ben brusar
Cel qu'es de nos plus diligent.

GRANDENT

Vela ben dich, compaignon gent;
Mas qui de nos plus diligento?

BRUYANT

El a sa maniero tant gento
Qu'el ressemblo ung estront flori.

[F° 24 r°]

FRIANT

Vay au diable, villan porri,
Tant sios de parlar deshonest.

BRUYANT

Anen, non fassan plus d'arrest,
En qualque luoc juar lo vin.

RIFFLANT

Anen veyre l'oste Martin,
Car el ten de bon muscatel.

GRANDENT

Anen far tubar-lo chapel,
En attendent que veigno nuech.

FRIANT

Qualquo ren trobaren de cuech;
El ten volentier ben provy.

GRANDENT

Per la mort, tu sares auvy.
Que deven nos eyssit sonjar?

BRUYANT

Holla! hon poyren nos lojar.

Per mays anuech, disé, nostre hoste?

L'OSTE

Intra sol, senso tant brojar.

FRIANT

Holla! hon poyren nos lojar?

L'OSTE

N'arrestaré pas a cojar,
[F° 24 v°] Mos compaignons, quant que me coste.

RIFFLANT

Holla! on poyren nos lojar
Per mais anuech, disé, nostre hoste?

L'OSTE

Et perqué? non lo es tot vostre,
Vueilha ou non, et corps et bens?

GRANDENT

Ayan de vin, l'oste d'eyssens.
Sabes qué? porto dal meilhor.

L'OSTE

Et vos n'auré, et de la flor;
Vela de pan, vela de char;
Vela bon vin, mas el es char:
Mas a vos non chal de la costo.

FRIANT

Diou gart de mal et l'oste et l'osto
Que fay tallo provision.

L'OSTE

Mos compaignons, l'es vin de costo.

RIFFLANT

Diou gart de mal et l'oste et l'osto.

L'OSTE

El es melhor que non fay mostro ;
Si es eyro ben de seson.

BRUYANT

Diou gart de mal et l'oste et l'osto
Que fay tallo provision.

[F° 26 r°] *Eyssi fan bono chiero los tirans.*

MARCUS

Mays huy you ay intencion
Que mon filh Pons ane a l'escolo ;
Joynesso si es tant frivolo,
Qui la laysso anar sens chasti.
Pertant la chal trobar parti,
Tant mentier qu'es en juventu,
Qu'el se metto a la vertu
D'aprendre lettros et escripturo.
S'uno fes el en fay naturo,
Toto sa vito ly tendré.

JULIA

Pensoc que ben el aprendré,
Car el si m'a trop bel aspect.

MARCUS

Poncz.

PONCZ

Mon payre.

MARCUS

A mon conspect
Presenta vos appertament.

PONCZ

Far voloc vostre comandament,
Senso a ung sol mot contendre.

MARCUS

Voloc que vos ané aprendre

[F° 26 v°] Las lettros sufficientament.

PONCZ

Far voloc vostre mandament,
Senso a ung sol mot contendre.

MARCUS

Varlet.

LO VARLET

Mon mestre.

MARCUS

Vay te rendre
Vers Valeri et si ly dy
Qu'el me veigno parlar eycy,
Si ly pleyré, incontinent.

LO VARLET

D'y anar soy tres ben content;
En breau aurey fach lo messaige.

Vadit ad Valerium, adolescentem.

MARCUS

Poncz, mon filz, mas que syos saige
Et qu'aprenes ben doulsament,
Si tu scios sobrevivent,
Tot aures tu per heretaige;
Tyou saré lo premier dalmaige,
Mon filz, si tu fas autroment.

PONCZ

Payre, pensoc far tallomen
Et legir si frequentament,
Qu'en breau de my vos veyré raige

[F° 27 r°] MARCUS

Poncz, la saré ton avantaige
Et ton honor segurament.

LO VARLET

Sé vous Valier l'adolescent?
Si vous sé el, disé lo me.

VALERIUS ADOLESCENS

Valeri soy, per nostro lé.
Mas que vos play de ma persono?

LO VARLET

Marc, lo senator, si vos sono :
Pleyré vos d'y venir parlar?

VALERIUS ADOLESCENS

Cossint? el me po comandar,
Et vos disé si me play!
Embe vos y vauc sens delay
Per ver que me volré parlar.

LO VARLET

Anen, puisque vos play d'y anar,
Car dobtoc d'aver trop tarsa.

Vadunt simul.

VALERIUS ADOLESCENS

Madamo s'es-ello apaysa
De sa grando malencolio?

LO VARLET

Tot a 'gu fin, tot s'eysublio.
Ben a porta dolor mot grant. 17 v°

VALERIUS ADOLESCENS

Et Poncz, que fay?

LO VARLET

El es ja grant,
Lo volon mandar à l'escolo.

VALERI ADOLESCENS

Ben fos ista Julia follo,

Si d'ello en fos vengu meysap.

LO VARLET

Bon Valeri, l'on non sap
Lo mal qu'ello a volgu suffrir
Per al ventre lo far murir ;
Et depuis qu'el es agu na,
Tant de cops ello ly a dona
Qu'es uno chauso de non creyre
Totas fes la lo fay bon veyre
Et se porto notablоment.

MARCUS

Vos vené ?

VALERIUS ADOLESCENS

Oc, segurament
Vers vos, como soy entengu.

Nota quod opportet quod iste Valerius sit in etate adolescentis, si possibile sit.

[F° 28 r°] MARCUS

Vos sia lo tresque benvengu.
Youc vos voloc recomandar
Poncz, mon filz, que voloc mandar
Per aprendre a la grant escollo.
Como sabé, juvento vollo ;
Si vous play, l'acompaignaré,
De folear lo gardaré
Et de my saré satisfach.

VALERIUS ADOLESCENS

Mosseignor, so es pauc de fach ;
Tot possible farey per vos.
Or vené say, mon amy doulx ;
N'y vendré vous ben ambe my ?

PONCZ

O ben, Valeri, mon amy,

D'aprendre es ben lo voler myou.

MARCUS

Mena-lo ambe vous, vous preouc,
Et si lo tené ben a ment.

VALERIUS ADOLESCENS

Non vos chailho segurement.
Creouc tam ben proffitaré
Que grant honor el vous faré,
Autant ben a tot lo lignaige.

Hic vadunt simul ad scollas.

PONCZ

Valeri, you ay tant bon couraige
28 v°] Que vos non ho creyria jamays.

VALERIUS ADOLESCENS

Poncz, la non ha si grant lo fays
Que non ressemble esser legier
Quant ont lo porto volentier;
Pertant qui volentier apren
Faciloment trestot compren:
Eysso si es trop verteyer.

c radunt simul ad scollas et, si sit possibile, intersint etiam multi alii pueri, cum libris, pro decore ystorie

IMPERATOR PATER

Mestre d'ostal, mon escuyer,
Et vos aultres de la meyson,
Auvé un pauc nostro reson :
Ma volunta ero incita
De mettre edit per la cita
Et per tot lo circuyt de Romo,
Que non fosso ausa persono
De Crist colre publicoment,
Sus la peno de banniment.
S'ellos volon tenir lo rit
D'aquel qu'apellon Jhesu Crist,

Et lor fals et lor damna cult,
Almens que lo teignon occult,
Affin que lo poble, qu'es simple,
Non y preigno malvas exsimple.
Qu'en disé-vos, Philip, mon filh?

[F° 30 r°] IMPERATOR FILIUS

Aqui ont jay mays de perilh,
Lay plus cautoment es de far.
Seignor mon payre, aquest affar
Layssoc a vostro volunta;
So que vos avé cy conta
Non poyrio esser mieys dich.

LO MESTRE D'OSTAL

Sacras coronos, lo edich
De vostres haulch predecessors
Inhibissent tallos errors,
Et de lor possibilita
Contro crestians an milita.
Sy l'on regardo las cronicos,
Si ben fachos et tant antiquos,
L'on trobaré que tals exces
Xrestianiques, per expres
Son prohibis, de mon conseilh,
Si tant quant n'a sobz lo solelh.
Mas que la fosso ben conduch,
Fosso tot tua ou reduch,
Grant ben sario per l'emperi.

L'ESCUYER

Haultz imperours, tal vituperi
Non vueilha pas sostenir;
Si vous volé ben mantenir,
Sens aver degun improperi.
Chascun sap ben que la lé dy
Que qui a l'emperi contrady
Admerito perdre la vito.
[F° 30 v°] Pertant n'y auré pas trop grant mal

Si, per edit especial,
A ben vioure on los incito.

IMPERATOR PATER

Sus! que ma conscienso s'aquitto;
Que xrestians non vean plus!
You ay en mon voler conclus
Que per Romo fassa criar
Xrestians qu'on deou descriar,
Et que n'auson publicoment
Far lor uffici nulloment,
Car suroment m'es trop molest.

LO MESTRE D'OSTAL

Depuis que tal es vostre arrest,
La saré fach, non tardaré.

IMPERATOR FILIUS

Et tot lo plus prest que l'on poyré,
Car la chauso es trop exoso.

L'ESCUYER

Oc, vrayoment et dangeyroso,
Vos promettoc, per l'avenir;
Pertant y deou ben advertir
Vostro dignita gloriouso.

LO MESTRE D'OSTAL

Aquesto chauso tant roignoso
La me chal eyro reveilhar.
Sa, trompeto, vay-t'en criar
F° 32 r°] Appertoment, per toto Romo,
Entend que chascuno persono
Que del fals Crist es nomma
De par l'imperi es comma[1]
Non se trobar paleysament,
Sus la peno de banniment,

[1] C'est-à-dire *çomma* = sommée.

Et sacrifici l'on non fasso,
Si non qu'els dioux, en toto plasso,
Sus la peno qu'es dessus dicho.

L'ESCUYER

Or te despacho, Fretomicho ;
Vay far prest so que l'on t'a dich.

BRIFFAULT

Criar ou vauc sens contradich,
An grant honor et reverentio.

LO MESTRE D'OSTAL

Veniat.

Pailhars, mot plens d'irreverencio,
Friant, Bruyant, Rifflant, Grantdent,
Vos advertissoc sopendent :
Facho que saré nostro cryo,
Quant vos anaré per la vyo
Et que xrestians vos recontré,
Comandoc que los acotré
Como sabé en bono sorto,
Et puis en nostro preyson forto,
Tot chault, tot chault, los reduyé.

FRIANT

Fach saré, puisque ou vollé.
[F° 32 v°] Anen, barons, far qualque mal.

BRUYANT

Ben n'auren nos, si m'en creyé,
Que faren corre mon cheval.

RIFFLANT

Circuyr chal, amont et aval,
Senso menar grant brut ny ralho.

GRANDENT

En breou n'auren ; auren hostal,

Rifflant, mon amy, non te chalho.

Hic vadunt circuentes Romam quatuor persequtores.

BRIFFAULT

Si criarey, vailho que valho :
L'on fay a tos comandament
Expres, et fort inhibiment,
De par lors imperours sacras,
A tos xrestians celeras,
Tenench secto pleno de vici,
Qu'en public n'auson far uffici
Ny conversar publicoment
En gleysos, villo ou aultroment,
Sus la peno d'esser bannys,
Per tot temps, de tot lo pays :
Or se garde qui s'amaré.

Tercius sacerdos pape, audiet ista verba seu precepta, et dicet intra se.

LO TERS CHAPELLAN

Hellas ! hellas ! et que faré
F° 33 r°] Sur so, hellas ! nostre sanct payre ?
Que faré el, ny que diré ?
De grant dolor non viouré gayre.
Trobar lo vauc a son repayre ;
Mas non say como eyso ly dyo. —
Sancto et sacra seignorio,
L'on a cria eyro, batent,
Que on n'ause publicament
Far ny dire lo divin uffici.
Volria vos plus grant malefici
Venir sus la meyson de Diou ?

PAPA

Non vos en chalho, amic myou ;
Diou vol sos bons amycs provar.
S'en public, en gleyso, trovar
Non ausen per dire l'offici,

Diou sap non fasen pas per vici.
Tallo es la myo intencion :
Perceverar en oration,
Publicament, occultament,
De tres bon cor, intentament,
Et tenir tallo reglo et normo
Qu'aquello falso vito inormo
Syo dal tot extermina.

LO MESTRE D'ESCOLLO

Veniat.

Chal que Poncz syo examina,
Puisqu'el a ben sa gramatico
Et que logico a en pratico,
Et qu'el entend qualquo partio
Autant ben de philosophio.
[F° 33 v°] *Dic quid est philosophia?*

S. PONCZ

Philosophia est divinarum
Et etiam rerum humanarum
Vera cognitio.

LO MESTRE D'ESCOLLO

Ben as dich.
Eysint Socrates l'a escrich
Et l'a nomma sapiencio.
Respond aquesto differencio :
Philosophia quotuplex?

S. PONS

Domine my, est duplex,
Moralis et naturalis.

MAGISTER

Moralis quid docet?

S. PONS

Animi mores.

MAGISTER

Qui sunt animi mores?

S. PONS

Justicia, temperancia,
Fortitudo et prudencia?

MAGISTER

Primo, quid est justicia?

S. PONS

Est nature conventio tacita,
In adjutorium multorum inventa,
[F° 34 r°] *Ne cui noceatur*
Et comuni utilitati serviatur.

MAGISTER

Tu as ben ta leysson nota.
Que sunt hujus precepta?

S. PONS

Sunt honeste vivere,
Alterum non ledere.

MAGISTER

Et jus unicuique tribuere....
Temperancia?

S. PONS

Est animi motus cohibere
Et rationi obedienter efficere.

MAGISTER

Fortitudo est?

S. PONS

Non tristari in adversis,
Nec extolli in prosperis.

MAGISTER

Prudencia?...Rerum bonarum...

S. PONS

Discretio et malarum,
Cum electione boni
Et fuga mali.

MAGISTER

Hec dicit Seneca ne?

S. PONS

Etiam, my domine.

[F° 34 v°]

MAGISTER

Naturalis?

S. PONS

Dividitur in phisicam,
Logicam et methafisicam.

MAGISTER

Bene dicis; hec sufficiant.
Estudio, ven a l'avant,
Car la non es plus grant richesso
Que d'aver an si grant sagesso.
Qui a vertu se dono,
Vicis abandono
Et saige deven;
Sajo es la persono
Ont vertu resono,
Abondo tot ben.
Sachos, et de my so reten:
Que lay ont es la sapiencio,
Non po habitar indigencio,
Car tot ben ambe ello si ven.

Nota quod hic possunt Pontius et Valerius recedere a scola et ire domum.

FRIANT

Et dont ven Brifault? dont ven?
Non dires-tu qualco messonjo?

BRUYANT

Laisso lo anar, Friant; el sonjo
Per recontar qualco sorneto.

RIFFLANT

Quen home per portar corneto!
[F° 35 r°] Mas qu'ello fosso tres ben torto.

BRIFFAULT

Mas lo grand diable que t'enporto,
Tu et toto ta compaignio!

GRANDENT

El dy qu'es d'Esclavonio,
L'entendé vos a son parlar?

FRIANT

Anen.

BRUYANT

Mas ont?

RIFFLANT

Tos cinq colar
Uno pinto, et dal melhor.

GRANDENT

De cinq l'ung sio lo seignor
Et payaré de toch l'escot.

FRIANT

Brifault plus saige que l'escot
La vineyo si payaré.

BRIFFAULT

Mauldich syo qui falhiré.
Payar vauc per chescun ung pot.

Hic vadunt simul potum, si vellint.

S. PONS

Valeri, anen, nos isten trop

Par devers nostre preceptor.

Hic vadunt ad scolas simul.

VALERI

Anen auvir lo nostre auctor.
Grant faulto es perdition de temps.

[F° 35 v°]

PAPA

Enfans en Crist, sia contens
De reveilhar vostre esperit
En lauvant diou Jhesu Crist,
Eyssint qu'aven acostuma,
D'ung voler ardent aluma,
D'amor et joyo spiritualo,
En aquesto honesto sallo,
Puisque n'ausen dire en public.

LO PREMIER CHAPELLAM

Diou remediaré a lor edit
En breau de temps, si ly pleyré.

LO SEGOND CHAPELLAN

Diou a tot remediaré;
Fasen so qu'es a nos possible.

LO TERS CHAPELLAN

Lo n'es imperour tant terrible
Qu'el non abaysso quant volré.

PAPA

De par Diou l'on aprestaré
En aquest luoc qu'es asses bel.

DEUS PATER

Vay t'en, mon angel Gabriel,
Al papa signifiar
Qu'el non vueilho reffuar
Ung enfant qu'envers si vendré,
Car a my el se rendré
Et d'el se faré batear.

[F° 36 r°]

GABRIEL

Vostre messaige you vauc far,
Infinio bonta et clemencio,
Ambe tremor et reverencio.
O home de Diou qui servir
A Diou volles, vueilhos m'auvir:
Messagier soy de Diou puissant.
A tu vendré ung bel enfant
D'y ubrir non vueilhos recusar;
Benignoment vueilhos usar,
Car baptesme de tu prendré.

PAPA

Tes grans obros qui comprendré,
Tres haut seignor? degun sens faulto.

Intra semetipsum, sicut nihil audierit, sed tamen inspiratus a Deo.

Disen tot bas, non a vox aulto.

Chantant.

Deus autem noster in celo;
Omnia quecunque voluit fecit.

DUO SACERDOTES

Simulacra gentium aurum et argentum,
Opera manuum hominum.

PAPA CUM ALIO SACERDOTE

Os habent et non loquentur,
Oculos habent et non videbunt.

Hic in platea audient Poncius et Valerius, et Poncius, illuminatus quodammodo Spiritu Sancto, alta suspiria a pectore trahat.

[F° 36 v°]

DUO SACERDOTES

Aures habent et non audient;
Nares habent et non odorabunt.

PAPA CUM SUO JUVAMINE

Manus habent et non palpabunt,
Pedes habent et non ambulabunt,
Non clamabunt in gutture suo.

DUO SACERDOTES

Similes illis fiant qui faciunt ea
Et omnes qui confidunt in eis.

S. PONS

Qualo armonio !

VALERI

A mon advis,
De dolsor non senti mays tanto.

Oratio.

S. PONS

Diou per qui eysso se chanto,
Dono m'aver de tu noticio.

Postea fortiter (h) ostium pulset.

PAPA

Modero, Diou, la sevicio
Dals imperours qu'es si tres forto.

LO PREMIER CHAPELLAN

Ung home picho a la porto
Et non fay que se tormentar.

[F° 37 r°] PAPA

Ubré-ly et leyssa-lo intrar :
De tals es lo realme dal cel.

LO SEGOND CHAPELLAN

Vené, intra, mon enfant bel,
Et aussi vostro compaigno.

S. PONS

Valeri, intra como que scio,

La nos chal far ung tal dever
Qu'entendre puissan et saber
Lo fruc de talo melodio.

Genibus flexis, ante papam.

Sanct payre, humblament l'on vos preo
Qu'a tos dos nos sio monstra
Et de ponch en ponch demonstra
So que vos chantava tant bel,
Disent: « Notre Diou es en cel ;
Los simulacres de la gent,
Manufach d'aur ou d'argent,
Son sorchz et non y veyon ren ;
Non senton, non palpon autant ben. »
Encaros vos auvy dire
Ung mot que me ressemblo pire :
« Semblables d'aquellos fach syon
Tos qui en aquellos se confyon. »
Declara m'eyso, si vos play.

PAPA

Doulx filz, you saboc so per vray,
Que Diou si t'a illumina,
En aquest terme termina
[F° 37 v°] Per entendre la verita.
N'as-tu pas la securita
Que so que adoron la gent
Es fer, loton, or ou argent,
Peyro talha d'eyssalpre o serro ;
Et non son dioux, mas es de terro,
Puis en terro retornaren?
Lo diou en qual esperen
Si es layssus en paradis.
Aquellos que son sos amys
Lo veyon de l'ueilh cordial
Et non pas de l'ueilh corporal.
Fins a tant qu'ellos si saren
Layssus emb' el et lo veyren,
Mon filh, aloro facio a facio;

So es verita, non falacio.
Mas aultres falaces ces dioux
Seduyon la gent, bels filhs myoux,
Dampna el mond, si non s'esmendo.

S. PONS

Qui es aquel que non intendo
Qui son sens armo et movement
En temple, plassos et al vent ?
Nos veyen prou que son pausas
En fer et en plomb ben fermas,
Perqué non veigno en fracturo.
Saben que son d'homes facturo
Et souvent des leyrons raubas.
Encuy son hauch et deman bas;
Encuy amont, deman aval.
[F° 38 r°] Cossint gardon lo mond de mal,
Si dal mond ellos son gardas ?

Accipiat eum papa cum manu et eum sedere faciat.

PAPA

Asseta vos en aquest las,
Et si parlaren plus a plen.

S. PONS

Non admerito tant de ben
D'esser ambe vos asseta.

PAPA

Tal doctrino Diou n'a dona
Que tos en el ung nos syan,
L'ung a l'autre nos tribuan
L'espiritual desideri.
Comm'avé non ?

S. PONS

Pons.

VALERI

My, Valeri,
Haulto et sancto paternita.

PAPA

Al nom de l'aulto Trinita,
Creou que Diou vos a invita
Per vos far de sos amycs bons.
Disé me doncquos, mon filh Pons,
Avé vos ny payre ny mayre?

S. PONS

Ma mayre es morto non a gayre,
[F° 38 v°] Mench, mon char seignor, de dos ans:
Mon payre es viou et a de grans ans,
Et non aultre unique filh.

PAPA

Es el xpestian ou gentil?

S. PONS

Gentil, contro crestians divers,
Lo plus pessime, plus pervers,
Oc, plus que tos homes dal monde;
Degun es que si fort abonde
Contro xpestians en malvesta.

PAPA

Diou leve sa perversita,
Qu'a illumina ton coraige.
Crey me, mon filh, et sares saige:
Crey en Crist, fay te baptisar,
Affin que poysses evitar
De eternal fuoc la grant ardor.

S. PONS

Devotoment vos preouc, seignor,
Qu'en vostro grant et sancto fé
De mantenent me batisé;
Et creouc fermoment, payre sant,
Vostre Diou esser tot puissant:
Sens el tot es chauso vano.

VALERI

De bon cor et volunta sano
Batisme demandoc tamben you,
[F° 39 r°] Et creouc fermoment en Diou,
Seignor de toto chauso humano.

PAPA

Al nom de la Trinita haultano,
Batisme vos saré autrea,
Puisque vos l'avé demanda.

Hic parantur omnia necessaria.

Creditis in Deum?

AMBO SIMUL, S. PONS ET VALERI

Credo.

PAPA

Patrem omnipotentem?

SIMUL

Credo.

PAPA

Et in Jhesum Xpistum, filium ejus
Unigenitum, dominum nostrum?

SIMUL

Credo.

PAPA

Et ego vos baptizo,
In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti Amen
Mos enfans, garda vos ben
De jamays creyre aultroment.
Retené mon enseignament
[F° 39 v°] Garda tamben nostro doctrino.
Vos sé salhis de la latrino
De l'espurcicio dyabolico,
Que vos ero mot fort oblico
Et discrepant a cognoyscenso

Spiritualo, la qualo senso
On n'a jamays eterno vito.

S. PONS

Cognoyscenso aven ben petito,
Causant ma petito età;
Mas si aven nos ben nota
Q'ung sol Diou nos chal adorar,
Colre, amar et venerar,
Et layssar totos vanitas,
Das ydolos las quantitas;
Toutjor aussi nos tornaren,
De vos myeys nos informaren,
Per myeys a Diou tos temps complayre.

PAPA

Ama l'ung l'autre, como frayre,
Et revené sovent me veyre.

VALERI

Et si faren nos ben, sant payre.

PAPA

Ama l'ung l'autre, como frayre.

S. PONS

Como si fossan d'uno mayre,
F° 40 r°] Eyssint vos lo poyé ben creyre.

PAPA

Ama l'ung l'autre, como frayre,
Et revené sovent me veyre.

Recedunt.

Say la cheyero per me seyre.
O qual jornal aven nos fach!
Quant s'es mon esperit reffach!
Qual ben, qual joyo a pres mon armo!
A l'uelh men ven grosso larmo
De grant plaser qu'ay ressaupu.

LO PREMIER CHAPELLAN

Pensavoc fossan dessaupu ;
Mas l'es ista tot lo contrari.

LO SEGOND CHAPELLAN

Aviouc grant paour d'ung desvari ;
Mas la paour en joyo es torna.

LO TERS CHAPELLAN

Mon corps ero tant destorna
Que non sabiouc que devenir
Quant los ay vist tos dos venir ;
Mas tot es en ben retorna.

PAPA

O qual enfant de ben orna !
Mays non l'ay vist plus eloquent.

S. PONS

Lo doulx et amoros convent!
Lors paraulos son como mel.
Semblon descenduos dal cel,
[F° 40 v°] Tant es fructifiant lor vent.

VALERI

Quant a ma part, son ben content
De vos aver acompaigna :
M'armo si s'es tres ben baigna
Et arrosa spiritualoment.

S. PONS

A meyson vauc segurement,
Per visitar mon seignor payre ;
Vos, si vos play, n'ystaré gayre
De revenir.

VALERI

Incontinent
Per devers vos retornarey

Et compaigno vos farey,
Como deou far ung tres bon frayre.

Ad invicem separantur.

MARCUS

Tant per temps vos vené retrayre
A la meyson, mon tres bel filh?
Eysso non es pas vostre stilh
Qu'avia'pres la mort vostro mayre

S. PONS

Vela, mon seignor et mon payre,
Eysinto l'horo si apres.

MARCUS

Sa, mon filh, qu'avé vos apres?
Qualz termes ny dins quals autors?

S. PONS

[F° 41 r°] Jamays melhors de mos preceptors
N'ay apres qu'ay apres encuy:
Uno leysson que tout mal fui,
Tant joyoso et tant plasento,
De philosophyo es la regento,
Sus tos libres a lo desluy.

MARCUS

Tu fas mon cor tot rejoy;
Eysso me play de ben aprendre.
Fay dever a so que comprendre
Puissos ben la philosophio.

S. PONS

Payre, non sçay si lo vos dyo;
Si la vos play, direy ung mot.

MARCUS

Perqué non, mon filh? dy tot:
Lo es ben reson que nos t'auven.

S. PONS

Ay auvy, como esdeven
Que vauc et venoc de l'escollo,
Los dioux qu'antre nos collen
Non son que uno chauso frivolo.
Dison uno talo parollo
Qu'en eoulx n'a ges de magesta.
Adorar los es chauso follo,
So dison, dont m'an infesta,
Ung tal parlar m'an adapta
Qu'ellos an testo, pes et mans;
Mas quant los ay ben escoutas
[F° 41 v°] Entendoc que son membres vans,
Que non adjuon, ny porton damps,
Ny movon, sinon que sion mogus;
Fachz per ans et gasta per ans,
Frangibles, corrups et caduch.
Dobtoc que n'en sian seduch.
Nos veyen quant calcun volré,
Syon barons, contes ou ducs,
Sos dioux far, el se faré
A l'artesan comm'y pleyré,
De peyro, fer, or ou (en) argent,
Come myeulh lor consonaré
Et tot eysint que vol la gent.
Mon payre et de meyson regent,
Preouc vos, tant quant vostre cousta,
Los dioux que avé en ordre si gent
An vos jamays vertu moustra
Que vos an tant de ben cousta?

MARCUS

Jamays, ny los aultres trestos.

S. PONS

S'en ellos n'a deguno bonta,
Perqué donc los adora-vous?

MARCUS

Ben es mon corps plen de corroux

Truant maudit, palhart pervers.
Que ta mayre avorta fos,
Faulx celera, aulx dioux advers!
Sen causo, non fasio tal vers
[F° 42 r°] Et tal lament en te portant.
You te tuarey, crapault revers?
Syos tu tals termes reportant!

Levet gladium.

Fy! Fy! qui saré suportant
Tallos paraulos es dioux myoux?
You te voloc peyar contant!
Injurios tu eyssint mos dioux?

Fugiat.

M'informarey des bons fach tioux,
Puissos tres ben te punirey,
Non te chalho, encar los rioux
De ton corps you estrenarey.

S. PONS

Hellas! dolent, mas que farey?
Mon payre es de my malcontent!

VALERI

Pons, mon amy, you vous direy
Diou faré vostre apointament.
En breau cessaré son lament
Et son yro, et sa tristor
Vendré a bon apointament,
Si play a nostre creator.

Hic examinet Marcus in semetipso animum suum, et interim dicat.

MARCUS

You que soy ung senator
Et que soy ung conservator
Dal ben public et de las les,
Q'ung tal parlar you suportes!
Suportar lo! Jamays, jamays!

Considerat intra se.

[F° 42 v°] Per aventuro valrio mays
De l'interogar plus perfond. —
Tu comences venir al mond,
Volles-tu tenir autro lé
Que toto Romo ten et cré ?
Si nos n'adoren nostre[s] dioux
Ny sacrifien, tu et los mioux
Sens sacrifici nos saren
Et sens dioux nos trobaren :
Me saré grando vilita,
Reputant ma civilita,
Car non y ha tot dedins Romo
Si bon ny si pauro persono
Qu'es dioux non fasso sacrifici.

S. PONS

Prou n'y a, non pas lueng d'icy,
Sacrifians en verita
A ung sol diou en Trinita
Qu'a fach lo cel, terro et la mar.

MARCUS

Et ont les poyren nos trobar
Per aver calco conferencio ?

S. PONS

Mon payre, dona me licencio,
Et ung home you vos merrey
Prestament et non tardarey
Que tot au vray vous mostraré,
L'error vostro descubriré,
Vos provaré que n'es qu'ung diou.

MARCUS

Vay lo querre doncquos, filh myou.

[F° 43 r°] S. PONS

Tot si anaré ben, Valeri ;

So es de Diou lo vray misteri;
Anen tos dos vers lo sant payre.

VALERI

Diou ly levaré l'improperi
D'idolatrio et vituperi.
Chaminen, non arreste[n] gayre;

Vadunt ad summum pontificem ambo.

Encaros se poyrio retrayre
L'ate, quasi lo me consonno.

S. PONS

Tres hault payre, sancto persono
Nos retornen devers vous.

PAPA

Ben sia vengus, mos enfans doulx;
Diou vos creysso en bonos vertus!

S. PONS

Sanct payre, nos si sen vengus
Per ung fach que voloc contar;
Tal fach es, mas que recontar
Non vos sio attedioux:
Mon payre si es fort yroux
Encontro my que n'y a que dire,
Sol car l'y ay troba a dire
De la culturo de lor dioux,
Quelz plasers son ista los sioux.
Pauc s'en falh que non m'a batu.
Quant sa furor a agu abatu,
Cessa ung pauc la differencio,
Tal aven agu conferencio
Tal rasonament et parti
Que d'el you mé soy desparti
[F° 43 v°] Per ung home vers el menar
Que myeys lo sapio informar.
Me soy pensa, como innocent,

Venir ont es lo fundament.
Dont, si play a la sanctita
Venir en pauco quantita,
Comben que non sio rason,
De qui a la pauro meyson,
Se faré ung appointament,
Que pleyré a Diou omnipotent.

PAPA

Me play ben de m'y transportar
Per a vos qualque fruc portar
Et a si, touchant a son armo.
Anen senso criar alarmo,
Al mench de brut que se poyré.

Ita associatur ab uno tantum sacerdote, Poncio et Valerio.

MARCUS

Qu'aquest garson demoraré !
M'aurio el jamays desempara?
Per ung despiech so el faré.
Paour l'auré de my separa!
De sa perdo sariou tara,
La meyson toto confonduo,
Qu'a brut d'esser de bens para,
Saryo d'hault en bas fonduo.

LO VARLET

En breu veyré vos sa venguo;
Non vos tormenté, mon doulx mestre.

[F° 44 r°] LA SERVENTO

S'el non ven, vous soy entenguo.
El non es ponch dal las senestre.

LO VARLET

El es galhart, legier et destre;
Ben se gardaré d'ung dangier.

MARCUS

El es mon filh, mon costa dextre,
Flor et lo fruc de mon vergier.

S. PONS

Sanct payre, buta vous premier,
Et non creigné en ren ly respondre ;
El es ben ung tal escuyer
Qu'eysayaré de vos confondre.

PAPA

Como ung moton per anar tondre
L'umiliarey, si play a Diou.

LO PREMIER CHAPELLAN.

La lo vos chalré donc respondre
Per lo far bon, ay grant paour you.

S. PONTZ

Salut, mon payre.

MARCUS

Et puis, filh myou,
Es eysso l'hom que m'as conduch?

S. PONS

Oc, mon payre, lo mieys instruch
[F° 44 v°] Que syo dedins la cita,
Sanct, devot, d'amour incita
Per vos veyre si es mogu.

MARCUS

Sia lo tresque ben vengu,
Et autant ben la compaignio.

PAPA

Et vous ben troba, prodhomio,
Ambe tot so que vos ama!
Eysi vostre filh Pons si m'a
Conduch seyns a vostro meyson
Per certano causo et reson
Qu'avé entre vos a devisar,
Dont aurio ben grant desir
D'entendre vostro differencio.

MARCUS

Differencio! Mas indecencio
D'ung parlar qu'el ma recita:
M'a dich que ha auvy per la cita
Que los dioux de los Romans
Son statuos, corps muchz et vans;
Los adorar es grant folio,
So m'a dich, dont felloniò
M'en (n')a ben prest pica a la testo,
Dont y penset aver malo festo.
Apres quel furour fo passa,
Ly dys per terme compassa:
S'eysint es qu'adorar per ren
Los nostres dioux non deven,
[F° 45 r°] Como de bestios et follés,
En Romo nos saren sollés.
Alhoro me dis per aver pax:
Seignor payre, non faren pas,
Car d'aultres prou n'y a que colon
L'hault et vray Diou et si l'adoron.
Sy me dys qu'el me trobario
Home que myeys m'eysegurario:
Dont ben you volrio saber
Si vos sé el?

PAPA

So es lo ver.
Aquel home soy per certan.

MARCUS

Mas qui sé vous?

PAPA

Ung chapellan,
Ung paure servitor de Diou,
Lo papa moderno soy you,
Vostre amyc, quant la vous pleyré.

MARCUS

Non saboe si vous despleyré,

Mas si fessouc ben mon dever,
Malhoro vos fariouc aver;
Mas car sé dedins ma meyson,
N'auré ny mal ny derrison.
Sa venen al cas principal,
Puisque me devé informar.
Decleyra me, fauc you mal
De mos dioux colre et adorar?

[F° 45 v°] PAPA

Adorar non senso error...
Diou non donné el a Moyse
Escrich en uno tallo guiso
Que tocho ben nostre propos:
« *Non adorabis deos alienos?* »
Si ben en ton concept tu ranges,
Trobares los tos dioux estranges,
Losquals non son ponch d'adorar,
Mas de velipendir et abjectar.
So n'es que grando decepvenso.

MARCUS

Et non es trop d'otrecudanso
De voler si trobar a dire
A totos las lex de l'empire?
You pensoc que vos fasé mours
Que non fan pas los emperours
Qu'an en grant veneration
Los haultz dioux.

PAPA

S'es abusion,
Car so qu'a 'gu comensament
Si auré fin pareilhoment.
A vos dire la verita,
La n'es qu'ung Diou en Trinita,
Qu'es sens comensament ny fin,
Que nos daré, a la parfin,
Segont qu'auren admerita,
Ou lo cel ou l'oscurita

De la meyson mot fort horriblo.

[F° 46 r°] MARCUS

Veysi uno chauso terriblo.
Jamays eyso n'ay you saupu.
Lo mond es doncquos dessaupu?
Tant d'imperours, tantos seignors
Que vivon et qu'an fach lor cours,
Qu'an observa tallos culturos,
Las! chal que tantos creaturos
Syan dampnas? Ha! quals dolours!

PAPA

Dampnas son ambe lors errors,
Sens aver uno solo excuso.

MARCUS

Ung pauc m'acolpo, si m'acuso,
Existent you en mon uffici,
Ay auvy que tal sacrifici
Ero mal vist et tres mal fach;
Mas l'on prenio aquel de fach
Qu'avio so dich, et en luoc fort
On lo butavo et puis a mort...
Mon cor sosten uno grant guerro.

PAPA

Ung Diou aven, en cel, en terro,
Qu'a fach lo mond et lo sosten;
L'ome sostento et manten,
De tos los bens es la fontano;
Senso el tot es chauso vano;
El sol es que nos alimento.

MARCUS

Ung pauc mon cor si se contento.
[F° 46 v°] Mas you non pouc portar en pax
Tant de grans gens que son passas
Qu'ayon viscu en tal desvari.

S. PONS

Sens replico l'es neccessari,
Si vos volé esser salva,
Payre, que sia batea;
Sy non de vos l'on se reporto.

PAPA

Sanct baptesme huebre la porto
De paradis ont es tot ben.

S. PONS

Payre, non vos celaren ren:
Lo payre sanct qu'es cy present
M'a batea, segurement,
N'a pas encaros trop grans jours.

VALERI

Veysi los nostres preceptours
Et que nos an cathezisas,
Tos dos autant ben baptisas,
Dont aven lo cor ben joyos.

MARCUS

Per evitar tantos horrors,
Per evitar plus grant domaige,
A Diou voloc far homaige,
Al qual creouc perfectoment.
Per vostre bon exortament
Cougnoscent Diou, mon major
En cel et en terro seignor,
[F° 47 r°] Et vous preouc que, sens replico,
A la fé sancto catholico
Vos me vueilha butar et joigner
Et so que devoc fac injugner,
Senso usar de grant lengaige.

PAPA

Puisque vos avé bon coraige,
Pas non vos saré denega.
Marc, vos-tu esser batea

Avant qu'autro chauso l'on fasso?

MARCUS

Volo.
Et sic teneat formam baptismi, etc.[1]

PAPA

« *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.* »
Et que bon prou vos fasso.

MARCUS

Davant que parte de la plasso,
Batear chal toto ma familho.

PAPA

La me play et fosson ben millo,
Mas que la sio ben contento.

MARCUS

Sa, mos'varletz et ma servento,
Non volé vos prendre la fé
De Jhesu Crist? Et l'autro lé,
Que vos es assez trop noterio,
Qu'es per las armos deceptorio,
Non la vollé vos pas leyssar?

[F° 47 v°] LO VARLET

Vos nos volé ben confessar,
De s'avisar bon la sario.

LA SERVENTO

Si play a vostro seignorio,
La me play ben; mas garda vos,
Monseignor, de decebre nos;
Nos sen gens de pauc intelect.

LO VARLET

Mon doulx seignor, aya respect
De voler sol la verita;

[1] C'est-à-dire le formulaire du Rituel.

Nos sen grossiers en verita
Et plus en lay non entenden.

MARCUS

Non plus sermon, trop contenden,
So es ung fach qu'es gratuit.
Quant tot regarda et intuit
Ay, conegu ay mon error,
La merci d'aquest sanct seignor,
Que m'a decleyra lo passaige.

LO VARLET

You cogitoc que vos sé saige
Et qu'avé lo cas desputa;
Content soy d'esser computa
D'entre lo nombre des xpestians.

LA SERVENTO

La sobro de mos paures ans
[F° 48 r°] Pareilhoment voloc despendre,
Syo per engajar ou vendre,
Sobz lo nom de xpestianita.

PAPA

Au nom de la sancto Trinita

Hic teneat formam baptismi.

« *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.* »
O mayson, qu'as fach ung grant ben!
Senator, en ta senetu,
Ben as mostra ta grant vertu;
L'aygo tomba dessus ta testo
Es tresor, si per tu n'arresto.
O beneyra nativita,
Qu'a tal ben si t'a invita.
O sancto et salubro doctrino
Que d'enfert fugo la ruyno.
O prudent et discret meynaige
Qu'a Diou encuy a fach homaige
Beneyra si es vostro vito.

MARCUS

Ma faculta es ben petito,
Seignor, per vos refectionar ;
Mas eysens vous prendré sopar
Del pauc que Diou auré manda.

PAPA

A Diou sya vos recomanda;
De manjar ny beure n'ay curo.
En servir Diou syo vostro curo;
De myeys en myeys la vos vendré.

[F° 48 v°] MARCUS

Tant quant viourey m'en sovendré.

PAPA

Amo Diou et sierf ton mestre,
Non far ren que syo senestre,
Et Diou de layssus t'o rendré.

LO VARLET

Tant quant viourey m'en sovendré.

PAPA

Vous, sya ly bono servento;
Dal vostre pauc sya contento,
Et servé Diou quant convendré.

LA SERVENTO

Tant quant viourey m'en sovendré,
Nostre pastor et nostre payre.

MARCUS

Si non vos destorba de guayre,
You vos volriouc ben mostrar
Los dioux qu'an costa tant char
Ancianoment a la meyson.

PAPA

O voloc ben, car es reson
D'o veyre per tot abolir.

MARCUS

Veyci los dioux als quals uffrir
Aviouc totjour acoustuma.

[F° 49 r°] PAPA

O Arceniq, o Sublima,
De dos la vous en chal far quatre.

MARCUS

You soy content de los abatre
Et los rompre pesso per pesso.

S. PONS

Rompen los donc.

MARCUS

Despesso, despesso
Fy d'ydollos et lor mestrio.

PAPA

Eysublia l'idolatrio.
Vos veyé qu'era decebus;
Eyso solio et n'es plus.
Or, entendé los parlars myoux:
Apella vos eyso los dioux?
Eyso n'es que uno decevanso.

MARCUS

So me sario ung cop de lanso
De retornar al premier tren.

PAPA

Vous preouc, garda-vous en ben;
Per vos sario mal parti.
De vos you fauc mon desparti.
Adiou vos dy; arresta en pax.

MARCUS

Pons, non lo layssar ung sol pas
[F° 49 v°] Que tu non l'ayos ben reduch.

S. PONS

De nos tres el saré conduch,
Garda de mal et tot dangier.

Recedunt et Poncius et Valerius cum presbitero associant papam; interim Marcus intra se dicit.

MARCUS, *intra se:*

You me sentoc mot legier
De corps et d'armo, sens mentir.
Al cor aviouc tal pensier
Que home po portar ny sentir.
Lo beure, lo manjar, lo dormir
M'avio aquest regret leva.
Eyro me tornoc a rejoyr,
Car d'aquet fays soy relleva.

LO VARLET

Ben soy en mon cor consolla
D'aver pres la sancto fé.
Lo mestre ero tot desola
Eyros es tot joyos, so cré.

LA SERVENTO

Ben ho ero et tot en cré.
Regarda l'afection que fay,
El es devengu tot ung aultre;
Diou obro lay ont ly play.

PAPA

Torna vos-en, senso delay,
A vostros meysons, mos enfans.

S. PONS

[F° 50 r°] Si nostre affar rem plus vous fay,
Nos sen a tous perilhz et damps.

VALERI

Joves sen, et de sen et d'ans,
Mas vous gardarian d'ung dalmaige.

LO PREMIER CHAPELLAN

Ana que Diou vos teigno sans
Et vos garde tos dos d'aultraige.

Hic recedunt Poncius et Valerius, et vadant simul domum suam.

SATHAN

O inimics d'human linaige,
Tossyn, Arceniq, Sublima,
Revengu soy per contar raige.
Mon cervel es fort aluma,
Tant ay sus nostre affar lima
Qu'ay entendu lo grant dalmaige
D'aquo perqué manda l'on m'a
Et qualquo chauso davantaige.

LUCIFER

Sathan mauldich, rempli d'auraige,
De qu'es aquo qu'as entendu?

SATHAN

Ay vist, auvi et cognegu
Que Marc Pons, lo grant senator,
Et Pons et tot lo contengu
De la meyson et mendre et mour,
[F° 50 v°] An pres Jhesus per lor seignor,
Recebent lo tres sant batesme
Dont, Lucifer, ay tres grant pour
De perdre des armos lo desme.

BELZEBUC

So que vendré pren a bel esme ;
Non te chalho d'aquo qu'aresto.

SATHAN

Nos aven perdu trop grant testo ;
Non se chal pas trop alegrar.
Que non nos chalho de l'aresto,
So non es pas ben conseilhar.

SERREBUS

Youc venoc de bathalhar
Contro tos nostros enemys,
Me tromentar et trabalhar:
Eysso n'es danso, juoc ny ris.

BERITH

Los plus roges y sont pris,
Entendoc ben en ton jargon.

SATHAN

Et qui es donc lo parangon,
Sinon que my, falso chinalho?
Mauldich, sens rimo ny reson,
Vous truffa vous? Non vos en chalho.
Al mestre fol, chapel de palho,
Davant que sio pauc de temps,
Per so que mena tant de ralho,
Vos trobaré tos malcontens.

MAMONAS

Faulx ennemys, sian actens,
[F° 51 r°] N'auvé vos pas so que menasso?

SATHAN

You soy d'enfert la mendre trasso.
Si vos ay you prenostica
Prou chausos, que mon dos si casso,
Perque trop ly ay fantastica.
Un ponch ya n'a si ny ca:
Xpestianta fort se multiplico;
Ydolos an rompu, plica;
Vellay creyssu, contro my pico.

ASTAROT

Si tu non pos intrar, si pico;
Es aquo que tu brames tant?

SATHAN

En ung moment, en ung istant,

Ung grant nombre aven perdu.
Tant non soy agu resistant
Per so soy eyro tant espardu;
Non saboc cervel tant constant
Que non fosso tot marfondu.

LEVIATAN

Maudich chin en bas descendu,
Ton fach non es que mentario.

LUCIFER

O infinito diablario,
Non es eyssot trop pauc de chauso?
Remanden lo, trop ha de pauso,
Sens menar tant de genglario.

BELZEBUC

Qu'el retorne.

[F° 51 v°]

BERITH

Qu'el tire vyo.

MAMONAS

Delibera.

ASTAROT

Qui tornaré?

LEVIATAN

Sathan doncos retornaré,
Et qu'i veilhe, senso finar.

LUCIFER

Or sa, senso plus oppinar,
Retorno prest a ton presfach,
Mauldich infert tot controfach;
Manten de nostre infert la causo.

BELZEBUC

Vay, sens jamays haver pauso.

BERITH

Vay, suffrent d'infert lo fuoc.

MAMONAS

Vay, senso occupar grant luoc.

ASTAROT

Vay doncos senso retort.

LEVIATAN

Vay, sens repaus, nuech ny jor.

SATHAN

Ben ay auvy si non soy sort.
[F° 52 r°] You m'en vauc donq, per lo plus court,
Destorbar toto la sequello.

Hic Sathan recedit, et nota quod ab societate facta summo pontifici per sanctum Pontium et Valerium, qui non appareant, Poncius et Valerius, quia hii in etate tam tenera non convenirent; et oportebit quod Poncius et Valerius sint satis majoris etatis, et ut melius videbitur lusoribus.

FRIANT

Qui dort?

BRUYANT

Qui veilho?

RIFFLANT

Qui? la bello?

GRANDENT

Aquel que n'a pas ung blanc.

BRIFFAULT

Cel n'a pas tort si se reveilho,
Quant ha la milho sus lo blanc.

FRIANT

Anen.

BRUYANT

Que far?

BRIFFAULT

Trobar d'aglant,

Per nos governar sus l'yvert.

[F° 52 v°] GRANDENT

Qualque sotil gaban galant
Mas que fosso ung pauc covert.

BRIFFAULT

Son corps tot nu.

FRIANT

Et descouvert.

BRUYANT

L'en mandarian disent sa gamo.

RIFFLANT

Qui non y gaigno al mens y pert.

GRANDENT

Nos sen auseaulx a toto ramo.

FRIANT

Disen lor ren?

BRUYANT

Mas qui bramo?
Layssa venir lo plus corent.

RIFFLANT

Qui tombaré dinch nostro tramo,
Gaignaré al juoc coquilibert.

GRANDENT

Oc ben, si nos fosso suffert.
Mas tal penso donar que pren.

[F° 53 r°] BRIFFAULT

Mon cervel es ben asses vert
Per ung marault, si l'encontren.

Hic dent locum hii quatuor.

IMPERATOR PATER

Grandament nos esmarvelhen
De Marcus qu'eyci plus non ven
Visitar nostro magesta.

IMPERATOR FILIUS

M'esmarveilhoc en que se pren,
Puisque d'el parlar nos entren;
Grant temps es qu'el non sey es ista.

Nota opportet, recepto baptismate, Marcus non exeat domum, ymo perdat se, ut melius videbitur, ut credatur, et dicant illum mortuum, ad vitandum funebria, que non sunt jocosa.

IMPERATOR PATER

Non l'ay ponch vist d'aquest ista
Marc plen d'amor et d'amysta,
Dont la m'es d'el grandament mal.

IMPERATOR FILIUS

Foses el a nostre costa
Et m'aguesso bon pres costa,
Car mais non vic senator tal.

[F° 53 v°] IMPERARAOR PATER

Or vené sa, mestre d'ostal;
A grant temps que vos n'avé vist
Marcus senator, nostre amyc?
Mal content sen de sa demoro.

IMPERATOR FILIUS

Es el jamays ana deforo,
Car tant ysto nos venir veyre?

LO MESTRE D'OSTAL

De syeys mes, vos me poyé creyre,
Et plus lo temps si es passa,
Que d'aquest mond es trepassa,
Marcus, lo tres bon senator.

IMPERATOR PATER

Es mort!

IMPERATOR FILIUS

Es mort!

IMPERATOR PATER

Lo bon seignor!
Mal content nos sen de sa mort.
D'aultro part, m'esmervelho fort
Cossint lo filh n'es vengu eyssi
Per aver dal payre l'uffici,
Ou calcun aultre gros Roman.

IMPERATOR FILIUS

Garden l'offici a nostro man,
[F° 54 r°] Qui qui lo veigno demandar;
Et, so pendent, vueilha mandar
Querre son filh a la meyson,
You vos direy uno reson:
Volentier lo filh sec lo payre,
Creouc non falhiré de gayre
Qu'el non sio si bon prodhome.

MESTRE D'OSTAL

Lo doulx enfant.

L'ESCUYER

Es desja home,
Plen de totos bonos vertus.

IMPERATOR PATER

Escuyer, nos aven conclus
Que ly ané acompaignar,
Car nos sen pres de desdeigna[r],
Vist que nostro haultesso mespreso.

L'ESCUYER

Seignor, que tot lo monde preso,

Vauc far vostre comandament.
Sus sa, bregado, prestament
Vené me tous emcompaignar.

FRIANT

Anen nos de deniers gaignar!
Aquo far sen nos fort expers.

BRUYANT

Me semblo que me vauc baignar,
[F° 54 v°] Tamben sen nos trestous dispers.

RIFFLANT

Lo corps aven presque revers,
Quant manco l'or ou de clicalho.

GRANDENT

Si aven nos los hueilh ben huvers
Per prendre sens filla la calho.

L'escuyer apud domum sancti Poncii.

L'ESCUYER

Ung pauc avé vos trop de ralho;
Pausa mays huy vostre caquet;
D'aver deniers non vos en chalho,
Payar vos voloc lo banquet.

FRIANT

Ung gras chapon ou ung oquet,
Per oigner nostro gargatiero...

BRUYANT

En qualque bon meyssent loguet
Et far la festo toto entiero.

RIFFLANT

Mas que l'osto non fos trop fiero
A reculhir tal baronio!

GRANDENT

Mas ben la goto que te fiero!

Non parlén plus; s'es villanio.

LESCUYER

Olla!

[F° 55 r°] S. PONS, *vir*

La noblo compaignio
Syo aujorduy la bén troba!
Cossint vos sé vos destorba
Venir eysint longan pays?

L'ESCUYER

Venen veyre los bons amys,
Poncz, Poncz; et si non nos play pas,
De vostre payre lo trapas,
Qu'ero ung amyc especial
De la meyson imperial;
Et son corrossas contro vos.

S. PONS

Hellas! perqué ung tal corrós
Ambe los imperours aven?
Si vioure chal, morir conven.
You soy aquel qu'ay mais perdu,
Et mon affar tot es perdu;
Nostro meyson es desola.

L'ESCUYER

L'imperour saré consola
Quant vos veyré en sa presencio.
Anen, et auré conferencio
Ambe ellos de calque secret.

S. PONS

You non soy saige ny discret
[F° 55 v°] Qu'ambe my deyon conferir,
Mas ben content soy d'hobeyr
Et de vos tenir compaignio.
Varletz, servéntós, chescun syo
Ben esvelha per la meyson.

LO VARLET

Seignor Pons, lo es ben reson ;
Ana emb' ellos seguroment.

LA SERVENTO

Non vous en chailho, solament
Que nos sian dinch vostre hostal.

Vadunt ad imperatores et hic Poncius induitur veste talari et nygra.

L'ESCUYER

Seignor, veyci l'especial
Poncs, filh de Mar[c] Pons progenit,
Son heretier unigenit,
Que vos ven far sa reverencio.

PHILIPPUS IMPERATOR PATER

Que vol dire qu'a nostro presencio
Avé ista tant de vos monstrar ?
Prendre vos chal la premynencio
De Marc, que nos ero tant char.

IMPERATOR FILIUS

Aprocha, leyssa-vous tochar ;
L'honnor de Marc vos portaré.

S. PONS

Digne you non soy d'aprochar ;
[F° 56 r°] Haultz seignors, me perdonaré.

IMPERATOR PATER

Al luoc dal payre vos saré,
Car avio tant bon renom.

S. PONS

Meilhor que my vos trobaré,
Encar que non syo dal surnom.

IMPERATOR FILIUS

Ren non vos val dire de non ;
Nos lo volen, eyssint saré.

S. PONS

Vos lo vollé ?

IMPERATOR PATER

Mas que don ?
Eyssintos lo fach passaré.

S. PONS

Las ! qui tal fays suportaré,
Als imperours, plens de sagesso ?
Cossint lo fach se portaré
En ung home plen de simplesso !
Non trobaré pas la proesso
De mon feu payre, ny tal port ;
Dont mon cor es plen de tristesso,
Dolent a causo de sa mort.

IMPERATOR PATER

Non aya de sa mort remort ;
Synon tant qu'ero home de ben.
Tant hault saré, prené confort,
En palays non vos manc[a]ré ren.

[F° 56 v°] S. PONS

Sacras seignors, trop ay de ben,
Mas n'ameritoc tal honor.

IMPERATOR FILIUS

Si volen nos que senator
D'eyro sya, senso reffus.

IMPERATOR PATER

Eyso nos rend eyssi confus :
L'on vous preo per vostre ben,
Et disé que nen faré ren !
Nos lo vollen, vueilha ou non.
Dal payre portaré lo nom
Et a l'imperi, grant profiech.

S. PONS

You soy content.

MESTRE D'OSTAL

Hoc, qu'en despiech
Syan bastis tals vestimens.

IMPERATOR PATER

Despolha cels abilhamens;
Vos me sembla ung clier d'escollo.

Hic induat aliam vestem, ad placitum magistri ludi.

IMPERATOR FILIUS

Vesté ly cello bello estollo,
Com' aparten a ung seignor.

[F° 57 r°] L'ESCUYER

La vos apparten tal honor;
De bono horo vos sé vengu.

FRIANT

A chescun de nos ung escu,
Monseignor Pons, chal per lo vin.

BRUYANT

El es ben aultre que yer matin;
Grant chauso es d'aver seignorio.

RIFFLANT

Lo m'es advis que totjor ryo,
Tant es plasent son dols visaige.

GRANDENT

Non vos chalho qu'el es ben saige,
Que son payre valré autant.

BRIFFAULT

Ung grant home deou esser, quant
L'on y fay prendre charjo tallo.

FRIANT

Nos cinq cent millo escus contant
Et el fous premier en sallo !

L'ESCUYER

Or sus, enfans !

[F° 57 v°] MESTRE D'OSTAL

Avant, frigalo,
Trop as demena ton quaquet.

IMPERATOR

De coraige pur, franc et net
Nos serviré, et lealment.

S. PONS

De mon pouver segurement,
Comben que you non poysso gayre,
Si ben que jamays fec mon payre,
Et vous lo veyré a l'effect.

Hic promictit.

M'en vauc de vostre graut conspect
Per visitar ung pauc meyson.

IMPERATOR FILIUS

Ana, vené, toto seson ;
Fasé justicio et reson,
Quant trobaré ung malfactor.

IMPERATOR PATER

Donar non vos chal la leysson ;
Vos sabé las chausos qui son
A l'uffici d'ung senator.

Hic recedit et vadit domum.

MESTRE D'OSTAL

El m'a l'aspect d'ung bon seignor,
Et ly pleyré tal exercici.

L'ESCUYER

Per nostro lé vray zelator,
A mon gra, ly isto ben l'uffici.

[F° 58 r°] S. PONS

Aquest aur, aquest argent icy
Secretoment you portarey
Al sanct payre, et ly direy
Qu'el lo donne per charita
Lay ont sabré necessita
Et apres so, tot mon aver.

Hic va(da)dit ad papam

PAUSA

Sanct pastour de tres grand aver,
Grand amic de diou immortal,
Vostre servent a vostre hostal
Veyre vos es vengu, per ver,
Et si vos fauc ben asaber
Que veyci l'aver et tresor
De la meyson, argent et or,
Per en far a vostre voler.
Si vos play, lo distribuyré
A tos los doulx paures de Dyou,
Especial si a parent myou,
Et de ben far los induyré.
Despuis de mon payre la mort
Los emperours si m'an volgu
Et en son luoc m'an retengu,
Dont n'ay al cor ung grant remort.

PAPA

Prené, mon filh, en vos confort ;
Eysso Diou si ha permetz.
Deusque sya passa lo mes,
L'obro saré a meilhor port:
[F° 58 v°] You distribuyrey au fort
Vostre aur, vostre argent a las gens,

Ont y veyray plus d'indigens;
En beau vos n'aure bon report.

S. PONS

Adiou, des desolas desport,
You m'en retornoc a l'imperi.

PAPA

Dyou te garde d'improperi.
Soveigno-te de Diou au fort.

Recedit et vadit ad imperatores.

Qual seignor, bel, poyssant et fort.
Saige et discret, plen de bonta.
Dyou aquest fach a afronta
Per la melhor, a mon advis.

IMPERATOR PATER

Mon filh et Pons, per ung devis
Qu'amoc autant que ma persono,
Nos, al millesme de Romo
Dal temps que fo edifica,
Chal que syo notifica
A tresque tos los habitans,
Estrangiers, citadins Romans,
Per anar al temple adorar
Los haultz dious, et venerar,
Far tamben grant solempnita.

S. PONS

Seignor, vostro sublimita
[F° 59 r°] Po far tot a son bon plaser,
Mas a my, m'es grant desplaser
De me trobar n'en juoc ny festo.

IMPERATOR FILIUS

Perqué?

S. PONS

Lo non es chauso honesto

A my qu'ay perdu tal joyel,
Payre, mayre, non es pas bel:
Vostro honnor me pardonaré.

IMPERATOR PATER

Vrayoment vos y trobaré
Et faré vostro grant honor.

S. PONS

Plustost sario deshonor;
Plasso vos de me pardonar.

IMPERATOR FILIUS

Non volé vos excercitar
Vostre uffici en son degu?
Vos y trobar sé entengu:
Advisa como volé far.

S. PONS

Si vos pleyré de m'escotar
Direy uno brevo reson.
[F° 59 v°] Puisque m'avé fach de meyson
Et d'aquest palays ung des mours,
Tres haultz et tres doulx imperours,
Depuis que vos si sé ben natz
Et princes de Diou ordenas,
Subjugant manto creaturo;
Perqué non de volunta puro,
Puisqu'el vos a fach tal honor,
Non l'adora vos per seignor?
En aquest deuria vos far festo,
Ly humiliant vostro testo,
Fasent en aquel solament
Sacrifici devotament:
Aquel sario lo bon rit.

IMPERATOR PATER

Et per aquo, mon bon amyc,
Ay ung tres souveyran desir

D'a dyou Jupiter tost ufrir,
Que m'a dona tallo puissanso.

S. PONS

Tu erros, seignor, sens dobtanso.

Subridens.

Ung sol diou al cel si es,
Como auvy avé prou de fes,
Que de sa paraulo unico
A fach de lo mond la fabrico
Et tot so qu'en ello conten.

IMPERATOR FILIUS

Perqué so dyses, ygnoren?
[F° 60 r°] Declayro nos ben ton coraige.

S. PONS

S'es tres ben dich, seignor tres saige,
Puisque venen a pa[r]lament:
Jupiter dal comensament
Es el agu, ny son renom?

IMPERATOR PATER

Pons, you vos respondoc que non.
Saturnus, son payre, a ysta,
Que lo poble en grant amista
A governa, et tran(s)quiloment.

S. PONS

Et quant Saturnus taloment
Crete rigio per tal stil,
Davant que fosso per son filh
Jupiter dal reigne jecta,
De tals fortunos ajecta,
Non es so vray que l'Italio
De tres grant poble si avio?
Pietous et tres doulx seignors,
Non vos seduyon talos herrors
Que los poetos an causa.

Ung dyou es, dir syou ausa:
Payre et Filh et sanct Esperit
Que per tal sanct ditiun e dit
Tot regis, governo et conten,
Ensint qu'a sa bonta apertem[1];
A fach l'home a sa semblanso
[F° 60 v°] Metent tot a sa puissanso.
Mas lo diable invidioux
Veyent l'home tant precioux,
Lo qual si ero inmortal,
Persuadec ung tres grant mal;
Innobedient lo rendec
Et mortal home, las! lo fec,
Desplasent a son creatour.
Veyent Diou, de tot actor,
Apres l'espasi de tant d'an,
Lo grant dalmaige et lo grant dam
Que suffertavo human lignige,
De son mirable et hault ystaige
Mandé son filh en aquest monde
Et en ung ventre san, pur et monde,
Char humano prendre volsec;
Apres nòu meses el naysec.
Al monde a tant fructifia,
Dalz juyoux foc crucifia,
Lo ters jourt el ressuscitec
Et apres alz celz s'en montec.
Encaros el retornaré,
Et vioux et mors judicaré.
Donc los bons si saren salvas,
Tamben los malvases, dampnas;
So si es la fé catholico.
Ydollos, chauso diabolico,
Son per decebre los xpestians
Et los far tres fort desvians
De Diou eternal creator.

[1] Ce vers a été remanié après coup.

[F° 61 r°]

IMPERATOR PATER

Nos viven donc en grant error,
Segont que per vos pouc entendre?

IMPERATOR FILIUS

Contro so non voloc contendre,
Car tant que s'estent mon saber
Me semblo qu'el nos a dich ver ;
S'es ung grant fach d'ung tal cervel.

IMPERATOR PATER

Per vostro amor, mon amy bel,
Aulx dioux plus n'ymolarey
A baptesme convolarey,
Aussi tous de ma meyson.

S. PONS

Seignor, vos n'avé ben reson!
Se lavar d'uno tallo error
Et prendre Diou per son seignor,
La n'es possible de myeys far.

IMPERATOR PATER

Al papo nos volen anar,
De mantenent, per far plus cort,
Et toto la gent de ma cort,
Per prendre lo sanct sacrament
De baptesme.

IMPERATOR FILIUS

Tant sanctoment,
Devotament lo recebrey
Que totalomen me donarey
A Diou servir toto ma vito.

[F° 61 v°]

S. PONS

Lo sanct Esperit vos incito
A far tallos operations.

IMPERATOR PATER

Tallos son nostros conclusions.

Mestre d'ostal, vos, escuyer,
Buta-vos tos dos premiers
Et toto nostro fantario.

LO MESTRE D'OSTAL

Sus en ordre, gendarmario,
Parté vos davant et darreyre.

L'ESCUYER

L'es ung plaser d'ung tal trenc veyre.
Davant vous aultres, estaphiers.

Hic vadunt per ordinem ut melius videbitur.— Nota quod hic potest interesse Valerius cum sancto Poncio.

S. PONS

Nos dos nos butaren premiers
Per far lo papo preparar.

Eundo dicat Valerius.

VALERIUS

O ben que non se po comparar,
Vostre ufici ben vos consono.

Ad papam.

S. PONS

Tres hault seignor, sancto persono,
Diou si a encuy obra.
[F° 62 r°] Los imperours son a l'estra,
Que s'en venon per devers vos,
Tant humbles, mansuetz et dolx,
Per prendre lo tres sanct baptesme.
Seguroment, segont mon esme,
Ellos son pres d'aquest palais.

PAPA

Diou, ben extendes tos rays
De ta lumiero et de ta gracio;
Lo sanct Esperit sa efficacio
A impausa dins lor coraige.

PAUSA.

IMPERATOR PATER

Payre de singulier meynaige,
Plen de vertus tres habundantos,
Gardiam de las personos sanctos,
Nos vos sen vengus visitar.

IMPERATOR FILIUS

Bon es de los bons visitar.
Despuis que Pons es senator
De fé nos ha dona fervor,
Et nos vollen far batear.

PAPA

Pons de Diou amic singular
Es, et monstro la verita.
Mas dont ven tal benignita
Que tal veignon vers my mechin?

[F° 62 v°] IMPERATOR PATER

Conta n'aurian d'eysi al matin
Las bonos et vivos resons,
Sanos et sanctos conclusions,
Per nos haver qu'el ha tengu ;
Tant que nos haven conegu
Que nostre vioure ero malvas
Et que nos eran enjanas ;
Dont vous prean, a breou sermon,
Qu'eysi dedins vostro meyson
Syan bateas de vostro man.

PAPA

Seignor imperour tant human,
Reson es de vos obeyr.
Sa, chapellans, vené servir
Es[1] las chausos administrar.

Hic duo imperatores baptisantur solum.

[1] *Sic*, pour : et.

IMPERATOR FILIUS

Non nos fasé pas gayre ystar;
Batea nos tot de present.

PAPA

Al nom de Diou omnipotent,
Creditis in Deum?

DUO SIMUL IMPERATORES

Credo.

Et cetera, ut melius videbitur.

[F° 63 r°] *Et ego vos baptiso*
In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.
Bon prou vos fasso! He! lo gran ben!
Eyros sé vos seignors entiers,
Eyros sé vos bons verteyers,
Eyros sé vos dignes de glorio,
Eyros sé dignes de memorio,
Eyros sé vos de vertus plens:
Baptesme val mays que tot bens,
Quant ben auré tot advisa.

IMPERATOR PATER

Seignor, syo prou devisa.
La pax de Dyou sio ambe vos.
Nos sen contens qu'antre vos dos
Ané destruyre tos los sacres,
Temples, ydolos, symulacres.
Que jamays plus si fasso uffici,
Oblation ny sacrifici;
Aultres temples edifiarey,
Los quals a Diou dedicarey
Qu'a fach lo cel aussi la terro.
Jamays a Diou non farey guerro;
Mas voloc esser son subgect.

IMPERATOR FILIUS

Ana y sens degun augect,
Sens aver crento ny temenso.

L'haulto et divino clemenso
Nos vueilho en s'amour augmentar!

[F° 63 v°] *Recedunt ad placitum imperatores cum ceteris servitoribus.*

PRIMUS ROMANUS

Compayre, vos voloc contar
Lo grant novel esdevengu;

LO SEGONT ROMAN

Tot a tresque ben convengu,
Volé contar des imperours?

LO TERS ROMAN

Grant plaser ay vist que los mours
Son adolsis, qu'eron tant durs.

LO PREMIER ROMAN

Anen, per esser myeys segurs,
Nos far batear autant ben.

LO SEGONT ROMAN

Anen, la me play tresque ben;
Quant a my n'ay tres grant plasyr.

LO TERS ROMAN

You n'aviouc aultre desir.
Anen tos tres, per lo plus cort.

Hic vadunt tres et aliqui simul, si videatur, ut batisentur

PAPA

Pons, ung principal de la cort,
Anen nos en tos tres ensemble,
Desfar de Jupiter lo temple
Et l'ydolos que son dedins.

[F° 64 r°] S. PONS

Encar vendren a nostros fins,

Meyant la divino bonta [1].

LO PREMIER ROMAN

O seignor, que syo escota!
A Dyou voloc esser fiable;
Renonciouc als pompos dal diable
Et baptesme demandoc you.

LO SEGOND ROMAN

Baptesme, per lo nom de Diou!
En el you creouc fermoment
Qu'a fach terro et lo firmament,
Tot quant es sus terro et la mar.

LO TERS ROMAN

La m'es, seignor, trop fort amar
D'istar en tallo ydolatrio;
Dont vostro sanctita.l'on prio
Que vos plasso nos batear [2].

PAPA

Vené nos doncquos ajuar,
Puis, al retort que you farey,
Sy play a Diou, vous batearey
Tos tres en Crist per carita.

S. PONS

Anen, anen, en verita.
[F° 64 v°] You como grant senator
Sarey d'eyssot l'executor.

Vadunt ad templum magni Jovis.

PAUSA.

[1] En marge, on lit l'adjonction postérieure qui suit :

VALLERI

Si play a l'haulto magesta,
Nos enffaren nostre dever.
Quant a ma part, ay bon voller
Que lo fach sio magnifesta.

[2] En marge : « *Quere in tali si*[*g*]*no* ✝. » Puis sur la marge opposée : « *vacat.* »

Falsos ydolos tres mauditos,
Dauras, argentas et depitos,
Plenos de diables infernals,
Qu'aulx armos fasé tant de mals,
Las! desviant de la reson:
Eyros es venguo la seson
Qu'ambe my auré la guerro.
Rua, tonba totos en terro[1].

Hic percutit et frangit omnia ydola templi.

Sus, qu'embe pichos et l'eyssa
Peyro sus peyro non sio leyssa,
Car eyssintos es l'antrepreyso,
Et faren uno novo gleyso
Al servici de Diou dica.

Hic populus phanum funditus evertat.

LO PREMIER SACERDOT DEL TEMPLE

Haa! Tu non l'as pas fabrica
Aquest temple, faulx apostat!

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Es so d'ung senator l'estat
De rompre so qu'en deourio far?

LO PREMIER SACERDOT

Fuyen, el nos faré gastar;
El es trop eyros furioux.

LO SEGONT SACERDOT

D'eyssi la nos chal exemptar:
Nostre fach vay tot a reboux.

Fugiunt.

[F° 66 r°] PAPA

Lausor a Diou glorioux
Syo encuy de nos dona;

[1] En marge:« *Quere in tali signo* †. »

Fach nos aven bono jorna,
Quant eysso si aven destruch.

S. PONS

Que tot eysso syo reduch,
Puis apres nos advisaren
Gens qui lo edifficaren
Plus bel qu'el n'ero per davant.
Adyou, seignor papo tres sant,
Aresta a la pax de Diou.

Vadunt ad imperatores et papa ad locum suum cum sacerdotibus suis.

PAPA

Ana en pax, Pons, doulx filh myou;
Continua en vostre prepaux[1].

Recedit papa cum Valerio, et illi Romani stent cum papa.

S. PONS

Fatiga soy senso repaulx,
Imperours, sacro magesta;
Ydolos, temple aven gasta;
Resto de far en ung novel.

PHILIPUS PATER

Ung temple faren fal[2] plus bel
Al nom de Diou et laousor.

PHILIPUS FILIUS

Soleilh non dono tal lusor
Que faré, mas que syo perfach.

PHILIPUS PATER

Volen qu'en Romo syo fach
Esbatoment, solas et festo.

[1] En marge: « *Quere in tali signo* ✝. »
[2] *Sic*, pour: far.

[F° 66 v°] Trompetos, taborins et la resto
D'estrument que poyré trobar,
Mestre d'ostal, fasé so far,
Per la jorna tant glorioso.

MESTRE D'OSTAL

Sus donc, compaignio joyoso,
A chans, a dansos, a sollas,
Vos preouc que non sya pas las
Per la jorna tant preciouso.

PHILIPUS FILIUS

Vostro armo non syo engoysoso ;
Vella d'aur et d'argent a forso.
L'on vos preo, chascun s'esforso
Per la jorna tant amoroso.

L'ESCUYER

Fleytos, taborins et baudouso
Ensemble ben s'acordaren ;
De mover pron lor daren,
Per la jorna tant sumptuouso.

FRANT

Mua es la cort rigoroso
En plasers et sollas ben grans.

BRUYANT

L'es presque chauso vergoignoso.

RIFFLANT

Mua es la cort rigoroso.

[F° 67 r°] GRANDENT

Dedins ma petito folhoso
Metrey aquestos roges grans.

BRUFFAULT

Mua es la cort rigoroso
En plasers et sollas ben grans.

LO MESSAGIER

L'on vos preo, petis et grans,
A l'honor de Dyou et glorio,
Deman sya matin entrans,
Et veyré la rest de l'istorio.

DEO GRATIAS.

Fin de la première journée.

POÉSIES RELIGIEUSES

DU MANUSCRIT DE WOLFENBUETTEL

(Suite et fin)

NOTES

B

1. *Alça* = *auja ; nauça,* au vers suivant, = *nauja,* cf. *cos* = *jos* 466.

6. *A teira,* « à la file, d'un bout à l'autre. »

10. *Senes crer.* Je ne comprends pas le sens de ce vers. *Crer* pourrait être *creire* (*creit* = *creset,* v. 2636), dont il y a un autre exemple chez Peire Milo (cf. A. Fischer, *Der Infinitiv im Prov.*, p. 38), et alors il y aurait peut-être à reconnaître ici une influence italienne (cf. Tobler, *Cato,* § 22, Mussafia, *Litt. Blatt.*, IV, 278). Mais qu'est-ce que cela pourrait signifier? « sans croire »? on attend un mot ayant la signification de « doute. ». Faut-il corriger? Et comment?

20. « Et qui prend mauvaise garde et mauvais soin de soi, pis lui en prendra qu'à moi. » L'usage correct demanderait *li* au lieu de *lo* : cf. *s'a mi mal en pren,* Raynouard, *Lex. rom.*, IV, 626 *b; c'a Salomo pres enaissi,* Bartsch, *Chrest.*, 4e éd., p. 74, l. 5.

37. *An* pour *a* (à savoir Dieu); voy. Introduction, p. 182.

40. Je ne saisis pas bien le sens de ce vers. [Le sens me paraît

être: « Quand [ou combien?] Dieu sera-t-il récompensé de nous avoir faits ainsi à son image?» L'auteur veut dire :« Nous ne lui sommes pas reconnaissants, comme nous devrions l'être, d'un si grand bienfait. » Chab.[1]]

61 Le sens de ce vers me semble être clair : « Si quelqu'un d'eux (sc. des autres, cf. *altrui*, v. 57) lui fait du mal »; mais je ne sais expliquer le mot *meislaigna*. Serait-il permis de supposer chez notre auteur un verbe *mesclanhar*, formé de *mesclanha*, « mêlée, combat, querelle », donc *combattre, quereller*, puis *nuire, faire du mal?*

70. *Airemens* pour *airamens*, « encre. » Je dois cette correction à l'obligeance de M. le professeur Neumann.

74. *Pena*. Le ms. porte *pene* et *amene* au vers précédent. J'ai corrigé ces mots, parce que *pene* serait le seul exemple du pluriel italien, que le copiste français a souvent écrit *-e* pour *-a* atone et que le subjonctif *amene* ne me semblait guère convenir ici. Mais peut-être ai-je eu tort, car le subjonctif se trouve aussi, et assuré par la rime, au vers 158 (*an port = en port*), où il m'est du reste aussi incompréhensible qu'ici, et il y a en effet l'indicatif *mena* au v. 161. Si l'on voulait garder la leçon du ms., il y aurait donc une autre forme italienne à ajouter à celles que j'ai notées dans l'Introduction.

86. *Nolon*. Je ne connais ni *noler* en prov., ni *noloir* en français, ni *nolere* en italien. M. Chabaneau a eu la bonté de me communiquer l'ingénieuse hypothèse que l'auteur avait vu, probablement, des mots dont le *v* initial avait été supprimé, comme dans *d'ostre* (cf. Paul Meyer, *Derniers Troub.*, p. 22, et *Daurel*, p. LV), et qu'il a pu se croire autorisé à dire *n'oler* pour *no voler*. Cf. aussi la note sur le v. 392.

108. *Treçada* ou *terçada?* — [Corr. *croçada*, qui aurait ici le sens de *signe de croix?* Chab.]

115. *Enans que* = le plus tôt que.

158. « Sachez-le bien, celui-là ne sera pas mort que les anges emportent [sc. dans le paradis]; au contraire, il sera plus vivant qu'un vivant [de ce monde].» Pourquoi le subjonctif à côté de l'indicatif *mena*, v. 161? Voy. la note sur le v. 74.

170. *Rais* « radice. » Je ne connais pas d'autres exemples anciens de cette forme monosyllabique, qui est aujourd'hui très-usitée. Cf. Mistral, *Dict. prov.* Elle se retrouve au v. 1701. Mais on a *radiç* au v. 204.

175. *Cum poges* dépend de *de rens als non pensa mais*.

[1] Je dois les notes signées Chab. à l'aimable obligeance de M. Chabaneau.

199. « A ceux qu'il a mis ici-bas », c'est-à-dire aux prêtres. [Peut-être *Aicels (= a aicels) qu'az aisso mes*, « qu'il mit à cela, qu'il destina à cette fonction. » Chab.]

204. *C'unas* « quar en même temps. »

208. « Qu'en secourant les pauvres. »

223. *Mil tant.* Cf. Tobler, *Vermischte Beitraege zur französ. Gram.*, p. 150-2.

232. *Fasson* semble être exigé par le sens, au lieu de l'incompréhensible *lorrion* du ms. Pourtant la correction s'écarte trop de la leçon du ms. pour pouvoir être regardée comme sûre.—[Corr. *loinon?* « Et que les désespérés éloignent leurs volontés », c'est-à-dire y résistent, n'y cèdent pas, comme fit Judas. Chab.]

261. *Tard* « trop tard ». De même au v. 330.

273. *Planç* pour *plainç* = *plens*.

303. *Otraillos* pour *otraios*, cf. *meieraç* 1880, à côté de *meilloraç*, v. 1939.

306. *Taillens*. Italianisme que j'ai oublié de noter dans l'introduction ; cf. Tobler, *Uguçon*, § 49, Mussafia, *Mon. ant.*, p. 15. M. Chabaneau a eu la bonté de m'écrire qu'aujourd'hui la flexion *-en* a remplacé *-an* dans plusieurs variétés du languedocien.

311. Sens ? [Il faut probablement lire, en un seul mot, *desertas* (ce qu'ils ont mérité, *desservi*), et mettre un point et virgule à la fin du vers. Chab.]

312. *Avertas ;* pour *ubertas*. Cf. Introduction, p. 184, n° 2.

315. *Rama*. *Ramar* signifie proprement « produire des rameaux », ici simplement « produire. » — *Focs* se trouve déjà au vers précédent et ne semble ici guère à sa place ; on attendrait quelque chose de synonyme à *serpens* et *verms*. Doit-on corriger? Et comment? [Corr. *Ranas, bots et serpens? bot* = crapaud. Chab.]

325-6. Mettre des points à la fin de ces deux vers, qui sont incomplets. Je n'en vois pas la restitution.

345-6. *Deu: meçeu*. De même, 517-18. Je n'ai pas relevé ces rimes comme inexactes dans l'Introduction, non plus que *Deu (Deum): deu (debet)* 193, 457, ni *mout: tout* 1807-10, parce que je crois avec M. Orians [1], qu'en provençal l'*e* et l'*o* fermés deviennent toujours ouverts devant une labiale.

349. Effacez la virgule après *orgoils*.

358. *L'armas sunt morta* = l'âme est morte ou les âmes sont mortes. L'un et l'autre est possible ; si c'est le singulier, il y a un subst. fém. sing. en *-as* et le verbe au pluriel. Cf. p. 13 et 15. Si c'est

[1] Dans un travail sur l'*e* et l'*o* en provençal, qui paraîtra prochainement dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*.

le pluriel, il y a l'article *l'* pour *las* et un pl. fém. en *-a*. Cf. p. 13, n° 8 et p. 11.

375. Je ne comprends pas ce vers ; je ne vois pas non plus comment on pourrait corriger.

[*Parti son mantenen.*
Enausi van diçen,
De iorn en iorn menan
Lo mond el temps enan (ou *en van?*);
Tant que la mort los cocha
Que sil (pour *si lor*) *sera la bocha...?* Chab.]

392. Tel qu'il est, ce vers ne donne pas un sens satisfaisant, car la première personne n'y convient guère. Le contexte demanderait: *Ja non voilla respir prendre ;* mais alors le vers aurait une syllabe de trop. Peut-être serait-il permis de proposer: *Ja noill 'om respir prendre*, comme il y a *nolon* = *no volon* au v. 86. [Corr. *Non voillatz*, en supprimant *Ge?* Chab.]

394. « Autant qu'il peut. » [Lis. *quil?* « Au contraire, celui qui le peut en doit davantage faire son pouvoir (tout son possible). » Chab.]

399. *Noill*, c'est-à-dire à celui qui sert Dieu.

409. *Meton.* Sur le pluriel après *quecs* et après *cascun*, v. 539, voy. Stimming, *B. de Born* 38, 88 note.

416. *Dis* = *ditz*.

424. « Il ne se trouve pas entre mille ni entre plus, si l'on essaye bien, qui en aient d'autre guerdon », à savoir que leur peine et leurs efforts, car le seigneur ne les en récompense pas (*sens dar* 416).

438. Suppléez *e l'autre?*

441. *Saian* = *sapchan ;* de même aux vv. 1956, 2429, 2709 ; cf. p. 25.

473. « Dans tout le monde ne vit aucun homme vaillant. »

486. Ce vers signifie, je crois : « plus difficilement descend-il, s'abaisse-t-il. »

492. *Per nemic*. Sur l'omission de l'article cf. Diez *Gram.*, 3e éd., III, 25.

494. *Qu'en* = qui sont [forme analogique, née de *em* (nous sommes)? Chab.] cf. Introduction, p. 185, n° 8.

505. *Aren?* Ou *sensa ren* (italianisme)? — [*Sensa ren* « sans rien, sans récompense (temporelle). » Cf. *senso* chez Mistral, etc. Chab.]

519-20. Corr. *La gens es tant vencuda D'avol gazanh...?*

546. *Sa* pour *sap ;* de même aux v. 2103, 2577 ; cf. Introduction, p. 185, n° 6.

547-50. Je ne saisis pas bien le sens de ces vers. Peut-être de-

vrait-on corriger *Que* au lieu de *E* au v. 549 et mettre des virgules après *pensamen* 548, devant *pois* et après *res*, 549, et traduire: « Le cœur ne connaît pas celui-là en vain penser (*sc.* vainement), (de manière) qu'il laisse le mal et fasse le bien, après qu'il (sc. le cœur, cf. v. 545-6) a reconnu quelque chose. » [Corr. *Beil (bel)* au v. 548 et *conox om* au v. 549? Le sens serait: « Par le cœur, on connaît (*cognoscendum est?*) les belles et les vaines pensées; et après que (ou puisque) on connaît les choses (comme elles sont), qu'on laisse le mal, qu'on fasse le bien. Chab.]

559. Le vers est trop court d'une syllabe et, de même que le vers suivant, incompréhensible. Pourrait-on corriger: *Per falsamen guidar E ter' an s'enganar* = par être faussement guidé (c'est-à-dire par les yeux de la tête et non par ceux du cœur). En terre, ils se tromperont?

588. *Falset*. Cf. Introduction, p. 187. — *Trais* « trahit. » Cf. Suchier, *Denkmlr.*, I, 516, note sur le v. 44.

611-12? [*al ham De deu et al seu ram?* Chab.]

630. *Que sun staç* est à combiner avec *qu'a segun*. Peut-être devrait-on corriger *que segun*.

642. Le vers est trop court d'une syllabe et le sens n'est pas clair. On voudrait un verbe signifiant *s'efforcer*. [C'est plutôt, à mon avis, le sens contraire. Donc *negus no s'estraia?* Chab.]

649. Corr. *Quar chascuns, bons et mals, En la peina enfernals Aneit.* Cf. v. 890-1.

679. *Machaç*. *Machar, matar* = percutere. *Don. prov.*, 32 *a*, 5; cf. *Revue des l. rom.*, XIII, 140.

683. Il vaudrait peut-être mieux mettre la virgule après *gap* et l'effacer après *richamens* du vers précédent.

684. Sujet? [Jésus, comme au v. 676? L'auteur aura pensé qu'on pouvait dire *fo donaç grant galtadas, fo corona mes*, pour « on lui donna des soufflets », « on lui mit une couronne », comme on pouvait dire: « il fut soufflété »; « il fut couronné », pour « on le souffletta », « on le couronna. » Il faudrait, naturellement, corriger *corona*. Chab.]

688. *Por nostr' amors*. Cf. Diez, *Gram.*, 3e éd., III, 70.

703. *Amis*. Le ms. porte *amics;* la rime exige *amis*, forme qui n'est pas rare chez les troubadours; cf. Philippson, *Mönch von Montaudon*, XII, 36 note; Bartsch, *Zeitschrift für röm. Phil.*, II, 136; Canello, *Arn. Daniello*, III, 42, note.

717. « Qu'ils viendront à tel port qu'il n'auront jamais consolation. »

734. *Qui* = si quis.

747. *Merms*. Le ms. porte *mers*, leçon qui n'a pas de sens; comme il y a *verms* au vers suivant, j'ai corrigé *merms*, quoique je ne me

dissimule pas que le vers, même en lisant *merms,* offre de grandes difficultés. D'abord je ne connais pas d'autre exemple de ce mot en provençal ; puis, l'adj. étant fém., on attendrait *merma* (cf. pourtant *dolç, cortes,* fém.; Introduction, p. 178), et enfin le verbe manque. [Ne pourrait-on songer à corriger *mers* et au vers suivant *vers,* forme fr. pour le prov. *verms? Mers* serait *mergit* (ital. *merge*). *Mergere,* en provençal aurait naturellement donné *merzer,* comme *surgere, sorzer.* Chab.]

754. *Dis* = *ditz.*

757. *Atort* signifie ici évidemment « torture. » Je ne connais en prov. ni un subst. *atort* ni un verbe *atorzer ;* l'italien *attorcere* n'a, que je sache, jamais la signification de torturer.

762. [*Sens* = son (= fr. *siens*) ou *seus?* Chab.]

775. *Apres de* « comparé à. »

777. *El* = *et lo.*

822. *Qui quiet.* Corr. *qui que es; que es* ne comptant que pour une syllabe, par synalèphe? [*Quiet* = *chiet* (cadit)? Chab.]

837. [« Corr. *l'entendre?* » Chab.]

889. « Et l'étaient encore davantage. »

891. *Aisemens* pour *eissamens.* De même v. 2087 et 2846.

924 ss. Ce passage me semble difficile. Si l'on garde la leçon du ms., il faut traduire : « Je sais bien que personne n'est digne—tant il est bon et parfait (à savoir *lo teu reng*) — qu'il puisse faire tant de bien qu'il doive avoir un tel règne. » Mais cette leçon donnerait-elle un sens satisfaisant? Peut-on dire « être digne de faire tant de bien?» Nous aurions un sens convenable s'il y avait : « Je sais bien que personne n'en est digne (sc. *del teu reng*); personne n'est si bon ni si parfait qu'il puisse faire tant de bien, etc.» Mais alors un *no* manquerait au v. 925, et l'on devrait corriger *n'es* (= *no es*) au lieu de *es ;* cf. v. 1104 et 1137. [*Deng* = capable. Cf. le grec ἄξιος. At. de Mons. (*Al bon rey de Castela,* vv. 32-4):

E car vostre sabers
Es *dignes* a donar
Aital jutjamen car...

J'ai connu une femme qui, relevant de maladie et ayant des étourdissements quand elle regardait dans la rue, disait : « Je ne suis pas *digne* de regarder par la fenêtre. » Traduisez donc : « Je sais que nul n'est capable, si bon et si pur qu'il soit, de faire tant de bien qu'il puisse mériter le royaume deDieu. » Chab.]

1033. *Quatres* dans le texte est une faute; il faut lire *quatre,* forme qui doit être substituée au *quatres* du ms. pour donner au vers sa juste mesure de six syllabes (par synalèphe).

1050. « De tout ce qui l'offense. » De même v. 1370. Cf. Diez, *Grammaire*, III, 70-71.

1061-2 « La croix. »

1063. *Quar* pour *que*. De même aux vv. 611, 2578, 2737, 2750.

1081. *Brida?* [Sans doute sainte Brigide. Chab.]

1085. *Tedas?* [Corr. *Tecla?* (sainte Thècle). Chab.]

1086. *Flidada?*

1090. Il manque un vers rimant ou assonant au v. 1089.

1111. *Sian* pour *sians* = *sia nos;* cf. Introduction, p. 180, n° 9.

1136. *Dia*. Les exemples de *dia* féminin sont assez rares en provençal; cf. *Revue des l. rom.*, XXV, 41-42; Loos, *Die Nominalflexion im Provenzalischen* (*Ausg. und Abh.*, XVI), p. 11.

1169. Le vers étant trop court d'une syllabe, j'ai ajouté *el* devant *peis*.

1171-2. Si l'on ne veut pas admettre une assonance, il faut ou écrire *costaç*, forme du cas sujet pour celle du cas obl., ou *lat* = it. *lato*. Le ms. porte *laic* avec l'*i* biffé, c'est-à-dire *lac*. Il y a donc en tout cas une irrégularité.

1183. *De amta*. Corr. *de l'amta*.

1186. « *Venir a confesion* » dépend de *mi faiç*, v. 1185.

1225. Effacez la virgule à la fin du vers; « la sainte grossesse de vous. »

1238. Le vers a une syllabe de trop. Corr. *Vergen regin' en ciel gracida?*

1256. *D'olimens* = d'onction?

1266-8. *Que cels...que vos*. Sur la répétition du *que*, voyez mon édition de Zorzi, note sur 13, 36. De même v. 2328 *qu'*anç ques... *qu'*eu tan, et v. 2052: *que* quan... *quel*.

1275. Il manque une syllabe; comment corriger? [*fassatz?* Chab.]

1287. Vers trop court d'une syllabe. Corr. *esmendar?* [Plutôt *no cudeit?* Chab.]. Mieux vaudrait peut-être mettre un point et virgule après ce vers et une virgule seulement après *colpa*, v. 1289.

1314. *M'omeliu*. Au sujet de cette forme, qui reparaît deux fois plus loin (vv. 1755 et 2239), et que je ne m'expliquais pas bien, étant donné l'infinitif *umeliar* (qu'on a v. 2778), M. Chabaneau, que j'ai consulté, a bien voulu m'envoyer la note suivante.

« Cette forme *omeliu* = *humilio* se remarque ailleurs, par exemple chez Peire Vidal, *Be m'agrada la covinens sazos*, v. 27, et chez Lanfranc Cigala, *Escur prim chantar*, v. 60. Elle est régulière dans le Forez[1], le Lyonnais, le Dauphiné, tous pays où l'*o*, comme

[1] Cf. ce que dit Raimon Vidal, p. 87 de l'édit. Stengel, des formes *amiu* et *chastiu*.

l'*u* latin post-tonique, n'a pas disparu, et aussi dans une notable partie de la Provence proprement dite, par exemple à Marseille, où les verbes en *iar* font au présent de l'indicatif leur première personne en *ieu* (ce qui est la même chose que *iu*). Il en était sans doute déjà ainsi dès le temps de Peire Vidal. Des formes pareilles sont *enviu* (j'envoie) et *autriu* (j'octroie), qu'on trouve dans une chanson d'Ugo Brunenc (*Ab plazer*). La même chanson nous offre d'autres formes, non plus identiques, mais analogues, c'est-à-dire dans lesquelles un *u* (= *o* fermé), dont l'étymologie ne peut rendre compte, s'est ajouté *par analogie* à un *i* tonique final ou devenu tel, par la chute d'un *a*, consécutive de son affaiblissement: *liu, castiu, detriu, estiu, veiriu*[1]. D'autres exemples de semblables formes analogiques, se rencontrent çà et là dans divers textes. Je vous citerai *fiu, castiu, omeliu, obliu*, où *iu* remplace le latin *i.et*, dans une pièce d'Arnaut de Tintignac (*Lo joi comens*); chez Guilhem Adémar (*El temps d'estiu*): *forfiu* (forisfeci), *diu* (dicit); dans *Flamenca*: *enviu* (372), *estiu* (1315, 6428); dans la *Vie de Sainte Enimie* (Bartsch, *Denkm.*, 266, 21-22): *tenrieu, auzieu*. Ces deux derniers exemples sont, avec le second *estiu* de *Flamenca* et le *veiriu* d'Ugo Brunenc, les seuls qui soient en parfait accord avec le provençal moderne, parce que ce dialecte n'a retenu la flexion *ieu* (= *ia* ou *ie*) que pour la première personne, disant *fasieu, farieu*, pour : je faisais, je ferais ; mais *fasie, farie*, pour : il faisait, il ferait; tandis qu'au moyen âge, cette nouvelle flexion servait aussi bien, comme le *ia* (ou *ie*) qu'elle remplaçait, pour la troisième personne que pour la première. »

1347-8. Ces deux vers ne riment ni en français, ni en provençal. Peut-être l'auteur a-t-il écrit *lat*, c'est-à-dire ital. *latte* avec apocope de l'*e*. Il y a *latas* au même vers, *laitar* 2227.

1399. Il y a déjà *veira maiestaç* au v. 1397. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'y voir une faute du copiste; cette répétition du même mot peut bien être due au poëte lui-même.

1406. Il serait peut-être préférable de corriger *Eç eu*, et de mettre une virgule au v. 1405 et un point à la fin du v. 1411.

1419. Il y a dans le ms., après ce vers, cet autre: *Et en vos es mas atendença*. Il est évident que ce vers est fautif. Le copiste ayant bien copié le commencement du v. 1420, y a ajouté la fin du v. 1419; plus

[1] Remarquez que ces formes en *i*, intermédiaires entre *ia* et *iu*, ne sont pas seulement des formes théoriques; on en trouve un grand nombre, au subjonctif principalement, dans les textes de la Provence et de la Gascogne; ailleurs aussi, mais plus rarement. Ainsi vous pouvez voir *esti*, rimant en *i* dans Folquet de Lunel (*E nom del paire*, v. 422.)

tard, s'étant aperçu de son erreur, il a ajouté le v. 1420, tel qu'il doit être.

1430. *Aiaç* ne me semble pas ici bien à sa place. Corr. *Faiç-mi?* ou *faiçam?* Voyez la note sur le v. 1921.

1446. *Arma*. Le vers ne m'est pas clair. *Arma*, « âme », ne donne pas de sens. Serait-il pour *armas?* Mais alors non plus le sens ne me paraîtrait pas satisfaisant.

1448. Je ne saisis pas le sens de ce vers. L'auteur a-t-il confondu *atendre* et *atenher*, et devrait-on corriger *noi* pour *non*, « que l'ennemi n'y puisse pas atteindre »? Cf. *estenda* pour *estenha*, au v. 1574.

1460. *Enfernor*. Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot en provençal, mais *pene 'nfernor* se trouve chez *Uguçon*, 31; cf. Tobler, § 35.

1514. [*Contraire* = ennemi, diable. Chab.]

1517. *Iomt*. Corr. *ioint*, ou *ionh?*

1524. *So fera*. Lisez *sofera*, subjonctif de *soferre*, que je n'ai pourtant jamais rencontré ailleurs. « Si je dis rien qui vous soit pénible, que votre grâce [le] souffre. » L'objet serait sous-entendu. [Corr. *mercel?* Chab.]

1566. Suppl. *ensegna?*

1574. *Estenda* pour *estenha*. L'auteur a confondu *estenher* et *estendre*, comme *atenher* et *atendre* (v. 1448), peut-être sous l'influence des formes françaises *éteindre*, *atteindre*. Cf. la note sur le v. 1448.

1598. [Corr. *Ques al mens*, ou *Qu'al mens ieu?* Chab.] — *Pera*. C'est seulement chez Zorzi que j'ai rencontré un autre exemple de la flexion forte de *perir*. Cf. mon édition de ce troubadour, I, 79 note.

1604. « Rame et voile. » La correction *rems* pour *rens* est de M. Bartsch, *Chrestom.*, 4e éd., 279, 11.

1608. Corr. *Plena de spiritum san?* Cf. 2466.

1623. *Doas* ne compte ici que pour une syllabe. Cf. *Litt. Blatt.* IV, 316, sur IV, 13.

1631. Le vers a une syllabe de trop. Corr. *veramen?* Que signifie *glorida?* [Corr. *glotida?* Le dragon, d'après la légende, saisit dans sa gueule la tête de la sainte, qui l'en retira miraculeusement. Chab.]

1671-2. « Priez Dieu qu'il envoie secours à ceux qui le demandent. » [Corr. *A cel qui secors?* Chab.]

1704. Corr. *propdans?*

1716. *Per un laus?* [Corr. *per vo (= vostre) laus?* Chab.]

1746. *Verais (: Tomas)*. Serait-il permis d'écrire *veras* = ital. verace?

1750. Le vers étant trop court d'une syllabe, j'ai ajouté *sant;* cf. v. 1965.

1759. *Frair*. Les exemples de cette forme ne sont pas rares; voy., par exemple, Stimming, *B. de Born*, glossaire.

1761. *Escherviellaç ?* [« écervelé », au propre. «...Alors un juif prit un marteau à foulon, et d'un grand coup il brisa la tête de l'apôtre et fit voler au loin sa cervelle.» (*Légende dorée*.) Chab.]

1769. Je ne saisis pas bien la construction et le sens de ce vers. [La construction est embarrassée, mais le sens est clair. Ces apôtres, en effet, furent tués au milieu des prêtres, et par ces prêtres eux-mêmes, qui se jetèrent sur eux (*Lég. dorée*). Chab.]

1801. *Arodes*. Ce serait la forme du cas oblique qui, on le sait, suffit dans la langue ancienne pour exprimer le datif. Bekker: *a'rodes*.

1825. *Mors* = *mortz* « mort. »

1880. *Meieraç* = *meilloraç* « améliorez »; *meilloraç* se trouve au v. 1939.

1903. Le vers ayant une syllabe de trop, j'ai effacé *toç*. Ou pourrait-on admettre *liatz* comptant seulement pour une syllabe?

1919. *Nos* = *nous* = *no vos;* cf. mon édition de Zorzi, 2, 62 note.

1921. *Faiçon*. Bekker corrige *faiç en*. Je proposerais de lire ou *faiç mi* ou *faiçam* = *faiçaç me;* cf. 1940, 2052, 2377.

1923. *Vol* = *voil*, 1re pers. sing. De même 2056.

1941. *Regnar*, « séjourner. »

1960. *Cors*, forme du cas sujet, employée au lieu de celle du cas obl. *cor*.

1995. [Déport et joie (dédommagement) des grièves pénitences (que nous aurons faites)? Chab.]

1999. *Camies* « échange, payement », à peu près synonyme de *gierdon*, qui suit. — Les vv. 1999-2005 se retrouvent au fol. 51, insérés par erreur au milieu d'une pièce strophique; là aussi il y a *camies*. Bekker: *cami es*.

2000. *Colors*. Le ms. porte au fol. 46 ro *dolors*, qui n'a pas de sens; au fol. 51 *colors*, que j'ai introduit au texte, mais qui ne me semble pas non plus tout à fait satisfaisant. Pourrait-on, en supposant que *cap dolors* est la leçon la moins éloignée de l'original, corriger *cap delaire?* Cf. pourtant le v. 1878.

2001. *Tot' obra*. Au fol. 51, il y a *tot obras*, que j'ai accepté en changeant *obras* en *obra*. Le pluriel s'expliquerait de la même manière que le pluriel après *cascus, totz hom*, etc. Mais on pourrait au besoin garder *tot' obras*, et voir dans *tota* la forme du pl. fém. en *-a*, dont j'ai parlé dans l'Introduction.

2003. *Pors* = *portz* « port. »

2017. *Seiaro armas*. Bekker corrige *seian d'armas;* je préférerais *sei'a m'arma*.

2037. *Legen ?*

2042. *Pecador.* Le ms. porte *peccadors;* mais, à cause de la rime *cor* (cœur) et parce qu'il y a d'autres exemples de l'emploi de la forme du cas sujet pour celle du cas oblique (cf. Introduction), je me suis cru autorisé à corriger aussi ce passage-ci.

2056. « Je veux faire savoir à tous ceux qui aiment prix. »

2066. *Sol,* « excepté. »

2067. *Sen tor.* Je ne vois pas bien comment il faut lire. On pourrait corriger: *Que sel sen, cor et l'engens...;* mais on attendrait *el* (= et lo) devant *cor,* ce que la mesure défend. Ou *sentor* = it. *sentore.* Mais cette signification ne semble guère convenir. [Corr. *sel sen tot ?* Chab.]

2068. *Los froç.* Corr. *l'esforç ?* [On pourrait aussi penser à *los proç.* « Si tout le sens et toute l'habileté et tout le savoir et toutes les vertus (je traduis par à peu près) étaient réunies dans une même personne... » Chab.]

2070. « Quelque ingénieux qu'il fût. »

2074. Il y a une syllabe de trop. Corr. *per ço* au lieu de *per aiço,* ou *vol* au lieu de *volon.*

2077. *Falimen.* Que la rime fût en *-en* et non en *-ens,* cela est prouvé par *sen* (= sentit) au v. 2084.

2080. *Caçon.* Corr. *çaçon = jazon ?* Cf. v. 455.

2081. *Mendon,* corr. *smendon;* cf. 2077.

2084. Je ne saisis pas bien la signification de ce proverbe. Équivaut-il à celui que Leroux de Lincy, *Livre des proverbes franç.,* cite t. I, p. 245 : « Ung fol quiert son malheur »?

2085. *Faiç,* « fat. »

2095. Il manque une syllabe. Comment corriger? Et quel est le sens? [Corr. *sabria lor* au sens de *sapidum esse ?* Chab.]

2098-99. [Je ponctuerais:

..... *doloros*
Nol credon ges, la gens n'en (= *no en*) *fan semblan.* Chab.]

2100. ? [Corr. *retorn* (retourne, change) *el* (pour *e lor*) *revir ?*]

2109. *Venen ?* [« Poison. » D'après la légende, saint Jean, invité par Aristodème, « évêque des idoles », à boire du poison, afin de donner la preuve, s'il n'en éprouvait aucun mal, de la puissance de son Dieu, but en effet la coupe qui lui fut présentée, et resta sain et sauf. Chab.]

2141. Sens? [« Faites-nous souvenir de vos plaies; que la pensée des plaies que vous avez reçues pour nous nous soit un *conseil,* une excitation à bien faire? » Chab.]

2152-3. Ces deux vers ne riment pas. Je ne vois pas la correction.

2163. *A teira*. « D'un bout à l'autre, entièrement. » Voy. la note sur le v. 6.

2214. *Deus* = *deuus* = *deu vos*, comme *eus, ieus* = *eu vos, ieu vos*. C'est, abstraction faite de *eus*, le seul exemple que je connaisse de *vos* incliné sur un mot finissant par une diphthongue.

2215. *L'agnel* pour *l'angel*, « l'ange. » De même 2217, 2296.

2217. *El preçens?* [Ce mot ne peut-il s'entendre du salut que l'ange *présenta* à Marie de la part de Dieu? Chab.]

2224. Une syllabe de trop. Corr. *vera*. [Plutôt peut-être *sal vostra*. Chab.]

2234. Effacer la virgule après *enança*.

2246. *Grant captens*. Corr. *gent?*

2254. *Lais* pour *las*.

2263. Corr. *Vensal seu lau so don eu sui blasmaç?*

2276. *Decedut*. Corr. *deceubut?*

2281. Il manque un vers en *-ença*.

2295. Il manque un vers en *-es*.

2299. *Fun?* [Corr. *Fen*, « firent », comme *pon*, 2071, = peuvent. Chab.]

2317. *Ena*. Corr. *e n'ai?*

2339. *Lo mar*. *Mar* est quelquefois masculin en provençal. Cf. *Romania*, I, 393. Un autre exemple se trouve dans Mahn, *Gedichte*, 774, 1: *E si tot s'es lo mars plas e suaus*.

2351. *Quera*. Corr. *Que la?*

2352. *Quil* = *queil* = *que li*. De même v. 2719.

2375 ss. Cf. v. 2050 ss.

2383. [Corr. *emperairiç?* Chab.]

2404. *Ayes*. Il y a dans le ms, un petit crochet au-dessus de l'*s*. Corr. *Cill a cui plaç la Yesu benvollensa*, « la bienveillance de Jésus »? Cf. *la maixons Jesus*, v. 144.

2408. *Conort*. Corr. *concord?* cf. 2419.

2419. *En*. Corr. *es?* Cf. *ço es* au v. 2412.

2446. Sens? [Corr. *apercebut* = espagn. *apercebido*. Chab.]

2450. *Soloil* sans article; cf. Diez, *Gram.*, III, 26.

2454. *Nos* au lieu de *nons* = *no nos;* cf. Introduction, p. 180.

2470. *Pel las*. Il faut ou corriger *per las*, ou garder la leçon du ms. et écrire *pellas*, en y voyant une influence italienne, car cette contraction n'a pas d'exemple, que je sache, en provençal. Cf. Hengesbach, *Beitrag zur Lehre der Inclination im Prov*.

2482. *Sciarçi demant*. Je ne vois pas la correction. [Corr. *sclarçir denant?* Chab.]

2535. « Et donnez-moi l'ouïe, afin que j'entende (*auça*) conter vos faits. »

2541. Sens? [*N'aitent* « et je n'attends. » Corr. *for* = manière? Chab.]

2573. *Pairilla* pour *aparella;* cet exemple de l'aphérèse est à ajouter à ceux que j'ai cités, p. 177.

2574. *Honren* pour *honran.*

2577. *En tot nos* « entre nous tous. »

2586. La construction me semble mauvaise, mais le sens est clair : « Je m'étonne de ce que l'homme, ne pouvant pas être joyeux ni avoir joie sans dieu, et n'ayant pas besoin de nous (autres hommes), n'aime pas dieu cent fois plus que nous. » Quant au reste du couplet, je ne sais comment construire, et le sens m'est resté obscur. Les vers 2625 ss. semblent indiquer aussi, pour ce passage, la construction *em meraveill.... cum nuls se pot de lui honrar sofrir;* mais comment construire alors les vers intermédiaires? [A partir de *neil* (= n'il = ni il), jusqu'à *venir* (2593), je crois voir une incidente, comme une parenthèse, se rapportant à Dieu : « et lui n'a pas besoin de nous, et il nous aime cent fois plus que lui-même (corr. *Ens ama* ou *Et ama) nos plus de lui.....*); car plus lui est pénible quand on fait une faute qu'à celui- (*qu'a cel?*) là même qui la commet, quand il s'en accuse (*occaisona*), et plus lui plaît, si on s'applique à bien faire, qu'à celui à qui le profit en doit revenir; (cela étant je m'émerveille) comme on peut se tenir (se dispenser) de l'honorer. » Chab.]

2599. « Il est droit que celui serve qui reçoit le service et que celui aime qui est aimé. » — *Servis.* Je n'ai rencontré dans aucun autre texte provençal la forme *servis,* mais toujours *servisi; servis* se trouve encore aux vv. 1662, 2558, 2643 et 2723.

2600. *Qu'om raixona,* « car on raisonne, car on juge »

2606. *Esebrial.* Corr. *e s'embrial?*

2652. *Sembl.* L'apocope de l'*a* est un fait inouï. Corr. *li par cascus* ou *li sembla quecs?*

2694. « Celui qui n'est pas mort l'attende », sc. la mort. [Ou, peut-être, « et puisqu'il n'y a plus alors lieu de s'amender, que celui qui n'est pas mort s'applique à le faire (pendant qu'il vit). » Chab.]

2699. « Car le fruit qui commence à mûrir au dedans devient meilleur, et celui qui (commence à mûrir) dehors devient pire. »

2709. « Que le savoir sache faire ce que les deux (le cœur et le sens) veulent et ce que le vouloir octroie. »

2717. Le vers, qui est trop court de deux syllabes, m'est incompréhensible. Je ne vois pas la correction. [*Niens a mens* [*no son*] *van* « nullement ne sont pas moins vains »? ou mieux peut-être *niens a mens* [*no s'en*] *van?* Chab.]

2726. Corr. *ab legrança?*

2768. *Podian.* Corr. *porian?*

2777. *Emplia.* L'imparfait ne convient guère ici. Pourrait-on supposer un verbe *empliar,* nouvellement formé par l'auteur?

2787. Le copiste a écrit ce vers comme s'il commençait une tirade, laissant la place nécessaire pour une lettre enluminée, qui est indiquée à la marge, comme d'ordinaire, en petit caractère. La même chose se remarque, aussi mal à propos qu'ici, au v. 2910.

2843. *Remanir* (mais *remaner: ver* 2076) se trouve aussi chez Guilh. de Bergueda « Un sirventes » Milá, *los Trovadores en España,* p. 300 *iazir* (*: soffrir*) chez Peire Milo, Mahn, *Ged.*, 674, 5. Notre texte offre aussi *redemir* v. 2348.

2870. [*Tendut.* Corr. *rendut.* Chab.]

2879. *Verguntaç.* On doit lire *verginitaç;* mais, comme le vers a alors une syllabe de trop, je corrigerais *mantenc.* Ou pourrait-on, en conservant *mantengron,* corriger *vergentaç?* Mais je ne connais pas d'exemple de *vergentat,* forme qui pourtant serait le produit régulier de *virginitatem,* tandis que *virginitat* est une forme savante.

2888. *Seniors.* Ou *seinors?* Et de même v. 2912?

2892. « Qu'il me fasse pardon des péchés que j'ai faits. » La transposition *qu'ai faiç faiçam* rendrait le sens de la phrase plus clair, mais elle ne me semble pas nécessaire.

2898. ? [*Els gaudens,* « parmi les bienheureux »? Chab.]

2904. Il faut compter *oracions* pour trois syllabes, ou corriger *questas.*

2910. Voy. la note sur le v. 2787.

2912. Voy. la note sur le v. 2888.

2917. *Qos.* Corr. *qu'ops?* Cf. 2373.

2928. *Volgran.* Peut-être vaudrait-il mieux corriger *volran.*

2930. *Al.* Le ms. porte *a la.* Le vers ayant ainsi une syllabe de trop, j'ai corrigé *al,* correction à laquelle je me suis cru autorisé, les formes *del, al,* = *de la, a la,* se rencontrant plusieurs fois dans notre texte; cf. Introduction, p. 190.

C

1. *Am.* Cf. Behrens, *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwicklung des franz. Verbalstammes,* p. 25. (*Franzoesische Studien,* III, 381).

33. *Tenui.* Corr. *tenu* « sont tenus pour les pires »?

49. *Parent.* Cf. *Behrens,* p. 5 (*Franzoes. Studien,* III, 361).

54. *Qu'il anöitent?* M. le professeur Neumann a la bonté de me suggérer la correction *qu'anoiantent* « car ils anéantissent. » [Corr. *anoncent? Anoiantent* ferait une césure épique, et le contexte indi-

que d'ailleurs une opposition entre les actes et les paroles des hypocrites. « Ils annoncent la paix et pourchassent la guerre (la mort). » Chab.]

60. *Esteç?* [Corr. *esleç* pour *eslič* (electos)? Chab.]

Voici, pour terminer ces notes, la liste des mots de notre texte qui manquent ou qui ne se trouvent pas sous la même forme, ou avec la même signification, dans le *Lexique roman* de Raynouard :

Alumar, Rayn. *alumnar*, 2622, 2788-9.

Apoderar, 2499 ; *se apoderar*, 2502 « efforcer, s'efforcer » ; Raynouard : surpasser, subjuguer.

Aren (?), 505.

Atensar, 151. Voy. *atenser* dans Godefroy.

Atort, 757.

Biaç (italianisme ?), lat. *beatus*, 2025.

Baudimens, 1913.

Cap, no-cap, 107.

Circoncisimens, 1971.

Concort, 2408 (?), 2419.

Degnitos, 1554.

Demetre, « remettre, renvoyer » 644 ; Rayn. : imputer, désister.

Empliar (?), 2777.

Emprenitaç, « grossesse », 1225.

Enfernor, 1460.

Ensermonar, 2610.

Ensir, 121. [Même forme dans le ms. Chigi (Stengel, *Die prov. Blumenlese der Chigiana*, 63, 5), dans le ms. Philips (H. Suchier. *Denkmäler*, p. 336, note sur 464, 4), dans le roman français de *Joufrois* (v. 151, 813, 2120, 3782, et aussi 2174, où *erisist* doit probablement être corrigé *ensist*). Borel a relevé cette forme dans son dictionnaire. Chab.]

Escampar = it. *scampare*. 2522, Rayn. = répandre.

Escurir, 2474.

Famellos, « affamé », 501.

Fort, « forteresse », 94.

Genmens, 2545 (R. *gentament*).

Glorir (?), 1631.

Golejar, 2664.

Gubern, 1870. Rayn. *govern*.

Guierdonamen, 2568.

Liansa, « concorde. » 1474. Rayn. = alliance, hommage-lige.

Machar, 679.

Magistrar, 2364. Rayn. *majestrar*.
Mastramens, 1970 (Rayn. *amajestramens*).
Meritar, 298.
Meislaignar (?), 61.
Misericorda, 2345. Rayn. *misericordia*.
Norixo, 2223. Rayn. *nutricio*.
Olimen, 1256.
Omicidos, 349, 2136.
Orgoillamen, 2178.
Pentixon, 267.
Posansa, 248.
Ramar = produire (?), 315.
Regard (sens), 262, sans doute, assurément.
Servis, 1662, etc. Voy. la note sur le v. 2599.
Sostenals, 1841, 2849.
Sovenir = secourir, 208.
Terçada, treçada (?), 108.
Trespaor, 2423.
Veraiçamen, 2335.

VARIÉTÉS

FRANÇAIS *GRATONS CRETONS;* LYONNAIS *GRATONS GRIATONS*

En lyonnais, les *gratons griatons*, Forez. *gratons*, sont de petits fragments grillés et rissolés, résidus de la graisse de porc après qu'elle a été fondue. Cochard donne *griaton* « morceau raccorni de panne de porc, d'où l'on exprime la graisse. » Cette définition, qui se rapproche de celle de Littré pour *cretons :* « morceau de graisse de porc frais ou panne apprêtée », est absolument inexacte en ce qui concerne aujourd'hui nos *gratons*. La définition de Cotgrave pour *graton* se rapproche de la nôtre : « *Graton* de porc, of the fat that holds the entralls, being melted, there remaines a fleshie part, which cut in peeces, is thus tearmed at Paris. » Celle de César Oudin pour *creton* est rigoureusement conforme à la nôtre pour *graton :* « *Un creton*, c'est ce qui demeure en la poisle après qu'on a tiré la graisse de l'oing du pourceau, qui est le saindoux, et est tout rissolé et sec, comme du lard qu'on met dans une omelette. » (*ap.* Godefroy.)

Dans sa pièce intitulée *les Voleurs de jambons*, Roquille dit :

Veyant qu'o vet pré sur cou ton,
Rôcle lo darré *griaton*.

Gratons existe en vieux français. M. Godefroy en cite un exemple du XIVe siècle. Le dialecte de Plaisance a le mot *grattòn*, au sens de creton provenant de la graisse de bœuf[1], et celui de Pavie *grato* « cicciolo », restes de viande dont on a extrait le jus[2]. Enfin le prov. a *gratèu*, *gratelou* (qu'on trouve aussi en Velay); le Quercy *gratabel*, et le langued. *gratabou* (Mistral).

Sur l'étymologie, Littré et Scheler, après avoir rapproché le pic. *croton*, graillon, déclarent « l'origine inconnue. » Scheler ajoute que le mot « pourrait se rattacher à *crotte*. » Le sens de « morceau de panne apprêté » exclut ce rapprochement.

Une hypothèse plus plausible consiste à voir dans *gratons*, *cretons*, un dérivé de *cratem* : choses grillées.

Cratem a laissé deux séries de dérivés (sans compter ceux par l'intermédiaire de *craticulum*) dans lesquels, malgré la rareté du fait, *t* a persisté.

Dans la première série, *a* tonique persiste : lyonn. *gratreys*, qu'on trouve en 1633 dans l'*Invent. de la Manécanterie* au sens de grille à couler la lessive ; v. fr. *grate*, claie (Godef.); *grateine (?)*, souricière[3]; angl. *grate (gréte)*, grille, emprunté au roman, et qui n'est sans doute que du normand. J'y ajoute *gratons* et *gratèu*.

Dans la deuxième série, *a* a régulièrement passé à *e* : v. fr. *cretin cretine*, hotte, corbeille (tressées), *gret*, tissu à jour. J'y ajoute le fr. *cretons*, le haguais *creti*[5], ratatiner (comme des choses grillées), le v. fr. *grediller*, grésiller, friser sous l'action du feu.

La première s'expliquerait par une forme *cratta ;* la deuxième par un primitif roman **crete*.

Cratem, du reste, a persisté dans les langues romanes : ital. *grada ;* esp., portug. *grade*, grille. Il a donné le dérivé ital. *gradella*, même sens.

La seule objection grave à cette étymol. serait qu'on ne trouve ordinairement pas, dans les langues romanes, *cratem* au sens de gril à rôtir, sens qui a été fourni par *craticulum* = *graïl*. Mais les dialectes

[1] Foresti, *Vocabolario piacentino*.

[2] *Dizionario domestico pavese-italiano*.

[3] Pourrait venir de *rat*, avec prosthèse de *g*.

[4] Le bourg. *crette*, qui paraît être une sorte de radeau (Godef), pourrait avoir la même origine.

[5] Fleury, *Essai sur le patois normand de la Hague*.

en offrent des exemples. Le piémontais, qui a beaucoup de traits communs avec le lyonn., a *grata*, « graticola [1].» Un dérivé, autre que *craticulum*, a fourni de nombreux termes au sens de gril ; c'est *cratella* : vieux ital. *gradella* (Du Cange), toscan *gratella* [2] ; piacentino *grâdsèlla* ; vénit. *graella* [3]. Ce *cratella*, gril, a existé pour la Provence, puisqu'on trouve *gratelou*, qui est à *cratella* comme *gratèu* à *crata*.

Il est assurément impossible de séparer *gratelou* de *gratons*, et, comme il n'y a pas d'hésitation sur l'étym. de l'un, il ne doit pas, ce semble, y en avoir sur l'étym. de l'autre.

Du reste, l'idée qui, dans *gratons*, avait frappé Oudin, celle d'objets *grillés*, rissolés, est assez naturelle pour qu'elle ait donné lieu à la forme lyonn. *griatons*, qui a certainement été *grillatons*, passé à *gri-yaton griatons*, par la substitution, ordinaire chez nous, de *y* à *lh*

POITSPELU.

SUR UNE PARTICULARITÉ DE LA DÉCLINAISON GALLO-ROMANE

Notre éminent confrère, M. Michel Bréal, dans une communication faite par lui récemment à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (séance du 26 août 1887), a émis, sur la cause du maintien exceptionnel dans le français moderne des formes de l'ancien cas sujet, telles que *sœur*, *prêtre*, etc., une opinion très-voisine de celle que je professe moi-même, mais qui en diffère cependant assez pour que je ne croie pas inutile d'exposer ici, plus explicitement que je ne l'ai fait encore [4], ce qui, sur cette question et sur une autre qui s'y lie étroitement, — ou, pour mieux dire, ne s'en distingue pas, — me semble la vérité, et que j'enseigne, par suite, chaque année, dans mon cours de provençal et d'ancien français.

Si l'on cherche à déterminer, approximativement, pour les substantifs *dolor*, *virtus*, *veritas*, le rapport du cas sujet au cas oblique, au point de vue de la fréquence de leur emploi, dans le bas latin, à la veille du dégagement des langues romanes, on trouvera sans peine que le cas sujet devait apparaître dans le discours, au plus, une fois sur cinq; le cas oblique, au contraire, au moins quatre fois sur cinq. Ce dernier cas, en effet, en représentait quatre de l'ancienne langue, quand le premier n'en représentait qu'un seul, puisque dans ces substantifs le

[1] Mich. Ponza, *Vocabolario piemontese*.
[2] Fanfani, *Vocabolario dell' Uso toscano*.
[3] *Dizionario tascabile del dialetto veneziano*.
[4] Voy. *Revue*, XXVI, 114.

vocatif ne comptait pas, ne pouvant jamais être employé dans les relations ordinaires de la vie.

Mais si, au lieu de *dolor*, par exemple, on prend *soror*, dont la déclinaison est identique, on reconnaîtra immédiatement que, ce substantif devant être, comme les autres noms de parenté, employé au vocatif, qui se confondait avec le cas sujet, plus fréquemment que dans tout autre rôle, la proportion indiquée tout à l'heure pour *dolor* devenait inverse ; que *soror*, par conséquent, devait frapper l'oreille plus souvent que *sorore*.

C'est grâce à cette circonstance que, tandis que *dolor* a perdu dans le roman des Gaules son ancien nominatif, *soror* a conservé le sien. Il n'y avait en effet aucune raison de sacrifier *soror* à *sorore*, s'il est vrai, comme je le pense et l'ai plusieurs fois imprimé, que c'est la loi des majorités qui a décidé du maintien ou de l'abandon des formes de la déclinaison. Or ce que je dis ici de *soror* s'applique plus ou moins à tous les noms désignant des personnes et susceptibles, par conséquent, d'être plus ou moins fréquemment employés au vocatif. Ainsi s'explique que, tandis que tous les noms à accent mobile de la troisième déclinaison latine qui désignent des choses ont perdu la forme nominative, les noms qui désignent des personnes l'ont gardée : *comes, abbas, presbyter, pastor, imperator, senior, major, infans*[1], *mulier*[2], *baro, latro, traditor*[3], etc. Il n'y a, je crois, d'exception que pour les quelques noms en *ix-icem*, fort peu nombreux, du reste, que la langue populaire a conservés, comme *meltritz* (meretricem), *pecairitz, emperairitz*.

La même cause qui assura la conservation de ces formes dans le passage du latin au gallo-roman fut aussi celle qui, lorsque la déclinaison romane se simplifia, empêcha plusieurs d'entre elles de disparaître, et même, contrairement à la règle générale, les fit parfois préférer à celles du cas régime. C'est ce qui a eu lieu en français pour *sœur, prêtre, traitre, ancêtre*, et quelques autres. Pour un plus grand nombre, la forme du cas sujet et celle du cas régime sont, on le sait, restées l'une et l'autre, non comme des formes d'un même nom, mais comme deux noms indépendants et de signification diverse, quoique voisine. Ainsi *pâtre* et *pasteur, maire* et *majeur, sire* et *seigneur*,

[1] Remarquons, pour ce dernier, qu'il fait exception parmi les mots en *ans*, comme *soror* parmi les noms féminins en *or*. Pourquoi ? parce que, tandis que son emploi au vocatif devait être très-fréquent, les participes présents ne devaient jamais ou presque jamais se montrer dans cette fonction.

[2] Du moins en provençal.

[3] Ces deux derniers mots devaient être souvent employés au vocatif comme termes d'injure.

chantre et *chanteur*, *copain* et *compagnon*, *gars* et *garçon*, *trouvère* et *trouveur*. Ce dernier est le seul, si je ne me trompe, parmi les noms en *ator*, qui ait conservé la forme du sujet avec celle du régime[1]. En provençal, il y en a, au contraire, un assez grand nombre dans le même cas, et, lorsqu'une seule des deux formes concurrentes a été conservée, c'est la forme du cas sujet qu'on y a, en général, préférée.

Même à l'époque où l'on avait encore, semble-t-il, le sentiment du

[1] Il faudrait ajouter *pechère*, si ce mot était vraiment resté en français; mais il n'est plus usité, sauf erreur de ma part, que dans quelques provinces méridionales. C'est la traduction de l'exclamation *pecaire*, telle qu'elle dut être faite à l'époque où le français commença à s'introduire dans le pays (XIIIe-XIVe siècles). Les personnes de moyenne éducation s'en servent couramment lorsqu'elles parlent français. Je citerai à cette occasion deux autres mots français conservés ici dans leur forme, je veux dire leur prononciation, ancienne : *oui*, dissyllabe et *nenni*. On prononce très-nettement *où-i* et *nâni*. Mais, au contraire de *pechère*, employé seulement quand on parle français, *où-i* et *nâni* ne sont plus d'usage que dans le patois, où ils font concurrence à *oi** = *oc* et à *no*, ces derniers servant quand on s'adresse à des familiers, les premiers quand on s'adresse à des personnes qu'on respecte ou qu'on ne tutoie pas. On reconnaît là le même sentiment qui a fait rejeter *paire*, *maire*, dans leur emploi familial, pour y substituer les formes de la langue réputée plus noble, à savoir *père*, *mère*, devenus *pèro*, *méro*, et même (ô barbarie!) *pèra*, *mèra*, et qui, dans beaucoup de noëls, fait parler les anges en français, tandis que les bergers s'expriment en patois.

Puisque l'occasion s'en présente, je signalerai encore un autre mot dont l'influence française a modifié la prononciation dans le parler local. C'est le nom même de la ville de *Montpellier*. Tout, normalement, s'oppose à ce que l'*e* qui précède les deux *ll* soit muet. Il l'est pourtant dans la prononciation de ce pays-ci, où la seconde syllabe de *Montpellier* se prononce exactement comme la seconde de *bachelier*. On voit tout de suite l'explication: on a voulu, quand on commença ici à parler français, traduire *Montpellier*, comme on traduisait *pecaire*, et dans les deux cas, l'*e* protonique devint muet, parce que tel était constamment l'usage français; en sorte que les indigènes, comme les nouveaux maîtres du pays, ceux-ci, par analogie et d'après les usages de leur langue, les premiers, par imitation, s'accordèrent à assourdir l'*e* sonore qui précède les deux *l*, et qui n'a conservé, dans ce pays-ci, qu'en patois, sa régulière prononciation. A Montpellier, c'est même un *i*, plutôt qu'un *é*, qu'on entend (*Mounpiyé*).

* *Oi* n'est pas inconnu de l'ancienne langue. J'ai signalé autrefois cette particule dans *Flamenca* où elle avait été méconnue. Voy. la *Romania*, VII, 330. Quant à *no*, c'est une forme faite pour surprendre. On attendrait *nou*; et, chose bizarre, *nou*, qui existe aussi, s'emploie comme *nâni*, c'est-à-dire quand on parle aux gens que l'on ne tutoie pas. L'influence française aurait-elle agi dans ce cas en sens inverse de l'ordinaire? Cf. *font*, *pont*, qu'on dit ici, en patois, au lieu de *fount*, *pount*, prononciation commune et normale de la langue d'oc.

rapport de dépendance mutuelle qui liait ensemble les formes comme *sor* et *soror, coms* et *comte,* etc., il n'est pas rare de voir la première employée pour la seconde dans le rôle de régime. C'est ainsi qu'on trouve souvent, et dans des textes nombreux et anciens, *sor* ou *suer* pour *soror* ou *seror ; niés* dans *Roland,* pour *nevot (nevold = nepotulum* dans le ms. d'Oxford)[1]; *coms* pour *comte* dans *Flamenca,* la *Croisade albigeoise,* etc.; *abas* pour *abat,* dans ce dernier ouvrage et dans nombre d'autres textes ; *ber* ou *bar* pour *baron, passim ; senher, senh,* en provençal, pour *senhor*[2], etc.

Que ces licences grammaticales fussent dues, comme j'ai eu déjà plus d'une occasion de l'expliquer, à l'influence du vocatif, c'est ce que concourt à prouver l'emploi qu'on faisait en provençal, dans la même fonction de régime, des deux formes *Deus* et *Verges,* les deux mots de la langue les plus fréquemment employés au vocatif, avec celui de *Jesus*. Et ce qui paraît une preuve sans réplique, c'est que ce même mot de *verges* perdait toujours son *s* au cas régime, quand il ne désignait pas la mère de Dieu. N'ayant, en effet, rien de populaire en dehors de son emploi dans les prières, on ne s'en servait sans doute jamais quand on adressait la parole aux jeunes filles, et l'influence que j'attribue au vocatif ne pouvait dès lors s'y exercer.

Jusqu'ici, à part *Deus,* dont il vient d'être question, il ne s'est agi que de noms appartenant à la troisième déclinaison latine, et dans lesquels, par conséquent, le vocatif s'y confondant par sa forme avec le nominatif, l'influence de ce dernier cas ne pouvait, loin de la contrarier, que fortifier celle du premier. Mais il en était autrement dans les noms en *us* de la deuxième déclinaison. Là le vocatif différait du nominatif, et devait donner normalement, sauf dans quelques mots tels que *amicus,* le même produit que l'accusatif. Mais les substantifs en *us,* susceptibles d'être employés au vocatif, étant, même en y comprenant les noms propres, assez peu nombreux, il est naturel que l'analogie de tous les autres noms de la langue, où cette différence entre les deux cas n'existait pas, ait conduit à l'effacer dans celle-ci, et qu'on ait dit *amicus, filius*[3], comme on disait déjà *Deus,* aussi bien au vocatif qu'au nominatif. Cependant l'ancien vocatif en *e* dura assez longtemps dans les substantifs d'un usage universel et journalier, tels que *dominus (domnus), christus, Petrus,* et d'autres noms propres, et dans les adjectifs le plus habituellement associés à ces noms ou à

[1] Cf. *Revue*, t. V, p. 334, n. 1.

[2] Aujourd'hui *nostre Senhe,* en parlant de Jésus-Christ.

[3] On trouve déjà *filius* faisant fonction de vocatif dans Horace, et il y a d'autres exemples pareils chez les anciens auteurs. Voy. Bücheler, *Déclinaison latine,* p. 71-72 de la trad. de M. Havet.

celui de Dieu, comme *carus, bellus, sanctus*, pour que la langue populaire ait pu le conserver et le transmettre au roman, en même temps que la forme analogique en *s*, qui lui faisait une concurrence plus ou moins forte. Et comme dans les noms dont il s'agit, de même que dans ceux tels que *soror*, dont il a été question précédemment, le vocatif était le cas le plus fréquemment employé, on comprend que la forme de ce dernier cas, ou étymologique, c'est-à-dire sans *s*, ou analogique, c'est-à-dire avec *s*, ait pu s'imposer à tout le singulier, et qu'on ait dit, par exemple, tantôt *sant* au cas sujet, tantôt *sans* au cas régime. C'est ainsi que, *domnus* et *domne* ayant donné respectivement *dons, danz*, et *dom, dan (dant, damp)*, dans les deux langues de la Gaule, on trouve quelquefois, dans la fonction de cas régime, *dons (mi dons, si dons)* en provençal, *danz* en ancien français[1]. Mais la propagation au cas régime des formes en *s*, telle qu'on la voit dans *dons, sans, Deus, Verges*, et plusieurs noms propres, comme *Tiborgs*, paraît avoir été moins fréquente que le phénomène inverse, c'est-à-dire que l'assimilation du nominatif au vocatif (*Peire*, au lieu de *Peires*, pour *Petrus; Bertran*, au lieu de *Bertrans*[2]; etc.), et on le comprend sans peine, car ici le vocatif avait pour auxiliaire tous les autres cas du singulier. Cf. les *Leys d'Amors*, II, 188.

L'ancien vocatif latin de la deuxième déclinaison a donc laissé des traces dans l'ancienne déclinaison romane. Ces traces se remarquent dans la déclinaison des noms propres et dans celle de quelques noms communs (subtantifs ou adjectifs), dont l'usage était aussi fréquent et plus universel que celui des noms propres, tels que les dérivés de *dominus, sanctus, carus, bellus, bonus*. On trouve plusieurs fois *cher* et *bel* dans *Saint Alexis ;* il y a sans doute çà et là des exemples de *bon* ou de *bo;* l'interjection actuelle *boudious* permet, dans tous les cas, de supposer dans l'ancien provençal un *bo Deus* = *bone Deus*. *Dom pelegri* (= *domne peregrine*) est dans une pièce du comte de Poitiers. La même forme *dom* se remarque plusieurs fois dans la traduction limousine de l'Évangile de S. Jean et dans d'autres textes plus récents, et la forme correspondante de l'ancien français, *dan*, qui apparaît aussi de très-bonne heure, a duré longtemps dans la langue[3]. *Domine* lui-même ou *domne* se lit tout au long dans *Boëce* et dans *Saint Léger*, et l'on sait que, joint à *Deus*, comme il l'est dans ce dernier texte, il a subi dans sa forme d'assez nombreuses modifications ; en français, par exemple, *damne, damre, damle*, etc., et finalement *dame*. Cf. G. Paris (*Romania*, I, 303), sur le v. 1 du *Saint Léger*.

[1] Voy. *Revue*, V, 334, n. 1.

[2] Par exemple dans Bertran de Born, *S'ieu fos aissi*, v. 35.

[3] Se rappeler le « damp abbé » du *Petit Jehan de Saintré*.

Dans son usage ordinaire, c'est-à-dire employé comme terme de politesse, et équivalant dans ce cas à notre *monsieur, domne,* quand il précédait un nom et, par suite, devenait proclitique, fut traité comme le pronom *ille* en semblable position, et donna naissance, comme ce dernier, à un véritable article, que les *Leys d'amors* appellent *habitut propria o honorabla*. Cet article, qui est *ne,* ne doit se rencontrer que bien rarement dans sa forme pleine. Je n'en connais que deux exemples [1]. Il perdait, en effet, presque toujours sa voyelle, parce qu'il s'unissait étroitement, comme l'article commun lui même, tantôt avec le mot qu'il précédait (si celui-ci commençait par une voyelle), tantôt avec celui qu'il suivait: *n'Aimeric; den* (de ne) *Peire Vidal: la cansos quen Peire fetz* [2]. La fréquence des combinaisons de *ne* avec un *e* final, comme les deux dernières, conduisit à voir dans *den, quen,* non pas, comme il était juste, *de* + *ne, que* + *ne,* mais *de* + *en, que* + *en,* et à remplacer, par suite, le *ne* primitif par *en* [3], de la manière qu'on remplaçait, en Catalogne et ailleurs, par suite de la même illusion, l'article commun *lo* ou *le,* les pronoms *me, nos,* etc., par *el, em, ens,* etc. Cf. là-dessus l'introduction du *Liber instrumentorum memorialium* (Montpellier, 1886, p. LI, n. 1).

Ne m'occupant ici que des dérivés du vocatif en *e,* je n'ai rien à dire des autres formes de l'article *propre,* tirées de *domnus, domnum, domna*. Il suffira de renvoyer, en même temps qu'à la note qui vient d'être citée, au travail de M. A. Thomas (*Romania,* XII, 585), où ces formes ont été étudiées sérieusement pour la première fois, et de donner ici la liste complète de celles dont l'existence est constatée :

[1] L'un est limousin, l'autre gascon. — Au lieu de *ne* on trouve souvent *na,* qui est la forme du féminin, devant des noms d'homme. Cela est surtout fréquent dans les chartes gasconnes; mais on rencontre aussi cette forme dans des textes littéraires, chez Gavaudan, chez Bertran de Born, chez Folquet de Lunel, chez Palais et chez d'autres peut-être. Est-ce un renforcement de *ne,* ou de *no* = (*dom*)*nu*(*m*), comme *la,* en Dauphiné, du pronom *lo* ? Ou faut-il y voir le résultat d'une confusion des deux genres, analogue à celle qui a fait appliquer *dons* (= *domnus*) aux femmes, dans les formules si usitées *mi dons, si dons?*

[2] La *Chanson de la croisade albigeoise* offre des cas nombreux de la réduction de *ne* à *n,* non pas seulement, comme dans ces exemples et comme à l'ordinaire, après ou devant une voyelle, mais même entre deux consonnes. Je renvoie aux vers 1268, 2205, 2964, 3123, 3147, 4529, 7437, 7715, 9043, 9466, et en outre aux vers 3111, 5397, 5763, 6270, 6687, où le ms. porte *en,* mais où la correction *n'* s'impose.

[3] En Catalogne, on eut aussi *an,* ou l'*a* provient de la préposition *à* (*a ne*).

MASCULIN

nos, ns, nz, ens, enz[1] (comme sujet seulement).
ne[2], *n'*, *en* (dans toutes les fonctions).
na[3] (id.).
nun, non[4] (seulement comme régime).

[1] La forme *nos* n'a été signalée jusqu'ici que dans les deux chartes du haut Limousin, où M. Thomas l'a découverte. Mais des autres formes qui en dérivent (*ns*, etc.), on trouve des exemples plus ou moins nombreux dans les textes ci-après:

Mémorial des nobles de Montpellier (voy. l'édition de M. Germain, p. LI).
Cartulaire de Conques.
Cartulaire des Templiers du Puy en Velay.
Une charte du Gévaudan de 1230 (*Revue des Sociétés savantes*, 1877 p. 206).
Une charte dauphinoise de 1197 (*Petite revue des bibl. dauphinois*, p. 56).
Coutume de S.-Bonnet-le-Chateau (Meyer, *Recueil*, n° 56).
Le Mystère de la Passion du ms. Didot, v. 1693.
Cartulaire de S. Sauveur-en-Rue (d'après M. Paul Meyer, *Romania*, XIV, 167).

[2] Voy. ci-dessus, p. 442. Il est bon de noter qu'on ne trouve jamais *en* devant une voyelle. Ainsi *Pos n' Aimerics...* et non *Pos en Aimerics...*.

[3] Voy. ci-dessus, p. 442.

[4] Quatre exemples seulement, et tous dans des chartes du haut Limousin. Il est remarquable que dans l'un d'eux, *non* précède un nom de femme. Serait-ce par l'effet d'une confusion analogue à celle qu'on peut supposer pour *na* précédant un nom masculin, et que nous offrent les formules déjà citées *mi dons, si dons?* L'adjectif possessif, invariable, qu'on remarque dans ces expressions, et qui rappelle singulièrement le *mi* populaire latin (voy. Bücheler, p. 73, et cf. l'espagnol), ne se plaçait pas seulement, pour le noter en passant, comme l'a cru Diez (II, 91), induit, semble-t-il, en erreur par les *Leys d'amors* (II, 214), devant le mot *dons*. On l'employait aussi avec *molher*, du moins en Limousin et en Dauphiné. Voy. les *Documents historiques sur la Marche et le Limousin*, publiés par MM. Molinier, Leroux et Thomas, I, 157, 175; II, 5; le *Cartulaire de Blassac*, p. 48, 51; le *Cartulaire de Romans*, p. 21. Je suppose que *mi* et *si*, dans ces exemples, dont un au moins remonte au XIe siècle, comme dans *mi dons, si dons*, viennent directement du latin populaire; et je crois, par suite, qu'il faut les distinguer des formes pareilles qu'on rencontre, en divers textes plus récents de la Provence ou de la Gascogne, devant des substantifs féminins de toute sorte, ces derniers étant le résultat d'une réduction, opérée par le provençal ou le gascon eux-mêmes, de *ia* à *i*, comme, par exemple, dans les temps en *ia* de la conjugaison. — Comme on disait *dons*, avec *mi, si*, aussi bien au cas régime qu'au sujet ou au vocatif, on pouvait aussi dire *molhers*, à ces trois cas. Ainsi, parmi les exemples limousins plus haut

FÉMININ

na (dans toutes les fonctions).
ne[1] (sujet et régime).

C. C.

DOMINUS ET *SENIOR*, AU FÉMININ, EN PROVENÇAL

Les grammairiens d'autrefois, — j'aime à croire que ceux d'aujourd'hui sont moins infatués de la prétendue supériorité de leur sexe, — donnaient pour raison de la règle qui veut qu'un adjectif, s'il se rapporte à la fois à un nom féminin et à un nom masculin, se mette à ce dernier genre, que le masculin est plus noble que le féminin. Ceux qui les premiers ont dit *mi dons* en s'adressant à une dame obéissaient sans doute au même préjugé. Ils entendaient marquer ainsi, d'une manière plus sensible, leur respect et leur soumission. On sait combien ce mot, dans cet emploi particulier, revient souvent dans les poésies des troubadours[2]. Mais il n'appartenait pas exclusivement, dans ce sens, non plus que dans sa signification propre, à la langue poétique. *Mi dons* était, paraît-il, une formule devenue, dès le XIIIe siècle au moins, aussi banale que l'est aujourd'hui *madame;* et, si on l'appliquait à la sainte Vierge, comme dans les statuts d'une confrérie limousine de 1212, ou à une sainte ordinaire, on pouvait aussi s'en servir en parlant d'une femme quelconque, même de moyenne condition, comme on le voit dans cet exemple, tiré d'une des chartes limousines du recueil de M. Thomas (I, 186), qui porte la date de 1264: « per nom de mi doms n' Aiba Jaucmela, molher Helia Vigier. »

De même que *dons, senher* dut être aussi en provençal joint à des noms de femme, d'abord par une recherche raffinée de politesse[3], en-

c tés, il y en a trois de *si molhers* au cas régime. Je crois que là encore, comme dans *dons,* régime, c'est à l'influence du vocatif qu'est dû cet emploi abusif de la sifflante flexionnelle.

[1] Seulement dans des chartes gasconnes, de la même région où l'article *la* devient *le* (Bayonne, Landes).

[2] Il est toujours, ou presque toujours, en ce cas, précédé des formes *mi* ou *si* de l'adjectif possessif. Mais on a dit aussi *son,* et sans doute également *mon;* ainsi Raimon Vidal (*Gedichte,* t. II, p. 35, l. 19): « El cavayer... Volc a son temps son joy complir Et a *son dons* trobar merces. »

[3] De même en vieux portugais *senhor,* en ancien fr. *seigneur,* en ancien italien *sir* (sans doute pris au français). Voy. Diez, *Ueber die erste portugiesische Kunst-und Hofpoesie,* p. 133. Un poëte mayorquin du XVIIIe siè-

suite, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, par habitude et d'une façon banale, comme le *vous* français et toutes les formules du même genre. Les textes anciens n'offrent à la vérité, sauf erreur de ma part, aucun exemple d'un pareil emploi de *senher*. Mais je pense que c'est ce mot qu'il faut reconnaître, bien qu'à demi ou complétement effacé, dans deux expressions qui vivent encore en Languedoc et en Provence, ou plutôt qui achèvent d'y mourir, car elles ne sont presque plus en usage, et les générations nouvelles ne les connaissent pas ou les connaissent à peine. C'est *mos* (ou *mas*) et *misé*. L'une et l'autre ne s'appliquent ou ne s'appliquaient, surtout *mos*, qu'à des personnes de médiocre condition, « à des petites bourgeoises ou à des femmes du peuple qu'on veut honorer. » (Mistral.) Le dernier est toujours suivi de la préposition *de*, placée généralement devant le nom du mari ou le nom de famille. Exemple : *Mos de Lavene* (titre d'un roman de Mme Figuier). Quant à *misé*, il précède immédiatement le nom.

Je pense donc que *misé* est *mi senher*, et que *mos* est *mos senher*. Pour arriver de *mi senher* à *misé*, le chemin est court et facile. Il l'est moins de *mos senher* à *mos*, et surtout à *mas ;* mais en voici les étapes, toutes certaines et constatées par des textes : *mos senher, mossenhe, mossenh, mossen, mossé, mósse,* par recul de l'accent, et enfin *masse,* par renforcement de l'*o*. Ces deux dernières formes, dont *mos* et *mas* diffèrent à peine, sont l'une et l'autre dans des textes du XVe siècle [1]; mais je ne les y ai vues appliquées qu'à des hommes.

C. C.

SUR QUELQUES FORMES DU FRANÇAIS MODERNE

QU'ON RAPPORTE A L'ANCIEN CAS SUJET

Presque toutes les formes d'ancien cas sujet qu'a conservées la langue française proviennent de la déclinaison imparisyllabique, et j'ai montré ci-dessus que c'est à l'emploi qu'on faisait de ces formes dans la fonction de vocatif qu'est due leur conservation. On peut attribuer à la même cause la préférence qu'a obtenue, dans certains noms propres de la deuxième déclinaison, tels que *Charles, Georges, Louis,* la forme en *s* sur la forme sans *s*, et ne pas se refuser, par suite, à voir dans ces noms l'ancien cas sujet.

cle, qui écrivait en castillan, dit *mi dueño,* en parlant de son « amada. » *Bover,* I, 208.

[1] Je trouve déjà *mosse* (*mossé* ou *mósse?*) dans des documents lyonnais du XIIIe siècle.

On pourrait aussi, pour le même motif, regarder *fils* comme un autre reste de ce cas; mais, comme la même raison n'existe pas pour *lis*, il est plus logique d'expliquer, comme je l'ai fait autrefois (*Revue*, VI, 95), l's de ces deux formes par une transformation de la palatale (*filjum — filz*).

Personne ne songe plus aujourd'hui, sans doute, à expliquer *puits* par *puteus*, *lacs* par *laqueus*, *bras* par **bracchius*[1]. Mais d'autres mots peuvent encore faire illusion, et l'objet de cette note est justement de les examiner et de montrer qu'aucun d'eux n'a réellement, de l'ancien cas sujet, que l'apparence.

1. *Legs*, donné par M. Brachet comme le représentant de *legatus*, ce qui est phonétiquement impossible, est une forme hybride dans laquelle ont été confondus deux mots synonymes, *leg* et *lais (les)*, noms verbaux, le premier du verbe *leguer*, le second du verbe *laisser*. L'*s*, par conséquent, ayant été prêtée par *les*, n'est pas flexionnelle.

2. *Rets*. C'est non **retis*, mais *retium*, fait sur *retia*.

3. *Fonds;* d'un *fundus* neutre, ou de *fundium*, qu'on a dans *latifundium*. Ce mot et le précédent étaient *intégrals* dans l'ancienne langue.

4. *Queux* (= *coquus* et **cotis*). C'est bien là la forme du cas sujet de ces deux mots. Mais il est fort douteux qu'elle se soit transmise ainsi sans interruption jusqu'à nos jours. Il est infiniment plus probable qu'à la forme *queu* du cas régime, seule conservée, selon la règle générale, lorsque la déclinaison se simplifia, l'analogie des noms si nombreux en *eux* = *osus*, et où l'*x*, par conséquent, appartient au radical, fit ajouter abusivement cette consonne[2].

5. *Vieux*. Là encore la forme du cas sujet paraît certaine (*vieil-s — vielz — viels — vieus*[3]). Mais le maintien en est dû à une confusion, qui a commencé assez anciennement à se produire, entre *vieil* et *viez*, autre adjectif de même signification et qui, venant de *vetus*, était intégral[4].

Les quatre exemples ci-après montreront comment cette confusion a dû avoir lieu : « En un chemin *vieus* » (*Octavian*, p. 12). Il faudrait *vieil* ou *vies*, et la rime en effet exige *vies*. — « Une selè que estoit *viex*. » (*Ibib.*, p. 55). Il faudrait *vies* ou *vieille*. — Puis a veu.... un

[1] Sur ces mots et d'autres pareils où l's est radicale, voy. la *Revue*, V, 335 *seq*.

[2] C'est par la même analogie que tant de noms en *eur*, jadis prononcé *eu* et souvent écrit *eux*, font *euse* au féminin : *trompeur*, *trompeuse;* etc.

[3] Voy. la *Revue*, VI, 94.

[4] Voy. *Revue critique*, mars 1885, p. 231.

grant *viels* charetil. » (*Fabliaux,* V, 237). Il faudrait *vieil* ou *vies*. — « Ses *vieuses* armes », au lieu de *vieses* (*Aiol,* v. 723).

Vieux n'est donc pas, non plus, une forme incontestable de cas sujet exceptionnellement conservée. Ce mot représente, au fond, plutôt *vies (vetus)* que *vielz (vetulus)*.

C. C.

BIBLIOGRAPHIE

Altfranzoesische Bibliothek herausgegeben von Dr Wendelin Foerster, Tomes 7, 9, 10 et 11.

La Bibliothèque d'anciens textes français que publient à Heilbronn MM. Henninger frères, sous la direction de notre savant confrère M. Wendelin Förster, s'est accrue dans ces derniers temps de quatre nouveaux volumes diversement intéressants, dont voici la liste:

T. VII. *Das altfranzösische Rolandslied;* text von Paris, Cambridge, Lyon, und den sogenannten Lothringischen Fragmenten, herausgg. von Wendelin Förster. Ce volume est le complément naturel de celui dans lequel M. Förster a donné le texte du ms: de Châteauroux et du ms. de Venise, et sur lequel voy. la *Revue,* XXV, 97. Voilà maintenant, grâce à lui, à la portée de chacun, tous les matériaux de l'édition critique qu'il prépare, et dont tout le monde pourra ainsi plus facilement et plus complétement apprécier les mérites. Une table de concordance des mss. et des éditions, dans laquelle on a aussi fait entrer les imitations en diverses langues, termine le volume. Cette table a été dressée par M. Robert Heiligbrodt.

T. IX. *Adgars Marien-Legenden,* nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollständig herausgg. von Carl Neuhaus. Édition très-recommandable de la plus ancienne rédaction française des *Miracles de Notre Dame,* qui n'était connue jusqu'ici, au moins des lecteurs français, que par les extraits qu'en a donnés M. Paul Meyer en 1877, dans son *Recueil d'anciens textes,* p. 343-47. Une ample et instructive introduction précède le texte d'Adgar, et le volume est terminé par des notes et un glossaire dus à M. W. Förster.

T. X. *Commentar zu den ältesten franzoesischen Sprachdenkmaelern,* herausgg. von Dr Eduard Koschwitz. Dans ce volume, qui s'annonce sur le titre comme le premier d'un couple ou d'une série, M. Eduard Koschwitz, l'habile éditeur du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem,*

étudie les Serments de 842, la prose de sainte Eulalie, le fragment de Valenciennes, la paraphrase du Cantique des cantiques, découverte et publiée pour la première fois, en 1865, par M. Gaston Paris, et enfin l'épître farcie de la Saint-Étienne, dont la première édition est due également à M. Gaston Paris, et que M. Förster a publiée de nouveau en 1879 dans cette revue. Sur tous ces textes, le commentaire de M. Koschwitz, — tous ceux qui auront, comme je l'ai fait, examiné son livre de près, en conviendront avec moi, — épuise la matière, de quelque point de vue que le sujet soit envisagé. On peut, sur certains détails, n'être pas absolument d'accord avec lui; mais il n'est que juste de reconnaître dans son ouvrage le fruit de l'étude la plus complète et la plus pénétrante dont ces vénérables monuments de notre langue aient encore été l'objet.

T. XI. *Die Werke der Trobadors N' At de Mons,* zum ersten Mal herausgg. von Wilhelm Bernhardt. Ce volume contient le premier texte provençal qui ait encore paru dans l'*Altfranzoesische Bibliothek,* et ce texte était jusqu'ici complétement inédit. J'avais eu moi-même l'intention de le publier, et ce projet fut même annoncé dans le temps aux lecteurs de la *Revue*[1]. Mais l'exécution dut en être différée pour plusieurs motifs, dont le principal est l'impossibilité où je me suis trouvé jusqu'ici de collationner sur le ms. la copie que je m'étais procurée, et qui, malgré les garanties d'exactitude qu'elle m'offrait, me laissait des doutes sur beaucoup de points. M. Bernhardt, qui ignorait tout cela, m'a prié dernièrement, lorsque son texte de N' At de Mons était déjà imprimé presque en entier, d'en lire les bonnes feuilles et de lui communiquer mes observations. Ce que j'ai fait fort volontiers, et pour lui-même, ma sympathie étant acquise d'avance aux jeunes gens qui entreprennent des travaux si dignes d'être encouragés, et pour M. Förster, au nom duquel ce service m'était demandé. Mais j'ai lieu de craindre que toute une série des notes que j'ai adressées à M. Bernhardt à plusieurs reprises, au fur et à mesure de deux lectures faites à peu d'intervalle, ne lui soit pas parvenue. Je ne trouve pas, en effet, parmi les remarques qui remplissent les dernières pages du volume, un certain nombre de corrections que je suis sûr de lui avoir communiquées, et qu'il aurait certainement acceptées. Ces corrections, je vais ici les indiquer, et j'y en ajouterai plusieurs autres qu'une nouvelle lecture du texte provençal m'a suggérées, avec un petit nombre d'observations auxquelles quelques-unes des notes de l'éditeur m'ont paru devoir donner lieu. Mais, auparavant, il convient de faire connaître en peu de mots le contenu de la publication de M. Bernhardt.

[1] T. XIX (1881), p. 208.

Le volume s'ouvre par une introduction qui a déjà paru à part, comme dissertation de docteur, sous le même titre que le volume dont nous rendons compte, et dans laquelle, après avoir exposé le peu que les œuvres de N' At de Mons nous apprennent de sa vie, l'auteur étudie en détail la langue de ce troubadour. Suivent trois pages pleines d'intérêt de M. Förster, sur quelques particularités de phonétique qui se rattachent à ce sujet. Le texte provençal vient ensuite; il comprend cinq traités versifiés, qui sont, je dois le dire, mortellement ennuyeux, malgré le grand cas qu'on paraît en avoir fait du temps de l'auteur et après lui[1]. Dans le premier, qui est le plus long des cinq, est longuement agitée la question du libre arbitre; la morale est le sujet des suivants, et le dernier est principalement consacré à l'amour. Tout cela sous une forme purement scolastique. L'éditeur a fait suivre ces cinq compositions, qui forment ensemble 4760 vers, d'un sirventes, ou *vers,* déjà publiée par M. Bartsch, et qui est la seule pièce lyrique qui nous reste de N' At de Mons. Elle offre le même caractère didactique et moral que les *novas rimadas* qui précèdent.

Une analyse développée de ces dernières compositions suit immédiatement le texte provençal ; puis viennent les notes, dans lesquelles sont comprises les remarques que j'ai communiquées à M. Bernhardt, et dont je donne ici, comme je l'ai annoncé ci-dessus, l'indispensable complément.

I, 10. « senher. » Ce mot ici n'est pas, à mon avis, *cingere,* comme le croit M. Bernhardt, mais simplement *senior.* Sur cet emploi de *senher,* comparez les biographies de Bertran de Born et de Raimon de Miraval. Voy. p. 66 de mon édition, note 7.

35. C'est certainement *soplegam,* en un seul mot, qu'il faut lire.

72. *que* ici signifie, selon moi, *que,* pron. relatif, et non *comme.*

87. Je ne crois pas que *car* soit ici pour *que,* non plus que dans les autres passages indiqués par l'éditeur. Il signifie *car*[2] : « et cela se voit, car », et non pas : « et il paraît que. »

159. « las actors. » Corr. ??.

160. *prophetisans* est le part. prés. de *prophetisar* et non un substantif = prophète.

258. *neces* ou *neices,* que j'ai proposé à M. B., serait *necesse,* comme *nessieira* est *necessaria.* L'*e,* qui normalement devrait être ouvert et qui est fermé, puisqu'il rime avec *bés,* ne fera pas difficulté, si l'on re-

[1] Voy. les *Leys d'amors,* dans l'une et l'autre rédaction, *passim;* Raimon de Cornet, III, 75.

[2] C'est aussi le sens de *que* lui-même, après le même *par,* en plusieurs passages, par exemple au v. 720.

marque que la même voyelle s'est également fermée dans *es* = *est*.

250. « nos. » Corr. *nol?*

312-13. Transporter après ce dernier vers la virgule placée à la fin du premier.

320. Virgule après *mor*.

321. *totz om mor* (sans apostrophe); *on tot* ne saurait être l'équivalent de *sitot*.

322. Un point après *vida*. — 328. *tot ver*.

331. *ver... e pales* (ou *a pales?*).

359-60. Corr. *E pus hom es cresatz* (= créé; il y a, d'ailleurs, d'autres exemples de cette forme) *Ses premiers fazemen...?*

416. *de razo*.

500-501. Il ne suffit pas de rétablir l'ordre de ces deux vers; il faut encore, comme je l'ai indiqué à M. B., rétablir pour le premier la leçon du ms. (*A* au lieu de *E*).

510. Un point après ce vers. — 511. Rétablir *es meritz*.

512. Virgule après *mor*. — 514. Virgule après *be*.

518. Rétablir *Que*. — 520. Rétablir *fi don s'er*.

581. *tot*. — 604. *s'o*.

646. Point-et-virgule ou un point à la fin du vers.

649. Virgule après *ve*. — 662-3. *tot comtat...astrat*.

689. *D'aco, en tota res* (*res* intégral). — 692. Virgule après *ome*.

694. *aquel 'eussa*. — 765. Supprimer la virgule.

778. Peut-être *En comt 'e cantitat Et els autres sabers*.

841. *Noi?* — 861. *fos notat*.

865. *Quel* (avant que le savoir fût). — 904. *Hom, tant es...?*

918. Virgule seulement après *parlar*.

936. Lis. *nomni*, avec le ms.

986. *Composta*, comme je crois qu'il faut écrire (voy. la note), serait naturellement un indicatif présent. Cf. *Leys d'amors*, II, 184: « *Tant* se compost' alquna vetz am dictios numerals. » C'est un verbe formé comme *coventar*. Mais, dans notre exemple, on voudrait voir répéter le régime. Corr. *O la compost' e par?*

990. Corr. *Fe la de son pur ver?* — *No sembla, qui saber enten, Lunha razos*.

1015. Lacune après ce vers?

1056. Rétablir *d'arm' en part; mas aon* = pourvu qu'il abonde, c'est-à-dire sauf qu'il abonde, à savoir Dieu, sujet de la phrase, qui d'ailleurs vers la fin n'est pas facile à construire.

1060 Virgule après *par*. Les vv. 1061-1064 forment une incidente; la proposition subordonnée à *par* commence à 1066.

1080-1. Non pas: « Je suis près de prouver ma vérité », comme l'édit. interprète en note, et voudrait corriger, mais: « Ma vérité est

bien près d'être prouvée.... » (l'actif pour le passif, comme il arrive si souvent avec l'infinitif).

1103. *A Dieu.*

1105. Virgule après *ve.* La construction est *Bos sabers venc a Dieu.*

1173. *asuptilian,* en un seul mot.

1256. M. B. a mal lu ma note. C'est *le ren* (= *renh,* royaume) que je lui indiquais ; correction du reste fort incertaine. Le passage analogue dans Guiraut Riquier (p. 183) est de peu de secours pour la correction de celui-ci.

1270. Point-et-virgule après ce vers.

1274. Virgule seulement après ce vers.

1298. Point ou point-et-virgule après *dreg.*

1300. Corr. *Mas qui a (Si quis habet).*

1316. Plutôt peut-être, sans rien changer au ms., *Astr' es, segon vers es.*

1326. Corr. *Dels planetas. Dels,* avec *estelas,* non féminin, paraît inadmissible dans ce texte.

1354. *E par en que...* = en ce que...

1367. Transporter la virgule après *del be.* Le régime de *soste* est *l'autre.*

1380. *El sems.*

1385. Corr. *redon?* La lacune que j'ai supposée pourrait ne pas exister.

1411. « en bon aon. » Corr. *en hom' aon.*

1419. *On,* que j'ai proposé de corriger *Que,* peut rester ; je mettrais alors un point après le v. 1418, et un point-et-virgule seulement après 1422.

1428. Je corrigerais *vertutz (Habet sua virtus).* — 1432. *Com es.*

1451. « Dampn'als. » Corr. *Dam als:*

1457. Rétablir *quel re malauros* (le rend).

1472-3. Virgule après *mals* et après *tant.* — 1474. *fatz* = *facit.*

1503-4. Corr. *Mera.....qu'aquel fe?* Simple virgule après *viven* (1502).

1515. Corr. *Dich en las razos?*

1540. Rétablir *D'eys aysso; que* (1541) s'y rapporte.

1548-9. Lis. *sazo* au premier de ces deux vers, *razo* au second (*sic* ms. d'après ma copie).

1617. Corr. ? Le contexte semble exiger quelque chose signifiant « car ce qui est mal paraît souvent raisonnable. » Y aurait-il une lacune avant ce vers?

1652. Corr. ? Ni la correction de M. Bernhardt, ni une autre (*Pueis d'ome*), que suggère plus naturellement le ms., ne paraissent satisfaisantes.

1674. Virgule après *comensa*.

1676. Virgule après *mens*. Il doit y avoir une lacune après le vers suivant.

1725. « crezedor. » Mot mal expliqué dans la note ; *Non es crezedor = il n'est pas croyable ;* c'est un adjectif tout différent du *crezedor* que M. B. en rapproche. Ce dernier est le sujet plur. de *crezeire ;* le nôtre, le sujet sing. neutre de *crezedor-s* (= **creditorius*.) Cf. *entendedor* (à entendre), au v. 1733.

1770. Corr. *Jes hom*.

1792-3. Rétablir *E (= en) totas res ses par Gran*.

1803. Ma note a été mal transcrite. Lis. *com a que*, en trois mots (*ad quid*).

1874. Corr. *Aisi*. — 1884. Corr. *On neys*.

1885. Virgule après *mal*. — 1892. *ben = be ne*.

1898. « qu'el a »; plutôt *que l'a (illi habet)*.

1914 et 1916. Virgule après chacun de ces deux vers.

1943. Virgule après *se*. — 1956. Virgule après *mon*.

1957. Corr. *Plu[so]r [per] servir lui?* — 1960. Rétablir *que ?*.

2014. *predication*, qu'on lit dans la note (p. 159, l. 8), est une faute d'impression. C'est *prediction* qu'il faut lire.

2026. Corr. ?.

II. — 7. Ma note a été transcrite incomplétement ; lis. *E si be par...*

43. Virgule après *obs*. — 67. Lire *qu'eras*.

70-71. Corr. ?. — 91. *Son, mot...*

93. Corr. *Qui so...* Le ms. porte *Q*, surmonté du signe abrév. de l'*e*, que le copiste aura pu substituer à celui de l'*i*. C'est du reste la leçon des *Leys*, dans l'extrait rapporté en note.

112. Corr. *Ol sieu*. — 121. « Fa. » Plutôt *Er ?* Ms. *Eu*.

129. Corr. *de conoissens*. — 133. « ges. » Corr. *gen*.

157. *atressi* (ms.). — 184. « Car. » Corr. *Can?*

190-3. Corr. *Cals* (= *Qui* interrogatif)... *cabal,... valor,... senhor ?* Ou *Car noy a tan?*

199. Virgule après *sen*. — 204. *afazendat*, en un seul mot.

205. Virgule après *soen*. — 212. Suppr. la virgule.

233. Corr. *vils*. — 256. Corr. ?.

266. Corr.:

Lauzor gratz; grat far be ;
Be far valors; valers
Nays de dever; devers...(lacune?)
E de mal falhimens...?

Cf. v. 286 et suiv.

269. M. Bernhardt s'est mépris ici et plus loin [1] sur le sens de mes remarques. Je n'ai pas voulu dire qu'il y a une lacune, un blanc laissé à dessein dans le ms.; et en effet ma copie n'en indique pas, mais seulement qu'il paraît manquer quelque chose après ce vers.

277. *ni que,* que j'ai proposé de changer en *ni re,* peut être conservé. Cf. la locution *ni so ni que,* en français *ne ce ne quoi.*

287. Répétition du v. 265, qui fait ici pléonasme. Corr. ?

303. *ço c'abelis.*

353-8. Corr. *E mas* (Et puisque)... *Par.... voler..., ver.*

418. *Mais pauc de?* — 438. Un point après *avenir.*

439-41. La phrase est interrogative. Écrire en conséquence, avec une légère correction, *be far? — Non, car...*

463-4. Ms., d'après ma copie :

> Sol a semblan mostrar,
> Mals sen falhir semblan far.

qu'il faut rétablir, sauf à supprimer *Mals* et corriger *sens falhir sembla far.*

498. *parlara,* en un seul mot. — 524. Corr. *es an saber?*

583. Point-et-virgule après *peccat.*

591. Point-et-virgule après *parlar; per so c'ai,* qui suit,=c'est pourquoi j'ai.

597. Ma copie porte bien *si* (voy. la note de M. Bernhardt); mais je crois la leçon *fi* préférable, et je pense, après nouvel examen, qu'il n'y a pas de lacune. Il faut seulement mettre une simple virgule après *saber,* et un point-et-virgule après *fi.* Le sens est: « Dans nos actes, vouloir, pouvoir, savoir, tous les trois, font ce qui convient (ce qui est dû, *fan dever*), du moment qu'ils sont « fins » (c'est-à-dire purs, honnêtes); au contraire (*coversat*), c'est-à-dire s'ils ne sont pas « fins », ils produisent faute et mal. »

615. *No an tuch.* — 662. Lis. *Totz* (ms. *tug*).

667. « entrevelh. » *entrenelh?* Il y a dans Godefroy un *entrenueu* qui paraît désigner une certaine partie d'un escalier, par conséquent un ouvrage d'artisan.

670. Virgule après *sap.*

684. Il faut maintenir la virgule après *es.*

696-8. *Car poder...ni occaizo.* Virgule après ce dernier mot.

699. *blasme trairion* (ms.). — 702. *qu'e (en).*

707. Point-et-virgule après *an.* — 735. *Sos pretz.*

749. *sofrait' aver.*

[1] Vers 288, 401, 461.

839. *Defenden so del sieu*. Cf. *Deux mss. provençaux du XIVe siècle*, p. 174.

866-69. ?? « no-ns. » Le ms. a *nom (nōz); tenir* est suspect.

878. Suppr. la virgule après *glot*. — 897. Un point après *poder*.

927. Virgule après *reclus*. — 928. Corr. *si falh*.

944. *qu'es a far?* — 951. « c'anz. » *Qui*.

958. « en cor. » Corr. *encar*. — 961. Suppr. la virgule.

966. *mal cujar*, en deux mots.

1003-5. *Aquesta, so sapchatz Entendre, lialtatz Nais el cor...?*

1014-1015. Un point après *razos ;* virgule après *benenansa*, pour bien marquer que c'est à *savieza* que s'applique le vers suivant.

1028. « fe. » Corr. *ve*. — 1029. Lire *aman* en un seul mot.

1062-3. Il faut construire *vertut... de valor*.

1075. Suppr. la virgule. Il est possible qu'ici, comme en d'autres endroits, la virgule, pour nous fautive, soit justifiée en Allemagne par des habitudes de ponctuation différentes des nôtres.

1085. Corr. *Prendo d'autres valor*. *D'autres* est sujet. Cf. v. 1122.

1113. « Far. » Corr. *Fan* — 1126. *assetat ?*

1148. *senhorejat* = traités en seigneurs.

1152. *s'a nom honor* suffit, sans *de*.

1163. *De so de l'autrui*. Cf. v. 839.

1205. (voir la note). C'est après *vertutz* qu'il faut mettre les points suspensifs.

1227. « mielhs. » Corr. *nulhs*.

1231. Point-et-virgule après *remandra*.

1232-35. Corr. et ponctuez *C'on pus... talens Le peccaire... Pus... forfaitz ; El lials...*

1294. Lis. *sert* (il est certainement à croire que...).

1329. « qu'en. » Corr. *quens?* — 1345. *Per tot*.

1358. C'est après ce vers que je propose de mettre un point d'interrogation, et non après 1360, comme il est dit par erreur dans la note.

1377. Lire *de paratge*, en deux mots.

1380. Lis. *C'am*. *Revert*, dont le sujet est *paratge*, est le subj. de *revertar*, verbe qui manque à Rayn., mais dont il y a d'autres exemples, et qui vit encore.

1385. Virgule après *fa*. La pensée de l'auteur est celle-ci : « celui qui n'est pas né noble (*de paratje*) ne le sera jamais, à moins qu'on ne l'*en* fasse », c'est-à-dire qu'on ne le fasse chevalier. Sur cet emploi de *en* (aujourd'hui *y*), voyez *Deux mss. provençaux du XIVe siècle*, p. 173.

1401. Corr. *Honest es qui desvia?*

1412 C'est par méprise que j'ai indiqué la correction proposée en note. Il faut conserver la ponctuation de M. Bernhardt.

1420. Virgule après *gens* (voy. la note).

1424. *Si lor* serait préférable à *Si bels* que j'ai proposé, et qui serait pour *si be los*, ce dernier mot au sens de *lor*.

1435. *mans*. — 1436. *mal aibitz* (deux mots).

1449 (et non 1450, voy. la note). « E fa. » Corr. *E dar?*

1458. Virgule après *premieiramen*.

1459. Corr. *De valor*. Point après *eissamen*.

1462. Point après *bontatz*, sans tiret.

1463. Lis. *largeza donatz* (= *donnez*, impératif).

1481. Maintenir la leçon que j'ai proposé de corriger. Il faut seulement remarquer que la construction doit être *Segon qu'es la largeza ni mou de boneza, val*.

1496. Il n'y a pas lieu de changer la leçon du ms.

1525. La correction proposée est inutile: *estener*, intransitif, convient fort bien. Il faut une virgule après *crezensa*.

1532. Une simple virgule après *atretal; tan can* (v. 1534) se ratta che à *sia* du v. 1527.

III. — 21. *Quem do?* — 51. ??. Lacune?

64. Virgule après *bos*. — 77. Rétablir *Qui pot son contra-be mermar*.

93. Lacune après ce vers? — 133. « pensar. » Corr. *pensan*.

135. *va leu*. — 201. Un point après *razo*.

203. Point d'interrogation après ce vers. Les deux vers suivants sont la réponse à la question.

223. *feiram*.

IV. — 68. Corr. *pren, sia mals o bes,...*

93. ??... Faut-il lire *vol mielh?* mais le reste?

94. *jocx* paraît appeler *datz?* Y aurait-il donc là quatre rimes en *atz?*

108. Lis. *a parelhs* = *à paires*.

115. La corr. que j'ai proposée (voy. la note) est bien risquée; mieux vaudrait *Ad hom' usat*, bien que cela s'éloigne davantage de la leçon du ms.

120. Rétablir *del cabelh*. La construction est *Si non ton sobr' obs del cabelh* (expression proverbiale?) *a so que....*

175. « don. » *com?* — 190. Plutôt *deu be*.

203. *Qui*. — 204. Plutôt *si punir*.

211. *l'er* (ms. *let*). — 237. *sil creys colors, fa...*

245. Simple virgule après *albir*.

250. Corr. *parlon; parlan* ne peut être un subjonctif.

267. Point-et-virgule après *acoseguir*.

269. *nils semblans*, c'est-à-dire *ni als fals semblans*. Rétablir *Que* au commencement du vers.

V. — 39. *calacom*. — 83. *a pales*.

84. Suppr. les tirets ; *que* est sous-entendu.

129. *piejer ergulhos*, sans virgule entre ces deux mots.

156. *lo tort?* — 168. Virgule après *leumen*.

169. Corr. *Sitot?* — 224. ?? On pourrait penser à corriger *a mesdenhar so sen* (du *lauzenjador*); *dins* du ms. (s'il y a bien *dins*, car ma copie porte *uins*) pourrait provenir de *denh* ou de *dein*, suivi d'une abréviation que le copiste aura prise pour une *s*.

305. Un point après *auctòr?* Chacun en est (en sont, par syllepse) garant; chacun peut en témoigner.

306-8. *Ditz...grans Qui tot...* Un point ou point-et-virgule après *pus*.

325. *nom?* — 350. *l'es?*

355. *quel sembla*. — 409. *lin cal*.

474. *Pel meteys?* — 485. « meta. » Corr. *mera*.

534. *no cre*. — 548. Virgule après *necessitatz*.

599. Suppr. la virgule.

Anhang, p. 128, v. 3. « plevon. » Ne serait-ce pas plutôt *plejon?* Cf. V, 58, 116, 128.

19. « tot l'an. » Corr. *tol lan* (tollit illam (*sc.* valorem) inde) ou *tolt l'an* (tollitam illam habet inde).

24. Virgule après *meteis ; qui* = si quis.

30. « cor. » Il semble qu'il faille ici préférer *cug* (voy. les variantes chez M. Bartsch), *cor* étant déjà au vers précédent.

Je tiens, en terminant, à féliciter publiquement M. Wilhelm Bernhardt des connaissances, de l'intelligence et du soin dont il a fait preuve dans l'exécution du travail, aussi ingrat que difficile, qu'il a eu le courage d'entreprendre, — ce qui est déjà un rare mérite, — pour ses débuts dans notre carrière.

C. C.

PÉRIODIQUES

Zeitschrift fur romanische Philologie, X, 2. — P. 177. M. Kuhfuss. *Sur la Vie de Dante abrégée attribuée à Boccace*. Contrairement à l'opinion de M. Scheffer-Boichorst, l'auteur ne croit pas que cette *Vie* puisse être attribuée à Boccace. — P. 205. A. Pakscher. *Un catalogue de Fulvius Ursinus*. Après avoir donné les 33 numéros de la partie de ce catalogue qui concernent l'italien, le provençal et le français, l'auteur étudie en particulier le n° 1 (Vatican, 3195), recueil des canzone et des sonnets de Pétrarque, que l'on croit en partie autographe. M. de Nolhac a fait sur ce sujet une communication à l'Académie des Inscriptions, le 28 mai 1886 (Voy. *Revue critique*, 1886, p. 460[1]). Par suite d'une entente avec lui, l'auteur, qui devait donner une suite à ce premier article, y a renoncé. — P. 246. H. Tiktin. *Vocalisme du roumain*. Début d'un travail qui s'annonce comme très-important. — P. 256. Osterhage. *Ganelon et les traîtres dans la légende de Charlemagne*. L'auteur voit dans Ganelon une variante du type du beau-père persécuteur et meurtrier de son beau-fils, et, en dernière analyse, un dieu des ténèbres et de l'hiver, qui met à mort le dieu de la lumière. C'est peut-être aller bien loin dans la voie de l'interprétation mythologique des légendes. — P. 262. Th. Braune. *Sur quelques mots romans d'origine germanique. Albergo, alberc, herberc*, etc., tirent la première syllabe de *adal* (inadmissible); dans le bas-latin *feodum*, il faut reconnaître non pas seulement le gothique *faihu*, mais aussi *ôt*, qui peut seul expliquer le *d* (plausible); *hareng* vient, non du latin *halec*, mais de *haring*, dérivé de *hari :* c'est le poisson qui marche en bandes (excellent); considérations intéressantes sur *haranguer*, qui serait une forme savante correspondant à la forme populaire *arrengier;* ce qui est dit de *arroi*, dont la première syllabe serait *hari*, n'est pas concluant ; *algier*, du *Rolant*, qui doit sans doute s'écrire *atgier*, comme on l'a fait, ne vient pas de *adalger*.

MÉLANGES. — I. MANUSCRITS. 1. P. 278. E. Stengel. *Onze nouveaux manuscrits de la chronique en prose qui porte le nom de* Brut. Additions à l'article de M. Paul Meyer dans le *Bulletin de la Société des anciens textes français de* 1878. Cf. *Romania*, XVI, 154-5. — 2. P. 285. W. List. *Fragment du* Roman de Troie *de Benoît de Sainte-More*. Il

[1] Voir aussi *Revue des langues romanes*, XXX, 55; XXXI, 315

s'agit de 439 vers conservés à la bibliothèque universitaire de Strasbourg. Ils sont écrits sur deux feuillets de parchemin qui datent du XIIIe siècle et ont dû servir de feuillets de garde. Ils offrent d'assez nombreuses variantes au texte publié par M. Joly et trois vers qui manquent à ce texte. Nous en prenons bonne note pour l'édition critique que nous nous proposons de préparer aussitôt après la publication de notre édition critique du *Roman de Thèbes*, qui va enfin être mise sous presse. — II. CRITIQUE DES TEXTES. P. 292. A. Gaspary. *Addition à* Zeitschrift, IX, 571. *Aleche*, dans la pièce de Chiaro Davanzati : *Assai m'era posato*, est le latin *alec*, et les vers où ce mot se rencontre sont traduits du distique latin imprimé dans *Rom.*, XIV, 471. — III. ÉTYMOLOGIES. 1. P. 292. F. Holthausen. Fr. *fois* (l'*f* est due à la phonétique syntactique, *fois* jouant le rôle de proclitique ; *fresaie*, de *præsaga*, qui aurait été influencé par un mot allemand supposé, *foresaga*. — 2. P. 293. G. Grœber. Fr. *piaffer* ne vient pas de *pied* ; M. G. le rapproche du normand actuel *pianner*, qui se dit du cri du dindon, et de *piauler*, *pailler*, etc., et croit à une onomatopée (peu satisfaisant). — IV. GRAMMAIRE. 1. P. 294. A. Feist. x = us *dans les manuscrits en ancien français*. Nouvelle tentative d'explication de cette curieuse graphie. M. G. Paris rappelle avec raison (*Rom.*, XVI, 155) que le nom de *x* était en ancien français *ieus* (voy. Jubinal, *Nouv. rec.*, II, 280), ce dont il faut tenir grand compte pour la solution du problème. — 2. P. 296. H. Varnhagen. *Gloses françaises dans des mss. d'Ælfric* (voy. les observations de M. G. Paris, *Rom.*, XVI, 155.

COMPTES RENDUS. — P. 302. H. Suchier. *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir* (Schwan ; très-favorable, quelques observations sur la versification). — P. 306. C.-M. Robert. *Questions de grammaire et de langue françaises élucidées* (Tobler, bien des réserves). — P. 308. H. Morf. *Drei bergellische Volkslieder* (Rodolfi ; sévère, cf. *Rom.*, XIV, 619). — P. 310. *Giornale storico della letteratura italiano* (Gaspary). — P. 313. *Romania*, XV, 1 (Tobler ; observations importantes sur l'édition des *Proverbes de Guylem de Cervera* par Thomas, mauvaises lectures corrigées ; W. Meyer). — P. 315. Réplique de M. O. Schultz à M. L. Reiner (voy. *Zeitschr.*, IX, 156 sqq.). — P. 319. *Annonce sommaire des livres envoyés à la* Zeitschrift.

X, 3. — P. 321. W. Michle. *Le Rapport des mss. du* Saint Grégoire, *ancien français*. Il convient d'attendre, pour juger cette classification, l'apparition de l'édition que prépare depuis longtemps M. G. Paris. — P. 363. W. Meyer. *Études franco-italiennes* (cf. *Zeitschr.*, X, 22). — La *Chanson d'Hector et Hercule* (à continuer). Étude du ms. fr. 821 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui contient, en outre, la tra-

duction des *Disticha Catonis* d'Adam de Suel, remaniée par un certain Macé de Troyes, qui se l'était appropriée ; communication d'une partie du texte ; étude linguistique très-soignée. — P. 411. L. Hirsch. Phonétique et morphologie du dialecte de Sienne (*fin*). — P. 447. A. Pakscher. *Notes marginales de la main de Dante* (?). Il s'agit des gloses latines du chansonnier du Vatican n° 3207 ; elles sont sans grande importance, et, d'ailleurs, l'attribution à Dante vient d'être victorieusement réfutée par M. C. de Lollis dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, IX, 238-48 (voy. *Rom.*, XVI, 156).

MÉLANGES. I. MANUSCRITS. — P. 460. 1. E. Stengel. Les *Chansons en ancien français citées dans le* Conte du cheval de fust *de Girard d'Amiens* (M. B. Wiese communique dans le fascicule suivant, p. 615, des variantes de lecture au texte). — 2. A. Tobler. La *Chienne qui pleure*. Version latine de cette fameuse légende, publiée avec de savants commentaires, d'après un ms. d'origine italienne. — II. CRITIQUE DES TEXTES. — P. 481. H. Andresen *Sur* Amis et Amiles *et* Jourdains de Blaivies (corrections au texte). — III. ÉTYMOLOGIES. — P. 482. H. Schuchardt. *Le roman* illi, illui, *pour le latin* ille, illi. L'auteur n'admet pas, à tort selon nous, l'opinion émise récemment par M. A. Darmesteter (*Mélanges Renier*, p. 145-157).

L. CONSTANS.

CHRONIQUE

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné la troisième médaille du concours des antiquités nationales à M. Lespy, pour son *Dictionnaire béarnais*. M. Haillant a obtenu, au même concours, une mention pour son *Essai sur un patois vosgien*. Nos félicitations à nos deux savants confrères.

***

Revue des patois, publiée par L. Clédat. Sommaire du deuxième numéro (avril-juillet 1887) : I. L. Clédat. Les *Patois de la région lyonnaise*. 1. L'*Article défini*. — II. Nizier du Puitspelu. *Un conte en patois lyonnais du commencement du siècle*. — III. Ch. Joret. *Randonnée normande : Minette et la Roulette*. — IV. Mélanges et textes. *Légende en patois de la Bolle* (F. Brunot). *Chansons populaires en patois de l'Aveyron* (F. Fertiault). *Chansons populaires en patois du Bois-d'Oingt* (Dr Gonnet). *Chanson en patois de Cormaronche* (Tronchon). *Conte populaire de Germolles* (Combier). La *Pauvre Dzone* (J. Martin). — V. Comptes rendus. Moisy, *Dictionnaire du patois normand*. — Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*. — VI. Notices bibliographiques. — VII. Chronique.

***

Vient de paraître la seconde édition de la *Grammaire élémentaire*

de la vieille langue française, par L. Clédat. Paris, Garnier frères, gr. in-18 de VIII-351 pag. — La rapidité avec laquelle s'est écoulée la première édition est la meilleure preuve de la valeur de l'ouvrage de notre confrère et de son utilité. Il serait superflu de le recommander à nos lecteurs.

*
* *

La *Chanson de Roland*, traduction archaïque et rhythmée, accompagnée de notes explicatives. — Le volume que M. Léon Clédat vient de publier sous ce titre, et qui forme le t. III de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon*, est une tentative très-originale et qui mérite d'être encouragée. Le système de l'auteur, clairement expliqué et justifié dans la préface, consiste à conserver autant que possible les mots mêmes de l'original, lorsqu'ils vivent encore, ou, s'ils ont péri, quand leur signification est restée en quelque sorte transparente, grâce à la lumière qu'ils reçoivent de ceux de même racine qui ont survécu (par exemple *baud*, de *ébaudir*). La mesure du vers est aussi conservée, mais non pas l'assonnance, bien qu'il y ait des laisses entières, ou presque entières, où elle a pu être maintenue. Les additions rendues nécessaires pour rétablir la mesure, quand le changement forcé d'un mot ou d'une forme l'a détruite, sont imprimées en italique. Des notes très-abondantes et très-précises rendent compte des modifications que le texte a dû subir, et fournissent tous les éclaircissements nécessaires pour l'intelligence des passages dont la physionomie pourraît paraître trop archaïque à quelques lecteurs.

Errata du numéro d'avril-mai-juin

Page 176, l. 3 du bas: *estella.* Lis. *stella.*

P. 177, l. 7 du bas: 169. Lis. 171.

P. 179, l. 7 du bas: *faicha... retraicha.* Lis. *faiça... retraiça.*

P. 180, l. 5: *faichas.* Lis. *faiças.*

P. 188. l. 5: 1243. Lis. 1244.

P. 196, l. 15: 164. Lis. 163.

P. 288, note 1, l. 6-7. *di cui..... ..aggiunta.* Lis. *che la stessa mano scrisse in in epoche differenti.*

P. 290, l. 24. *diffato.* Lis. *difatto.*

P. 293, troisième couplet, v. 3-5. Ponctuer ainsi:

Quar trop greu vent la forsa
E es mal amarinada;
Tant que.....

Le Gérant responsable: Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi (Hamelin Frères).

ISTORIO DE SANCT PONCZ

(Suite)

—

[F° 71 r°] **Lo Segont Jort**

—

LO MESSAGIER

Al nom dal tres hault ré de glorio,
Nobles seignors cy congregas,
Tornant lo jorn passa en memorio,
Escota sens menar grant fras.
Los personaiges son intras
Lor lojos, per personajar ;
Dont vos pren que tos en pax
Vos vueilha dossament lojar.
Nota sobre tot lo martiri
De sanct Pons et sa passion
Qu'el ha suffert desoubz l'empiri,
Aspre tiran sens compation.
Plasso a vostro discretion
Retenir las diversitas
De sos tormens; per fiction
Ellos vos saran recitas.
Et nota como tribulas
Son agus los tres sanctz martirs,
[F° 71 v°] Batus, attris, patibulas,
Au surplus jugulas, murtris.
Devotament en nos contris
Tot eyso nos chal contemplar
Per acquistar lo paradis,
Ont nos deven tostens ystar.
Prince, vuèilhos administrar
Lo dom de pax en cesto plasso,
Affin que poyssan remonstrar
Chauso qu'a ta bonta sy plasso.

SATHAN

O faulx Sathan, dampna, perdu,
Ben as ista tot espardu,
Ton travalh dal tot suspendu
En la malhouro.
Tant mal ay mon temps despendu,
Quant aurey cest fach deffendu
Per lo qual ay tant offendu,
Non saboc coro.
You m'empiroc d'horo en horo.
Mon mal talent, plus nyer que moro,
Durant uno tallo temporo
Sy s'esbays.
Aquel mauldich Pons me malcoro,
Lo cor me passo et me transforo;
Perqué per my melhor la foro
Esser en ung puys.
Pauso non ay agu despuis,
Mas jors et nuytz
[F° 72 r°] Ay fach uno tres grant persuyto;
Non say dont vent tallo conduyto.
Presque de tot me met en fuyto,
Dont plus non puys.
Tallo festo ny mays tals bruytz
Qu'ay dals crestians entendus
En enfert rendren mals fruytz:
Per Pons nos sen tos confondus,
Dampnas, de tormens marfondus,
Desfach. Crudelz espavantables,
Auvé-me, auvé, n'atandé plus.
Ont sé vos? Salhé, mauldichz dyables,
Los fachz me son tant variables,
Que ny troboc ribo ny fons.
Ung faulx xpestian qu'es noma Pons
Si nos a fach de grans dalmaiges!
Tantos desvians
A fach xpestians,
Per son exortar;

Si tuest n'a son bot,
Nos perdren ben tot.
Veyé qu'es de far !

LUCIFER

Lo te chalré tost transportar,
Puis los dos Philipz son mortz,
Et semenar de grans descors
Contro aquest Pons qu'es de dobtar.

BELZEBUC

A Valerian te chal contar
[F° 72 v°] Et Galien, pyeys que Neron,
Qu'an pres l'imperi, faulx felon,
Tot aquest fach, senso tardar.

MAMONAS

Si ben sabes tot recitar,
Senso lor far trop long proces,
Tu lor fares far grans exces ;
Vay lor grant furor excitar.

ASTAROT

Vay-t'en autamben desportar
Envers los sacerdos dal temple,
Qu'an lor cor de dolor fort enfle ;
Et veyres que lor fares far.

LEVIATAN

Vay-t'en d'eysay d'eylay tentar,
D'ung de nos faulx encompaigna,
Et, dequy qu'ayes tot gaigna,
Mays non [te] vueilhos contentar.

BERITH

La non lo chal point sustentar,
Ny l'ajuar d'ung compaignon,
Car el es assez bon pyon
Per a son fach ben adventar.

LUCIFER

Torno, Sathan, sapios ventar
Et uso de maniero cauto ;
[F° 73 r°] Adviso de non far pas faulto,
Per te trop dal luoc exemptar.

SATHAN

Me gravaré me mescontar
Et, si pouc, non lo farey pas.
You m'en vauc doncquos d'aquest pas
Los crudelz imperours temptar.

Vadit Sathan ad palacium imperatorum, quasi temptans eos.

S. PONS

O sanct payre, ont repausar
Se po, apres Diou, nostre cor,
Veyci de veysello et d'or
Del patrimoni et sustancio;
Dona-lo tot, senso distancio,
Como volré, tos los matins,
A paures enfans orphelins
Et ont veyré neccessita.

PAPA FABIAM

Seignor Pons, cap de la cita,
De ben far totjor incita,
Amyc de Diou eternal,
Aquestos bens you donarey,
Als paures los distrubuyrey
Secretoment, amont et aval.

S. PONS

Nostre fach es devengu tal :
[F° 73 v°] Despuys la mort de[s] bons Philipz,
Non saben si sen a chaval
Ou si sen segurs ou peris.

PAPA FABIAM

Diou conduys lors esperitz.
Eoulz son prou saiges et peritz
Et, per vos dire verita,
En lors fachz non son catholics;
Mas son pervers et diabolics,
Inimicz de xpestianita.

S. PONS

Vray es, sancto paternita,
Et Diou trine en verita
Vueilho gardar sos servitors,
Qu'amon la pax et l'amista,
Pacifics, plens de castita,
D'humilita los sectatours.

LO PREMIER CHAPELLAN

Hee! bons Philips, imitators
De nostre seignor Jhesu Crist,
Perqué vous ay you jamays vist
Per nos esser si tost falhis?

LO SEGONT CHAPELLAN

Quals imperours los dos Philipz
Puis que leysseron lors herrors!
A nos eron tant admistos,
Tant bons, tant dos, tant pacificz!

[F° 74 r°] LO TERS CHAPELLAN

Lors fachz eron tant deyficz,
Tant plens de touto sanctita!
Lors armos son es cels monta,
Como si fosson de Diou filz.

S. PONS

Lors armos son en paradis;
Lors armos si son gloriousos;

Lors armos son en lor devys,
Ambe los angels beneyrosos.

LO PREMIER CHAPELLAN

Qualos paraulos amorosos
Avé-vos, Pons, mon dos seignor,
O neccessari senator,
Per governar lo ben public!

LO SEGONT CHAPELLAN

Dolx, amyable, apostolic,
De fach et de dich catholic,
D'eclesiastycz vray amator!

LO TERS CHAPELLAN

Ben chal que syo servator
Et de gleysos conservator,
Eysint com'a principia,
D'ydolos ung grant destructor,
De bonos obros viator:
Jamays el non s'es desvya.

[F° 74 v°] LO PREMIER CHAPELLAN

Despuis la mort de Julia
Et de Marcus, son tres bon payre,
De jors el non ha falhi gayre
Qu'a nos non se syo lya.

S. PONS

Sanct payre, sabé que l'y a?
Distribué trestos mos bens,
Que vos ay huy portas ensens,
A mos parens et a mos amys
Paures; et, quant saren falhis,
D'aultres you vos en aportarey:
Non falhirey, tant quant n'aurey
Chauso que sio temporalo;
Puis l'armo, qu'es espiritualo,
Voloc metre per Diou servir.

PAPA FABIAM

Diou vos done pervenir
La ont vostre cor si desiro;
De nos vos vueilho sovenir
Que sen eyro sobz ung tal siro.

LO PREMIER CHAPELLAN

Si vostre coraige n'empiro,
Et creouc tamben que non faré,
L'emperi non nos desfaré;
Mas tos los jors nos creyssaren.

S. PONS

Si play a Diou, eyssint faren.

[F° 75 r°] LO SEGONT CHAPELLAN

Passen temps al myeys que poyren,
Car mal temps non auré dura;
Ung jort saré tot assura,
Et ensemble nos istaren.

S. PONS

Si play a Diou, eyssint faren.

LO TERS CHAPELLAN

Asseguras nos parlaren,
Senso aver pour de mandament,
Qualque jort. Diou pas non ment.
Monseignor Pons, entendé ben.

S. PONS

Si play a Diou, eyssint faren.
De vos, sanct payre, fauc despart;
Anar me chal en aultro part,
Uno aultro fes myeys nos veyren.

Recedit ab eis.

IMPERATOR VALERIANUS

M'es advis, seignor Galien,
Puisque lo monde nos tenen
Sobz nostro man, et governen,
Qu'es necessari que troben
Ung tal moyen
Per fasson d'exortation,
Ung edit, proclamation
[F° 75 v°] Contro xpestiano nation,
Qu'aulx dioux non fay ymolation,
Com'aparten.

GALIENUS IMPERATOR

Tres ben disé, Valerian,
Segont l'edit imperian,
Absort es lo nom xpestian,
Et nos chal ben tenir la man
Per los punir.
N'atanden pas doncquos deman
De far criar l'edit aultan,
Imperial, legal et san.
N'usen pas nostres jors en van
Per mal finir,
Mas per los dioux mantenir.
A tal effect nos chal venir
Affin que nos fassan murir
Aulx dioux los rabels, et perir
De malo mort.

IMPERATOR VALERIANUS

Que nostre crentiou edit et fort
Syo mes en excecution.

IMPERATOR GALIENUS

Consciencio si me remort
D'aver fach tal dilation.
Chal far tallo punition
Que chescun tramble desobz nos.

La los chal congnoyscer trestous
[F° 76 r°] Aquestos palhars xpestians.
Finablomentqu'en pauc d'ans
Syon dal monde erradicas.

IMPERATOR VALERIANUS

Los temples qu'eron dedicas
A Jupiter, Venus et Mars,
Tam ben construch et edificas,
Qui los a eysint destruch et ars?
Lors bens, lors sciensos et artz
Los saubrion gardar en somo
Qu'on non los buete en quatre pars,
S'on los po trobar dedins Romo.

GALIENUS

Vostro volonta me consono.
A qual prepaux an fach destruyre
Ung tal temple, abatre et destruyre?
Si d'aultres n'an edificas,
Non son pas agus dedicas
Al nom de diou Jupiter.
La fo ung cas fort cru et fer,
Partent d'uno infidelita.

VALERIANUS

Tals son privas d'ymunita
Et liberta imperialo,
Dont ma volunta si es talo,
Per tenir mon cor pur et monde,
Que se criey, per tot lo monde,
Los xpestians sion deschassas,
Pres, menas, lyas, estachas.
[F° 76 v°] Si degun los tenio cellas
Et prest non los an descellas,
Affin qu'a justicio l'on los meno ;
Aquello tallo et mesmo peno
Que los xpestians deurion suffrir,
Deyon los occultours partir.

Glaudon, nostre tres char ama,
Si mon voler es conforma
A la reson et al dever,
Vueilha y diligencio aver,
Et mandar los heraulx per tot,
Affin que tost veyan lo bot
D'aquestos faulces xpestians.

GLAUDIUS PRESES

Sacra corono, l'a pro d'ans
Que non s'es fach inquisition.
Tres santo es vostro presumption
Quant presume fach juridic.
Aquest tres faulx vioure iniq
Fort grandament se multiplio
Et, si ung pauc on los humilio,
Lo poble se daré tremor,
Et non anaré tallo herror,
Mas colren los dioux inmortals.

IMPERATOR GALIENUS

Xpestians si fan de tres grans mals
A nostro tres sancto culturo
Si los punen, per aventuro,
Tal que xpestian si fario
Per pour si s'en gardario:
Lo plus prest, si es lo melhor.

[F° 78 r°] CLAUDIUS PRESES

De mantenent, tres haut seignor,
Vauc despachar lo mandament,
Et lo farey incontinent
Excecutar per la cita,
Ont es plus de neccessita ;
Et, puis apres, l'on mandaré
Per tot ont mestier la faré.
Sus, trompeto, vay tost criar,
Como es acostuma de far,
A las plassos et los confours,

De la part des tres haultz seignors
Galien et Valerian,
Que si degun retray xpestian,
Fovis, alberjo ny nuyris,
Como des dioux inimys
Los ayo ben tost a produyre
Et a la cort tamben conduyre,
Senso deguno dilation,
Sus peno de l'indignation
Des susdichz sobeyran seignors.

BRIFFAULT

Excecutar lo vauc de cours
Ambe l'honor que s'aparten.

Vadit

Totjor qualque novel me ven;
Qualcun en farey mal content.
« Dal hault et tres grant mandament
L'on fay a toch comandament,
De qualo condicion que syo,
Non sio persono tant ardyo
Qu'ause cellar ny occultar
[F° 78 v°] Ny donar beoure n'a manjar,
Favorisar, tenir, tegir,
Reculhir, nuyrir, protegir,
Degun xpestian en lor meyson,
Sus peno de la indignation
De la formidablo corono.
Encaro mais, toto persono,
Que los governo et los regis,
Los alberjo et dono logis,
Los ayo encuy, per tot lo jort,
Los produyre et menar en cort;
Et eyso, sus la dicho peno. »

Recedat et vadat ad palacium.

VALERI

Mon creator, quen' auro meno

Aquest aspre et dolent novel!
Ont es ana lo temps tant bel,
Tant dos, tant bon, tant mansuet,
Tant pacific et tant quiet;
Lo temps dels imperours Philips?
Las! eoulx son mortz, los bons amys
De toto la xpestianita!
Eyro regno crudelita
Et toto inhumanita
Encontro Diou!
Ont anaré lo dols Pons myou,
Ny que faré, ny tot lo siou?
De plorar mos huelhs fan ung riou.
Hellas! hellas!
L'on nos prendré como de las
Las! qual sollas!
[F° 79 r°] Murtriren a divers tormens!
Que faren, paures desolas,
Et de qui saren consolas,
Si en lor las
Nos sen lias? Las! mas qual temps!
Paures xpestians malcontens,
Ben auren nos fort aspro guerro!
L'on nos vol mettre tos ensens,
Per nos abolir de la terro.
Tal sovenir lo cor me serro,
A lamentar fort me costreing.
O imperi, ton fach si herro,
A tirannio trop s'empeing.

S. PONS

Presque mogu soy de desdeing
Encontro los dos imperours.
De la meyson soy ung des mours
Et de so non say fla ny seing.
O mauldich peing!
O mauldich gaige! faulx fellons!
So non son pas Philips los bons.
O Galien, Valerian,

Ana contro lo nom xpestiam.
Non vos en vendré degun ben.
Muar d'abit la me coven
Per non esser tant conegu.

Hic vadat domum suam et induat vestem talarem, quasi ad modum sacerdotis, cum boneto competenti vesti.

[F° 79 v°] LO PREMIER CHAPELLAN

Payre sanct, qu'ay you entendu?
Ystar chalré ben escondu
Per pour de non esser tos preses.

PAPA FABIAM

Que poyré esser survengu?
Convent xpestian es mal vengu!
Et son deja passa pro meses.

LO SEGONT CHAPELLAN

Nos saren offeses
Et malmenas,
Si nos sen apreses;
En preyson menas.

PAPA FABIAM

Pas contaminas
Non nos trobaren,
Quant examinas
D'ellos nos saren.

LO TERS CHAPELLAN

Si nos esconden,
Fuyren la furor.
De Diou atenden
Pax, qu'es mour seignor.

PAPA FABIAM

Diou, tallo tremor

Nos levar te plasso !
[F° 80 r°] En tu es m'amor
Dal tot, queque you fasso.

VALERI

Seignor, anen, non vos desplasso,
Reduyre en uno meyson forto.
Trobar non nos chal plus en plasso;
Sus nos saré tomba la sorto.

S. PONS

En Diou mon cor si se conforto
Et, si you pouc, non nos prendren.
Nos fermaren ben nostro porto ;
Per tal parti nos gardaren.

Hic includunt se simul in domo propria.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Temps es vengu que nos faren
Vengenso de nostre inimic.
Sy et sos bens nos desfaren,
Per lo moyen d'aquest edit.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Encar portoc si grant despit
Dedins mon cor que s'es mervelho.
Del temple es tot mon respit;
Cesto crio son mal reveilho.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Ma grant furor si me conseilho
[F° 80 v°] Qu'anar deven nos advertir
La cort que sobr'eysot si velho ;
Eysint faren lo cas sortir.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Nos lo faren encar pentyr
De l'obro qu'es ja longtemps facho.

Son corps en poyrio ben patir:
D'uelly, las! es aquesto tacho.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Convent ben que la cort lo sacho
Per lo far ystar mal en pax.

LO SEGONT SACERDOT DE LA LÉ

Tant quaquetar non es qu'enpacho;
Anen y doncquos lo grant pas.

Vadunt ad informandum curiam sacerdotes templorum ydolorum

BRIFAULT

Seignor, ay proclama lo cas,
Senso y layssar uno clausulo.

CLAUDIUS PRESES

Tu as ben fach. Sus, sa la mullo,
Prestament, car you me doloc
De tant istar; chivauchar voloc
Per recontrar qualque grimault.

LO VARLET

[F° 82 r°] Lo es tout pres, ren non y fault,
Quant vos pleyré, vos montaré;
Ben a vostre ayse vos anaré,
Car ello vay fort ben a l'amblo.

Ascendat mullam suam et dicat.

CLAUDIUS PRESES

D'ardent desir lo cor me tramblo.
Avant, palhars mal enseignas,
A mal far sé trop enseignas.
Anen ung pauc vaultar las plassos.

FRIANT

Qu'anen gaignar? las chambos lassos.

You las ay si tres fort cassos,
Que de trotar n'ay pas grant curo.

BRUYANT

Queso te, fol; el nos procuro
Uno livreyo, si eysso duro,
Al despens de qui non s'en cello.

RIFFLANT

Mas que venguesso lo Marcello,
L'obro sario bono et bello
Per entretenir los mignons.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Ont ana vos, mos compaignons,
[F° 82 v°] Ambe vostre grant apparat?

GRANDENT

Nos anen per Romo a l'esbas,
Serchant si trobaren vitalho.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Et troba vos chauso que valho,
Ont vos poyssa far bon botin?

GRANDENT

Sol nos butavan en chamin
Per encompaignar eyssi lo juge.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Veyci, veyci nostre refugé.
Quant ben sen vengus mantenent!
L'on a fach ung comandament,
Monseignor, contro los xpestians
Que nos porton de tres grans damps,
Dont vos avé tresque ben fach;
Sus tot chal que ung sio desfach
Qu'eys de la meyson senator.
Xpestian el es, lo produtor

Contro las les imperialos ;
El a fach de faultos mortalos.
De Jupiter lo temple grant
A destruch, como ung errogant,
Et demolli de fons en fons.

CLAUDIUS PRESES

Qui so a fach ?

LO SEGONT SACERDOT

Monseignor, Poncz,
[F° 83 r°] Filz de Marc Pons qu'es trepassa.
S'aquel fosesso deschassa
Ou buta per far fin a mort,
Lo mal qu'el a tant prochassa
Sario cassa ou lo plus fort.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

S'el non mor, on ly faré tort,
Car toto Romo s'es vira
Et alz dioux a deslyra :
Non es aquo ung grant remort ?

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

S'el non mor, on ly faré tort.

CLAUDIUS PRESES

Los imperours informarey
Et, segont qu'ellos me diren,
La inquisition en farey.
Al palays nos lo conduyren,
Et, puisqu'eysint vay, reviren
Per aver qualque conferencio.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Seignor, vos encompaignaren
Dequyo davant l'haulto assistencio.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Plasso a vostro magnificencio
D'en far uno tallo persuito.

Qu'el moro ou c'on lo metto en fuyto,
[F° 83 v°] Per redreyssar si grant meysap,
Car el es de Romo un cap.
S'el ero lo premier puny
Lo poble qu'es a Crist uny
Per moyan de sa flatario,
Als dioux se retornario
Et non chalrio tant enquerir,
Ny tant de poble far murir.
Prené-me Pons per lo plus pire;
A malo mort fasé-lo aucyre;
Puis tot lo fach anaré ben.

CLAUDIUS PRESES

Sacras coronos, nos venen
De say de lay, per nos esbatre,
Encompaigna d'aquestos quatre;
Dont ay agu un grant lament
Des sacerdos, tot mantenent.
Mas, per breoment expausar,
Pons me son vengus accusar
Como xpestian, incendiator
Des temples et dioux destructor.
Dison ung mot, ben verteyer,
Que si prenen aquel premier
Et lo punir, s'el a mal fach,
Que des aultres saré tost fach;
Lo poble qu'es ista induch,
De sy quant el saré reduch,
Faciloment retornaré
Et als dioux obeyré;
Non se faré tal tuaryo
Dal poble, como se fario,
[F° 84 r°] Si als petis l'on comensavo.
Pertant si tost l'on regardavo
Ont el po esser, et saber
De lo tenir, vers nos haver,
Sario ben fach, n'en dobtoc ponch;
So es ung des principals ponchz.

L'a pron qu'el non sey es agu ;
Puisque le edit a entendu,
Creyé que colpable se sent.

VALERIANUS IMPERATOR

Conveignable es et ben decent
Que l'on comense a sa persono :
Esser ung principal en Romo,
En tal dignita constitut,
Non ignorant point l'estatut
Ny las lex de tot l'imperi ;
Aver comes tal vituperi
Se far xpestian : ha dal treytor !
A Jupiter, qual senator !
Qual governour de tal cita !
Qui vos a eysso recita ?
Cossint sabé vos que sio ver ?

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Nos dos lo deven ben saber
Depuis lo temps des dos Philips,
Qu'aulx dioux foron tamben iniqs,
Como xpestiam anec destruyre
Lo grant temple et tot desruyre
Et, durant puis dos aultres ans,
Tantos si se feron xpestians,
[F° 84 v°] Dont el es lo ponch principal
De tallo rebellion et mal.
S'aquest muer, en salvaré cent
Del poble, qu'es tot innocent.
Fasé-lo querir
Et a vos menar ;
Aulx dioux uffrir
Ane, et adorar.

LO SEGONT SACERDOT DEL TEMPLE

Fasé-lo murir,
S'on lo po trobar ;

Non vueilha suffrir
Vostros les tombar.

GALIEN IMPERATOR

Non plus escotar
Ung cas qu'es si vil ;
Fasé-ly exprovar
Nostre edit civil.

VALERIANUS IMPERATOR

Tant plus es gentil,
Tant mais patiré.
S'el fos entre mil,
On lo trobaré.
Nuech et jour on lo cercharé,
Et, si non saré tant sutil
Ou del pays s'enfuyré,
Que ben non veigno a nostre fil.

GALIENUS IMPERATOR

Ana et fort diligenta
De tost saber ont el s'escont.
[F° 85 r°] El saré ben apparenta,
Si non gardo lo plus perfont.
Secretoment per tot lo mont,
Aven manda gens ben expers,
Senso far brut, mas ben cubers,
Affin que lo fach l'on n'entendo.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Que vostro puissanso s'estendo
A fort punir tallo gentalho,
Affin que la reyson n'en salho
D'aquestos novelz sectatours.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Per Romo faren tant de tors
Que nos sabren ont el s'aplato.

Recedunt illi duo sacerdotes.

GALIENUS IMPERATOR

Sens plus que lo temps se dilato,
Torna per la cita querent
Et Pons, sens aultre, solament
Amenas-nos, si l'es possible.

Vadat Claudius cum lictoribus ad inquirendum.

LO VARLET DE SANCT PONS

Seignor, ay pour que calcun sible
A las aurelhos de la court
Qu'eysens sya, per vos far cort.
Non say si es juge ou barisel,
[F° 85 v°] Ambe de gens ung grand tropel,
Et los sacerdos del grant temple
Qu'uno fes fera desrochar.
Queque serchon, van tos ensemble;
Calcun en faran mal cochar.

S. PONS

Sabes que far? senso sonjar,
Sarro de la meyson la porto
Embe uno barro grosso et forto,
Davant qu'ellos poysson intrar.
Al mench aurey pres ung diffugi;
Non y veyoc aultre ruffugi,
Si non fueyre de luoc en luoc.

VALERI

Seignor, non saré pas tant sot
Que, de la vostro volunta,
Vos ané mettre dedins al fuoc:
Trop sario Diou tempta.
Syo vostre cor contenta
De donar luoc a la furor.

S. PONS

Syo facho la volunta
De Jesu Crist, nostre seignor.

Varlet, you auvoc grant rumor ;
Escoto qui demandaré.

CLAUDIUS PRESES

Si seignor Pons eysens saré,
Huebre, car ly voloc parlar.

[F° 86 r°] LO VARLET DE SANCT PONS

Tant de gens que volon entrar !
Passa d'arreyre l'on vos conforto.

Pulsant fortiter.

Quy es la ? qui demando a la porto ?
Que demanda-vos, mosseignor ?

CLAUDIUS PRESES

Demandoc Pons, lo senator ;
Despacho de venir ubrir.

LO VARLET DE S. PONS

Mon corps a mort voloc uffrir,
S'il es eysens, ny tant ny quant.

LA SERVENTO

Hee ! bon seignor, e l'a ja tant
Per certan que non l'aven vist.

Aperiunt portam domus, et intrant preses cum suis.

CLAUDIUS PRESES

S'el ven, dy que l'aven quist,
Embe tres bono compaignio,
Et qu'el veigno, cossint que syo,
Al palays per tot al jor d'uy.

Recedant omnes, et dicat servus sancti Poncii inter se.

LO VARLET DE S. PONS

El saré saige, s'el s'enfuy,
[F° 86 v°] Non pas anar a vostros mans.

LA SERVENTO

O quals visaiges inhumans!
Pensar poyen s'on lo tenyo
Quen servisi on ly faryo!
Soubt ombra de fraternita,
Uson de tallo croyeta.
Diou que vé nostre necessari,
Lo vueilho gardar de contrari,
Pons, nostre seignor et mestre.

LO VARLET DE S. PONS

Qui lo volré, chal que sio dextre.
Pensa-vos qu'el n'y remedio?

LA SERVENTO

Despuys que la cort l'ynvidio,
El treyré mal de se salvar.

LO VARLET DE S. PONS

Cestos princes son de dobtar.
Umplis son de severita
Et van contro la verita,
Contro Diou, chescun lo vé.
Cassar volon la sancto fé.
Mas que parlar nos chalré bas,
Affin que non ho sachon pas
Esser d'uno semblablo sorto!

[F° 87 r°] LA SERVENTO

Diou en quy nos creyen, conforto
Tos paures fidelz tribulas!

S. PONS

O sanct Payre!

PAPA FABIAM

O mon solas!
Que vol dir se muar d'abit?

S. PONS

Mon cor es si fort desconfit
Que non saboc ont me retire.
Valerian, terrible sire,
Et Galien, per la parelho,
Tamben sa cort, si s'aparelho
Per m'aver de jort ou de nuech.
Sy me trobon, mon pan es cuech;
Plasso a Jhesus mon cas conduyre!

PAPA FABIAM

Et vené vos eysens reduyre;
Faren al myeys que nos poyren.
Hellas! tamben grant pour aven:
On n'auso pas anar per villo.

S. PONS

L'on m'a en chasso plus que millo,
Per causo de la destruction
Dal grant temple et concution;
[F° 87 v°] Val myeys, senso que tant devise,
Que tres fort lueing me despayse.
Per aventuro aquest mean
Poyré muar ung melhor an.
Jhesus en fasso a son plasyr!
Vueilho-vos de my sovenir
Et prear per ma pauro causo.
Per Romo deja plus on n'auso
Nommar lo nom de Jhesu Crist.

PAPA FABIAM

Ben me leyssa dolent et trist!
O filh qu'as fach Romo reluyre,
Jhesu Crist te vueilho conduyre
Et ta vito en ben terminar.

Hic Poncius et Valerius possunt exire domum et interin (sic) *dicat*

CLAUDIUS PRESES

Breau you voloc determinar
De trobar Pons en cesto plasso;
Prest, que uberturo l'on me fasso,
Et qui es dedins l'on veyré.

Frangunt januam.

LO PREMIER CHAPELLAN

Attendé, l'on vos ubriré;
Que demanda-vos, si vos play?

[F° 88 r°] CLAUDIUS PRESES

Beyla nos ce Pons, sens delay,
Car nos lo volen aver.

LO SEGONT CHAPELLAN

Monseignor, nos vos diren ver,
El non sy es, en verita,
Ben es ver qu'el si es ista;
Mas el es eyro en aultro part.

Percutit.

CLAUDIUS PRESES

Tu te truffes de my, palhart,
Ben t'o darey a sentir.

LO SEGONT CHAPELLAN

Hee! non fauc, seignor, sens mentir:
N'a gayre qu'es parti d'eysi.

CLAUDIUS PRESES

Ha! lo faulx plen de malefici!
Si lo pouc uno fes jonglar,
El non auré jamays juglar
De qui qu'on lo mene al gibet.
Qui lo cello, qui mays y met
Frustrament, sos bens si despent.

LO TERS CHAPELLAN

Sa vito, hellas! vraysoment pent
A se leyssar trobar per vios.

[F° 88 v°] FRIANT

Anen, seignor, la son felios
A s'abusar per ung tal home.

BRUYANT

Digne non es pas qu'on lo neme ;
De long temps l'aven conegu.

RIFFLANT

N'aven d'el jamays mays valgu ;
Atamben es de son mal causo.

GRANDENT

Son corps non auré jamays pausó,
Et vendré encar en nostros mans.

CLAUDIUS PRESES

Fy de tals fauls !

LO VARLET PRESIDIS

Fy de xpestians !
Ellos non son ny bons ny sans;
Es dalmaige quant ung sol viou.

CLAUDIUS PRESES

Ben ly farey negar son Diou,
Si lo tenoc ; n'ay pas pensier.

FRIANT

Et non faré plus dal messier.

[F° 89 r°] BRUYANT

Non pas, si lo tenen per gaige.

FRIANT

Si l'aven, lo metren en gaige
Dedins la grant terre de Nonno.

RIFFLANT

Davant que sio deman nonno,
Nos n'auviren qualco novello.

GRANDENT

S'il es fuy, l'a dona bello
A cellos que [lo] serchon tant.

Hic revertantur omnes ad palacium et interin (sic) *dicat papa Fabianus.*

PAPA FABIANUS

Dolent my ! que soy mal content
D'aquesto cryo desaverso !
Xpestianita ben es disperso
Et revalla dal tot al fons,
Puisque nos perden lo bon Pons,
Al qual ero tot mon confort.

S. PONS

Valier, mon solas et desport,
Lo luoc de la nativita,
Ont es toto civilita,
Aven leyssa per fuyr mort.
Hellas ! frayre, n'aven pas tort,
Car Jhesus tamben la fuyo,
Tant quant l'humanita poyo ;
[F° 89 v°] Layssa-nos a ung tal eysemple.

VALERI

Las ! sol que mon estomac s'emple
De vostros resons vertuousos,
Oblioue las chausos paurosos
Que nos an fach fuyr ensemble.

S. PONS

Ren n'aven fach, las! que me semble,
Perqué nos dean exemptar;
Mas que, davant que Diou temptar,
Aultres termes la val myeys prendre.

VALERI

Ambe furour non chal contendre ;
Salhen des fins de l'Italio,
Senso prendre malencollio:
Es lo melhor qu'i pouc entendre.

S. PONS

La chal nostres passes extendre ;
Chaminen fort, desloignen-nos
Tant quant poyren, Valeri doulx;
Plus san conseilh non pouc comprendre.

VALERI

Anen, anen ; s'es ben dal mendre ;
Per chaminar n'arresté pas,
Anen sol en aquest bon pas ;
En pauc faren ung grant chamin.

Hic itinerant, sicuti irent ad loca longinca.

[F° 90 r°] LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Qui poyrio esser divin
Per saber ont es lo treytor
Pons, Pons lo malvas senator,
El gaignario ben lo vin.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Curiousament l'aven inquist,
Et non l'aven auvy ny vist,
De fastidi soy presque dybre.

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

S'el se laysso trobar, lo trist,

An toto la fé de son Crist,
Beoure on lo faré dins lo Tibre.

LO SEGONT SACERDOT DAL TEMPLE

Si deviouc cremar mon libre,
El se trobaré, lo marri!

LO PREMIER SACERDOT DAL TEMPLE

Non saboc pas plus ont lo suyvre;
Esbay soy plus que far y.

Hic queritani.

VALERIANUS IMPERATOR

Non troba vos ung malfactor,
Per butar a man de justicio?

GALIENUS IMPERATOR

Non troba vos cel senator,
Contro los dioux plen de sevicio?

[F° 90 v°] VALERIANUS IMPERATOR

Servitors nuyris en malicio,
Retorna la cita circuyr.

GALIENUS IMPERATOR

Usa doncquos de grant astucio,
Sy vous en vollé pron culhir.

FRIANT

Anen veyre de reculhir
Qualque xpestian de malo sorto.

BRUYANT

Oy dea! l'on nos vendré aculhir;
Trobaren uberto la porto.

RIFFLANT

Vay, qui per villo se desporto,
De vespre a melhor apetit.

GRANDENT

Al soy de cello bono sorto.
Bon se fay esbatre ung petit.

Vadunt simul per civitatem.

VALERIANUS IMPERATOR

Mon esperit moult fort affliet
Es, et pres que non s'enrabio.
Se mandar devio en Arabio,
Si rendrey you Pons fort attriet.

GALIENUS IMPERATOR

Eyro es l'horo qu'el es contriet
[F° 91 r°] D'aver layssa la nostro lé
Per aver pres d'ung Crist la fé,
Si l'es saige, doct et perit.
Vous, president en eyso trit,
Anaré a las pars tramontanos,
Que son de nos asses lontanos,
En las partios maritimos,
Per las genz inquerir pessimos.
La ont xpestian vos trobaré,
Molt asprement lo puniré;
Aver los chal per tal parti.

CLAUDIUS PRESES

Volriouc esser deja parti,
Per lo tres hault diou Jupiter.
Si home myeys que you lo quer
Voloc esser per quart parti.

VALERIANUS IMPERATOR

Volen que vos sio imparti
Aultant d'honor qu'a la corono,
Como a nostro proprio persono,
Et que vos fasso compaignio
Toto aquesto bono meynio;
Et vos saré son accessor

Affin que chascun transgressor
A nostro lé sacra et divino
A ymolar chescun s'enclino.
Qui non volré sacrifiar,
Senso lo nos notifiar,
D'aquest mond sio exempta,
Uno chauso sollo excepta :
[F° 91 v°] Si Pons per delay se trobes,
Encar que non sacriffies,
Si tost non lo fassa morir ;
Lettros a nos fassa venir,
Per entendre sa volunta.

CLAUDIUS PRESES

Fach saré, sacro magesta ;
Pensa que tallomentfarey
Qu'envers vos m'aquitarey,
Et n'y auré luoc de reprendre.

ANABIUS ASSESSOR

So que poyrey veyre, n'entendre,
Per ung molt simple assessor,
Voloc mon pover extendre ;
Nen dotes pas, tres hault seignor.

GALIENUS IMPERATOR

Fasé-vos portar grant honor ;
Non vos leysé suppeditar ;
Aya dal poble la favor,
Sy honor volé hereditar.

ANABIUS ASSESSOR

Tot eyso chal ben meditar
Per par[v]enir a sas attentos.

CLAUDIUS PRESES

Los dioux la chal vindicar
Dez opprobris, dez errors mentos.

[F° 92 r°] VALERIANUS IMPERATOR

Nostros lex vos sian pactentos,
Davant los huelz, et nuech et jort.

GALIENUS IMPERATOR

Non sian pas vostros obros lentos,
Fasé justicio sens sejort.

ANABIUS ASSESSOR

Ont sé vos, gens de cervel lort?
Sé vos tornas de vostro chasso?

FRIANT

Circuy aven tot a l'entort,
Sens ren trobar; lo vent nos chasso.

CLAUDIUS PRESES

Altro chauso l'on vos porchasso.
La chal sailhir de l'Italio.

BRUYANT

Nos sen como uno peyro enchasso
Quant ung dorier en l'or la lyo.

ANABIUS ASSESSOR

A cop, enfans, l'on vos supplio,
Senso menar tant de quaquet.

RIFFLANT

Vos veyé que chescun s'emplio;
Lya es deja mon paquet.

GLA[U]DIUS PRESES

Acotra vos gent fasque et net,
[F° 92 v°] Per myeys honorar qui nos mando.

GRANDENT

Seignor, sens bojar lo bonet,
Veyci uno gorriero bando.

VALERIANUS IMPERATOR

A vos, bregado, l'on comando
Que dea lealment servir
A Claudon qu'a Cymello on mando,
Per nostros causos sostenir.

BRIFFAULT

Nos sen tos pretz d'y obeyr
En toto chauso resonablo.

GALIENUS IMPERATOR

Doncquos garda ben d'y falhir;
Non pensé pas qu'eyso syo fablo.

LO VARLET DAL PRESIDENT

Haulto corono redobtablo,
Nos serviren d'eytal parti,
Que chauso follo, variablo,
L'on n'auviré d'aquest parti.

CLAUDIUS PRESES

Tal syo nostre desparti
Que poyssan l'honor conquerir.

ANABIUS ASSESSOR

Congiet nos sio imparti,
Senso plus parolos querir.

[F° 93 r°] CLAUDIUS PRESES

Nos en anen sens differir,
Ambe vostro sancto licencio.

VALERIANUS IMPERATOR

Sensa degun mal inferir,
Parté deyci; l'on vos licencio.

Arripiunt iter Glaudius preses, cum assessore Anabio, Friant, Bruyant, Rifflant, Grandent, Brifault, cum servo Glaudii presidis.

S. PONS

Home de tres bono presencio,
Ont creouc que reson non rabello,
Dona-nos l'intelligencio
Dal nom d'aquesto villo bello?

PRIMUS DE CIMELLO

La villo s'apello Cymello,
De diverso gent habita,
Xpestians, gentils tallo sequello,
Et juyoux en quantita.

S. PONS

Lo nom de l'haulto Trinita,
Payre, Filh et Sanct Esperit,
Syo humblement invoca
D'aquesto villo à l'ymtrohyt.

VALERI

Seignor, de la villo lo rit
Es de lojar los xpestians?

[F° 93 v°] LO PREMIER DE CIMELO

Et perqué non, sens contradit?
Lojas saré, segurs et sans.
Non vos mostré pas trop aultans,
Et viva ambe toto gent.
Vos sé de payses lontans?
A veyre vené diligent?
You vos lojarey ben et gent,
Mas que la saré en luoc occult.

S. PONS

Diou saré nostre regent
Et nos gardaré d'ung exult.

VALERY

Mena nos foro de tumult

Des juyoulx et des gentilz.

LO PREMIER DE CIMELLO

De cors et de coraige insult
Ellos son, et de vito vilz,
Als xpestians fort inutilz,
Como ben poyré probar
Per los comandamens civilz;
Non vos layssessa pas trobar.

Introducat in domum suam et dicat.

Eysens vos poyré repausar
Et far ung pauc de colation,
Vostros chausos eyci pausar,
Senso far aultro mention.
Disé, de quallo nation
[F° 94 r°] Vos sé, ny perqué si vené,
Si vos play, sens dilation,
Ny queno vito vos tené?

S. PONS

Puisqu' eysintos nos convené,
Nos sen Romans, partis de Romo,
Xpestians, como ben entendé;
Valeri et Pons l'on nos nomo.
Si vos play, de vostro persono
La condition nos sapian ?

LO PREMIER DE CIMELLO

Lo vos dire mon cor se adono:
D'aquest luoc soy et xpestian;
Mas pyeys non m'esdevenguec de lan,
Si per vos eyso se sabio.

S. PONS

Mon dos amyc, cossint que sio,
Ou en public ou occultament,
Servan Diou totalement;
Car, apres la mort temporallo,

Auren la vito eternalo
Que jamays non nos falhiré.

LO PREMIER DE CIMELLO

Ver disé; mas qui salhiré
En la plasso ou en public,
Como ung mescreyent et heretic
[F° 94 v°] Al juge l'on l'acusaré.
Donc qui saré aquel que ausaré
Se descubrir de xpestian esser?
Mon dos amyc, lo convent texsser
Segont que l'on se trobo fil.

VALERI

A Romo an pres ung tal estil,
Ambe grandos proclamations,
Et fan tantos extortions
Als xpestians que c'es merveilho,

S. PONS

Benheura saré aquel que veilho
Per pervenir al luoc certan
De paradis; et l'incertan
Monde, plen de concupiscencio,
Layssar, ont es toto indigencio,
Toto lascivio et toto orduro.
Lo sobeyran ben que tos temps duro,
Ont es toto securita,
Amor, pax et tran(s)quilita,
Nos auren, si per nos non resto.

Hic maneat cum illo Cimelle.

FABIANUS PAPA

Hellas! que me dol ben la testo
De la despartio fort duro
De Pons! Jhesus, qualo morduro
Ha la Gleyso, tant on l'infesto!
[F° 95 r°] O Dieu, quant te faren festo,
Como solian, sancto et solempno?

Quant tu nos ostares la peno
Qu'au cor porten, tant indigesto?
Nostro armo, tristo et mesto,
Es pleno d'orriblo tremor.
Osto, si te play, tal furor
Que ta sancto Gleyso molesto.

LO PREMIER CHAPELLAN

Plus dur que viro d'albalesto
Es aquest temps encontro nos;
Mas qualque jort tornaré dos,
Et cessaré si grant tempesto.

LO SEGONT CHAPELLAN

Ben es ver, mas on nos arresto
D'ufficiar, et si retardo.
Nos aven espios et gardo;
En terro nos sen de conquesto.

LO TERS CHAPELLAN

Nuech et jort, fan cercho et questo,
Per nos trobar en foristant.
Jhesus la Gleyso patis tant!
Ubrir non chal huys ny fenestro.

FABIANUS PAPA

O qual temporo deshonesto,
Dont procedis si grand dalmaige!
L'on non dy ny fay chauso honesto,
[F° 95 v°] La Gleyso sueffre grant dalmaige.
Per far a l'ennemyc homaige,
A tal parti l'on nos tormento;
Ma pauro armo n'es mal contento,
Hellas! qu'es de dolor estento,
Veyent cestos malz medyar.
Redemptor, ta gleyso sustento!
Plasso-te d'y remediar!
Que los gentilz qu'envidiar
Cesson, mays huy, per ta bonta!

Nos los haven a tot costa.
Nos que t'aven ton sang costa,
Morent sus l'albre de la croux,
Permet que sian assosta
Soubt aquel albre gracioux,
Que ton corps sanct et precioux
Sostenguet, per de mort nos remer,
Dont tu feres l'enfert fort gemer.
Hault prince, plasso-te de premer
Aquestos gens, tant furibundos,
Qu'eyros bulhon a fors grans ondos
Per mettre ta Gleyso a mal :
Volentier se plaing qui a mal.

S. PONS

Mon dos amyc special,
Como far devon xpestians,
Visiten cestos mescreans.
Qualque paraulo lor diren
Qu'a Jhesus Crist los reduyren.
Mena-me ung pauc per la cita.

[F° 96 r°] LO PREMIER DE CIMELLO

Mon corps n'y es pas incita,
Car, como vos ay recita,
Si a tant de diversitas
De gens, per donar ancietas,
Que vos non lo poyria mays creyre;
Toutasfes vos menarey veyre,
Et passar ont la vos pleyré.

S. PONS

Anen, car Diou nos conduyré.

Vadunt per civitatem, una cum Valerio adolescente.

LO SEGONT DE CIMELLO

Compayre. qui esser poyré
Cel estrangier que passo lay?

LO TERS DE CIMELLO

Certanoment you non sçay;
El m'a ben ung tres bon aspect.

LO SEGONT DE CIMELLO

Presenten-nos a son conspect,
Et parlaren a nostre amyc.

LO PREMIER DE CIMELLO

Ben auriouc grant apetit
De parlamentar ambe aquellos,
Car segurement elz son cellos
Que mantenon los miserables
[F° 96 v°] Bons catholiqz et secorables
A la pauro xpestianita.
Ung que ya en verita
Se propalar xpestians non s'auson.

S. PONS

Anen vers eoux; ellos se pauson,
Signe fan de fraternita.
Diou vos teigno en unita!
Uny esser, pacific
Signe es d'amar lo Crucific,
Car en aquo es carita.

LO SEGONT DE CIMELLO

De Diou sio la recontra,
Vesin et mays vostra compaignio!
Que fasé en cesto contra,
Gens de Diou? gayre non si gaigno.

LO PREMIER DE CIMELLO

Nos venen veyr, si Diou vous valho,
La cita per cestos esbatre
Que son vengus de la Romaigno,
Vollens qualque furor abatre.

LO TERS DE CIMELLO

Vos sé donquos vengus combatre
Contro fortuno disaverso?
Tornen nos-en, car velay quatre
Que son de nostro partio adverso.

S. PONS

Seignors, qui ambe tals converso
[F° 97 r°] Per los reduyre a la fé,
Admerito ; tal gent disperso
Perduo es qu'en Crist non cré.

LO TERS DE CIMELLO

Dos amyc, non vos encontré
En tallo gent per la melhor:
Nos sen soubz ung si cru seignor,
Ydolatre, iniq et pervers,
Que buto los xpestians dispers,
Como ben vos devé entendre.

LO SEGONT DE CYMELLO

S'aquestos nos volion offendre,
Vist que tenen contrari rit,
Aqui nos anarian nos rendre.

S. PONS

Nostro fé syo en Jhesu Crist,
Nostre navilli et nostro vello ;
Mas que poyré aquest monde trist?

LO PREMIER DE CYMELLO

Parla bas, car on non se cello
De tal que nos es bon contrari ;
Ceoulx son vestis de fausso tello.

S. PONS

Payas saran de lor sallari,
Car Diou payo bon et malvas;

Mas pur garden nos d'ung desvari.

VALERI

D'ellos saren nos ben salvas;
[F° 97 v°] Nos sen eyci cinq contro quatre,
Encar non nos an afrontas.

LO PREMIER DE CIMELLO

Non sen pas eysi per nos batre,
Mas retornen a nostre hostal:
Emb' ellos non fay bon combatre.

Hic recedunt a platea et vadant ad loca sua.

PRIMUS GENTILIS

Aquellos trobon qualque mal
Encontro los haultz imperours
Et si son d'aquest luoc los mours.
Per Apolin, voloc murir
S'ensemble ellos non van ferir
Per trobar qualque trayson.
Regarden en qualo meyson
Van aquellos dos reculhir.

SECUNDUS GENTILIS

Tallos gens non son de suffrir:
Occultament adoron Crist.
On los deourio far bulhir
En huelli que os non fos vist.
Qu'au diable syo tal aquist!
Secho fos lor testo tant follo!
Lor coraige malvas et trist
Mespreso nostre diou Apolo.

LO TERS GENTIL

Encar vendren, s'on non s'envollo,
Al fuoc, como lo parpalhon.
[F° 98 r°] Vendré qui los tendré a l'escolo,
En breau de temps, mon compaignon.
Quar qui s'en salh de son guidon

Sovent es preysonier ou mort.
Tal si saré tuest lor guierdon;
Aqui ay you tot mon confort.

LO QUART GENTIL

La consciencio me remort
Quant de nos son tant suportas.
Sobt ombro de ben l'on nos mort,
Spernent nostros antiquitas.
De jort en jort grans quantitas
Nos perden, dont n'ay grant tristor.
Tals xpestians, tals novitas
Nos metton en tres grant error.

Eyssi arribon Glaudon et son assessor, ambe toto sa familho, dedins Cymello.

SATHAN

Temps es qu'estendo ma furor
Per parvenir a mon entento.
An lo president et seignor
Tenir me chal, et sobt sa tento;
Compaignio de mal' actento,
Ung adjutor de vos me chal
Asso que del trabailh se sento
Et qu'el ayo sa part dal mal.

[F° 98 v°]

LUCIFER

Belzebuc, de vos principal,
Ambe tu si s'en anaré.
Apres tu, non n'y a ges de tal;
En l'obro ben te ajuaré.

MAMONAS

Veyren, maulditz, qui myeys faré.
Eyros es temps ou jamays non.

ASTAROT

Qui myeys la chauso tractaré,
Aquel de vos auré lo nom.

BERITH

Ana tuest aquistar renom;
Non mené plus eysi tal guerro.

BELZEBUC

Esperitz maulditz, you me fauc bon
De far de grans mals sus la terro.

LEVIATAN

Belzebuc, aquest fach afferro
Et pren tot lo cas a ta man :
Poysanso as, forjo et ferro;
Non despendre pas temps en van.

BELZEBUC

Vos entendré, davant deman,
Que nos sen dos bons commissaris.

[F° 100 r°]

SATHAN

Nos anen far et mal et dam,
Sinistres forfach et contraris.

Recedunt simul ad temptandum Glaudium.

LUCIFER

Si non fasé de tormens varis,
Saré tormentas al tornar;
Fasé mals; semena desvaris;
Non cessé jamays de temptar.

GLAUDIUS PRESES

Davant qu'aultro chauso actentar
Ny tentar,
Puys qu'en aquest luoc sen vengus,
Couven diou Apolo adorar
Et orar :
Eysintos far sen entengus.
Sans et saulx nos sen pervengus
Et advengus

De Cimello en la cita,
Lay ont las gens si son tengus
Plus agus,
Como l'on nos a recita.
Pertant es de neccessita
Que excita
Syo lo poble d'adorar.
Proclama, cria et cita,
Et incita,
Per lo divin ben implorar.

[F° 100 v°] ANABIUS ASSESSOR

O quantos en faré plorar!
Quantos faré desemparar
Quant ellos vos veyren imperar
Et emparar
L'honor de diou Apolin!
Quant la cryo auviren far,
Puys lo sacrifici perfar,
Los xpestians de put affar
Per se desfar
Ellos son, et per prendre fin.

CLAUDIUS PRESES

Vay tost criar a cello fin
Per expedir brevoment
Que l'on veigno, et prestoment,
De Cymello tot chap d'ostal
M'acompaignar ; car honor tal
Volen nos syo exhibi.

BRIFAULT

Incontinent, l'aurey expedy ;
Criar ou vauc tot de present.

PAUSA.

L'on fay expres comandament,
De la part dal grant president,

A tot chap d'ostal de Cymello,
Per sa noblo venguo et bello,
Que prest ensens se deon trobar,
Noblomont per l'encompaignar:
So sus la peno de des francz.

[F° 101 r°] LO PREMIER GENTIL

Si n'a prou de my, mos enfans;
Tot prest you soy d'i far honor.

LO SEGONT GENTIL

Anen vers Glaudon monseignor
Et veyren qu'el nos sabré dire.

LO TERS GENTIL

L'on m'a conta qu'el es ung sire,
Home de creigner et d'amar.

LO QUART GENTIL

Oc ben, sabes, de sa la mar
Pas non son, en aquestos pars,
Que non y ayo de grans affars.
Anen veyre ont vol anar.

Vadunt quatuor aut plures, ut melius videbitur.

LO SACERDOT DAL TEMPLE APOLIN

La me chalré lo temple ornar
De flors et de tapissario,
Et l'autar de juels formar,
Per amor de la seignorio.
Sy adorar venir volyo,
Et non fos tot ben prepara,
Grando vergogno me sario;
Mon honor en sario tara.

LO PREMIER GENTIL

Seignor, de honor mot hault para,
[F° 101 v°] Plen de vertus et de excelencio,
Lo poble es cy prest et para,

Per vos far tos la reverencio.

LO SEGOND GENTIL

Como tos filhz de obediencio,
Nos nos venen humiliar
A vos, avent la preminencio,
Et venouc a vos m'alyar.

LO TERS GENTIL

Si chauso volé comandar,
Mas que non fos contro l'imperi,
Soy prest d'o far. Vueilhas gardar
Aussi lo poble d'ymproperi.

LO QUART GENTIL

Seignor, de gens fan vituperi
De las lex sacras et das dioux.
A part an gleyso et cymiteri,
Son ja passas plusors estioux.
Pensoc qu'i ha de parens myoux;
En ung besong los produyrey.
Fazé fleyrar gibetz et rioux
Tant que mays non, vos amarey.

CLAUDIUS PRESES

Mos dos amys, you vos direy,
Tot davant qu'autro chauso fasso,
Apolo adorar anarey,
Puis veyren cossint lo fach passo.
[F° 102 r°] Compaignyo, non vos desplasso,
Vos me faré trestos ensens
Jusquos lay ont sy es la plasso,
Qu'aulx dioux chal donar d'ensens.

Hic si sint tube vel alia instrionum strimenta (sic), *ex hiis ludant, ut honorificencius fiat sacrificium Apolinis.*

LO SACERDOT DAL TEMPLE APOLIN

O diou Apolo, que de gentz!

Qual compaignio magnifico!
Ornas, acotras et fort gents.
Festo sy auré auctentico.
La testo ay legiero et frico
Per aprestar tot ben expert
So qu'aparten a ma pratico,
Quar qui y es lent, sovent y pert.

CLAUDIUS PRESES

O Apolo, diou tot regent,
Cel, la terro, mar et la gent,
Per reson et ordre tant gent,
Ben infini,
Esser, que non es deffini,
Que mais non po esser fini,
Qu'as a ton vuelh ton ben muny,
En genolhons
Nos t'adoren et t'uffren dons;
Et tos aquestos bons prodons
Ambe encens, torchos et brandons,
Fasen homaige.
[F° 102 v°] Gardo-nos d'aver aultrage,
Et l'entendament far si saige
Que per nos l'imperi dalmaige
Non poysso haver.
Tu syos tresor et haver;
Tu syos pastor, nos l'aver.
Permet-nos far ung tal dever
Que xpestians,
Inferens al monde tals damps,
Puyssan chastiar en pauc d'ans
Et que non sian plus pardans
Tant de poble.

Hic revertantur simul ad loca, etc., cum triumpho. Interin dicat sacerdos.

LO SACERDOT DAL TEMPLE APOLIN

Reduyre vauc tot aquest moble,

Et las uffrendas et los dons,
L'argent, chandellos et brandons
Qu'a leyssa aquesto baronio.

Quando erit in domo sua, Glaudius dicat societati.

CLAUDIUS PRESES

Gramercys a la compaignio ;
Quant de vos besong you aurey,
A vos mandar non tardarey,
Como a gens pl[e]ns de verita
[F° 103 r°] Bons et gardans fidelita
Au tres hault imperi Roman.

LO PREMIER GENTIL

Suffrir non vueilha lo gran damp
De l'hault imperi magnific,
Que ung tas de poble fantastic
Fay, en subvertent lo pays,
Collent ung que fou crucificz:
La causo vos recomanden.

GLAUDIUS PRESES

Non vos chaillo, tout yré ben;
Laissa-me far tot a mon ayse.

LO SEGOND GENTIL

Impossible es que l'on se tayse;
Seignor, quant you sarey requist,
Revellarey so que you ay vist,
Ont ay grando suspicion.

ANABIUS ASSESSOR

Quant l'on faré inquisition,
Declayraré vostre coraige.

LO TERS GENTIL

Si degun es en mon lignaige
Que syo en nostro lé suspect
Mena saré a vostre conspect,

Commo ennemyc umpli d'autraige.

[F° 103 v°] GLAUDIUS PRESES

Lo me suffit vostre coraige,
Qu'es noble como un esparvier.

LO QUART GENTIL

Lo es vengu ung estrangier
Ben faconde, bel escuyer,
Lo qual, certos, s'es habita
Ambe gens de xpestianita
Et si van amont et aval;
Dobtoc que non fasson dal mal.
Prou de gens si ly van apres
Et de nos se tenon secres;
Al temple non l'aven mays vist,
Mas ten la fé de Jhesu Crist,
Como mon concèt po entendre.

GLAUDIUS PRESES

Chal que vos lo me veigna rendre
A meyson, ben encompaigna.
You non volriouc aver gaigna
Bon pres, s'il es aquel que creouc.
Lo me semble que you lo veouc.
Me saubria vos dire son nom?

LO PREMIER GENTIL

Non, tres redopta seignor, non.
Mas, si la faré de beson,
Anaren ben a la meyson,
[F° 104 r°] Ambe fassen et coverturo,
Que l'on nos faré uberturo,
Dont a vos lo poyren conduyre.

ANABIUS ASSESSOR

Sens brut, ou vos l'en faré fuyre;
Et puis, si ben vos lo prené,
Acte villan pas n'y faré,

Si semblo bon a mon seigñor.

CLAUDIUS PRESES

El dy ben, ana sens rumor
Et a degun mal l'on non fasso.

LO SEGONT GENTIL

Tot so vendré, non vos desplasso,
Ensens de bono compaignio.

CLAUDIUS PRESES

Advisa-vos de far folyo.
Si ben d'aultres xpestians troba,
Per eyros ponch non los torba,
Car non chal pas far tallo roto
Que se mogués la cita toto.
Amena lo ben cautoment.

LO TERS GENTIL

De nos vos n'auviré lament
D'home que syo de Cymello.

LO QUART GENTIL

Que veyci compaignio bello!
[F° 104 v°] Apolo la garde de mal.

Hic vadunt ad hospicium sancti Poncii, et dicunt.

LO PREMIER GENTIL

Ou la!

LO SEGONT GENTIL

Ou la!

LO TERS GENTIL

Ou de l'ostal!
Non es eysens ung, hostalier,
Lo qual si es ung estrangier?
Disé nos prest ont lo tené.

LO PREMIER DE CIMELLO

Lay en secret lo trobaré,
Ambe ung que ly fay compaignio.
Non ly fassa pas vilanyo,
Si vos sé saiges, nullomeut.

LO QUART GENTIL

N'y faren nos, segurement;
Mas lo seignor si lo demando.

LO PREMIER DE CYMELLO

Et si vené sy grosso bando
Per demandar ung simple home!
Volé vos que lo vos sone,
Mon dos amyc, se demanda?

[F° 105 r°] S. PONS

A Diou syo recomanda!
Mos amys, qu'es so que vos play?

LO PREMIER GENTIL

Venir vos chal, senso delay,
Parlar a nostre president.

Hic apponatur in medio quatuor illorum gentillium, et ducatur ante presidem.

VALERI ADOLESCENS

Hellas! hellas! qual accident!
Hee! mon mestre! hee! mon seignor,
Vos ana, c'es trop evident,
Murir! Hellas! quallo furor!

LO SEGONT GENTIL

Enfans, saré per la melhor.
De pour d'aver uno desfardo,
Que tos quatre sya en gardo;
Per tant buta y vostro curo.

FRIANT

Seignor Pons, qualo aventuro
Vos aduch en aquest pays?

S. PONS

Diou sebeyran, mos beaulx amys,
Que de my vol qu'eysintos syo.

[F° 105 v°]

BRUYANT

Ben avé la charo passo !
D'eysint vos veyre me desplay.

S. PONS

De my fasé como vos play ;
Lo temps non es como solio.

RIFFLANT

Ont es ana la baronyo,
Lo grant honor? Tot es passa !

S. PONS

Al cel sarey recompansa,
Ont es honor sens occident.

GRANDENT

Quant vos veyré lo president,
Vostre cor si s'alegraré !

S. PONS

Mon cor si se consolaré,
Quant el auré so que desiro.

LO PREMIER GENTIL

Non preigna pas al cor ges d'yro,
Car so non es que comensanso.

S. PONS

Mon corps es a vostro puissanso,
Mas l'armo, certos, n'auré vos.

[F° 106 r°] LO SEGONT GENTIL

Nos vos menen com' ung espoux;
Encaro vos en rencura?

S. PONS

Ben sçay, la mort me procura,
Sens que sapia per qual reson.

LO TERS GENTIL

Nos trobarem occasion,
S'en vos non troben ges de causo.

S. PONS

Vostre cor cru so far si auso,
Mas enfin en saré payas.

LO QUART GENTIL

Los brasses qu'avé deslyas
Tuest non saran pas tant a l'ayse.

S. PONS

Non sabriouc esser a mal ayse,
Quant per Diou you suffrirey.

VALERY

O doux seignor, quant vos veyrey?
O mon hoste, qu'avé vos fach?
O doux Jhesus, qual grant mesfach!
Desola, las! arrestarey.

LO PREMIER DE CYMELLO

Mon bel amy, you vos direy,
[F° 106 v°] Sy d'eyso fasiouc rumor,
Incitariouc la furour,
Ont nos aurian tos dos dalmaige.

LO SEGONT DE CYMELLO

Se quesar saré fach de saige;
Diou m'en vueilho pardonar.

Aurioue pour tamben d'anar
Prendre ma part en uno torre.

LO TERS DE CIMELLO

Seurs non sen que non nos y forre.
S'el sap que nos sen xpestians,
Fini aven tos nostres ans!
Diou, sy ly play, sy nos preserve.

VALERI

Et en la fé si nos conserve
Et conferme, playsso ly. Amen.

FRIANT

Tres hault seignor, nos vos menen
Seignor Pons, Pons aulx dioux nuysible.

CLAUDIUS PRESES

Pons, Pons! mas es eysso possiblo?
Ha! de la bono personc!
A el eysint deleysa Romo,
Per nos donar gravanso et peno?
Or sus, sa donquos, que l'on l'ameno
Tot mantenent a ma presencio.

FRIANT

Eysi es, seignor de excellencio,
[F° 107 r°] Ben d'aquestos encompaigna.

LO PREMIER GENTIL

Seignor, aquest aven mena,
Com'aux dioux contradisent.

CLAUDIUS PRESES

Myeys que vos aultres, vraysoment,
Saboc son nom, dont es, qui el es;
You l'ay ben vist d'aultros fes.
Depuis que you l'ay entre mas mans,
Ana vos en, en pax et sans.

Ha! tu syos Pons! Tal on te nommo,
Que tot lo poble as conturba,
En sediction mes toto Romo
Et des dos Phelips aliena
Has lo cor, et a mal mena
Lour ment, et, fach dont fu grant dan,
Lo temple grant extermina
En pauc de temps, breau et sodan!

S. PONS

Seignor, eyso disé en van.
Per ver, degun ay subverti,
A persono n'ay porta dampn;
Mas ben a Diou converti.

CLA[U]DIUS PRESES

De tot nos sen ben adverti,
Et commo passo nos saben.
Auvent Valerian et Galien,
Chascun imperour et nostre princi,
Que Romo as deleysa eynsi,
[F° 107 v°] Como sio ver, de hault linaige
Syos na et d'hault parentaige.
Mandant an volgu comandar
Qu'aulx dioux ayos a ymolar,
Como dison los drechz civils;
Sy non, an los pailhars et vilz
Et plens de toto inormita,
De divers tormens tormenta
Syo ton corps; or donc adviso.

S. PONS

Non ymoloc en deguno guiso
A las ydolos, per certan.
Sachos que you soy xpestian.
Tal comandament on non priso.

CLAUDIUS PRESES

Syo ta ment ben conseilha,

Affin que mal tu non fenisses
Et qu'en ton grant herror perisses,
Ton patrimoni dissipa.

S. PONS

Mon conseilh et consolation,
President, si es Jhesu Crist,
Si ben en aquest monde trist,
Ont es toto variation,
Suffroc mal et turbation,
Perdent tos mos bens temporals,
Caducz, lassus premy des mals
[F° 108 r°] Al cel aurey, et fruiction
D'aultres plus grans bens imortals.

CLAUDIUS PRESES

Que vas tu, ambe parlars tals,
Descorrent? Ou tu sacrifio,
Ou de divers mals on t'affio
Que tas charts saren dissipas.

S. PONS

You t'ay ja dich sobre aquel pas
Que xpestian, certos, soy you.
Als demonis non sacrifiou;
A Diou ben, qu'es imortal.

CLA[U]DIUS PRESES

O miserable, de duro mort mortal,
Ben brevoment, si t'affection duro!
Non veyes tu qu'ay lo pover total
Te far murtrir d'uno passion duro?
Sathalites, a la preyson oscuro
Buta lo tost, et que ben on lo serre;
De lo lyar metté y vostro curo
Brasses et corps d'uno cheyno de ferre.

BRUYANT

Si vostre corps, seignor, si se rencuro

D'esser en ung tal parti encheyna,
El auré tort. Vos veyé qu'on procuro
Vos far honor ; eysint es termina.

S. PONS

Diou ha lo fach eysint determina.

[F° 108 v°] GRANDENT

Pacienso es mayre de vertu.
Pensa, lo temps talo fortuno porto.
Encar vay ben que vos non sé batu !
Lya, estacha intra dins celo porto.

S. PONS

En Jhesu Crist mon cor si se desporto.

RIFFLANT

Eysens saré non pas ung trop grant temps
So que fasen, si vous play, perdona ;
Veyé trop ben que non sen pas contens ;
Mas a tal fach nostre corps es dona.

S. PONS

Perdon de Diou vos syo condona.

Hic intrat carceres et interin Glaudius dicat.

CLAUDIUS PRESES

Briffault, you ay ordena
Qu'aquestos lettros, per far somo,
Tu me portes ben prest a Romo,
Car, davant que proces formar,
Voloc los seignors informar ;
Vay victoment ; syos secret.

Accipiat litteras et dicat humiliter.

BRIFAULT

Puisque tal es vostre decret,
Recusar non es convenable.

[F° 110 r°] ANABIUS ASSESSOR

Fay como ung home rasonable.
Syos prudent et ben discret.

Forma superscriptionis est :

A mos tres haultz seignors insuperables et triumphans Valerian et Galien, humblament.

Insubscriptio litterarum est hec :

Tres excellens et aulx dioux agreables, vostres servitors lo comensament de las Gallios intrans en uno cita, nomma Cymello, apres que haven troba Pons, Pons qui toto Roma a turba et conturba et des dioux los temples a subverti ; lo qual non volent obeyr a vostres tremens comandamens, de Romo si s'en es fuy : et per so que de vostre imperial palays des senators es lo premier, l'aven fach en carcer reduyre d'aqui a tant que nos puissan humilment entendre so que d'el vos pleyré que l'on fasso.

Isto cursore itinerante, potest contristari papa.

PAPA

Que vol dire qu'en my d'un tal regret
Es survengu, si fort me tormentant?
De tal pensier non eroc assuet,
[F° 110 v°] Car mos cinq cens trop si va commentant
Mon cor, mon corps, ma testo suffris tant
Que n'ay repaux ung horo, nuech ni jort;
De desplaser mon pancelh vay crepant,
Eysint non ay ny repaux ny sejort.
O mon dolz Pons, ont ero mon confort,
Aques regret sobstenoc you per vos !
Vos non sé pas senso pencier et fort;
Senso dobtar, n'avé pas lo temps dolz
Que solya aver, mon amy doulx.
Per vostro amor, humano creaturo,
Quant mal havé, pensa si aven nos!
Mal si m'acuelh, dolor venir m'aturo!
Hellas ! Hellas ! Si vos sé mes al las

De justicio, qu'es si fort rigoroso,
D'aquest monde vos perdré tot solas !
Et si morré de mort fort vergoignoso,
La puissanso de Diou gloriouso
Vos preserve, como son bon vassal,
Per son plaser de fortuno engoysoso,
De villan fach, de perilh et de tot mal!
Ré glorioux, qu'as tot en la presencio,
Fay regentar en pax xpestianita!
L'es possible a la tio potencio;
De eor t'en preouc, an grando humilita.

BRIFFAULT

Tres haulto et sacro magesta,
De Cymello venoc batent,
Manda dal seignor president.
Las lettros veyci qu'ay porta.

F° 111 r°] VALERIAN

Tu sios lo ben encontra.
Mas et que fay mon amyc dos?

BRIFFAULT

Se recomando ben a vos,
Excercent ben sa commission.

GALIEN

Sus, prest, vay-t'en far collation,
Tandys las lettros nos veyren
Et resposto breou te faren,
Car si deou aver de l'oignon.

VALERIAN

Puisque las avé, legé don
Per entendre lo contengu.

Legat Galienus litteras, postea dicat

GALIENUS

Ha! Pons, Pons! Or syos-tu vengu

Al luoc ont tu devios venir!

VALERIAN

Non poyo pas myeys pervenir.
Rescrioure la chal la resposto
Et despachar ben prest la posto,
Per non lo far ja plus lenguir.

Forma littere hec est.

Valerian et Galien, imperours inconvincibles, a nostre bon et fidel conselhier et president, salut. Entenduos vostros [F° 111 v°] *lettros, eysso comando nostro assueto bonta et pieta que, si Pons non vool aulx dioux sacrifiar et lybar, aya poyssanso de divers tormens lo tormentar. Et, si el es obstina en sa malicio, qu'el syo a mort lioura et dona.*

LO PREMIER CHAPELLAN

Sanct payre non fay que gemir;
El deou aver qualquo dolor.

LO SEGONT CHAPELLAN

La grant amor non po mentir
Qu'el a envers Pons lo seignor.

LO TERS CHAPELLAN

Ben se portavon bono amor
Tant quant ensemble [an] viscu.
D'amor la tres grando fervor
En ellos s'es apparegu.

VALERIAN

Tornar te chal dont syos vengu;
Veyci de Glaudon la resposto.
Anar la te chalré en posto,
Puisqu'eysint lo fach es mogu.

BRIFFAULT

Farey como soy entengu.
Al myeys istar, sacro corono.

GALIEN

Vay victoment, part tost de Romo
[F° 113 r°] Et fay que tu sios ben saige;
Non monstrar pas en persono;
Discretoment fay ton messaige.

Recedit. — SILLETE.

DEUS PATER

Gabriel, dal tres hault ystaige,
Imperial cel, luysent paraige,
Ont lo siege de ma divinita
Sy es, vay-t'en far mon mesaige
A Pons qu'es si bon et tant saige,
Qu'es detengu en grando villita
En la preyson de toto villita;
Lay, lo paure, si es desola.
Li portares fruc et utilita,
Car per tu voloc que syo consola.

GABRIEL

Acomplir vauc la vostro volunta,
Eternal ré, tres inmenso bonta.
Sus la terro brevoment descendrey;
De Pons me vauc mettre al costa,
Et lo dolor que d'el s'es acosta,
Lo consolant, de tot ly levarey.

Descendat angelus.

VALERI

Hellas! pauret, hellas! et que farey?
Sol peregrin al monde habitarey,
Puisque l'home si devot perdu ey
Qu'amavoc tant!
[F° 113 v°] Mas ambe qui may huy conversarey?
A qui mon ben et mal descubrirey?
Ont anarey ny mon secret direy,
Ny tant ny quant?
Ben es fortuno a mon ben discrepant,

Quant m'a leva ung si bon et just home.
Hellas ! Hellas ! You soy vengu a tant
Que pas non chal qu'en ben ny mal lo nomme !

SILLETE.

GABRIEL

Conforto-te, sancto persono;
Alegro-tè et fay tà somo,
Que de my aures adjutori.
Mesagier soy de paradis.
Diou eternal si m'a tramis,
Per esser de mal defensori.

S. PONS

Cy es mon deambulatori !
Tallo meyson et diversori
N'avionc pas acostuma.
Diou que sap s'ay fach offenso,
Fasso doncos per my defenso
Vers l'ennemys apostuma.

GABRIEL

Syo ton cor ben aluma
En l'amor de Diou eternal.
Aquel permutaré ton mal
En ben que jamays n'auré fin.

Recedat angelus.

[F° 115 r°]

S. PONS

Gracios ly rendoc de cor fin,
Puisque ly play me consolar
Per son angel, aquest matin,
Que m'es vengu lo cor saoular.

BRIFAULT

Seignor, que deven honorar,
Veysi que l'on vos an rescrich
Et, de bocho, ellos m'an dich

Que fort a vos se recomandon.

CLAUDIUS PRESES

Veyre chal qu'ellos remandon.

Legit.

Vraysoment tu sios propici
Et as tres ben fach ton uffici.
Prestoment que l'on m'ane querre
Pons, lya de cheynos de ferre,
Et, si de mon fach el s'apello,
El auviré cesto novello,
Per si coyent como ung tison.

Vadunt ad carceres.

FRIANT

Sus, sa! Salhé de la preyson;
Lo president si vos demando.

S. PONS

Mon armo a Diou se recomando,
[F° 115 v°] Que sosteigno cesto querello.

BRUYANT

Vos auviré uno novello
Que non saré bello ny bono,
Si ay grant paour.

S. PONS

Ben me consono;
Mas es en Diou ay ma fianso.

RIFFLANT

Vos y avé trop de confianso
A vostre Diou en maloro.

S. PONS

O mos enfans, quant bon vos foro
Que fosessa tos de sa part!

GRANDENT

D'el non voloc ny part ny quart ;
D'eyros quictoc son heretaige.

S. PONS

Vos non sabé pas l'avantaigé
De sos bens, que son eternals.

FRIANT

Vos non sabé pas lo dalmaige
Que suffriré, et los grans mals.

BRUYANT

Veyci Pons, ambe los lyans tals
[F° 116 r°] Qu'el fou empreysona l'autr'ier.

CLAUDIUS PRESES

Ses-tu encaros si haultier,
Tant superb, si cruel et fier
Que quant te fi empreysonar ?

S. PONS

You non soy hautier ni fier,
Mas ben al cor mal me reffier,
Quant t'auvoc eysint rasonar.

CLAUDIUS PRESES

You te voloc manifestar
Los salubres comandamens
De tos seignors. Ny plus ny mens
Te saré fach, en verita.

Hic legat litteras imperiales alte.

Tu auves lor benignita ;
Entendes lor monition ;
Pos saber lor intencion.
Eyssi n'a ges d'iniquita,
Mas tot dever et equita.

Eyssi n'a ges de fiction,
Et n'uson pas d'affection.
L'on t'a los fach manifesta.
Senso plus esser infesta,
Uso de ton tant bel uffici
Et fay aulx dioux sacrifici ;
A doux genols dono d'encens ;
Nos y saren trestous ensens,
[F° 116 v°] Aultroment, ambe los dampnas,
De divers tormens tormentas
Saren los membres de ton corps.

S. PONS

Pense que sé tos sors et orbs.
Vos non veyé ny entendé
Qu'aquo que dioux pretendé
Esser, non es qu'abusion.
Aultre seignor n'ay you synon
Mon diou, mon seignor Jhesu Crist,
Qu'a rechata aquest monde trist
Et levar me po de tas mans,
De tos tormens, perils et dans,
Das quals mon corps si fort menasses ;
Et n'ay pour de ren que me fasses.

CLAUDIUS PRESES

Marveilho ay de tu, tant poyssant,
Inclina a tallo humilita
Q'ung tal per seignor nomes tant
Paure home, plen de villita.
De Pillat la civilita
Morir lo fec, sens remission,
En cros, a grant inormita,
Non say per quallo accusation.
Or, layssen toto affection.
Perqué plus tost non nomes tu
Tos haulx seignors, como es reson,
Los imperours, o maloustru,

[F° 117 r°] Que t'amon tant? Que pensos-tu?
Tals son seignors senso fentiso;
Syo ton voler abbatu,
Car tort tu as en toto guiso.

S. PONS

S'a my dire es la repriso,
De tu soy fort esmerveilha
Et de ta si follo deviso,
Cossint syos tant avuglà
Que non cognoyssos verita.
Sens tant de fantasio querro
Ung sol diou en trinita
Qu'a fach lo cel, mar et la terro;
Per ton ben es volgu descendre
Et prendre nostro humanita.
Non desdigna paure se rendre,
Suffrent tanto neccessita,
Miserio et calamita.
Mas si es el de tot seignor,
Ben es ta lengo intossica
De dire que home es sens honor.
D'aquo qu'el es ista accusa
Des juyous, lo bon innocent,
Et per Pillate condempna,
So fosec voluntarioment,
Per nos levar dal dampnoment,
Ont naturo ero obliga;
Et tu t'en truffes planoment,
Car ton coraige es aveugla.
[F° 117 v°] Si volguesses te humiliar
Et a ung tal diou servir,
Prest ta ment farios levar
Al cel, per al ver parvenir;
Cognoyssarios, sens mentir,
Que tos dioux, que diables son,
Son per las armos subvertir
Et d'anfert conduyre al perfont.
Los imperours,

Tos princes mours,
Que dises tant ben governar
Saren perdus
Et confondus,
Ambe lor fol trenc d'adorar.
S'en tallo orduro
Vostre rit duro,
D'aquest monde vos periré
En la lay duro,
Que tostens duro,
Embe vostres dioux saré;
Vella tot quant vos gaignaré
Vos et tos los vostres ensens:
De malo mort vos finiré;
Punys saré d'eyci a pauc temps.

Cum furore dicat Glaudius.

CLAUDIUS PRESES

Apresta tost tos los tormens;
Ecculeon, verges ana quere,
Penches et escarnasses de ferre,
[F° 118 r°] Foychz de nervi et, tost, tost,
Farassons, brandons de fuoc
Et, si das aultres la n'y a,
Syo si tot apropia.
Buta me tot en la presencio,
Sa folio et insipiensio
Saré al luoc manifesta.

FRIANT

Seignor, la es tot apresta.
Veysi de tormens uno mar.

BRUYANT

De verges ay per lo domar,
Grossos et longos, tres manas.

RIFFLANT

D'eysso lo voloc penchenar,
En son corps saren encharnas.

GRANDENT

Mos foychz de nervis ennervas
Sentira el sus sa persono.

FRIANT

Comanda sol que on ly dono
Lo torment que myeys vous pleyré.

BRUYANT

Et veyré como on serviré,
De corps, de bras fort esveilha.

[F° 118 v°] CLAUDIUS PRESES

Que tost el sio despolha,
Lo faulx palhart injurioux.

RIFFLANT

S'erouc ung pauc trop furioux,
Aprendre vos chalré tot de[1] gra.

CLAUDIUS PRESES

Despolha lo tost, qu'en mal gra
De Jovis syon los palhars.

GRANDENT

Vos nos veyré frics et galhars,
S'uno fes entren en besoigno..

ANABIUS ASSESSOR

Fasé ly ben gratar la roigno,
Puisqu'ellos an ben de qué.

CLAUDIUS PRESES

Fol el saré s'a my non cré.
Qu' el eculeon el sio mes;
Braces et chambos ben fort estes,
Que cordo d'arc, ny plus ny mens,

[1] Corr. postérieure *en*.

Affin que myeys tos ces tormens
Decorron per tos sos membres.

LO VARLET DAL PRESIDENT

You soy ben computa des mendres,
Mas encaros vos ajuarey.

[F° 119 r°]

S. PONS

Yniq, pervers, you te direy,
Comben que tu non o creyes pas,
De mon Diou adjua sarey,
En aquesto houro et aquest pas.
De me tormentar fas grant cas,
Grant aprest, menant grant rumor;
Tu te trobares plus tost las
Que my, malvas, plen de furor.

CLA[U]DIUS PRESES

Ey, ey! Sus, sus! estende lo.
Al torment prest exibe lo.
Que sar'eyso d'aquest palhart?
Et nos veyren sy de mas mans
Te levaran tos parlars vioux.
Sus, sus! davant que sio plus tart.

Hic extendant eum in eculeo quatuor aparitores.

DEUS PATER

Gabriel, vay tost, de ma part,
Rompre trestous los argumens
Ont Pons si deou esser extens,
Per de verges l'examinar,
De cardos de ferre lo cardar.
Vay t'en volant en aquel luoc,
Et las grossos faros de fuoc,
Que crudelment an apresta,
A metre a chasque costa,
Syo per tu amorti et mort.

GABRIEL

A Pons m'en vauc donar confort,

Et farey tot lo contengu.

FRIANT

Aquest bras es ben estendu.

BRUYANT

Et aquest aultre, per la parelho.

RIFFLANT

Baylo say lo pé, marfondu.

GRANDENT

Donar te fares a l'aurelho!
Holla! holla! eyso trop velho!
Clavellen ben cesto fustalho.

ANABIUS ASSESSOR

Que ung pauc lo corps on reveilho.
Enfans, fasé chauso que valho.

GRANDENT

Sos nervis si son en batalho,
Et disputon qui tendré plus.

RIFFLANT

Ubriac, tu n'as que la ralho.
Entenden a far lo surplus.

BRUYANT

Or, sus, seignor, qu'avé conclus?
[Fo 120 ro] Veyci l'ome molt fort arta.

FRIANT

Ben es de sos membres reclus,
Si fort l'aven nos escarta.

CLAUDIUS PRESES

D'ung bot qu'el syo en hault monta;
Qu'el syo a tot poble visible.

S. PONS

Per la divino volunta,
Eyso non me saré nuysible.

FRIANT

Hault!

BRUYANT

Hault!

RIFFLANT

Qual fays terrible!
Mauldich syo tant de pesanso.

GRANDENT

Que diable eyso m'es tant sensible!
Mays non senti tallo gravanso.

CLAUDIUS PRESES

Tos quatre n'auré la puissanso
De lo levar, or, la on fault?

GRANDENT

Presqu'es tot fach! Tost a l'avanso!

RIFFLANT

Sus! Sus!

[F° 120 v°]

BRUYANT

Dehetz!

FRIANT

El es en hault.
Qu'au diable sio tant de pes!

CLAUDIUS PRESES

Qu'el syo encaros plus hault mes,
Puis a l'entort vos esbaté.
Premieroment fort lo baté
De grossos verges et foychz;
Puis a forso de cardos et penchos

De sang saren sas costos penchos
Et, quant saré de cardar las,
Los forassons et fuoc al latz
Ly butaré, per far sa resto:
Adonc veyren sa follo testo
Se repentir de sa oppinion.

FRIANT

De cops aures
Ung million,
Mauldich pervers,
Fier com' ung lyon.

BRUYANT

Lo trop levar non es pas bon.

RIFFLANT

Layssen lo ung pauc
Eyssint esbatre,
[F° 122 r°] Puis d'ung assault
Lo chalré batre.

GLAUDIUS PRESES

Fasé vostres foychz esbatre
D'entort aquel gentil gallant

GRANDENT

Non sabouc quant
Advis prendré;
Sol lo bestant
Lo destruyré.

RIFFLANT

En aquest myey s'avisaré

BRUYANT

Prou haultjel es.
Or comensen:
Dal premier mes
Lo serviren.

FRIANT

Sas costos si lo sentiren.

Hic eculeus confringatur, et illesus Poncius stet in conspectu presidis.

CLAUDIUS PRESES

Doncquos eysint truffas saren!
Jupiter que volré so dire?
Desos lo cel clar et seren
Creouc que non ayo lo pire.

[F° 122 v°] FRIANT

D'eyssot non saboc pas que dire,
Car s'es ung fach espavantable.

BRUYANT

Ay agu paour que lo dyable
Non emportesso aquesto plasso.

RIFFLANT

Non saboc pas a qui so plasso;
Mas a my, non; paour ay encaro.

GRANDENT

Regardo un pauc Pons en la charo;
Tu dirios d'el tot qu'el lus.

CLAUDIUS PRESES

Tant fellon soy que non pauc plus!
Perdoc del tot la pacienso.
Per art magiquo m'a illus,
Lo palhart, plen d'irreverencio.
Qu'el non syo plus en ma presencio;
Vesté lo et lo reduyé;
Que de cops n'ayo indigencio;
Segurement lo conduyé.

Hic induant eum et calumpnientur cum pugnis et alapis, etc.

S. PONS

Tos circunstans, eyro veyé

Que n'es q'ung Diou, que tot a fach.
[F° 123 r°] D'aquest torment s'ansy m'a trach,
Per lo meilhor en el creyé.

ANABIUS ASSESSOR

Saige seignor, non vos turbé,
Si tals tormens a suppera;
Aultromen ben lo puniré,
Totos las fes que vos pleyra.
En aquesto cita si a
Dos venators, senso falacio,
Qu'an pres dos ors, dos pauc en sa,
A las montaignos de Dalmacio.
Exprova si 'l auré efficacio
Contro dos ors, si grans et gros.
Non ly leyssaren pas ung os
Que tot non syo devora.

CLAUDIUS PRESES

Que Pons me syo retorna,
Et manda quarre los venours
Que m'ayon a conduyre los ors,
Senso portar a aultruy dalmaige.

BRIFFAULT

Tot prest m'en vauc far mon messaige,
Et si saren tost revengu.

Vadat ad venatores, et interin dicat Glaudius preses.

CLAUDIUS PRESES

Et sarey you de tu vensu?
[F° 123 v°] Sarey you eysint suppera,
Per enchantamens convensu?
Ha! cors pervers, exaspera,
Non sarey plus vitupera
De tu; car, sens plus t'alonja,
Como uno bestio enraja,
A dos ors te farey manjar.

S. PONS

Mon armo eyssint voles lojar
An los angilz, en paradis.

BRIFFAULT

Juno vos gart, mos bels amys!
Sé vos aquellos qu'avé pres
Dos si grans ors, n'a pas dos mes?
Lo seignor veyre los volyo.

LO PREMIER VENOUR

Aquellos sen, ja chiero lyo;
Chassans per los obscurs boscaiges,
Dos ors haven pres, fort salvaiges,
Si gros, si orres et si grans,
Creouc jamais homes humans
Non vegron d'ors ung tal pareilh.

LO SEGOND VENOUR

Seguroment, sobz lo soleilh
Non se vec tallo desmesuro.
Possible n'es que creaturo
[F° 124 r°] O creyes, si non lo veyo.
Ben estachar los chal, per la vio,
Affin que non fasson aultraige.

Hic accipiant ursos ligatos.

BRIFFAULT

Anen, sens far tant de lengaige,
Car lo seignor si lenguira.

LO PREMIER VENOUR

Gara, retira vos, retira!

LO SEGONT VENOUR

Gara vos, bono gent, gara;
Layssa passar la salvajuno!

Aucurrat Brifault, et nunciet presidi.

BRIFFAULT

Ellos los an salhis de tuno,
Et los conduyon fort lyas.
O los quals ors desmesuras!
L'es ung tres grant affre de veyre.

LO PREMIER VENOUR

Tira vos lay!

LO SEGONT VENOUR

Arreyre! arreyre!
Non vos aproché pas de nos!

[F° 124 v°] LO PREMIER VENOUR

Seignor, veyci nostres dos ors.
Play la vos chauso comandar?

CLAUDIUS PRESES

Pons vos voloc recomandar.
Mena los al myey de la plasso;
Puis, que bono gardo l'on fasso,
Que persono n'ayo dangier,
Et me buta tost et legier
Pons, Pons, d'elos al bel meytan.
Veyren si las bestios an fan
Et qui myeys d'elos manjaré;
De lueing l'on vos regardaré.
Fasé que d'el n'arreste briso.

LO PREMIER VENOUR

Nos faren et tallo guiso
Que ja el non s'en lauvaré.

LO SEGONT VENOUR

Chescun ung repast si n'auré.
Los mals vestis, devers la biso!

Vadant omnes, exceptis Glaudio et Anabio, qui ***per loca alta videbunt supplicium.***

S. PONS

En Diou ay ma fiañso miso,
Et, se ly play, m'ajuaré
[F° 125 r°] Que ma chart non syo remiso
A talz ors.

FRIANT

El s'avisaré
Avant, lo dyable y ayt part.

BRUYANT

Dyou a asses affar de ta chart !
La ven lo temps que chal murir.

S. PONS

Dyou me don al cel parvenir,
Ont es lo ben que mays n'a fin.

RIFFLANT

Sus, bon home, vos sé trop fin ;
Eyssi lo non chal tant prechar.

GRANDENT

Eysi vos anen empachar.
Recebé lo, vos dos venours ;
Buta lo al myey de vostres ors,
Et nos, nos tiraren arreyre.

FRIANT

Bon la saré de ben lueing veyre ;
En tal fach fiar non se chal.

BRIFFAULT

La fay bon se gardar de mal ;
Chescun de nos si se retire.

S. PONS

Diou, syos en mon martire !
[F° 125 v°] A tu ma causo recomandouc.

Ab alto anfiteatro clamet Glaudius preses venatoribus.

CLAUDIUS PRESES

Fasé aquo que vos comandouc.
Perqué fasé tant de bestant?
Qu'el muero, sens actendre tant.

Hic venatores solvant ursos contra sanctum Pontium.

LO PREMIER VENOUR

A ly! a ly!

LO SEGONT VENOUR

A ly! frou! frou!
A manjar trobaré vos prou.

LO PREMIER VENOUR

Oy, foro! ey tueri you soy mort.

Hic, ut melius videbitur, veniant duo corpora ficta et perdantur illi duo homines, et sic ursi discerpent illos venatores, etiamque sanguis apareat in habundantia. Relinquo fictoribus ludi. Recedunt ursi a platea.

CLAUDIUS PRESES

Non es eyso grant desconfort
Qu'eysintos ayon mes a mort
Aquellos que los governavon?
Et aquel Pons tochar n'ausavon!
En tres grant pensamen soy you.

Clamor fiat, tam paganorum quam xpistianorum, dicentium.

[F° 127 r°] XPISTIANI, GENTILES

Lo es ung Diou! lo es ung Diou!
Lo es ung Diou! l' es ung Diou!
Lo qual sy a Pons preserva!

Clament bis aut ter, voce magna.

CLAUDIUS PRESES

Qu'en preyson syo Pons sarra,
Como sabé qu'es de costumo.

Hic accipiant Poncium et adducant ligatum ad carceres.

Mon cor, mon voler s'alumo ;
La testo et lo front me fumo,
Per grant dolor.
O coraige plen de meror,
O fantasio, de tristor,
O escandol, de grant error,
O grant meyssap !
Qualque malvas art el si sap,
Dont tant el se lauvo e fay gab.
En eysso voloc mettre cap
A tallo herror.
E non sarey you pas seignor?
Si, sarey, si ! reson ou vol.
Ma testo es tant dona a furor
Que tot lo rest mot fort me dol.

ANABIUS ASSESSOR

Cocha vos en ung liech ben mol,
Et veyré de pouer dormir.
[F° 127 v°] Vos sé bon per devenir fol.
Si non sabé lo temps jauvir.

Hic pausat se preses, quasi si vellet dormire.

VALERI

O mon Diou, qu'as volgu auvir
Las voses de ton servitor,
Gracios, louanjo et honor
Te rendoc eyros a genols.

SATHAN

O tres mauldichz dampnas fellons,
Nostro procuro anaré ben.
Pons es de la preyson al fons
Et de mal non ly manco ren.

BELZEBUC

Si lealment procuren,
D'aultres mals auré plus coyens.
A tal furor Glaudo aduren

Qu'el lo faré metre als ventz.

LUCIFER

Faulx chins de tres mauldichz convens,
Horres infechz, falso vermino,
Retorna prest et sia attens,
Car lo proces chal qu'on termino.

MAMONAS

Faulx messagiers, trop malo mino
[F° 128 r°] Vos me tené. Voyda d'eysi!
A l'obro tost, et Glaudou affino
Qu'es en pensament et soucy.

ASTAROT

Leyssa vos la causo eyssi?
Velha, velha sobre lo cas.
Vos ressembla demy transi.
Sus tot, eyros non falhé pas.

BERITH

Ana y de cautellous pas.
Per diversos cavilhations
Non laissé son cervel en pax;
Usa de simulations.

LEVIATAN

Layssa los sol. Eoulx son trop bons
Per menar encar plus grant tramo;
Plus alumas que dos charbons
Sont brulans en tres duro flamo.

Hic recedunt, et vadant ad presidem.

SATHAN

O president, que? non s'enflamo,
En aquesto horo, ton coraige?
Vos-tu suffrir ung tal dalmaige?
Lo poble murmuro et bramo.
Tu as bon los et bono famo,
[F° 128 v°] Non suffrir pas que l'on t'autraige.

Tu non sabes pas que l'on tramo :
Adviso y ben, si tu sios saige.

BELZEBUC

Que deves tu far d'aquel gaige,
De lo tenir tant en preyson ?
Adviso d'uno trayson.
Dangier n'as que d'ung tal obraige.
Lo poble si es tant volaige
Que es uno grant marrison ;
Mostro te fier et fares raige.
Saige es qui entent la seson.

SATHAN

N'as tu auvy la confusion
Ont lo poble si s'ero mes
Cryans de toto nation :
« Ung diou es, ung dyou es »,
Reyterant dos o tres fes ?
L'es perilh de tallo rumor.
Non plus tu entendes que c'es.
Fay tost murir aquel treytor.

BELZEBUC

Fay ho, fay ; o tot a l'entort
Perdres de gens, et senso nombre.
Et sabes si pleyré a la cort ?
Mays non foses en tal encombre.

Hic Glaudius preses, evigilando a somno, dicat cum furore.

[F° 129 r°] CLAUDIUS PRESES

Ung diable, serpent ou colombre,
A fach son ny a mon aureilho,
Plus tempestos que n'es lo fouldre.

Admirando.

Qui es aquel que me reveilho ?
Sus, sus ! a cop que l'on (es) esveilho
Aquel desgracia preysonier ;
Empreysona trop si somelho ;

Ana lo me quarre, l'escuyer.

FRIANT

Nos non tiren mays ung denier,
Per trabalh que nos y prenan.

BRUYANT

Aquest temps n'es pas meyssoni[e]r;
De suffrir chal que apprenan.

RIFFLANT

Non parlen tant; mas reffrenan,
Per nostro lé, nostres parlars.

GRANDENT

Que reffrenar? Mas, lo priman,
Saren nos tot jort los solhars?

GLAUDIUS PRESES

Tené, tené! Sya galhars.

Hic tribuat illis quatuor summam auri vel argenti.

Lo non es temps de murmurar.

[F° 129 v°] ANABIUS ASSESSOR

Gens compaignons, plasens sodars,
Non vos vueilha pas rencurar.

FRIANT

Non vos chailho, car procurar
Volen l'honor imperial.

GLAUDIUS PRESES

Chescun de vos syo leal,
Sens aver lo cor variable.

BRUYANT

Jamays n'agues servitor tal :
La es, seignor, ben rasonable.

ANABIUS

L'imperi sanct et redoptable

Vos servé, qu'es chauso ben haulto.

RIFFLANT

Quequé dyan, jamays muable
En nos non trobaré pas faulto.

GRANDENT

Senso quaquet, tost, que l'on saulto
Per aduyre tost lo dellat.

Apperiunt carceres.

FRIANT

Vos dormé vos, gros villan plat?
Venir vos chal en consistori.

[F° 130 r°] S. PONS

Hellas! mas ben dur auditori,
Ont lo n'es que toto rigor.

BRUYANT

Eysintos parlos dal seignor?

Percutit.

Nos te faren parlar corret.

RIFFLANT

Eyssint ly fares parlar grec!
Non lo ferir pas a la jauto.

GRANDENT

Mollo s'es fach, como pauto;
Tot lo mond n'est pas content.

FRIANT

Veyci, seignor lo president.
Lo chatal de tot miserable.

CLAUDIUS PRESES

Fals enchantour, dampna al dyable,
Ta falsa testo fantastico
Usant de dampna art de magico,

Si m'a usa de tres faulx tors,
Quant eyssapa syos aulx ors;
Dont ma puissanso as pauc presa,
Quant l'eculeon fon esbrisa.
Mas eyros non eyssapares,
Ou aulx dioux honor rendres:
Adviso de dos la melhor.

[F° 130 v°] S. PONS

Pas non m'adurés en herror.
Adoro Diou, lo seignor,
Lo qual tu, meyssent, blasfemant,
Negos per ton parlar nephant,
Miserable, plen d'incipienso !
Mas, ont es toto sapiencio,
Ont es tam ben toto bonta
Qu'en la divino magesta?
Te pensos tu de tu haver
Honor, lo ben, l'or et l'aver,
De tant de fach l'intelligencio?
Non; mas de l'aulto providencio,
Qu'a tot, quant es, sol crea,
Sens principi, sens fins, increa,
Manent, et fay tot vegetar.
Pertant, non te vueilhos jactar
De tos dioux, que diables sont.
Amb ellos yres al perfont
Enfert, ont tu sares crema.

CLAUDIUS PRESES

Eyros, eyros! Syo aparelha,
En cesto plasso lo bel luoc,
Tot quant es bon per far fuoc;
Car al myey lo voloc mandar.
Veyren si poyres comandar
Al fuoc que non te creme pas,
Como as fach, a dos passas pas,
Usant de tos enchantamens.

[F° 131 r°] *Hic preparant omnia ad faciendum ignem, ut melius videbitur.*

S. PONS

Quals en my atrobes mancamens,
Per los quals de fuoc tant amar
Me deos consumar et cremar?
Gaigna non ay you tals tormens.

CLAUDIUS PRESES

Quaqueto prou, n'aures pas mens ;
Tu as deja viscu trop d'ans,
D'eyssapar te disoc ben : nego!

S. PONS

Diou qu'eyssapa los tres enfans,
Sidrac, Misac, Abdenago,
Me gardaré encar d'eytals dans,
Et me tendré mos membres sans,
Me mandant dal cel reffrigeri,
Sos bens me saren abondans
Per l'angelique ministeri.

ANABIUS ASSESSOR

Non escoté tal vituperi;
Per Jupiter, l'escota trop.

CLAUDIUS PRESES

Malvas garsons, mena de trot
Pons a nostres dioux rabel
Per lo cremar de fuoc cruel;
Lya, pes et mans, sus! a cop.

[F° 131 v°] FRIANT

Anen doncos, au paure sot ;
Ben te gardaren d'aver fret!

BRUYANT

L'on vos lyaré ung pauc estret,
Sol per vos gardar d'uno fuyto.

RIFFLANT

Sa chart si saré ben tuest cuyto;
Tendre el es et delica.

CLAUDIUS PRESES

Qu'au myey dal fuoc syo aplica.
Sa raubo non prendré pas arno.

Hic ponatur.

GRANDENT

Cubren son corps eyros de garno,
Et meten y forso gavelz.

FRIANT

L'on y coyrio ben de tortels.
Escoto qual bruyno meno.

BRUYANT

Per pauc de solpre qu'on semeno,
El saré tuest ryma et frit.

RIFFLANT

Veigno eyros aquel son Crist,
Et lo trayo d'aquesto flamo.

[F° 132 r°]

GRANDENT

Lo fantastic murir plus amo
Que renear aquel son diou.

DEUS PATER

O Gabriel, angel myou,
Vay t'en a Pons tost secorir,
Et aquel fuoc grant estenguir.
Gardo lo d'aver lesion.

GABRIEL

Partent de l'haulto mansion,
Vauc aquellos flamos sopir
Et totalomeut atupir,
Qu'el non sentiré affliction.

Vadit et faciat prout melius videbitur fictoribus ludi.

FRIANT

Aponcho!

BRUYANT

Furgono!

RIFFLANT

Garson,
Es possible que Pons s'en sailho?

GRANDENT

Leigno, solpre, gavelz et palho
Devon far fuoc, a mon advis.

FRIANT

Merdo en ta gollo que tant ralho,
[F° 132 v°] Plustost que uno bono pernis!

BRUYANT

Sus, mos amys,
Qu'on se trabalho.

RIFFLANT

Per bon advis.

GRANDENT

Sus, mos amys.

FRIANT

Sen assortis,
Sy dyou me vailho.

BRUYANT

Sus, mos amys,
Qu'on se trabalho.

RIFFLANT

Qu'el non s'en salho,
Lo fals palhart.

GRANDENT

Per qualo malho?

FRIANT

Qu'el non s'en salho.

BRUYANT

Pas uno malho
N'y val son art.

[F° 133 r°] RIFFLANT

Qu'el non s'en salho,
Lo fals palhart.

GRANDENT

Petito part
Es mays huy d'el.

FRIANT

Laysso lo a part.

BRUYANT

Petito part.

RIFFLANT

So que fuoc art
N'es bon ny bel.

GRANDENT

Petito part
Es mays huy d'el.

GABRIEL

Diou t'a manda secors dal cel.
Lo fuoc te vauc amortir eyro;
En ton corps non auré cremeyro.
Ta chart saré si blancho et pallo
Que si salhesso d'uno sallo
Entapissa de bellos flors.

Hic sopita flama, omninoque igne extincto, exeat **Poncius** *in* **sua** *propria forma, non ligatus, sed vestibus (i)***ustis**.

[F° 133 v°] S. PONS

O eternal Diou glorioux,

Gracios te rendoc imortalos,
Puisque per ton divin secors
Me soy salhi de flamos tallos.

Ad Claudium presidem.

Eyros cognoys tas obros malos,
Et cesse ormays ta fellonio
Ton cogitat, affections totalos,
Ont tu prenes tal fantasio.

CLAUDIUS PRESES

Osta, osta ! Mena lo vio ;
Ana lo en preyson lojar :
Que portoc grant malencolio,
N'y donen a beure ny manjar.

FRIANT

Or, sus, donquos ; anen cojar.
Vos soparé uno autro fes.
En preyson chal que vos entres,
Et sabé vos? Sens trop sonjar.

Percutit.

BRUYANT

Eyso el auré per rojar.
Saboc qu'el l'amo de naturo.

RIFFLANT

Miser creaturo,
Pren pieta de tu ;
Laysso ta culturo,
Non sares batu.

[F° 135 r°]

GRANDENT

Baston ou festu
Es sa nuyrituro.

Percutit.

S. PONS

Perqué me baté,
Miserablo gent ?

Lo trenc que tené
N'es ny bon ny gent.

FRYANT

Pauret indigent,
Vos vos debaté!

Percutit.

Hee! Sufré, sufré!

BRUYANT

Paté, paté!

Percutit.

D'eylens saré vos lo regent.

Intrat carceres, et redeunt domum.

RIFFLANT

Qui vivo? Qui?

GRANDENT

Lo president,
Et aussi tos sos bons volhens.

FRIANT

Seignor, l'aven reclus eylens,
En la maniero acostuma.

[F° 135 v°] *Hic Glaudius alloquitur Anabium accessorem.*

CLAUDIUS PRESES

Que vos semblo del fach passa?
L'es neccessari que on y veilho.

ANABIUS ACCESSOR

S'es ung fach de tres grant merveilho,
Et comotion de tot lo luoc,
S'en salhir d'ung si aspre fuoc,
Sens qu'el agues ges de lesuro
Et tant venuste de figuro
Que si salhésso d'ung jardin!

Mas, per donar a l'obro fin,
Si bon vos semblo, mandaré
Als imperours, et si faré
L'exposition de tot lo fach,
Tot quant avé ny dich ny fach,
Cossint son corps es indura,
Et quantos mals a endura.
Pensoc qu'ellos remandaren
Tot so que d'el far nos deven:
Vella ma petito oppinion.

CLAUDIUS PRESES

Vostre prepaux si es fort bon;
Eyssintos far es convenable.

Vadat Glaudius ad litteras scribendas.

PRIMUS DE CIMELLA

O fach mot grant espavantable,
[F° 136 r°] Quant Pons si es si eyssapa!

SECUNDUS DE CIMELLA

Espavantable et redobtable,
Salhir d'ung tal fuoc ensolpra.

Et hoc intellige de tribus xpistianis qui hospicio reper[i]*erant Poncium et Valerium.*

TERCIUS DE CIMELLA

Diou lo vueilho, per sa bonta,
Rellevar de tallo miserio.

PRIMUS GENTILIS DE CIMELLA

So es deja la tercio ferio
Que Pons, certos, la passa bello.

SECUNDUS GENTILIS

Aspro chauso et mort crudello,
Et de tot salhir sanoment.

TERCIUS GENTILIS

Lo me desplay veritablement

De l'aver jamays accusa.

QUARTUS GENTILIS

Per Apolin, si fos ausa,
Lo butariouc foro preyson;
Mas la cort si es tant rusa,
Que se quesar es la seson.

CLAUDIUS PRESES

Vay say, Briffault, malvas garson;
A Romo prest te chal anar
Et aquestos letros portar
[F° 136 v°] A la tres haulto seignorio.

Accipiat litteras cum reverencia.

BRIFFAULT, *lest.*

Seignor, dont soy eyro en vio,
Ambe honor et reverencio.

Vadit Romam.

VALLERI

O Diou, increa potencio,
Sommo et inefablo sapiencio,
Eterno et divino excencio,
Toto bonta, haulto excelencio
De tot factor;
Sobeyran ben et creator,
D'humanita lo redemptor,
Des sanctz et des justz protector,
De tos servitors amator;
Per ta clemencio,
Dono a mon mestre patiencio,
Ton servitor plen d'inoscencio,
Empreysona ambe indigencio,
Tracta per grando violencio,
O plasmator!

BRIFFAULT, *lest.*

De par de Glaudiou, monseignor,
Aquestos lettros you vos portoc.

Dedins novellos you vos aportoc
De Pons, vostre grant senator.

[F° 137 r°] *Valerianus imperator legat litteras; et hec est forma.*

VALERIANUS IMPERATOR

Claudouc, lo petit servitor, a sos tres haulz mestres et seignors, salut.

Recebuos honorablement vostros lettros, entendu vostro oppinion et sancto volunta, insequent vostres comandamens, ay exorta et orta, conseilha, prea et requist Pons, vostre senator, de sacrifiar et honor donar et portar als dioux, como a far es entengu. Eysso de far a contendu. Debatu, en ren n'a fach lo contengu de vostre salubre mandament; ont you veritablement volent lo chastiar aucunoment, veyent qu'ero inobedient aulx mandamens, fy aprestar divers tormens: l'eculeon, cardos et ponchos de ferre, et puis me fi aussi anar querre verges et foychz de nervy thaurin, cardos de bon charbe fin, et ferrassous d'artificial fuoc. Et quant exhibi fosec al luoc et extendu al suplici, l'eculeon et tot l'artifici, ambe estrepit et tremor, tombec tot et el, senso maculo denguno[1], *eschapec;* [F° 137 v°] *dont forouc ben esbay. Apres, you apperceby que dos venours, sus las montaignos de la Dalmasso istant, sobre lor grant chasso, dos orses de grando autor et grossor avion pres et mena a nostro terro. Pensant you far ly grando guerro et l'esterminar d'aquest monde, lo fic menar en ung luoc imonde, et lo fy mettre al myey des dos orses, affin que lo mangesson et que non pas los os layssesson; et quant el foc al myey mes, lo leysseron senso mal et mangeron los dos venours que los avion conduch a so far; dont me pensy desesperar. Puis, l'ay mays examina; vist ay qu'el a persevera en sa premiero affection, como yra et fort fellon; ung grant fuoc ay fach constitui et si l'ay fach metre al myey. Non saboc per qual art, adjutori ou enchantament, dal fuoc s'en es salhi sanoment, so que cent homes n'aurion fach; dont soy esbay sobre aquest fach, car auta ben toto la cita es quasi comoguo et incita per las chausos ja precedens. Plasso-vos donc, como so myeys entendens, remandar so qu'en deven far. Et nos, como bon servitor et vassal, impleren vostre redobta comandament.*

(A suivre.) P. GUILLAUME.

[1] *Ms.* dengino.

CONTES POPULAIRES

DU LANGUEDOC

(Suite[1])

La Sourcieiro [1]

Un cop i aviò, à Narbouno, uno filho belo coumo un astre.

Ie disien per escais la belo planto dal faubourg, perso qué demouravo foro lous baris, à las teulieiros, debés la porto de Perpigna.

Toutis lous goujats la demandavoun en mariage ; elo ne vouliò pas cap : « Soui trop jouve, — respoundiò à toutis, — »per me marida ; ei pas encaro vingt ans, re nou presso. »

Un jour, venguet dins Narbouno un jouin'home riche, poulit e de bouno familho, qu'avió ausit parla de la flour de la vilo. Entre se vèire, s'agraderoun e se mariderоun.

La Sorcière

Il était une fois, à Narbonne, une fille belle comme un astre. On l'avait surnommée la belle fille du faubourg, parce qu'elle demeurait hors des remparts, aux tuileries, près de la porte de Perpignan.

Tous les jeunes gens la demandaient en mariage ; elle les refusait tous : —« Je suis encore trop jeune, — leur disait-elle, — pour me » marier ; je n'ai pas encore vingt ans, rien ne presse. »

Un jour, il arriva à Narbonne un jeune homme riche, beau et de bonne famille, qui avait entendu parler de la fleur de la ville. Aussitôt qu'ils se virent, ils se convinrent et se marièrent.

Chaque nuit, quand le marié se réveillait, il se trouvait tout seul dans le lit.

« — Mais où vas-tu donc?.... Pourquoi chaque nuit quittes-tu le » lit ?...

[1] Voir les fasc. d'avril, juillet et septembre 1885.

[2] Ce conte a été recueilli à Narbonne par M. le docteur Guibaud.

Cado neit, quan lou novi s'arrevelhavo, s'atroubavo tout soul dins lou leit.

« — Mai ount vas?... Perque cado neit quites lou leit?...

» — Sioi sounambulo de naissenso : me lèvi, m'en vau, sens » savé so que fau. »

Lou novi se mesfisavo d'aquelos paraulos; tabés s'ero avisat qu'aviò lou som pus dur que davant se marida, e b'atribuavo à un abeurage que sa femno i fasiò prene cado souer, avant d'ana al leit.

Mais so qu'i dounavo mai à pensa, ero que jamai l'aviò visto manja; al repais, beviò un veire d'aigo, apei se curavo las dents.

» — Vos uno alo de perdigal?...

» — Merci, voli pas beure qu'un veire d'aigo. »

E praco, ero grasso e fresco.

« — Coussi tu podes fa d'estre ta gaillardo sens manja » brico?...

» — Aco's ma pourtado; ei toujour viscut atal.

» — Aco's pas natural, — pensavo lou nouvel maridat, — » aqui proche d'un més que sion ensem, e que nou beu que

» — Je suis somnambule de naissance : je me lève, je m'en vais, » sans savoir ce que je fais. »

Le marié se méfiait de ces paroles; déjà il s'était aperçu qu'il avait le sommeil plus profond qu'avant son mariage, et il'attribuait cela à un breuvage que sa femme lui faisait prendre chaque soir avant de se coucher.

Mais ce qui lui donnait le plus à réfléchir, c'est que jamais il ne l'avait vue manger ; aux repas, elle buvait un verre d'eau, puis elle se curait les dents.

« — Veux-tu une aile de perdrix?...

» — Merci, je ne veux boire qu'un verre d'eau. »

Et pourtant elle était grasse et fraîche.

« — Comment peux-tu faire pour être si bien portante, sans rien » manger?...

» — C'est mon tempérament; j'ai toujours vécu ainsi.

» — Cela n'est pas naturel, — se disait le nouveau marié, — voilà » près d'un mois que nous vivons ensemble, et qu'elle ne boit que de

» d'aigo clareto; digus poudriò tene à-n-aquelo vido: me la » caldro finta. »

L'autro neit, quand sa femno i dounet lou goubelet, coumo aviò coustumo, faguet semblant de beure e escampet so que i aviò dedins, sens que s'en avisesse.

Van al leit; la femno i fa sas manganos, toujour que mai. El i dits: « Ei pla som; droumiguen.

» — Droumiguen », respoundet la femno.

L'home faguet semblant de droumi, et se metet à rounca que fasiò brounzina las vitros.

Al cap d'un pauc, la femno lou crido:

« — Ei!... droumisses?...

» — Ahen!... Ahen!... »

Lou brandits:

« — Ahen!... Ahen!...

» — Aco ba pla, — se diguet la femno, — droumits coumo un » souc; podi parti. »

Alabets se levo, se vestits à la lesto.

Tout en rouncant, soun home la fintavo.

» l'eau claire; personne ne pourrait tenir à cette vie : il me la faudra » surveiller. »

La nuit suivante, quand sa femme lui donna le gobelet, comme à l'ordinaire, il fit semblant de boire et jeta ce qu'il contenait, sans qu'elle s'en aperçût.

Ils se couchent; la femme le câline plus que jamais. Il lui dit: « J'ai bien sommeil; dormons.

» — Dormons », répond la femme.

Il fait semblant de dormir, et se met à ronfler si fort qu'il faisâit trembler les vitres.

Au bout d'un instant, sa femme l'appelle:

« — Hein!.... dors-tu?...

» — Ahen!... Ahen!... »

Elle le secoue :

« — Ahen!... Ahen!...

» — Cela va bien, — se dit la femme; — il dort comme un tronc » d'arbre; je peux partir. »

Aussitôt elle se lève et s'habille rapidement.

Tout en ronflant, son mari l'épiait.

Aquelo ta poulido femno, qui b' auriò dit? ero uno sourcieiro.

Se met d'escambarlous sus uno escougo, e dits :

« Pé sus fielho
» Passo per la cheminieiro. »

Gar-aquis ma femno foundudo.

L'home passo vite sas bralhos e l'encoutseguis.

Lou cementeri, coumo sabets, es pas pla leng de las teulieiros. L'home s'ero pla couitat ; veget sa femno que s'encaminavo dal coustat dal cementeri : « Ount pot ana ma femno d'aquesto houro?... »

Alabets la vei dintra dins lou cementeri..

Se met à courre per l'agandi ; dintro en s'amagant e vei uno vingteno de sourcieiros que fasion la roundo à l'entour d'uno toumbo fresco.

Al cap d'un pauc, caduno pren un os, qui de la cambo, qui dal bras ; l'alumoun e tourna-mai fan la roundo en urlant.

Lous pelses se dressavoun a-n-aquel paure home.

Cette si jolie femme, qui l'aurait dit ? était une sorcière.

Elle se mit à califourchon sur un balai, et dit :

« Pied sur feuille
» Passe par la cheminée. »

Et voilà ma femme disparue.

Le mari met vite ses chausses et la poursuit.

Le cimetière, comme vous le savez, n'est pas loin des tuileries. L'homme s'était hâté ; il voit sa femme s'acheminer du côté du cimetière.

« Où peut-elle aller à cette heure ?... »

Au même instant, il la voit entrer dans le cimetière.

Il se met à courir pour la rejoindre ; il entre en se dissimulant et voit une vingtaine de sorcières qui faisaient la ronde autour d'une tombe fraîchement creusée.

Au bout de quelques instants, chacune d'elles prend un os, l'une une jambe, l'autre un bras ; elles l'allument et recommencent à faire la ronde en poussant des hurlements.

Les cheveux du pauvre homme se dressaient.

Mais encaro n'ero pas res.

Quan ageroun prou sautat e prou ganidat, se meteroun à gratipautos, e ame sas ounglos desentarreroun lou mort.

Quan l'ageroun sourtit, se lou disputeroun, l'estriperoun en milo boucis e devouriguéroun aquelo car de mort.

Lou paure home i pousquet pas pus tene, sentissiò sas cars que se galinavoun; s'entournet à soun houstal e se tournet metre al leit ame soun cor ple de laguis.

Tres houros apei, enten veni sa femno; fa semblant de rounca, e elo se tourno coucha à son coustat, en vegent que droumissiò.

Al jour, l'home se levo coumo se res noun ero e dits pas res. Quand venguet lou dinna, sa femno, coumo toujour, diguet qu'aviò pas talent; buguet un veire d'aigo e se curet las dents.

« — Ai! couquino! miseraplo! — i diguet soun home, — m'es- » touni pas qu'ages pas talent: t'en vas cado neit manja de » car de calabre al cementeri!

» — Qui te ba dit?

» — Ieu, que b' ei vist aneit passado.

Mais ce n'était encore rien.

Quand elles eurent assez sauté et assez crié, elles s'accroupirent, et avec leurs ongles déterrèrent le mort.

Quand elles l'eurent sorti de terre, elles se le disputèrent, le déchirèrent en mille morceaux et dévorèrent la chair du cadavre.

Le pauvre homme n'y put pas tenir plus longtemps, il avait la chair de poule; il retourna chez lui et se remit au lit avec le cœur brisé.

Trois heures après, la femme revint; il fit semblant de dormir; elle se remit à son côté, croyant qu'il dormait toujours.

Au jour naissant, l'homme se leva comme à l'ordinaire et ne laissa rien paraître.

Quand vint le repas, sa femme, comme toujours, lui dit qu'elle n'avait pas faim; elle but un verre d'eau et se cura les dents.

« — Ah! coquine! misérable! — lui dit son mari, — je ne suis point » étonné que tu n'aies pas faim: tu vas chaque nuit manger de la » chair de cadavre au cimetière!

» — Qui te l'a dit?

» — Moi, qui l'ai vu la nuit dernière.

» — B' as vist! Ba veiras pas pus ame tous els d'home. »

E sul cop i jito dessus uno aigo qu'aviò dins uno fiolo, en-t-i diguent: « Que siogues gous! »

Gar-aquis que lou paure home es sul cop sanjat en bestio. Sa femno arrapo l'escougo, e a grands cops de manche lou fico deforo.

Praco que lou paure home sioguesse sanjat en gous, nou restavo pas d'avé soun sen d'home ; disiò en el mèmes : « Qun' » malur d'avé espousat aquelo couquino de sourcieiro ! A qun » estat miseraple m'a mes! Ount anirei? De que farei? »

S'en va co de sous amits, de sous vesits; digus lou couneissiò pas.

Aviò bel i revira la cougo; un i dounavo un cop de ped, l'autre un cop de bastou ; las femnos, cops d'engranieiros ; toutis i dision: « O! tiré, perdut! »

De tout lou jour n'aviò pas manjat; aviò be trouvat demest las rougnos quauque bouci d'os ; mai, coumo ero un pichot gousset, lous autres gousses lou moussigavoun e i prenion l'os.

Batut, roussat, afamat, pus qu'ame un pauc d'aigo claro

» — Tu l'as vu! Tu ne le verras plus avec tes yeux d'homme. »

Aussitôt elle jette sur lui une eau qu'elle avait dans une fiole, en lui disant: « Que tu soies chien! »

Voilà que le pauvre homme est aussitôt changé en bête.

La femme saisit le balai, et à grands coups de manche le met dehors.

Bien que le pauvre homme fût transformé en chien, il avait conservé son intelligence d'homme; il disait en lui-même: « Quel mal- » heur d'avoir épousé cette coquine de sorcière! A quel état misé- » rable elle m'a réduit! Où irai-je? Que ferai-je? »

Il s'en va chez ses amis, chez ses voisins ; personne ne le reconnut.

Il avait beau remuer la queue, l'un lui donnait un coup de pied, l'autre un coup de bâton; les femmes, des coups de balai; tous lui disaient : « Va-t'en, chien perdu! »

De tout le jour il n'avait rien mangé; il avait bien trouvé parmi les ordures quelques morceaux d'os; mais, comme il était petit, les autres chiens le mordaient et lui prenaient l'os.

Battu, rossé, affamé, n'ayant qu'un peu d'eau claire dans le ventre, il arriva devant la porte du boulanger. La boulangère le vit; elle

dins lou ventre, arrivo davant la porto dal boulangier. La boulangieiro lou vei; dits: « Qun poulit gousset! Ne vouldriò pla un coumo aco per garda l'houstal. »

Lou gousset l'aregardavo amistousoment e reviravo la cougo à se la degoulha.

« — Veni, veni, cagnot, toun mestre t'a perdut; beleu i'a » loungtemps qu'as pas manjat ? »

I dounet de pa, qu' engloutissiò ta leu qu'i tustavo sous pots.

« — Quno talent, carlinot! I deu ave pla temps qu'as pas » manjat. Té! countento-te; te gardarei ame ieu, se digus te » reclamo pas. »

Jujas se lou gousset ero countent d'avé trouvat uno tant bouno mestro.

Lou carlin, qu'aviò la counouissenso d'un home e que n'aviò que la pel de gous, ero atenciounat à toutos las gens de l'houstal. Quand la un disiò à l'autre : « Tanco la porto », lou gous se couitavo de la tanca.

Un jour, en venguent croumpa de pa, quauqus bailet à la boulangieiro un escut de tres francs qu'ero falso mounedo; en l'ausiguent tinda, lou refuset. La pratico sousteniò qu'ero bou.

dit : « Quel joli petit chien! J'en voudrais bien un pareil pour garder » la maison. »

Le petit chien la regardait amicalement et remuait la queue à se l'arracher.

« — Viens, viens, petit chien, ton maître t'a perdu; il y a peut-être » longtemps que tu n'as mangé?» Elle lui donna du pain, qu'il avala avec avidité.

» — Quelle faim! Pauvre bête, il doit y avoir longtemps que tu » n'as mangé. Tiens, apaise ta faim; je te garderai avec moi, si per- » sonne ne te réclame. »

Vous pensez si le petit chien était content d'avoir trouvé une si bonne maîtresse.

Ce carlin, qui avait l'intelligence d'un homme et n'avait du chien que la peau, était prévenant pour tous les gens de la maison. Lors; que l'un disait à l'autre : « Ferme la porte », le chien se hâtait de la fermer.

Un jour, en venant acheter du pain, quelqu'un donna en payement à la boulangère un écu de trois francs en fausse monnaie; en l'entendant

« — Vejam, — diguet la boulangieiro, — moun gous ba va » decida. »

Souno lou gous, i presento l'escut e li dits de fa sinne s'ero bou ou s'ero fals.

Lou gous, amé sa pato, lou viro, lou reviro e fa sinne que nou, en brandiguent sas aurelhos.

Praqui passavo uno femno vielho, vielho, touto arrucado, touto rupado; aviò pas cap de dents, soun nas i toucavo sa barbo ; la vouès i trambolavo coumo à uno crabo. Aquelo vielho dits: « Es pas poussiple qu'aquel gous siogue uno bes- » tio; sara qualquo creaturo humano ensourcelado. »

Alabets, tiro uno fiolo de soun davantal e dits: « Se tu n'es » pas uno bestio, que siogues uno creaturo à notro ressem- » blanso, tourno veni coumo siots estat. »

Et jito sus el so que i aviò dins la fiolo.

Sul cop, lou gous si sanjo en un bel home; se met as ginouls de la vielho, en la remerciant de l'avé delivrat.

« — Aco's pas tout, — i dits la vielho, — praco que vostro » femno vous pot rencountra e vous jita un autre sort; pre- » nès aquesto fiolo, amagats-vous, e, se la vesets lou prumié,

tinter, elle refusa de le recevoir. La pratique soutenait qu'il était bon.

« — Voyons, — dit la boulangère, — mon chien va en juger. »

Elle appelle le chien, lui montre l'écu et lui dit de faire signe s'il était bon ou s'il était faux.

Le chien, avec sa patte, le tourne, le retourne, et fait signe que non, en secouant ses oreilles.

Par là passait une femme vieille, vieille, toute courbée, toute ridée; elle n'avait plus de dents, son nez touchait son menton; sa voix tremblotait comme le bêlement des chèvres. Cette vieille dit: « Il n'est » pas possible que ce chien soit une bête; c'est plutôt quelque créa- » ture humaine ensorcelée. »

Alors elle tire une fiole de son tablier et dit : « Si tu n'es pas une » bête, si tu es une créature à notre ressemblance, redeviens comme » tu étais autrefois ! »

Et elle jette sur lui ce que contenait la fiole.

Aussitôt le chien se change en un bel homme, qui se met aux genoux de la vieille en la remerciant de l'avoir délivré.

« — Ce n'est pas tout encore, — dit la vieille, — votre femme peut

» jitats i d'aquelo aigo, e, coumo elo vous a fait, cambia lo en » bestio. »

L'home sourtiguet pas de tout lou jour; à miejo-neit, anet à soun houstal s'amaga darnié la porto, e, quand sa femno venguet tranquillloment dal sabbat, manja car de chrestia, i jitet l'aigo de la fiolo en diguent: « Que siogues cavalo! »

Sul cop, sa femno venguet uno bello cavalo.

Alabets l'home agafo un fouet, i fico uno ancado ta rette, que la laisset per morto.

L'endema, la menet à soun hort per vira la seigno, e coumandet al jardinié de pas jamai la laissa pausa.

Dempei, la sourcieiro sanjado en cavalo servissiò lou mati per arremassa las fangos, lous rousisses, la merdo de la vilo; e lou souer, viravo la seigno.

Cric, cric,
Moun counte es finit.
Cric, crac,
Moun counte es acabat.

» vous rencontrer et vous jeter un autre sort; prenez cette fiole, ca- » chez-vous, et, si vous la voyez le premier, jetez-lui de cette eau et, » ainsi qu'elle vous l'a fait, changez-la en bête. »

L'homme se cacha tout le jour; à minuit, il alla à sa maison, se mit derrière la porte, et, lorsque sa femme revint tranquillement du sabbat manger de la chair de chrétien, il lui jeta l'eau de la fiole en disant: « Que tu sois cavale! »

Aussitôt sa femme devint une belle cavale.

Alors l'homme attrapa un fouet, lui donna une volée de coups si fort, qu'il la laissa pour morte.

Le lendemain, il la mena à son jardin pour tourner la roue du puits, et ordonna à son jardinier de ne la laisser jamais reposer.

Depuis ce jour, la sorcière changée en cavale servait le matin pour ramasser les boues, les ordures, la m.... de la ville; et le soir, elle tournait la roue du puits.

Cric, cric,
Mon conte est fini.
Cric, crac,
Mon conte est achevé.

II[1]

I avié uno sourcieiro dinc un oustau. Un garsoun l'ero anado veire.

Quand seguet per s'en ana, —l'houro se sarravo,— lou garsoun s'enanavo pas: « Coumo faras per lou remanda?... Lou » cau endourmi. »

E piei l'endourmiguet, pas mai qu'aco.

Mais lou garsoun, que fasié l'endourmit e qu'ero pas, fasié bien couma se dourmié; espinchet coumo cargavo sas pantouflos: las ounchet, li metet à soun ped, e la demisèlo passet per la chemineio.

Lou garsoun se dereveièt e diguet: « Fo espera que ven- » gue. »

Esperet que venguesse.

Quand venguet, lou garsoun faguet en sorto d'avedre si pantouflos e faguet coumo elo, las ounchet; end' aver cargat li pantouflos, passet per la chemineio.

II

Il y avait une sorcière dans une maison. Un garçon était allé la voir.

Quand elle fut pour s'en aller, — l'heure [du sabbat] approchait, — le garçon ne s'en allait pas: « Comment ferai-je pour le renvoyer? » Il faut l'endormir. »

Et elle l'endormit, pas plus que cela.

Mais le garçon, qui faisait l'endormi et ne l'était pas, faisait bien comme s'il dormait; il l'épia lorsqu'elle mit ses pantoufles: elle les oignit, les mit à ses pieds, et la demoiselle passa par la cheminée.

Le garçon se réveilla et dit: « Il faut attendre qu'elle revienne. »

Il attendit.

Quand elle revint, le garçon fit en sorte d'avoir ses pantoufles et fit comme elle, il les oignit; aussitôt qu'il eut mis les pantoufles, il passa par la cheminée.

[1] Les deux fragments suivants ont été écrits sous la dictée d'une vieille femme illettrée, à St-Maurice-de-Casevieille, par M. le pasteur Liebich.

Faguet lou memo camin que li sourcieiros et anet toumba memo al serre de las mascos. I avié pas gen d'erbo, i venié pas ren.

Quand arrivet alai, toutos l'acaresserou: quand s'aviserou qu'ero pas masc, dispareguerou : se trouvet tout soul.

VII

Un oustau qu'avié de sourcieiros.....; mais dirai pas lou noum: ero la vielho ***. Seguet malauto; quand seguet per mouri, demandet soun garsoun per ié touca la man.

Loun garsoun i voulié pas baila e ie bailet lou manche de l'escoubo; aquel manche, l'atraguet óu sòu et danset touto soulo, l'escoubo, al mitan de la cambro.

Il fit le même chemin que les sorcières et alla tomber à la colline même des sorcières. Il n'y avait point d'herbe, rien n'y poussait.

Quand il arriva, toutes le caressèrent; quand elles s'aperçurent qu'il n'était pas sorcier, elles disparurent: il se trouva tout seul.

VII

Il y avait des sorcières dans une maison...; mais je n'en dirai pas le nom: c'était la vieille ***. Elle fut malade; quand elle sentit qu'elle allait mourir, elle demanda son garçon pour lui toucher la main.

Le garçon ne voulut pas la lui toucher et lui donna le manche du balai; elle le jeta par terre, et le balai dansa tout seul au milieu de la chambre.

Le Carbounier [1]

Un cop, i aviò un carbounier que desempei vingt ans fasiò carbou dins le bosc negre. A-n-aquel mestiè gagnavo pos gaire; manjavo tougno e milhas boulheire.

Aquel home ero maridat; aviò tres mainages, atabé soun paire e sa maire.

Un jour, le rei anec, ande loui segnous de sa cour, à la casso dins le bosc. Anavo tant vite à l'acousso d'un singla, que perdec lous autris cassaires e toumbec dreit la cabano del carbounier.

Erount dos houros l'après-miéjoun ; les viéures érount restadis dentre lai mas das autris cassaires.

Le rei, qu'aviò talent, demando al carbounier si a pa?

Le carbounier i dits : « Ei tougno dins un sac e milhas bou-» lheire que faren rousti; mais saique vous nou le pouirés » manja.

Le Charbonnier

Il était une fois un charbonnier qui depuis vingt ans faisait du charbon dans la forêt noire. A ce métier, il ne gagnait guère; il mangeait du pain de maïs et du milhas.

Ce charbonnier était marié; il avait trois enfants, avec son père et sa mère.

Un jour, le roi alla, avec les seigneurs de sa cour, à la chasse dans la forêt. Il allait si vite à la poursuite d'un sanglier, qu'il perdit les autres chasseurs et arriva devant la cabane du charbonnier.

Il était deux heures de l'après-midi; les vivres étaient restés entre les mains des autres chasseurs.

Le roi avait faim; il demanda au charbonnier s'il avait du pain.

Le charbonnier lui dit: « J'ai du pain de maïs dans un sac et du » milhas que nous ferons rôtir; mais sans doute vous ne pourrez » pas manger cela.

[1] Écrit sous la dictée de J.-B. Lambert, à Belesta (Ariége).

» — Quand miéjoun passo, tout pa i bou. »

Tout dejunant, i demando quant de tems a que fasiò carbou dins aquel bosc.

« — I'a vingt ans, e me retiri pos que la neit de Nadal, la » que disen la neit de la fartori.

» — Et quant gagnes per joun ?

» — Vingt sòus.

» — Coussi li despenses, aquelis vingt sòus ?

» — Cinq que mangi cado joun, cinq que pagui cado joun, » cinq que presti cado joun, cinq que sabi pos ount le diaple » passount.

» — Moun amic, n'ei pas argent dessus, aquis as ma taba- » quièro en or; dema la pourtaras, perque soun pos prou sa- » bent per respoundre a-n-aquelo questiéu : me dounaras l'es- » plicaciéu de so que me dises. »

Le rei entend souna le cor de casso e va cap i cassaires, que i disoun qu'avion tuat un singla, l'avion cercat de per tout caire, eroun pla mourtificats de l'avé pos troubat.

« — Devets avé pla talent ? » disoun al rei.

» — Quand midi passe, tout pain est bon. »

Tout en déjeunant, il lui demande depuis combien de temps il faisait du charbon dans la forêt.

« — Il y a vingt ans, et je ne me repose que la nuit de Noël, » celle que nous appelons la nuit de bombance.

» — Et combien gagnes-tu par jour?

» — Vingt sous.

» — Comment les dépenses-tu, ces vingt sous ?

» — Cinq que je mange chaque jour, cinq que je paye chaque jour, » cinq que je prête chaque jour, cinq que je ne sais où diable ils » passent.

» — Mon ami, je n'ai pas d'argent sur moi, voici ma tabatière en » or; demain tu me la rapporteras, parce que je ne suis pas assez » savant pour répondre à ta question : tu me donneras l'explication » de ce que tu viens de dire. »

Le roi entend sonner le cor de chasse et va droit aux chasseurs, qui lui disent qu'ils avaient tué un sanglier, l'avaient cherché de tous côtés et étaient bien mortifiés de ne l'avoir point trouvé.

« — Vous devez avoir bien faim ? » disent-ils au roi.

» — Nani, ei rescountrat carbounier que m'a dounat tougno » e milhas boulheire ; ei le ventre coumo uno tino. Aro n'ei » poi le tems de voui douna soun recit; mais dema le faren » veni, le faren pla dinna, e nous dounara razoù de l'esplica- » ciéu que n'ei pos saput. »

L'endema, mando querre le carbounier per dinna ande el.

Le carbounier pourtavo la tabaquièro ; le rei i demando l'esplicaciéu das vingt sòus que gagnavo cado joun.

Le carbounier i dits :« Cinq que mangi cado joun, cinq que » pagui cado joun, cinq que presti cado joun, cinq que sabi » pas ount le diaple passount. »

Le rei e cap de la cour nou devignet pos.

Le carbounier alabets i diguec : « Mangi cinq sòus cado » joun ande ma familho ; cinq sòus que pagui cado joun à » moun paire e à ma maire, que m'an nouirit quand eri mai- » naige ; cinq sòus que presti cado joun as mainages que » podoun pos travalha, que m'où rendran que saran grandis ; » e li cinq sòus que savi pos ount le diaple passount, sount que » pagui la talho.

» — Non, j'ai rencontré ce charbonnier qui m'a donné du pain et » de la bouillie de maïs ; j'ai le ventre comme un tonneau. Mainte- » nant je n'ai pas le temps de vous raconter ce qu'il m'a dit ; mais » demain nous le ferons venir, il nous donnera l'explication de ce » que je n'ai pu comprendre. »

Le lendemain, il envoie chercher le charbonnier pour dîner avec lui.

Le charbonnier portait la tabatière ; le roi lui demande l'explication des vingt sous dépensés chaque jour.

Le charbonnier lui dit : « Cinq que je mange chaque jour, cinq que » je paye chaque jour, cinq que je prête chaque jour, cinq que je ne » sais où diable ils passent. »

Le roi ni personne de la cour ne devina.

Le charbonnier alors leur dit : « Cinq sous que je mange chaque » jour avec ma famille ; cinq sous que je paye chaque jour à mon » père et à ma mère, qui m'ont nourri quand j'étais enfant ; cinq sous » que je prête chaque jour à mes enfants qui ne peuvent pas travail- » ler, et qui me les rendront quand ils seront grands, et les cinq sous » qui passent je ne sais où diable, c'est pour payer la taille.

» — Moun amic, te remerci pla de m'avé dounat quand aviò » talent; per recoumpenso, te douni milo escuts e pagaras pos » pus la talho. »

Le carbounier remerciec le rei e s'entourniec à sa cabano.

Jordi [1]

Un cop i aviò un fouchaire que s'anet lougà.

Lou mestre i garniguet la saqueto e l'anet acoumpagna à úno vigno de cinq journals.

Quand lou mestre fousquet partit, Jordi destroupet la saqueto ; tastet lou pa e lou vi, e diguet:

« Pa d'ordi!
» Coulco-te, Jordi;
» Vi asaguat!
» Droumissi, goujat. »

» — Mon ami, je te remercie bien de m'avoir donné [à manger] » quand j'avais faim; en récompense, je te donne mille écus et tu ne » payeras plus la taille.»

Le charbonnier remercia le roi et s'en retourna à sa cabane.

IX — Georges

Il était une fois un travailleur de terre qui alla se louer.

Son maître lui garnit son sac et alla l'accompagner à une vigne de cinq journées de travail.

Quand le maître fut parti, Georges ouvrit le sac, goûta le pain et le vin, et dit:

« Pain d'orge!
» Couche-toi, Georges;
» Vin mélangé [d'eau]!
» Dors, mon garçon. »

[1] Communication de M. le docteur Guibaud, de Narbonne.

E sul cop, s'anet alounga joust un fiè qu'ero plantat al miech de la vigno.

Lou souèr, quand se retiret co dal mestre per soupà, lou mestre li dits :

« — Eh be ! Jordi, ount ne siots de la vigno ?

» — Mestre, soun al fiè.

» — Vietdase ! As pla travalhat.

» — Coumo aco, mestre. »

L'endema, Jordi s'entourno tout soul à la vigno ; tasto lou pa e lou vi, e dits :

« Pa d'ordi !
» Coulco-te Jordi ;
» Vi asaguat !
» Droumissi, goujat[1]. »

E mai s'anet alounga joust lou fiè.

Al soupa, lou mestre i tourno dire :

Aussitôt il alla s'allonger sous un figuier planté au milieu de la vigne.

Le soir, quand il rentra chez le maître pour souper, celui-ci lui dit :

« — Eh bien ! Georges, où en es-tu de la vigne ?

» — Maître, j'en suis au figuier.

» — Vraiment ! Tu as bien travaillé.

» — Comme ça, maître. »

Le lendemain, Georges retourne tout seul à la vigne, goûte le pain et le vin, et dit :

« Pain d'orge !
» Couche-toi, Georges ;
» Vin mélangé !
» Dors, mon garçon. »

[1] Var. : *Jordi coulcat.* Trad. : Georges couché. Cette variante m'est donnée par mon ami Achille Mir, de Carcassonne, ainsi que la suivante :

Pauc pa, pauc bi,
Pauc trabal fara Marti ;
Boun pa, boun bi,
Boun trabal fara Marti.

Trad. : Peu de pain, peu de vin, — peu de travail fera Martin ; — bon pain, bon vin, — bon travail fera Martin.

« — Eh be! Jordi, ount n'es bei?
» — Mestre, soun al fiè.
» — As pas gaire travalhat.
» — Coumo hier, mestre. »

Lou mestre coumpreniò pas rès a-n-aquelo respounso; lou voulguet finta.

A l'albo, s'en anet cap à la vigno, s'amaguet darniè uno brando.

Jordi venguet, tastet lou pa e lou vi, e diguet:

« Pa d'ordi!
» Coulco-te, Jordi;
» Vi asaguat!
» Droumissi, goujat. »

E sul cop, s'anet espatarra joust le fiè.

Lou mestre alabets coumprenguet.

L'endema metet dins la saqueto de boun pa e de boun vi; e quand Jordi aguet tout tastat, diguet:

Et, de nouveau, il alla s'allonger sous le figuier.

Au souper, le maître lui demande encore:

« — Eh bien! Georges, où en es-tu aujourd'hui?
» — Maître, j'en suis au figuier.
« — Tu n'as guère travaillé.
» — Comme hier, maître. »

Le maître, ne comprenant rien à cette réponse, voulut l'épier.

A l'aube, il partit pour la vigne, se cacha derrière une haie.

Georges arriva, goûta le pain et le vin, et dit:

« Pain d'orge!
» Couche-toi, Georges;
» Vin mélangé!
» Dors, mon garçon. »

Aussitôt il alla s'allonger sous le figuier.

Le maître comprit alors.

Le lendemain, il mit dans le sac de bon pain, de bon vin; et, lorsque Georges eut tout goûté, il dit:

« Pa de blat!
» Travalho, goujat;
» Boun vi pur!
» Travalho segur. »

Alaro pren soun bigos e se met à foucha coumo un massacre.
Al soupa, lou mestre i demando ount n'èro de la vigno.
« — O mestre! Soun pas pus al fiè. »
Dins quatre jours, la vigno fousquet fouchado.

« Lou boun mestre fa lou boun bailet. »

Lous Tres Iranges [1]

Un cop i'aviò un rei qu'ero malaut; cap de medeci l'aviò pas pousqut gari. S'en anavo en decasent, veniò sec coumo

« Pain de blé!
» Travaille, garçon;
» Bon vin pur!
» Travaille ferme. »

Alors il prend sa pioche et se met à piocher comme un enragé.
Au souper, le maître lui demande où il en est de la vigne.
« — Oh! maître, je n'en suis plus au figuier. »
Dans quatre jours, la vigne fut piochée.

« Le bon maître fait le bon serviteur. »

Les Trois Oranges

Il était une fois un roi qui était malade; aucun médecin ne l'avait pu guérir. Il s'en allait en déclinant, devenait sec comme une bûche;

[1] Recueilli à Narbonne par M. le docteur Guibaud.

un broc; aviò perdut l'appetis, ero tout plé de fantesiòs, e, quañd aviò so que desiravo, ba pouḍiò pas engoulhi.

Un faure, que fasiò l'entendut, anet trouba lou rei e i diguet que per gari i caliò manja tres iranges que se troubavoun joust la pato de l'Ogre.

« — Dounariò la meitat de moun rouiaume, — se disiò lou Rei, — a-n-aquel que aniriò cercà lous tres iranges. »

Aquel rei aviò tres goujats: l'ainat aviò vingt ans; lou cattet, doso-sept ans; le pus jouve, quatorze ans.

« — Ieu i voli anà », — diguet l'ainat.

« — E be! vai-z-i, moun fil. »

Lou goujat faguet sas prouvisiéus per un loung vouiage e partisquet fier e countent.

« — A moun retour, — se disiò el, — aurei la meitat dal » rouiaume de moun paire, en atendent l'autro meitat après » sa mort. »

S'enanet lengs, lengs, lengs...

Adalit de fam e de fatigo, s'assietet proche d'uno fount, destroupet sas prouvisiéus e se metet à manjà.

il avait perdu l'appétit, était plein de fantaisies, et, lorsqu'il avait ce qu'il désirait, il ne pouvait pas avaler.

Un forgeron, qui faisait le savant, alla trouver le roi et lui dit que, pour le guérir, il lui fallait manger trois oranges qui se trouvaient sous la patte de l'Ogre.

« — Je donnerais la moitié de mon royaume, — se disait le roi, — » à celui qui irait me chercher les trois oranges. »

Ce roi avait trois fils: l'aîné avait vingt ans; le cadet, dix-sept ans; le plus jeune, quatorze ans.

» — Moi, j'y veux aller », dit l'aîné.

« — Eh bien, vas-y, mon fils. »

Le garçon fit ses provisions pour un long voyage et partit fier et content.

« — A mon retour, — se disait-il, — j'aurai la moitié du royaume » de mon père, en attendant l'autre moitié après sa mort. »

Il s'en alla loin, loin, loin...

Défaillant de faim et de fatigue, il s'assit auprès d'une fontaine, sortit ses provisions et se mit à manger.

Gar-aquis que ven un home viel, espelhandrat, amé uno loungo barbo blanco.

« — Bounjour, jouine home, — i diguet en lou saludant, — » ei pla talent; poudriots pas me douna un bouci à manjà?

» — Nani, paure home, lous viéures que porti soun per fa » un grand vouiage; sabi pas. se n'aurei prou per ieu. »

Quand aget manjat, s'aubouret et se tournet metre en cami.

Caminet encaro pendent tres jours.

Se perdet dins las mountagnos.

A la fi, s'entournet al castel de soun paire e i diguet qu'ero impoussiple de trouba l'Ogre.

« — Que devendrei ieu? Que farei ieu?» se disiò lou rei.

» — Ieu i voli ana », diguet lou cattet.

« — E be! Vai-z-i, moun fil. »

Partiguet, troubet tourna l'home viel, se perdeguet dins la mountagno et tournet senso lous iranges.

« — Que devendrei ieu? Que farei ieu? » se disiò lou rei.

« — Ieu i voli ana », — diguet lou cago-nits, — sioi segur que » reussirei; que mous fraires s'i soun pas pla presis.

Voilà qu'arrive un homme âgé, en haillons, avec une longue barbe blanche.

« — Bonjour, jeune homme, — lui dit-il en le saluant, — j'ai bien » faim; ne pourriez-vous pas me donner un morceau à manger?

» — Non, pauvre homme, les vivres que je porte sont pour faire un » long voyage; je ne sais pas si j'en aurai assez pour moi. »

Quand il eut mangé, il se leva et se remit en chemin.

Il chemina encore pendant trois jours.

Il se perdit dans les montagnes.

A la fin, il revint au château de son père, en lui disant qu'il était impossible de trouver l'Ogre.

« — Que deviendrai-je? Que ferai-je? » se disait le roi.

« — J'y veux aller », dit le second fils.

« — Eh bien, vas-y, mon fils. »

Il partit, trouva aussi l'homme âgé, se perdit dans la montagne et revint sans les oranges.

« — Que deviendrai-je? Que ferai-je? » se disait le roi.

« — J'y veux aller, — dit le plus jeune fils, — je suis sûr de » réussir; mes frères ne s'y sont pas bien pris.

» — E bé! Vai-z-i, moun fil. Mai, praco, te trobi pla jouve.

» — Vous fagues pas de laguis, me saurei engalha. »

Partits, s'en va lengs, lengs, lengs...

Quand arrivet à la fount, troubet, coumo sous fraires, l'home viel qu'i demandet à manjà.

« — Tenets, brave home, assietats-vous aqui, manjats; » quand n'i a per un, n'i a per dous. »

Quand ageroun pla manjat et pla begut: « E ount anats, » brave goujat, praqueste païs perdut?

» — M'en vau cerca lous tres iranges que soun joust la » pato de l'Ogre.

» — Vous cal ana alabets darnié aquelo mountagno; aqui » atroubarets uno borio amé d'aubres tout l'entour; i' a uno » femno que vous enseignara lou cami; a-n-aquèste moument » pasto.

» — Merci, ba farei coumo me disets. »

Lou cago-nits s'encamino cap à la mountagno e arrivo à la borio. I trobo la femno qu'aviò acabat de pasta e qu'escougavo lou four amé las poupos.

« — Eh bien, vas-y, mon fils. Mais, cependant, je te trouve bien » jeune.

« — Ne vous chagrinez pas, je saurai me tirer d'affaire. »

Il part, s'en va loin, loin, loin...

Lorsqu'il arrive à la fontaine, il trouve, comme ses frères, l'homme âgé qui lui demande à manger.

« — Tenez, brave homme, asseyez-vous là, mangez; quand il y en a pour un, il y en a pour deux. »

Lorsqu'ils eurent bien mangé et bien bu: « Où allez-vous, bon » jeune homme, dans ce pays perdu?

» — Je vais chercher les trois oranges qui sont sous la patte de » l'Ogre.

« — Il vous faut donc aller derrière cette montagne; là vous trou- » verez une ferme entourée d'arbres; il y a une femme qui vous en- » seignera le chemin; dans ce moment-ci, elle pétrit.

» — Merci, je ferai ainsi que vous me le dites. »

Le jeune garçon s'achemine dans la montagne et arrive à la ferme. Il y trouve la femme, qui avait achevé de pétrir et balayait le four avec ses mamelles.

« — E! que fasets, bravo femno? Vous farets mal, vous » brullarets. Tenets, aqui ma carvato (se la tiret dal col); metets- » la al cap dal broc e escougats vostre four.

» — Avets razou, jouine home, vous remercii pla de vostre » hounestetat. E, digats-me, que venets faire dins aqueste » païs perdut?

» — Vene cerca lous tres iranges que soun joust la pato de » l'Ogre.

» — Aco's pla dangeirous; mai ets estat brave per ieu, vous » voli enseigna : partirets à miéjo-neit e arrivarets à quatre » houros dal maiti à la cauno de l'Ogre ; sara encaro endrou- » mit. Lou troubarets coulcat sus un leit de feilhos secos. A » uno espigno à la solo dal ped dreit, e lous tres iranges soun » dins uno pocho de la pel de la solo dal ped gauche. Aqui » uno fiolo ; vetsarets tres goutos de so que i'a dedins dins la » bouco de l'Ogre, aco lou fara droumi pus fort. Apei, amé » uno ma i gratarets tout l'entour de l'espigno, et de l'autro » i prendrets lous tres iranges. Alabets fugirets roundoment. » Se s'arrevelho, pausarets pel sol, de lengs en lengs, un d'a- » quelis miralhets de dets escuts. »

« — Eh ! que faites-vous, bonne femme ? Vous vous ferez mal, vous » vous brûlerez. Tenez, voici ma cravate ; mettez-la au bout d'un » bâton, et avec cela balayez le four.

» — Vous avez raison, jeune homme; je vous remercie bien de » votre bonté. Mais dites-moi ce que vous venez faire dans ce pays » perdu ?

» — Je viens chercher les trois oranges qui sont sous la patte de l'Ogre.

» — Cela est bien dangereux ; mais vous avez été si bon pour moi » que je veux vous renseigner: vous partirez à minuit et arriverez à » quatre heures du matin à la caverne de l'Ogre ; il sera encore en- » dormi. Vous le trouverez couché sur un lit de feuilles sèches. Il a » une épine à la plante du pied droit, et les trois oranges sont dans » une poche sous la peau de la plante du pied gauche. Voilà une fiole ; » vous verserez trois gouttes de ce qu'elle contient dans la bouche » de l'Ogre, cela le fera dormir plus profondément. Ensuite, avec une » main, vous gratterez tout autour de l'épine, pendant que de l'autre » vous prendrez les trois oranges. Aussitôt vous fuirez rapidement. S'il » se réveille, vous poserez sur le sol, de loin en loin, un de ces petits » miroirs de dix écus. »

Lou cago-nits partiguet à miéjo-neit e arrivet à quatre houres à la cauno de l'Ogre.

Dintret; mais sioguet espavourdit, lous peious i leveroun lou capel, en entendent restoundi lous coumiquets de l'Ogre.

S'avanso doussamenet; l'Ogre badavo; i faraja dinsto bouco tres goutos de so que i aviò dins la fiolo. Sul còp, l'Ogre rounco pus fort.

Alabets, de la man gaucho i grato le ped e de la man dreito i tiro lous tres iranges. Mais la pocho ero entreito, aget pla peno per lous sourti; quand aget tirat lou darnié, s'enfugiguet al grand galop.

Aviò pas fait cent encambados que l'Ogre s'arrevelho, trobo lous iranges de manco; sourtits de sa tuto en bramant, en sacrejant; vei lou cago-nits e se met à l'encountegui.

Lou pauroù s'en aviset, et, tout en escalabrant la mountagno, pausavo un miralhet en sa, en la.

Aquel Ogre, qu'ero un badaire, se creziò poulit; s'aregardavo à cado miralhet; lou cago-nits n' aprouficavo per fugi à grand pas; ta pla que lèu arribet darnié la mountagno, e l'Ogre sapiet pas pus ount ero passat.

Le jeune garçon partit à minuit et arrive à quatre heures à la caverne de l'Ogre.

Il entra; mais il fut épouvanté, ses cheveux se dressèrent en entendant retentir les ronflements de l'Ogre.

Il avança doucement; l'Ogre avait la bouche ouverte. Il y versa trois gouttes du contenu de la fiole. Aussitôt l'Ogre ronfla plus fort.

Alors, de la main gauche il lui gratta le pied, et de la main droite il tira les oranges. Mais la poche était étroite, il eut beaucoup de peine à les en sortir. Quand il eut tiré la dernière, il se sauva au grand galop.

Il n'avait pas fait cent enjambées que l'Ogre se réveilla, vit que les oranges avaient disparu; il sortit de sa caverne en criant, en jurant; vit le jeune garçon qui fuyait et se mit à le poursuivre.

Le pauvret s'en aperçut, et, tout en escaladant la montagne, il posa un petit miroir deci, delà.

Cet Ogre, qui était un badaud, se croyait joli; il se regardait dans chaque miroir; le jeune garçon en profita pour fuir à grand pas, si bien qu'il arriva bientôt derrière la montagne, et l'Ogre ne sut plus où il était passé.

I' aviò beit jours que le cago-nits mancavo.

Lou rei se charpavo, s'acçusavo de la mort de soun fil: « S'eri pas estat tant barbaro, l'auriò pas laissat ana cercà » lous tres iranges. Sarei l'encauso de sa mort. »

Dal tems que lou rei nou fasiò que se desoula, gar-aquis que lou cago-nits arrivo.

« — Paire! — cridet de ta lengs que lou veget, — vous porti » lous tres iranges! »

Pensats se lou rei ero countent, e la reino tabés; mais nou pas sous fraires, que n' eroun jalouses.

En guiso d'i douna la meitat dal rouiaume, lou rei lou dounet tout entié à soun fil jouve, que se maridet amé la filho d'un autre rei, poulido coumo uno estelo.

Cric, cric,
Moun counte es finit;
Cric, crac,
Moun counte es acabat.

Il y avait huit jours que le jeune garçon manquait.

Le roi se désolait, s'accusait de la mort de son fils: « Si je n'avais » pas été si barbare, je ne l'aurais pas laissé aller chercher les trois » oranges. Je serai la cause de sa mort. »

Pendant que le roi se désolait, le jeune homme arriva.

« — Père! — cria-t-il du plus loin qu'il le vit, — je vous apporte » les trois oranges. »

Vous pensez si le roi fut content, et la reine aussi; mais il n'en fut pas de même de ses frères, qui en étaient jaloux.

Au lieu de lui donner la moitié du royaume, le roi le donna tout entier à son jeune fils, qui se maria avec la fille d'un autre roi, jolie comme une étoile.

Cric, cric,
Mon conte est fini;
Cric, crac,
Mon conte est achevé.

L'Estatuio [1]

Un cop, i aviò uno femno qu'ero véuzo ; aviò un goujat que s'apelavo Esprit.

I diguec : « Te cal ana à la fieiro croumpa un sòu d'agulhos » de cousé.

» — I anirei, ma maire. »

Las croumpo. Pel cami, i pesavoun ; troubec un carretié que pourtavo uno carretado d'erbos.

« — Me las voulets pourta?

» — Mets-las sus la carreto. »

Quand arrivo à l'houstal, sa maire i dits : « Portos las agu- » lhos?

» — O.

» — E ount soun ?

» — Sus la carreto.

» — Ié ! Ié ! las auras perdudos ; te las caliò metre à la margo » de la vesto.

La Statue

Une fois, il y avait une femme qui était veuve ; elle avait un garçon qui s'appelait Esprit.

Elle lui dit : « Il te faut aller à la foire, acheter un sou d'aiguilles » à coudre.

» — J'irai, ma mère. »

Il les achète. Dans le chemin, elles lui pesaient ; il trouve un charretier qui portait une charretée d'herbes.

« — Voulez-vous me les porter?

» — Mets-les sur la charrette. »

Quand il arrive à sa maison, sa mère lui dit : « Tu portes les ai- » guilles ?

» — Oui.

» — Et où sont-elles ?

» — Sur la charrette.

» — Aïe ! Aïe ! Tu les auras perdues ; il fallait les piquer à la man- » che de ta veste.

[1] Version de l'Ariége, recueillie à Belesta, par Mlle Marie Lambert.

» — E bé! Un autre cop, ba farei, ma maire.

» — Dema te cal ana à la fieiro, croumpa un porc.

» — I anirei, ma maire. »

S'en va; croumpo le porc. Vouliò pas marcha, i fiquec le bastou pel ventre: lou tuec. Alabets lou metec sui colh.

Quand arribec, sa mairo i diguec : « As croumpat le porc?

» — Obé, vouliò pos marcha, l'ei tuat e le porti : achi l'abets, » i mort.

» — Ai! d'aquel descuquieirat! Te caliò croumpa de ficelo e » le mena estacat per la pato.

» — Un autre cop, ba farei, maire.

» — Dins tres ou quatre jouns, — sa diguec la maire, — ba » esse la fieiro à Lablanet ; te cardra ana vendre un roulh de » tèlo.

» — I anirei, ma maire. »

I va; quand es à Sant-Jon, troubo uno estatuio; abaicho.

Fasiò vent e l'estatuio viravo le cap; fasiò: Que si, que si.

La prenguec per un mut; i dits: « Me la vos croumpa?

» —.....Que si.....que si.....

» — Et bien, une autre fois je le ferai, ma mère.

» — Demain, il te faut aller à la foire, acheter un porc.

» — J'irai, ma mère. »

Il part, achète le porc. Comme il ne voulait pas marcher, il lui enfonce son bâton dans le ventre : il le tue, puis il le met sur son cou.

Quand il arrive, sa mère lui dit : « As-tu acheté le porc?

» — Certainement ; mais, comme il ne voulait pas marcher, je l'ai » tué et je le porte : le voilà, il est mort.

» — Oh! quel écervelé! Il te fallait acheter de la ficelle et le me- » ner attaché par la patte.

» — Une autre fois je le ferai, mère.

» — Dans trois ou quatre jours, — lui dit la mère, — il y aura la » foire à Lavelanet ; il t'y faudra aller vendre un rouleau de toile.

» — J'irai, ma mère. »

Il y va ; quand il est à Saint-Jean, il trouve une statue ; il dépose [son rouleau].

Il faisait du vent et la statue remuait la tête [de haut en bas]; elle semblait dire: Oui, oui.

Il la prend pour un homme et lui dit : « Tu veux me l'acheter?

» —....Oui..... oui.....

» — Me la pagaras quand tournarei?

» —..... Que si..... que si..... »

An tournant de la fieiro venguec demanda soun argent.

« — Me vène fei paga. »

Lou vent aviò virat, et l'estatuio fasiò : ....Que nou.... que nou....

« — Me la pagos, la tèlo?

» —.....Que nou..... que nou.....

» — Que me la pagaras pos ! Dises que nou...que nou... »

I fico cops de pal ; la coupec.

S'en va à l'houstal.

« — Garats, ma maire, ei vendut la telo a-n-un home mut » que m'a dit que me la pagariò. An tournant de la fieiro me » la vouliò pos paga, l'ei tuat.

» — Jès! Qu'ai feit! Te metran an presoù. Degus t'a poi » vist almens?

» — Nani, ma maire.

» — Dema, ieu m'en anirei à la fieiro ; tu faras la ruscado, e » qu'ajos souen de l'auco que cougo.

» — Obé, ma maire. »

» — Tu me la payeras quand je reviendrai ?

» —....Oui..... oui.....»

En revenant de la foire, il vient réclamer son argent.

« — Je viens me faire payer. »

Le vent avait tourné et la statue faisait : .... Non.... non.....

« — Veux-tu me payer la toile?

» — .....Non.....non.....

» — Comment ! Tu ne me la payeras pas ! Tu dis non....non.....»

Il lui donne des coups de bâton et la brise.

Il s'en retourne à sa maison.

« — Écoutez, ma mère ; j'ai vendu la toile à un homme muet qui » m'avait promis de me la payer. En revenant de la foire, il n'a plus » voulu me la payer, je l'ai tué.

» — Jésus? Qu'as-tu fait? On te mettra en prison. Personne ne t'a » vu, au moins?

» — Non, ma mère.

» — Demain, c'est moi qui irai à la foire ; toi, tu feras la lessive; » surtout aie soin de l'oie qui couve.

» — Certainement, ma mère. »

Le goujat fo la ruscado.

A tres houros, que sabiò qu'ero coustumo que lai femnos espertinoun quand fan la ruscado, vourguet espertina tabés. S'en va coupa uno trancho de cambajou e la met sul foc ande dous iòus.

« — Dins le tems que se cuets, vau tira de vi. »

Pensec que lou cambajou se rumavo; mountec per le vira e daissec la barrico duberto.

Quand tournec per tampa la barrico, troubec tout le vi escampat.

S'en va cerca uno saco de farino per eichuga le vi; n'i aget pos prou, i tournec nau cops.

L'auco que cougavo al founse de la cavo, faguec: couac... couac.....

« — Que ba diras be sei?

» — Couac..... couac.....

» — Que ba diras pos. »

I toursisquec le colh.

Alabets se met sus iòus e cougo.

Quand sa maire tournec : « E ount es?

Le garçon fait la lessive.

A trois heures, il savait qu'il était coutume chez les femmes de goûter, quand elles font la lessive; il voulut goûter aussi. Il s'en va couper une tranche de jambon et la met sur le feu avec deux œufs.

« — Pendant que cela cuit, je vais tirer du vin. »

Il se dit que peut-être le jambon brûlait; il monte pour le retourner et laisse la barrique ouverte.

Quand il revient pour boucher la barrique, il trouve tout le vin répandu.

Il va chercher un sac de farine pour sécher le vin; cela ne suffit pas, il y retourna neuf fois.

L'oie, qui couvait au fond de la cave, fit : *couac... couac...*

« — Tu le diras, dis-tu?

» — *Couac...couac...*

» — Non! tu ne le diras pas! »

Il lui tord le cou.

Après il se met sur les œufs et couve.

Quand sa mère revient : « Où peut-il être?

» — Couac, couac; soun assi, ma mairo, que cougui.

» — Jès! Qu'ai feit?

» — Garats, à tres houros ei vourgut espertina; dins le temps » que le cambajou se cuesiò, soun anat tira de vi; dins le temps » que soun anat souegna les iòus, le vi s'es escampat. L'auco a » dit que ba diriò; l'ei tuiado, e ieu cougui. »

E tric e tric,
Moun counte es finit;
E tric e trac,
Moun counte es acabat.

Lou Frai e lo Sor [1]

Li avio 'no ve dins un viei chateu un frai et 'no sor que s'aimaven jamai pus tant; î eron soulei, n' avien pas de parents.

Lou frai 'navo tous lous jours à lo chasso.

» — *Couac, couac;* je suis ici, ma mère, je couve.

» — Jésus! Qu'as-tu fait?

» — Écoutez, à trois heures, j'ai voulu goûter; pendant que le jam- » bon cuisait, je suis allé tirer du vin; pendant que je soignais les » œufs, le vin s'est répandu. L'oie a dit qu'elle vous le dirait; je l'ai » tuée, et c'est moi qui couve à sa place. »

Et tric et tric,
Mon conte est fini;
Et tric et trac,
Mon conte est achevé.

Le Frère et la Sœur

Il y avait une fois dans un vieux château un frère et une sœur qui s'aimaient on ne peut plus; ils étaient seuls, n'avaient pas de parents.

Le frère allait tous les jours à la chasse.

[1] Ce récit, en dialecte limousin, a été recueilli à Saint-Paul-d'Eyjeaux, par M. le baron d'Aigueperse.

Un jour, en tournant, óu disset à so sor que óu avio vi uno tant gento fillo e que voulio se marida end elo.

Ils ne fuguèren pas be marida que lo jóuno femno, en veire l'amita dóu frai e de lo sor, toumbet jolouso.

Un jour, penden que soun home ero à lo chasso, 'lo s'envai cousurta uno vielho surcièro, per sabei coumo li se prenei per roumpre l'amita dóu frai e de lo sor.

La vielho li disset: « Fau tua votre meinage, e dire à votre home que qu'ei so sor que l'o tua.

'lo io fagué; e quand óu tournet de lo chasso, 'lo li presentet lou corps dóu paubre meinage mort, en dire que qu'ero so sor que l' ovio tua.

Lou paubre pai s'en va trouba so sor, li damandant perque l' avio fa talo chauso. Lo li reipoundet que Diou sabiò si qu' ero vrai.

Lou lendemo tourno à lo chasso, e so femno vai trouba la surcièro per li dire que, tout en rencurant soun meinage, lou pai ne pareissio pas avei changna per so sor.

Lo vielho li disset:«Votre home aimo beucop soun chavau:

Un jour, en revenant, il dit à sa sœur qu'il avait vu une bien gentille fille et qu'il voulait se marier avec elle.

Ils ne furent pas plus tôt mariés, que la jeune femme, en voyant l'amitié du frère et de la sœur, devint jalouse.

Un jour que son mari était à la chasse, elle s'en va consulter une vieille sorcière pour savoir comment elle s'y prendrait pour rompre l'amitié du frère et de la sœur.

La vieille lui dit:« Il faut tuer votre enfant et dire à votre mari » que c'est sa sœur qui l'a tué. »

Elle le fit; et quand son mari revint de la chasse, elle lui présenta le corps du pauvre enfant mort, en lui disant que c'était sa sœur qui l'avait tué.

Le pauvre père va trouver sa sœur, lui demandant pourquoi elle avait fait ce crime. Elle lui répond que Dieu sait la vérité.

Le lendemain, il retourne à la chasse, et sa femme va trouver la sorcière pour lui dire que, tout en regrettant son enfant, le père ne paraissait pas avoir changé pour sa sœur.

La vieille lui dit: « Votre mari aime beaucoup son cheval: tuez-le » et dites toujours que c'est sa sœur qui l'a tué; vous verrez cette » fois ce qui arrivera. »

» tuas lou e dises toujour que qu'ei so sor que l'o tua ; vous » veirez leidoun so qu'oriboro.»

Lo femno tuet doun lou chavau, en dire à soun home que qu'ero so sor.

L'home s'en vai se plaignei en dire : « Ma paubro sor, per- » que as tu tua moun chavau?»

Lo li reipoundet que lou boun Dieu sabiò be si qu'ero vrai. Mas i se quittèrent tant d'ami coumo davant.

Lou lendemo óu tourno à lo chasso, e so femno tourno veire la vielho surcièro per li dire que jusqu' óuro, móugre tout, lou frai e lo sor eran tant d'amis coumo jamai.

Auladoun la vielho li disset : « Votre home n'o-t-eu pas un » ché que li ei fort attacha? Tuas-lou; per queto ve io crese » que nous vendran à bout de notro besugno.»

Lo femno s'entourno; 'lo baro lou ché dins lo cavo per lou garda de segre soun meitre, e d'abord quóu s'en ei 'na, 'lo tuo lou paubre animau.

Quand soun home tourno, 'lo court vite li dire : « Votro sor » o fa un brave affa. Vous n'avez pas vougu me creire jusquo » óuro; e be! venez veire, 'l'o tua votre paubre boun ché. »

La femme tua donc le cheval, et dit à son mari que c'était sa sœur qui l'avait tué.

Le mari va se plaindre en disant: « Ma pauvre sœur, pourquoi as- » tu tué mon cheval ?»

Elle lui répondit que le bon Dieu savait bien si c'était vrai. Mais ils se quittèrent aussi amis qu'auparavant.

Le lendemain, il retourne à la chasse, et sa femme va voir de nouveau la sorcière, pour lui dire que jusqu'à cette heure, malgré tout, le frère et la sœur étaient aussi amis que jamais.

Alors la vieille lui dit: « Votre mari n'a-t-il pas un chien auquel il » est fort attaché ?...Tuez-le ; pour cette fois, je crois que nous vien- » drons à bout de notre dessein? »

La femme s'en retourne; elle enferme le chien dans la cave pour l'empêcher de suivre son maître, et aussitôt qu'il est parti, elle tue le pauvre animal.

Quand son mari revient, elle court vite lui dire : « Votre sœur a fait » une belle chose! Vous n'avez pas voulu me croire jusqu'à cette heure; » eh bien! venez voir, elle a tué votre pauvre bon chien.»

Aleidoun l'home creguet so que so femno li disiò, e, din 'no grando coulero, óu vai prenei so sor, lo n'entraino bien louen, arribo dins un desert, óu li copo un pougnet e lo pauso dins un boueissou blan, en li dire : « Quand tu siras garido, tu ven- » dras me veire. »

Mas, en s'apreimant dóu boueissou, uno eipino li aviò intra din 'no chambo.

La jóuno filho demouret sept ans dins lou boueissou ; e tout lou temps, chaque jour, un petit ché negre li pourtavo per minja de tout ce que se perparavo dins un chateu dóu vesinage.

Un jour, lou segnou dóu chateu fuguet querioù de segre lou ché ; óu tiret lo filho dóu boueissou e lo n'enmenet.

En passant davant uno fount, lo filho trempet soun bras dins l'aiguo ; en lou surti óu se troubet gari.

Lou segnour se vouguet marida en 'quelo filho.

Se faguet uno belo nosso.

Lou lendemo, 'lo vai veire soun frai ; l'eipino dóu boueissou ero toujour dins sa chambo, e chaquo annado l'oviò frouja.

Lo sor lo tiro aisa, e bientot tout lou mau fuguet gari.

Cette fois, le mari crut ce que sa femme lui disait, et, entrant dans une grande colère, il va prendre sa sœur, l'entraîne bien loin, arrive dans un désert, lui coupe un poignet et la met dans un buisson blanc [1], en lui disant : « Quand tu seras guérie, tu viendras me voir. »

Mais, en s'approchant du buisson, une épine lui était entrée dans la jambe.

La jeune fille demeura sept ans dans le buisson ; et pendant tout ce temps, chaque jour, un petit chien noir lui apportait à manger de tout ce qui se préparait dans un château du voisinage.

Un jour, le seigneur du château fut curieux de suivre le chien ; il tira la fille du buisson et l'emmena.

En passant devant une fontaine, la fille trempa son bras dans l'eau ; en le sortant, il se trouva guéri.

Le seigneur voulut se marier avec elle.

Il se fit une grande noce.

Le lendemain, elle alla voir son frère ; l'épine du buisson était toujours dans sa jambe, et chaque année elle avait grandi.

La sœur la tira aisément, et bientôt tout le mal fut guéri.

[1] Nom de l'aubépine, en Limousin.

Cécilo [1]

Un cop, i aviò un home e uno femno qu'avion uno filho.

Aquelo filho fasiò le trabalh de l'oustal, apoi s'enanavo trabalha a-n-uno fenestro ; dins aquel tems, s'entretenió amde la Santo Vierjo.

Un jour que fasiò bulhé l'oulo, entendec un gran brutch dins la carrièro ; demandec so qu'ero acò, i respoundéroun qu'ero uno filho accusado d'avé panat un louis d'or ; alabets diguec : « Tant pis per élo. »

Dempeig, agec pos pus de visieus.

Ero desoulado d'acò ; sabiò pas perqué la Santo Vierjo i parlavo pos pus.

S'anguec coufessa. Le rittou i diguec : « Avets fait qualque » pecat que n'ei l'encauso. »

Se remembrec lou mot « tant pis » ; alabets la rittou i diguec : « Per penitenso, vous cal fé le tour del moùn pendant sept ans. »

Cécile

Une fois, il y avait un homme et une femme qui avaient une fille.

Cette fille faisait le travail de la maison, et ensuite s'en allait travailler à une fenêtre ; pendant ce temps, elle s'entretenait avec la Sainte Vierge.

Un jour, pendant qu'elle faisait bouillir le pot-au-feu, elle entendit un grand bruit dans la rue ; elle demanda ce que c'était. On lui dit que c'était une jeune fille qu'on accusait d'avoir volé un louis d'or ; elle répondit : « Tant pis pour elle. »

Depuis, elle n'eut plus de visions.

Elle était désolée de cela et ne savait pas pourquoi la Sainte Vierge ne lui parlait plus.

Elle alla se confesser. Le curé lui dit : « Vous avez fait quelque » péché qui en est la cause. »

Elle se souvint du mot « tant pis » ; alors le curé lui dit : « Pour » pénitence, il vous faut faire le tour du monde pendant sept ans. »

[1] Recueilli à Belesta par Mlle Marie Lambert.

Quand fousquec pel cami, troubec uno pauro, i cambiec le vestit.

Lei sept ans se fenission quand anec demanda l'aimòinio al sieu houstal. Soun paire i diguec si n'aviò pas entendut parla d'uno noumado Cécilo. I diguec que si.

« — Perque pourtats nouvèlos de la mieu filho, manjarets à » ma taulo e durmirets à soun leit. »

Ta lèu que fousquet endurmido, cridec : « A miejo-neit fe- » nirei ma vido. »

Le maiti, la filho se levavo pos.

La sirvento mountec ; de tant que la crambo ero esclairado, toumbec abalauzido en cridant : « Mestresso ! Mestresso ! »

La mestresso diguec : « Estravago. »

Mountec e toumbec, atabès lou mestre que vourguec saupre so qu'ero. Dins le leit, la filho ero morto.

Recouneguerounque la pauro qu'avion retirat ero la sieu filho.

Toutis l'abrassavoun, la cridavoun, mais ges de secours la pousquec tourna fé vieure.

Quand elle fut en chemin, elle trouva une mendiante, avec laquelle elle échangea ses vêtements.

Les sept ans allaient finir, quand elle alla demander l'aumône à sa maison. Son père lui demanda si elle n'avait pas entendu parler d'une nommée Cécile. Elle lui dit que si.

« — Puisque vous apportez des nouvelles de ma fille, vous mange- » rez à ma table et dormirez dans son lit. »

Aussitôt qu'elle fut endormie, elle s'écria : « A minuit, je cesserai » de vivre. »

Le matin, la fille ne se levait pas.

La servante monta ; une si grande clarté éclairait la chambre, qu'elle tomba éblouie en criant : « Maîtresse ! Maîtresse ! »

La maîtresse dit : « Elle extravague. »

Elle monta et fut éblouie, ainsi que le maître, qui voulut savoir ce que c'était. Dans le lit, la fille était morte.

Ils reconnurent que la mendiante que l'on avait recueillie était leur fille.

Tous l'embrassaient, l'appelaient, mais aucun secours ne put la rappeler à la vie.

Las Tres Galinetas [1]

Una fes, i avié tres galinetas que lou paire e la maire avien mes defora de l'houstau: una blanca, una negra e una rouja.

Après avedre ben plourat, se diguèrou: « De que faren? »

Anèrou à la recerca.

S'en anèrou lion.... lion.... lion....

Après avedre ben marchat, vegèrou un clapas.

S'arrestèrou e se diguèrou : « Se bastissian am aquelas peiras » una cabaneta?»

Se que seguet dich seguet fach, e se metèrou au trabal.

Quand la cabaneta seguet acabada, la rouja, qu'èra la pus rusada, diguet: « Vau ensaja se barra ben. »

S'enclavet e vouguet pas ouvri à las autras.

La negra e la blanca, vegent que misericorda se perdiè, anèrou pus lion.

Atroubèrou un autre clapas, e se diguèrou: « Se bastissian » una cabaneta? »

Les Trois petites Poules

Une fois, il y avait trois petites poules que le père et la mère avaient chassées de la maison: une blanche, une noire et une rouge.

Après avoir bien pleuré, elles se dirent : « Que ferons-nous ? »

Elles partirent à l'aventure.

Elles allèrent loin... loin... loin...

Après avoir bien marché, elles trouvèrent un gros tas de pierres.

Elles s'arrêtèrent et se dirent: « Si nous bâtissions avec ces pierres » une petite cabane?»

Ce qui fut dit fut fait, et elles se mirent à l'ouvrage.

Quand la cabane fut achevée, la rouge, qui était la plus rusée, dit: « Je vais essayer si elle ferme bien. »

Elle s'enferma et ne voulut pas ouvrir aux autres.

La noire et la blanche, voyant que miséricorde se perdait, allèrent plus loin.

Elles trouvèrent un autre tas de pierres, et se dirent: « Si nous bâ- » tissions une petite cabane. »

[1] Ce conte m'a été donné par M. Henri Bouquet, qui l'a recueilli à Montpellier en 1873.

Se que seguet dich seguet fach, e se metèrou au trabal.

Quand la cabaneta seguet acabada, la negra diguet: « Vau » ensaja se barra ben. »

S'enclavet e vouguet pas ouvri à la blanca.

La paura blanca s'enanet en plourant, se metet à marcha vite; mais avié bèu marcha, troubava pas jamais res.

La nioch la susprenguet e s'arrestet en plourant: « De que » devendrai, paura? »

Sus aquel moument, veget una bella dama que ié diguet: « De que fas aqui, bella galineta? Per dequé ploures? »

La galineta ié countet se que s'era passat.

Aquela bella dama era la Santa Vierja; ié diguet: « Ploures » pas pus, auras una pus bella cabana que las autras. Soula- » ment, reten ben se que te vau dire: se quauq'us pica à ta » porta, douvrigues pas; aco sara lou loup que te manjarié. »

Au mema moument, la Santa Vierja dispariguet, et à la plassa ount era se troubet un bèu palai.

Lou loup s'en vai à la cabaneta de la galineta rouja e ié dis: « Douvris-me. »

Ce qui fut dit fut fait, et elles se mirent à l'ouvrage.

Quand la cabane fut achevée, la noire dit: « Je vais essayer si elle » ferme bien. »

Elle s'enferma et ne voulut pas ouvrir à la blanche.

La pauvre blanche s'en alla en pleurant; elle se mit à marcher vite; mais elle avait beau marcher, elle ne trouvait jamais rien.

La nuit la surprit et elle s'arrêta en pleurant: « Que deviendrai-je, » hélas? »

A l'instant même, elle vit une belle dame qui lui dit: « Que fais- » tu là, belle petite poule? Pourquoi pleures-tu? »

La petite poule lui conta ce qui s'était passé.

Cette belle dame était la Sainte Vierge; elle lui dit: « Ne pleure » plus, tu auras une cabane plus belle que celle de tes sœurs. Seule- » ment, retiens bien ce que je vais te dire: si quelqu'un frappe à ta » porte, n'ouvre pas; ce sera le loup qui te mangerait. »

Au même instant, la Sainte Vierge disparut, et à la place où elle était il se trouva un beau palais.

Le loup s'en va à la cabane de la petite poule rouge et lui dit: « Ouvre-moi. »

La galineta ié respond: «No, no, no, que siès lou loup, que » me manjariès. »

Lou loup ié dis: « Trespetarai, trespetarai, ta cabana se » demoulira. »

La galineta ié respond: « Trespetaras, trespetaras, ma ca- » bana se demoulira pas. »

Trespetet, trespetet, la cabana se demouliguet, e lou loup la manjet.

S'en vai à la cabana de la galineta negra e ié dis: « Gali- » neta, douvris-me.

» — No, no, no, que siès lou loup, que me manjariès.

» — Trespetarai, trespetarai, ta cabana se demoulira.

» — Trespetaras, trespetaras, ma cabana se demoulira pas. »

Trespetet, trespetet, la cabana se demouliguet, e lou loup la manjet.

S'en vai à la cabana de la galineta blanca e ié dis: « Gali- » lineta, douvris-me.

» — No, no, no, que siès lou loup, que me manjariès.

» — Trespetarai, trespetarai, ta cabana se demoulira.

» — Trespetaras, trespetaras, ma cabana se demoulira pas. »

La petite poule lui répond: « Non, non, non; tu es le loup, tu me » mangerais. »

Le loup lui dit: « Je trépignerai, je trépignerai, ta cabane se démo- » lira. »

La petite poule lui répond: « Tu trépigneras, tu trépigneras, ma ca- » bane ne se démolira pas. »

Il trépigna, il trépigna, la cabane se démolit et le loup la mangea.

Il va à la cabane de la petite poule noire et lui dit: « Petite poule, » ouvre-moi.

» — Non, non, non; tu es le loup, tu me mangerais.

» — Je trépignerai, je trépignerai, ta cabane se démolira.

» — Tu trépigneras, tu trépigneras, ma cabane ne se démolira pas. »

Il trépigna, il trépigna, la cabane se démolit, et le loup la mangea.

Il va à la cabane de la petite poule blanche et lui dit: « Petite » poule, ouvre-moi.

» — Non, non, non; tu es le loup, tu me mangerais.

» — Je trépignerai, je trépignerai, ta cabane se démolira.

» — Tu trépigneras, tu trépigneras, ma cabane ne se démolira pas. »

Trespetet, trespetet, la cabana se demouliguet pas, e lou loup crebet.

Lou gal cantet
E la sourneta finiguet.

Sant Gourgoulha [1]

A Troio, fan la festo patrounalo per Sant-Gourgoulha, debès Sant-Jan.

Lai marguelèros, en parant la gleizo, floucavoun le patrou: le coupèroun.

« — Aro, couci fasen ?

» — Cal ana cerca le Ramoun de la pouento, per vese si » vol veni tene la plasso. »

Le van trouva.

« — Aven feit un malur, aven coupat sant Gourgoulha, e, » coumo i semblats d'après naturo, si voulets veni tene sa » plasso, vous pagaren. Quant voulets ?

Il trépigna, il trépigna, la cabane ne se démolit pas, et le loup creva.

Le coq chanta
Et la sornette finit.

Saint Gourgouilla

A Troye [2], on célèbre la fête patronale pour la Saint-Gourgouilla, vers l'époque de Saint-Jean.

Les sacristines, en décorant l'église, paraient le patron: elles le brisèrent.

« — Maintenant, qu'allons-nous faire ?

» — Il faut aller chercher Raymond de la Pointe, pour voir s'il » veut venir tenir sa place. »

Elles vont le trouver.

« — Nous avons fait un malheur, nous avons brisé saint Gour- » gouilla, et, comme vous lui ressemblez d'après nature, si vous vou-

[1] De Belesta (Ariége), par Mlle Marie Lambert.

[2] Troye, petit village de l'arrondissement de Pamiers.

» — Trei mesuros de blat e un boun dejuna.

» — B' aurets. »

L'endema i dounoun per dejuna baudanos, e mel per dessert; apei le metoun dins la nicho.

Se descausso, i metoun nuses sus peds.

Uno devoto anguec invouca sant Gourgoulha: le sant aviò debrembat de se freta les pots; entre temps i passavo la lenguo.

Ero per Sant-Jan, ount las mouscos rodoun pla; la devoto creguec que le sant i vouliò parla. Anguec cerca la siu camarado, en i disent que sant Gourgoulha i vouliò parla.

Quant soun davant le patrou, s'avisoun qu'un nus i èro toumbat; li tournoun plassa ande uno agulho: se couitèroun en entendent souna brespos.

Sant Gourgoulha fico un saut al miech de la gleizo, e dits: « Ni per un sac, ni per trei mesuros, i voli pas demoura. »

Toutis lou seguiguèroun en disent: « Sant Gourgoulha qu'es » tournat viu! Sant Gourgoulha qu'es tournat viu! »

Le Ramoun s'anguec amaga dins uno fabieiro; encaro i es.

» lez venir prendre sa place, nous vous payerons. Combien voulez-vous?

» — Trois mesures de blé et un bon déjeuner.

» — Vous aurez cela. »

Le lendemain, elles lui donnèrent pour déjeuner du gras-double et du miel pour le dessert. Après cela, elles le mettent dans la niche.

Il se déchausse; elles lui placent des nœuds de ruban sur les pieds.

Une dévote vint invoquer saint Gourgouilla: le saint avait oublié de s'essuyer les lèvres; de temps en temps il y passait la langue.

C'était l'époque de Saint-Jean, où les mouches rôdent beaucoup; la dévote crut que le saint voulait lui parler. Elle alla chercher sa camarade, en lui disant que saint Gourgouilla voulait lui parler.

Quand elles sont devant le patron, elles s'avisent qu'un nœud lui était tombé; elles viennent avec une aiguille le lui replacer: elles se dépêchèrent en entendant sonner vêpres.

Saint Gourgouilla fait un bond au milieu de l'église, et dit: « Ni pour un sac, ni pour trois mesures, je n'y veux plus rester. »

Tous le suivirent, en disant: « Saint Gourgouilla est redevenu en » vie! Saint Gourgouilla est redevenu en vie! »

Le Raymond alla se cacher dans un champ de fèves; il y est encore.

Lou Pairoulié [1]

Un cop, i aviò un pairoulié qu'aviò pos trabalh ; anguec ne cercà.

Troubec un home que i diguec : « Vous voulets lougà ?

» — Ta pla.

» — Farets poi grand causo : manjarets e beurets ; achi » tout. Soulomenl, quand vous parlaran, respoundrets : *Si signor* e *Signor si*. »

Le gardèroun siéis meses per ba aprene.

Al cap des siéis meses, l'habilhèroun en avesque, atalèroun uno grando carriolo, le metèroun dedins ande ellis e partisquèroun cap à Paris.

Dintroun co d'un marchand d'argentarié ; en vegent l'avesque, lou faguèroun siéta dins un fautulh. Lei mestres del nouvel arrivat causission so que lous agradavo mès.

Presentèroun à l'avesque un sant-sacroment : « Vous » agrado, Mounsegnour?

Le Chaudronnier

Une fois, il y avait un chaudronnier qui n'avait pas de travail ; il alla en chercher.

Il trouva un homme qui lui dit : « Vous voulez vous louer?

» — Tout de même.

» — Vous n'aurez pas grand'chose à faire ; vous mangerez et vous » boirez ; voilà tout. Seulement, quand nous vous parlerons, vous ré» pondrez : *Si signor* e *Signor si*. »

Ils le gardèrent six mois pour le lui apprendre.

Au bout de six mois, ils l'habillèrent en évêque, attelèrent une grande carriole, le mirent dedans avec eux et partirent droit à Paris.

Ils entrent dans un magasin d'argenterie ; en voyant l'évêque, on le fit asseoir dans un fauteuil. Les maîtres du nouveau venu choisissaient ce qui leur convenait le mieux.

On présenta à l'évêque un ostensoir : « Vous convient-il, Monsei» gneur?

[1] Recueilli à Belesta (Ariége), par Mlle Marie Lambert.

» — *Si signor, signor si.* »

Pourtaboun acó dins la carriolo.

La remplisquèroun de tout so que i aviò de pus poulit; i mountèroun, fiquèroun dous ou tres cops al chebal e s'en van al vent; dichèroun Mounsegnour estallat sul fautulh.

Lo marchand disiò que vouliò estre pagat, l'avesque respoundiò : « *Si signor, signor si.*

» — Que es temps de metre la ma à la pocho.

» — *Si signor, signor si.*

» — Que vous trufats de ieu ?

» — *Si signor, signor si.* »

Quand veget que poudiò pas avé cap de respounso, pren un pal, i fico qualquis cops, le dichet per mort.

Mounsegnour demouravo que lei sius mestres le venguessoun cerca; venguèroun pas.

Encaro i ès.

E ièu m'en venguèri.

» — *Si signor, signor si.* »

On portait cela dans la carriole.

Ils la remplirent de tout ce qu'il y avait de plus beau; ils remontèrent, fouettèrent deux ou trois fois le cheval et partirent rapidement, laissant Monseigneur étalé sur son fauteuil.

Le marchand demanda à être payé ; l'évêque lui répondit : « *Si si-*» *gnor, signor si.*

» — Il est temps de mettre la main à la poche.

» — *Si signor, signor si.*

» — Est ce que vous vous moquez de moi?

» — *Si signor, signor si.* »

Quand il vit qu'il ne pouvait en tirer d'autre réponse, il prit un bâton, lui en donna des coups et le laissa pour mort.

Monseigneur attendait que ses maîtres vinssent le chercher ; ils ne vinrent pas.

Et moi, je m'en retournai.

L. Lambert.

VARIÉTÉS

INSCRIPTIONS LANGUEDOCIENNES CONTEMPORAINES
recueillies à Montpellier

La langue d'oc est-elle réellement menacée d'une fin prochaine? Telle est la question que l'on peut se poser lorsque, après bien d'autres, on constate que la renaissance provençale, dont nous sommes les témoins, part plutôt des lettrés que des classes populaires. Celles-ci délaissent leur langue, qu'elles considèrent comme un instrument inférieur, et la remplacent peu à peu par le français, croyant par là s'élever au niveau des classes supérieures. Bien des causes contribuent à ce résultat, que la philologie et le félibrige retarderont tant qu'il sera possible, mais qui semble devoir se produire tôt ou tard, et n'a jamais été si bien déploré que dans les lignes suivantes, extraites du discours prononcé par Mistral à Montpellier, le 30 mars 1875, lors du premier concours philologique et littéraire ouvert par la Société pour l'étude des langues romanes :

« *Messiès, mau-grat li festo, li manifestacioun, li trioumfle que venon* » *abriva, de longo e de tout biais, lou galant mouvemen de nosto Re-* » *naissènço, sian fourça de counveni que nosto lengo d'O, se gagno de* » *respèt dins lou mounde di letro, vai en perdént, ai làs ! dins lis usagᵉ* » *de la foulo.*

» *Li campagno, li mountagno, aquéli maire-grand de la poupula-* » *cioun, gardon encaro, lou sabén, e gardaran tous tèms, lou fier e dous* » *parla de la naturo sempiterno. Mai dins li vilo mouvedisso,.....* » *es quàsi un desounour de garda li coustumo, tradicioun e parla de* » *nosti devancié ; de talo sorto que pertout, au teatre, au palais, à* » *l'escolo, à la glèiso, se fai à nosto lengo uno guerro incounsciento,* » *mai pamens journadiero, e à la fin mourtalo*[1]. »

Cette dépréciation de la langue du peuple par le peuple lui-même n'est pas précisément une nouveauté. Elle remonte à plusieurs siècles. Dans beaucoup de vieux noëls, le bon Dieu, les anges, la sainte Vierge, saint Joseph, les rois mages, en un mot les gens comme il

[1] Société des langues romanes, *Concours philologique et littéraire de l'année* 1875 Montpellier — Paris, MDCCCLXXV, p. 23.

faut, s'expriment souvent en français ; les bergers, les gens de travail et les paysans, le menu fretin, restant fidèles à la langue de leur modeste profession ou de leur village.

Bien des années s'écouleront, du reste, avant que les dialectes de langue d'oc aient entièrement disparu. Nos arrière-neveux pourront encore les entendre. Ce qu'on doit redouter plus que leur disparition, c'est leur décomposition progressive en patois, de plus en plus irréguliers et hérissés de gallicismes, bien différents des idiomes moins corrompus parlés par nos pères. Ce mouvement dialytique a commencé depuis longtemps. Serons-nous en mesure de l'arrêter ? Recueillons en attendant les cas, si rares de nos jours, d'épigraphie languedocienne, et conservons-les dans notre *Revue*. Cette rareté augmente leur valeur. De plus, il est curieux de voir, à Montpellier même, le languedocien employé pour une sorte d'avertissement et d'affichage publics, alors qu'il semble réservé pour des communications moins générales et des usages de plus en plus restreints.

Voici douze cas relevés par nous dans notre ville au courant de nos visites médicales, et dont plusieurs peuvent encore être constatés par nos lecteurs.

Tous ces textes se rapportent à des sujets plaisants, aucun à des sujets sérieux. Les inscriptions imprimées en majuscules italiques ont une orthographe vicieuse. Les majuscules droites s'appliquent à celles dont l'orthographe est régulière ou a été rectifiée par nous.

Sur ces douze inscriptions, neuf ont été relevées sur des enseignes ou sur des murs de cafés ou de débits dont les propriétaires ont cru, sans doute, retenir ou dérider leur clientèle par ce mode de publicité ; une a été répétée en double, à l'intérieur de la vitrine d'un *mastroquet*, — c'est le nom que le débitant a mis lui-même sur le texte et que nous reproduisons après lui ; — une enfin figurait sur l'étiquette d'une bouteille en verre coloré, à panse large et à goulot fusiforme, — c'est ainsi que nous l'avons vue, — contenant une liqueur que l'on voulait présenter aux consommateurs sous un titre alléchant.

La douzième a été lue sur une affiche.

Commençons par celle de la bouteille.

I. — Dans la devanture d'un débit situé au n° 1 de la rue Montpelliéret, on pouvait voir, il y a quelques années, au milieu de flacons de toute forme, la bouteille qui vient d'être décrite et qui portait pour étiquette les simples mots :

AHI ! QU'ACO 'S BON.

Rien à dire sur l'orthographe.

II. — Passons à celle du mastroquet.

Au n° 6 de la rue Embouque-d'Or, et de chaque côté de la vitrine

de la *Cave Narbonnaise,* on aperçoit l'écriteau suivant, qui attire par conséquent deux fois l'attention des passants :

VAUTRES, AMICS, QU'AVES GRAND SET,
PER AGUDRE L'HUMOU COUNTENTA,
VENES EN FOULA AU MASTROQUET,
PRENDRES UN BON VEIRE D'ABSENTA.

III. — Aux jours de mon enfance, j'ai vu en face même de notre imprimerie actuelle, sur l'enseigne d'un débit qui n'existe plus :

AICI I A DE BON VIN BLANC
ENCO DE BARBASTA :
ARESTAS-VOUS E TASTAS LOU.

L'orthographe est encore régulière.

IV. — Sur l'enseigne d'un café, au n° 76 de la rue Aiguillerie, on lit :

CAFÉ D'AOU CLAPAS.

Il est inutile de faire observer la vicieuse orthographe de l'article. L'apostrophe est fautive. *Aou* pourrait à la rigueur se supporter, puisqu'il est la peinture de la prononciation. L'*u* ayant le son de *ou,* on aurait dû écrire :

CAFE DAU CLAPAS.

V. — Au *Café des Pêcheurs,* rue des Écoles-Laïques, 4, sur le pan antérieur de la poutre faisant face à la porte d'entrée, on peut lire :

AISI BISCAN PAS.

VI. — Il y a trois ou quatre ans, sur une affiche, programme d'une fête donnée à Palavas pendant la saison des bains, et que tout le monde a pu voir placardée sur nos murs, le premier repos était désigné par :

Les tambourins et les hautbois mouilleront *l'entché.*

Et le deuxième par :

Les tambourins et les hautbois remouilleront *l'entché.*

VII.—A la même époque, au rez-de-chaussée d'une maison formant pan coupé entre la route du Pont Juvénal et l'avenue Mathieu-Laurens, existait un débit sur l'enseigne duquel on voyait peint en grosses lettres :

Ici l'on *MOUILLA L'ENTCHE.*

C'est-à-dire : Ici l'on boit un coup avant d'aller pêcher à la ligne dans le Lez, ou y faire une partie de plaisir.

Littéralement : on mouille l'anche du hautbois, afin qu'elle joue avec plus de facilité, et, par extension, le gosier, en bas et en avant duquel

est située la glotte, ouverture supérieure du larynx, justement comparé à un instrument à vent.

Remarquons l'affreux gallicisme *mouilla* au lieu de *bagna*.

L'inscription aurait dû être écrite :

AICI L'ON BAGNA L'ENCHE.

Ou

AICI SE BAGNA L'ENCHE.

Le débit et l'inscription ont disparu aujourd'hui.

VIII. — A l'angle nord de la rue Puech-Pinson, à l'amorce de cette rue avec la route du Pont-Juvénal, se trouve une maison aussi à pan coupé, ayant façade et entrée sur les deux voies. Un café est au rez-de-chaussée. Au-dessus de la porte donnant sur la rue, on lisait récemment :

Café et Débit BISCAN PAS

Et au-dessus de celle qui ouvre sur la route :

Café et Débit BISCAN PAS
tenu par Batifort.

Pendant la correction des épreuves, l'inscription a été remplacée par une enseigne française. Est-ce bien la première personne du pluriel du présent de l'indicatif et non celle du temps correspondant de l'impératif que l'auteur a voulu employer ? On peut se le demander. L'invitation à la gaieté, exprimée par l'impératif, semble plus en situation.

IX. — La très-correcte et laconique inscription peinte en magnifiques caractères blanc d'argent sur champ d'azur, — le cafetier aurait-il quelques notions de l'art héraldique ? — sur un des murs intérieurs du *Café des Chasseurs*, rue des Écoles-Laïques, 16, semble donner raison à cette manière de voir.

Elle est ainsi conçue :

BISQUEN PAS.

C'est-à-dire ne boudons pas, ne bisquons pas, livrons-nous à la joie.

Voilà, sauf erreur de notre part, ce que le rédacteur de l'enseigne des rues du Pont-Juvénal et Puech-Pinson voulait exprimer.

Cette interprétation est corroborée par l'examen de la vicieuse orthographe des deux textes épigraphiques suivants, qui sont un peu plus étendus, et dans l'un desquels l'auteur a essayé d'avoir recours au rhythme de la poésie.

X.—A l'extrémité sud-est du boulevard de l'Hôpital-Général, dans l'épaisseur même de la porte de la Blanquerie, se trouve le *Café des Tanneries réunies, tenu par Chaveroche Achille.*

La terrasse de l'établissement est protégée par une marquise en tôle qui procure aux consommateurs, que le désir de jouir de la vue du boulevard retient au dehors du café, un abri contre le soleil et au besoin contre la pluie. A la partie moyenne du bord supérieur de la marquise est disposé un écusson de même matière, cantonné des quatre as du jeu de cartes, où l'on peut lire :

AMIS ARRESTEN NOUS AISSI ET BISQUAN PA.

N'insistons pas trop sur l'absence de l'*S* terminale du dernier mot; c'est plutôt une faute de proportion qu'une faute d'orthographe. L'ouvrier du pinceau avait mal pris ses distances. L'*A* touche l'extrémité même de l'écusson ; il n'y a pas eu de place pour l'*S*.

XI. — Ce défaut n'existe pas sur l'inscription intérieure qui décore le mur de la salle faisant face à la porte d'entrée. Voici cette inscription :

A LA GRANDA TABERNA D'AOU CLAPAS.
AMIS, ARESTEN NOUS AISI !!! ET BISQUAN PAS!
CHÉ L'AMI ACHILLE ANAN NOUS REFRESCA.

Deux verbes ayant le même sujet ne peuvent pas, dans la même phrase, être mis à deux modes différents. Les camarades s'invitent à s'arrêter chez l'ami Achille, à ne pas y faire la moue et à s'y rafraîchir. Ils ne peuvent s'exprimer, partie à l'impératif et partie à l'indicatif. Le premier mode seul est de mise, du moins dans le premier vers, véritable invitatoire. Dans le deuxième vers, l'indicatif peut à la rigueur aller, puisqu'il s'agit d'une action en voie d'accomplissement.

Aux points de vue de l'orthographe et de la prosodie, ces inscriptions pouvaient être ainsi modifiées :

La Xe

AMICS, ARRESTEN NOUS AICI E BISQUEN PAS!

La XIe

A LA GRANDA TABERNA DAU CLAPAS.
AMICS, ARRESTEN-NOUS : ÇAI SEN PAS PER BISCA !
ENCO DEL BRAVE ACHILLE ANAN NOUS REFRESCA.

XII. Au n° 2 de l'avenue de Toulouse, à son amorce immédiate par conséquent avec le cours Gambetta (précédemment cours des Casernes), au-dessous de l'enseigne : **Café débit de la Cascade,** on peut lire sur la traverse supérieure de la porte d'entrée ouvrant sur l'avenue :

PASSEN PAS DAVANT LOU FOUR
SANS SALUA LA PALA.

C'est-à-dire : on ne passe pas devant les gens sans les saluer, et devant un café sans y entrer pour boire un petit verre.

Sans le gallicisme *salua* au lieu de *saluda*, l'inscription serait orthographiquement irréprochable. Elle doit donc être rédigée :

PASSEN PAS DAVANT LOU FOUR
SANS SALUDA LA PALA.

Malgré la facilité de tous ces textes, nous en donnons la traduction française :

I. — *Ah que c'est bon !*

II. — *Vous, amis, qui avez grand soif :*
Pour avoir l'humeur contente,
Venez en foule au mastroquet,
Vous prendrez un bon verre d'absinthe.

III. — *Ici, il y a de bon vin blanc chez Barbaste.*
Arrêtez-vous et goûtez-le.

IV. — *Café du Clapas* (ou *de Montpellier*).

Tout le monde sait que *Clapas* (tas de pierres) est la désignation populaire de la ville de Montpellier,

V. — *Ici, nous ne bisquons pas.*

VI. — *Les tambourins et les hautbois mouilleront l'anche.*
Les tambourins et les hautbois remouilleront l'anche.

VII. — *Ici, on mouille l'anche.*

VIII. — *Café et débit Ne bisquons pas.*

IX. — *Ne bisquons pas.*

X. — *Amis, arrêtons-nous ici et ne bisquons pas.*

XI. — *A la grande Taverne de Montpellier :*
Amis, arrêtons-nous ; nous ne sommes pas ici pour bisquer !
Chez le brave Achille, nous allons nous rafraîchir.

XII. — *Ne passons pas devant le four sans saluer la pelle.*

Le terme *bisca* se retrouve cinq fois dans nos textes. C'est le verbe « bisquer » du français avec ses diverses acceptions : bouder, être de mauvaise humeur, se dépiter, s'impatienter, toutes manière d'être qui poussent plutôt à se retirer dans la solitude et à s'y absorber silencieusement dans la douleur qu'à boire gaiement de petits verres en rieuse compagnie. Les débitants et cafetiers ont tenu à rappeler à leur clientèle que les chagrins et les peines ne sont pas de mise dans leurs établissements, et que, par conséquent, ceux qui sont en proie à ces sentiments moroses feront bien de les laisser à la porte.

D'autres appels languedociens à la boisson et à la joie doivent exister encore dans les cafés populaires. Certains, qui y étaient peints il y a quelques années, ont été effacés. Affaire de fantaisie commerciale

de la part des propriétaires de ces établissements. Suivant qu'ils ont cru les patois démodés ou en faveur, ils les ont repoussés ou recherchés comme moyen de propagande. Il est à remarquer que si des inscriptions en cette langue, qui existaient naguère, ont été supprimées, d'autres, telles que la deuxième et la onzième, sont toutes nouvelles. On ne peut donc pas conclure que le culte des dialectes languedociens sera incessamment aboli.

Nos inscriptions ne portent pas l'empreinte d'une littérature bien élevée. Elles sont la preuve manifeste de la conviction populaire que le patois de Montpellier n'est bon que pour les jovialités et non pour les sujets sérieux. C'est surtout à l'abbé Favre, ce singulier curé, excellent prêtre, paraît-il, d'après une tradition encore vivante dans le clergé de Montpellier, mais qui devait connaître son Rabelais tout autant que son bréviaire, c'est à l'auteur du *Siege de Cadarousse* qu'est due cette petite réputation de notre idiome. Octavien Bringuier, avec grand succès dans ces dernières années, et quelques-uns après lui, ont cherché à lui en faire une autre. Elle sera difficile à déraciner.

Au moment de la mise en page, notre prote, M. A. Beaufils, nous indique deux inscriptions non urbaines, mais rurales, qu'il a aperçues en allant à la chasse, sur la porte de deux *mas* ou maisons de campagnes, situés l'un au nord de la ville, après Boutonnet, au terroir de l'Aiguelongue, dans un chemin de traverse qui fait communiquer la route de Mende et l'entrée de la Valette; l'autre au midi, sur les bords du Lez, aux premières Cabanes, à quelques kilomètres de la mer.

Voici la première:

VILLA PORTA-Z-Y
LOU SAC E LOU VI.

Villa porte-z-y — le sac et le vin.

Ce qui veut dire que ce n'est qu'un vide-bouteille ; qu'on n'y laisse pas de provisions quand on rentre en ville, et que, par conséquent, les maraudeurs perdraient leur temps à songer à le dévaliser.

Et la deuxième :

VILLA FRICOT E FOSSA.

Villa fricot et beaucoup: on vient ici pour manger à bouche que veux-tu.

Ce sont bien des textes populaires et non des textes littéraires que nous venons de communiquer. L'incorrection orthographique de plusieurs d'entre eux le prouve. Il ne faudrait pas croire cependant que les romanisants lettrés soient toujours restés étrangers, même à Montpellier et dans les jours actuels, à l'épigraphie en langue d'oc. N'a-t-on pas vu un public nombreux stationner devant les affiches-annon-

ces apposées par le félibre-liquoriste Charles Gros, pour faire connaître un de ses produits, non moins goûtés que ses poésies :

Tant per refresca lou gousié
Que per adouci la petrina,
Bevès toutes la granadina
De Gros fraires de Mountpelié.

« Tant pour rafraîchir le gosier — que pour adoucir la poitrine, — buvez tous la grenadine — de Gros frères de Montpellier[1] ? »

L'obligeance de Charles Gros l'avait aussi porté à accepter la rédaction languedocienne d'affiches ayant trait à des industries différentes de la sienne. Nous regrettons de ne pas les avoir présentes à la mémoire.

Et notre excellent ami Roumieux n'avait-il pas laissé peindre, avec illustration à côté, sur la cloison en planches du chantier du théâtre, qui a été pendant plus d'un an un carré d'annonces, le premier couplet de sa joyeuse chanson

Bau, bau, bau,
Enco de Rimbau !

Cette chanson n'a pas été pour le restaurant bien connu des bords du Lez une stérile réclame.

APPENDICE

En montrant à M. Dubouchet, notre secrétaire adjoint, l'enseigne qui porte la neuvième inscription, j'ai été invité par lui à jeter les yeux, à 2 mètres au-dessus environ et à droite, sur la portion de l'ancien rempart faisant directement suite à la porte de la Blanquerie, et à y regarder une pierre, noircie par le temps comme ses voisines, mais sur laquelle est gravé un écusson très-bien conservé et que je n'avais pas encore remarqué.

Ces armes, une tour crénelée, à la porte en fer grillagé, sur un

[1] Pourquoi ne dirions-nous pas, ne serait-ce que pour faire plaisir à M. Charles Gros, que, dans notre pratique médicale, nous avons vu plusieurs fois des jeunes gens des deux sexes atteints de fièvre typhoïde ou muqueuse, ou d'inflammations viscérales avec rougeur et sécheresse de la langue et soif ardente, demander à boire de la grenadine et ne pas s'en trouver plus mal que des autres tempérants prescrits, suivant les cas, en pareille circonstance : limonade étendue, dissolutions de sirops de groseille ou de vinaigre et autres boissons acidules, petit-lait, etc.

champ dont on ne peut guère à distance déterminer la couleur, ne sont autres que celles de la *Commune Clôture*, dont notre cher collègue Achille Montel, qu'une maladie trop persistante tient éloigné de nous, a publié l'inventaire dans les premiers volumes de notre Revue.

Voilà une pierre précieuse qu'il importe de silicater au plus tôt, afin de prolonger sa conservation. Dans un mémoire chirurgical publié en 1867, sur l'*Emploi du silicate de potasse pour la confection des appareils inamovibles* dans les cas de fractures des membres, j'ai rappelé que les calcaires de construction soumis à deux douches d'une dissolution de ce sel, précédées d'une douche d'eau commune, se revêtent, par double décomposition, d'une couche de silicate de chaux qui les rend imperméables à l'humidité, et qui de plus n'est pas salissante [1].

Pourquoi notre cafetier, au lieu de l'enseigne banale que nous avons reproduite, ne prendrait-il pas la reproduction picturaire du vénérable écusson avec l'exergue en vieux roman :

A LAS ARMAS DE LA COMUNA CLAUSURA DE LA VILA DE MONTPEYLIER.

Il faut dire que la pierre gravée se trouve précisément au-dessus d'un café contigu appartenant au même immeuble, mais non au-dessus du café Chaveroche.

Adelphe ESPAGNE.

NOTES SUR DIVERS TEXTES

I. — BERTRAN DE BORN (STIMMING, BERTRAN DE BORN, *SEIN LEBEN UND SEINE WERKE*) [2].

P. 106, l. 1. A l'appui de la leçon *venguda a marit*, qui est celle des mss., on peut citer les exemples suivants, tirés d'un censier béarnais de 1388 (*Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 2e série, t. VII, p. 154 et 157: « Galhardine, daune deu loc de Laugar..., *ana a marit* a l'ostau de Sobervielle....e ago unfilh...»; «...Perarnaut(= Peire Arnaut)...filh de...*ana a molher* a l'ostau de Fraxo... e aqui ago. II. filhs. »

[1] *Montpellier médical*, 1867, t. XVIII, p. 45.

[2] Voy. *Revue*, t. XVI, p. 86 et 87. J'ai eu le tort, en cet endroit, pour avoir parcouru trop rapidement alors l'introduction de M. Stimming, de lui attribuer deux omissions qu'il n'a point commises. Il a bien signalé, en effet, p. 100, le rapport que j'indiquais moi-même entre deux sirventés de B. de

P. 119, *Razo* de la pièce, 35, l. 7. « forteressa. » Corr. *fronteresa* ou seulement *frontera* (frontière)? Cf. le castillan *fronterizo*.

P. 126. **1**, 5. « el cors estej'enceis. » Corr. *ol* (au lieu de *el*) *cor estet anceis?* Les mss. portent *cor*, que Raimon Vidal, comme l'auteur des *Leys* autorisent à rétablir, ce mot étant donné par ces deux grammairiens comme invariable au singulier; *anceis* est aussi dans les mss. Ma correction se borne donc à changer *el* en *ol* (où *o* = *ubi*) et *estei* en *estet* (stetit), ce dernier mot pris au sens de *estava*.

2. Sur le modèle de *Entre gel e vent e fanc* de R. d'Orange. — 2. « elesta. » Ce mot, qui est une des formes du participe passé de *elegir*, prise substantivement, signifie peut-être ici *l'annonce*, le prélude de la belle saison. *Elegir*, en effet, paraît avoir eu, entre autres significations, celle de *deviner, prédire*. Cf. X, 51, où cette signification semble certaine.

51. « Plus quel bons om de Talantais. » Il n'est point sûr qu'il s'agisse ici de la Tarentaise, comme le croit M. St.; mais dans cette hypothèse, il faudrait, semble-t-il, adopter la leçon de F: *plus que bos om*.

3. Sur le modèle de *Ara no siscla ni canta* de R. d'Orange. — 19. Virgule après *vols*. — 23-4. « S'es prims de tersols tornatz. » M. Stimming traduit: « Il s'est tout d'abord arraché à la chasse. » La trad. littérale paraît être: « Il est devenu premier de tiercelets. » Est-ce une façon métaphorique de dire: « Il est passé au premier rang des trois frères »?

25. « s'il anava. » Lis. *si la 'nava* ou *sis n'anava*. — 31. « mazanta. » M. St. suppose que ce mot signifie « donne. » J'y vois le verbe correspondant à *mazan*, et je traduirais *fait retentir*.

4, 26. M. St. considère l'indicatif comme irrégulier dans ce passage; il ne l'est point, car il n'y a aucun doute sur la pensée: « ils ne pensent pas (c'est-à-dire ils oublient) que cela déplait à Dieu. »

5, 31-2. « pot plegar et estendre. » M. St. prend ici ces deux verbes dans une acception figurée, qui me paraît très-forcée, et qui, à mon avis, n'est pas le vrai sens. Il faut leur laisser leur sens propre, et entendre « dont on peut, pour de l'argent, faire ce qu'on veut. »

6, 17. « fai. » Corr. *sai?* — 19. Une virgule seulement après *pertus*. — 22. Corr. *Qu'esfortz te ferm* (firmet). Cf. le vers suivant. —

Born et deux chansons de ses contemporains et compatriotes Giraut de Borneil et Arnaut Daniel. Mais il semble croire que ceux-ci, du moins le dernier, furent les imitateurs; et, à mon avis, c'est le contraire qui dut avoir lieu. J'ajouterai, à ma décharge, — car c'est là ce qui m'avait induit en erreur, — que la façon dont il est parlé du « son de n'Alamanda » dans la note sur **13**, 25, devait naturellement laisser croire que M. Stimming n'avait pas reconnu de quelle pièce il s'agissait.

36. « ansi. » Je lirais *ausi*. — 39. Corr. *Que si venon et autreias l'acort?* Au v. suivant, on pourrait aussi proposer *sera*, pour *fara*.

7, 4. Rétablir *d'efans*. — 8. « ben. » *bes* paraît préférable. — 9. « capelaja. » Corr. *cap' a laia* (a laide cape). — 14. « l'ha ops. » Écrire *lh' a ops*. Les voyelles devant *h* ne s'élident pas. — 16. J'écrirais *jov' es*, sans rien suppléer. Les noms en *e* peuvent rejeter au suj. sing. l'*s* flexionnelle. — 44. « bon. » addition inutile. Cf. ci-après, **15**, 32, note.

8, 13. « remanha. » Même mot, à la rime également, au vers 21. Corr. *rei n'anha? anha* est l'exact correspondant du fr. *aille*, résultant, comme cette dernière forme, de la substitution de la flexion *iam* à la flexion *em*. C'est, pour le dire en passant, cet *anha*, affaibli, selon l'usage, en *anhe*, qu'il faut, je pense, reconnaître dans l'interjection *caucanhe*, fort usitée à Montpellier, et qui, malgré le vague de la signification, se ramène très-bien à *cal que ane* (ça ira, littéralement : il faut que j'aille, qu'il aille, ou que ça aille).

9, 41. Mettre une virgule après *genssa*. Singulière destinée des mots ! Ce brillant verbe *gensar*, en Limousin, ne signifie plus aujourd'hui que balayer, et son substantif, *genso*, est le synonyme d'*eicoubo*. (balai). — 61-65. Ces cinq vers paraissent le début d'un couplet parvenu incomplet. Si c'est une tornade, elle est contraire à la règle.

10, 10. « nom. » Corr. *non*. — 15. Virgule après *joi* : « il n'y a pas de joie, si on... » — 47-48. Manque un vers, rimant en *é*, après chacun de ces deux vers.

11, 12-14. Corr. :

È mos Rassa s'es accordatz
Socorr' al rei
E non a negun dels comtatz?

— 19. Lis. *Pois vencut los a vas Aratz?* — 45. Lire avec A: *lesidors d'obrador :* oisifs de boutique, nouvellistes de village. C'est encore l'usage [1], dans nos villages et petites villes, d'aller s'asseoir sur le « taulier » et de traiter, entre voisins, des affaires publiques et privées. — 58. « a Lion nerei. » M. Tobler a déjà corrigé ce vers, comme le v. 62. Au lieu de *al joven*, on pourrait, sans rien changer au ms., écrire *al joune*. C'est la forme qui a cours encore aujourd'hui dans le pays de Bertran de Born.

12, 37. « daran. » Lis. *dara'n* (qui m'en donnera). — 43. « genliazos. » Lire *gen liazos*, avec M. Tobler, en prenant ce mot au sens propre. Cf. la locution vulgaire « elle est bien ficelée », et chez d'autres troubadours, les exemples suivants : « No trop... Qu'un autra tan

[1] Ce l'était du moins dans mon enfance.

genta El mon se *li* nis mire » (P. Rogier); « Car non sai melhor Nis *lia* El mon bellazor » (J. Estève). *Liar* devait signifier *habiller*, comme *desliar* (voy. **19**, 41), *deshabiller*. Le sens de notre passage est donc probablement: « sa toilette lui va bien, elle s'habille avec goût. » — 57. « gran. » Mal traduit par *art, wesen.* C'est simplement grandeur, taille. Les exemples de cette acception sont assez nombreux ailleurs.

14, 25. Lis. *guazain,* comme le ms. l'indique (trois jambages).— 33. Lis. *l'escachier* (l'échiquier); *pezos,* au vers précédent = *pions;* métaphoriquement, bien entendu.— 56. Corr. *lauzat?* Cf. v. 59.

15, 23. Je ne trouve pas ici le mélange de constructions que l'éditeur a cru pouvoir y signaler: *mais* = désormais. — 32. « non sai a. » Lire *saja* pour *sapcha* (coupe italienne)[1], ou *saj 'a?* Le subjonctif est indispensable. — 40. Virgule après *nier.* — 41. M. Stimming rend *gaillinier* par *castrirt,* traduction qu'il a sans doute empruntée à M. Bartsch. Nous dirions *chaponné.* Mais tel ne doit pas être le sens; je pense qu'il faut entendre « bon seulement à prendre des poules. » C'est au reste, ou à très-peu près, l'interprétation de Raynouard. — 44. « sallat. » *sallar, assalar,* signifient proprement *couvrir, abriter;* aujourd'hui, en Limousin, être *a l'assala,* c'est être à l'abri (de la pluie). C'est aussi évidemment le sens de notre passage; *sallat* y a, avec la forme passive, la signification active; ce dont on a d'autres exemples; ainsi Guillaume IX: *Que mielz for' encavalgatz de negun ome viven.* Cf., en français, *monté,* appliqué à un cavalier, *habit habillé, coiffer un bonnet,* etc. *Sallar* est-il, comme l'a cru Raynouard, une autre forme de *celar?* C'est assez vraisemblable (cf. A. Daniel, III, 14), mais non, peut-être, absolument sûr. Voy. pourtant ma *Gr. limousine,* p. 316 et 378. — *Traversier,* que M. St., avec Raynouard, traduit par « posé de travers », ne signifierait-il pas plutôt « qui est ou peut être traversé », à savoir par la pluie?

16, 12. « asiata. » Ce mot paraît être un substantif collectif se rattachant à *ais,* demeure, lieu qu'on habite; la désinence *ata,* à la vérité, fait difficulté; on voudrait *ada,* comme dans *maisnada* = **mansionata;* mais cf. *vita,* pour *vida* (**18**, 16). — 14. « la lata. » C'est le rebord du toit. On appelle en Périgord *lato feulho,* les planches minces qui supportent la toiture et qui s'avancent plus ou moins au delà du mur. — 17. Rétablir *que l'autres o a tot laissat.* Le poëte oppose ici l'un à l'autre les deux fils du comte de Périgord, Helie V. — 23. Rétablir *quom a esparviers.* Cet emploi de *a* après

[1] D'autres exemples de cette coupe, ou césure enjambante, comme disait Boucherie, sont fournis par cette même pièce, au v. 23, d'après les manuscrits D F J K; par **1**, 14, d'après le ms. F; par **7**, 4, d'après le ms. C.

com et devant le cas sujet, comme ici, est à comparer à celui de la même préposition dans les phrases comme *el se tenc a pagatz*. — 29-31. Il ne faut pas penser, comme l'ont fait M. Stimming et M. Clédat, à Damiette d'Égypte. Leucate et Damiate sont deux villes de France assez voisines, la première dans l'Aude, la seconde dans le Tarn (sur l'Agout)[1]; mais je pense que ces villes ne figurent ici que pour donner lieu à un jeu de mots que, du reste, je ne comprends pas bien : « Je ne suis pas de Leucate (*leu cata*, de *catar*?), mais j'ai tout laissé et je suis à Damiate, c'est-à-dire à « dommage y a » (*dam i a + ta*)?

17, 11. « engema. » Corr. *e gema*. Ce mot *gema*, encore fort usité dans le pays, signifie *poix*. Il est dans Du Cange. Je ne sais pourquoi M. St. a séparé cette pièce de la quatrième. Ce n'en est évidemment qu'une autre copie, à la fois plus et moins complète, ou peut-être interpolée.

18, 10. « gas. » Peut-être pour *gabs*, comme ailleurs *amis*, pour *amics*, etc. Si le texte que vient de publier M. Levy pouvait être une autorité, on citerait *os* pour *obs*, qui s'y trouve au v. 2917.

19, 32. « e d'aculhir de Fanjau. » C'est sans doute une louange à l'adresse des dames de Fanjau, que Pierre Vidal a chantées dans *Mos cors s'alegr'e s'esjau;* peut-être même une allusion à cette dernière pièce. J'ai montré ailleurs[2] que B. de Born avait pris pour modèle d'un de ses sirventes (*molt m'es descendre carcol*) une chanson de son contemporain toulousain.

20, 19. « partz. » M. St. voit ici l'ind. prés. 3e pers. du verbe *partir*, à savoir *part*, changé en *partz*, pour la rime. Il ne faut pas attribuer si légèrement des barbarismes à un poëte comme B. de Born; *partz* est simplement, — et très-régulièrement, — *parcet*, épargne, ménage. Ce verbe existe encore (*parcí*) en Périgord.

21, 10. « devan. » Lis. *denan*. — 55. « s'esto. » Cette forme est relevée, mais non expliquée dans les notes, où, par parenthèse, *estuja* de *Flamenca*, 7681, est donné comme une autre forme du subj. de *estar*. C'est l'ind. présent de *estujar*, mettre de côté, renfermer, dans cet exemple, soustraire à. Ce vers réclame d'ailleurs une légère correction, qui est *Quan* pour *Que; son* du vers précédent doit être pour *soin*, c'est-à-dire *sonh*. Revenant à *esto*, je ferai remarquer que c'est l'analogie de *donar* qui a fait créer cette forme, de même que *estonga* qu'on trouve aussi; et si *donar* a agi ainsi sur *estar*, c'est par l'intermédiaire de *dar*, grâce d'un côté à l'identité de la forme, de l'autre à celle du sens. Du reste, toute la conjugaison

[1] C'était autrefois un château que Simon de Montfort détruisit.

[2] *Poésies inédites des troubadours du Périgord* (*Revue*, XXV, 235.)

de *estar* est remplie de formes analogiques de diverses provenances qui en font une sorte de chaos. —79. *donassetz* aurait mérité d'être relevé. Cet emploi de l'imparfait du subj. pour le présent du même mode, ou mieux, pour l'impératif, est aujourd'hui commun dans plusieurs patois.

22, 21. Il s'agit du comte de Toulouse, comme l'a bien vu M. Clédat. —36-40. Le sens paraît être : « Je m'étonne que le roi d'Aragon ne détache pas ses Aragonais (ou *ne se détache pas*, corr. *nos?*) [de l'alliance des Français], puisque des comtes, des ducs, des marquis ont (corr. *an*) rejeté cette alliance », ou « puisque le comte (lis. *lo coms* avec T), duc et marquis a rejeté cette alliance » (litt.: « les a contremandés pour alliance. ») *Desmandar (deimanda)* est resté d'un usage courant. On pourrait encore, et peut-être mieux, expliquer ainsi les vers 36-37 : « Je m'étonne que le roi des Aragonais ne les détache pas (ses Aragonais), c'est-à-dire ne les envoie pas guerroyer contre les Français, au dommage de ceux-ci. »

24. Sur cette pièce, voy. *Revue*, XXV, 231. — 7. « coralha. » Cf. v. 18. Corr. ?:— 8. *faissuc* veut dire *pesant*, au propre et au figuré. — 15. Lis. *quieus*, qui est pour *quius*, comme *vieu* pour *viu*. —22. « caus... süuc. » Il est remarquable que, dans le limousin moderne, l'adjectif *cau (cavum)*, qui isolément n'est plus en usage, s'est intimement soudé à *saüc* et que le tout ne forme plus qu'un seul mot, dont l'origine n'est pas, de prime abord, évidente : *sícau*. *Sî* = *sieu* = *seu* = *seü* = *saü*. Cf. *sî* = *sebum*, *Dî* = *deum*, etc. *Seu*, monos., pour *saüc*, se rencontre déjà, du reste, en d'anciens textes. — 23. « soiros. » M. St. traduit ce mot par *Milbe*, mite. C'est une erreur. La signification est *porc, gros cochon ; souiro*, truie, est encore en usage. — 36-41. Je crois que ces six vers constituent un sixième couplet, dont le premier vers manque, plutôt que deux tornades. —41. Lis. *l'en passes* (= *passetz*) = que vous ne le fassiez passer (dans votre estomac ou par votre gosier)[1].

25, 13. *ratje* est mal traduit par *rasend, wild*. La locution *a ratje* signifie à l'aventure, au hasard, en déroute. Cf. le premier vers de la tenson de Lanfranc Cigala avec Guillelma de Roziers. D'un autre côté, comme je n'ai jamais rencontré *ratje* employé isolément, je suis porté à croire qu'il vaut mieux écrire en un seul mot *aratje*. L'origine en serait *erraticus*.

27, 31-32. Je préférerais la leçon de R., dont l'autorité vaut bien celle de C. Corr. en conséquence *vilans* au v. 28. — 33. « Rassa. » Je pense avec M. Tobler que ce mot ici veut dire *race*, et n'est pas, comme le croit M. St., le surnom du comte de Bretagne. Écrire par

[1] Cf. *Romanz de S. Fanuel*, v. 419-22.

conséquent, en déplaçant la virgule, *Rassa vilana, tafura,*... — 42. Je crois que *gabar* est ici mal traduit par *spotten*. Le sens doit être *vanter, se vanter de,* qui est une des significations de *gabar*.

28. Sur cette pièce, voy. *Revue*, XXV, 232. — 1. « descendre. » Corr. *destendre? Carcol* serait une machine de siége. *Carcou* (cf. *col* et *cou*) est en Berry un synonyme de *carcasse*, et ce mot, comme on peut le voir dans Littré, a signifié un engin de guerre. Pour *molt m'es = je suis las de*, cf. l'exemple rapporté par Godefroy à la fin de l'article de *molt*. — 6. Je rattacherais ce vers au précédent : *E tenh m'o... car il n'estan.* — 36. « gran. » Pourquoi pas *grandem? flàc* et *gran* sont des épithètes bien souvent associées, — ou leurs équivalents, — encore aujourd'hui.

29, 5. « pom. » Non pas « pommeau d'épée », mais, à mon avis, pomme, boule, qui surmontait les tentes. — 42. « Trainac. » C'est Treignac, chef-lieu de canton du département de la Corrèze.

29, 40. « bisesta. » Ce mot réclamait une note. Rayn. le traduit par *retarde;* M. St., plus exactement, mais avec doute, par *vergehen, schwinden*. Il faut se rappeler que *bisseste*, dans l'anc. fr. et, encore aujourd'hui, dans quelques patois, veut dire malheur, sort funeste. *Porter bisseste* à quelqu'un, c'est lui porter malheur. Ici, pour continuer la métaphore, il faudrait traduire : « ma joie, qui était fleurie, ne porte pas de fruit », proprement « est frappée de malheur. »

30, 19-22. Je ne crois pas que ces quatre vers soient une tornade, comme il est dit p. 102. Ce doit être le commencement du troisième couplet dont la fin, non plus que ceux qui devaient suivre, ne nous a pas été transmise.

31, 42. « la glesa. » M. St. traduit *l'eglise*. C'est certainement une erreur. Le sens est la *glèbe*, le champ (de bataille). — 43. « adrei. » Lis. *a drei?*

32, 16. « debur. » Pour *depur*, de *depurar?* Ce verbe serait ici à peu près synonyme de *purger*. Se rappeler ce qu'on raconte des effets de la peur.

33, 41-44. Ces quatre vers ne doivent faire évidemment qu'une seule tornade.

34, 37. « Folcans. » Lis. *Folcaus?* Peut-être le seigneur de La Rochefoucauld. — 38. « s'eron enpres », s'étaient alliés, avaient fait accord, et non pas seulement s'étaient joints, comme traduit, si je comprends bien, M. Stimming.

35, 40. « Qu'en. » Lis. *Queu (quel = que lo)?* — 50. « fo. » Corr. *venc?* Les mss. portent *vi* (quand il devint roi).

36, 34. « salavier » Sur ce mot, qui manque à R. et que M. St. traduit par *pelz*, voy. D C. sous *sarabara*. — 43-49. Ces sept vers forment en réalité un couplet entier, dont chaque moitié tient lieu

d'une tornade. Un autre exemple de cette disposition nous est fournie par une tenson entre Raimon de Cornet et Guilhem Gras.

37, 61. *Recor* = **recordet*, ne peut ici convenir. Il faut un *o estreit*, pour rimer avec *senhor*. C'est donc à *recurrit* que ce mot doit renvoyer. Il faudrait, en conséquence, corriger *mos chantars*.

38, 40. Je lirais plutôt *Com an Vivian*. S'agit-il de Guillaume d'Orange ou de Vivien de Lomagne? Cf. **33**, 19.

39, 8. « lai. » = *la i (illam hic)*, et non *illac*, comme l'a cru M. St. (cela résulte d'un renvoi à ce passage dans le glossaire, sous *lai*). — 22. Lis. *antre Beira*. Reste à identifier ce nom. Est-ce la Vézère? Cf. *veire* et *vezer*, de *videre*. — 23. « dera. » Le contexte, d'accord avec trois mss. sur quatre, indique *deratz*. — 42. Je lirais *Qui s'onor ens abria* = qui protége, défend sa terre et nous-mêmes. — 43. « car. » Corr. *gar*. — 44. « Sa pauca Lombardia. » Sa petite Lombardie. Le poëte appelle ici le Limousin *petite Lombardie*, par comparaison avec la ligue des villes lombardes contre Frédéric Barberousse, qui avait lieu environ dans le même temps que les barons du Limousin se liguaient contre Richard. — 46. « s'enbronha. » Je vois là une autre forme de *embroncar* ; « il ne s'emeut ni ne s'effraie pour menaces [qu'on lui fasse], mais il veille sur Limoges et la fait refermer (fait rebâtir ou raffermir ses murailles). » Il faut, bien entendu, effacer la virgule après *resonha*, et adopter la leçon *Limotgel*.

40, 21. Je ne pense pas que *Tolosa* soit, comme l'a cru M. St., un second régime direct de *l'a tolgut*. Ce vers 21 forme, à mon avis, une proposition entière qu'il faut entendre : « Et Toulouse (c'est-à-dire le comte de Toulouse) se montre envers lui (Philippe-Auguste) exigeant outre mesure. » *qu'el* doit naturellement être écrit *quel (que li)*, et *que* est explétif. Sur un pareil emploi de cette conjonction, cf. ci-dessus, p. 292, n. 2. Écrire aussi *sobredeman* en un seul mot. — 23. Rétablir *marit*. Le sujet de *membre* est le pronom neutre sous-entendu. — 27. Corr. *l'a sai*?

41, 17. « estenta. » Ce mot manque au glossaire, et il n'est l'objet d'aucune note. M. Bartsch, dans sa *Chrestomathie provençale*, le traduit par *puissant*. La signification doit en être la même que celle de l'italien *stento*, maigre, décharné. Aucune épithète ne convient mieux à la mort. Le vieux fr. avait dans le même sens *estens*[1],

[1] On a dit aussi, dans le même sens, *estrait*, en vieux français; ainsi dans *Aiol* :

Et .I. ceval *estrait*, caitif et descarné.

Cette dernière expression est encore en usage dans le patois du Périgord. En parlant d'une personne très-maigre, on dira volontiers : *qu'ei 'n estret*. Cf. *étiré*.

qui manque dans le dict. de Godefroy, et que M. Bartsch, dans sa *Chrestomathie française*, traduit par *las*, y voyant, semble-t-il, un équivalent de l'it. *stanco*. L'exemple auquel il renvoie est celui-ci: *De jeüner estoit estens*, c'est-à-dire, évidemment, il était maigre, exténué, à force de jeûner. *Estens*, du reste, représente *extensus*, comme *estent*, *extentus*, participes l'un et l'autre de *extendere*; et c'est bien sous *estendre* que M. Bartsch place *estenta*, quoiqu'il l'interprète mal.

42, 5. « a Melhau. » Lis. *Amelhau*. Cf. Sordel, *Planher vuelh en Blacatz*, quatrième couplet.

43, 23. « em tartalh » = et je crie; *tartalhar* existe encore, avec diverses nuances de cette signification, dans plusieurs patois. — 29. « ressolli. » M. St. voit ici l'ind. prés. 1re pers. d'un verbe *ressolvre*, qu'il traduit ou qu'il interprète par *verunreinigen*, à tort, selon moi. C'est à *ressollar* que cette forme doit appartenir, et *ressollar* (*ressoular*) existe encore aujourd'hui avec trois sens différents, dont deux au moins conviennent, métaphoriquement, à notre texte: étendre les gerbes sur l'aire (le *sol*) pour battre le blé; ressemeler des souliers; cueillir à poignées. Voy. Azaïs et Mistral. Ce dernier indique encore, pour le réfléchi, la signification de « se traîner. » Voilà de quoi choisir; pour moi, j'incline à traduire: « Je les bats comme une semelle », d'autant plus que *retalh* continuerait la métaphore.—30. « els calh » = et je les chauffe (*caleo*). J'ai relevé ici-même (XVI, 85) un autre exemple de cet emploi de *caler* dans sa signification primitive. Cf. *chaloir* dans Godefroy. —31. Corr. *Quem cujavo*? —34. Lis. *Saint Launart*. Je vois là la ville de ce nom (Saint-Léonard, arrondissement de Limoges), et non pas, comme M. St., le saint qui en est le patron. Le Limousin, il ne faut pas l'oublier, était un pays, naguère encore, couvert de forges. Il est probable qu'on fabriquait à St-Léonard du fer de qualité inférieure. — 48. « bart. » bouillie (*brei*), dit M. St., et c'est bien ce que le contexte semble indiquer. Mais *bart* paraît ne pouvoir être que la forme masculine de *barta*, hailler, broussaille. La métaphore s'appliquerait ainsi moins à la cervelle qu'aux mailles du haubert brisées avec elle.

P. 226. Sur *Bem plai lo gais tems de pascor*, que M. Stimming retire à Bertran de Born et que je n'hésite pas à lui restituer, voyez la *Revue*, t. XVI, 86, et t. XXV, 234. Pour les imitations, voy. la liste donnée par M. E. Levy (*Guilhem Figueira*, p. 27), à laquelle il faut ajoutcr Dalfinet, *De mieg sirventes ai legor* (*Archiv*, XXXIV, 191). La cobla anonyme *Be volgra aguessem un senhor*, qu'on lit dans P (*Archiv*, L, 277), fait partie de *Quan cug chantar*, de Folquet de Romans, pièce relevée et publiée par M. Lévy.

II. — *CHRESTOMATHIE PROVENÇALE* DE M. BARTSCH (4e édition)

Charte de 1025. 8, 12. « armas. » Le ms. porte *armes*, qu'il faut rétablir. Voy. *Liber instrumentorum memorialium* (Montpellier, 1886), p. LXIX.

Noël. 18, 18. « siu[1] jauvit. » Le sens de faire fête, accueillir avec joie, qui est ici celui de *jauvir*, n'est pas indiqué au glossaire. — 18, 32. Lis. sans rien changer au ms. : *Ch' aques (= aquestz) vers nous ab nos jan. jan* serait, non *cantum*, mais *cantet*, à savoir l'ange.

Confession. 21, 10. Il n'y a pas de lacune, pourvu qu'on corrige *ei eu*, comme je l'ai autrefois proposé.

Guillaume IX. III, 31, 37. « quada trei. » M. Bartsch traduit « tous les trois. » Ce doit être plutôt *trois par trois*, ou *chatun des trois, tour à tour, cada* étant essentiellement une particule distributive. — 32, 2. « a for. » Ms. *a foc ;* corr. *folc?* — Dans *mandacairei* qui suit, je verrais volontiers un nom propre, ou plutôt un sobriquet, peut-être celui d'un chef de bande : *Manda* (ou *Mand'a*) *cairei*[2] *(quadrivium)?* — 32, 10. « acarcat. » Lis. ou corr. *a cartat*, comme a fait M. Meyer dans son *Recueil.* — 32, 12. « Si non pot aver caval compra palafrei. » Telle est la leçon du ms. M. Bartsch supplée, le vers étant trop court, *adonc* devant *compra ;* mais cette correction n'est probablement pas la bonne[3]. En effet, tous les autres vers de quatorze syllabes de cette pièce[4] ont le premier hémistiche féminin (*S'om la loigna de proeza | qu'ab malvestat non plaidei*). On pourrait proposer : « Si non pot aver cava*la, ela* compra palafrei. »

Marcabru. III, 56, 3. Je lirais *Gardatz sen de bedoi ;* littér. *Voyez sens de « bedoï » ;* c'est-à-dire « voyez sa bêtise. » *Bedoi*, où M. Bartsch voit une forme d'un verbe *bedoinar (?)*, qu'il traduit par *deviner*,

[1] J'avais eu autrefois (*Revue*, VIII, 28) le tort, reconnu depuis (*Romania*, VIII, 125), de proposer la correction *sin*.

[2] La forme *cairoi*, qu'on trouve dans les chartes, aujourd'hui *queiroy* (nom de lieu et de personne), renvoie à *quadruvium*.

[3] Celle de M. Meyer (*Si non pot aver destrier o caval, compra palafrei*) est encore moins satisfaisante, de quelque façon qu'on coupe le vers, car elle lui donne quinze syllabes effectives.

[4] C'est aussi le cas de *Compaigno tant ai agut*. Il est vrai que, dans une autre pièce du même troubadour, *Companho farai un vers*, où les vers de quatorze syllabes ont en général leur premier hémistiche masculin, on en trouve deux qui l'ont féminin. Ce mélange pourrait, à la rigueur, autoriser la correction de M. Bartsch.

est bien plus probablement un substantif, soit identique à *bedouin* (voy. ce mot dans Littré), soit pareil, pour la racine et la signification, à l'anc. fr. *bedier,* sur lequel voy. Godefroy.

Charte. 58, 17 et 20. « quedas. » J'avais autrefois[1] proposé de ce *quedas* une explication que M. Bartsch a cru pouvoir accepter; ce que je regrette, car certainement je m'étais trompé. Il faut simplement lire en deux mots *qued as* = *quid* (pour *quod*) *habes*. Le Berenger Raimon, à l'égard duquel est pris l'engagement que la charte consacre, n'avait que pendant deux mois, mars et juin, pour l'une; pendant trois mois, novembre, décembre, janvier, pour l'autre, les deux « autres parts » de seigneurie dont il est question.

Raimbaut d'Orange. 68, 3. *s'abrec.* Dans le verbe *abregar,* que M. Bartsch, le rattachant sans doute à *abric,* traduit par *abriter,* je verrais plus volontiers un composé de *bregar,* signifiant, comme le simple lui-même, *frotter.* Cf. Rabelais, *Gargantua,* ch. III, vers la fin du premier alinéa.

Peire d'Avernhe. II, 82, 23. « Lo vers fo faitz als enflabotz. » Sur ce passage, mal interprété, Fauriel, après et d'après Millot, a bâti tout un roman. Voy. son *Hist. de la poésie prov.*, III, 240[2]. M. Bartsch, dans ses deux premières éditions, avait, comme eux, traduit *enflabots* par « flambeaux ». Aujourd'hui, il rend ce mot par « crapuleur » (*sic*). C'est encore, et évidemment, une erreur: *als enflabotz* doit signifier « au son des musettes. » On sait que la musette, instrument essentiellement auvergnat, a pour organe principal une outre (*bot*) enflée de vent. *Enflabot* est un substantif composé, du même genre que *cornavi, bufatiso* et autres, qui abondent chez Marcabru.

Garin le Brun. 92, 21. « contes. » Ce mot me paraît avoir été mal compris par M. Bartsch, qui le traduit par *compte* ou *conte*. Je crois que le sens du passage est littéralement celui-ci: « Beaucoup d'hommes, si une dame leur fait bon accueil, se feront aussitôt, tant ils seront mal appris, vains (*comptos*) de son amitié (se vanteront d'avoir ses bonnes grâces) et en feront grand bruit. »

Guilhem de Berguedan. 120, 25. *quel enervius.* Le ms. porte *enervi vos,* ce qui donne une syllabe de trop. Mais la bonne correction doit être *quel nervi vos,* le sens ne pouvant être, semble-t-il, que celui-ci: « Vous portez le bras tout retiré; vous auriez besoin de le frotter d'orties, pour que le nerf (le muscle) s'étendît. » — 121, 2-3. « meliana.....de cort ves. » « Amélioration de court usage », traduit

[1] *Revue,* VIII, 229.

[2] Au même endroit, Fauriel dit avoir vu la signature de Pierre d'Auvergne dans un acte de 1147. C'est probablement une illusion. Cf. *Liber instrumentorum memorialium,* p. LXII.

M. Bartsch. Je ne sais ce que cela, pour lui, peut bien vouloir dire ; quant à moi, je ne comprends pas ce passage ; peut-être est-il corrompu. *Meins de brajas*, « sans braies », invite, semble-t-il, à y chercher un sens obscène ; *ves* pourrait être *vitium*, à la rigueur *vectem (vech —vetz—ves)*; mais *meliana*[1] ?

Peire Cardinal. 178, 5. « bilh. » Mot mal traduit, je crois, par *billon*. Voy. la dernière des publications spéciales de la Société des langues romanes, *Deux ms. provençaux du XIVe siècle*, p. 245.

Guillem Figueira. 203, 29. « car tans mals saubutz faitz. » M. Bartsch attribue ici à *saubutz* la signification de *sus, connus*, et peut-être a-t-il raison. Mais j'incline à croire qu'il vaut mieux entendre « tant de choses qui *savent* mal », au sens primitif du latin *sapere*, qui se conserve encore en quelques provinces. Cf. *Revue*, VII, 151. — 206, 4. « sembel. » Mot mal traduit par « combat, dispute. » Sa signification, ici du moins, est celle d'embûche, piége.

Raimon d'Avinho. 212, 21. *Rats* et *radels*, traduits par *rats* et *petits rats*, sont certainement des radeaux ; mais il n'est pas interdit de supposer que l'auteur a voulu faire un jeu de mots.

Peire de Corbiac, 213, 24. « intaizina. » Il est indispensable, semble-t il, si l'on ne veut pas accepter la leçon de I (*interina*), de corriger *enteirina*. Ni le renforcement de *ei* en *ai*, ni le changement de *r* en *s*, ne se justifient chez un troubadour du temps et du pays de P. de Corbiac. — 215, 2. La bonne leçon est certainement celle qui est rejetée au bas de la page, *entrecambiadamens*.

Raimon Vidal, 219, 1. M. Bartsch traduit *sera* par *multitude* ; ce n'est, comme il semble évident, qu'une conjecture. Mon sentiment est qu'il faut voir dans ce *sera* une autre forme de *ser*, sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention[2], et traduire : « tant, le soir, il menait volontiers avec lui de compagnons », littéralement : « vers ce que (c'est-à-dire *eu égard à ce que*), le soir, il menait... de compagnons... »

Règle de S. Benoît, 234, 5. *apart*, ainsi imprimé en un seul mot et traduit par *séparé*, ne peut être qu'une locution adverbiale, à écrire en deux mots, *a part*.

Peire Guillem, 268, 8. « *lauram*, ouvrage. » C'est certainement *lorain* (lat. *loramen*) qu'il faut traduire, sauf à corriger *loram*. Mais cela même n'est pas nécessaire. Les exemples ne sont pas rares du passage de *o* à *au*.

Amanieu des Escas (lis. *de Sescas*), 330, 14. Lis. *as autesa* en deux mots, « convenablement, suffisamment. » *pertratz*, qui précède, paraît

[1] Le même mot se lit dans une pastourelle de Marcabru, où il n'est pas non plus facile à interpréter (*Chrestomathie*, 54, 12).

[2] Voy. *Revue*, XIII, 117.

mal traduit par *attirail.* C'est *provision* qu'il faudrait. « Si son assiette est suffisamment garnie, l'inviter serait sottise.» Tel est le sens, semble-t-il ; mais le passage exige probablement quelques corrections, tout au moins *el covit* au v. 15. — 332, 3. « en basca »; non pas *en dispute*, comme il est dit au glossaire, mais *dans l'embarras.* Voy. le Dict. béarnais de M. Lespy.

Naturas d'alcunas bestias, 335, 11. « Can la leonessa a leonat.» M. Bartsch voit dans *leonat* un subst. signifiant *lionceau.* C'est le participe passé d'un verbe *leonar.* « Quant la lionne a *lionné*», c'est-à-dire quand la lionne a fait ses petits ou son petit.— 335, 45. *eranh,* traduit pas *hareng,* doit être l'araignée.

Barlaam, 358, 41. « ses compte » non pas « sans doute », comme il est dit au glossaire, mais « sans mesure. »

R. de Cornct, 365, 13, 15 ; 366, 10, 20, 28, 29, 33. Sur les mots *letrier, pojezada, boayralha, preveyressa, querenti, berta, cuberta,* qui me semblent traduits ou inexactement ou de façon trop vague, voy. le glossaire déjà cité de *Deux mss. provençaux du XIVe siècle.*

Évangile de l'enfance. 390, 6. Lis. *Calqu'esquern ; que* est sous-entendu.

Délibération. ....398, 20, 21. « barral. » Non pas *bouteille,* mais *barril.*

Ludus sancti Jacobi, 409, 12. « serveto. » Ce mot, traduit par *instruction,* est probablement une faute de lecture du premier éditeur, pour *sorneto.*— 409, 18. « ulha. » Corr. *ulho (volo).*— 413, 36. « dereyre un catieu. » M. Bartsch traduit ce *catieu* par *chétif,* sans prendre garde que cela ne donne aucun sens raisonnable. Corr. *cacieu.* Il s'agit d'une haie. Voy. Mistral sous *cassieu.*

C. C.

SUR UNE PARTICULARITÉ DE LA DÉCLINAISON GALLO-ROMANE

(Suite)

L'article que j'ai publié sous ce titre, dans le dernier numéro de la *Revue*[1], ne dit rien de quelques exceptions, réelles ou apparentes, au

[1] P. 438, l. 18-19, il faut lire : «..... tous les noms, à accent mobile ou non, de la troisième déclinaison latine imparisyllabique. » Parmi les noms cités deux lignes plus bas, *presbyter* a été donné par mégarde comme de la troisième déclinaison. Le lecteur voudra bien excuser cette double inadvertance, qu'il aura déjà corrigée lui-même, et qui est d'ailleurs sans conséquence dans le cas présent.

principe que j'ai posé; et, comme on me les a amicalement objectées, il ne sera peut-être pas inutile de les examiner rapidement.

1° *Tempeste, poverte, poeste.* Ces mots ne sont point l'ancien cas sujet de *tempesté, poverté, poesté.* Ils représentent des mots différents, à savoir **tempesta, *pauperta, *potesta,* formes que la latinité vulgaire avait dû déduire, analogiquement, de *tempestas, paupertas, potestas,* considérés comme des féminins pluriels de la première déclinaison, de la même façon qu'elle rattachait à cette déclinaison, comme singuliers féminins, les pluriels neutres en *a,* tels que *folia.* De là les mots synonymes, mais sans dépendance mutuelle, *tempeste* et *tempesté,* etc.

2° *Cit,* ancien synonyme de *cité,* ne doit pas être dans le même cas. On s'expliquerait difficilement, en effet, la disparition de l'*a* final de formes telles que *civita-civitas.* Le provençal *ciu* renvoie phonétiquement à *civem.* Ce dernier mot (*civis*) paraît avoir pris dans la latinité vulgaire (voy. Du C.) le sens de *civitas,* et il est naturel dès lors qu'il s'y soit parfois substitué. Mais une autre hypothèse est nécessaire pour expliquer le français *cit,* à cause du *t* final. Serait-il trop téméraire d'y voir le résultat d'une fusion des deux mots, devenus synonymes, *civitas* et *civis (civitem, civ'tem, cit)?* Quoi qu'il en soit, pas plus que *poverte* de *poverté, cit* ne peut être considéré comme le cas sujet de *cité*[1]. Cf. G. Paris, *S. Alexis,* p. 114, n.

3° Le provençal *serp, ser,* n'est pas le cas sujet de *serpent,* c'est un substantif complet par lui-même. *Serpens,* devenu *serpis*[2], dut être traité comme les noms parisyllabiques de même désinence, tels que *fames, vulpes ;* ce qui fut aussi le cas de *sanguis* et de *hæres,* comme le prouvent les formes françaises et provençales de ces noms, qui renvoient à *sanguem, herem,* etc., et non à *sanguinem, hæredem,* etc.[3]. Ainsi séparés, *serpes* et *serpentem* durent naturellement donner naissance à deux mots indépendants.

4. *Falc, drac.* Je ne crois pas que le rapport grammatical que plu-

[1] Je hasarderai — très-timidement — une autre conjecture. *Civita* étant admis au même titre que *pauperta,* ne pourrait-on pas supposer que ce mot fut traité comme un nom propre de ville et qu'on dit *civitæ,* à la question *ubi,* — avec laquelle la question *quo* dut se confondre, — comme on disait *Romæ*[4]? Dans ce cas, ce serait de *civitæ,* plus fréquemment employé que *civita,* que notre *cit* aurait régulièrement pris naissance. Cf. *Aix = Aquis,* non *Aquas.* Rappelons, à l'appui de cette hypothèse, l'usage roman d'incorporer la préposition *à* aux noms de localités, usage sur lequel voy. la *Revue,* XVII, 277.

[2] Cf. *infans, enfas ; mensis, mes ;* etc.

[3] Cf. encore, en provençal, *pecs — pec,* qui renvoie à *pecus — pecum.*

[4] Ne dit-on pas encore aujourd'hui continuellement « Je vais à la ville, je suis à la ville », etc., la ville voisine dont il s'agit étant ainsi suffisamment désignée?

sieurs établissent entre *falc* et *falcon*, *drac* et *dragon*, ait réellement existé. *Falc* et *drac* étaient considérés comme des mots différents de *falcon* et de *dragon*, et cela dès la basse latinité elle-même, comme le prouvent les formes *falcus* et *dracus* qu'on trouve dans Du Cange. On peut croire que *falco*, *draco*, par suite d'une confusion analogue à celle qui transformait *folia* en féminin singulier, *paupertas* en accusatif pluriel, furent considérés comme des formes de cas régime de la deuxième déclinaison, ce qui en fit naturellement déduire les nominatifs singuliers cités tout à l'heure. De là, d'une part, *dracus—dracum*, *falcus—falcum*; de l'autre, *draconis—draconem*, *falconis—falconem*, et, par suite, les doublets provençaux et français *dracs* et *dragons*, *falcs* et *falcons*.

5. *Estrace*, *préface*, *dédicace*, sont des mots savants. — *Confesse*, *suspense*, *defense*, *offense*, sont des participes passés *substantivés*, comme *course* et tant d'autres. Ils n'ont donc rien à voir avec *confessio*, *defensio*, et les autres subst. latins qu'ils paraissent continuer.

Je terminerai cette note par un essai d'explication d'un mot difficile, le provençal *prenhs*. Ce mot est le latin *praegnans*; mais il n'en provient pas directement, non plus que le mot français correspondant, *prains*. En effet, non-seulement l'*a* latin a disparu complétement, mais encore la déclinaison est devenue parisyllabique (*prenhs—prenh*, et non *prénhas— prenhant*). On est ainsi amené à supposer, dans le mot latin, une substitution analogique de *ens* à *ans*, peut-être sous l'influence de *gigno*, *progigno*. *Praegnans* devenu *praegnens*, et perdant son *n*, selon la règle générale, aura été traité comme j'ai supposé ci-dessus que l'a été *serpens*, c'est-à-dire décliné *praegnes-praegnem*: d'où normalement le *prenhs— prenh* qui nous occupe[1].

C. C.

P.-S. — En envoyant à l'imprimerie la note dont celle-ci est le complément, je ne me flattais point de publier une nouveauté, car l'explication que j'y propose du phénomène étudié me paraissait trop simple et trop naturelle pour que je pusse raisonnablement me figurer avoir été le seul à la trouver; mais je croyais bien être le premier à la publier. Et ce qui me le faisait croire, c'était l'absence de

[1] Il y a dans Du Cange un *prœgnus*, *pro prœgnans*, avec ce seul exemple tiré de la *Lex Alamannorum*: « *prœgnum jumentum*. » Mais le féminin de cet adjectif ne pourrait être que *prœgna*, et ne saurait dès lors donner que *prenha*. Ce n'est donc pas l'origine de notre *prenhs*; mais son existence même favorise notre hypothèse. Puisque à *prœgnans* on a pu substituer *prœgnum*, à plus forte raison et plus facilement pouvait-on y substituer *prœgnes*.

toute indication analogue, non-seulement dans la communication de M. Michel Bréal, qui a été l'occasion de mon article, ou du moins dans le compte rendu que j'en ai lu[1], mais encore dans les ouvrages, les plus récemment parus, où la question de la déclinaison française est traitée : la Grammaire de M. Clédat et celle de M. Brunot, la Chrestomathie de MM. Bartsch et Horning, l'édition partielle du Roland et de Joinville par M. Gaston Paris. Mais un excellent confrère et collègue, M. P. A. Geijer, professeur à l'Université d'Upsal, que nous avons la bonne fortune de posséder en ce moment à Montpellier, a bien voulu m'avertir que j'avais été prévenu par M. Gaston Paris lui-même, et il m'a montré l'endroit (*Romania*, XI, 621) où le maître de nos études a, en effet, il y a cinq ans, exposé en quelques mots, mais très-explicitement, le principe et la substance de ce que j'ai développé dans mon article[2]. Ces quelques mots font partie d'un compte rendu de la *Zeitschrift*, que j'ai eu, dans le temps, le tort de ne pas lire et que j'ai aujourd'hui le regret d'avoir connu trop tard.

C. C.

PÉRIODIQUES

Zeitschrift fur romanische Philologie, X, 4. — P. 485. P. Vœlker. *Développement des sens du mot* roman (substantif). Ce mot a d'abord désigné les langues sorties du latin, par opposition au latin, puis un ouvrage en langue vulgaire. Ce sens général, qu'a le mot en provençal, se précise en français, où il s'y joint la signification spéciale de « récit. » Bientôt il désigne exclusivement un récit, soit en vers, soit en prose, non destiné à être chanté. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVe siècle que le mot est employé exclusivement pour désigner un récit en prose ; et comme à partir du XIIIe siècle, et sur-

[1] *Revue critique*, 1887, no 41, p. 254.

[2] M. Gaston Paris mentionne *queux* (*coquus*) parmi les noms qui ont gardé dans le français moderne la forme du cas sujet, c'est-à-dire du vocatif, de l'ancienne langue ; et peut-être, en effet, vaut-il mieux expliquer ainsi cette forme que comme je l'ai fait (ci-dessus, p. 446), surtout si l'on assimile, avec Littré, *gueux* à *queux*. Cf. dans A. Boucherie, *Cinq Formules rythmées et assonnancées*, pp. 22, 37, un passage qui favorise singulièrement l'hypothèse de l'identité de ces deux mots. — Aux noms que j'ai cités p. 438, et à ceux que mentionne M. Paris, on peut ajouter *Hugue, sartre* (en prov.), et *saire* (*sutor*), qui est resté comme nom propre, à côté de *sueur* (Le S).

tout à partir du XIVe, ces récits tendaient de plus en plus à n'être que de purès fictions, ce sens exclusif se fixa exclusivement au siècle suivant. Le mot, d'abord pris absolument, désigna les romans de chevalerie ; puis, en y ajoutant un déterminatif indiquant le sujet, il désigna d'autres fictions. L'amour prit peu à peu une importance dominante dans ce genre de littérature, ce qui amena une dernière modification dans le sens du mot.— P. 526. A. Stimming. *Emploi du gérondif et du participe présent en ancien français.* Étude pénétrante d'une question des plus intéressantes. L'auteur ne croit pas, et il nous semble avoir raison contre M. Tobler (voy. *Zeitschrift,* II, 557, sqq.), que *ainz le soleil cochant* soit analogue à *ainz le soleil cochié,* et que, dans le premier cas, le substantif dépende de la préposition et ait pour attribut le gérondif; il fait dépendre le gérondif de la préposition, et voit dans le substantif le sujet de ce gérondif à l'accusatif. Pour le prouver, il passe en revue les divers emplois du gérondif et du participe présent en ancien français. Nous sommes surpris que M. St. n'ait pas connu la thèse de M. Aubert, *de Usu participiorum præsentis in sermone gallico,* qui, quoique soutenue à Aix, a dû être envoyée officiellement aux universités allemandes.—P. 554. U. Marchesini. *Sur un manuscrit peu connu d'anciennes poésies italiennes* (écrit en italien).

MÉLANGES. I. EXÉGÈSE.— P. 567. 1. A. Feist. Tentative d'explication du vers obscur de la *Divine Comédie (Inf.,* I, 63) : *Chi per longo silenzio parea fioco.*—2. J. Ulrich. *Sur le* Fragment d'Alexandre. M. U. propose de lire, au v. 75, au lieu de *del soiyentieyr, del son tertieyr.* — II. ONOMATOLOGIE. 1.— P. 568. M. Buck. *Le nom de lieu roman* tubus, tufus, tovo *et ses dérivés.* Il s'agit de noms de lieu du Tyrol italien et du nord de l'Italie.— P. 571. 2. M. Buck. *Noms de lieu réto-romans en* -itium, -itia. — III. ÉTYMOLOGIES. — P. 573. A. Tobler. Fr. *faîne,* de **fagīna,* refait sur *fagus ;* fr. *moire,* pour *marmoire,* étoffe marbrée; *amadouer* (cf. pic. *amidouler*) de *ami doux; amadou* viendrait du verbe et signifierait « ce avec quoi on cajole, on attise le feu » (peu vraisemblable; voy. G. Paris, *Rom.,* XVI, 157-8); ital. *rovello,* « colère », ne vient pas de *rubellum,* mais de *rebellare* (excellent).

COMPTES RENDUS. — P. 580. M. Trautmann. *Die Sprachlaute im allgemeinen und die Laute des Englischen, Franzœsischen und Deutschen im besonderen* (Gartner). — P. 585. A. d'Ancona et D. Comparetti. *Le Antiche Rime volgari,* IV (Gaspary). Cette utile publication du grand Chansonnier du Vatican sera terminée avec le volume suivant ; celui-ci comprend la première partie des sonnets. — P. 591. C. Chabaneau. *Les Biographies des troubadours,* etc. Extrait du t. X

de l'*Histoire générale du Languedoc* (Schultz ; très-favorable). — P. 596. Th. von Grienberger. *Ueber romanische Ortsnamen in Salzburg* (Buck). — P. 597. H. Schuchardt. *Romanisches und Keltisches* (Grœber). — P. 599. *Archivio glottologico italiano*, IX, 2 (W. Meyer). — P. 604. *Giornale storico della letteratura italiana* (Gaspary). — P. 611. *Revue des langues romanes*, XXIX (Lévy). — P. 613. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, LXXV-VI (Schwan). — P. 616. *Index*.

[Le grand intérêt de l'article de M. Pakscher, publié dans le précédent numéro de la *Zeitschrift*[1], intérêt confirmé sur ce point par celui de M. de Lollis, est qu'il démontre que le *libro slegato* de Giammaria Barbieri, dont M. Mussafia avait déjà reconnu l'identité ou la quasi-identité avec le ms. H, n'est pas en effet différent de ce dernier. Si plusieurs passages rapportés ou mentionnés par Barbieri y manquent aujourd'hui, c'est parce que ce ms. a, dans l'intervalle, perdu plusieurs de ses feuillets ; mais d'autres s'y retrouvent, par exemple la glose concernant Bertran de Born et Arnaut Daniel. Il résulte de l'article de M. de Lollis que l'édition donnée par M. Pakscher des gloses marginales du ms. H, si gratuitement par lui attribuées à Dante, outre qu'elle est incomplète, est déplorablement incorrecte. On ne devra pas la lire sans avoir sous les yeux les corrections de notre collaborateur. Plusieurs de ces gloses ont de l'importance, et pour la lexicologie provençale en général, et pour l'interprétation d'Arnaut Daniel en particulier. J'y reviendrai peut-être une autre fois. Pour aujourd'hui je me bornerai à en signaler deux : N° 13. « (retomba) *augasta* (?) » Corr. *angasta, anguesta ?* La forme masculine *enguest*, que j'ai cru retrouver dans un vers de la cantilène marseillaise sur sainte Madeleine (*Revue*, XXVII, 262-3) s'y rattacherait naturellement. — N° 46. « (Bortz) *campis*. » C'est le mot *champi*, que tout le monde connaît bien, grâce à George Sand. Il est encore fort usité dans l'ouest, en langue d'oc, comme en langue d'oui, et au féminin (*une champise*) comme au masculin. — C. C.]

NÉCROLOGIE

CHARLES COSTE

La *Société pour l'étude des langues romanes*, qui a éprouvé en peu de temps de douloureuses pertes parmi ses membres les plus sym-

[1] Cf. ci-dessus, p. 459.

pathiques, vient encore aujourd'hui, après Melchior Barthès, Th. Aubanel, Henri Delpech, Louis Bazille, le professeur Estor, rendre un dernier hommage à l'un de ses plus dévoués collègues.

Le docteur Charles Coste faisait partie de notre Société depuis les premières années de sa fondation ; il faisait de la poésie à ses moments perdus, c'est-à-dire pendant ses longues courses à travers la plaine de l'Hérault, où il était appelé de tous les points par les malades confiants dans sa haute expérience et son dévouement sans bornes.

C'est ainsi qu'il composa, ou plutôt qu'il improvisa les charmantes pièces dont se compose le recueil « *Una voués dai vilage* », toutes remarquables par l'esprit et le bon sens. Le langage en est toujours simple et naturel ; ennemi des néologismes, il n'employa jamais d'autre langage que celui qu'il parlait depuis son enfance, et que son contact quotidien avec les villageois lui avait fait connaître dans toute son originale simplicité.

Sa modestie, vraiment trop grande, ne voulut jamais consentir à recevoir les éloges, pourtant sincères et désintéressés des amis auxquels il lisait ses pièces à mesure qu'il les écrivait. Il fallut presque lui faire violence pour le décider à les faire imprimer ; ce ne fut que sur les instances cent fois répétées de ses amis et de sa famille qu'il y consentit. Il en fut fait une brochure de 52 pages dont l'édition entière, tirée seulement à cent exemplaires, fut partagée entre les amis et la famille de l'auteur [1].

Mais ce chiffre de cent était bien inférieur à celui des amis que Coste, par la noblesse de son caractère et ses éminentes qualités, avait su s'attirer. Aux réunions de la *Société de prévoyance des médecins de l'Hérault,* qui se tiennent chaque année à Montpellier, il avait coutume de dire chaque fois une de ses poésies ; plusieurs furent spécialement écrites à cette occasion, et c'était l'un des attraits de ces réunions, lorsque sa voix sympathique se faisait entendre pour rappeler en un harmonieux langage les difficultés, les peines et les labeurs de la vie du médecin.

Il dut encore une fois céder devant le désir unanime de ses collègues, c'est dire autant d'amis, et la Société décida de faire pour elle-même une deuxième édition, dont tous les membres voulurent posséder un exemplaire [2].

Mais, malheureusement, le recueil ne fut pas encore cette fois mis en librairie, ce qui fait que, malgré deux éditions successives, le public n'a pu connaître et apprécier cette œuvre fine et spirituelle. C'est là un de nos regrets, et nous croyons devoir l'exprimer respectueusement à la famille de notre regretté confrère [3].

L'hommage public rendu à la mémoire de cet homme de bien par la foule de ses concitoyens, venus de toutes les villes et villages

[1] *Una voués dai vilage,* poésias lengadoucianas, per Ch. Coste. Mountpelié, J. Martel, MDCCCLXXVII, in-8°.

[2] *Una voués dai vilage,* 2e éd., publiée sous les auspices de l'Association de prévoyance et de secours mutuels des médecins de l'Hérault. Montpellier, Hamelin frères, MDCCCLXXIX, in-8°.

[3] L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain fascicule la publication de l'une des plus intéressantes pièces du recueil, que la famille a bien voulu nous autoriser à reproduire.

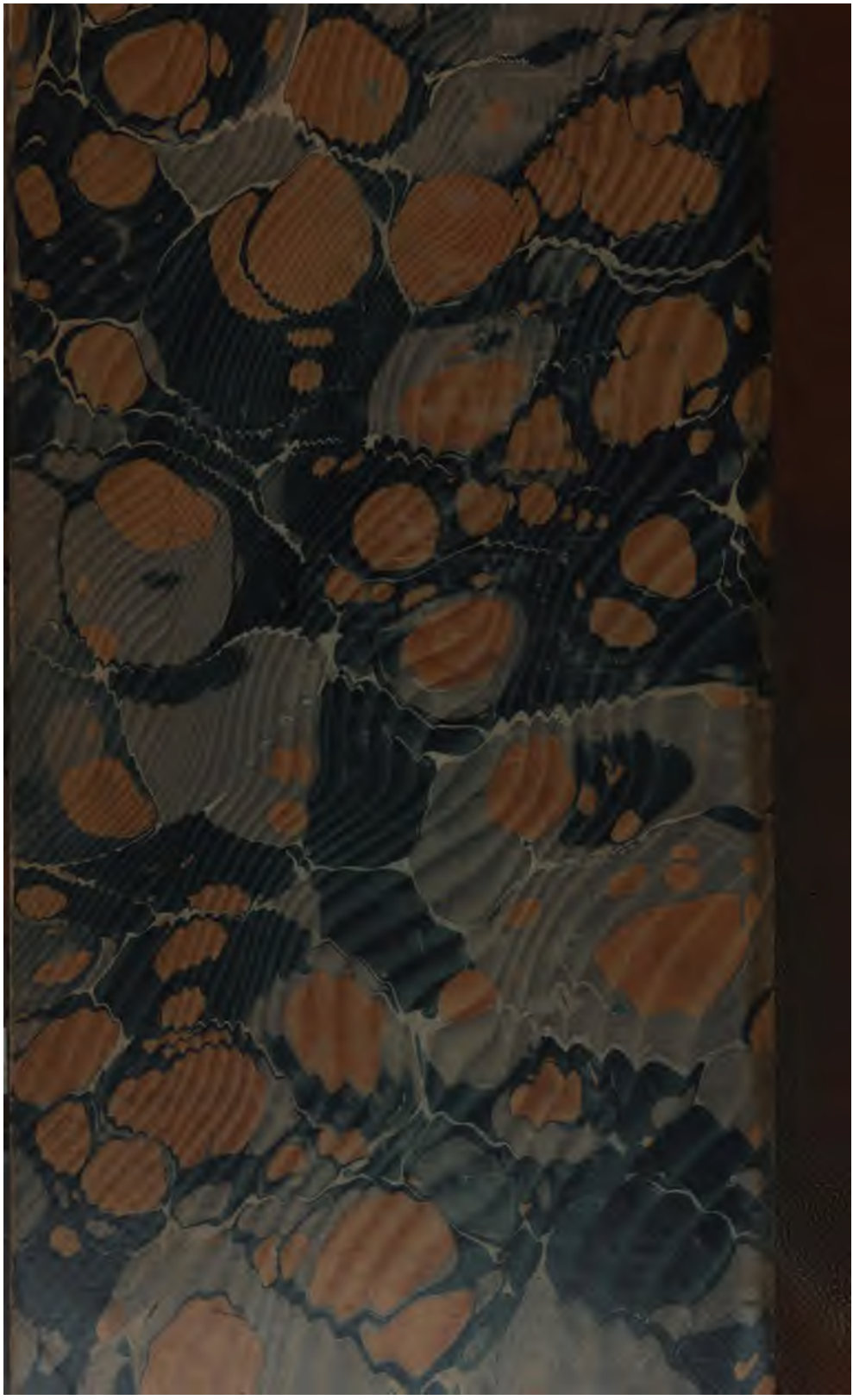
voisins pour l'accompagner à sa demeure dernière, formant autour de son cercueil un cortége ému et silencieux que l'on ne peut évaluer à moins de trois mille personnes, où l'on remarquait deux des plus éminents professeurs de l'École de médecine de Montpellier et tous les médecins des localités environnantes ; cette manifestation spontanée de la population entière de la plaine de l'Hérault, en témoignant à ses enfants combien étaient vives et profondes les sympathies que leur père avait su conquérir dans le cours de sa laborieuse carrière, les décideront peut-être à se rendre au vœu que nous leur exprimons aujourd'hui, au nom de tous ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur de compter pour une petite part dans ses affections.

L. LAMBERT.

CHRONIQUE

Sous le titre de *Deux Manuscrits provençaux du XIVe siècle, contenant des poésies de Raimon de Cornet, de Peire de Ladils et d'autres poëtes de l'école toulousaine, publiés intégralement pour la première fois par le docteur J.-B. Noulet et Camille Chabaneau,* la Société des langues romanes va mettre en vente [1] la treizième de ses publications spéciales. Ces deux mss., qui appartiennent à l'Académie des Jeux floraux, sont ceux dont le vénéré doyen de nos études a extrait, dès 1849, pour son recueil si précieux et si recherché des *Joyas del gay saber,* les pièces imprimées aux pag. 3, 7, 25, 246, et qui lui ont fourni depuis la matière de trois autres publications, trop peu connues des provençalistes [2], dont les titres sont rappelés dans l'introduction du volume que nous annonçons. Ce volume comprend, outre les soixante-quatre pièces,—quelques-unes malheureusement fort mutilées [3],—que renferment les deux mss. de l'Académie toulousaine et dont cinquante et une sont l'œuvre de Raimon de Cornet, le *Doctrinal de trobar,* du même poëte, accompagné de la glose de Joan de Castelnou, d'après le seul ms. qui en subsiste aujourd'hui et qui appartient à la bibliothèque nationale de Madrid. Une ample introduction, des notes, un glossaire et deux index, complètent cette publication, qui sera, nous l'espérons, bien accueillie de nos confrères et du public.

[1] A Montpellier, au bureau des publications de la Société, et à Paris, chez Maisonneuve et Charles Leclerc; prix : 12 fr.; sur papier de Hollande : 22 fr.

[2] M. Bartsch lui-même, à son grand dommage, les a ignorées. Elles lui auraient fourni le moyen de combler une des lacunes les plus fâcheuses de son *Grundriss*.

[3] Le chansonnier de M. Gil y Gil de Sarragosse, — sur lequel voyez la *Revue,* X, 225,— aurait permis de combler plusieurs lacunes de ceux de Toulouse et de les compléter; mais les éditeurs n'ont pu réussir dans les démarches qu'ils ont faites en vue d'obtenir une copie des pièces qui composent la partie « toulousaine » de ce chansonnier.